
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1875

Volume 40: 1875

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annaes>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 40: 1875, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annaes/40>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Digital Commons@DePaul. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Digital Commons@DePaul. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

OU

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION

ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISANT TOUT LES TROIS MOIS

TOME XI. — N° 1.

Année 1875

PARIS

LIBRAIRIE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET FILS

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56

Vol 40

P 5637

St Vincent

Church

27.96

INTRODUCTION

Les Annales de la Congrégation de la Mission vont commencer leur quarante-quatrième année. La première lettre parut le 12 mars 1831. A cette même date et à son 43^e anniversaire, le 12 mars 1874, Notre-Seigneur appelait à lui, pour le récompenser, le Père bien-aimé qui, au milieu de tant d'œuvres importantes, avait été l'inspirateur de cette publication modeste.

Cette lecture encourageait les Missionnaires et les Filles de la Charité dans leur dur et laborieux apostolat sur la terre étrangère, comme elle édifiait les enfants des deux Familles, en les initiant aux fatigues et au dévouement de leurs Frères et de leurs Sœurs.

Ce que la lecture de la vie des Saints inspire au Chrétien : Ne pourrais-tu pas marcher sur leurs traces et imiter leurs vertus ? la lecture de nos Annales l'a suggéré bien souvent au Missionnaire et à la Fille de la Charité qui n'ont pas tardé à aller rejoindre sur la terre étrangère ceux dont les beaux exemples les avaient rendus plus fermes et plus généreux.

La justice et la reconnaissance nous font donc un devoir, en commençant ce quarantième volume, de payer un tribut de gratitude à Notre Très-Honoré Père, feu M. Étienne. Nous sommes sûrs d'être l'écho de tous les

875
410

membres des deux Familles, car nous avons entendu avec attendrissement pendant et après l'Assemblée générale, les témoignages plusieurs fois répétés et aussi vifs que touchants de cette reconnaissance.

Un autre sentiment, non moins vif, qui s'est manifesté dans l'Assemblée aussi bien qu'en dehors de l'Assemblée, et dont les lettres qui arrivent des Missions les plus lointaines reproduisent la même impression, c'est la joie de tous les Missionnaires, d'avoir, pour Chef et pour Père, un Missionnaire qui a partagé leurs courses et leurs fatigues, vécu de la même vie et à qui rien, des difficultés nombreuses qu'on rencontre au milieu des contrées étrangères et délaissées, ne peut être inconnu et indifférent.

C'est le Seigneur qui a tout fait, car c'est lui qui a inspiré l'Assemblée, et écouté les ferventes prières de ses membres et de tous les membres des deux familles.

Cette Assemblée, la vingt-troisième depuis la mort de saint Vincent, la plus nombreuse de toutes celles qui avaient eu lieu, se composait de 85 membres, et offrait pour la première fois ce consolant spectacle, de voir toutes nos Missions représentées : la Chine, par NN. SS. Guierry et Bray, Vicaires Apostoliques du Tché-Kiang et du Kiang-Si ; l'Abyssinie par M^{re} Touvier, et la Perse par M^{re} Cluzel.

Commencée le 8 septembre, elle se termina le 22, après treize sessions.

Dans la quatrième session, le vendredi 11, anniversaire du martyr du Vénérable Perboyre, M. le Supérieur-général était nommé, et il recevait immédiatement, selon la règle établie, l'hommage du respect, de la déférence et de l'affection filiale de tous les Missionnaires présents, qui venaient lui baiser la main.

Une dépêche télégraphique avait été immédiatement envoyée à Rome. Le Saint-Père, qui connaissait la vénération filiale du nouveau Supérieur-général de la Mission pour sa personne, non moins que son dévouement sans réserve à la Chaire de Saint-Pierre, lui envoyait sa Bénédiction apostolique en le chargeant de la communiquer à l'Assemblée-générale.

Avec la grâce particulière que cette bénédiction lui avait obtenue, l'Assemblée termina heureusement ses travaux dans la soirée du 22 septembre. Immédiatement avant la clôture, M. le Supérieur-général voulut remercier l'Assemblée, et il le fit en latin dans les termes suivants qu'il s'excusa d'avoir pour ainsi dire improvisés.

MESSEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

Accablé sous le poids des immenses sollicitudes et des préoccupations non moins graves, attachées à sa charge, votre nouvel Élu et votre Serviteur peut à peine, en ce moment, vous exprimer ici quelques-uns des sentiments qui remplissent son âme, et, en prenant congé de vous, rendre grâces tout d'abord à Dieu, et ensuite, dans la personne de vous tous, à cette vénérable Assemblée, la plus

D. D. ET DILECTISSIMI CONFRATRES,

Sub hoc tantarum sollicitudinum et gravissimorum negotiorum pondere oppressus, Electus vester et Servus, vix potest in hoc puncto temporis, aliquos animi sui sensus hic enuntiare, et vobis valedicendo, Deo primum et etiam Conventui vestro, dignissimo, spectatissimo, et etiam ab

digne, la plus imposante, ainsi que la plus nombreuse qu'on ait encore vue depuis la naissance de notre bien-aimée Congrégation. Cependant c'est pour moi une impérieuse nécessité de remplir ce devoir, d'ailleurs si cher et si doux à mon cœur.

En vérité, *tout ceci est l'œuvre de Dieu* : c'est lui qui m'a comme élevé de l'infime bassesse de mon insuffisance et de mes misères, ne dédaignant pas de prendre la plus humble et la plus pauvre brebis de son troupeau pour la mettre à sa tête ; mais la divine clarté qui, en ces jours de grâce, *est descendue*, avec la plus abondante effusion, *du sein du Père des lumières*, sur votre vénérable Assemblée, et qui a aussi lui à mes yeux, dirigera désormais mes pas, dans la voie que je dois suivre, pour la bonne et fidèle garde des statuts et des traditions de nos Pères, et particulièrement de notre bienheureux Patriarche Saint-Vincent.

C'est pourquoi, aidé du secours d'en haut, je suis résolu à me montrer toujours le fidèle observateur de nos Saintes-

origine nostræ tam charæ Congregationis numerosissimo, gratias persolvere. Attamen, hoc munus, mihi quidem suavissimum, necessario incumbit.

Etenim, *a Domino factum est istud*, quod me, tanquam è stercore insufficientiæ et miseriarum mearum, erectum vobis præfecit, ovi quasi erranti suum gregem committens ; sed his diebus a Patre luminum descendens et effusa lux super vestrum coetum oculis meis præfulget, ita ut in posterum dirigantur pedes mei ad custodiendas leges et traditiones Patrum Nostrorum, præsertim Patriarchæ Nostri S. Vincentii.

Regularum igitur nostrarum necnon mandatorum ves-

Règles et de vos prescriptions. De plus, secondé par l'ardeur de votre zèle pour le bien général de la petite Compagnie tout entière, je demanderai avant toutes choses, et comme une grâce unique au Seigneur, que marchant, quoique de bien loin, sur les traces de notre tant aimé et à jamais regretté Père, M. J.-B. Étienne, et sans jamais oublier les exemples de mon très-digne prédécesseur, M. L. Mellier, je puisse, avec l'assistance de vos ferventes prières, avancer de jour en jour, par une ferveur toujours croissante, dans la carrière de notre céleste Vocation.

Adieu donc, MM. et Très-Chers Confrères ; que chacun de vous veuille bien se faire, auprès de sa petite Famille respective, l'interprète de ces sentiments sortis du plus profond de mon cœur.

trorum, adjuvante gratiâ, observator fidelis ero et vestro districtissimo zelo pro communi bono totius Congregationis confisus, hoc unum requiram insuper a Domino, ut vestigiis, licet intervallo nempe magno, inhærens nostri amantissimi et semper deflendi Patris, J.-B. Etienne, necnon antecessoris dignissimi mei, D. L. Mellier, exemplorum nunquam sim immemor, et etiamstrarum piissimarum precum subsidio semper adjutus, in curriculo nostræ supernæ Vocationis vobiscum simul convaleam et refricer.

Ergo, valetè, Dilectissimi, et hæc vota e præcordibus meis eructantia, ad suam familiam, quisque benigne deferat.

L'allocution fut écoutée avec un respectueux recueillement.

Le soir même, l'Assemblée adressait au Saint-Père la lettre suivante, rédigée en son nom et exprimant bien ses sentiments unanimes :

Paris, le 22 septembre 1874.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Dieu aidant, et gratifiés de la bénédiction apostolique de Votre Sainteté, nous avons terminé heureusement l'Assemblée-générale, réunie pour traiter de l'Élection d'un nouveau Supérieur et des intérêts de la Congrégation de la Mission. Avant de nous disperser de nouveau parmi les diverses nations de la terre, afin de prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, nous éprouvons le besoin de nous prosterner d'esprit et de cœur aux pieds de Votre Sainteté, pour lui protester de notre foi, de notre vénération, de notre obéissance absolue, ainsi que de notre gratitude sans bornes.

Parisiis, die 22^a septembris anno 1874.

BEATISSIME PATER,

Quia jam favente Deo, et Apostolica Sanctitatis tuæ benedictione præventi, generalem Conventum ad novi Præsidis electionem et ad negotia Congregationis Missionis tractanda feliciter absolvimus, antequam in varias orbis terræ gentes ad Christi Evangelium prædicandum iterum dispergamur, non possumus quin spiritu et votis ante pedes Sanctitatis tuæ provoluti, fidem, obsequium, omnimodam obedientiam, gratumque animum nostrum erga

Nous croyons, en effet, que vous êtes le Docteur infallible de la vérité, le Pasteur suprême de l'Église de Jésus-Christ et le Représentant sur la terre de Celui qui a dit : Quiconque n'est pas avec moi est contre moi, et quiconque ne moissonne pas avec moi dissipe. Nous n'espérons recueillir des fruits de nos travaux, qu'autant que nous serons dans la plus étroite union avec Votre Sainteté et avec le Saint-Siège apostolique, par la foi, la charité et la soumission la plus filiale. Telle est la croyance et la profession de foi que nous protestons être celle de tous les membres de notre Assemblée et de tous les enfants de Saint-Vincent répandus dans tout l'univers.

C'est pourquoi nous vous supplions, Très-Saint Père, dans votre extrême bienveillance envers notre Petite-Compagnie, de vouloir bien accorder la faveur de votre Bénédiction apostolique au nouvel Élu, à l'Assemblée, à tous nos Confrères, afin qu'à l'aide de cette nouvelle Bénédic-

Te protestemur. Credentes enim Te veritatis falli nescium Magistrum, Te supremum Christi Ecclesiæ Rectorem, Te illius in terris vices gerentem, qui dixit : Qui non est mecum, contra me est, et qui non colligit mecum dispergit ; fructum nullum e nostris laboribus nos relatueros speramus, nisi Tecum et cum Apostolica sede fide, charitate, ac libenti subjectione simus conjunctissimi. Hâcce igitur fide tenemus, hoc confitemur, hoc prædicamus ad unum omnes tum Congregati, tum S. Vincentii alumni per totum orbem dispersi.

Quæsumus igitur Te, Beatissime Pater, ut pro eximiâ tuâ erga parvam Congregationem nostram benignitate, Electum nostrum, Nos, ac omnes Confratres nostros Apostolicâ tuâ protectione fovete digneris, ut quæ Te adspirante

tion nous puissions mettre en pratique ce que nous avons décrété sous vos auspices, pour le bon gouvernement de notre Institut.

En attendant, nous prions tous instamment Notre-Seigneur, qu'il aide et récompense au plus tôt Votre Sainteté gémissant sous le poids de tribulations si prolongées, et tout à fait inouïes dans les fastes de l'Église; nous le supplierons qu'il vous fasse jouir dès ici-bas de la gloire, de la paix et du triomphe de l'Église, jusqu'à cette récompense infiniment plus grande, qui vous attend avec ses élus dans la céleste patrie.

Au nom et avec le mandat des Enfants de Saint-Vincent-de-Paul, qui sont aussi les fils très-humbles et très-dévotés de Votre Sainteté,

Leur élu quoique très-indigne,

E. BORÉ.

Supérieur général.

ad bonum ecclesiastici nostri Instituti regimen decrevimus, novâ benedictione Tuâ adjuvante, opere compleamus.

Interim Dominum Jesum Christum omnes enixe adprecabimur, ut quia, unico in Ecclesiæ fastis exemplo, longo adeo ac gravi tribulationum pondere premeris, ita cito cum mercede suâ ad Te veniat, ut gloriâ, pace, ac Ecclesiæ triumpho jam in hoc sæculo gaudeas, amplius adhuc in cœlesti Patriâ cum electis ejus adepturus.

Sanctitatis tuæ humillimi atque obsequentissimi Filiû S. Vincentii a Paulo, et de mandato eorum omnium, licet indignissimus, ab eisdem electus.

E. BORÉ,

Superior generalis.

Un mois après, le Souverain Pontife daignait répondre :

Lettre de Sa Sainteté PIE IX à M. Eug. Boré.

PIE IX, P. P.

CHER FILS, ZÉLÉ POUR LA RELIGION,

Salut et bénédiction apostolique.

Rien ne pouvait Nous être plus agréable que la lettre par laquelle vous vous êtes fait un devoir de Nous faire part de votre élection au gouvernement de votre Compagnie; mais bien plus agréables encore Nous ont été les sentiments que vous Nous avez manifestés, au nom de votre pieux Institut, sentiments qui témoignaient de votre respectueuse soumission envers cette infallible Chaire de vérité, et qui démontraient que vous n'avez rien plus à cœur que de rester toujours avec Nous et ce Siège apostolique

PIUS P. P. IX.

DILECTE FILI, RELIGIOSE VIR,

Salutem et apostolicam benedictionem.

Gratum Nobis fuit tuarum litterarum quo de tuâ electione in Præsidem istius Congregationis significasti, multo etiam gratiores fuerunt sensus, quos nomine totius tui Religiosi Instituti aperuisti, qui obsequium vestrum erga hanc infallibilem veritatis Cathedram testabantur, et nihil vobis potius fore ostendebant quam ut cum Nobis et hâc Aposto-

dans la plus parfaite union de la foi, de la charité et de l'obéissance. Nous louons sans réserve ces belles déclarations, cher Fils, surtout à la pensée que plus les temps sont mauvais, et plus la guerre soulevée contre l'Église et sa salutaire doctrine est violente, plus aussi il importe que tous les fidèles, et principalement ceux qui combattent dans le camp de cette vraie Église, s'attachent fermement à ce Magistère infallible de la vérité et à ce centre de l'unité, pour pouvoir plus énergiquement et heureusement faire fructifier leur saint ministère, et mériter l'efficacité de la protection divine pour le bon succès de la lutte présente et de tous leurs travaux.

C'est pourquoi Nous accueillons avec une paternelle bienveillance cette si bonne volonté qui vous anime tous, et Nous vous exhortons en Notre-Seigneur à la garder toujours fidèlement et à la manifester par de dignes et saintes œuvres; en même temps aussi Nous conjurons de tout

licâ Sede vestrà fide, caritate ac sincerâ subjectione sitis conjunctissimi. Hujusmodi egregias declarationes impense laudamus, Dilecte Fili, præsertim cum agnoscamus quò acerbiora sunt tempora, et quò graviùs est bellum, quod contra Ecclesiam et ejus salutarem doctrinam geritur, eo magis omnium fidelium, et præcipue eorum qui in Castris Ecclesiæ militant interesse, ut Magisterio infallibili veritatis et centro unitatis firmiter adhæreant, quo feliciter et strenue possint e sancto suo ministerio fructum referre, et divinum præsidium in præsentì certamine ac in suis laboribus efficaciter promoveri. Optimam igitur omnium vestrum voluntatem benevolo complectimur animo, vosque in Domino cohortamur, ut hanc fideliter omni tempore retineatis, ac dignis semper operibus comprobetis, simulque Deum enixe adprecamur, ut vos uberi suâ gratiâ confortet,

notre cœur le Très-Haut qu'il vous fortifie de la plénitude de sa grâce, et qu'il vous prenne, surtout en ces temps désastreux, sous la sauvegarde de sa puissante protection. En signe de notre affection et comme gage de notre sincère bienveillance, recevez la bénédiction apostolique que Nous vous accordons, cher Fils si zélé pour la Religion, à vous et à toute la Congrégation dont vous avez la charge.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 24 octobre 1874, et de Notre pontificat la **xxix^e** année.

PIUS P. P. IX.

et validâ suâ protectione præsertim tam calamitoso tempore tueatur. Auspicem autem omnium gratiarum et pignus sinceræ benevolentiaë Nostræ esse cupimus Apostolicam benedictionem, quam tibi, Dilecte Fili Religiose vir, et universæ Congregationi, cui præes, peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 24 octobris anno 1874.
Pontificatus Nostri anno vicesimo nono.

PIUS P. P. IX.

Tous les lecteurs des Annales seront heureux de connaître ces documents où la soumission filiale des Enfants de Saint-Vincent, heureux imitateurs de leur Père, se manifeste, en même temps que la bienveillante affection du Souverain Pontife pour la Petite-Compagnie.

Italie. — La situation de nos œuvres en Italie se maintient à peu près dans le même état que l'année dernière, malgré les obstacles de toute sorte inventés par l'esprit d'irrégion.

L'abnégation généreuse des Filles de la Charité, leur oubli d'elles-mêmes, pour ne voir que les âmes de ceux à qui elles rendent service, les maintiennent à leur poste de dévouement.

Dieu qui voit avec reconnaissance ce qui est fait au dernier des siens, les encourage et les fortifie, augmentant en elles l'ardeur pour la souffrance et l'humiliation, à mesure que des autorités, tracassières autant que malintentionnées, font peser sur elles toutes sortes de vexations.

Nos confrères continuent leur travail dans les différentes parties de l'Italie, avec fruit et bénédiction.

Si nous en croyons certains bruits qui sont venus jusqu'à nous, notre maison principale de Rome ne tarderait pas à partager le sort commun de toutes les grandes maisons religieuses de la ville éternelle.

Mais nous avons la consolation de pouvoir dire que, jusqu'au dernier moment, tous les Missionnaires ont combattu le bon combat. L'éloge funèbre que la voix éloquente de M^{re} Nardi faisait entendre le 11 novembre dernier, en l'honneur de M^{re} Salomoni, le modèle des Missionnaires, aurait donc été en quelque sorte l'oraison funèbre de cette chère maison de Monte-Citorio.

Portugal. — La province de Portugal, qui compte à peine un an d'existence, ne tardera pas à voir ses œuvres augmenter. L'épreuve qui la poursuivait depuis quinze ans, laisse déjà apercevoir la bénédiction dont elle est ordina-

rement suivie. Une maison de retraite pour des ecclésiastiques s'élève dans les meilleures conditions dans la province d'Evora. Celui qui ne laisse pas sans récompense la main qui donne un verre d'eau en son nom, saura récompenser, comme elle le mérite, la main généreuse qui ouvre aux ministres du Sanctuaire un facile moyen de sanctification.

Espagne. — Malgré la guerre qui, depuis deux ans, désole l'Espagne, les deux familles de Saint-Vincent y continuent à peu près sans interruption leur ministère. Plusieurs nouvelles maisons de Sœurs ont même été établies.

Orient. — Les Missionnaires et les Sœurs assistent, le cœur navré, à la persécution qui désole les catholiques à Constantinople, où les schismatiques, au mépris de tous les droits, les chassent de leurs églises et s'emparent de leurs biens. Nos œuvres, ainsi que le constatent les rapports des différentes maisons, se continuent pourtant sans trop de difficultés, et là, comme dans la plupart des Missions, on réclame à grands cris des aides pour faire face au travail.

Un terrible incendie a complètement détruit à Aïdin, près de Smyrne, la maison des Sœurs et tout ce qu'elle contenait. Au milieu de la tristesse bien naturelle qui résultait de ce désastre, les Sœurs ont eu une consolation, celle d'avoir pu soustraire aux flammes le Très-Saint-Sacrement. C'est la seule chose qu'elles aient pu sauver, tout le reste a été consumé.

Perse. — La Mission de Perse, qui avait salué avec bonheur l'élévation à l'Épiscopat de celui qui, depuis 34 ans, combattait avec autant de zèle que de succès les

combats du Seigneur, a vu, avec une inexprimable satisfaction, placer à la tête des Missionnaires le voyageur chrétien, qui, avant même l'arrivée des Missionnaires, s'était, quoique laïque, montré leur précurseur. A cette joie bien légitime, et au double honneur qui rejaillit sur elle, la Mission de Perse joint encore la consolation de voir ses œuvres prospérer.

Abyssinie. — Une consolation pareille ne tardera pas à réjouir les Missionnaires d'Abyssinie, qui, après tant de traverses successives, de persécutions et de ruines, semblent apercevoir enfin le moment où leur travail apostolique va produire ses fruits. Grâce à la tranquillité, dont un concours de circonstances paraît leur assurer le bienfait, ils espèrent établir une maison de Filles de la Charité, qui sera, pour les femmes et les filles d'Abyssinie, le meilleur et le plus utile moyen d'apostolat.

Chine. — Quelques sourdes rumeurs venues de la Chine feraient craindre que les dispositions hostiles, que la religion trouve partout en Europe de la part des gouvernements, ne tarderaient pas à se manifester également en Chine. M^r Guierry recevait en quittant Rome, au mois d'octobre, des nouvelles inquiétantes de son vicariat. M^r Delaplace a reçu, à Pékin, du gouvernement, la demande de lui céder sa résidence épiscopale, où se trouve la cathédrale et le centre des œuvres de la Mission. Sa Grandeur a répondu comme elle le devait à cette demande, ne voulant et ne pouvant rien abandonner de cette propriété doublement sacrée, d'abord, parce qu'elle lui est garantie par les traités, et puis, parce qu'elle appartient à la Mission.

Monseigneur trouvera, nous l'espérons, auprès du gouvernement l'appui qu'il désire, autant pour l'honneur de la France, que pour l'intérêt de la religion.

Toutefois, malgré ces préoccupations, Sa Grandeur a ouvert de nouveau l'hôpital Saint-Joseph de Tien-Sing, fermé depuis le massacre de 1870.

États-Unis. — Aux États-Unis, les œuvres de nos deux familles se développent avec une prospérité croissante.

Il n'en est pas de même du Mexique, où les menaces de la Révolution sont près de se réaliser. Un décret expulserait du sol mexicain tous les religieux et religieuses. Plaise au ciel que cette nouvelle soit fausse !

Le Brésil, déjà entré dans la voie de la persécution, en condamnant NN. SS. les Évêques d'Olinde et de Para, va, dit-on, montrer une égale sévérité vis-à-vis de ceux qui désapprouvent sa conduite et qui montrent trop de sympathie pour les victimes.

A Guatemala, province de l'Amérique centrale, nous avons dû abandonner le grand séminaire, mais, comme compensation, dans l'Équateur nous ne pouvons pas répondre aux nombreuses demandes qui nous sont faites.

De bonnes nouvelles nous arrivent également du Chili et de la République Argentine; mais de ces Missions, comme de toutes les autres, c'est le même cri : *Mensis quidem multa, operarii autem pauci*. Tout en remerciant Notre-Seigneur du nombre des vocations qui nous viennent tous les jours plus abondantes, demandons-lui qu'il augmente en nous l'esprit apostolique, afin que, dans un temps donné, nous puissions, et par le nombre et par le zèle, travailler utilement à toutes les œuvres qui nous sont confiées.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

SOMMAIRE. — *Province de Rome.* Oraison funèbre de M^{re} Salomoni. — *Province d'Espagne.* Notes sur l'introduction de la Congrégation de la Mission en Espagne. — *Province de Constantinople.* Lettre de la Sœur Descovich. — *Province de Perse.* Lettre de M. Louis Bray, 29 avril 1874. — Lettre de la Sœur Boucheron, 10 mai 1874. — Lettre de M. Louis Bray, 30 septembre 1874. — Lettre de M. Louis Bray, 28 octobre 1874. — *Province d'Abyssinie.* Lettre de M. Picard, 17 juillet 1874. — **CHINE.** *Province du Tché-Ly septentrional.* Lettre de M. Favier, 12 juin 1874. — *Province du Tché-Kiang.* Rapport de M. Rizzi. — Lettre de la Sœur Pasquier, 6 juin 1874. — Lettre de la Sœur Dutrouilh, 29 juin 1874. — Lettre de la Sœur Allègre, 30 juin 1874. — *Province du Kiang-Si.* Note de M. David (extrait de son troisième voyage), 1^{er} juin 1873. — Rapport de M. Anot, 31 mai 1874. — *Province des États-Unis d'Amérique.* Lettre de M. Alizéri, 23 décembre 1874. — *Province du Brésil.* Lettre de M. Docé, 1^{er} décembre 1874. — *Province de la République argentine.* Extraits du « *Catholico argentino* ». — Lettre de M. Lemesle, 10 décembre 1874.

SERVICE FUNÈBRE DE MONSIEUR JOSEPH-AUGUSTIN SALOMONI

DÉCÉDÉ LE 4 JUILLET 1874.

Une lettre d'invitation adressée à de hauts personnages, tant ecclésiastiques que laïques, et reproduite par les journaux l'*Osservatore romano* et la *Voce della Verità*, réunissait, le 11 novembre 1874, à 10 heures du matin, une foule immense dans l'église des Prêtres de la Mission, près

de Monte-Citorio, convoquée au service funèbre célébré pour le repos de l'âme de M^r Joseph-Augustin Salomoni, Evêque de Coni, entré dans la Congrégation de la Mission, après avoir renoncé à l'épiscopat, mort en odeur de sainteté le 4 juillet de la même année.

L'église avait été décorée par les soins des illustres pénitents et amis du défunt, parmi lesquels nous devons citer le R. P. Luigiani et M. Pierre Piggiani.

Au milieu du chœur s'élevait le catafalque richement disposé, entouré d'un splendide luminaire et surmonté des insignes épiscopaux. De distance en distance, on remarquait des inscriptions composées par le savant P. Jésuite Antoine Angelini, pour rappeler quelques-unes des vertus ou quelque action remarquable de zèle du vénéré prélat.

S. G. M^r Jean Jacovacci, Evêque d'Erythrée, officiait, assisté d'un clergé nombreux, parmi lequel on remarquait un grand nombre de prélats et d'ecclésiastiques haut placés, les prêtres et les clercs de la Mission et nos différents collèges. Les collèges étrangers, qui ont coutume de venir à Monte-Citorio recevoir l'éducation cléricale, s'étaient rendus avec empressement à la pieuse cérémonie dont l'éclat était encore rehaussé par l'exécution parfaite du majestueux chant *Grégorien*, dont Monte-Citorio a conservé la religieuse tradition.

ÉPIGRAPHES

PAE

LE P. ANTOINE ANGELINI DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(Au-dessus de la porte de l'église de la Mission.)

IOSEPHO · AVGVSTINO · SALOMONIO

EPISCOPO

ASSECLAE · S · VINCENTII · A · PAVLO

PACEM · À · DEO · AETERNAM

ADPRECEMVR

HEIC · VBI · EIVS · VOX

AD · VIRTVTEM · ET · SACRA · MVNIA

RITE · OBEVNDATA

OMNES · INFLAMMAVIT.

(Sur la tombe.)

IOSEPHVS · AVGVSTINVS · SALOMONIVS
DOMO · ALEXANDRIA · STATIELLORVM
VIRTUTE · ET · DOCTRINA · PRAESTANS
AD · CVNEENSEM · PONTIFICATVM · ERECTVS · EST
QVO · SPONTE · ABIIT
INQVE · COETVM · SODALIVM · S · VINCENTII · A · PAVLO
ADSCITVS · EST ·
QVO · DEMISSIOR · EO · CLARIOR
EXEMPLO · CONSILIO · CONCIONIBVS
AD · VITAM · PIE · EXIGENDAM
SACERDOTES · IVVIT
NEC · LABORIBVS · NEC · CVRIS
VT · EOS · AD · CAELESTEM · SAPIENTIAM · INSTITVERET
PEPERCIT
DECESSIT · KALENDIS · QVINTILIBVS · A · MDCCCLXXIV
A · N · LXXIII · M · X · D · III
TE · IN · PACE · CHRISTVS.

Avant l'absoute, l'Illustrissime et Révérendissime Monseigneur Nardi, auditeur de Rote, prononça l'éloge funèbre dont nous donnons ici la traduction :

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS ET VÉNÉRABLES FRÈRES,

Si le sentiment commun de cet auditoire pouvait prévaloir sur les saintes lois de l'Église, bien différent, il me semble, serait aujourd'hui l'aspect de ce temple : au lieu de cette pompe funèbre s'étaleraient des ornements de fête, au lieu de ces chants lugubres on entendrait des hymnes de louanges, et à la place d'un cercueil nous verrions un autel et une image. Mais il ne nous est pas permis de devancer le jugement de l'Église : et le deuil bien juste et profond qui nous est imposé aujourd'hui par la reconnaissance et la vénération ne peut être animé que d'une égale soumission, d'un égal amour pour notre foi.

Toutefois, si le Ciel a acquis un nouvel élu, pour nous nous avons perdu un de ces hommes que Dieu, dans sa miséricorde, donne de temps en temps, mais rarement et seulement pour peu de temps à la terre. Il y a déjà cinq mois qu'il nous a été enlevé, et cependant la douleur est toujours la même; nos yeux cherchent encore cette figure vénérée et pleine de douceur, ce regard modeste et pieux; ils interrogent encore cette langue qui nous donnait de si précieux conseils, et ce cœur si plein d'amour de Dieu et des hommes; hélas! ce cœur, ce grand cœur ne bat plus. Ah! Messieurs, comme ceci nous amène bien à penser à la parole de l'Apôtre : *Quotidiè morimur!* Le Seigneur délie ainsi l'un après l'autre les anneaux qui nous attachent à ce monde, afin que nous le quittions sans chagrin et que nous nous souvenions de ce terme de l'éternité vers lequel nous

marchons, à la suite de tant d'autres qui nous ont précédés. Il ne convient pas à un chrétien de pleurer ces pertes à l'excès, mais notre douleur n'est-elle pas bien juste, lorsque nous nous voyons enlever l'un après l'autre ces fidèles et habiles pilotes qui dirigeaient cette barque agitée par de si furieuses tempêtes ? Pourtant que nos larmes ne soient pas stériles ! Il nous reste un grand et dernier enseignement à retirer de la précieuse vie de cet homme qui nous fut si cher à tous : c'est d'en étudier les exemples et d'en suivre les traces, afin de voir à quelles hauteurs il s'est élevé. Lorsqu'il vivait, nous étions forcés de contenir nos louanges, mais maintenant qu'il ne vit plus qu'en Dieu, nous pouvons donner un libre cours à nos sentiments et lui rendre l'hommage que ses grandes vertus lui ont mérité ; par là, nous apprendrons de lui, en même temps, comment on devient digne de l'admiration des hommes et de la récompense de Dieu.

Joseph-Augustin Salomoni naquit à Pecetto, diocèse d'Alexandrie, le 28 août de l'année 1800, à une époque plus heureuse pour l'Italie que les temps où nous vivons. Jusqu'aux trois avant-dernières années de ce temps, elle avait joui d'une paix profonde, sous la conduite de ses gouvernements autonomes ; quelques-uns, il est vrai, avaient quelque peu perdu de leur ancienne grandeur ; mais tous étaient chers aux peuples, tous étaient riches de ces antiques et saintes traditions qui forment le plus précieux héritage des nations. L'impétuosité fébrile de la révolution française détruisit tout cet ordre de choses, et, au nom des mots magiques de Liberté et d'Égalité, renversa les lois existantes, accabla le pays et lui donna dérisoirement les noms de République et de Royaume, alors qu'il n'était devenu en réalité qu'une province d'un État étranger. La patrie de notre Salomoni, plus rapprochée de la France, fut naturellement la première à ressentir ces malheurs qui ne parvinrent point néanmoins à la

détacher de la fidélité qu'elle avait jurée à la dynastie de ses rois. Comme on le voit, les premières années du jeune Salomoni furent agitées par différentes vicissitudes; mais, hâtons-nous de le dire : son âme ne fut point ébranlée, car il l'avait déjà fermement établie en Dieu, et dès ce moment déjà il avait résolu en son cœur de n'appartenir qu'à lui.

Doué d'une rare intelligence et de nobles sentiments, le jeune Salomoni s'adonna de bonne heure, dans son propre pays, à l'étude des lettres et des sciences profanes qui lui acquirent une prompte renommée; puis, après avoir pris l'habit ecclésiastique, il se livra tout entier à l'acquisition sérieuse et approfondie des sciences sacrées. Revêtu du caractère sacerdotal, il se consacra d'abord au grave et difficile ministère du prêtre, le soin des âmes : et, quoique tout jeune prêtre encore, il vit confiée à sa prudence et à son zèle la paroisse considérable de Saint-Dominique de Casale. Il la gouverna avec tant de sagesse et de succès qu'après un demi-siècle, sa mémoire est encore en vénération parmi ses paroissiens qui se souviennent encore de sa charité pour tous, de sa maturité dans les conseils, de ses travaux infatigables dans la prédication, de ses mœurs exemplaires. Mais ce n'était pas là sa place. Sa perspicacité, son profond savoir et une éloquence vive et spontanée l'appelaient à un poste plus éminent. Après quelques années, il fut élu chanoine théologal du chapitre de Casale : il opposa d'abord une assez vive résistance, mais il dut céder aux instances de ses supérieurs. Il accomplit sa nouvelle charge avec la plus grande fidélité. C'est là, dans l'exposition des saintes Écritures, que parut dans son éclat le don qu'il avait reçu d'enseigner, d'édifier et d'émouvoir les âmes. Sa vaste érudition, ses connaissances approfondies lui auraient permis assurément d'aborder les questions les plus subtiles, mais il laissait volontiers les discussions vaines et oiseuses, si chères aux esprits pédants, mais si peu profitables au

peuple. Il s'appliquait, au contraire, à rechercher le sens caché du texte sacré pour en exprimer l'esprit, qui est pour la lettre, ce qu'est la lumière pour l'ombre. Il connaissait et mettait en pratique cette grande maxime que, de sa nature, la science enfle; et c'est pourquoi il mettait ses soins à faire ressortir ce grand côté de la doctrine qui sert à confirmer dans la foi et à faire croître dans la charité. Son excellent Évêque comprit bientôt que si le peuple retirait un grand profit de sa parole, encore plus précieux serait celui qu'en retireraient les jeunes clercs; c'est pourquoi il n'hésita pas à lui confier la chaire de morale chrétienne au séminaire. La charge était grave sans doute et importante: mais elle n'était pas au-dessus de ses forces; et, en expliquant les préceptes de notre sainte loi à ceux qui devaient plus tard les appliquer, il sut demeurer dans ce juste milieu, ennemi des doctrines extrêmes, et qui est aussi la vérité. Personne plus que lui ne haïssait cette dure sévérité qui rappelle le zèle pharisaïque et qui peut-être naît du même principe; comme aussi, d'un autre côté, il détestait encore plus peut-être ces théories relâchées et équivoques qui contournent et faussent la règle éternelle qui sépare le vrai du faux en donnant au mal les apparences du bien. Sa doctrine pouvait donc se résumer dans ces grands principes: Vérité dans l'enseignement, Charité dans la pratique. Ses auditeurs retenaient avec amour ses paroles, et grand était le bien que, par lui, recevaient le clergé et le peuple.

Sa réputation, grandissant de jour en jour, parvint à l'oreille du roi Charles-Albert, qui, appréciateur du mérite, le crut digne de gouverner un diocèse et le nomma Évêque de Coni. Mais cette nouvelle lui paraît tellement incroyable qu'il ne veut pas y ajouter foi. Rien n'était plus éloigné de sa pensée; aussi à peine a-t-il acquis la certitude des intentions de son souverain, qu'il prend les moyens les plus

propres à faire abandonner ce choix. Il prie, proteste, refuse à plusieurs reprises, alléguant des raisons que sa modestie lui faisait croire vraies. Le roi fut sagement inflexible : et par le moyen du digne Évêque de Casale, M^{gr} Icheri, il agit sur l'esprit de Salomoni avec tant de raisons et d'autorité que ce dernier cessa de résister ; néanmoins il ne se déclara définitivement vaincu que lorsque, arrivé à Rome, et prosterné aux pieds de Grégoire XVI, il vit le Pape fermer l'oreille à ses nouvelles instances et lui enjoindre d'accepter cette charge.

Il obéit et il reçut la consécration épiscopale des mains du cardinal Philippe Franzoni.

Le 3 mai 1840, jour de sa consécration, le nouvel Évêque adressa au clergé et au peuple de Coni une touchante homélie dans laquelle il traite, en maître, des devoirs du pasteur, du clergé et des fidèles.

En parlant des premiers, il se fait presque un reproche à lui-même d'avoir osé accepter une charge aussi redoutable que celle de l'Épiscopat ; mais il ajoute que deux pensées le consolent un peu : celle de la longue et ferme résistance qu'il avait opposée, et celle de l'amour avec lequel ses diocésains le recevaient. Au clergé, il donne de saints avis : La prudence, la piété, la science, la charité, doivent être comme son patrimoine et son trésor. Il doit fuir l'amour des richesses et la vaine gloire ; l'étude, l'évangélisation des pauvres, l'administration des sacrements, l'amour de la paix avec les fidèles, voilà ses obligations. Mais, par-dessus tout, il prie les siens de vouloir bien le regarder comme leur père, ou mieux encore comme leur serviteur ; il les engage à recourir à lui avec confiance, dans toutes leurs difficultés, en se persuadant pleinement qu'il ne cherchera et n'envisagera en toutes choses que la gloire de Dieu et le bien de leurs âmes. Il adresse de pieuses paroles aux professeurs et aux élèves de

son séminaire, ainsi qu'aux religieux et religieuses de son diocèse. Il n'oublie pas ces âmes généreuses qu'on appelle les Filles de la Charité, et qui, semblables à des anges revêtus d'un corps humain, se consacrent au soulagement de toutes les misères; il leur recommande de faire en sorte, en secourant les maladies du corps, de guérir les maladies bien autrement dangereuses de l'âme.

Enfin, adressant la parole aux magistrats et aux représentants du Souverain qui l'entourent, il leur apprend combien est sacrée et salutaire pour l'État l'alliance du pouvoir séculier avec celui de l'Église. Écoutez-le citer Yves de Chartres, dont il est peut-être plus nécessaire que jamais de répéter les paroles : « *Regna enim, ubi Religio viguit, sicuti historia comprobat, splendore ac potentia floruerunt. Profecto quando Ecclesia et civilis potestas amice conspirant, et sibi invicem opitulantur, vere dici potest regnum Dei in terris esse.* » Dans ces sublimes paroles, Messieurs, est renfermé le sort non pas de l'Église, qui est impérissable, mais des États et des nations. Les annales du monde en fournissent et en fourniront les preuves.

Cette homélie et quelques lettres pastorales sont tout ce que M^{sr} Salomoni a fait paraître. Homme de profond savoir, et très-versé dans les sciences sacrées et profanes, jamais il ne voulut livrer à la presse d'autres écrits que ceux dont la publication était impérieusement réclamée par son ministère. Muet reproche (et ici, peut-être, je prononce moi-même ma propre condamnation) : oui ! muet, mais éloquent reproche à ceux qui, poussés, non par l'amour du bien, mais par le vain désir de se faire un nom, produisent tous les jours de nouveaux ouvrages, qui, du reste, un peu plus tôt, un peu plus tard, tombent complètement dans l'oubli. Nos pères, Messieurs, écrivaient peu, et agissaient beaucoup; nous autres, nous faisons le contraire, et le ver-

biage de la presse est si grand, que si la sainteté de ce lieu et le caractère attristé de ce jour me le permettaient, je voudrais répéter un vœu déjà émis, il n'y a pas longtemps, par un charmant écrivain, à savoir : qu'il saluerait, disait-il, avec bonheur de nouveaux Vandales, qui viendraient brûler ces montagnes de papier, qui menaçaient de nous ensevelir sous leur masse et de nous suffoquer.

Du reste, Messieurs, il est bien d'autres raisons qui porteraient aujourd'hui les bons et fervents chrétiens à exprimer de semblables désirs.

Le nouvel Évêque, après avoir pris congé du Souverain Pontife, reprit le chemin de son Piémont, et, le 26 juillet 1840, il entra solennellement en possession de son diocèse. L'accueil fut des plus affectueux, et les citoyens de tous rangs s'empressaient à l'envi à qui fêterait le mieux son arrivée. Monseigneur les payait en retour d'un sentiment de cordiale affection, et le premier discours qu'il leur adressa fut bien l'expression de ce paternel amour qu'il ressentait en son cœur pour ses bien-aimés diocésains.

Mais sur son front, bien que serein, se peignait pourtant, au milieu même de cette fête, je ne sais quel reflet de secrète et douce mélancolie. Il agréait ces démonstrations dues à sa haute dignité, mais, homme de Dieu, il avait soin de toujours porter ses pensées plus haut ; il craignait, à chaque instant, que ces honneurs ne réveillassent en lui la plus insinuante et la plus dangereuse de toutes les passions humaines, l'orgueil ; aussi, s'efforçait-il de rappeler à son esprit ces paroles de saint Bernard : « Il n'est pas difficile d'être humble dans l'abjection, mais il est presque impossible, et partant très-rare, de conserver cette vertu au sein des honneurs. » Il craignait également que la diversité des soins, la multitude des affaires, la fréquence des visites ne lui ôtassent ce calme parfait dont il avait joui jusqu'à ce jour, et qu'en aidant les autres à faire leur salut,

il ne vint à se damner lui-même. Ces préoccupations, cependant, ne l'ont pas empêché de remplir tous les exercices de son ministère : il visitait assidûment les parties les plus montagneuses de son diocèse ; il cherchait à connaître par lui-même la vérité, qui reste si souvent cachée aux yeux des supérieurs. Il encourageait le bien et remédiait au mal avec sa charitable mais inflexible fermeté. Toutefois, le besoin de punir était assez rare chez lui : car ses conseils, ses prières, et surtout son exemple, qui parlait aux cœurs d'une façon bien plus éloquente que n'aurait pu faire tout autre langage, gagnaient même les plus obstinés. « L'éclat d'une si sainte vie, a écrit de lui son vénérable successeur sur le siège épiscopal de Coni, joint à l'efficacité de sa parole, édifiaient le clergé et les fidèles, » et ceux qui ont connu autrefois M^r Salomoni n'ignorent pas qu'il ne savait manier d'autres armes que celles de la douceur.

Les abondantes consolations et les nombreux succès par lesquels Dieu se plaisait à récompenser et à bénir ses travaux, ne pouvaient ébranler ni même atténuer dans son cœur le désir qu'il avait de recouvrer la tranquillité de sa vie première et cette paix profonde qui le rendait auparavant comme étranger au monde. Il rappelait et roulait dans son esprit le souvenir de ces heures si douces et si chères que, dans sa vie précédente, il avait coulées dans la méditation et la prière. La lutte intérieure fut longue, et durant ce temps il répétait au pied du crucifix, dans le sentiment d'une anxiété croissante : « *Domine, doce me facere voluntatem tuam.* » Enfin, le moment vint où il crut que le Seigneur lui avait manifesté sa volonté : et le 31 mai 1842, n'ayant pas encore accompli la deuxième année de son épiscopat, cachant à tous son dessein, de peur que l'amour de son peuple ne mît obstacle à sa résolution, il s'enfuit secrètement de Coni, alla à Turin, puis

à Gênes, pour revoir probablement une dernière fois ses parents, et de là se rendit à Rome, aux pieds de Grégoire XVI, le conjurant de le délivrer de l'accablant fardeau que la seule et rigoureuse obéissance lui avait fait accepter. Grégoire refusa d'abord, en l'exhortant par des paroles affectueuses à continuer; mais enfin, dans ses vives et persévérantes supplications et dans cette ferme résolution reconnaissant une disposition inspirée de Dieu, il consentit à sa demande.

L'antique et quasi universelle coutume est que l'Évêque, renonçant à sa charge, garde les signes extérieurs de sa haute dignité, dont ils paraissent comme inséparables. Eh bien! M^r Salomoni supplia le Saint-Père de vouloir bien le dépouiller de ces honneurs et même du titre épiscopal, en sorte qu'il n'eût d'autre appellation et d'autre vêtement que ceux qui sont communs aux simples prêtres. Il avait une raison pour cela, car déjà il était dans l'intention d'entrer dans une sainte Congrégation. Il obtint cette faveur quasi inouïe : et, se dépouillant du costume épiscopal, il courut prendre l'humble soutane du prêtre de la Mission; il ne souffrit pas que l'on fit pour lui une seule, même la plus minime distinction; et si on abrégéa pour lui l'épreuve du noviciat, ce ne fut pas à sa demande, mais uniquement grâce à la volonté des Supérieurs à laquelle il dut se conformer. L'Évêque de Coni, prélat de la maison du Pape et assistant au trône pontifical, ne fut plus qu'un Missionnaire en tout semblable aux autres; bien plus, si on eût voulu se rendre aux désirs de son humilité, il se fût fait le dernier de tous. Quelle leçon, Messieurs, pour tous les temps et surtout pour le nôtre! Mais n'allez pas entendre plus que je ne veux dire, et ne prêtez pas non plus des allusions ou des critiques à celui qui n'a pas le droit d'en faire, parce qu'il n'est peut-être pas lui-même exempt de cette soif pernicieuse d'honneurs et de pouvoir, plaie pro-

fonde, qui, si elle vient à dominer dans le cœur du prêtre, éteint ou du moins corrompt toute vertu.

Maudite ambition ! si l'œil pouvait te suivre depuis le commencement de l'Église jusqu'à nos jours, de combien de maux ne découvrirait-on pas en toi la source ! Que de bassesse, d'adulation, de servilité, d'injustice pour arriver d'abord à son but ! Que d'arrogance et d'orgueil, d'envie et de malveillance, une fois qu'il est atteint ! Non, cette mauvaise plante ne devrait jamais croître dans le champ du Seigneur ; et ces grands et saints hommes que l'on appelle François de Paule, Gaëtan de Tienne, Ignace de Loyola, François de Borgia, Philippe de Néri, François Caracciolo, et ce Vincent de Paul, dont notre Salomoni portait si dignement l'habit, ont bien mérité l'applaudissement de tous les siècles chrétiens pour avoir travaillé à extirper cette première et fatale racine de tant et de si indicibles malheurs.

M^{re} Salomoni, devenu Prêtre de la Mission, fut le modèle accompli de toute observance religieuse. Dans cette nouvelle vie, ce ne sont pas les jeûnes rigoureux, les vêtements grossiers, les veilles prolongées, les mortifications extraordinaires ni le renoncement à sa fortune, c'est quelque chose de plus grand que tout cela que l'on admire en lui ; c'est le sacrifice total et absolu qu'il fait de lui-même à la cause de Dieu et au salut des âmes ; c'est le renoncement absolu à toute pensée de gloire humaine, pour n'être plus que le digne ministre de l'Église et le père des fidèles, auxquels le Prêtre de la Mission doit distribuer avec amour, avec zèle et avec humilité le pain de la parole de Dieu.

Je dis avec humilité, parce que le Prêtre de la Mission déteste l'éloquence pompeuse, parce que dans ses discours il ne recherche pas de vaines louanges dans le champ de la philosophie et de l'histoire. Son enseignement, il le

puise dans les saintes Écritures, les SS. Pères et les auteurs ascétiques dont il a nourri son âme, et il le fait avec cette parole simple et douce, inspirée de cet accent qui ne se trouve que dans celui qui aime et qui sent.

Partout il répand cet insigne bienfait, et, fidèle aux enseignements de saint Vincent, il préfère l'humble campagne aux grandes et opulentes cités. Car, Messieurs, l'Enfant de Saint-Vincent est à tous, mais il a un attrait spécial pour les campagnes. Là, en effet, la culture de l'esprit est plus bornée, les mœurs plus grossières, la misère plus fréquente : mais tous ces désavantages sont pour ainsi dire compensés par la simplicité du cœur, les bonnes mœurs : et même la certitude de faire du bien à celui qui vous écoute est d'autant plus grande, qu'est moindre le danger d'ambition dans celui qui prêche l'Évangile. Imaginez-vous, Messieurs, ces hommes intelligents et instruits, sortis des meilleures classes de la société, pénétrant dans les pays les plus misérables, adressant la parole à de pauvres paysans, se faisant tout à tous, et devenant leurs amis et leurs compagnons, partageant et leur pauvre chaumière et leur misérable nourriture ; cela, dans le seul but du salut des âmes. Représentez-vous ces hommes sages et bons se faisant petits avec les petits, supportant l'ignorance et la grossièreté, ne recherchant que leur bien par tous les moyens, et vous aurez une idée des merveilles qu'ils opèrent.

C'est cette sainte occupation que M^r Salomoni souhaitait ardemment, de préférence à toutes les autres. Mais, ici encore, il lui fallut se soumettre à la volonté du Supérieur, qui, pressé aussi par d'urgentes prières, dut l'envoyer diriger des retraites dans plusieurs villes d'Italie, et verser les trésors de sa doctrine et de sa charité sur le clergé de Naples, d'Anagni, de Sienne, de Bologne et de Gènes. Nous ignorons complètement les insignes bienfaits qu'y apporta

sa prédication, car cette Congrégation tâche de faire tout le bien possible avec constance et en silence. On lui en fait des reproches, mais voici sa réponse invariable : Le silence, la retraite, l'oubli de soi-même composent la loi suprême de la Congrégation de la Mission.

Cependant nous connaissons tous ce que M^r Salomoni faisait dans l'enceinte de ces mêmes murs. Nous tous, je pense, qui sommes ici réunis, nous sommes venus de temps en temps méditer sérieusement dans le silence de cette Maison la raison de notre existence, rappeler dans l'amertume du cœur les fautes de notre vie, et chercher cette paix intérieure, qui ne se trouve qu'en Dieu. Dans ces jours sacrés, nous entendîmes de la bouche de M^r Salomoni des paroles graves, de pieux conseils, de ferventes exhortations. Quelle force dans ces discours, quelle profonde science, quelle juste et sévère analyse de nos erreurs et de nos défauts ! Lorsqu'il nous représentait, comme dans un lumineux miroir, l'image du prêtre telle qu'elle devrait être, et qu'ensuite nous comparions cette image avec notre vie, la conscience élevait la voix et nous reprenait sévèrement pour notre salut : épouvantés, désavouant le passé, le cœur ému et l'âme pleine de nobles propos pour l'avenir, nous quittions l'oratoire, emportant avec nous ses paroles de vie : ensuite, dans le repos de la cellule, après avoir imploré le secours divin, nous sondions notre conscience, et, pleins de honte et de repentir, nous retournions aux pieds de M^r Salomoni pour y déposer le poids de nos fautes. Parmi nous, qui pourra oublier ces moments où, à genoux devant lui, nous versions dans son cœur les secrets du nôtre ? Nous méritions de sévères reproches, de dures leçons, et cependant il était beaucoup plus un père qu'un juge, qui, sans nous cacher la gravité de nos manquements, nous tendait une main si compatissante, que nous ne voyions plus, que nous ne sentions plus que l'infinie miséricorde

du Seigneur. Nous nous étions mis à genoux humiliés et épouvantés, et nous nous relevions les yeux pleins de larmes, mais satisfaits et changés. Ah ! Messieurs, ni moi, ni vous, nous ne pourrons jamais oublier cette heure, et si jamais les passions osaient tenter de nouveau notre faible volonté, que le souvenir de ce saint homme et de ses paroles vienne en aide à notre cœur.

Combien d'autres âmes n'a-t-il pas soulagées, et je dirais presque régénérées ! Si les secrets de sa cellule et de cette église pouvaient nous être connus, quelles œuvres n'y verrions-nous pas de glorieuse foi et d'ardente charité ! Combien, grâce à M^{re} Salomoni, ont ici changé la voie de la perdition pour celle du salut pendant les vingt-huit ans qu'il passa dans ce pieux ministère (1) !

Pendant, si ces secrets doivent rester à jamais inviolables, si le saint travail de M^{re} Salomoni n'est, en réalité, connu que de Dieu, les voiles qui couvraient sa modeste vie n'étaient pas assez épais pour que l'œil humain ne pût y voir à travers. La haute vénération qu'inspiraient ses vertus et sa science n'était pas renfermée dans cette maison, elle éclatait au dehors, dans Rome et dans une bonne partie de l'Italie. Son zèle auprès du clergé des différents diocèses qu'il avait enseignés, édifiés et quasi renouvelés ; l'enseignement assidu et profond de la théologie morale,

(1) Il donna des retraites dans cette maison de la Mission, pendant environ vingt-huit ans, aux prêtres et souvent aux ordinands, et quoiqu'il eût dans ses instructions une morale très-sévère, cependant la majorité des ordinands couraient à lui pour se confesser, et plusieurs restaient ses pénitents. Plusieurs maisons religieuses le désiraient encore pour leur confesseur et recouraient à lui dans leurs doutes, le regardant comme un homme de très-bon conseil.

Il prêcha pendant dix ans à l'académie liturgique avec zèle et commune satisfaction. De très-dignes ecclésiastiques ont protesté qu'ils se rendaient à ces conférences autant pour être édifiés qu'instruits : parmi eux le plus assidu était le cardinal Marini. On a vu des prêtres qui pleuraient pendant qu'il parlait. Il avait pour cette académie le zèle le plus vif, et recommandait d'y cultiver les rites sacrés.

de l'Écriture sainte et de l'Histoire ecclésiastique qu'il avait donné aux élèves de la Congrégation ; son savant et patient ministère de la confession ; la pénétration de sa parole et la ferveur de sa charité dans la direction de saintes retraites ; la science, le zèle, la fervente charité dans ses instructions à l'Académie liturgique ; la piété et la prudence avec laquelle il dirigea pendant quatorze ans les Filles de la Charité de Rome, étaient sans doute de justes raisons de cette haute estime que vous aviez pour lui, mais ce n'était pas la première. La première et plus profonde raison était en lui-même et dans sa sainte vie.

Jusqu'ici, Messieurs, je ne vous ai parlé que des actions, pour ainsi dire, extérieures de M^{sr} Salomoni ; mais pour trouver le secret de cette précieuse activité, pour trouver les racines de cette plante qui donnait de si nobles fruits, il faudrait descendre dans la retraite la plus intime de cette âme d'élite. Le premier et le plus solide fondement sur lequel on peut et on doit élever tout édifice chrétien, Messieurs, c'est l'humilité : et cela non-seulement pour l'homme en particulier, mais aussi pour l'Église elle-même ; « *quam Deus usque ad finem mundi humilitate vult crescere et ad promissum regnum humilitate pervenire.* » (Vénér. Bed.) Eh bien, Messieurs, nous avons connu tous M^{sr} Salomoni, eh ! qui a jamais surpris en lui un acte ou une parole qui décelât, même légèrement, d'autres sentiments que ceux d'une profonde et sincère humilité ? Dans sa conversation familière, amicale et souvent assaisonnée de gaieté, qui, s'il ne l'avait su d'ailleurs, aurait pu reconnaître l'homme d'un si profond savoir et de si éminents mérites ? Il ne souffrait en aucune façon qu'on rappelât sa haute dignité ; que l'on parlât ou même que l'on fît allusion à sa profonde doctrine : faire le contraire, c'eût été le contrister et l'offenser, et ce sentiment de peine et de malaise n'était pas chez lui de l'affectation, mais l'expression de la plus parfaite sincérité.

Une autre grande vertu, qui a sa racine dans l'humilité et trouve en Dieu son appui, c'est l'empire sur soi-même : cette vertu, il la possédait à un si haut degré que jamais les changements capricieux de la fortune n'ont ridé ce front toujours serein. Mais qui vous parlera, Messieurs, de sa charité, de cette charité qui était comme l'âme de sa vie toute chrétienne, charité ardente envers Dieu, à qui il était uni par un familier et perpétuel commerce de saintes affections ? Ces affections, Messieurs, il m'est impossible de vous les exprimer ; ce sont des élévations sublimes, des joies infinies, des espérances bien douces, des complaisances sans bornes, des abandons sans retour. Cette âme et Dieu se voient, se parlent, je dirais, se confondent ensemble ; union sainte, gage assuré des jouissances éternelles auxquelles participera l'âme, lorsque, dégagée de son corps mortel, elle s'envolera dans le sein de Dieu. C'est de cette ardente charité envers Dieu que dérivait, en M^{re} Salomoni, cet amour si effectif pour le prochain. La plupart des hommes n'aiment le prochain que parce qu'il leur est utile, ou plutôt ils n'aiment pas le prochain, ils n'aiment qu'eux-mêmes. Il n'en était pas ainsi de M^{re} Salomoni : il aimait tendrement et fortement les hommes, et il les aimait en Dieu, car en eux il considérait ses frères nés du même père, régénérés par le même baptême, enfants de la même Église, compagnons du même exil, cohéritiers de la même éternité. Il aimait tendrement cette maison et ses Confrères, dont il était l'édification par sa stricte observance des règles et sa modestie qui reluisait en tout son extérieur (1). Il aimait les pauvres et les secourait largement, ne résér-

(1) Il avait pour la maison de la Mission une très-vive affection, et était le modèle des autres Missionnaires dans l'exercice des fonctions et dans l'observance des règles. « Il avait tant d'empressement pour tout ce qui regardait le bien de la communauté, que je l'ai vu plusieurs fois triste et chagrin, jusqu'à perdre le sommeil, lorsque les circonstances menaçaient ce bien. » Ce sont les propres paroles d'un de ses plus illustres et dévoués amis.

vant pour lui que le plus strict nécessaire (1). Il aimait les bons, en qui il voyait les effets admirables de la divine sagesse ; il aimait aussi les méchants. Les preuves toujours nouvelles qu'il avait de la méchanceté des hommes l'affligeaient, il est vrai, mais jamais il n'a gardé aucune rancune envers ceux qui en étaient la cause ; au contraire il les plaignait comme les plus malheureux du monde. En effet, Messieurs, agités par les passions, défiants des hommes et des éléments, toujours tremblants, rongés par les remords, abattus par le mépris qu'ils lisent sur le front de tous les gens de bien, les méchants, au milieu même de leurs éphémères triomphes, sont dignes de notre commisération. Si nous considérons l'avenir qui les attend, le jugement et l'éternelle et terrible condamnation qui leur est réservée, toute l'horreur que nous pourrions conserver pour les maux qu'ils nous ont faits se changera en compassion. Aussi M^{re} Salomoni défendait-il de leur adresser même une parole amère ; il les recommandait bien tendrement aux prières de tout le monde, en répétant ce que saint Augustin écrivait à Macédonius (Ep. 54) : « *Facile atque proclive est malos odisse, quia mali sunt, pium vero eosdem ipsos diligere quia homines sunt.* »

(1) Sa charité pour les pauvres était abondante et assidue, et eux le savaient bien, eux, qui l'attendaient à la porte de la maison lorsqu'il sortait. Mais bien plus qu'aux mendiants, il songeait aux pauvres honteux, et dignes par cela même d'une plus grande compassion. Ses aumônes quelquefois étaient si grandes qu'elles épuisaient ses ressources et lui méritaient de la part de ses amis de tendres reproches. Mais il ne leur répondait que par un sourire et par la continuation des mêmes aumônes. Détaché de tout ce qui était de son intérêt, il négligeait volontiers quelques-uns de ses droits, et à qui les lui rappelait, il répondait : « Dieu merci ! jamais je n'ai eu d'attache pour les biens, beaucoup moins aujourd'hui que je suis devenu vieux. » Le curé prévôt de Precetto, M. Joseph Panizza, s'étant rendu à Rome, parlait à Monseigneur de sa belle-sœur, qui se trouvait en quelque détresse. M^{re} Salomoni lui donna à entendre, en des termes un peu généraux, qu'il ne pouvait pas la secourir, et conclut en disant : « Veuillez, Monsieur, dire à ma belle-sœur que je me prépare pour l'éternité. »

Mais ne croyez pas, Messieurs, que les prières du juste arrêtent toujours le cours de la justice divine. Le même *« dimitte illis, quia nesciunt quod faciunt »*, sorti de la bouche du divin Sauveur, au moment où il répandait son sang à grands flots, n'a pas empêché la justice divine de frapper les déicides de calamités telles que l'histoire n'en cite pas de pareil exemple. M^{re} Salomoni le savait, et il en gémissait en lui-même. Puissent vos prières, maintenant que vous êtes plus près de Dieu, détourner la vengeance du Tout-Puissant de la tête des impies, en leur obtenant un cœur selon le cœur de Dieu !

Mais, hélas ! Messieurs, ce beau soleil qui avait éclairé tant d'intelligences et échauffé tant de cœurs était déjà sur son déclin. La vie humaine est bien courte, si courte en comparaison surtout de notre véritable existence que l'on peut dire qu'elle n'est qu'un instant, et cependant c'est de cet instant, qui vous échappe si facilement, que dépend l'éternel et immuable avenir. Dans la folie qui nous attache à la terre, nous oublions cela, semblables à ces animaux qui, la face abaissée vers le sol, ne soupçonnent même pas le merveilleux mouvement des sphères qui tournent au-dessus de leur tête. Pour le pieux Évêque, cette pensée de la brièveté de la vie faisait l'objet de ses continuelles méditations. Obligé de vivre parmi les hommes, sa conversation n'était que dans les cieux. Comme un voyageur à qui le désir de la patrie fait oublier les accidents des routes pour ne penser qu'à ceux qu'il aime, M^{re} Salomoni ne soupirait qu'après l'éternelle et véritable vie. Lorsque apparurent ses dernières infirmités, bien loin de s'en plaindre, il en plaisantait agréablement.

Elles furent longues, pénibles et douloureuses (1), mais

(1) Homme d'une patience héroïque, il souffrit pendant trente ans de maladies fâcheuses qui lui enlevaient le sommeil, et chaque semaine il passait des nuits entières sans repos ; cependant le matin, à cinq heures, il était debout

jamais elles ne troublèrent cette paix profonde, que toujours on remarqua en lui. Enfin, arriva la dernière heure, que redoutent tant les serviteurs du monde, mais que désirent si ardemment les serviteurs de Dieu. Avec une ardeur toute séraphique, il demanda et reçut les derniers Sacrements de l'Église. Puis, ayant congédié ses Confrères par des paroles qui firent pleurer tous les assistants, il ne s'occupa plus que de Dieu, à qui il rendit sa sainte âme, le 1^{er} juillet de cette année.

Dois-je vous raconter la douleur de ses Confrères ? Oui, elle fut intense, mais la pensée de cette vie et de cette mort vint la tempérer et même la changer en une certaine satisfaction. On sentait la peine de la douloureuse séparation, et l'on voyait le vide immense que cet homme laissait dans la Congrégation et dans Rome ; mais une pensée plus haute s'élevait pour conforter l'esprit, c'était que, quoiqu'il fût enlevé à nos yeux, il vivait encore pour nous. Oui, illustre et saint ami, ces Confrères de Rome et tous les autres, qui sont disséminés dans le monde entier, où ils portent la lumière de l'Évangile et l'exemple de toutes les vertus, ont prié pour vous ; ces vierges admirables, dont l'incomparable charité suffirait pour prouver la vérité de la foi qui l'inspire, ont prié pour vous ; on a prié pour vous dans tout votre ancien diocèse, où votre vénérable successeur, par une lettre très-touchante, a célébré vos louanges, et ordonné en votre honneur des services publics. Et nous tous, Prêtres et laïques, qui avons reçu de vous les plus grands bienfaits qu'un homme

avec la communauté. Étant prié de se reposer, il ne le voulait pas, et continuait assidûment ses pénibles travaux. Il fallut toute l'autorité du Supérieur pour lui faire prendre quelque repos extraordinaire. Cette patience, jointe à sa fervente charité envers les Confrères, faisait de lui un parfait portrait de Saint-Vincent, et un des plus beaux ornements de la maison de la Mission, qui recourait à lui en toute confiance pour toute chose, dès qu'un conseil était nécessaire.

puisse recevoir d'un autre, nous avons prié pour vous.

Nous croyons que vous n'avez pas besoin de toutes ces prières, tandis que nous avons un très-grand besoin des vôtres ; c'est pourquoi, du haut du ciel, renvoyez vers nous, âme d'élite, le mérite de toutes ces prières, faites qu'elles retombent sur nous, sur notre vénéré et aimé Pontife, qui vous fut si cher ; sur cette ville, que vous avez tant aimée ; sur son digne et très-fidèle clergé ; sur toute cette terre d'Italie, notre commune patrie. Que le tourbillon qui l'agite s'apaise ; que Dieu prenne pitié des cendres de tant de martyrs et de saints qu'elle renferme ; qu'il ait pitié des souffrances que supportent tant de ses dignes enfants !

Non, il n'est pas possible que Dieu abandonne cette terre, où il a voulu qu'on posât la pierre angulaire de son Église. Cette Palestine du Nouveau-Testament doit retrouver sa paix, sa liberté, sa religion, non pas tolérée à la façon d'une servante, non pas insultée comme une coupable. Elle, l'auteur de toute notre grandeur, doit redevenir souveraine et maîtresse, comme le veut son droit sacré, comme le réclame la volonté vraie de notre peuple fidèle, comme elle le fut dans les glorieux siècles de notre histoire, lorsque le nom de notre pays courait puissant et honoré, abritant et glorifiant les noms de toutes les autres nations du monde.

Mais si la tempête doit encore durer, si nos maux doivent devenir plus rudes, et si on nous enlève la liberté de les déplorer, obtenez pour nous, âme d'élite, cette grande force et cette grâce puissante, dont vous fûtes si remplie, afin que si nous ne sommes pas dignes de voir le triomphe, nous soyons au moins dignes de le préparer, et que nous méritions, quoique bien inférieurs à vous, de prendre place à côté de vous dans le royaume de Dieu.

NOTES

SUR LA

CONGRÉGATION EN ESPAGNE

RÉSUMÉ HISTORIQUE DE LA FONDATION, DES PROGRÈS
ET DE LA SUPPRESSION DE LA CONGRÉGATION EN
ESPAGNE.

Du vivant même de notre Bienheureux Père saint Vincent de Paul, la Congrégation s'était répandue en France, en Italie, en Pologne, en Écosse, et jusqu'à Madagascar. Après la mort de saint Vincent, d'autres royaumes demandèrent encore chez eux l'établissement des Missionnaires; de ce nombre fut notre Espagne. Je comprends que ce sera une bien douce consolation pour nos Confrères espagnols de connaître l'histoire de notre fondation, et surtout pour les anciens Missionnaires de posséder les documents relatifs aux maisons où s'écoula une partie de leur vie. Je suis heureux de procurer à tous cette consolation, ne me laissant pas arrêter par le regret de ne pouvoir leur offrir qu'un travail incomplet, faute des documents dont nous ont privés les nombreuses révolutions politiques qui ont ébranlé la nation espagnole. Au moins, ai-je puisé à de bonnes sources les notes qui suivent, lesquelles ont pour but de

leur faire connaître sommairement l'histoire de la Congrégation en Espagne, son introduction et ses progrès.

Il est certain que l'Espagne ne compte pas parmi les royaumes où s'établit d'abord la Congrégation, bien que quelques vénérables Prélats eussent témoigné le désir de la fonder dans leur diocèse, lorsqu'elle était encore dans son berceau. Ainsi, par exemple, saint Vincent écrivait à M. Joly, supérieur à Rome, le 22 avril 1657, qu'il s'occupait de trouver des sujets propres à fonder la Congrégation en Espagne. Nous voyons effectivement, par une autre lettre du Saint, en date du 29 novembre 1658, adressée au même M. Joly, qu'il semblait que Dieu ne voulait pas qu'on accédât à la demande adressée par Son Éminence M^{gr} le cardinal-archevêque de Tolède, de quelques prêtres de la Mission pour son diocèse. Deux ans après, le 2 avril 1660, saint Vincent recommandait au même M. Joly beaucoup de prudence, en traitant d'un semblable établissement avec un prélat espagnol, ambassadeur extraordinaire du Roi auprès du Saint-Siège, lui disant, entre autres choses, que, dans le cas où ce prélat témoignerait le désir de se servir des Missionnaires, il fallait éviter également et de lui donner l'espérance de les obtenir, et de diminuer l'affection qu'il leur témoignait.

Il résulte de ces trois lettres de saint Vincent que déjà, de son temps, quelques prélats espagnols désiraient implanter dans leur diocèse l'arbre de la Congrégation de la Mission, afin de goûter les fruits savoureux et abondants qu'il produisait ailleurs pour le bien des peuples, l'avantage du clergé et l'édification de l'Église. Ces bons désirs néanmoins demeurèrent pour lors sans effet : le moment de la Providence n'était pas encore arrivé.

L'époque de l'introduction de notre Institut en Espagne se fixe communément au commencement du dix-huitième siècle, et voici quelle en fut l'occasion. Don François de

M. Eugène Boré, secrétaire-général de la Congrégation, et M. Gabriel Perboyre, assistant de la Maison-Mère, me permirent de consulter, lequel livre contient les noms des Supérieurs de toutes les Maisons depuis saint Vincent. On y lit que le premier Visiteur fut M. Vincent Ferrer.

Dès ce moment l'Espagne fut considérée comme une province distincte, possédant déjà dans son sein, comme les autres provinces, tous les éléments propres pour se gouverner par elle-même, avec la nécessaire dépendance des Supérieurs et pour le développement de la plus grande partie de ses ministères.

Il faut remarquer ici une autre particularité : c'est qu'en Espagne, comme en Italie, les ministères se trouvaient réduits aux missions et aux retraites spirituelles. Les Missionnaires de toutes nos maisons s'y dévouaient donc avec constance et obtenaient les plus heureux résultats. Ils n'avaient ni séminaires ni paroisses ; mais chaque maison était assez occupée par le travail des missions dans les campagnes, lequel était très-considérable. Nos Confrères avaient accepté pour cette œuvre des fondations perpétuelles ; toutefois, ce n'était pas pour le plus grand nombre de ces missions. Les exercices des Ordinands et les retraites spirituelles étaient également suivis, de sorte qu'elles leur donnaient beaucoup de travail durant le Carême surtout. Ces deux fonctions suffisaient pour le nombre des Missionnaires que comptait alors la province ; et si, d'une part, ce nombre un peu restreint rendait plus facile l'observance des saintes Règles, de l'autre, il ne permettait pas de fréquentes fondations.

Il y eut néanmoins en Espagne huit maisons, et nous nous proposons de donner l'histoire de chacune en particulier, depuis sa fondation jusqu'à sa suppression par le gouvernement libéral de 1835, sous lequel elles furent abolies.

En écrivant cette histoire, nous nous attachons à la vé-

rité des faits que nous présentons sans exagération. Les documents, nous les avons puisés à notre Maison-Mère. M. Marien Maller, Visiteur de la province d'Espagne, s'y trouvant à cause de la révolution de la Péninsule Ibérique, nous a prêté un précieux secours dans ce travail, ainsi que M. Perboyre, assistant de la Maison-Mère, et plusieurs de nos Confrères qui y résident. Bien que nous ayons l'espérance fondée de retrouver en Espagne des pièces relatives à ce travail, dès que les circonstances politiques nous permettront d'en faire la recherche, nous ne voulons pas néanmoins le retarder. Ne convient-il pas de former l'histoire des documents que présentement nous possédons, puisque c'est un moyen de les conserver en meilleur ordre, et qu'il sera plus facile d'augmenter par des notes cette histoire, ou d'en former une nouvelle à l'aide des documents qu'elle contient et de ceux qu'on pourra retrouver plus tard ?

FONDATION DE L'ANCIENNE MAISON DE LA MISSION
DE BARCELONE.

La bonne odeur des vertus que les enfants de saint Vincent de Paul répandaient à Rome, et les fruits de bénédictions que le Seigneur donnait à leurs travaux, furent comme une lampe placée sur le chandelier de la capitale du monde chrétien, dont les rayons arrivèrent jusqu'à la Péninsule Ibérique, et y firent naître le désir de voir dans son sein ces ouvriers évangéliques, dont les solides instructions et les exemples édifiants faisaient espérer pour la catholique Espagne les heureux résultats qu'obtenaient dans la campagne de Rome les Missionnaires de Monte-Citorio, par leurs missions et les retraites spirituelles qu'ils facili-

taient, aussi bien à tous les ordres du Clergé qu'à toutes les classes de la Société.

Ce fut d'après les instances de deux illustres membres de son Clergé, que M^r l'Évêque de Barcelone demanda à Sa Sainteté Clément XI de leur accorder quelques Missionnaires pour fonder une maison dans sa ville épiscopale. Sa Sainteté, désireuse de voir se propager un institut qui, aux termes du Souverain-Pontife Urbain VIII, en sa bulle *Salvatoris nostri*, expédiée le 12 janvier 1632, est très-agréable à Dieu, très-utile aux hommes et tout à fait nécessaire, ajoutant qu'on doit justement désirer et même procurer avec zèle son extension, Clément XI, je le répète, accéda de grand cœur aux désirs que lui manifestait l'illustre Prélat, et lui envoya trois prêtres de la Congrégation et deux Frères coadjuteurs.

Cette première maison de la Mission de la Péninsule, fondée par M. François Sent-Just, Archidiacre de Barcelone, eut pour premier supérieur M. Dominique Orsése (1), Génois, dont nous ne pouvons que bénir le nom et la mémoire. Quel profond regret de ne posséder aucune notice sur la vie et sur les vertus de ce digne Missionnaire, choisi pour fonder la première Maison de la Congrégation dans la capitale de la principauté de Catalogne ; dans une nation comme l'Espagne, où une fondation attirait déjà l'attention de saint Vincent, puisque nous voyons, dans une lettre adressée à M. Joly, que notre B. Père aurait voulu ne confier cette mission, si de son vivant elle eût été réalisable, qu'à un prêtre choisi entre beaucoup d'autres ! Or, sachant, comme nous le savons, quelles étaient les qualités qui fixaient le choix de notre saint Fondateur, on comprendra quel dut être M. Orsése ; et aussi le bonheur que

(1) M. Dominique Orsése était né à Gènes, le 7 mai 1663. Il fut reçu à Rome au séminaire interne, le 26 novembre 1682, et y fit ses vœux le 27 novembre 1684, en présence de M. François Renelli.

nous aurions trouvé à esquisser quelques-unes de ses vertus, pour l'édification de la Congrégation, et surtout pour l'édification de la province d'Espagne.

Comme le Souverain-Pontife Clément XI, M^r l'Évêque de Barcelone et son Archidiacre, que nous aimons à reconnaître pour le principal instrument de la Providence dans cette fondation, désiraient ardemment la propagation de l'Institut ; les Missionnaires, qui venaient à nous de si loin, la désiraient également, en vue de la gloire qui devait en revenir à Dieu. On établit donc promptement le séminaire interne, comme une pépinière féconde, où devaient se former aux vertus de l'état ceux que le Père de famille appellerait à travailler à sa vigne. On lit dans un document, daté du 1^{er} janvier 1705, que ce séminaire comptait alors trois prêtres novices de bon esprit et de grande espérance, et deux Frères coadjuteurs. D'où l'on peut inférer l'estime qu'on faisait déjà dans la Péninsule des fonctions évangéliques de la Congrégation de la Mission, puisque, non-seulement de jeunes clercs minorés, mais des prêtres même demandaient à y être enrôlés.

En contemplant ces résultats de la fondation dès son début, le lecteur espagnol sentira son cœur catholique à l'étroit dans sa large poitrine. Aussi, combien ardent est l'amour qui l'enflamme pour cette patrie, que Marie Immaculée voulut visiter, selon une pieuse tradition, même aux jours de sa vie mortelle ! de cette Espagne évangélisée par saint Jacques ! Car cette multiplication des Enfants de saint Vincent dans son sein faisait présager les excellents fruits de salut que Dieu opérerait dans les âmes simples et toutes imprégnées de la foi catholique. O patrie des Pélage et des Ferdinand, laisse-nous ; dès ce moment, épancher sur toi la joie de nos cœurs. Ils sont intimement pénétrés de l'espérance de te voir bientôt couverte de fruits de salut. La semence évangélique, que te préparent les fervents ouvriers de cette Casa

Santa, trouvera en toi cette terre excellente qui produit au centuple. Déjà je vois autour d'eux se grouper par milliers des enfants affamés et altérés de la justice ; ils écoutent avidement, ils reçoivent avec un indicible bonheur ces vérités éternelles qui doivent les conduire au salut !

L'importante fonction d'infiltrer dans l'esprit des Missionnaires les cinq vertus de simplicité, humilité, etc., lesquelles sont l'âme d'un véritable Enfant de saint Vincent, fut donnée à M. Jean-Baptiste Balcone (1), que nous voyons dès lors chargé de la direction du séminaire interne. Sa patrie est cette ville de Milan, que la mémoire du grand saint Ambroise rend encore si chère aux cœurs chrétiens. Nous n'ignorons pas seulement les vertus de ce premier maître des novices, mais encore son prénom, ne trouvant dans le document susdit que son nom de famille.

Il en est de même pour le troisième Missionnaire venu de Rome, qui remplit dans la maison de Barcelone la charge délicate et difficile de Procureur, M. Louis Narvaez (2). Tout nous porte à croire qu'il se sanctifia dans ce dangereux emploi, dont notre divin Sauveur voulut honorer l'Apôtre que, malgré sa trahison, il aima jusqu'à vouloir commencer par lui l'acte si touchant du lavement et du baisement des pieds. M. Narvaez ne fut pas, comme Judas, Procureur *sui ipsius* ; le bien général fut toujours le but de ses efforts ; c'est ce que nous avons pu constater par les documents conservés en notre Maison-Mère. Nous y voyons aussi qu'il entra dans la maison de Rome l'année 1794, et qu'il était Espagnol de naissance. La divine Providence, qui va doucement à ses fins, lui avait mis au cœur le désir de tout

(1) Jean-Baptiste Balcone, né à Pavie, 1^{er} septembre 1664 ; entra sous-diacre au séminaire interne de Rome, le 17 avril 1686, et y fit les vœux le 26 avril 1681, en présence de M. Renelli.

(2) Louis Narvaez, né à Cordoue, le 5 novembre 1661. Entré prêtre à Rome le 20 septembre 1694, il a fait les vœux le 21 septembre 1696, en présence de M. Biggi.

abandonner, pour aller sur une terre étrangère se former à cette vie apostolique, vers laquelle, sur le sol natal, il ne trouvait pas encore de sentier. Aussi, son âme généreuse suivit-elle l'attrait du Seigneur, qui l'avait choisi comme un instrument docile; elle ne recula devant aucun sacrifice pour procurer le salut de ses compatriotes. M. Narvaez comptait dix ans de vocation, à l'époque de la fondation de Barcelone : ce temps, il l'avait mis à profit, tout nous porte à le croire, pour se remplir de l'esprit de notre Institut, puisque, dans le document déjà cité, nous lisons : « qu'il fut employé par ses Supérieurs comme Directeur dans les séminaires, et encore pour les retraites spirituelles et les exercices des Ordinands. » Ces fonctions nous donneraient déjà assez à entendre que M. Narvaez, Espagnol, était un homme de mérite et de vertu, si le choix de ses Supérieurs, pour la première fondation en Espagne, n'était plus que suffisant pour nous en convaincre.

Cette première maison de notre Congrégation fut approuvée par S. M. le Roi Charles III, par un décret donné à Barcelone même, le 13 février 1706, dans les termes suivants :

« Nous, Charles III, par la grâce de Dieu roi des Castilles, d'Aragon, de Léon, etc., etc.

« Persuadé de la grande gloire qui reviendra à Dieu de l'Établissement de la Congrégation de la Mission dans notre royaume, et du grand profit spirituel qu'en retirent les âmes, Nous approuvons, par ce royal décret, la fondation qui vient d'en être faite, dans notre ville de Barcelone, par M. François Sent-Just, que Sa Sainteté Clément XI a aidé pour la réalisation de ce projet, dont nous espérons de grandes bénédictions. C'est pourquoi nous permettons par ce décret, du 13 février 1706, qu'on fonde dans toute notre monarchie d'autres Maisons du même Institut. »

Combien nous regrettons de n'avoir aucun document sur ce qui s'est passé depuis 1704 jusqu'à 1722 ! Car on

peut bien croire que les exemples édifiants étaient nombreux dans cette maison que la voix du peuple désignait par le nom de Maison sainte et sanctifiante.

Les seules notices que nous ayons sur cette Maison datent donc de 1722 et sont bien générales. Nous lisons dans une pièce trouvée au Secrétariat de notre Maison-Mère : « La
« maison de Barcelone est très-régulière et elle s'adonne
« avec zèle aux ministères de la Congrégation , tant dans
« l'intérieur de la maison que dans les campagnes. » Ce
peu de paroles dit beaucoup , et doit faire supposer une
multitude de bons exemples dans cette maison, où le silence
était si parfaitement observé, durant les vingt-deux
heures de la journée que le prescrit la Règle ; et cela non-
seulement dans les corridors, mais encore dans les cham-
bres , selon ce passage extrait de la notice de MM. Jean et
Batlleria Viver et Urbino del Villar, qui ont demeuré plu-
sieurs années dans cette maison : « Les parents des pre-
« miers étant venus les voir pendant qu'ils étaient encore
« au séminaire, à peine eurent-ils mis le pied sur le seuil
« de la porte, que, d'une voix très-haute, ils demandèrent
« au Frère portier de leur faire voir leurs fils : celui-ci les
« pria doucement de vouloir bien parler plus bas , car,
« ajoute l'historien de ces dignes Confrères, les habitants
« de Barcelone se conformaient à cette pratique du si-
« lence, si fidèlement observée dans notre Maison centrale.
« Ils admiraient qu'un asile ouvert au public pour les
« retraites spirituelles, et où se trouvaient parfois réunies
« plus de deux cents personnes, jouit d'un aussi profond
« recueillement. En effet, on y évitait le bruit, en ouvrant
« ou fermant les portes et les fenêtres ; jamais on n'y par-
« lait dans les corridors , on n'y marchait pas non plus
« avec précipitation, et l'estime qu'on y faisait du silence
« allait jusqu'au soin de ne frapper que légèrement du doigt
« à la porte des chambres avant d'y entrer. Enfin, on

« n'entendait que les ondulations silencieuses de l'horloge,
« le souffle du vent ou le bruit des pas lents et graves de
« quelque Missionnaire. »

Nos premiers Confrères espagnols avaient autant d'ardeur pour le salut des âmes que pour leur propre sanctification. Ils cherchaient les moyens les plus efficaces pour replacer dans le chemin du ciel les âmes qui s'en étaient écartées ; et parce que les retraites spirituelles sont l'un des plus efficaces , à l'exemple de notre B. Père, ils ouvraient la porte de leur maison et plus encore celles de leurs cœurs aux chrétiens de toutes les conditions qui désiraient s'y renouveler dans la ferveur de l'esprit du christianisme, et c'est le cas de citer ici quelques lignes écrites par un de nos anciens prêtres de cette maison : « Notre
« maison de Barcelone donnait régulièrement, et à diffé-
« rentes époques, des retraites en général à une multitude
« d'Ecclésiastiques et de Séculiers ; ceci n'empêchait pas
« grand nombre de personnes de s'y présenter, durant le
« cours de l'année, pour faire la retraite en leur particu-
« lier, et sous la direction du Missionnaire que chacune
« désirait, ou que le Supérieur leur désignait. On y voyait
« des généraux, des juges, des avocats, des médecins et
« des commerçants ; des vicaires-généraux, des chanoines,
« des supérieurs de communautés religieuses, des cu-
« rés, etc... C'était un beau spectacle, celui que présentait
« bien souvent le réfectoire de cette maison, où se trou-
« vaient confondus, avec les personnes des plus humbles
« conditions, tant d'hommes éminents par leur mérite
« personnel ou leur position sociale. Tous n'avaient qu'un
« même but, devant lequel disparaissait toute considéra-
« tion humaine : procurer le salut de leur âme et trouver
« des moyens efficaces de sanctification. » N'était-ce pas
là une parfaite image de ce qui se pratiquait à Saint-La-
zare du temps de notre saint Fondateur ?

Des hommes, que leur fidélité au silence et à l'oraison tenait si intimement unis au Dieu des sciences, devaient nécessairement puiser à sa source la science divine de la direction des âmes, et s'y appliquer avec de singulières bénédictions. C'est ce qui explique l'affluence dont nous venons de parler. Toutefois, un emploi si utile et si fervemment accompli, n'étanchait pas cette soif du salut des âmes qui dévorait nos Confrères ; ils parcouraient encore les villages des diocèses voisins, et leur zèle procurait des fruits abondants dans les cœurs droits et simples de leurs habitants. Aussi le Missionnaire déjà cité ajoute-t-il que, « depuis 1704 jusqu'à 1792 (époque à laquelle il écrivait), « nos Confrères avaient donné plus de 800 missions. » Et combien en auront-ils donné depuis cette époque !

Les peuples accueillaient avec les plus touchants témoignages d'amour et de respect ces infatigables ouvriers évangéliques, car ils comprenaient que c'étaient la paix et les consolations du Ciel qui arrivaient par leur ministère. Ceci nous prouve que, quels que puissent être l'affaiblissement de la foi et le relâchement des mœurs dans la nation espagnole, si le prêtre, chargé de répandre au milieu d'elle la divine semence, est un vrai ministre de Jésus-Christ, il peut s'attendre à contempler les triomphes de la grâce, à recueillir des fruits de salut précieux et abondants. Non, ce sol n'est pas devenu stérile ; le souffle de l'impiété n'a pu arriver à dessécher dans son sein cette sève féconde de la foi, à laquelle tout est possible : aussi, de nos jours encore, la moisson peut y être abondante. Oh ! si tous les Fils de saint Vincent se pénétraient, comme leur B. Père, du sentiment de leur dignité sacerdotale, de l'esprit de leur sublime vocation de Missionnaire, quelle gloire en reviendrait à Dieu ! Quel profit en retireraient les âmes ! Jugeons-en par les résultats qu'obtenaient nos trois ouvriers évangéliques. En sortant, chaque année, pour leurs missions

dans les campagnes, ils renouvelaient les peuples auxquels ils portaient la bonne nouvelle.

Parfois, nous ne pouvons nous défendre de croire que si le zèle des bons prêtres, quelque réduit qu'en soit le nombre, se développait et s'élevait toujours docilement sous l'influence de l'esprit du Seigneur, les espérances de l'Église seraient justifiées, et l'on verrait bientôt la folle impiété de nos jours réduite à l'impuissance et à la honte qu'elle mérite. Elle pourrait, sans doute, dans certains centres, et à l'abri de circonstances passagères, pousser encore ses hurlements frénétiques ; mais elle serait à la fin repoussée et étouffée par l'esprit religieux et prépondérant des masses, qui constituent le corps social véritablement espagnol. « Courage ! vénérables Confrères, » nous crient du fond de leurs tombes ces saints fondateurs de notre Congrégation à Barcelone, » vous êtes revêtus du pouvoir de Dieu : employez-le pour le bien, pour le salut des peuples, pour la gloire de l'Église, pour préserver le monde des maux qui le menacent. Instruisez, exhortez, sauvez, par les fonctions de l'Institut, ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ : leur sort est entre vos mains. Le lion infernal rugit autour d'elles, cherchant à les dévorer ; sauvez-les d'un malheur éternel, remplissez votre ministère de Missionnaires ; travaillant comme de dignes ministres du Dieu, qui, en vous confiant ces âmes, vous a si fort honorés au-dessus des autres hommes. » Ainsi nous parlent les œuvres de ces zélés Missionnaires de la maison de Barcelone, qui se consacrèrent avec tant de dévouement et de persévérance aux retraites spirituelles, aux exercices des Ordinands et aux missions des campagnes.

Pour que rien ne manquât à cet héritage d'édification que nous ont laissé nos premiers Missionnaires, Dieu voulut leur imprimer le sceau de ses bien-aimés, la tribulation. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio*

probaret te. Les guerres, en dépouillant cette maison de ses biens temporels, l'établirent sur le fondement solide; cette divine pauvreté, sur laquelle notre saint Fondateur voudrait voir édifier toutes les maisons de la Congrégation, puisque, au troisième paragraphe de nos Règles communes, ce B. Père nous dit : « *Certo sciens hanc fore inexpugnabile propugnaculum, quo Congregatio, divini aspirante gratiâ, perpetuò conservabitur.* » Ainsi, le Père des miséricordes, qui fait tout tourner à bien pour ses élus, ayant destiné ces vénérés Confrères à travailler à sa vigne dans la province de Catalogne et bien au delà, les enracina dans l'esprit apostolique, permettant la spoliation qui résulta pour eux des guerres sanglantes entre Charles III et Philippe V, qui, en se disputant avec tant d'acharnement la couronne d'Espagne, attirèrent durant tant d'années de grands désastres dans la Péninsule Ibérique.

Et sans doute elle fut grande pour nos Confrères, la part de tribulations, en ces temps calamiteux, puisque la ville de Barcelone fut l'un des théâtres de la guerre civile; cependant rien ne nous renseigne à cet égard; nous trouvons seulement, dans une note datée du 1^{er} janvier 1722, que, « durant l'été précédent, la Communauté avait été éprouvée par de nombreuses maladies, et qu'alors même elle n'était pas suffisamment pourvue au temporel. » Il semble que le Bon Dieu ait voulu que cette double épreuve fût pour cette famille, comme pour son fidèle serviteur Job, un creuset où sa vertu devint et plus éclatante et plus forte : la maison de Barcelone se trouva sans doute préparée, par là, à soutenir le poids des prospérités temporelles que la Providence divine, toujours adorable dans ses voies, lui préparait dès lors; car nous trouvons en un document de 1730 : « Nous savons que la famille de Barcelone va bien. »

Entre les Missionnaires qui méritent cet éloge, nous ci-

terons M. Sauveur Barrera (1), qui en était Supérieur depuis 1712. Il y avait donc près de vingt ans qu'il remplissait cette charge à l'édification générale et avec une rare prudence, ainsi qu'on pourra le voir dans l'histoire de la seconde fondation dans la Péninsule, c'est-à-dire pour la ville de Palma (île de Majorque). Une note, datée de 1732, nous dit que M. Sauveur Barrera, ayant demandé plusieurs fois, et avec de vives instances, sa démission de la charge de Supérieur, qu'il remplissait depuis vingt ans, on lui donna pour successeur M. Polycarpe Ferrari (2), Supérieur d'une maison d'Italie. Nos Confrères de Barcelone envoyèrent au-devant de lui, jusque dans ce royaume, M. Élie Negri, et le nouveau Supérieur fut parfaitement accueilli, non-seulement de sa famille, mais encore des autorités ecclésiastiques et civiles. On ne nous a rien transmis touchant M. Ferrari, et nous regrettons ce silence qui sans doute nous prive de détails aussi consolants qu'édifiants.

C'est dans l'année 1736 que s'ouvrit la Maison de la Mission de Palma, dans l'île de Majorque (3). M. Joseph Fort était alors Supérieur de celle de Barcelone; M. Sauveur Barrera, celui-là même qu'on avait vu quelques années auparavant déposer avec tant d'édification la charge de Supérieur, après vingt ans d'une administration sage et éclairée, fut placé à la tête des Missionnaires choisis pour cette fondation. « *Qui se humiliaverit, exaltabitur.* »

A M. Polycarpe Ferrari succéda M. Joseph Fort. Nous voyons ensuite la charge de Supérieur de Barcelone remplie par M. Gaspard Fella. A la même époque, M. Louis

(1) Né à Barcelone, le 8 novembre 1681; reçu le 27 juillet 1704; a fait les vœux le 1^{er} août 1706, en présence de M. Jean-Baptiste Balcone. Il mourut à Lisbonne le 31 août 1712.

(2) Né à Bruno, diocèse d'Aqui, 29 décembre 1673; reçu à Gênes, 17 janvier 1693; a fait les vœux le 26 janvier 1695.

(3) Né à Saint-Quentin, diocèse de Barcelone, le 29 janvier 1688; reçu le 19 octobre 1710; a fait les vœux le 20 octobre 1712, en présence de M. Barrera.

Debras, Supérieur général, envoya M. Perriquet, en qualité de Visiteur, aux maisons d'Espagne et de Portugal, afin d'y régler des affaires importantes. Nous ne trouvons aucun détail sur les résultats de sa visite, et ladite note nous laisse même ignorer quelles étaient ces affaires importantes. Espérons qu'en temps opportun, nous pourrions trouver dans nos papiers d'Espagne des détails sur les anciennes maisons de la Congrégation dans la Péninsule Ibérique ; pour le moment, contentons-nous de ceux-ci.

Mais nous voyons avec joie dans une lettre, en date du 1^{er} janvier 1751, que la divine Providence nous accordait dès lors des vocations et des sujets capables d'étendre nos œuvres. En effet, bientôt après et en cette même année 1751 fut réalisée la troisième fondation dans la ville de Guisone, diocèse d'Urgel.

Une quatrième Maison fut ouverte, en 1758, à Reus, diocèse de Tarragone, l'une des quatre provinces de la principauté de Catalogne. L'année suivante, 1759, s'ouvrit encore une cinquième Maison au Sanctuaire de Nuestra Señora de la Bella, diocèse de Barbastro ; mais elle fut, peu de temps après, transférée dans la même ville de Barbastro, dont elle est voisine, à cause de l'insalubrité du lieu.

Si NN. SS. les Évêques procuraient ainsi l'établissement de la Congrégation dans leurs diocèses, c'est que nos Confrères avaient compris cette recommandation que Notre-Seigneur fait surtout à ses ministres en saint Matthieu, chap. V, v^o 15 : « *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* » Leur fidélité à la grâce de leur vocation les avait rendus de vrais Missionnaires : *Lucerna ardens et lucens*. Aussi les Pasteurs selon le cœur de Dieu s'efforçaient-ils de procurer à leurs collaborateurs, comme à tout leur troupeau, le bonheur de se réjouir à leur lumière. Ces dignes Prélats sentaient que des prêtres si unis à Dieu par

l'esprit de silence et d'oraison, si unis entre eux par une exacte régularité et par cette charité qui est le lien de la perfection, ces Prélats, dis-je, sentaient que de tels Missionnaires étaient visiblement destinés par la Providence à raviver dans leur clergé le feu de l'esprit sacerdotal, et à replacer dans le chemin du ciel toutes les âmes confiées à leur sollicitude. Les fruits de salut qu'ils voyaient croître sous les pas de ces fervents ouvriers dans le diocèse de Barcelone, confirmaient ce sentiment, de sorte qu'ils ambitionnaient leurs travaux pour le champ que leur avait confié le Père de famille.

Puisque le bon état d'une maison doit être attribué, après Dieu, au Supérieur qui la dirige, il convient de nommer ici les Confrères qui remplirent sans doute si saintement, à Barcelone, cette difficile charge. A M. Gaspard Fella succéda, en 1752, M. Étienne Dinell ; après celui-ci, nous trouvons M. Victor Melcion, en 1763 ; M. Vincent Ferno, en 1770 ; M. Raphaël Pi, en 1771, et en 1781, M. Ferdinand Nualart.

En 1788, eut lieu, à Paris, la seizième assemblée générale de la Congrégation, convoquée dans le but de donner un successeur à M. Antoine Jacquier, notre dernier Supérieur général, que la mort venait de nous enlever. Elle se réunit, selon l'usage, à notre Maison-Mère, en 1788. M. Ferdinand Nualart, Supérieur de la Maison de Barcelone, et M. Philippe Subies, Supérieur de celle de Guisona, s'y rendirent. Nous voyons donc que, dès cette époque, les maisons d'Espagne constituaient une province, laquelle avait cessé d'être considérée comme une section de celle d'Italie, puisque, au lieu d'envoyer, comme par le passé, ses députés à la maison de Rome ou à celle de Lombardie, nous la voyons les envoyer directement à l'Assemblée générale. Donc, elle avait déjà son Visiteur provincial. Un vieux livre de parchemin, gardé au secrétariat de notre Maison-Mère, où

sont inscrits les noms des Supérieurs de nos anciennes maisons d'Espagne, présente, comme premier Visiteur, M. Vincent Ferrer. Il fut véritablement un don de Dieu pour notre province. C'était un homme profondément savant, ainsi que le prouvent les nombreux petits ouvrages qu'il composa, et qui forment une bien utile bibliothèque chrétienne ; mais il fut surtout un Supérieur rempli de l'esprit de saint Vincent, comme on pourra le voir dans la trop courte notice de ses vertus, qu'on trouvera en son lieu avec celles de nos premiers Confrères, que nous avons pu réunir. Le nom seul de M. Ferrer est un baume pour les Missionnaires espagnols, puisqu'ils ont pu savourer dans ses écrits cette onction de l'Esprit-Saint, cette science divine, toujours si abondamment donnée aux hommes. Le 28 août 1789, la province pleurait sa perte.

M. Ferrer eut pour successeur, dans la double charge de Visiteur de la province et de Supérieur de la maison de Barcelone, M. Raphaël Pi. Une de ses lettres, datée du 1^{er} janvier 1790, parle en termes très-édifiants des vertus et des talents de feu M. Ferrer, dont la perte était toujours si profondément sentie par toutes nos maisons d'Espagne, malgré cette espérance bien fondée qui leur fait voir au sein de la félicité éternelle, et en compagnie de notre B. Père, une âme qui avait mis tant de fidélité et d'ardeur à conserver le dépôt de ses enseignements et à suivre ses exemples.

Dieu continuait à bénir notre Maison centrale, au dedans, par cette régularité que nous y avons déjà remarquée ; au dehors, en lui présentant des fondations nouvelles. La ville de Badajoz obtint, en 1794, des Missionnaires pour l'œuvre des Missions et pour son séminaire. Bientôt après, Valence voulut aussi avoir les Enfants de Saint-Vincent pour remplir les mêmes fonctions, et les chargea en outre d'entendre les confessions des pauvres jardiniers disséminés dans ses environs.

Une note, datée de 1796, nous apprend qu'en cette année M. Philippe Soubies était Visiteur de la province, où continuaient de régner une édifiante régularité et le véritable esprit de notre saint Fondateur.

Pendant que l'œuvre de Saint-Vincent s'étendait en Espagne, elle était indignement persécutée en France par l'impiété révolutionnaire. Nos Confrères français furent obligés de quitter la patrie où était leur double berceau, et durent se résoudre aux rigueurs de l'exil. Un grand nombre d'entre eux vinrent en Espagne, où nos Confrères leur ouvrirent à la fois les portes de leurs cœurs et celles de leurs maisons, heureux de pouvoir consoler par tous les moyens à leur portée des Frères à tant de titres, que leurs malheurs rendaient plus chers encore, dans les entrailles de la charité de Jésus-Christ.

Cette hospitalité fraternelle, nous la reçûmes à notre tour et avec la même cordialité, à l'occasion des révolutions de 1836 et de 1868, ainsi que nous le verrons en son lieu.

Notre patrie se ressentit des maux qui accablaient la France au commencement de ce siècle, et conséquemment nos différentes maisons eurent à souffrir en bien des manières. La nation gémissait encore, quelques années plus tard, sur des désordres et des malheurs plus grands, suites de la guerre qu'elle soutint si généreusement contre les injustes prétentions de Napoléon I^{er}. Durant cette douloureuse période, nos Confrères se virent dans l'impossibilité de remplir leurs saintes fonctions, et, ce qui fut bien plus sensible, outre la dispersion de quelques-uns des nôtres, bientôt il fallut transférer de Barcelone à Majorque les étudiants et les séminaristes.

Avant, dès 1802, une modification fut introduite dans le gouvernement de la plupart des provinces, et c'est ce que nous allons expliquer brièvement. Notre Supérieur

général, M. Cayla, étant venu à mourir, le Souverain-Pontife Pie VII jugea à propos, à cause des circonstances particulières dans lesquelles se trouvait la France par suite de la révolution, de nommer un Vicaire général pour les provinces situées hors de France. Plus tard, et quand la guerre de l'Indépendance, en 1808, rendit si difficiles les communications avec Rome, M. Gravina, le Vicaire-général que Sa Sainteté avait donné aux provinces, jugea convenable de nommer aussi un Vicaire-général pour les seules maisons d'Espagne, dans le but d'éviter les inconvénients résultant de la lenteur des relations. Ceci dura jusqu'à la fin de la guerre, où les choses furent rétablies dans leur premier état. Ladite nomination fut annoncée par un Bref donné à Cadix, en date du 6 octobre 1810.

La paix ayant été rétablie dans le royaume, nos Confrères reprirent dans nos maisons leurs saintes fonctions, que le Seigneur daigna bénir des mêmes heureux résultats. M. François Comprodon était alors supérieur de la maison de Barcelone.

La huitième maison de la Congrégation en Espagne fut fondée à Madrid, en 1828, sous les favorables auspices de Ferdinand VII. Nous parlerons en son lieu des services que cette maison était appelée à y rendre à nos deux familles.

En 1829, la dix-septième assemblée générale fut convoquée à Paris dans le but principal d'élire un Supérieur général en remplacement de M. Pierre de Wailly. Les suffrages se réunirent sur M. Dominique Salthorne, qui déjà remplissait les fonctions de Vicaire général. La province d'Espagne députa à cette assemblée MM. Fortunat Feu, supérieur de la maison de Madrid et Visiteur de la province; Joseph Escarra, supérieur de la maison de Barbastro, et Jérôme Vilera, supérieur de celle de Barcelone, lequel fut le premier député de la province d'Es-

pagne et fixa l'attention de l'assemblée par sa capacité, son éloquence et son zèle à défendre certaines propositions, ainsi que nous le verrons dans sa vie.

M. Vilera, dernier supérieur de la maison de Barcelone, voyant les difficultés que trouvaient nos Confrères à remplir, dans le premier local qui leur y avait été affecté, les différents emplois de leur ministère, résolut la construction d'un nouveau bâtiment, approprié aux fonctions que nous avions à remplir dans cette ville. Il en vint heureusement à bout malgré les nombreuses difficultés qui traversèrent son entreprise. La Communauté y fut transférée en 1833, mais elle ne put jouir longtemps des avantages qu'elle y trouva, puisque, bientôt après, la mort de Ferdinand VII ayant plongé le royaume dans les malheurs de la guerre civile, et le gouvernement libéral ayant prévalu, notre Congrégation fut enveloppée dans le décret de suppression qu'il lança contre tous les Ordres religieux.

(La suite prochainement.)

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

*Lettre de ma Sœur DESCOVICH, à M. BORÉ,
Supérieur général.*

Aidin, ce 13 octobre 1874.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Depuis votre élection, je me proposais de vous écrire pour vous dire combien j'étais heureuse de pouvoir vous nommer mon Père, mais je ne pensais pas qu'en vous écrivant, j'aurais une si fâcheuse nouvelle à vous annoncer. M. Cartel vous a déjà écrit et vous dit l'étendue de notre malheur. Oui, il est bien grand ! mais que la sainte volonté de Dieu se fasse ! il a voulu nous éprouver, que son saint nom soit béni ! en dix minutes, la maison et tous os effets furent la proie des flammes ; nous fûmes réveillées par les cris des voisins chez qui le feu avait pris, puis par ceux de nos enfants. Nous n'eûmes que le temps de nous sauver à moitié habillées ; une de mes compagnes et moi ne pûmes nous sauver que par la fenêtre, emportant un précieux fardeau, le seul que j'aie sauvé, vous comprenez mon Très-honoré Père, quel est ce fardeau. Oui, malgré les cris de tous les catholiques, entre autres d'un nommé Pierre Apak, qui a été au collège votre élève, je n'ai pas voulu quitter notre cher asile sans emporter le Saint-Sacrement. J'ai eu le bonheur de l'apporter à la Paroisse, après m'être assurée que tout mon monde était hors de danger : oui, par une Providence toute spéciale, nous sommes toutes sorties, Sœurs et enfants, sans le

moindre accident. Une de nos Sœurs a eu la cornette brûlée et une petite cicatrice à l'oreille, et voilà tout. Mais une fois réunies, nous ne pûmes retenir nos larmes : une était sans collet, une autre sans tablier, une autre sans bas ; les enfants à demi vêtues : c'était un spectacle navrant ; nous nous trouvions sans vêtements, sans maison, sans rien ; notre pauvre maison, bien solidement bâtie et au prix de bien des larmes et de bien des sacrifices, a été consumée en quelques heures. Les catholiques ont été admirables de dévouement ; mais le ciel avait prononcé la sentence, ou plutôt, l'enfer, jaloux du bien qui se fait dans cette petite Mission, a voulu sans doute l'anéantir. Aidées par vous, mon Très-Honoré Père, et par toutes les âmes charitables, nous ferons refleurir le drapeau de la charité, et le démon, en grinçant des dents, ira se jeter dans le gouffre de l'enfer. Depuis cet affreux incendie, nous sommes chez une bonne dame Castelly, de Smyrne, qui nous a donné l'hospitalité. Dans quelques jours, nous prenons possession, pour un an, d'une maison appartenant à une famille catholique. Là, nous pourrons recommencer nos œuvres ; mais que de sacrifices, que d'actes de patience, de résignation ! Nous n'avons rien, rien ; on nous vient bien en aide de Smyrne, mais que de choses nous manqueront ! Je viens, mon bon et Honoré Père, je viens frapper à la porte de votre cœur plus que jamais : nous avons besoin de vos secours, soyez bien persuadé que nos prières ne vous feront pas défaut. Déjà, j'ai envoyé un ange au Ciel en votre nom, il vous aidera à porter la lourde croix de la responsabilité. C'est avec un profond respect que je me dis en Notre-Seigneur,

Mon Très-Honoré Père, Votre obéissante fille,

Sœur DESCOVICH,

Ind. f. d. l. ch. s. d. p. M.

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de M. LOUIS BRAY, Prêtre de la Mission,
au Frère GÉNIN, à Paris.*

Ourmiah, le 29 avril 1874.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

D'après ce que vous nous dites de l'état désespéré de notre Très-Honoré Père et d'après un télégramme que nous transmet M. Plagnard, et qui annonce la convocation de l'assemblée générale pour le 8 septembre, il me semble trop évident que nous voilà devenus orphelins. Notre Très-Honoré Père a été recevoir dans le Ciel la couronne qu'il a si bien méritée pendant sa longue carrière sur la terre, carrière si remplie de travaux, de souffrances et de mérites. Quelque pénible que soit pour nous la perte d'un si digne Père, la pensée qu'il jouit déjà de la béatitude céleste en compagnie de saint Vincent, dont il a été sur la terre le successeur et la fidèle copie, est bien de nature, ce me semble, à nous consoler et à nous faire accepter avec résignation le sacrifice qu'il a plu à Dieu de nous imposer. Certainement notre Très-Honoré Père ne cessera pas d'aimer dans le Ciel ceux qu'il a tant aimés sur la terre, et nous sommes assurés d'avoir en lui un protecteur céleste

de plus. Plaise à Dieu maintenant de nous donner bientôt un nouveau Père, pour lequel nous aurons la même affection, le même respect, la même obéissance que nous avons pour Celui que Dieu a trouvé mûr pour le Ciel !

Quelques jours seulement avant sa mort, notre Très-Honoré Père avait écrit de sa propre main à M. Cluzel une lettre qui nous annonce de l'extraordinaire pour la Perse : c'est que M. Cluzel est nommé délégué apostolique avec *caractère épiscopal*, et notre Très-Honoré Père l'engage à accepter ; de sorte que nous aurons enfin un représentant de l'Église en Perse.

M. Cluzel va donc partir pour se faire sacrer, et je pense que ce sera à Paris qu'aura lieu le sacre et vous y assisterez. Que ce soit *ad multos annos* ! et que M. Cluzel se garde bien de se laisser enterrer par M. Terral, vrai croquemort, qui a la prétention d'enterrer tout le monde. Pour parler plus sérieusement, je crois que l'élévation de M. Cluzel à l'épiscopat aura les plus heureux résultats pour notre Mission de Perse ; elle augmentera notre influence auprès des grands et des petits, et préparera par là le retour d'un grand nombre d'égarés. A ce point de vue, nous nous réjouissons de cette promotion ; si l'élu n'est pas content, tant pis pour lui. Pour que ses mérites se multiplient, je lui souhaite encore une longue carrière en Perse. Nous allons bien prier pour que Dieu lui accorde un heureux voyage, et nous le ramène promptement. Ainsi soit-il !

Il se passe en ce moment des choses qui font beaucoup de bruit parmi les Chaldéens. On annonce l'arrivée d'une nouvelle Mission protestante ; on dit même que deux ou trois prédicants, Arméniens de nation, mais qui ont étudié la théologie protestante en Allemagne, sont déjà arrivés à Tauris et ne tarderont pas à arriver à Ourmiah avec une pension de 600,000 francs par an, pour travailler à la conversion des Chaldéens. Ceux-ci, naturellement assez

avidés d'argent, se réjouissent fort de cette nouvelle, au moins les protestants, et sont tout prêts à changer de secte si les nouveaux Missionnaires leur donnent plus que ne leur donnaient les Américains. Ils ont même envoyé à Tauris une députation des plus notables d'entre eux, afin de supplier ces nouveaux venus de s'établir à Ourmiah. D'autre part, le consul de Russie, ayant fait savoir à quelques Chaldéens, qui s'étaient fait Russes à Tiflis, qu'ils eussent à venir faire leurs Pâques à Tauris, le bruit s'est répandu que les Russes, eux aussi, allaient envoyer des popes ici pour russifier les Chaldéens. Là-dessus, une autre députation, à la tête de laquelle s'est mis Mar-Guriel, évêque Nestorien d'Ardichoë, est allée demander des popes russes, et l'on dit que le consul les a fait rebaptiser selon le rite russe, même l'Évêque. Mais je ne crois pas qu'il vienne jamais de popes russes à Ourmiah. Pour les protestants d'Allemagne, on dit qu'ils viennent réellement, et les Américains en sont tout confus, parce que tous leurs adeptes les quitteront pour aller chez les nouveaux venus, ou s'ils persévèrent, MM. les Américains sauront ce qu'il leur en coûtera. Quant à nous, cela ne nous fait pas grand'chose. Je ne pense pas que nos catholiques apostasient, et si quelques-uns le font, ce sont des gens qui ne méritent pas d'être catholiques. Cette diversité de sectes protestantes fera voir encore plus clairement la fausseté du protestantisme. D'autre part, les Nestoriens voyant leur évêque, dont la conduite laisse beaucoup à désirer, prêt, lui aussi, à se faire Russe, se détacheront de lui et viendront peut-être chez nous. Vous savez que les Américains avaient entrepris la conversion des musulmans ; ils faisaient beaucoup de bruit à ce sujet, et je ne doute pas qu'ils n'aient envoyé en Amérique de magnifiques rapports pour enthousiasmer leurs coreligionnaires et leur faire délier les cordons de leur bourse. Mais en réalité ils n'ont abouti

à rien du tout, si ce n'est à faire rosser de coups de bâton les quelques individus qui allaient à leur prêche non pour se faire protestants, mais pour boire le thé que ces Messieurs servaient généreusement à leurs auditeurs. De Téhéran on a écrit de faire bâtonner tous ces gens-là, et la population de Tauris était sur le point de faire un mauvais parti aux prédicants eux-mêmes, au point que pendant quelques jours ils ont cru prudent d'aller loger au consulat anglais, n'étant pas en sûreté chez eux. Ici, à Ourmiah, la population ne souffrirait pas non plus qu'on attaquât le mahométisme; aussi ne l'ont-ils pas attaqué bien ouvertement, et encore ils ont eu la précaution de se rendre sinon favorable, du moins pas trop hostile le gouverneur du pays, qui est tout-puissant. De quelle manière ils se le sont rendu favorable, c'est ce qu'il serait trop long de vous dire et aussi pas trop glorieux pour ces soi-disant missionnaires. Je veux cependant vous dire que, en Perse, le grand moyen de se rendre les gens favorables, c'est l'argent. Ils ont employé ce moyen certainement, mais ils en ont trouvé un autre de leur façon et presque aussi efficace. Si vous tenez absolument à le connaître, M. Cluzel pourra vous édifier là-dessus. Quant à moi, je ne serais pas fâché que tous les musulmans se fissent protestants; nous pourrions achever ce que les autres auraient commencé en les faisant catholiques, mais je crois que les Persans sont encore loin du royaume de Dieu.

Cette année, nous espérons faire construire deux ou trois petites chapelles; nous avons les fonds nécessaires pour cela, et le ministre des affaires étrangères nous a promis de nous accorder par écrit la permission. Quant aux conversions, il y en a eu bien peu cet hiver, mais au moins ceux qui s'étaient convertis l'année dernière ont persévéré, et c'est déjà beaucoup. J'espère que l'année prochaine nous aurons tout ce qu'il faut pour faire marcher

notre imprimerie. Cela nous sera d'un grand secours pour nos écoles surtout. M. Salomon désirait aller à Paris pour se perfectionner dans le métier d'imprimeur, mais M. Cluzel devant y aller aussi, l'absence de deux confrères ferait un trop grand vide ici. Je me trouverais alors seul avec M. Breidenbach, qui ne sait pas encore la langue.

Il y a bien longtemps que je n'ai aucune nouvelle de mon oncle; je pense qu'il doit vous écrire plus souvent qu'à moi. Je vois sur le Catalogue qu'il est dans une maison tout seul. Mais qu'y faire? je ne puis aller lui tenir compagnie. Me voilà en Perse probablement jusqu'à la mort.

Veuillez, mon cher Frère, présenter mes salutations fraternelles au Frère Rouchy, votre inséparable compagnon.

Je me recommande à vos prières et je reste, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, bien cher Frère,

Votre très-humble serviteur,

LOUIS BRAY.

I. p. de l. M.

P. S. Nous venons de recevoir la circulaire de M. Mellier qui nous confirme la nouvelle de la mort de notre Très-Honoré Père. Nous avons déjà dit la Messe pour lui. Nous allons faire un service solennel pour le repos de son âme, quoique j'aie la persuasion qu'il est déjà au Ciel.

Lettre de ma Sœur BOCHERON, au Frère GÉNIN, à Paris.

Khosrova, Maison de N.-D. de la Providence,
10 mai 1874.

MON RESPECTABLE FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Quoique votre bonne lettre du 6 janvier ait mis assez de temps pour parcourir l'espace qui nous sépare, il y a cependant déjà quelque temps que j'ai eu le plaisir de la recevoir ; bien des fois aussi je m'étais proposé de vous en accuser réception et de vous remercier de la part que vous avez bien voulu nous faire de vos charitables distributions, mais toujours je me suis vue forcée à regret de différer. Aujourd'hui, mon respectable Frère, daignez agréer mes très-humbles remerciements et ceux de chacune de mes bonnes compagnes, qui, comme moi, sentent tout le prix de votre attention à vous souvenir des pauvres Sœurs de Perse et de leurs petites œuvres.

Vos 200 francs sont venus bien à propos pour faire construire une maison d'école dans un grand village, où nous avons plus de cent filles, qui, en grande partie, fréquentent l'école en hiver, et qui, tous les dimanches de l'année, se réunissent pour le catéchisme et des exercices de piété ; nous trouverons difficilement une maison à louer, pour tant d'enfants. Nous voudrions bien pouvoir faire bâtir des maisons d'écoles dans six villages.

Vous le savez, mon Très-Cher Frère, nos principales œuvres, ici, sont des écoles. Dans Khosrova, seulement, nous en avons quatre, mais elles ne sont au complet qu'en hiver, et c'est le temps aussi où il nous faut habiller presque tous les enfants ; car, outre que les parents sont pauvres, ils n'aiment pas beaucoup les filles et se mettent peu

en peine de les habiller, surtout lorsqu'elles sont petites.

L'été, nous avons passablement de malades, qui viennent même de très-loin, de toute sorte de nations. Nous avons vingt-quatre orphelines, que nous formons le mieux possible à la piété et à l'instruction religieuse, afin qu'elles soient de bons exemples dans les villages où nous les plaçons ; ensuite, plusieurs font aussi l'école ; ces enfants sont la plupart de parents hérétiques, mais elles deviennent de très-bonnes catholiques. Nous avons, en ce moment, six petites Arméniennes, quoiqu'il soit bien difficile d'en avoir de cette nation, car leurs prêtres les excommunient et surtout leurs parents : aussi, il faut que ces pauvres enfants aient bien la ferme volonté de rester chez nous, pour que nous puissions les garder.

Cette année, M. Bedjan prêcha une retraite aux hommes ; elle a fait beaucoup de bien. Un grand nombre qui ne s'étaient pas confessés depuis bien des années, ont rempli ce devoir. Nous avons eu aussi la première Communion des filles et des garçons ; plus de cent enfants se sont assis à la table sainte ; parmi eux, se trouvaient beaucoup de renouvelants ; nous avons donné un petit repas le jour de la première Communion à tout ce petit monde. Cette année, grâce à Dieu, le blé a été à bon marché, mais il augmente maintenant, parce qu'il ne pleut pas et que nous sommes menacés de la sécheresse. Si Dieu n'a pas pitié des pauvres, nous aurons encore la famine, non parce que le blé manque, mais par le mauvais vouloir de ceux qui en ont.

La triste circonstance de la mort de M. notre Très-Honoré Père oblige M. Cluzel à faire, sous peu, le voyage de Paris ; il se dispose déjà à partir : vous aurez donc l'occasion de vous rappeler encore une fois la pauvre Perse ; je la recommande à vos ferventes prières et je demande la petite part de vos bonnes œuvres.

J'ai l'honneur d'être avec la plus vive reconnaissance, et en demandant pour vous et pour les âmes dévouées à l'œuvre des Missions, toutes les grâces et les secours du Ciel,

Mon Très-Respectable Frère,
Votre très-humble et respectueuse Sœur,
SŒUR BOCHERON.

I. f. d. l. ch. s. d. p. M.

*Lettre de M. LOUIS BRAY à M. EUGÈNE GUILLAUME,
sous-directeur du séminaire interne à Paris.*

Ourmiah, le 30 septembre 1874.

BIEN CHER CONFRÈRE ET TRÈS-CHER AMI,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu hier une toute petite lettre de vous, la seule que j'aie reçue depuis un an et demi, quoique je vous aie écrit bien des fois pendant tout ce temps. Comme vous êtes un grand personnage, il ne faut pas trop exiger de vous ; c'est pour cela que votre lettre a reçu l'accueil le plus favorable, et pour vous témoigner ma reconnaissance, je vais vous raconter des choses de *céans* qui ne seront pas sans intérêt pour vous, et que je n'ai encore écrites à personne ; car je deviens, moi aussi, un peu paresseux. Je veux vous parler de la conversion d'un très-illustre personnage qui vient de rentrer tout récemment dans le giron de la sainte Église catholique romaine. Cet illustre personnage est Mar-Guriel, archevêque métropolitain

d'Ardichaï : c'est un jeune homme à peu près de mon âge ; il est évêque depuis trois ans, en remplacement de son oncle, mort dans l'hérésie. Celui-ci avait une fort mauvaise réputation, et on l'accusait publiquement de méfaits fort graves. Néanmoins, Dieu a daigné toucher son cœur, car je le crois sincèrement converti. Il a déjà bravement confessé la foi, *coram Judæis et gentibus*, et il parle de manière à ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses sentiments. Voici comment la chose s'est passée. Il y a environ un mois, j'allai avec M. Breidenbach à Ardichaï. Je n'avais d'autre intention que de visiter les catholiques de ce village ; j'avais pris M. Breidenbach avec moi pour le distraire et lui donner une idée de nos visites dans les villages, car, jusque-là, il n'était point sorti de la maison, ne sachant pas encore la langue. Comme Mar-Guriel traçait de temps en temps nos catholiques, je résolus de lui faire une visite pour le ramener à de meilleurs sentiments. Il me reçut avec beaucoup d'égards, et, au lieu d'une simple visite d'étiquette que je voulais lui faire, ce fut une visite toute cordiale qui dura pendant plus de deux heures. Il ne fut néanmoins pas question de religion, je me contentai de lui dire que nous autres catholiques, nous n'avons nullement l'intention d'abolir la hiérarchie ecclésiastique, que nous avons aussi nos évêques, etc. Il me répondit que pour lui il trouvait très-mal l'hérédité de l'épiscopat dans une même famille et qu'il était bien déterminé à l'abolir dans sa propre famille. Quelques jours après il vint en ville nous rendre la visite. Nous le reçûmes convenablement. Il commença par nous avouer qu'il nous considérait comme les représentants de Dieu, les vrais successeurs des apôtres, etc. Comme il y avait du monde dans la salle où nous étions, il dit à M. Paul Bedjan qu'il désirait lui parler en particulier. Celui-ci le fit monter dans sa chambre. Là, l'évêque s'ouvrit entièrement à lui, en déclarant qu'il voulait se faire

catholique. Il prononça les plus terribles excommunications contre lui-même en cas qu'il revînt sur sa parole. M. Bedjan, bien entendu, l'encouragea fort dans sa résolution. L'évêque partit ce jour-là même pour aller dans un autre village où nous avons une église et un prêtre. Le lendemain, qui était un dimanche, il alla entendre la Messe dans notre église et s'entretint encore avec le prêtre de ce village qui est notre élève, puis il revint chez nous. Déjà il était bruit de tout cela à l'extérieur. L'évêque se mit de suite à étudier le catéchisme, la liturgie, etc. Le voyant bien disposé, nous crûmes pouvoir l'absoudre publiquement de l'hérésie *in foro externo*. La cérémonie eut lieu dans notre église en présence de nombreux prêtres et fidèles qui, tous, vinrent lui baiser la main après la cérémonie. Le lendemain, les nestoriens se portèrent en foule près du gouverneur des chrétiens pour se plaindre de la conversion de leur évêque et le forcer à redevenir nestorien. Ce gouverneur est un Arménien hérétique qui nous avait témoigné beaucoup d'égards jusque-là, mais qui, au fond, déteste les catholiques. Il s'appelle Djibrahil-Khan ; il n'a aucune religion, et je le crois même franc-maçon. En cette circonstance, il s'est montré tel qu'il était, c'est-à-dire très-ennemi des catholiques. Il fit appeler l'évêque à son divan pour lui demander compte de sa conduite, l'effrayer et le faire reculer. Je puis en parler sciemment, car moi-même j'accompagnai Mar-Guriel au divan, afin de l'encourager par ma présence, et je crois que, sans moi, on l'aurait mis en prison.

En arrivant au divan, je remarquai que ceux qui se plaignaient de la conversion de l'évêque étaient non des nestoriens, mais des protestants. Je le fis observer au gouverneur, mais celui-ci n'y fit aucune attention ; du reste, ils juraient eux-mêmes, selon leur habitude, qu'ils étaient nestoriens. Le gouverneur eut beau user de menaces, de ruses, Mar-

Guriel se dit toujours catholique, et, sur la demande du gouverneur, livra un écrit signé de sa main et scellé de son sceau, dans lequel il se déclarait catholique. Le gouverneur, tout fier de cet écrit, permit à l'évêque de me suivre et de se retirer chez nous. Puis il fit mettre en prison la barbe blanche des catholiques, Malik Kiarem, qui a un firman du schah de Perse, en vertu duquel il a le droit de faire partie du Conseil du Divan ; il est, en outre, décoré du Pape, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire. Malgré tout cela, le gouverneur l'a fait gratifier de plus de 500 coups de bâton et retenir en prison pendant quinze jours, quoique le susdit Malik n'ait rien à voir dans la conversion de Mar-Guriel, puisqu'il n'était même pas en ville quand ce fait s'est passé. J'emmenai donc l'évêque chez nous ; mais voyant qu'il n'y était pas en sûreté, je m'entendis avec M. Bedjan pour lui faire prendre la fuite ; il fut convenu que M. Bedjan l'emmènerait à Khosrova, où il pourrait attendre que la tempête se calmât un peu. L'évêque lui-même approuva fort ce projet ; mais il voulut absolument se confesser avant de partir, ce qu'il n'avait pas encore fait. Il vint me trouver pour cela ; je lui dis qu'il pouvait s'adresser à M. Bedjan ou à tout autre prêtre. Il me répondit que M. Bedjan ne restant pas toujours à Ourmiah, il préférait avoir un confesseur auquel il pût s'adresser régulièrement et qu'il me priait de l'accepter pour pénitent. Je me jetai alors aux pieds de ma croix, la croix des vœux, et je ne sais pas si j'ai jamais fait une prière plus fervente que celle que je fis alors. Bref, il se confessa, et une demi-heure après il partait pour Khosrova avec M. Bedjan. En attendant, je me mis à écrire à M. Plagnard à Téhéran, afin qu'il prévînt notre ministre et empêchât l'envoi d'un ordre de l'autorité supérieure pour maltraiter l'évêque. Le lendemain, j'appris que le gouverneur avait expédié un exprès à Tauris pour se plaindre de l'évêque. On parlait

de l'emmener à Téhéran la chaîne au cou. Immédiatement, je me mis à écrire à notre consul, M. de Saizieu, et j'envoyai ma lettre par un Kurde, avec un télégramme pour M^{sr} Cluzel, ainsi conçu :

Monseigneur Cluzel, Sèvres, 95, Paris. Mar-Guriel catholique, grande opposition, pris fuite Khosrova. Conversion paraît solide. — Bray.

Mon Kurde me dit en partant qu'il allait dévaliser en chemin le courrier du gouverneur, et il l'aurait fait si je ne le lui avais expressément défendu. Il arriva à Tauris trois jours avant l'express du gouverneur et en rapporta un ordre de relâcher Malik-Kiarem ; ce que le gouverneur différa d'exécuter. L'express de celui-ci n'était pas encore arrivé à Tauris que M^{sr} Cluzel avait répondu par le télégraphe : « Reçu télégramme, avons télégraphié ministre de Téhéran. Cluzel. » Voilà donc où en sont les choses. Maintenant le gouverneur voit qu'il a commis une grande faute ; il veut à tout prix se réconcilier avec nous. Il nous envoie chaque jour des ambassadeurs. Mais nous exigeons avant tout qu'il donne satisfaction à Malik-Kiarem et vienne nous faire une visite. S'il ne le fait pas, il peut être sûr que M. de Mellinet, notre ministre français à Téhéran, prendra fait et cause pour nous et pour notre converti. En attendant, celui-ci reste à Khosrova ; il a déjà appris à dire la sainte Messe, et il m'écrit qu'il est prêt à mourir s'il le faut plutôt que de renoncer au catholicisme. Voici un extrait d'une de ses lettres (c'est du style oriental) :

« Mon bien-aimé, lumière de mes yeux, cher apôtre M. Bray, je ne crains rien de tout ce qu'on peut faire contre moi ; si Dieu est pour moi, qui sera contre moi ? Que les ennemis de la sainte Église se lèvent, qu'ils pillent ma maison, qu'ils m'entraînent à leur divan, qu'ils versent mon sang, trop heureux serai-je de souffrir le martyre en reconnaissance de ce que Dieu a daigné me pardonner

mes péchés, après m'avoir arraché à l'hérésie et reçu dans son bercail choisi, » etc. Je crois que cet évêque parle sincèrement et qu'il s'est converti de tout son cœur. Vous voyez donc, cher ami, que ce n'est pas une petite affaire que celle-là ! Un archevêque qui se convertit ! Assurément, un bon nombre l'imiteront, et quelques-uns l'ont déjà imité. Quand, de ma vie, je n'aurais pêché d'autre poisson que celui-là, la pêche serait bonne, et je ne regretterais pas mon temps et ma peine. Assurément, je vous défie d'en pêcher de pareils à Paris. Il est vrai que je n'y ai aucune part, c'est Dieu qui a tout fait. A lui toute la gloire, et non à moi.

Je m'aperçois que ma lettre traîne en longueur ; je ne veux pas cependant la finir sans vous exprimer la joie que je ressens d'apprendre que le nombre de vos séminaristes est si considérable. Puisse-t-il augmenter de plus en plus en nombre et en ferveur !

J'aurais bien voulu être à Paris au moment où mon cher oncle y est venu ; mais, pour l'amour de Dieu, que je sois encore privé de la consolation de le revoir ici-bas. Ce sera pour plus tard ; sur la terre, c'est fini. Et je désespère aussi de vous revoir, cher ami !

Nous ignorons encore quel est notre nouveau Père général ; nous avons, nous aussi, beaucoup prié pour l'Assemblée générale. J'espère que tout ira pour le mieux. Priez toujours pour moi ; je vous demande cette preuve de votre amitié.

Et croyez-moi toujours, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Bien cher ami,

Votre tout dévoué,

L. BRAY.

I. p. d. l. m.

Lettre de M. BRAY à M. BORÉ, Supérieur général.

Ourmiah, le 28 octobre 1874.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt!

Je ne saurais vous exprimer la joie que nous éprouvons tous en apprenant que c'est vous que la Providence nous a donné pour Père ; cette joie nous est commune avec tous ceux de nos catholiques qui ont eu l'honneur de vous voir au milieu d'eux ; ils sont justement fiers de savoir que le premier missionnaire de la Perse , le fondateur de cette mission, est maintenant devenu le successeur de saint Vincent. Notre nouveau converti, Mar-Guriel, archevêque d'Ardichai, se propose de vous écrire directement pour vous féliciter et vous faire part de sa conversion au catholicisme. Vous aurez sans doute déjà appris cette bonne nouvelle par M^{sr} Cluzel, car je la lui avais annoncée par le télégraphe, et plus tard je lui en ai écrit tous les détails. On a cherché à entraver cette conversion par tous les moyens possibles. Heureusement, M^{sr} Cluzel ayant télégraphié de Paris à M. Meilinet, notre ministre français à Téhéran, Son Excellence a mis le plus grand zèle à faire cesser les persécutions dirigées contre Mar-Guriel. Les autorités supérieures de Téhéran ont écrit aux autorités d'Ourmiah pour leur intimer l'ordre de laisser cet évêque en repos. Mar-Guriel est donc revenu de Khosrova où il avait dû se réfugier, et nous l'avons reçu solennellement ici, au son de la cloche. Il se propose de passer l'hiver chez nous, afin d'étudier un peu la théologie, et, au printemps, il voudrait que je l'accompagnasse à Rome, afin de voir le Saint-Père. Naturellement, je n'ai pu lui faire cette promesse, la chose ne

dépendant pas de moi. Cela exigerait, du reste, des frais considérables. Dimanche dernier, il a voulu aller à son village où il n'avait pas encore reparu depuis sa conversion. Je l'y ai accompagné avec M. Dumont et quelques chrétiens de la ville. Plus de 300 catholiques d'Ardichai sont venus à notre rencontre, chantant des psaumes, et tirant des coups de fusil en signe de joie. Quant aux nestoriens, ils étaient tous sur les toits des maisons, considérant ce spectacle d'un œil peu sympathique. Le lendemain, Mar-Guriel a célébré solennellement la grand'Messe et a même voulu prêcher. L'église était pleine de monde. Sa Grandeur a pris pour texte de son sermon ces paroles : « *Sub umbrâ illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo.* » Il a parlé de sa conversion en termes qui ne laissent aucun doute sur sa sincérité. Il a dit qu'aucun motif humain ne l'avait poussé à se faire catholique; mais que la même voix qui avait été entendue par saint Paul : « *Saule, Saule, quid me persequeris? Durum est tibi contra stimulum calcitrare,* » cette même voix l'avait arrêté, lui Mar-Guriel; que pour lui aussi le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avait coulé, qu'il voulait absolument sauver son âme, et que c'était pour cela qu'il s'était décidé à entrer dans le giron de l'Église catholique, cette Église répandue dans le monde entier, à qui appartiennent tous les titres que Notre-Seigneur attribue à son Église. Il a fini en prononçant des excommunications contre ceux qui trouveraient des taches dans cette Église, l'épouse chérie du Christ. Ensuite, on a chanté un cantique en l'honneur du Pape, que vous connaissez peut-être :

أه نظيفكم حب إنكوا لاله فكمه

أه ينك نيكه تبيكه نفوه نخوه طه

etc. etc.

Cet évêque est assez intelligent : il est encore jeune, il pourra apprendre au moins les choses les plus nécessaires et devenir un sujet passable. Sa conversion entraînera certainement celle d'un grand nombre de nestoriens. Quoique, pour le moment, ils semblent très-opposés ; s'ils le voient changer de conduite (car, jusqu'ici, il avait mauvaise réputation), ils se laisseront toucher et convertir. Déjà, au village de Geu-Tépé, qui est comme le boulevard du protestantisme, trois barbes blanches sont venues nous demander une école, se disant prêts à se faire catholiques. Les Américains ne font pas grand bruit pour le moment ; ils sont tous nouveaux, ignorant encore la langue du pays ; leurs employés sont très-mécontents d'eux, parce qu'ils serrent un peu trop les cordons de la bourse, seul lien qui les attache à eux. Ces jours-ci, je disais à un de leurs prédicants : « La foi, sans les œuvres, est morte ; » il me répondit : « La foi, sans argent, est morte ; c'est pourquoi je cesse d'être protestant. »

Du reste, ils ont donné tant de scandales cette année que le peuple se dégoûte d'eux de plus en plus. Ah ! s'ils pouvaient disparaître entièrement de ce pays, nous aurions bientôt raison du nestorianisme, ou, du moins, le plus grand obstacle aurait disparu. J'espère que l'élévation de M^{re} Cluzel à la dignité de délégué apostolique et d'archevêque contribuera puissamment à augmenter l'influence de la mission parmi ces pauvres Chaldéens de la Perse qui, malgré leurs défauts, sont bons au fond. Nous ne savons pas encore quand arrivera Sa Grandeur. Ce sera une grande joie pour nous tous de la revoir. Cette fois-ci, j'espère que les Sœurs de Téhéran arriveront enfin ; M. Dumont les attend pour les emmener avec lui à la capitale.

Nous n'avons pas encore reçu de circulaire de votre part, très-honoré Père. Je pense que nous ne tarderons pas à en recevoir quelqu'une. En attendant, nous prions tous

Notre-Seigneur de vous donner de longs jours, et de vous accorder les grâces nécessaires dans la haute position où il vous a placé. Nous avons la confiance que vous n'oublierez pas dans vos prières la mission de Perse qui est votre œuvre, les missionnaires qui y sont employés actuellement et, en particulier, celui qui a l'honneur de se dire,

En l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Monsieur et très-honoré Père,

Votre très-humble fils et serviteur,

L. BRAY.

l. v. d. l. m.

PROVINCE D'ABYSSINIE

*Lettre de M. PICARD, Missionnaire apostolique en
Abyssinie, au Frère GÉNIN, à Paris.*

Kéren, le 27 juillet 1874.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Dieu vous a encore laissé au poste d'honneur pour secourir les amis du Sauveur Jésus et de notre Bienheureux Père saint Vincent. Courage donc ; votre œuvre étant l'œuvre du Maître, il ne peut manquer de la bénir et de la faire prospérer. Notre bien-aimé Père, qui vient de nous quitter, jettera encore sur vous un œil de complaisance. En ce moment, nous unissons nos prières et nos supplications à celles de nos deux familles, afin que Dieu donne à la Compagnie un homme selon son cœur pour le bonheur et la sanctification de tous.

Nous sommes en paix et tranquilles à Kéren. Nous pouvons faire ce que nous voulons. Les Égyptiens sont très-bien pour nous, surtout les officiers. Ils sont toujours prêts à nous rendre les services que nous leur demandons. Nous sommes en très-bons rapports avec eux. Tout le monde jouit des bienfaits de la paix ; chacun travaille le champ de son père, et n'a plus à craindre les ravages, les pillages,

les vols, tout autant de maux qui les menaçaient autrefois, mais qui, depuis deux ans, grâce à la fermeté de Mun-singer Pacha, ont entièrement disparu. Désormais il ne manque plus que de bons ouvriers pour bien travailler à la vigne du Seigneur.

Les Filles de la Charité feront beaucoup de bien dans nos pays sous tous les rapports. Elles pourront instruire les jeunes filles, soigner les malades. Elles contribueront beaucoup aux succès de nos œuvres. Il faut relever la femme, la mère de famille, en faire une bonne chrétienne ; il faut enfin faire connaître les œuvres de la religion et les faire aimer, et il n'y a que les Filles de la Charité qui puissent remplir dignement cet office et le rendre utile à tous.

Depuis quelques mois il se manifeste dans les provinces voisines des Bogos un grand mouvement vers l'unité catholique. C'est le Hamazène et le Leraoué. Les premiers jours de mars, le Supérieur d'un grand couvent, appelé Debro Dima, couvent de Saint-Macaire, est venu nous voir ; il nous a dit que, depuis trente ans, il connaissait la véritable Église. Le moine Guibro-Mikael, mort martyr pour la foi catholique, l'avait instruit. Depuis trente ans qu'il connaissait la vérité, il n'avait jamais communié ni dit la sainte Messe, et le moment lui paraissait favorable pour se réconcilier avec Dieu et avec l'Église. Pendant quinze jours on l'a instruit ; il était au courant de tout. Le 19 mars, il a fait sa réconciliation ; il s'est confessé et a communié. Un de ses élèves a imité son exemple : c'est le prêtre Moussié. La tante du vieux moine a voulu imiter son frère ; elle a été instruite et est rentrée dans le giron de la Sainte Église. Depuis deux mois ils sont retournés dans leur pays. Si le roi ne revient pas, s'ils sont tranquilles, ils resteront chez eux ; s'ils sont persécutés, ils viendront nous rejoindre. Cet homme fera beaucoup de bien, il a instruit plus de cent prêtres ; tous l'aiment et l'estiment comme leur père et

leur maître. Plusieurs déjà sont venus le trouver pour connaître la vérité. Dieu veuille donner de l'accroissement à tout cela !

Saint Vincent a voulu nous procurer aussi un peu de consolation au milieu des épreuves de tout genre qui sont le partage du Missionnaire. Un autre moine, appelé Abba Meratzion, Supérieur du couvent Enda Abona dans le Ser-rano, est venu aussi demander à rentrer dans l'Église de Pierre, hors de laquelle il n'y a point de salut. Comme il était instruit, il ne fut pas difficile de lui montrer la supériorité de l'Église catholique sur toutes les autres Églises, et la nécessité de deux natures en Jésus-Christ. Il fut convaincu et demanda avec instance les sacrements : il a fait ouvertement sa profession de foi. Dieu veuille lui accorder la grâce de bien persévérer, et de ramener plusieurs brebis égarées dans le bercail du Père de famille ! Ce moine vient de rentrer dans sa famille, de là il fera une visite à son couvent d'Enda Abona. Il m'a promis d'éclairer tous les moines, de leur faire voir clairement que la vérité ne se trouvait que dans l'Église de Saint-Frumence et des sept Saints Romains qui ont évangélisé l'Éthiopie, et dont les noms sont encore partout en vénération. De là, je l'ai engagé à aller voir M. Duflos à Hebo, pour s'affermir de plus en plus dans la foi et devenir un bon soldat de Jésus-Christ.

Nous avons eu aussi la conversion d'un autre bon prêtre, Grasne Meheretab. Depuis longtemps il nous connaissait, fréquentait nos Églises, et nous disait : « Je suis des vôtres. » Cette année, il a été fort malade, et sa prière continuelle était celle-ci : « Seigneur Jésus, rendez-moi la santé, afin que je puisse embrasser la vraie religion. » Sa prière fut exaucée, et, encore convalescent, il nous arrive, se met à l'œuvre tout de bon, se confesse, communie, et nous déclare qu'il est heureux. Il vient de nous envoyer

son fils pour que nous l'instruissions, avec celui d'un autre bon prêtre qui ne tardera pas non plus à se déclarer des nôtres. Plusieurs chefs du pays sont aussi venus pour être instruits et nous connaître à fond. Tous me demandent une croix, une médaille. Depuis longtemps j'ai fini ma petite provision, mais j'espère que, par Sa Grandeur, vous m'enverrez une bonne petite provision, qui fera face à tout. Il me faudrait des crucifix en bois et en cuivre, petits d'un pouce seulement ; cela suffit très-bien.

Il y a huit jours, trois jeunes Musulmanes m'ont apporté une petite fille délaissée par le médecin ; on me presse de lui donner un remède ; j'en parle au frère Boulnoy. D'abord je la baptise, puis on lui donne un remède indifférent, et deux jours après la petite Pauline allait au ciel, où elle priera pour nous et pour ses pauvres parents. Un vapeur de la Compagnie biblique protestante est arrivé à Massaouah. Ce vapeur dépose sur tous les ports de la mer Rouge quelques prédicants avec un grand étalage de Bibles, de Nouveaux-Testaments, Catéchismes, etc. En Abyssinie, ou plutôt sur le territoire égyptien, ils ont établi trois écoles ; une à Manaouah. Il y a des enfants qui la fréquentent ; ils les nourrissent, les habillent et les entretiennent à leurs frais. La seconde école est à Ailet ; il y a quinze élèves Abyssinins, le tout à leurs frais ; là aussi, ils ont un hôpital, où ils soignent les gens *gratis*. A Ailet, il y a des eaux chaudes, ce qui fait que Ailet est assez fréquenté. La troisième est aux Memas ; il y a cinq enfants. Avec de l'argent, ils ont gagné un prêtre abyssin, fils d'un Musulman converti, et auquel toutes les religions sont bonnes. Ils ont aussi un Deblera qui vient de passer trois ans en Europe, et qui, maintenant de retour, fait la propagande. Il a trente thalers par mois. Il montre beaucoup de zèle, parce qu'il est bien payé, et il distribue des bibles partout. Ils font beaucoup de bruit ; mais les blasphèmes qu'ils

lancent contre la sainte Vierge, les Saints, les Églises et les Sacrements les font abhorrer de tous et nous font connaître. Il y a un mois, deux cents prêtres abyssins se sont réunis en concile pour excommunier les Protestants, les ennemis de Marie, *Tzara Mariam*. Huit jours après, le chef de ce concile est descendu à Kéren pour nous dire qu'il était avec nous, et que si nous pouvions obtenir la liberté, tout la Hamazène serait à nous. Prions, moncher Frère, pour que Dieu nous accorde la liberté et la paix.

Le roi d'Abyssinie est toujours dans le pays Amahra. Il a ruiné la province du Goziam, qui ne voulait pas se soumettre entièrement et qui tenait toujours. Le roi vient de donner des ordres pressants dans le Tigré, afin qu'on anéantisse un rebelle qui se trouve dans la Sérasie.

Vous l'avez appris sans doute : nous avons formé une école à Kéren ; trente enfants la fréquentent tous les jours. On leur apprend les prières, le catéchisme, la lecture de l'amarezma. On leur apprend aussi à coudre et à se faire des habits ; c'est un point essentiel dans le pays. Nous espérons avoir deux enfants de chaque village à Bogas. L'entretien de ces enfants sera à notre charge ; mais nous espérons beaucoup de leur concours pour la conversion de leurs parents, et le bon Maître, qui appelait à lui les petits enfants, saura bien nous dédommager des peines et des dépenses que nous pourrons faire pour cette partie si chère de son troupeau.

Nous allons tous bien. Le Frère Moermans travaille le bois et prépare tout pour les prochaines maisons des Missionnaires et des Filles de la Charité. Le Frère Joseph est toujours intrépide et travaille comme quatre. Le Frère Cazeaux a accompagné Sa Grandeur jusqu'à Alexandrie. Nous l'attendons pour l'Assomption.

Le courrier va partir, il est temps de cesser mon verbiage. Envoyez-nous une bonne provision de croix et de

grosses médailles. Nous tâcherons de faire un peu les affaires du bon Dieu ; mais surtout priez bien pour nous et faites prier , afin que nous ne soyons pas un obstacle à l'œuvre du Tout-Puissant.

Je vous salue bien tous ; je me recommande à vos prières et à celles de tous nos Confrères et Frères.

Je suis pour toujours en Jésus, Marie, Joseph et saint Vincent,

Votre dévoué et reconnaissant Confrère,

PICARD.

I. p. d. l. M.

CHINE

PROVINCE DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL.

DÉTAILS SUR LA MORT DE M. FÉLIX SAUPUREIN

DÉCÉDÉ À PÉKIN LE 16 FÉVRIER 1874.

Lettre de M. FAVIER à M. N., à Paris.

Péking, 12 juin 1874.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu depuis peu votre bonne lettre, par laquelle vous me demandez quelques détails sur la mort de notre excellent Confrère, M. Saupurein. Je m'empresse d'y répondre avec d'autant plus de joie que sa mort a été celle d'un saint, qu'il était un ami pour moi, et que le bon Dieu m'a donné la consolation de l'assister à la dernière heure.

M. Félix Saupurein, que nous appelions souvent *notre felix* à cause de son caractère particulièrement heureux, était un confrère modèle. Toujours content, toujours gai, toujours aimable à tous ; possédant à un haut degré les qualités qui font l'honneur de la communauté ; ne disant jamais de mal de personne, mais tournant tout à bien ; plein de l'esprit de charité, de pauvreté ; d'une obéissance d'enfant, d'une simplicité charmante, on peut dire qu'il n'a jamais fait de peine à personne : aussi sa perte nous a tous vivement affectés.

Dans ses premières années de Chine, il eut un peu de difficulté à se faire au pays ; mais, sa vertu surmontant bien vite les premiers dégoûts, il en était venu à aimer passionnément la Chine, les Chinois, ces chers chrétiens, comme il les appelait toujours ; aussi, après deux années passées presque seul dans le *Chou lou*, district sud de la province, il fut appelé par Monseigneur le Vicaire apostolique à un des postes les plus importants du vicariat et nommé directeur général de toute la partie ouest, le King-Toung. Prompt à l'obéissance, il se sépara de suite des chrétientés qu'il affectionnait particulièrement, et arriva à la résidence de Péking vers le 10 février 1874.

Après un repos de quelques jours, pendant lequel nous avons pu apprécier davantage sa régularité et son amour pour les confrères, il se préparait au départ, lorsque, le 15 février, il se plaignit tout à coup d'un fort mal de dents. Lui, comme nous, se riait de ce petit mal qui, du reste, ne l'empêchait pas de suivre la Communauté. Le 16 au matin, une enflure se déclara, enflure que tout le monde prit pour une simple fluxion. Cependant, comme il se plaignait de la gorge, pour plus de sûreté, nous fîmes venir un excellent médecin chinois, qui, le soir, parut inquiet et me dit qu'il n'osait pas répondre des suites de cette maladie. Il lui donna une médecine qui produisit un bon effet, et ce jour-là M. Saupurein vint encore en récréation et prit une tasse de café avec nous tous.

Le lendemain, il ne put dire la sainte Messe à cause de sa gorge enflée ; mais, sans penser même à se mettre au lit, il causa encore avec nous presque comme à l'ordinaire. Toutefois, le soir, vers quatre heures, le médecin n'étant pas rassuré, nous jugeâmes à propos de le faire veiller pendant la nuit. Le médecin lui-même et un domestique restèrent près de lui. A neuf heures moins un quart, j'allai dans sa chambre ; il était sur pied et prenait une potion ;

nous avons causé un quart d'heure, puis je l'ai engagé à se mettre sur le lit. Il s'y installa tout habillé; je lui arrangeai ses couvertures, ses traversins, l'exhortai à la patience, à se confier à la bonne Vierge, ce qu'il fit bien dévotement, puis, lui donnant une poignée de main, je le laissai parfaitement tranquille. Qui eût dit que ce serrement de main serait le dernier! Monseigneur avait vu notre cher malade quelques instants avant moi et était parti comme nous, bien loin de soupçonner ce que le bon Dieu nous réservait.

A dix heures et demie, le domestique me réveille en me disant que M. Saupurein allait plus mal. Je me lève de suite; mais cinq minutes à peine s'étaient écoulées, que le médecin arrive, me disant : « Père, Père, venez vite, vite. » Je pars à demi vêtu, emportant une étole, un rituel et les saintes huiles, que j'ai toujours heureusement sous la main. J'arrive et je trouve notre Félix dans la position où je l'avais placé deux heures auparavant, étendu sur le dos, comme un homme qui sommeille, calme, paisible, la figure aimable comme toujours. Je l'appelle, rien; je lui prends la main... rien; je sens cependant son souffle, mais le médecin me dit qu'il faut se hâter : aussi je lui donne une dernière absolution et la sainte Extrême-Onction. Pendant ce temps, j'avais envoyé chercher Monseigneur, qui accourt tout étonné, ne pouvant en croire ses yeux. La vérité n'était, hélas ! que trop certaine. M. Saupurein vécut encore, au dire du médecin, jusqu'à onze heures et demie environ. Nous étions là avec Sa Grandeur, disant de temps en temps quelques paroles d'exhortation à notre pauvre Confrère et priant pour lui. Avant minuit, sa mort n'était plus douteuse : tout était certainement fini....

Quelle mort admirable ! Pas un spasme, pas un mouvement; son corps flexible et froid; ses yeux éteints, sa bouche entr'ouverte. Mais pas de changement; une teinte

un peu pâle sur le visage, et c'est tout. Que les enfants de Saint-Vincent sont heureux de mourir si paisiblement ; ce n'est pas une mort, c'est un sommeil ! Il s'est *endormi* dans le Seigneur ! Certes, notre cher Confrère était bien prêt ; il s'attendait à la mort, et nous avait dit plusieurs fois : « Que je serais heureux si le bon Dieu voulait me « prendre cette fois-ci ! » Il avait fait sa direction, sa confession deux jours avant, mis ordre à toutes ses affaires, et les papiers que nous avons trouvés dans sa chambre, en nous révélant jusqu'où allait la sainteté de notre cher défunt, nous montrèrent encore que sans nul doute il s'attendait à mourir. Il était prêt : aussi ne fut-il nullement troublé et il pouvait bien dire : « *Paratus sum et non sum turbatus !* » Que la mort du juste est consolante !

Voilà, Monsieur et très-cher Confrère, les détails que vous avez demandés sur les derniers moments de M. Saupurein. Le lendemain matin, deux médecins européens vinrent constater la mort. Ils furent unanimes à dire que notre bon Confrère était mort d'une angine de poitrine, compliquée de la rupture d'un vaisseau, et qu'aucun remède ne pouvait le sauver. Un service solennel fut fait à l'église du Pé-tang le 19 au matin, et ce jour-là même nous conduisîmes à sa dernière demeure notre saint Confrère. Il repose à la sépulture française de Tchen-fou-sse, auprès du corps de notre vénérable Monseigneur Mouly.

Veillez agréer, Monsieur et bien cher Confrère, l'assurance de mon dévouement et de ma reconnaissance.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et Confrère,

ALPH. FAVIER.

I. p. d. l. M.

PROVINCE DU TCHÉ-KIANG.

Rapport de M. J. RIZZI sur l'introduction de la Religion Catholique dans les départements de TAY-TCHEOU et de OUEN-TCHEOU.

M^{re} Guierry, notre Vicaire Apostolique, m'ayant témoigné le désir que j'écrivisse quelque chose sur l'origine de nos chrétientés des départements de *Tay-Chaou* et de *Ouen-Tcheou*, je vais tâcher de le faire dans les moments libres que me laisse le saint ministère. Pour cela, je suivrai l'ordre de la fondation de ces chrétientés. Et comme c'est celle de *Hay-meng* qui a eu les premiers néophytes, et qui a été comme la racine de toutes les autres, c'est donc par elle que je commencerai.

1^o Chrétienté de *Hay-meng*.

Hay-meng (porte de la mer) est une petite ville militaire, située à l'embouchure de la rivière qui conduit à la ville de *Tay-Tcheou*. Elle fait partie du département qui porte le nom de cette dernière, et appartient à la sous-préfecture de *Ling-Hay*. Notre sainte religion y fut introduite en 1867, et voici comment :

Deux mille *ou-ouey-kiao*, secte de jeûneurs, entraînés par l'éloquence populaire d'un aubergiste, nommé *Tchang-ky-tsay*, y célébraient dans une pagode, en 1864, la solennité du cierge. Une dizaine de tables, disposées de manière à représenter une figure humaine, étaient instal-

lées dans la pagode de la montagne orientale. Sur ces tables se trouvaient placés vingt-cinq cierges de cire, pesant en tout mille onces (nombre mystérieux). Des deux côtés des tables, se tenaient debout, sur deux rangs, le président, *Tchang-ky-tsay*, et vingt-quatre autres jeûneurs, l'élite de la secte. Ces vingt-cinq élus avaient chacun à la main une croix (la véritable croix latine), dont les extrémités supérieures étaient terminées en cire, avec les restes de celle qui avait servi à confectionner les vingt-cinq cierges. Au moment voulu, on allumait avec du feu tiré de la pierre (il est rigoureusement défendu de se servir d'un feu provenant de n'importe quelle autre source) le haut de la croix du président; et, avec cette croix, on allumait d'abord le plus gros des cierges placés sur les tables, puis tous les autres, ainsi que les croix des vingt-quatre acolytes du président. Ensuite, on divisait en petits morceaux quelques gâteaux de riz, placés sur les mêmes tables que les cierges, et on bénissait par le *signe de la croix* deux écuelles de riz qui faisaient aussi partie de l'offrande. Cette cérémonie accomplie, chaque jeûneur approchait des tables, y prenait un petit morceau de gâteau, deux grains de riz qu'il mangeait aussitôt, et dégustait un peu de thé, offert par les ministres de la solennité. Toutes ces cérémonies étaient accompagnées de prières, dirigées, non pas à des idoles, car ces jeûneurs font profession de n'y pas croire, mais à une tablette sur laquelle sont gravés ces cinq caractères : *Ciel, Terre, Empereurs, Parents, Mères*. Cette fête, avec ses préparatifs, durait une quinzaine de jours; mais elle n'avait lieu que rarement, à cause des dépenses qu'elle occasionnait.

Tous ces détails, je les tiens de la bouche même du grand chef, le *Tchang-ky-tsay*. Ne confirment-ils point l'opinion de ceux qui ne voient dans les *ou-ouey-kiao* qu'une corruption du christianisme? Ces tables, surmon-

tées de cierges, représentant une figure humaine; ces cierges allumés avec une croix qui doit sa lumière à la pierre, ne rappellent-ils point le cierge pascal, symbole de Jésus-Christ, allumé à peu près avec le même rite? Et ces gâteaux de riz divisés en petits morceaux, avec le thé offert aux assistants, ne sont-ils point un souvenir de la communion sous les deux espèces? On pourrait ajouter que ces jeûneurs ne croient point aux idoles, qu'ils se servent de la croix latine, absolument inconnue dans les rites païens des Chinois, et que, d'après leurs livres, le premier propagateur, ou l'auteur de leur secte, est un certain *Tamo* (ne serait-ce pas saint Thomas?), venu de l'Occident. De plus, on trouve dans leurs livres cette sentence : « *Fy-fā! fy-fā! yao Tchen-fā, teng pe y chen-fā*; c'est-à-dire : « Toute règle, toute religion est fausse, excepté celle qui est prêchée par des ministres à vêtements blancs. » Or les prêtres catholiques prêchent toujours, ou avec le surplis, ou avec l'aube, si c'est pendant la messe. Aussi, cela a singulièrement frappé nos jeûneurs convertis, surtout leur grand-chef, *Tchang-ky-tsay*, et a beaucoup contribué à les confirmer dans la foi. Mais laissons là ces réflexions, et revenons à nos jeûneurs réunis pour la solennité du cierge.

La cérémonie touchait à sa fin, lorsque la pagode fut soudainement investie par les satellites du tribunal. Aussitôt tout le monde jeûneur de prendre la fuite à qui mieux mieux. Les satellites s'emparèrent de tous les objets qui tombèrent sous leurs mains, comme tables, chaises, etc.; et les vendirent plus tard à leur profit. Ils emmenèrent comme prisonnier un certain Monsieur, nommé *Tchang*, qui avait fourni la plus grande partie de la somme requise pour les dépenses de la fête. Ce monsieur n'appartenait point à cette secte; mais il en était le bienfaiteur. C'est pourquoi il fut emprisonné immédiatement et puni d'une

amende d'environ douze mille francs. Comme, malgré cette amende, on le tenait toujours écroué en prison, le chef de la secte, l'aubergiste, *Tchang-ky-tsay*, se livra lui-même aux Mandarins, pour obtenir son élargissement. Le bienfaiteur fut alors mis en liberté, et le *Tchang-ky-tsay* écroué à sa place. Au bout de six mois, celui-ci fut délivré à son tour par les autres jeûneurs, qui le rachetèrent à prix d'argent.

Ces rigueurs de l'autorité contre cette secte de jeûneurs étaient motivées extérieurement par le soupçon, qu'ils faisaient partie des Sociétés secrètes qui conspirent contre le gouvernement impérial. Or rien de plus faux qu'un tel soupçon, au moins en ce qui concerne les jeûneurs de *Hay-meng*. Cependant, ils n'en furent pas moins dès lors voués à toutes les vexations des gens de mauvais aloi et des satellites. Les principaux de la secte et le *Tchang-ky-tsay* surtout pleuraient sur leur malheureux sort, sans pouvoir y trouver de remède.

Enfin, pour son bonheur et celui de beaucoup d'autres, le *Tchang-ky-tsay* rencontra un autre chef de jeûneurs, de ses amis, qui depuis peu était devenu fervent catéchumène dans la ville de Ning-Po. Celui-ci lui apprit l'existence de la religion catholique, approuvée par l'Empereur, respectée des Mandarins, et dont les chefs étaient à Ning-Po, en relations continuelles avec les plus hauts fonctionnaires qui résident dans cette ville. Cette révélation fut pour lui un trait de lumière et un baume consolateur. C'était au commencement de l'année 1867. Il partit donc aussitôt pour Ning-Po, et resta quelque temps à l'Église de l'Assomption, où M^{re} Delaplace faisait sa résidence. Après une instruction suffisante, il retourna à *Hay-meng*, emportant avec lui des livres de religion qu'il distribua à ses amis. Ces livres furent bientôt insuffisants pour satisfaire à toutes les demandes qui lui en étaient faites ; c'est pourquoi, deux

mois plus tard, il reprit la route de Ning-Po, et sollicita un plus grand nombre de catéchismes, de livres de prières, etc.

M^r Delaplace, alors notre Vicaire Apostolique, apprit ce mouvement religieux avec une joie extrême. Aussi ne se contenta-t-il pas de remettre au *Tchang-ky-tsay* les livres qu'il demandait; mais il lui adjoignit un catéchiste médecin, auquel il ordonna de se fixer dans la ville de *Hay-meng*. Aussitôt arrivé, ledit catéchiste loua une maison pour habiter; et tout en faisant de la médecine pour sauver les âmes des petits enfants en danger de mort, il tâchait de propager la religion parmi les grandes personnes. Bien entendu, son premier aide était le *Tchang-ky-tsay*.

Déjà quelques catéchumènes commençaient à fréquenter la petite chapelle qu'il avait établie dans sa maison de louage, lorsqu'on jeta l'alarme dans le petit troupeau. On répandait le bruit que les Mandarins allaient se saisir du *Tchang-ky-tsay*. Celui-ci reprend pour la troisième fois la route de Ning-Po, et va y implorer la grâce du baptême, afin, dit-il, de mourir chrétien, s'il devait mourir.

A Ning-Po, ses désirs furent exaucés; et, le 15 août 1867, on consacrait ainsi les prémices de la nouvelle Église du *Tay-Tcheou*, dans la personne du *Tchang-ky-tsay*, grand-chef des jeûneurs.

Quelques jours après, M. Vincent *Fou*, Missionnaire indigène, envoyé par M^r Delaplace, partait avec le *Tchang-ky-tsay* pour la préfecture du *Tay-Tcheou*, et la petite ville de *Hay-meng* fut la première à donner l'hospitalité au ministre de Dieu. Cependant cette première visite fut très-courte. Après une vingtaine de jours de prédications et d'instructions, M. *Fou* rentra à Ning-Po, y fit sa retraite annuelle, et, après quelques préparatifs nécessaires, il reprit la route du *Tay-Tcheou*, muni des instructions de Monseigneur. Parmi ces instructions, il y en avait une qui

l'autorisait à louer une maison, en lieu convenable, pour servir provisoirement de chapelle-résidence. Il loua en effet cette maison, mais à *Sa-Kiao*, petit village de la sous-préfecture de *Hoang-ngan*, et non pas à *Hay-meng*. Il y célébra la première Messe, le 2 décembre de la même année 1867. Et ce fut dans cette chapelle de *Sa-Kiao* que les premiers catéchumènes de *Hay-meng* furent régénérés dans les eaux du baptême.

Le nombre des néophytes baptisés à *Hay-meng* était d'une trentaine environ, lorsque le mouvement s'est arrêté tout à coup. Cet arrêt a eu plusieurs causes ; mais la principale est venue des bruits calomnieux qu'on n'a cessé de répandre contre notre sainte religion. On accusait les chrétiens d'arracher les yeux de leurs semblables et de se repaître de cœurs humains. De ces calomnies, on passa aux menaces de piller leurs maisons et de les massacrer. Enfin, on résolut d'anéantir à tout prix cette petite chrétienté naissante. C'est pourquoi quelques messieurs influents l'accusèrent devant le Mandarin des crimes dont les infidèles ont toujours noirci le nom chrétien. Celui-ci, quoique d'ailleurs honnête magistrat, s'y laissa prendre, et, sans plus de réflexion, publia, en mars 1868, les édits de l'empereur *Kia-King* contre les chrétiens :

« 1° Tout Européen prêchant la religion catholique en Chine sera condamné à la strangulation.

« 2° Les chrétiens refusant d'apostasier seront exilés à *I-ly* (sur les frontières de la Sibérie). »

Cet édit fut naturellement un coup de foudre pour les néophytes de *Hay-meng*. Aussi, en avertirent-ils immédiatement *M. Fou*, qui résidait à *Sa-Kiao*, village distant de quinze *Ly* de la ville. *M. Fou*, désolé *usque ad mortem* d'une nouvelle si peu attendue, en écrivit immédiatement à *M^r Delaplace*. Mais comme, vu la distance qui le séparait de *Ning-Po*, il ne pouvait en recevoir de réponse

qu'après une quinzaine de jours, il crut bon aussi d'en écrire directement au Mandarin de *Hay-meng*, et de lui adresser une copie du traité conclu entre la France et la Chine en 1860. Il confia son pli à Eusèbe *Chen*, jeune médecin baptiseur, qui lui servait de catéchiste. Ce jeune homme arriva d'assez bonne heure au tribunal, car le Mandarin n'était point encore levé. On lui porta cependant tout de même le pli de M. *Fou*. Il se leva aussitôt, et, à moitié habillé, fit introduire Eusèbe, pour avoir des explications plus amples sur l'affaire en question. Notre jeune médecin le satisfit tellement, que, séance tenante, il donna ordre d'aller détruire son édit contraire à la religion catholique, et se mit aussitôt en devoir d'en faire un autre qui lui était favorable. La paix fut ainsi rendue à cette petite chrétienté; mais cette paix fut plus apparente que réelle; car les ennemis du catholicisme n'en continuèrent pas moins à entretenir les mauvais bruits et les menaces contre les chrétiens; ce qui fit tarir la source des catéchumènes.

Après cela vint le massacre de *Tien-Tsing* (21 juin 1870). Les chrétiens de *Hay-meng* tinrent bon. Aucun d'eux ne faiblit devant les bruits les plus sinistres et les menaces des paysans. Au contraire, après cette catastrophe, un rayon d'espérance vint encore briller sur cette petite chrétienté. A la Fête des Rois, 1871, la chapelle se trouva trop petite pour contenir tous les catéchumènes qui vinrent s'y joindre aux chrétiens. Mais les espérances que nous conçûmes alors ne furent pas de longue durée.

Au mois d'août suivant, la maîtresse de la maison qui nous servait de chapelle tomba dangereusement malade. Comme elle était chrétienne, M. *Fou* fut invité pour lui donner l'Extrême-Onction. Il put arriver à temps pour entendre sa confession, mais elle mourut aussitôt après, sans pouvoir recevoir l'Extrême-Onction.

Les chrétiens tinrent à donner à ses funérailles la plus grande pompe possible, parce qu'elle était la première défunte chrétienne de *Hay-meng*, et aussi pour montrer aux païens que nous ne laissons pas sans honneurs nos défunts, comme ils ne cessent de nous en accuser. Ces funérailles eurent donc lieu avec tout l'éclat possible ; et la famille de la défunte en fut si satisfaite, qu'elle en témoigna sa vive reconnaissance. Malheureusement, une des filles de la défunte, encore païenne, eut la pensée d'interroger une sorcière sur le sort de sa mère dans l'autre monde. Celle-ci lui répondit que sa mère y était très-malheureuse, qu'elle n'avait rien à y manger, et que M. *Fou* lui avait arraché les yeux et le cœur. Dès que cette réponse fut connue à *Hay-meng*, on y forgea de nouvelles calomnies contre la religion et les chrétiens. « En effet, disait-on, on avait vu la chambre de la défunte toute rougie de sang, on avait vu le sang même dégoûter de son cercueil, etc., etc. » De ces calomnies on passa aux menaces. On allait massacrer les chrétiens, brûler leurs maisons et anéantir la chapelle. Ces menaces furent si furieuses et si persistantes cette fois-ci, que cinq chrétiens en apostasièrent de frayeur. L'école, très-florissante jusqu'alors, fut complètement déserte. Et depuis, aucun catéchumène n'a osé se risquer dans cette chapelle, vouée à toutes les malédictions des païens.

A partir des funérailles de cette brave chrétienne jusqu'à ce jour, les choses sont dans le même état. Les chrétiens qui sont restés fidèles continuent à fréquenter la chapelle, et même observent bien le dimanche ; mais toujours point de catéchumènes. A ne voir que le présent, on aurait pu penser à quitter une ville si ingrate ; mais M^{re} Guierry, notre Vicaire Apostolique actuel, n'a pu consentir à la délaisser, parce qu'elle nous a donné les premiers chrétiens de la préfecture du *Tay-Tcheou*. Espérons donc pour elle des

jours meilleurs ! Et en attendant je profiterai des premiers moments libres que j'aurai ensuite pour raconter l'origine et les progrès bien plus consolants de la chrétienté de *Sa-Kiao*.

Sa-Kiao, le 1^{er} janvier 1874.

J. RIZZI,
I. p. d. l. M.

Lettre de la sœur PASQUIER à M^{re} GUIERRY, Vicaire apostolique du Tché-Kiang.

Ning-Po, 6 juin 1874.
Maison centrale de Jésus-Enfant.

MONSEIGNEUR,

En vous remettant les comptes rendus de l'année, vous me permettrez de les accompagner de quelques détails sur notre chère œuvre des pauvres, œuvre à laquelle Votre Grandeur daigne porter un si vif intérêt. Oui, Monseigneur, cette année comme les autres, nous avons compris que cette petite œuvre n'est pas sans apporter un peu de gloire à Dieu et du soulagement à l'humanité souffrante.

Ce qui nous a le plus touchées cette année, c'est une pauvre hydropique qui a souffert pendant six longs mois avec une patience et une foi admirables. Cette pauvre femme était chrétienne, mais le démon voulait nous la ravir ; car son mari qui, par des motifs d'intérêt, s'était malheureusement engagé chez des protestants, ne fut pas sans leur parler de la pauvre malade. Alors commença pour elle une lutte qui augmentait son mal. Les protestants firent plusieurs offres pour l'engager à aller chez eux se faire soigner, disant que rien ne serait épargné pour lui procurer guérison. Tous leurs efforts furent inutiles. La malade combattit avec énergie et répondit à son mari qu'elle ne

quitterait la maison des Sœurs que pour aller dans la tombe ; car elle ne se faisait pas illusion sur son état. Ce qui l'affligeait davantage, c'était de voir son mari engagé chez ces protestants. Dans ses derniers jours d'agonie, elle fut fort préoccupée de sa petite fille et de sa belle-mère qui étaient aussi à l'hôpital, où cette dernière tâchait de rendre des services aux Sœurs, en vue de sa pauvre belle-fille. Cette pauvre femme fut également persécutée par son fils adoptif pour aller chez les protestants : mais elle tint ferme et lui répondit qu'elle préférerait mourir de faim que d'aller chez eux. La pauvre malade ne put calmer ses craintes que lorsque nous lui promîmes de veiller sur son enfant. Dès lors son occupation ne fut plus que d'offrir au Seigneur les horribles souffrances qu'elle endurait dans tout son corps qui était couvert de plaies ; sa reconnaissance était si grande qu'elle ne savait comment la témoigner quand une Sœur l'approchait. Après sa mort, la pauvre vieille nous pria de la garder dans ce lieu où elle se trouvait en sûreté, promettant de faire tout ce qu'elle pourrait pour être moins à charge ; nous avons donc gardé cette pauvre vieille, ainsi que sa chère petite-fille, qu'elle n'a pas voulu remettre à son père. Elle vit depuis à l'hôpital, où elle n'a jamais un mot avec personne. Voilà donc, Monseigneur, trois âmes échappées aux pièges de Satan.

La mère de *Fang-ty-Ko* (enfant de la Sainte-Enfance et maintenant maître d'école) nous donne toujours une grande satisfaction. Elle vient chaque dimanche, avec une grande assiduité, continuer à s'instruire, et demande comme une faveur de lui laisser un instant de plus la jeune aveugle employée au catéchuménat, qui, avec une patience admirable, tâche de faire entrer les vérités de notre sainte religion dans des mémoires bien durcies par les ans.

Nos chères chrétiennes de la campagne, pendant les quelques jours qu'elles ont passés ici à l'occasion des

fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et de l'Ascension, ont profité de ce court séjour pour repasser les vérités qu'elles avaient apprises autrefois. Il y en a même qui ont laissé pour quelques jours de plus leurs ménages au soin de quelque autre membre de leur famille, pour les passer au catéchuménat, afin d'apprendre plusieurs choses utiles qu'elles ignoraient. Un tel empressement, Monseigneur, ne donne-t-il pas un peu de consolation ?

Il y a deux mois que nous avons une malade païenne, bien désireuse de recevoir le baptême. On l'instruit autant que son état le permet ; car, vu sa maladie, il y a des moments où il faut un peu ménager son esprit. Cette pauvre femme, qui a été jadis dans une position aisée, a été brisée par de nombreuses peines, ce qui cause parfois un peu d'affaiblissement dans son moral, mais elle en revient vite. Elle aime beaucoup les Sœurs et écoute avec un grand plaisir les enseignements que lui donne l'aveugle : aussi espérons-nous que bientôt elle appartiendra à Dieu.

En commençant ces lignes, je disais à Sa Grandeur que cette petite œuvre, en procurant un peu de gloire à Dieu, procurait aussi du soulagement à l'humanité souffrante. Je suis heureuse, Monseigneur, de vous raconter un petit trait tout récent, qui, j'en suis sûre, trouvera de l'écho dans votre cœur. C'est une pauvre païenne qui est venue au dispensaire pour se faire panser une jambe gravement malade. Cette femme, âgée et sans secours, ne savait que devenir ; mais le bon Dieu voulait sans doute, par ce dénûment, arriver à son cœur. Aujourd'hui, cette pauvre vieille entrait à l'hôpital et disait au portier qui l'introduisait qu'elle croyait plus au Dieu des chrétiens qu'à ses *Pou-sa*. Ah ! Monseigneur, que je désire vivement que le cher dispensaire envoie des malades à nos hôpitaux où, par des soins prodigués au corps, il devient plus facile d'arriver à l'âme !

Ces petits détails, quoique un peu longs, ne manqueront

pas de vous faire plaisir, j'en suis sûre ; aussi, en les terminant, permettez-moi de vous demander une bénédiction particulière pour cette œuvre, et daignez agréer l'hommage du profond respect et de la parfaite soumission avec laquelle

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Grandeur, la très-humble et très-obéissante servante,

Sœur E. PASQUIER,
Ind. f. d. l. c. s. d. p. M.

Lettre de la sœur DUTROUILH à M^{sr} GUIERRY, Vicaire apostolique du Tché-Kiang.

Hang-Tcheou, 29 juin 1874.
Maison Saint-Vincent.

MONSEIGNEUR,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Pour répondre à vos justes désirs, je vais tâcher de tracer quelques lignes sur ce qui s'est passé d'intéressant dans le courant de l'année à notre chère maison de Saint-Vincent.

1° — Notre hôpital, contenant seulement quinze lits, est devenu insuffisant. Plusieurs fois nous avons dû renvoyer ceux qui se présentaient, quoique recevant jusqu'à vingt et vingt-deux malades, qu'on couchait de tous côtés comme on pouvait. Et depuis que Votre Grandeur a jugé nécessaire d'en restreindre le nombre, faute de ressources pour soutenir la dépense, il y en a quelquefois une dizaine qui attendent. On est aux aguets pour savoir quand il en sort un afin de venir de suite prendre sa place. Dans le courant de

cette année il est passé deux cent trois malades. Sur ce nombre 11 seulement sont morts, dont neuf munis du Saint-Baptême. Parmi ces derniers plusieurs ont fait paraître des dispositions bien consolantes.

Un jeune homme de la province du Ho-Nan, militaire de profession, et atteint d'une maladie de poitrine, a fait paraître de grands sentiments de piété et est mort d'une manière bien édifiante. A peine arrivé à l'hôpital, il a désiré être instruit de notre Sainte Religion, et, malgré son état de faiblesse, il s'est mis à étudier la doctrine avec un zèle admirable. Voyant qu'il dépérissait beaucoup, on lui a demandé s'il désirait le Baptême. « Oui ! répondit-il, je le désire ardemment. » Le Missionnaire est aussitôt appelé et arrive près du malade qu'il trouve dans les meilleures dispositions. Il verse donc sur sa tête l'eau régénératrice qui va lui ouvrir le ciel. Quelques instants après je m'approche de son lit et lui demande s'il est content. « Oh ! répond-il, je suis bien content ; je suis chrétien maintenant ! » Alors je lui donnai une médaille qu'il baisa souvent ; mais la nuit qui suivit fut terrible, car Satan cherchait à ravir sa proie, lui inspirant toutes sortes de pensées de désespoir. Mais le calme succéda bientôt à l'orage, par l'invocation des SS. NN. de Jésus et de Marie qu'on lui suggérait, et, après avoir reçu une dernière bénédiction, il rendit sa belle âme à Dieu dans la plus grande tranquillité.

Vis-à-vis de son lit se trouvait un pauvre hydropique qui, me voyant donner une médaille à ce dernier, en sollicite une à son tour. Pourquoi ? lui dis-je ; tu n'es pas chrétien ! — « Non, répond-il, mais depuis longtemps je désire le devenir : je veux aller au ciel ; je crois en Dieu et à la Sainte-Vierge. » — Se sentant plus fatigué, il faisait de vives instances pour recevoir la grâce du Baptême, disant : « Je vais mourir, je désire bien recevoir le Baptême. » Je lui fis espérer que le Missionnaire viendrait le lendemain et

qu'il lui accorderait cette grâce. — « Mais, reprit-il, peut-être qu'il ne voudra pas, car je le lui ai déjà demandé plusieurs fois. » — Je te promets que je le solliciterai pour toi. Dans cet espoir il attendait avec patience, écoutant attentivement tout ce qu'on lui disait du bon Dieu. Le lendemain, une heure après avoir reçu le Sacrement qui le rendait enfant de Dieu et lui ouvrait le Ciel, il rendit sa belle âme entre les mains de son Créateur.

Dans le nombre de ceux qui sont sortis guéris, plusieurs figurent maintenant parmi les catéchumènes. Le bon Dieu s'est servi de leur petit séjour à l'hôpital pour leur faire connaître la vraie Religion. Que les bonnes âmes prient pour eux, car, avant de parvenir à entrer dans le bercail du divin Pasteur, il leur faudra soutenir plus d'un combat tant de la part de leurs proches que des païens qui les entourent.

2° — Notre dispensaire fonctionne toujours d'une manière progressive. On y compte à certains jours jusqu'à 120 malades des deux sexes et de toutes conditions. Le plus grand nombre sont des gens de la classe ouvrière, mais il n'est pas rare cependant de voir sur le même banc d'attente, des lettrés, de riches commerçants, des chefs militaires et quelquefois même des mandarins, qui viennent réclamer nos soins. Quoique notre but principal soit le soin des pauvres, celui qu'on donne à ces hauts dignitaires contribue aussi beaucoup au bien de notre Sainte Religion, à cause de l'autorité et du pouvoir dont ils sont revêtus.

3° — *Catéchuménat des Femmes.* — Cette chère œuvre des catéchumènes nous a procuré cette année de bien douces consolations : parmi le nombre de celles qui ont reçu l'instruction, 5 d'entre elles ont eu le bonheur d'être admises à la grâce du Saint Baptême et y ont apporté des dispositions admirables. On voyait avec plaisir qu'elles comprenaient le grand bienfait qui allait leur être accordé : aussi avec

quelle ferveur elles étudiaient le catéchisme et écoutaient les explications qu'on leur en donnait ! Un jour qu'on leur expliquait les commandements de Dieu et qu'on leur faisait voir l'énormité du péché d'infanticide, l'une d'elles, dans sa grande simplicité, se met à faire sa confession tout haut, disant qu'elle avait tué deux de ses enfants. D'autres voulaient en faire autant, si on ne leur eût dit qu'il ne fallait avouer ces choses qu'à confesse. Ceci est arrivé dans plusieurs circonstances où ces braves femmes, touchées de la grâce, et comprenant par les lumières de la foi ce qu'elles avaient ignoré jusqu'alors, se disaient les unes aux autres dans leur naïveté : « oui ! c'est bien vrai, nous avons com-
« mis tous ces péchés : oui ! c'est bien comme cela que nous
« nous comportons dans nos familles, que nous déchirons
« la réputation du prochain..., etc., etc. — Et cependant
« tous ces péchés déplaisent à Dieu et nous auraiènt précé-
« pitées en enfer. Quelle grande grâce le bon Dieu nous
« accorde en nous faisant voir le triste état de notre âme !
« Maintenant que nous allons devenir chrétiennes, il faut
« que nous prenions la résolution de nous corriger de tous
« ces défauts. » — Enfin arriva le jour tant désiré du Saint Baptême. Une petite retraite de trois jours fut la préparation prochaine à la grande cérémonie. Le digne Missionnaire qui présidait à nos saints exercices trouva ces femmes si bien disposées que ce même jour il leur permit de s'asseoir au divin banquet. Dire la joie de nos chères néophytes en recevant cette permission serait chose difficile à décrire. D'abondantes larmes coulaient de leurs yeux à la pensée des grands bienfaits qu'elles allaient recevoir le même jour. L'heure de la cérémonie étant arrivée, on voyait sur les traits de leurs visages combien leurs cœurs étaient pénétrés.

Parmi le nombre des catéchumènes qui ce jour-là furent admises au Saint Baptême, on remarquait surtout la petite

Cécile, enfant de six ans, très-intelligente, qui fut régénérée en compagnie de ses bons parents. Cette petite enfant répondait d'un ton de voix si ferme et si décidé aux questions qui sont adressées à chaque catéchumène, qu'on prenait un vrai plaisir à l'entendre, mais surtout à celle-ci : Renoncez-vous à Satan et à ses œuvres ? « Oui ! j'y renonce. » — Rejetez-vous toutes superstitions ? — « Oui, je les rejette. » — Puis, à la récitation du Credo, on entendait encore sa petite voix enfantine dominer toutes les autres et prononcer très-distinctement chaque article du Symbole. Enfin la belle journée se termina par l'action de grâces. Il fallut ensuite penser à retourner chacune à son ménage et à ses occupations journalières. Ces bonnes femmes avaient si bien goûté les exercices de la retraite et les avantages du service de Dieu pendant ces quelques jours qu'elles auraient voulu rester chez nous. « Nous craignons, disaient-elles, de retourner dans nos maisons ; nous allons nous retrouver avec des parents païens, nous avons peur d'offenser le bon Dieu. » Mais, après qu'on leur eut suggéré de se recommander à la Sainte-Vierge et au bon Ange gardien, elles s'en retournèrent toutes désireuses de bien mettre en pratique les instructions qu'elles avaient reçues. La suite a fait voir que leurs désirs n'étaient pas stériles. En effet, dans les six mois qui se sont écoulés depuis leur Baptême, chaque dimanche et fête on les a vues venir assister aux saints offices de l'Église et ensuite passer le reste de la journée à étudier les prières et à demander des explications sur les divers points de doctrine qu'elles ne comprenaient pas bien. Elles ont mis tant de ferveur et de bonne volonté à étudier, qu'elles ont encore été admises à recevoir le Sacrement de Confirmation lors de la visite de Votre Grandeur, qui a pu juger par elle-même des bonnes dispositions qu'elles y ont apportées.

Avec ces nouvelles élues se trouvait une autre catéchu-

mène qui, malgré son grand désir, n'avait pu être admise à cause de quelque grave empêchement. Combien ses compagnes avaient compassion d'elle ! Elles auraient voulu qu'elle participât à leur bonheur. Mais l'heure n'était pas encore venue pour elle : il lui restait à donner une preuve de la sincérité de sa foi et de son désir d'être régénérée par le Saint Baptême. — Celle dont je veux parler ici est la *Bonzesse Fou*, dont je vous faisais espérer la conversion l'an dernier.

. Cette brave femme était supérieure d'une Bonzerie. Elle avait même formé une vingtaine d'associées, toutes dévouées au culte de la déesse *Houang-Yug*. Malgré les superstitions elle conservait au fond du cœur une grande crainte de l'enfer, crainte qui la poussait à rechercher une religion qui l'assurât qu'après sa mort son âme pourrait aller au Ciel. Deux de ses amies, étant devenues catéchumènes, s'empresèrent de lui faire part de ce qu'elles connaissaient sur notre religion. Elle commença d'abord par bien examiner notre doctrine et à peser le pour et le contre. Les difficultés étaient nombreuses. C'était un grand pas à faire. Elle voulait allier un peu le culte du bon Dieu avec celui des idoles. Pour se faire chrétienne, il lui fallait quitter bien des choses ; une maison bien commode, des ressources qu'elle ne trouverait ailleurs qu'en travaillant ; des habitudes et des petits soins de tout genre, et surtout ses associées, ses disciples, et plus encore ses idoles qui lui tenaient grandement au cœur. Le combat était grand !!! Un jour qu'elle était dans ces alternatives, se trouvant souffrante, elle demanda à venir passer quelques jours dans notre hôpital de femmes, ce qui lui fut accordé. Ses deux amies catéchumènes étant venues la visiter, l'une d'elles, qui voulait la décider, se mit à lui dire dans la simplicité de sa foi et d'un ton ferme : « Si vous
« êtes malade c'est votre faute : c'est que le bon Dieu n'est
« pas content de vous. Vous voulez vous dire catéchumène

« et vous conservez encore plusieurs objets superstitieux.
« Il faut donc qu'aujourd'hui même, vous veniez dans
« votre maison avec moi : nous fouillerons vos caisses
« et nous apporterons au Missionnaire tous vos objets de
« superstitions pour qu'il les brûle. » — Ce qui fut dit fut
fait, et quelques jours après nos dignes Missionnaires l'ad-
mettaient au nombre des catéchumènes. Depuis ce temps
elle a mis beaucoup de ferveur à étudier la doctrine et à
venir assister aux instructions. Un jour, me trouvant à por-
tée de l'entendre discourir avec quelques-unes de ses com-
pagnes sur notre Sainte Religion, j'eus lieu de me convaincre
que le Saint-Esprit éclairait vraiment cette âme. Chacune
racontait les difficultés qu'elle rencontrait de la part de ses
proches ou de ses voisins. « Pour moi, dit-elle, ce sont sur-
« tout les bonzes qui m'en disent : mais je ne manque pas
« de leur répondre. Vous quittez vos dieux, disent-ils,
« pour adorer ceux des étrangers. Vous connaissez la
« déesse *Kouang-Yug*, le dieu *Fó* et autres divinités qui
« vous ont fait tant de bien jusqu'à ce jour ; et vous êtes
« êtes assez ingrate pour les abandonner ainsi ? — Je leur
« réponds : Le Dieu que je veux adorer est le Créateur du
« ciel et de la terre. Vous dites que c'est le Dieu des étran-
« gers ; vous vous trompez, il est partout : il est en Chine
« et en même temps il est en France : son étendue n'a
« point de bornes : donc c'est aussi bien notre Dieu que le
« leur. De même qu'un seul soleil éclaire l'univers, de
« même aussi le même Dieu a créé tous les hommes et
« les gouverne par sa toute-puissance. Vos *Pou-sa* ne sont
« pas des dieux, puisque c'est vous qui les faites employant
« pour cela de la boue et du bois. Le Dieu *Fó* et la déesse
« *Kouang-Yug*, nous savons ce qu'ils sont et nous connais-
« sons le jour de leur naissance et celui de leur mort. Mais
« le Dieu des chrétiens, c'est autre chose. Il est sans com-
« mencement et sans fin, car il est éternel. Vous voyez

« donc que j'ai raison de quitter vos statues de bois, pour adorer celui qui doit me juger un jour. »

L'époque où ses compagnes eurent le bonheur d'être admises au Saint Baptême fut pour elle un jour d'angoisses. Elle avait espéré pouvoir être reçue avec elles, mais il lui restait encore à faire un grand sacrifice. Sa maison se trouvait placée dans l'enclos de la pagode, ce qui était pour elle un grand sujet de tentations, surtout celle de se trouver mêlée aux travaux de la bonzerie et des superstitions qui s'y pratiquent ; c'est pourquoi le Missionnaire exigeait qu'elle quittât cette maison avant de lui accorder la grâce du Saint Baptême. Force lui fut de voir le jour si désiré remis pour elle à plus tard. Enfin, aidée de la grâce et des bons conseils des personnes qui veulent le salut de son âme, elle vient de faire le sacrifice de quitter sa maison et s'est fixée près de notre Église pour pratiquer la vraie Religion. Et, pour moyen d'existence, elle a repris, malgré son grand âge de 62 ans, le métier de dévideuse de soie qu'elle exerçait pendant ses jeunes années. Nous espérons que le bon Dieu, pour la récompenser de sa grande générosité, lui accordera la grâce tant désirée du Saint Baptême, au grand jour de la belle fête de l'Assomption de cette année.

Une œuvre que nous désirerions pouvoir également établir et qui pourrait faire beaucoup de bien, serait un hôpital d'incurables vieillards dont Votre Grandeur nous a permis de poser la première pierre en recevant deux de ces pauvres infortunés. La petite somme de 800 fr., recueillie pour cette œuvre, est placée à intérêt et sera, j'ose l'espérer, le petit grain de sénevé qui, par l'entremise de quelques âmes charitables qui voudront bien s'y intéresser, deviendra un grand arbre sous les branches duquel les pauvres infirmes pourront venir s'abriter, tout en y cherchant un remède pour guérir les infirmités spirituelles de leurs âmes :

par ce moyen un bon nombre pourra se procurer le droit d'entrer dans le travail du père de famille.

Le premier que nous avons reçu est un pauvre paralytique qui est déjà devenu un fervent chrétien. Il se rend même utile dans la maison par son office de portier du dispensaire dont il s'acquitte très-bien.

Beaucoup d'autres désireraient venir partager son bonheur; mais nos modiques ressources ne nous permettent pas d'acquiescer à leurs désirs. Vraiment le cœur se serre, lorsqu'on est obligé de donner un refus à ces pauvres gens, surtout en pensant que peut-être par là on pourrait procurer le salut de leurs âmes.

Dans ces moments de peine on voudrait être riche pour faire face à tout : mais, vains désirs!... que faire alors? — Nous prions la Sainte-Vierge et les bons Anges des âmes charitables, afin qu'ils leur inspirent la pensée de nous venir en aide par quelques dons généreux qui nous mettent à même de seconder les desseins de Dieu sur les âmes de nos pauvres païens.

Voilà, Monseigneur, les quelques traits que nous avons pu recueillir et qui pourront prouver à nos dignes bienfaiteurs que leurs aumônes portent des fruits de salut dans ces contrées lointaines.

Nous supplions Votre Grandeur de les assurer de notre constante gratitude et de nous recommander à leurs ferventes prières.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Grandeur, Monseigneur,

La très-humble et très-obéissante fille,

Sœur M. DUTROUILH,

l. f. d. l. c. s. d. p. M.

*Lettre de la sœur ALLÈGRE à M^{re} GUIERRY, Vicaire
apostolique du Tché-Kiang.*

Ning-Po, le 30 juin 1874. Hôpital Saint-Joseph.

MONSEIGNEUR,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Je ne veux pas vous envoyer nos comptes sans vous dire un mot de notre cher petit hôpital, sachant que tout ce qui le concerne vous intéresse beaucoup. Permettez-moi d'abord de vous dire, Monseigneur, que si le nombre de nos malades n'a pas été aussi considérable qu'on aurait pu le penser, c'est que notre compte n'est que de dix mois et demi, au lieu d'être d'une année entière.

Cependant la Providence divine ne nous a pas tout à fait laissées sans quelques jouissances. Nous avons eu la consolation de voir partir de ce monde un assez grand nombre d'âmes qui se sont envolées au ciel après avoir reçu le signalé bienfait du Baptême. Deux seulement ont été privés de ce précieux passe-port; mais ils sont morts quelques heures seulement après leur admission, sans qu'on ait pu les instruire. J'en ai été vivement peinée, d'un surtout qui montrait quelques dispositions pour devenir chrétien; car le catéchiste lui ayant parlé de notre sainte religion, ce pauvre homme, voyant les soins qu'on lui donnait et ne pouvant plus s'exprimer, nous faisait comprendre par signes qu'il désirait aller au ciel et ne plus adorer les idoles. Mais il tomba presque aussitôt en agonie et il a été impossible de l'instruire assez pour pouvoir le baptiser.

Comme les desseins du bon Maître sont impénétrables! Peu de jours après nous reçûmes un petit garçon d'une

dizaine d'années, qui avait un peu de fièvre. Comme il fut bientôt guéri, après quelques jours d'hôpital, il aurait dû en être renvoyé. C'est pourquoi je lui disais chaque jour : Maintenant que tu es guéri, il faut t'en aller. Mais lui me suppliait de le garder, me disant qu'il n'avait ni père ni mère et était obligé de vagabonder dans les rues; puisque nous faisons des bonnes œuvres, ajoutait-il, c'en était une très-bonne de le garder. Toutefois c'était contraire à nos petits règlements de le recevoir ainsi, et je ne pus, bien entendu, accéder à sa demande. D'ailleurs, comme il était très-intelligent, je me disais : Il saura bien gagner sa vie tout seul, car il a bonne langue et il pourra se tirer d'affaire. Je décidai donc qu'il partirait le lendemain. Mais le bon Dieu en avait décidé autrement. Dans la nuit un fort accès de fièvre le prit et l'enleva dans les vingt-quatre heures. Il demanda avec instance le saint Baptême; cette faveur lui fut accordée, et nous avons la confiance qu'il ne quitta la terre que pour s'envoler au ciel.

Au mois de janvier dernier, on nous apporta un malade qui était déjà venu à l'hôpital; ce pauvre homme était presque à l'agonie et les premières paroles qu'il prononça en arrivant furent celles-ci : « Je viens pour recevoir le Baptême; je connais votre religion, j'ai peur du diable et je veux aller au ciel. » — On s'empressa de répondre à son désir, et il eut le bonheur d'être régénéré avant de rendre son âme à Dieu.

A ce propos, Votre Grandeur voudra me permettre de raconter un fait qui nous est arrivé dernièrement. Nous avons reçu un homme très-malade qui depuis longtemps ne pouvait plus rien digérer, vomissant tout ce qu'il prenait. Comme nous cherchions à deviner la cause de son mal, il nous disait que toutes les nuits le diable lui faisait manger toute espèce de saletés qu'il était obligé d'avalier sans pouvoir s'en défendre. Je vous avoue, Monseigneur,

que j'ai peine à y croire ; cependant le médecin nous a dit que c'était vrai et que cela arrivait fréquemment dans ces pays païens. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'aussitôt entré à l'hôpital, les vomissements ont cessé immédiatement. Aussi cet homme, content et heureux de se voir ainsi délivré, chercha à savoir d'où pouvait venir un changement si subit. Les autres malades, quoique païens ; lui dirent aussitôt que le *Mo-Kouey* (démon) ne venait jamais ici, et que, le bon Dieu étant dans la maison, on l'y adorait. Ceci fit réfléchir notre malade, et, quelque temps après, il déclara que lui aussi voulait adorer le Dieu des chrétiens, ne voulant plus servir désormais le démon. En effet, il s'est mis aussitôt à apprendre le catéchisme avec beaucoup d'ardeur.

Nous avons en même temps à l'hôpital un sien neveu qui y était venu pour se déshabituer de fumer de l'opium. Comme il était menuisier de son état, nous en profitons, bien entendu, pour l'occuper à nous faire quelques petits travaux. Mais lui aussi s'était mis à apprendre la doctrine de notre sainte religion. Croiriez-vous, Monseigneur, que son zèle était si grand qu'il passait une partie des nuits à étudier son catéchisme ! Une nuit, m'étant levée avec une de mes compagnes pour aller voir un de nos chers malades, nous l'avons trouvé avec un autre près de la lampe, ayant leur catéchisme en mains. Je leur dis que c'était contre la règle de l'hôpital d'agir ainsi. Le neveu me répondit : « Je veux me faire chrétien : pendant le jour il faut que je travaille pour gagner le riz que je mange ; c'est pourquoi je suis obligé d'étudier la nuit. » Inutile de vous dire que depuis ce jour nous lui avons laissé le temps qu'il désirait pour apprendre la doctrine, durant la journée. Il est maintenant bien déshabitué de fumer l'opium, et hier il a quitté l'hôpital. Il nous a demandé auparavant la permission d'y revenir tous les dimanches pour se faire instruire de la reli-

gion catholique par le catéchiste. Son oncle aussi, se trouvant guéri et pouvant travailler, a également quitté l'hôpital; mais il a bien promis qu'il y reviendrait lorsqu'il serait malade, ce que nous croyons volontiers; car nous en voyons beaucoup qui y reviennent uniquement pour recevoir la grâce du Baptême avant leur mort.

J'aurais bien d'autres traits semblables à vous rapporter, mais cela me mènerait trop loin. Cependant je ne veux pas terminer, Monseigneur, sans vous parler d'*A-Fo*, notre bon infirmier. Il y a treize ans que cet homme a été reçu à l'hôpital comme malade de la fièvre typhoïde. Il appartient à une bonne famille. Après sa guérison, ses parents ne voulurent plus le recevoir, parce qu'il fumait l'opium. Il demanda alors à rester à l'hôpital, promettant de se corriger. On lui confia la charge d'infirmier, et aussitôt il se mit à étudier notre sainte religion avec une telle ardeur, qu'en peu de temps il en sut suffisamment pour instruire les malades, ce qu'il a toujours fait avec grand zèle. Oh! que de fois il nous a édifiées par le dévouement qu'il a montré pour n'en laisser échapper aucun sans la grâce du Baptême! Que de nuits il a passées auprès des mourants, pour les exhorter et les surveiller! On pouvait aller se reposer tranquille, lorsqu'il était près d'eux, car on était certain qu'il ne les laisserait pas mourir sans avertir le catéchiste pour les baptiser. Aussi, ai-je la douce confiance que ce sont ces âmes qu'il a ainsi envoyées au ciel qui lui ont obtenu la même grâce, faveur qu'il désirait et sollicitait depuis longtemps. Enfin, Monseigneur, sur votre autorisation, le jour de la fête de l'Annonciation, il a reçu le Baptême dans notre petite chapelle.

Bientôt après il était au comble du bonheur, le 18 mai suivant, jour où il lui a été permis de faire sa première communion. Depuis lors sa maladie s'est toujours aggravée. Il se prépare à la mort avec soin; mais c'est sur-

tout depuis le jour où vous lui avez donné, Monseigneur, le sacrement de Confirmation et le saint Viatique, qu'il est d'un calme et d'une patience extraordinaires au milieu de ses plus grandes souffrances. Quand je vais le voir, je lui demande toujours s'il n'aurait pas besoin de quelque chose. Il répond toujours non : il demande seulement de prier le bon Dieu et la sainte Vierge pour lui. Il sent la mort approcher. Depuis longtemps il a son cercueil prêt et tout ce qu'il faut pour faire sa *toilette* funèbre, selon les usages chinois. En pensant à son corps, il n'a pas non plus oublié son âme. Le mois dernier, il n'a pas voulu recevoir ses gages, mais m'a priée de les conserver pour lui faire dire des messes après sa mort. Cette perte, Monseigneur, sera bien grande pour notre petit hôpital, car il ne sera guère facile de trouver son pareil pour cet office.

Mes compagnes s'unissent à moi, et nous vous prions toutes ensemble d'agréer l'hommage de la respectueuse et filiale soumission avec laquelle

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

Sœur M. ALLÈGRE,

I. p. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DU KIANG-SI.

EXTRAIT

DU JOURNAL DU TROISIÈME VOYAGE DE M. DAVID DANS L'INTÉRIEUR
DE L'EMPIRE CHINOIS.

Dans les trois grands voyages scientifiques qu'il a exécutés par commission du Gouvernement français, notre Confrère a tenu un journal quotidien destiné à compléter ses notes d'histoire naturelle, et à faire connaître les détails de ses explorations aux savants professeurs-administrateurs du Muséum. Une grande partie de ces écrits a été publiée dans différents recueils français et étrangers.

Parmi ses observations diverses, il en est parfois qui concernent aussi les Missionnaires et leurs œuvres de religion, et qui peuvent, par conséquent, intéresser les lecteurs de nos Annales. Voici ce que M. David a écrit dans son journal de voyage, à la date du 1^{er} juin 1873 : ce sont des renseignements sur la persécution qui sévissait alors au Kiang-si, et sur les vertus de l'un de nos plus estimables Confrères de Chine.

Fou-Tchéou-Fou (Kiang-Si central),
le 1^{er} juin 1873.

Ciel couvert et rafales de pluie.

Pentecôte. Fête célébrée avec grande affluence des chrétiens du voisinage, la plupart nouvellement convertis.

Quoique le temps soit et s'annonce assez mauvais, je me dispose à me remettre en route demain, pour aller à une quinzaine de lieues au sud-ouest, dans le collège ou sémi-

naire du Vicariat; c'est là que je me propose de passer la saison des grandes chaleurs, que tout le monde me dit ne pouvoir pas être affrontées impunément dans ces parages.

Avant de quitter cette ville, comme je sais que jamais mon journal de voyage ne tombera sous les yeux de M. Anot, je veux consigner ici quelques notes sur ce si respectable Confrère qui me donne l'hospitalité, et qu'on pourrait proposer pour un modèle de bon Missionnaire, et sur les vicissitudes du christianisme dans cette partie de la Chine.

Pendant les années de liberté ou de semi-liberté que les Empereurs accordèrent jadis aux prédicateurs de l'Évangile, par égard pour les services qu'ils recevaient des Missionnaires employés à Pékin, la foi chrétienne s'établit et se propagea au Kiang-si, non moins que dans le reste de l'Empire; et de nombreuses chrétientés s'y fondèrent en divers lieux, surtout au sud et sud-est de cette province.

Mais le changement des dispositions du Gouvernement impérial, et surtout la suppression de la célèbre Compagnie de Jésus, ainsi que la grande révolution de France et les graves événements politiques qui troublèrent si longtemps l'Europe, furent cause que ces chrétiens néophytes se trouvèrent tout à coup privés de leurs pasteurs. A cet abandon vinrent se joindre bientôt les persécutions et des vexations de toute sorte, qui firent apostasier beaucoup de ces hommes à caractère faible.

Le nombre des fidèles diminua donc rapidement; et il n'était plus que d'environ six mille, quand la Congrégation de la Mission reçut de Rome l'ordre de se charger du soin de ces restes de chrétientés, sous la direction de M^{re} Rameaux.

Il ne paraît pas qu'il entre dans les desseins de la Providence que les Chinois se convertissent en masse au chris-

tianisme : c'est peu à peu et comme par exception que la Foi pénètre parmi eux.

Néanmoins, les fidèles du Kiang-si montaient déjà à une dizaine de milliers d'âmes, quand commencèrent les longs troubles des *Tchang-mao*, ou Longs-Cheveux, il y a quelque vingt ans. Alors, tout le pays fut en proie à leurs dévastations, qui se prolongèrent pendant toute la durée de la rébellion ; et dans la province entière, qui compte environ quatre-vingts villes, il n'y en eut que deux (la capitale et une autre) qui purent résister avec succès aux attaques de ces insatiables Vandales. Les chrétiens et les Missionnaires Lazaristes eurent leur bonne part de tribulations et de pertes à supporter pendant ces troubles : ainsi, dans la partie méridionale du Vicariat, toute une chrétienté, composée d'un millier de personnes, disparut en entier dans la bagarre, etc.

Depuis lors, les adhésions au christianisme ont repris et se sont même multipliées, en dépit de l'hostilité ouverte des lettrés du pays. Et maintenant, le nombre de ceux qui croient et pratiquent la vraie Religion dépasse déjà celui d'avant la rébellion. Un certain mouvement de conversion s'est manifesté sur plusieurs points de la province ; et, dans le seul district de M. Anot (*Fou-tchéou-fou*), on compte plusieurs milliers de néophytes pratiquants.

Mais c'est ici qu'ont lieu aussi, en ce moment, les principaux troubles à l'occasion de la Religion. Il n'y a que deux mois que les païens ont saccagé quarante-six maisons de nouveaux chrétiens ; maltraité, battu et torturé beaucoup d'entre eux. On est même venu attaquer de nuit cette maison de M. Anot (où je crayonne ces notes aujourd'hui) il y a peu de jours.

Jusqu'ici, on a beau faire des réclamations auprès des autorités locales, la justice et les réparations sont encore à venir ! C'est que le grand-mandarin de la province est

connu pour son hostilité contre les chrétiens, et que, dit-on, il soutient secrètement les malfaiteurs, dont le chef occulte est un de ses anciens camarades.

Voici comment la chose a commencé : ceci fait bien connaître les mœurs chinoises :

Dans une fumerie d'opium, quelques mauvais sujets païens se permettent de débiter hautement des vilénies sur l'honneur de la femme d'un chef de famille chrétienne respectable. Des gens, qui ont entendu les calomnies, viennent aussitôt les rapporter à notre chrétien de fraîche date ; et celui-ci, n'écoutant que sa peine, va sur-le-champ trouver ces vauriens dans leur boutique à drogues, en saisit un par sa tresse des cheveux, l'entraîne dans la rue, et le force à lui faire publiquement ses excuses. — Bravo ! mon bon ; voilà une prouesse qui n'est pas complètement conforme aux maximes du christianisme.

Mais, c'est que la chose n'en reste pas là : les calomniateurs humiliés se concertent pour tirer vengeance de la rude leçon qu'ils ont reçue ; et, pour cela, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de s'adresser au *lion* du canton, un certain *Ouang-po*, homme redouté de tous les voisins, un ancien compagnon d'armes ou d'offices du *Fou-thaé* de la capitale du Kiang-si, dont il se vante de posséder l'amitié... Justement, ce chercheur d'aventures se trouve à court d'argent depuis quelque temps, et il pense qu'on lui offre là une excellente occasion pour s'en procurer. Il envoie donc son neveu réunir toute une bande d'autres mauvais sujets. Contre toutes les prohibitions légales, des armes sont fabriquées immédiatement, et l'on se met aussitôt en campagne. Ces braves improvisés parcourent les maisons des chrétiens de toute la contrée, battant ceux-ci, flagellant ceux-là ou les suspendant par les cheveux, pour leur faire renier la foi, et surtout pour s'en faire donner les sommes d'argent qu'ils jugent à propos de leur fixer. On pille, on

détruit, on brûle tout l'avoir de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas payer les énormes réquisitions, etc., etc.

Les affaires en sont là pour le moment : ces injustices révoltantes, ces cruautés restent impunies jusqu'à présent. Mais M. Anot, qui en a référé à qui de droit, espère, me dit-il, qu'elles ne tarderont pas à prendre une tournure plus conforme à l'équité.

Je ne crains pas de me tromper en affirmant que c'est à M. Anot que revient une grande partie du mérite d'avoir suscité les nouvelles et nombreuses conversions au christianisme qui ont lieu ici depuis quelque temps. Son zèle et son courage n'ont jamais connu d'obstacles, bien que sa tête ait été mise à prix par les lettrés de la capitale. En particulier, c'est lui qui a organisé, l'un des premiers, en Chine, la belle œuvre de la Sainte-Enfance, dont, plus que toute autre, cette province avait un grand besoin. Car il est de fait que, nulle part autant qu'ici, les parents ne se défont aussi facilement de l'excès de leurs nouveau-nés, surtout des filles... Aussi, n'y est-on pas embarrassé pour fournir les établissements d'enfants *trouvés* ou *renoncés*. Il est arrivé à nos Confrères d'en compter jusqu'à treize cents à la fois, placés chez les nourrices. Quand ces filles (car ce sont presque toujours des filles) ont grandi, on les fait élever par de bonnes chrétiennes, dans des maisons destinées à ce but ; et puis, on les marie, et cela, avec la plus grande facilité. Et voici pourquoi : 1° Ces enfants sont mieux élevés et plus instruits que la plupart des autres petites paysannes ; 2° on les accorde aux jeunes gens de bonne conduite qui les demandent, sans que l'on exige de ceux-ci la somme ordinaire que coûte en Chine l'achat d'une épouse (c'est-à-dire deux ou trois cents francs). Seulement, le futur est obligé de déboursier préalablement de vingt à vingt-cinq piastres, afin de mon-

ter le trousseau de la fiancée, qu'il n'a jamais vue et qu'il ne verra que le jour des noces.

Pour accomplir toutes ses œuvres, M. Anot n'a pas ici l'aide des Sœurs de la Charité; il n'a pas d'hospice, etc. Il fait tout à la chinoise et sans éclat, et tout marche bien, quand la malignité des lettrés ne vient pas troubler les travaux.

Depuis trente ans que M. Anot se trouve au Kiang-si, il n'a jamais cessé de se livrer au travail des Missions avec le dévouement le plus admirable; et son activité apostolique n'a d'égal que sa ferveur et sa régularité exemplaires. Il a parcouru toutes les stations de cette province, qui a cent soixante-dix lieues de long sur cent de large; et une santé à toute épreuve lui a permis de subir des fatigues qui auraient tué tout autre Européen. Tout dernièrement encore, il a fallu que son évêque, M^{gr} Bray, lui fît un ordre formel de faire désormais ses grands voyages autrement qu'à pied, à cause de son âge avancé de soixante ans.

Je me complais à noter ici cette *fraction* des bonnes qualités de ce Missionnaire, aussi humble que vertueux, parce que je sais qu'il a été l'objet d'injustes préventions, et que la vérité doit passer avant tout.

M. Anot est natif du diocèse de Soissons. On prétend qu'il n'a pas brillé dans ses études: en ce cas, nous aurions en lui un de ces exemples, pas très-rares, de jeunes gens qui se développent tardivement, et qui parviennent à posséder, dans l'âge mûr, autant et plus de bon sens et de capacité pratiques que quelques-uns des condisciples qui les avaient éclipsés dans leur jeunesse.

Je mets fin à ma digression sur les Missions du Kiang-si, en ajoutant: 1° Qu'il faut faire à la Compagnie de Jésus la justice de reconnaître que c'est à des Missionnaires de leur laborieuse Société qu'ont dû leur origine la plupart des anciennes chrétientés des parties de la Chine que j'ai visi-

tées ; 2° que les chrétiens de tout l'Empire ont été autrefois beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont maintenant.

Pour ne parler que de cette province, j'entends dire qu'il n'y a pas une ville qui n'ait eu jadis *sa* ou *ses* chapelles chrétiennes. Mais actuellement, on ne compte guère, pour toute la Chine, qu'un fidèle par mille païens. Et bien que, dans toutes les dix-huit provinces, il y ait à présent des conversions de plus en plus nombreuses, mon opinion est que la christianisation générale de l'Empire, si jamais elle doit s'effectuer, ne peut s'attendre que dans un avenir très-éloigné encore ; surtout, depuis que la facilité progressive de circuler et de s'établir dans l'intérieur de la Chine y attire de plus en plus les prédicateurs de toutes les sociétés dissidentes. Cette déplorable divergence dans l'enseignement et la pratique du christianisme est pour les Chinois un *seminarium* d'indifférence, parce qu'ils s'habituent à croire que chaque nation occidentale a sa religion particulière, et qu'ils sont raisonnables eux-mêmes en retenant la leur... C'est là une conséquence qui vient naturellement à l'esprit d'hommes qui ne veulent et qui ne peuvent pas étudier la question religieuse pertinemment.

Lettre de M. ANOT à M^{re} BRAY (1).

Fou-Tchou, 31 mai 1874.

MONSEIGNEUR,

Votre bénédiction s'il vous plait.

Votre Grandeur me mandait, vers la fin de l'année dernière, de me rendre au pays natal de la chrétienne Anne Lo,

(1) Cette lettre est une traduction de celle qui a été envoyée à Rome au Cardinal Préfet de la Propagande.

et d'y prendre des renseignements sur son martyr, Son Éminence le Cardinal Barnabo, de sainte mémoire, lui ayant écrit : *Volo autem ut præsertim de martyrio mulieris christianæ de quâ loqueris accuratæ notitiæ colligantur, quas mihi significare satages.* Le désir d'obéir aussi bien que celui de m'occuper d'un fait digne du plus haut intérêt, m'y portaient assez ; mais, hélas ! j'ai été contraint d'y mettre un retard de quelques mois. Enfin j'ai pu remplir l'ordre de l'Éminent Cardinal et celui de Votre Grandeur et quant aux renseignements eux-mêmes et quant à l'exactitude recommandée par le prince de l'Église.

*Notice sur la chrétienne Anne Lo, morte pour la foi
le 4 février 1873.*

Les ennemis de l'homme sont ses proches : *Inimici hominis domestici ejus.* Cette parole de Notre-Seigneur s'applique parfaitement à la chrétienne Anne Lo. Ce sont les siens qui ont été ses plus cruels ennemis, et quels ennemis ! Acharnés à la perte de son âme et ne pouvant parvenir à lui faire renier sa foi, dans leur rage ils l'ont assommée à coups de bâton, comme on ferait un vil animal. Tel fut le dernier acte de brutalité exercé sur cette chrétienne qui depuis dix-huit mois avait à subir les plus odieux traitements. Voici quelques détails :

A cinq lys d'une nouvelle et petite chrétienté, nommée *Sué-Yen*, district de *Tsoung-Gen*, une famille riche s'était faite chrétienne : le chef *Tchang-Nien-Chen* et sa femme, tous deux sexagénaires, leur fils, deux brus, toutes deux femmes de ce dernier, et leurs enfants avaient pris la résolution de n'adorer que le vrai Dieu. Peu de temps après, le fils vient à mourir ; pendant sa maladie il avait demandé un prêtre qui ne put arriver à temps pour lui conférer le Saint Baptême. Au moment d'expirer on le vit plusieurs fois faire le signe de la Croix, mais, hélas ! mari de deux femmes,

quoique peut-être encore dans la bonne foi ; emporté par une mort violente, cet homme ne laisse sur son salut que de bien faibles espérances ! Toutefois si cet homme a manqué son salut éternel, ce qu'on ne peut pas affirmer, du moins, ainsi qu'il est permis de le conjecturer, il a échappé au danger de mourir ennemi déclaré de Dieu.

Une méchante femme, sa propre sœur, mariée dans le district, vient alors (à cette occasion) visiter sa famille pour en faire le malheur. Sans avouer ici que cette femme était l'envoyée de l'ennemi du salut, il est certain qu'elle en a rempli admirablement le rôle. Elle reprocha alors à son père et à sa mère, à toute sa famille de s'être faits chrétiens, et cela avec une éloquence tellement diabolique qu'elle leur persuada qu'ils s'étaient trompés : « Quelle détestable religion, leur disait-elle, quoi de plus abominable ! de plus diffamé partout ! Les chrétiens, comme tout le pays l'atteste, ne sont que des arracheurs d'yeux, des mangeurs d'enfants, des fornicateurs de toute sorte. Une diffamation ne suffirait-elle pas pour vous faire renoncer à jamais à cette secte maudite ? N'est-ce pas le plus grand déshonneur que d'en faire partie ? » Ce langage, dans la bouche d'une fille, fit une impression profonde sur l'esprit de la mère qui, ainsi prévenue contre une religion qu'elle ne connaissait encore que très-imparfaitement, la rejeta à jamais. Le père, qui ne s'était fait chrétien que par des motifs humains, fut facile à gagner. Mais il n'en fut pas de même des deux brus. Elles avaient embrassé le christianisme par conviction, leur conversion était sincère et elles voulaient à tout prix sauver leur âme. Aussi, à l'Assomption de l'année 1874, l'aînée des deux brus et le vieux *Tchang-Men-Chen* arrivèrent-ils à l'église de *Fou-Tcheo* (70 lys de leur demeure) ; mais que leurs sentiments étaient différents ! La bru supplia avec instances qu'on lui conférât le Saint Baptême ; elle le reçut en effet avec le nom d'Anne ; c'est notre martyre.

Son beau-père, au contraire, venait faire un acte d'hypocrisie, et à son retour il se déclara un apostat des plus acharnés. A peine Anne était-elle rentrée chez elle, que les deux brus furent sommées d'apostasier, les deux vieillards l'exigeaient impérieusement et avec plus d'instances encore de l'aînée des deux qui était de la famille *Lo*, famille de sa belle-mère, qui, par conséquent, se trouvait être sa propre tante.

Quoique chaque jour en butte à toutes sortes de tracasseries et de dures invectives, Anne ne s'en appliquait pas moins à ses devoirs de chrétienne. Bien plus elle se faisait remarquer de jour en jour par une soif plus ardente des choses spirituelles. Avide d'entendre la parole de Dieu, elle profitait des moindres occasions, trop rares à son gré, pour l'écouter et la méditer ; s'approcher des Sacrements était son plus grand bonheur. On remarqua aussi qu'elle devenait d'un abord plus facile pour les pauvres et qu'elle cherchait l'occasion de leur faire l'aumône. Ses prières étaient presque continuelles et ses jeûnes assez fréquents. C'est ainsi que cette chrétienne se préparait au combat. A mesure qu'Anne *Lo* croissait en ferveur, la haine de sa famille croissait contre elle et contre sa religion.

Cependant la belle-mère, poussée à bout, voulut vaincre la sainte opiniâtreté de sa bru. Elle fait donc venir son neveu, *Lo*, le propre frère d'Anne, avec plusieurs membres de la famille. Tous somment la chrétienne de renier Dieu. Elle s'y refuse. Alors ils la saisissent, et l'attachent à une échelle ; puis, la liant à l'extrémité par les pieds, et en haut par le corps au-dessous des aisselles, ils lui arrachent ses vêtements et la flagellent avec des verges. Anne accablée de coups joint les mains et les lève au ciel pour demander le secours qu'elle obtint ; car, après cette cruelle et ignominieuse exécution, on l'apostropha de nouveau pour lui tirer un mot d'apostasie. « Non, non, dit-

elle, d'un ton ferme, jamais ! je mourrai s'il le faut, mais je n'apostasierai jamais ! » De plus elle déclara dans la suite confidentiellement à la jeune bru que Dieu lui avait fait la grâce de ne pas sentir les coups de verges. Les persécuteurs, n'ayant pas réussi, essayèrent un autre moyen. Ils saisirent de nouveau la chrétienne qu'ils transportèrent au bord d'une mare d'eau et exigèrent son reniement sous peine d'y être précipitée. Anne demeure imperturbable et muette. Ne voulaient-ils que l'effrayer ? Dans cette supposition quelques spectateurs vinrent bien à propos les tirer d'embarras en arrêtant leurs bras. Ils s'arrêtent donc, mais, se ravisant, ils prennent le parti d'emprisonner la chrétienne, chez son frère, dans la famille *Lo*. On espérait que là, privée de tout contact avec les chrétiens et fatiguée d'une vie si pénible, elle finirait par abandonner sa religion. Ils se trompaient. Anne dans son pays natal ne se relâchait en rien ni dans ses prières, ni dans ses jeûnes. Elle ne pensait qu'à vivre et mourir en chrétienne. De plus on ne l'entendit jamais se plaindre de tant de mauvais traitements ; elle attribuait tous ses maux à ses péchés.

Après six mois de détention, les *Lo* fatigués de leurs inutiles poursuites reconduisirent Anne chez elle. Son retour l'exposait de nouveau aux persécutions continuelles des deux sexagénaires, mais lui rendait une liberté dont elle ne craignait pas d'user ; elle se joignait aux chrétiens et se rendait à la chapelle aux jours de fêtes. Survient l'anniversaire de son Baptême, fête de l'Assomption de 1872. Elle se dispose à partir pour se rendre à la Chapelle de l'orphelinat. Le beau-père qui s'en aperçoit lui dit : « Si tu veux te rendre à l'orphelinat pour la fête, et si au retour tu publies partout que cette maison est un lieu de turpitudes, soit, j'y consens ; sinon tu resteras ici. » — « Bien ! bien ! repartit Anne, à mon retour je dirai simplement la vérité : si c'est vraiment un lieu

infâme, je ne le cacherai pas; mais si c'est une sainte maison, je le publierai pareillement, » et la voilà partie. Après cette grossière et infâme insinuation le vieux fait prévenir le frère d'Anne que sa sœur se dirige vers *Fou-Tcheou* (70 lys de distance) et le presse de se mettre à sa poursuite. Ledit frère et un fils de la chrétienne, déjà grand, la poursuivent et l'atteignent. Tous deux la frappent et la forcent de rebrousser chemin. Grande épreuve pour Anne! Les coups n'étaient rien; mais l'impossibilité de ne pouvoir se rendre là où le cœur la poussait si fort d'aller, lui fut plus dure que la mort. Rentrée chez elle, Anne, profondément blessée, communiquait sa peine à Marie, la plus jeune des brus, et ajoutait : « Je vois bien que la mort est inévitable pour moi, une telle vie ne peut durer. Eh bien! je mourrai, puisqu'il le faut, mais je mourrai chrétienne. » Les deux vieillards répétaient aussi de leur côté : « Il faudra bien en finir avec cette bru-là; son opiniâtreté est invincible, il faut l'expédier pour l'autre monde. »

La fin de l'année chinoise 1872 approchait. La persécution sévissait dans le district et répandait la terreur. Anne *Lo* entendant ces rumeurs courut à la petite chrétienté voisine, *Sué-Yuen*, pour demander des éclaircissements. On s'efforce de la rassurer. Là, elle demeure trois jours, jusqu'au 28, qui était un dimanche. Comme les chrétiens étaient réunis pour la récitation des prières d'usage en pareil jour, une bande de vauriens, enhardis par les bruits de persécution, arrivent à l'improviste, tombent sur les chrétiens, les frappent, les dispersent et pillent leurs maisons. Tout le monde prend la fuite, Anne *Lo* comme les autres, et dans sa précipitation elle tombe dans la boue, ses vêtements en sont tout souillés. Ce petit accident n'est pas mentionné inutilement. Anne se réfugie chez sa fille mariée dans les environs. Le lendemain elle régagne son village où elle entre d'abord chez une pauvre femme à qui elle

faisait l'aumône. Celle-ci, voyant les vêtements d'Anne encore tout couverts de boue, répare, autant qu'elle le peut, le désordre de sa toilette. Anne rentrait chez elle le premier jour de l'an, et six jours se passèrent sans autres accidents. Le 7 (4 février) son frère arrive à la maison. « Il y a grandes rumeurs et force vexations chez les chrétiens, lui dit la belle-mère; ta sœur peut s'attendre à quelque malheur, puisqu'elle ne veut pas renoncer à cette religion; et qui sait si, à cause d'elle, nous autres nous n'aurons rien à souffrir? Mais vois donc, tu arrives, elle ne sort pas de sa chambre; ah! si quelque chrétien arrivait, elle serait bien vite en mouvement pour lui présenter le thé. Elle est insupportable à l'extrême; ces jours-ci elle est restée dehors depuis le 25 jusqu'au jour de l'an, pour commettre avec ces infâmes chrétiens toutes les turpitudes; en rentrant elle en portait encore les marques sur ses vêtements. » Le frère, surexcité par toutes ces paroles, se laissant emporter par la colère, s'élançe dans la chambre de sa sœur, la frappe rudement sur le crâne, sur les tempes, la saisit par les cheveux, la traîne hors de la chambre dans la grande salle commune. Anne, ainsi maltraitée, n'avait de sollicitude que pour son chapelet et sa croix suspendus à ses vêtements; elle craint que, dans la secousse, ces chers objets ne soient tombés; cherchant de la main, elle peut saisir sa croix, et la baise avec affection! Tel fut le dernier acte de cette chrétienne à l'approche des derniers coups! Échappée aux mains de son frère, Anne se traîne à la cuisine et s'assied par terre. Alors arrivent sur elle le beau-père et la belle-mère, armés de bâtons; ils frappent l'un et l'autre à coups redoublés, et ils frappent sans cesse jusqu'à ce que la patiente ait rendu le dernier soupir... Ainsi finit Anne *Lo*, chrétienne depuis deux ans, à l'âge de quarante-deux ans.

Marie, la jeune bru, était parmi les spectateurs de cette

brutale exécution. Comme elle était connue pour sa fidélité à Dieu, le gendre d'Anne, païen, effrayé pour elle, lui fit signe de s'enfuir : les deux vieux bourreaux respirant le sang pouvaient penser aussi à l'immoler. La bru s'enfuit donc et se retira chez une voisine. Quelque temps après elle osa rentrer et courut visiter le cadavre d'Anne. Puis elle se mit en devoir de lui rendre les derniers services, elle la lava, la changea d'habits. Marie atteste qu'elle a trouvé la tête de la martyre enflée au-dessus du front et vers la tempe ; que le ventre, battu et rebattu, avait gonflé énormément, et qu'un trou profond, trace d'un fer, avait été pratiqué dans une jambe.

Le surlendemain, 6 février, Anne fut conduite à sa dernière demeure. Plusieurs membres de la famille *Lo* accompagnaient ses restes mortels ; entre autres son propre frère, lui, qui avait tant contribué à cette mort tragique. Les marques des coups que portait la défunte ne pouvaient manquer de l'impressionner vivement. Les mouvements de colère de l'avant-veille avaient fait place à des sentiments plus conformes à la nature ; il se frappait en disant : « Malheureux ! si j'avais été présent, les deux vieux barbares n'eussent jamais osé assommer ma pauvre sœur... » Et on le vit verser des larmes !...

Il me reste un mot à dire sur Marie *Tching*, la jeune bru : c'est elle-même qui nous a été d'un secours tout à fait providentiel pour connaître ces détails ; les autres témoins sont tous païens, et quelques chrétiens et chrétiennes très-voisins avaient disparu dans la tourmente. Non-seulement les peines continuelles subies par Anne *Lo*, et le spectacle effrayant de sa fin n'ébranlèrent pas Marie, mais elle paraît décidée à marcher jusqu'à la mort sur les traces de sa sœur bien-aimée ; c'est ainsi qu'elle l'appelle. Aussi elle l'imite hardiment dans ses pratiques de religion et dans ses jeûnes. Peu de jours avant cette visite, les bourreaux d'Anne

l'avaient mise à genoux et lui avaient passé à travers la joue une aiguille, pour piquer cette langue coupable seulement de réciter des prières. Mère d'une fille de huit ans et d'un petit garçon de quatre ans, cette chrétienne paraît bien résolue, quoique âgée seulement de vingt-cinq ans, de demeurer veuve pour veiller au salut de ses enfants. Pour se fortifier au combat, elle a demandé le bienfait du Sacrement de Confirmation, à la réception duquel elle se prépare par le jeûne et de ferventes prières.

Ci-joint, en duplicata, le procès-verbal sur le martyre d'Anne Lo. Marie *Tching*, âgée de vingt-cinq ans, témoin oculaire; les deux époux, André *Tching*, âgé de quarante-neuf ans, et Élisabeth Siné, âgée de trente-sept ans, témoins auriculaires, tous demeurant dans la même maison que la défunte, ont prêté serment sur les Saints Évangiles pour attester la vérité de leurs dépositions.

Veillez agréer mes profonds hommages et me croire toujours, Monseigneur, de Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

A. ANOT,

Missionnaire apostolique du Kiang-Si.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS.

Lettre de M. ALIZERI à M. BORÉ, Supérieur général.

German-Town (Pensylvanie), 23 décembre 1874.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Comme les vacances de Noël viennent de commencer, j'ai le loisir et aussi le bonheur de vous écrire quelques lignes, et de remplir ainsi mon devoir de Consulteur provincial. Je m'empresse de vous écrire, parce que je n'ai pas toujours été assez exact dans ma correspondance avec feu notre Très-Honoré Père M. Étienne ; j'espère à l'avenir de n'avoir pas à me reprocher cette faute à votre égard. Je suis plus intimement convaincu que jamais, que la fidélité du Consulteur de chaque Province et de chaque Maison à donner ses renseignements à qui de droit, au temps marqué par la règle, empêcherait bien des désordres et aiderait beaucoup au progrès de tous. Pour le moment, il suffit de donner un aperçu général de notre chère Province ; plus tard je pourrai vous donner des renseignements plus détaillés et vous signaler plusieurs choses qui méritent bien votre attention.

Les œuvres si chères de notre Congrégation paraissent prospérer d'une manière aussi satisfaisante qu'on peut le désirer, dans les circonstances où se trouve actuellement notre pays.

Premièrement les Missions : elles sont la crème de notre vocation. On en a donné cette année en plusieurs endroits des États-Unis : dans les États de New-York, de la Pensylvanie, des Illinois, du Missouri, de la Louisiane et ailleurs. Chaque mission a eu un succès merveilleux. L'amour du travail à toute épreuve, le zèle et cette éloquence évangélique qui sait se faire toute à tous, le bon exemple de nos chers Confrères qui forment cette société d'élite destinée depuis quelque temps à évangéliser le pays, produisent, avec la grâce de Dieu, les résultats les plus heureux. Seulement, au lieu d'une société, et encore bien petite, il en faudrait deux, trois et même quatre. Hélas ! *Massis quidem multa, operarii autem pauci!*... Entre autres missions, on en a donné une, exclusivement pour les nègres, les plus polis, les mieux instruits de l'Amérique du Nord. C'était à Washington, capitale de la République. Le Père Barrotti est leur pasteur ; il est un des sujets les plus distingués du collège de la Propagande de Gênes, qui fait beaucoup de bien dans les États-Unis, et dont tous les élèves, sans exception, font honneur à notre sainte religion et à leur Maison-mère. Ce digne prêtre appela nos missionnaires pour évangéliser ses brebis de couleur noire. La Mission réussit parfaitement bien : ces braves noirs étaient très-fiers et très-charmés de ce que les blancs prenaient tant d'intérêt à leurs âmes ; et les protestants étaient étonnés de voir le noble dévouement de nos Confrères pour ce pauvre monde qu'on a récemment rendu à la liberté, sans néanmoins lui accorder pleinement l'estime et l'honneur qui sont dus aux hommes libres.

Permettez-moi de vous exprimer ici une conviction que je partage avec plusieurs de nos Confrères qui ont vieilli dans nos missions d'Amérique : c'est que, comme nous n'avons point en ce pays de paysans proprement dits qui doivent être l'objet le plus cher de nos affections aposto-

liques, les noirs devraient les remplacer dans notre cœur. Sans nul doute notre Saint Fondateur les affectionnerait tout particulièrement; sans nul doute aussi, il aime à voir ses enfants spécialement occupés au salut de ces pauvres âmes.

Quant à nos paroisses, on peut les appeler dans ce pays des quasi-missions. Nos évêques et le clergé séculier s'accordent à dire qu'elles sont de vrais modèles; seulement on n'a pas toujours autant de prêtres qu'il en faudrait, et on n'a pas toujours non plus ceux qui auraient le plus d'aptitude. Mais qu'il est difficile, même dans la vieille Europe, d'avoir la perfection dans le ministère! Il y a quelquefois de petites plaintes de ce que celui-ci ou celui-là n'est pas vraiment l'homme qui conviendrait le mieux; cependant tous donnent le bon exemple et travaillent courageusement. Après cela, il est bon de vous dire que certaines fautes que l'on remarque sont peu graves et procèdent plutôt du caractère que d'une autre source. Encore une fois, on ne peut pas s'attendre à avoir l'optimisme, et le vieil Horace avait raison quand il disait :

Hic optimus est qui minimis urgetur.

Nos collèges vont très-bien, celui du Niagara surtout; on y compte, cette année, *soixante* séminaristes au grand séminaire, et presque *deux cents* au petit. Ce nombre est magnifique pour un séminaire américain, et c'est une preuve éclatante d'une renommée bien acquise et qui grandit de jour en jour. On a commencé une chapelle, ou plutôt une église, d'après le modèle de notre vénérable église de Monte-Citorio à Rome.

Le collège du cap Girardeau va très-bien aussi. Le nombre des élèves n'est pas aussi grand qu'au collège du Niagara; la raison en est que ce collège n'est pas aussi bien situé. Il n'est pas, comme l'autre, au centre d'une popula-

tion immense et plus ou moins catholique. D'ailleurs l'affreux ouragan de 1850 qui détruisit notre collège et notre église, puis notre guerre civile, les inondations du Mississipi et d'autres malheurs menacèrent son existence même; aussi c'est presque un miracle qu'il soit encore debout. Il y a plus que cela : il est à présent un des meilleurs collèges de l'ouest.

On a embelli l'ancien bâtiment; on y a ajouté une aile, une chapelle fort jolie, une vaste salle pour les expositions annuelles, et d'autres améliorations qui rendent cette institution très-commode et même très-agréable. Chacun de ces deux collèges a son journal à lui; on le regarde comme un moyen très-facile et fort à propos pour aider les élèves à développer leurs talents littéraires. Il leur procure aussi d'autres avantages qui ne sont pas peu importants. Comme vous connaissez parfaitement la langue anglaise, je n'ai nul doute que ces deux collèges ne se fassent un honneur de vous envoyer régulièrement leurs journaux.

Le collège de Los Angelos, en Californie, va bien son train, mais non pas avec la vitesse d'un train à vapeur. La cause de cette lenteur est dans des circonstances que sans doute vous connaissez à fond, depuis la dernière visite à Paris de notre bien digne Visiteur... Nous avons deux autres collèges, mais seulement pour des externes. Le premier est à Brooklyn, dans l'État de New-York, vis-à-vis de la métropole qui porte ce dernier nom. On a bâti récemment la « Maison centrale », qui est une bâtisse très-solide et très-élégante. Cela permet à nos Confrères d'être parfaitement isolés de leurs élèves quand la chose est utile, et aide beaucoup à la régularité de la Maison. Je n'ajoute pas que nos Confrères ont mérité et gagné la confiance publique par leur dévouement et leur habileté. L'Évêque du diocèse affectionne beaucoup cette institution, et il espère, dit-il, qu'il pourra plus tard avoir le bonheur de nous confier ses

séminaristes. Le second, ce nouveau-né de nos collèges, est bien peu de chose pour le moment. Il est âgé d'un an et demi, mais, étant tout près de la Maison centrale, on en a grand soin. Il n'est pas très-pressé de grandir, mais il y a toute raison de croire qu'il grandira sûrement. C'est une institution dont on avait grand besoin pour empêcher les jeunes catholiques, qui ont des moyens, d'aller aux écoles publiques; car ces écoles, au fond, sont sans religion aucune et sèment sous main les germes du protestantisme et de l'incrédulité. Non-seulement ce collège ne nous coûte rien, mais il commence à nous aider pour les dépenses de notre Maison. Nos élèves, qui seuls enseignent toutes les classes, apprennent ainsi à se former au professorat qu'ils devront continuer après, dans des classes d'une plus haute importance pour les branches ecclésiastiques et séculières.

Voilà, Monsieur et Très-Honoré Père, un aperçu général de notre province. Je vous l'ai décrite, cette belle portion du champ de saint Vincent de Paul, comme portant des fruits exquis et nombreux. Il y a cependant, çà et là, quelques épines; ces quelques épines, je vous les ferai connaître un peu plus tard; elles ne sont ni nombreuses ni trop aiguës. Mon cœur me dit qu'il faut avant tout réjouir le bon père de famille par de bonnes nouvelles; le reste viendra à son temps. D'ailleurs, ce serait un très-grand avantage pour cette province, Monsieur et Très-Honoré Père, de vous avoir parmi nous pour quelque temps. Comme vous parlez la langue anglaise, et que les moyens de communication sont si faciles et si rapides, tous, ici, espèrent ce bonheur, et plusieurs osent croire qu'ils l'obtiendront.

Tous nos Confrères de l'Amérique du Nord ont reçu la bonne nouvelle de votre élection avec la plus grande joie, ceux-là surtout qui, comme moi, ont eu le bonheur de faire votre connaissance à Paris; tous vous recevront à bras

ouverts, mais nul d'entre eux ne vous recevra avec plus de bonheur et de joie que celui qui a l'honneur et est heureux d'être, dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre fils très-dévoué et respectueux,

JOSEPH ALIZERI,

I. p. d. l. M.

PROVINCE DU BRÉSIL.

*Lettre de M. Docé, Missionnaire à Bahia, à M. PÉMARTIN,
Secrétaire général.*

Bahia, 1^{er} décembre 1874.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Pour moi que vous avez connu enfant, et qui me souviens avec bonheur du temps où j'étais votre élève, vos désirs sont des ordres. Vous m'avez demandé quelques détails sur les œuvres de Bahia, et je m'empresse de vous adresser un petit rapport à ce sujet. Cette tâche m'est facile et douce; car j'ai l'intime conviction que les enfants de Saint-Vincent font du bien dans ce pays et y procurent la gloire de notre divin Sauveur.

Que lui seul en soit à jamais béni !

Il n'y a pas moins de cinq maisons de Filles de charité dans l'ancienne capitale du Brésil; mais chacune d'elles a des œuvres particulières.

A l'hôpital général, qui compte deux cents lits pour les malades, il y a quatorze ou quinze Sœurs. L'édifice où est installé cet établissement était dans le principe une maison qui appartenait aux Jésuites; elle est parfaitement située; elle domine la magnifique baie de San Salvador, et voit à ses pieds la ville basse avec ses grands magasins. De là on jouit d'un fort beau spectacle; l'œil embrasse en même

temps le port et une grande partie de la ville, qui va s'étendant sur les bords de la mer, à une distance considérable. Quand nos Sœurs entrèrent en possession de l'hôpital, il n'y régnait pas tout le bon ordre désirable, la propreté en était à peu près absente; maintenant on y admire un bel arrangement, qui ressemble presque à de l'élégance. Ces résultats matériels ne seraient rien s'ils n'étaient accompagnés d'autres résultats incomparablement plus précieux. Nos Sœurs ont la consolation de voir les malades se réconcilier avec Dieu avant de paraître devant lui, et il en est peu, dans ce pays où la foi est encore si vive, qui refusent, à l'heure suprême, les consolations de la religion.

Pour se rendre de l'hôpital chez nos Sœurs de la Salette, il faut passer devant la cathédrale, ancienne église des Jésuites, sur le frontispice de laquelle on peut encore voir le chiffre de la vaillante Compagnie, et aussi devant la chapelle des Capucins italiens, fréquentée par ce que la ville compte encore de bons chrétiens. Cette maison, placée sous la protection de Notre-Dame de la Salette, n'est pas encore terminée; et cela n'a rien d'étonnant, car il n'y a guère qu'un an que nos Sœurs y sont installées. Auparavant, elles étaient établies dans une petite maison on ne peut plus incommode. Dans le nouvel établissement, il n'y a pas moins de cinquante-cinq orphelines et de quatre-vingts externes; et, pour donner une éducation et une instruction chrétiennes à tout ce petit monde, il n'y a que six Sœurs, presque toutes souffrantes. La Salette a eu de bien humbles commencements: ce n'était d'abord qu'un dispensaire, où l'on distribuait des médicaments aux pauvres; peu à peu l'œuvre se développa, les enfants arrivèrent, et, à l'heure présente, cette maison fait un bien considérable, quoique les ressources pécuniaires y soient très-restreintes. Mais n'avons-nous pas là-haut un Père qui donne à manger à toutes ses créatures?

En suivant la colline, parallèle à celle sur laquelle est assis l'hôpital, on arrive, après un quart d'heure de marche, à l'asile de la Miséricorde, dirigé par quinze de nos Sœurs. Que de progrès cette maison n'a-t-elle pas faits sous tous les rapports ! Dans ces derniers temps, elle s'est augmentée d'une école externe, où affluent les petites filles : il y en a bien une centaine. Elle s'est augmentée aussi d'un nouvel asile, où les pauvres petits abandonnés n'auront plus à souffrir de l'humidité qui rendait presque inhabitables les bâtiments qui les abritaient jusqu'à présent. Devenus grands, les enfants trouvés occupent d'autres pièces où on les exerce, les garçons à des travaux manuels, les filles à des ouvrages de couture ou de broderie, etc. A l'asile, il y a au moins cent cinquante filles et cinquante garçons, sans compter les petits enfants. On ne peut assez remercier Dieu de la docilité et des bonnes dispositions des jeunes filles, quand on se rappelle combien elles étaient insubordonnées dans les commencements. Il y a de cela une quinzaine d'années.

Tout près de l'asile se trouve notre maison, la Maison des Missionnaires, dont M. Gleizes est le Supérieur. Les Missions sont la couronne de la Maison de Bahia. A cinq minutes de notre résidence, du côté opposé à l'asile, on rencontre le Sacré-Cœur. C'est un orphelinat composé de cent dix enfants et d'un personnel de sept Sœurs. Que vous en dirai-je ? C'est là que j'ai fait mes premières armes, en arrivant de France, et je me rappelle toujours mes premières émotions. Tout dernièrement, est morte, dans cette maison, une jeune Sœur brésilienne, attequée d'une maladie de poitrine. Malgré son courage, elle n'a pu supporter les fatigues inséparables de la vie de communauté, et elle est allée recevoir au ciel la couronne qu'elle aurait voulu gagner par une longue vie de travaux.

Il semble qu'en général Notre-Seigneur se contente

de la bonne volonté des Sœurs brésiliennes ; il les aime tant, qu'il se hâte de leur ouvrir la porte de son paradis.

Un peu plus loin, se trouve la cinquième maison de nos Sœurs ; elle s'appelle la Providence. C'est une des plus importantes de la ville, puisqu'il y a au moins soixante orphelines et cent trente pensionnaires, presque toutes de bonne famille. Ajoutez à cette œuvre l'œuvre de la visite des pauvres à domicile et les classes externes, remplies d'une centaine d'enfants, et vous verrez que les quatorze Sœurs employées à ces différents emplois ont beaucoup de travail et peu de repos. La présence des pensionnaires dans cette maison lui donne un charme particulier. Que de bien à faire en effet ! Ce sont des enfants qui viennent de la ville et de la campagne pour recevoir une éducation plus chrétienne que celle que l'on reçoit dans les autres *collèges* de la ville. Elles arrivent ordinairement vers l'âge de dix ans et restent en pension trois ou quatre ans au plus. Pendant ce temps, le Missionnaire chargé de la maison peut déployer son zèle pour former ces jeunes filles à la pratique de la vertu. Il travaille sur un terrain neuf, et ses efforts ne restent pas sans récompense ; il a la consolation de voir les vrais principes entrer dans ces jeunes esprits, les bons sentiments pénétrer ces jeunes cœurs, et il peut légitimement espérer qu'ils seront une sauvegarde pour ces chères enfants pendant toute leur vie. « Vous venez de parler des pensionnaires, direz-vous ; mais que fait-on des orphelinés, que deviennent-elles au sortir du collège ? » Cette question est fort embarrassante. A la Providence, comme ailleurs, on ne trouve pas facilement à placer ces pauvres enfants quand elles sont devenues grandes.

On a bien essayé de les marier ; mais on a bien vite renoncé à ce moyen, en voyant quel triste sort leur était réservé, quand elles tombaient entre les mains d'un étranger qui ne voulait d'elles que leur petite dot.

Aussi, cherche-t-on à les placer dans les familles en qualité d'institutrices particulières ou bien comme femmes de service. D'autres fois, ces enfants se réunissent plusieurs ensemble, et vivent comme des Sœurs en gagnant leur vie par le travail de leurs mains.

En finissant, un mot sur les Missions. Il y a près de vingt ans qu'elles sont fondées, et jusqu'à présent elles n'ont cessé de produire chaque année des résultats abondants, si abondants que je ne crois pas qu'il y ait dans la petite Compagnie tout entière quelque chose de plus beau. Que j'envie le bonheur de mes Confrères, du bon M. Gleizes, notre Supérieur, qui a parcouru l'intérieur tout entier et prêché un grand nombre de Missions, d'abord en compagnie de M. Pader, et puis avec M. Simon !

Ce qui augmente mes regrets, c'est que j'ai vu de mes propres yeux ce qu'est une Mission à Bahia ; je suis allé à deux reprises dans l'intérieur de la province, et j'ai bien de la peine à me résigner à ne plus aller évangéliser les pauvres gens du Sertão. MM. Bareil et Saguet ont maintenant cet honneur et ce bonheur. Qu'ils sont heureux ! Consultez la dernière lettre de M. Saguet, si exacte qu'elle ressemble à une photographie, et dites-moi si je n'ai pas raison d'être jaloux.

Ne croyez pourtant pas que je ne sois occupé que des enfants de nos Sœurs : depuis le commencement de la Mission de Bahia, nous réunissons tous les dimanches dans la plus grande des chapelles de nos Sœurs les personnes qui font partie de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et nous ne laissons pas passer une seule réunion sans leur adresser quelque instruction. Réunies aux anciennes élèves des Sœurs, elles forment un assez nombreux auditoire au moment du Carême surtout, et pendant le mois de Marie, que nous célébrons en septembre avec beaucoup de solennité.

Voilà, Monsieur et très-cher Confrère, un léger aperçu de ce que sont nos œuvres à Bahia. Pour moi, je croirais manquer de reconnaissance envers Dieu si je n'étais pas content de la position qu'il m'a faite. Je l'en remercie bien souvent et du fond du cœur. Oui, je remercie Dieu de m'avoir fait trouver à Bahia tout ce que peut désirer un Missionnaire : beaucoup de travail au dehors, et au dedans l'amour de la Règle, le bon exemple et la cordialité.

Priez pour moi Celui qui peut tout, pour que je sois enfin un des vrais ouvriers de sa céleste moisson.

Recevez, Monsieur et très-cher Confrère, l'assurance des sentiments respectueux dans lesquels je suis, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très-humble serviteur,

A. Docé,
I. p. d. l. M.

PROVINCE
DE LA
RÉPUBLIQUE ARGENTINE

M. Réveillère, Visiteur de la province de la République Argentine, nous communique quelques extraits du *Catholique Argentin*, relatifs à nos Missions de Buenos-Ayres, espérant qu'ils seront lus avec intérêt. Nous en donnons ici la traduction.

Azul, 20 juillet 1874.

*A l'Illustrissime et Révérendissime Monseigneur l'Archevêque
Dr. Frédéric Aneiros.*

Buenos-Ayres.

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME MONSEIGNEUR,

Sachant combien Votre Illustrissime Seigneurie s'intéresse à tout ce qui touche à la Mission des Indiens, je ne puis moins faire que de lui communiquer les grâces célestes qui viennent favoriser cette œuvre depuis quelques semaines.

Le saint devoir de la gratitude m'oblige à mentionner en premier lieu la noble et pieuse charité de quelques dames de Buenos-Ayres, formant la société « des Mères Chré-

tiennes » et celle « de Saint-Joseph ». Ces deux sociétés me chargèrent, immédiatement avant ma sortie de la ville, de grandes aumônes, en argent, toiles, marchandises, vêtements, et me promirent de plus la continuation de leur faveur et de leur secours. Ils ne sont pas peu nombreux les pauvres auxquels on a déjà distribué ces fruits de la charité chrétienne, ni peu nombreux non plus les « ranchos (1) » et les « casitas (2) » d'où chaque jour de ferventes prières de reconnaissance montent vers le ciel.

De même que, dans la capitale, les dames se dévouaient avec un saint enthousiasme au secours de la Mission pour les Indiens, ainsi, dans Azul, MM. le général Rivas et D. Santiago Avendaño, principalement, favorisaient et aidaient de leur puissant appui les Missionnaires dans l'œuvre de la Mission.

Après la grâce de Dieu et l'intercession de Votre Illustrissime Seigneurie, j'attribue à l'influence desdits Messieurs l'affabilité et l'attention extraordinaires avec lesquelles le général cacique Don Cipriano Catriel et sa famille nous reçoivent chaque fois que nous allons les visiter. De plus, le même cacique et sa femme me paraissent avoir quelque inclination pour le christianisme, et je suis sûr que, s'ils pouvaient comprendre l'amour infini de Dieu, qui se manifeste par le mystère de l'incarnation de Notre-Seigneur et par la fondation de la Sainte Église, ils ne tarderaient pas à se convertir. Don Catriel s'intéresse déjà aux histoires sacrées, et il goûte beaucoup les explications des différents articles de la doctrine chrétienne; cependant de là à la conversion complète il y a encore bien du chemin.

Plaise à Dieu de l'éclairer de la lumière de sa grâce toute-puissante, et de l'entraîner par la force de son irrésistible amour !

(1) Mansardes.

(2) Galetas.

Il y a quelques jours, parmi les autres Indiens du peuple, deux femmes et un enfant se sont faits chrétiens dans notre chapelle. Le fils du cacique Cachul lui-même, et quelques femmes, se préparent au baptême.

Toutefois, à ce qu'il me semble, il existe pour les femmes un inconvénient : c'est qu'une fois baptisées, quelque recommandation qu'on leur fasse, on les déterminera difficilement à assister aux offices divins. Car, d'un côté, la timidité, la frayeur et les préoccupations ; de l'autre, leur état d'extrême pauvreté, leur permettent à peine de sortir de leurs « *ranchos* » ; et on a besoin de très-grands secours pour pouvoir leur fournir les vêtements strictement nécessaires, afin que toutes puissent se présenter en public les dimanches et les fêtes. C'est là le motif pour lequel je n'administre le Sacrement de Baptême qu'avec beaucoup de prudence. Il serait facile d'en christianiser beaucoup, mais pas autant d'en faire de bons chrétiens. C'est surtout parce que les bons exemples des autres chrétiens manquent.

Je suis heureux de profiter de l'occasion pour offrir une fois de plus à Votre Illustrissime Seigneurie l'assurance de mon respect et de la considération avec laquelle je suis et serai votre très-obéissant serviteur et confrère,

FERNANDO MEISTER,
Missionnaire.

*A l'Illustrissime et Révérendissime Monseigneur l'Archevêque
de Buenos-Ayres.*

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME MONSEIGNEUR,

Demain, ma femme et moi nous aurons le bonheur de recevoir le Baptême et le Sacrement de Mariage. Je suis très-heureux en ce moment d'avoir l'occasion de la sortie d'un des Missionnaires, pour communiquer à Votre Éminence cette nouvelle, et lui faire part des sentiments qui m'animent.

Je n'ai pas oublié les promesses que je fis à Votre Excellence, lorsqu'elle vint à Bragado; et depuis lors, loin de me négliger, j'ai persisté à bien apprendre la doctrine et les prières nécessaires pour devenir bon chrétien. Grâce à Dieu et aux grands désirs que j'ai manifestés pour qu'on m'admit dans la chrétienté, les Pères Missionnaires que Votre Éminence a eu la bonté de nous envoyer, ont accédé à ma demande. Je suis très-content en voyant accomplis mes plus ardens désirs.

J'ai fait tous mes efforts pour que les personnes qui sont sous mon autorité suivent l'exemple que je leur donne avec tant de plaisir, et, grâce à Dieu, j'ai la satisfaction de faire savoir à Votre Éminence que toutes se sont montrées et continuent d'être très-exemplaires, pour pouvoir entrer dans la chrétienté. Les Pères Missionnaires nous ont aussi appris que Votre Éminence avait l'intention d'établir au milieu de nous une église et une école pour nos subordonnés. Je ne puis exprimer à Votre Éminence toute la joie que nous a causée à tous cette bonne nouvelle, et en mon nom, comme aussi au nom de mes gens, je remercie beaucoup Votre Éminence, et je la supplie de vouloir bien mettre à exécution le plus tôt possible une œuvre que nous désirons tant; car désor-

mais nous ne voulons pas nous contenter seulement d'être devenus chrétiens, mais nous voulons surtout vivre en bons chrétiens et voir nos enfants croître de même.

Nous sommes tous bien reconnaissants à Votre Éminence de la faveur qu'elle nous a faite en nous envoyant des Missionnaires pour nous instruire, nous baptiser et nous marier; nous la remercions aussi des bonnes intentions dont elle daigne nous favoriser, et nous promettons de prouver notre reconnaissance par la fidélité que nous mettrons dans l'accomplissement de tout ce que nous enseignent les Missionnaires.

Je salue respectueusement Votre Éminence, et je lui envoie les souvenirs très-reconnaissants de ma femme, de ma famille et de toutes les autres personnes de mon commandement.

Votre humble serviteur et fils ,

Signature du cacique,

† JOSÉ MARIA RAILEF.

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME MONSIEUR,

Votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie me permettra d'ajouter quelques lignes à celles qui précèdent.

Mon compagnon de Mission devait partir hier (*para el pueblo*) et remettre aux mains de Votre Seigneurie la lettre du seigneur cacique; mais il a reçu hier même une lettre de ses supérieurs, par laquelle on lui notifie de rester avec moi jusqu'à la fin de la Mission.

Comme le même cacique le communique à Votre Éminence, hier 11 août, nous avons eu l'ineffable consolation de faire chrétien et de marier le vénérable cacique D. José Maria Railef, et son épouse.

Je ne puis exprimer les admirables dispositions qui animaient le vertueux vieillard, et combien fut édifiante cette pieuse cérémonie du baptême du chef des Indiens. La vue de la ferveur, de la dévotion et de la foi avec lesquelles le seigneur cacique et sa digne épouse reçurent le Baptême et le Sacrement de Mariage excitait la sympathie et le respect de tout le monde; et ce spectacle, digne assurément des regards de Dieu, des Anges et des hommes, émut un grand nombre d'assistants jusqu'aux larmes. La plus grande partie des hommes de la tribu avaient assisté à la cérémonie, et à la fin l'Indien Sébastian (*aquel del milagro del Christo*), au nom de toute la tribu, félicita le sieur cacique du bel exemple qu'il venait de donner à tous ses gens, en se faisant le premier membre de la chrétienté, ajoutant que son exemple condamnait la conduite de quelques-uns qui essayaient d'empêcher l'effet de la Mission.

Ensuite, les Indiens et les Chrétiens manifestèrent leur joie par des feux d'artifice et des tirs au fusil et au pistolet. Au milieu de toutes ces manifestations, le vénérable cacique exprimait son contentement par ses conversations ardentes de foi, et qui remplissaient d'admiration et d'édification ceux qui l'entendaient. Au retour, le sieur cacique fut accompagné jusqu'à sa demeure par tous ses gens, qui renouvelèrent encore ici leurs démonstrations d'allégresse.

Votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie s'étonnera peut-être que le cacique ait été baptisé si peu de temps après notre arrivée dans ces contrées.

Nous avons cru devoir le faire, parce que : 1° les dispositions dudit cacique ne pouvaient être meilleures ; 2° parce

que plusieurs fois il nous demanda lui-même le Baptême, nous disant qu'il est très-vieux maintenant; qu'il craint quelque maladie imprévue et qu'il voulait mourir chrétien; enfin nous avons pensé que ce bon exemple du chef produirait un bon effet sur toutes les volontés des autres. — La Mission terminée, j'enverrai à Votre Seigneurie un rapport, où je consignerai pour la plus grande gloire de Dieu, tout ce que lui-même a daigné faire au milieu de ces pauvres mais bons Indiens.

La digne et chrétienne famille de M. Kavanagh me charge de présenter à Votre Seigneurie ses respects filials, et de demander pour elle une bénédiction spéciale de Sa Seigneurie.

De Sa Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, le très-humble et très-respectueux serviteur,

GEORGE-MARIA SALVAIRE,
Missionnaire Lazariste.

Au Très-Révérendissime et Très-Illustrissime Seigneur Frédéric Aneiros, Archevêque de Buenos-Ayres.

Lujan, le 27 septembre 1874.

TRÈS-RÉVÉRENDISSIME ET TRÈS-ILLUSTRISSIME SEIGNEUR.

Je soussigné, cacique de la tribu d'Araucana, expose à votre Excellence Révérendissime ce qui suit :

Le Dieu des miséricordes m'ayant donné le temps, dans ma vieillesse, de recevoir les Saints Sacraments du Bap-

tème et du Mariage, je désire répondre fidèlement à la voix de ce Dieu parlant par la bouche de ses saints ministres, les Missionnaires, qui ont déployé tant de zèle et tant de charité dans cette Mission, dont votre Excellence Révérendissime les a chargés.

Au bord de la tombe, accablé que je suis par le nombre des années, et nouvellement entré dans le giron de l'Église par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai voulu à la fin de la Mission faire un dernier effort, pour témoigner à Votre Excellence Révérendissime, en mon nom et en celui de toute la tribu, mes sentiments de reconnaissance, suppliant Sa Grandeur qu'elle voulût bien m'administrer le Sacrement de la Confirmation. A cette fin, j'ai accompagné ces saints Missionnaires au sanctuaire de Lajan, où Dieu, paraît-il, veut que j'arrête mes pas, ne permettant pas que j'aie à baiser la main de Votre Grandeur. La première nuit après mon arrivée j'ai été en proie à une violente hémorragie, et, comme elle persiste toujours, je crains bien qu'il ne me soit pas donné de mourir au sein de ma famille.

MONSEIGNEUR,

Je vois approcher ma dernière heure et je ne ressens aucun regret, en me comptant du nombre des enfants de l'Église; mais je mourrais plus satisfait, si je voyais réalisés les désirs suivants :

1° Que, dans un lieu plus rapproché de celui que nous habitons, on pourvût aux besoins spirituels de nos pauvres familles, en établissant, par exemple, dans le domaine de Don Diego Cabane, une chapelle administrée par un chapelain à poste fixe ;

2° Qu'un des vertueux missionnaires soit notre Père spirituel; je désirerais surtout le Père George Salvaire, de la

main de qui nous avons reçu les Saints Sacrements du Baptême et du Mariage et tant d'autres bienfaits, ayant la grande satisfaction de voir que pas un seul épi n'est resté dans le champ, puisque tout a été recueilli dans le grenier de l'Église.

Tels sont mes souhaits et ceux de toute la tribu. Je supplie de tout mon cœur Votre Excellence Révérendissime qu'elle ouvre ses mains généreuses, et qu'elle nous accorde ce que je lui demande, comme le Dieu Tout-Puissant les a ouvertes, en nous permettant de faire partie de son Église. Que Dieu Notre-Seigneur accorde à votre Excellence Révérendissime un grand nombre d'années de vie, tel est le souhait de son humble enfant pour le bien de son Église.

Le cacique JOSEPH-MARIE RAILEF.

L'ARCHEVÊQUE

Au Seigneur D. Joseph-Marie Railef, cacique de la tribu d'Araucana.

Buenos-Ayres, le 30 septembre 1874.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite de Lujan à la date du 27 de ce mois. Vous me faites part des grands bienfaits dont Notre-Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, a comblé votre vieillesse, en lui permettant d'entrer dans la véritable Église de Jésus-Christ, unique arche de salut, par le moyen du Saint Sacrement du Baptême et de recevoir en outre le non moins Saint Sacrement du Mariage.

Grande a été ma joie quand cette sainte lettre m'a été annoncée par le Très-Révérend Père Missionnaire George M. Salvaire ; plus grande encore quand j'en ai pu faire la lecture. J'espère que Notre-Seigneur, qui vous a accordé en ce moment une si grande faveur, continuera à vous combler de ses grâces, afin qu'étant un véritable chrétien, vous soyez heureux en cette vie et dans l'autre, afin aussi que vous fassiez le bonheur de tous vos gens, et que tous bientôt, vous formiez un peuple chrétien et civilisé. C'est ce que je demande sans cesse à Dieu.

Je suis très-sensible à ce que vous me dites de votre maladie, et de ce que vous n'avez pu venir jusqu'à Buenos-Ayres où j'aurais eu le bonheur de vous saluer et de vous administrer le Saint Sacrement de la Confirmation, par lequel vous auriez reçu du ciel de plus grandes grâces et une plus grande force pour bien mettre en pratique la loi chrétienne. Je prie Dieu qu'il vous rende au plus tôt la santé et qu'il vous accorde un grand nombre d'années de vie, pour le bien de votre âme et de votre tribu.

Je vous en prie, prenez bien soin de votre santé afin qu'après vous être remis, vous puissiez venir à la première occasion à Buenos-Ayres, ce qui n'a pas encore été possible. Je pense aller bientôt dans votre contrée, pour administrer à tous les chrétiens le Saint Sacrement de la Confirmation ; je le ferai aussitôt que possible.

Quant aux demandes que vous me faites, je les crois très-justes et très-louables, et je me fais une joie de vous dire que je n'ai rien négligé, et que je ferai tout mon possible pour que bientôt vous ayez une Chapelle et un Père Missionnaire, qui reste toujours au milieu de vous, et qui puisse vous instruire sur tous les points de notre Sainte Religion.

Je termine cette lettre en vous félicitant, vous, votre

épouse et toute la tribu, pour les miséricordes que le Dieu Tout-Puissant a daigné répandre sur vous et sur votre tribu, et je prie le même Dieu qu'il veuille bien à l'avenir vous combler de ses bénédictions.

† FRÉDÉRIC,

Archevêque de Buenos-Ayres.

*A Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque
de Buenos-Ayres.*

Lujan, le 3 octobre 1874.

Le vénérable cacique D. Joseph-Marie Railef a rendu sa belle âme à Dieu, cette nuit à onze heures et demie. Il a conservé sa pleine connaissance jusqu'à son dernier soupir. Sa mort a été la mort d'un juste, c'est-à-dire sainte et tranquille. Ses dernières paroles ont été celles-ci : « Ils viennent de me dire qu'une grande dame venait me chercher. » J'ai toujours cru que ce respectable vieillard, dont l'âme était si droite et si naturellement chrétienne, bien qu'il ait peu connu la Très-Sainte Vierge, n'en devait pas moins être très-agréable à Marie, qui aime tant les pauvres, les petits, et ceux qui ont le cœur humble et droit. Et qui sait si ce n'est pas par une spéciale faveur de cette tendre Mère que ce juste ait été amené à Lujan pour qu'il rendît le dernier soupir à l'ombre de son sanctuaire, et si cette grande dame qui venait le chercher n'était pas la Mère de Jésus?

Selon les désirs de Votre Grandeur, j'ai l'intention de

me rendre lundi à la Barancoza, en vue d'accompagner ses fils, consoler sa famille et exhorter la tribu tout entière.

De Votre Grandeur, le très-humble et très-reconnaissant serviteur, Q. S. M. B.

GEORGE-MARIE SALVAIRE.

Missionnaire Lazariste.

Voici encore une lettre d'un chef de tribu, rendant hommage au zèle des Missionnaires.

A Son Illustrissime et Révérendissime Seigneurie l'Archevêque de Buenos-Ayres.

Azul, 29 juillet 1874.

Je profite de l'occasion du Père Missionnaire, qui passe par cette ville, pour vous offrir mes hommages et ceux de mes officiers ; leur ayant donné avis du voyage du Señor Père Missionnaire, ils m'ont chargé de les rappeler à votre souvenir.

Je n'ai pas oublié les promesses et engagements que je fis à Votre Seigneurie, lors de sa visite en cette tribu, et je désire toujours y être fidèle. Je suis en bonnes relations et amitiés avec ces Missionnaires que Votre Seigneurie nous a envoyés pour nos indigènes, et ils me font de fréquentes visites que je reçois toujours avec un grand plaisir.

J'ai promis au Père Salvaire de lui confier mon fils Lorenzo pour qu'il l'instruise sur tout ce que doit savoir un bon chrétien (car il l'est en effet) et un homme civilisé. Moi aussi, je désire beaucoup en profiter pour m'instruire comme les chrétiens, et j'ai promis aux Pères d'entendre avec plaisir toutes leurs instructions ; j'userai pareillement de toute mon influence sur la tribu que je commande, pour qu'elle reçoive bien les Missionnaires et qu'elle envoie ses

enfants à l'école, que ces Missionnaires dirigent pour leur bien et leur avancement. Je finis ma lettre et salue votre Seigneurie en l'assurant que je suis et serai toujours votre ami et serviteur.

CYPRIEN CATRIEL.

Lettre de M. LEMESLE à M. BORÉ, Supérieur général.

Buenos-Ayres, 10 décembre 1874.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt!

Je prends la liberté de vous envoyer cette lettre pour vous témoigner avec ma reconnaissance la plus vive mon profond respect et mon affection filiale.

Le 3 octobre, après avoir passé quelques semaines bien précieuses au Séminaire interne pour me renouveler dans l'esprit de mon état, j'ai dit adieu au berceau de ma sainte vocation. Fortifié par votre bénédiction paternelle et par des conseils qui ne s'effaceraient jamais de ma mémoire, je sentais mon cœur rempli d'une douce confiance; aussi ai-je quitté la France sans regret, sans trouble, avec une satisfaction réelle et une paix indicible.

Notre voyage a été heureux, beau temps, mer calme et santé assez bonne. Les soins délicats et empressés de M. Réveillère, notre bon Visiteur, l'amabilité de M. Stollenwerk, n'ont pas peu contribué à faire disparaître le malaise presque inévitable d'une première traversée.

Je renonce à raconter les prévenances et le cordial accueil de nos Confrères et de nos Sœurs de Bordeaux, de Lisbonne, de Rio-de-Janeiro et de Montevideo. Cette charité touchante me rappelait celle de notre Saint Fondateur; et je voyais

avec plaisir que ses enfants n'avaient point oublié sur la terre étrangère les recommandations si pressantes qu'il leur faisait au sujet de cette vertu.

Mais comment peindre le gracieux accueil de nos Confrères de la province Argentine ? Qu'il me soit permis, dans mon impuissance, de dire avec l'écrivain sacré : « *Eccam quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* » Oui, ce sont bien des Frères en Saint-Vincent ; l'estime et l'amour des règles et des usages de la compagnie, le respect pour les Supérieurs, l'union au sein de la famille, voilà ce que j'ai eu la consolation de trouver ici.

Et avant même de connaître l'intérieur de nos maisons, j'aurais pu en avoir une juste idée à en juger par les sympathies dont nos Confrères sont l'objet dans la République de l'Uruguay et dans la République Argentine.

Témoin de ces démonstrations d'estime et d'affection, j'en étais vivement confus et humilié ; mais que j'ai été touché surtout à la vue des instances que l'on faisait à M. Réveillère pour nous confier des maisons dans ces contrées ! On nous propose ici toutes les œuvres de la Compagnie : Collège, Séminaires, Missions dans les campagnes, Missions chez les Indiens infidèles.

Cette insistance, ces instances plusieurs fois réitérées ne montrent-elles pas, d'après la doctrine de Saint-Vincent, que l'heure de la Providence a sonné ? Vous ne l'ignorez pas, Monsieur et Très-Honoré Père, la foi est très-vive en ces contrées et les besoins des âmes y sont très-grands. C'est d'ailleurs à notre petite Compagnie que l'on s'adresse pour remédier à ces maux spirituels. Mais que peuvent faire, malgré leur bonne volonté et leurs efforts, les Missionnaires si peu nombreux de la province Argentine ? Sans doute ils peuvent suivre le conseil de notre Saint Fondateur : « *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam,* » et je crois qu'ils le font ; ne leur serait-il pas

permis de croire que le successeur de Saint-Vincent peut être aussi, d'une manière efficace, l'instrument des miséricordes de Dieu envers tant de pauvres âmes? Ah! Monsieur et Très-Honoré Père, n'oubliez pas, nous vous en conjurons, que vous êtes le Père des Missionnaires; permettez à vos enfants d'unir leur voix à celle des nombreux infidèles qui demandent le Baptême de leurs mains, à celle des peuples de la campagne qui vivent éloignés de leur Dieu dans le vice et l'ignorance, et à la voix des âmes qui attendent, pour opérer leur salut, ces prêtres que vos enfants formeront; permettez-nous, bien-aimé Père de nous unir à toutes ces âmes et de vous supplier de nous envoyer plusieurs Confrères pour venir à notre aide: *Ad te clamamus*. Vous aimerez à vous rappeler, nous en avons la douce confiance, Monsieur et Très-Honoré Père, que le Cœur de Saint-Vincent était attiré vers les infidèles par une secrète prédilection, et vous n'oublierez pas qu'en Amérique, plus qu'ailleurs peut-être, un bon Prêtre, un bon Missionnaire est capable de tout pour la gloire de Dieu: alors bien des âmes vous en garderont une reconnaissance éternelle.

Nous vous supplions, Monsieur et Très-Honoré Père, de nous envoyer un renfort de Missionnaires, non-seulement parce que c'est un moyen de sauver beaucoup d'âmes, mais encore parce que c'est un moyen d'organiser notre province.

La province Argentine a été créée l'année dernière; ne doit-on pas en conséquence lui fournir les moyens indispensables pour son organisation? Or plusieurs Confrères nous sont nécessaires pour cela. Sans doute nous ne voudrions pas jouir au détriment d'autres maisons de la Compagnie, et nous sommes disposés à faire tout notre possible pour utiliser les secours que le pays mettra à notre disposition; mais enfin demandons-nous une chose impossible en sollicitant l'organisation immédiate de chacune de nos

fonctions dans la province Argentine ? Et serait-il indiscret de supplier votre paternité de vouloir bien favoriser, sous le rapport du personnel, notre province naissante et d'autant plus vite qu'il faut un certain temps aux Confrères pour bien apprendre la langue ?

Si chacune de nos fonctions est bien organisée dans la République, nous aurons des vocations plus nombreuses ; et le nombre des vocations augmentera surtout et pour la Compagnie et pour l'état ecclésiastique quand nos Confrères seront assez nombreux pour s'occuper avec soin et avec zèle de la direction spirituelle et de la formation morale des garçons. Dans ces contrées où la foi est vive, mais aussi où la corruption est précoce, le soin spirituel des garçons dans les écoles à l'imitation de ce qui se fait dans quelques-unes de nos maisons de l'Orient, la formation de maîtrises internes ou écoles apostoliques semble un moyen, sinon nécessaire, au moins très-utile pour avoir quelques vocations solides à l'état ecclésiastique et pour arracher un grand nombre d'âmes à la maçonnerie si puissante dans ces contrées.

Ces instances, Monsieur et Très-Honoré Père, vous sembleront peut-être déplacées sous ma plume ; elles sont le cri de mon cœur et je me ferai un devoir de vous faire connaître les impressions que j'ai éprouvées depuis mon arrivée à Buenos-Ayres. Si toutefois il y avait de l'indiscrétion dans mon langage, je me hasarderais encore à plaider les circonstances atténuantes en faveur du plus jeune Missionnaire de la plus jeune province de la petite Compagnie.

Veillez me permettre, Monsieur et Très-Honoré Père, de vous remercier encore une fois de m'avoir envoyé en Amérique. Je vous renouvelle ici de tout cœur l'assurance de ma parfaite obéissance et mon désir le plus vif d'employer, en ce qui me concerne, les moyens indiqués par nos

Assemblées générales pour la conservation de l'esprit primitif dans la Compagnie.

Je termine enfin cette trop longue lettre en vous priant d'agréer, Monsieur et Très-Honoré Père, à l'occasion de la nouvelle année, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués. Si le ciel exauce mes prières, vous aurez la douce consolation de voir se réaliser le bel avenir que vous me faites entrevoir au moment de mon départ pour la République Argentine, dans laquelle je suis heureux de répondre à ma belle vocation en travaillant de toutes mes forces à la Mission que vous m'y avez confiée.

J'ai l'honneur d'être, dans l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre fils très-dévoué et respectueux,

LEMESLE,

I. p. d. l. c. d. l. M.

Le gérant : AD. LAINE.

SOMMAIRE. — Relation de ma Sœur Ville, Visitatrice du Mexique. — Lettre de ma Sœur Lacour à M. Boré. — Lettres de Panama. — Rapport de M. Andrade.

EXPULSION DE NOS SŒURS DU MEXIQUE

RELATION

ADRESSÉE A NOTRE TRÈS-HONORÉ PÈRE

PAR MA SŒUR VILLE, VISITATRICE.

Paris, 11 avril 1875. Fête de la Translation.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Il y a trois ans, j'avais la consolation d'adresser, du Mexique, à notre vénéré Père M. Étienne, le compte rendu de nos œuvres en ce pays. Aujourd'hui, mon Très-Honoré Père, il m'incombe le triste devoir de vous rendre compte de la tempête qui a dévasté, et même déraciné, cette vigne fertile, et dispersé au loin les ouvrières qui la cultivaient. Permettez-moi, mon Père, de prendre les faits de plus haut, et de les raconter par ordre.

I

ÉMISSION DE LA LOI.

Lorsqu'en 1861, on supprima entièrement les couvents à Mexico, il fut mis en discussion si la loi qui les abolissait n'atteignait pas aussi notre Communauté. Une circulaire

du Ministre, qui nous conservait légalement, nous sauva du naufrage universel. Depuis lors, surtout depuis deux ou trois ans, on a souvent traité cette question dans la Chambre législative. Mais, jusqu'à présent, les efforts de nos ennemis avaient toujours échoué.

En 1873, peut-être dûmes-nous le retard du coup mortel, à l'apologie, pleine d'esprit, qu'écrivit, en notre faveur, un chirurgien français, très-apprécié au Mexique, et qui nous honore de son estime, quoiqu'il appartienne aux sociétés secrètes. Il prit la chose sur le ton plaisant, fit rire aux dépens de nos accusateurs, qui se turent. Lors des dernières attaques, il était absent...

L'année dernière, dès avant l'ouverture du congrès, on prépara contre nous de nouvelles batteries. Un projet de loi, contenant une quarantaine d'articles, presque tous hostiles à la Religion, fut élaboré dans l'ombre. Entre autres dispositions, on y remarque celle-ci : « Il est défendu de porter en public aucun signe de religion... La liberté des cultes est ratifiée, mais elle ne pourra s'exercer que dans l'intérieur des temples, et cela sous la vigilance de la police... Un agent de l'autorité surveillera spécialement les offices tant soit peu solennels... Sa juridiction va jusqu'au droit de faire taire le prédicateur, si, dans son discours, il remarquait quelque chose de répréhensible... etc., etc. » Tout cela au nom de la liberté. Enfin, toujours pour la plus grande perfection du libéralisme, qui reconnaît cependant à tous les citoyens le droit d'association, le vingtième article « réproouve de nouveau toutes les communautés religieuses, que leurs vœux soient perpétuels ou temporaires, et quel que soit d'ailleurs le but que l'institut se propose. Que les membres de ces associations obéissent à un seul supérieur ou à plusieurs, elles n'en sont pas moins toutes contraires à la liberté individuelle. Enfin, aucun costume religieux ne doit être toléré : il blessé la liberté de cons-

cience publique. » La circulaire légale citée plus haut est nominativement abolie.

On ajoute que : « Si quelque individu, lié par vœu à un supérieur, lui obéit, quand même ils n'habiteraient pas ensemble, ce supérieur encourra la peine que mérite son délit, etc., etc. »

Dans le mois de septembre, je fus secrètement avertie, par un député du parti rouge, dont la femme est très-pieuse, de ce qui se tramait contre nous ; car il était clair que nous étions le principal point de mire de ces messieurs, puisque notre communauté était la seule existante, depuis plusieurs années. L'on me faisait dire de mettre en œuvre tous les moyens en mon pouvoir, pour éluder, encore une fois, le coup, qui menaçait d'être décisif.

Les personnes amies à qui j'en parlai, ne croyaient pas que notre suppression fût possible, et nos ennemis affectaient de ne penser nullement à nous. Un des rédacteurs du projet de loi s'était, à d'autres époques, montré notre ami, et avait même pris notre défense dans les loges. Mais le brave homme a bien réparé sa faute, et ses Frères la lui ont fait amplement rétracter, l'établissant le principal champion de l'infamale guerre livrée aux pauvres Filles de la charité.

J'entrerai ici dans un détail, qui pourra donner une idée du manque de loyauté de ces gens : Monseigneur l'Archevêque avait été, comme moi, prévenu à l'avance du projet en question. Supposant toujours Don Juan José Baz notre partisan, sa Grandeur eut la bonté de l'aller voir. Il lui fit remarquer que ce vingtième article supprimait les Sœurs, qu'il le pria d'y veiller, qu'il comptait sur lui, etc. Don Juan reçut Monseigneur avec une extrême politesse, l'assura qu'il n'était pas du tout question de nous ; que les termes généraux de la loi ne nous regardaient pas ; qu'au pis aller, si l'on en venait à attaquer les Sœurs, il était là pour les

défendre, etc. Notre digne prélat qui connaît le personnage, abatteur d'églises, démolisseur de couvents, ne se fia guère à ses belles paroles, mais dut feindre d'y croire.

Les nouvelles lois ne furent discutées qu'en novembre. Les premiers articles se votèrent sans grande opposition ; celui qui nous concernait souleva une tempête. Depuis lors, il ne fut plus question que des Sœurs, à la chambre, dans les journaux, dans les conversations. D'une part, les accusations les plus injurieuses, les calomnies les plus infâmes et les plus absurdes ; de l'autre, de nobles et généreuses défenses, bien raisonnées et appuyées sur des faits. En outre des nombreux journaux mexicains qui écrivirent en notre faveur, les organes de la colonie française et de la colonie espagnole publièrent, sur ce sujet, des articles remarquables.

Au congrès, les débats (je pourrais dire les combats, car il y eut des voies de fait) étaient de plus en plus chaleureux. Le public, vivement intéressé dans l'affaire, remplissait les galeries, et apostrophait parfois les orateurs qui nous accusaient. L'un d'eux, voulant que son honorabilité donnât du poids à son opinion, s'écria : « Tous vous me connaissez ! » On lui répliqua : « Oui, pour un ivrogne. »

Un de nos défenseurs fut, au sortir de la Chambre, porté en triomphe jusqu'à sa demeure, par le peuple, qui entourait l'édifice. Parfois aussi ce que l'on argumentait en notre faveur devenait un grief. « Les Sœurs, dit quelqu'un, font, dans la République, l'éducation de plus de douze mille enfants. — Eh ! c'est là le mal... », répond l'autre parti... Et il disait vrai, l'éducation chrétienne de la jeunesse est surtout le forfait impardonnable qui nous a mérité l'exil.

Pour nous soustraire à la généralité de la loi, nos amis essayèrent de nous faire envisager comme une simple association de bienfaisance, plutôt que comme une commu-

nauté religieuse, ce qui donna lieu à un curieux expédient de l'autre bord. Notre plus violent antagoniste, M. Baz, remplissant en cela, mieux qu'il ne le croyait, sa promesse à l'Archevêque, recourut aux preuves, pour démentir l'assertion. Il se procura, je ne sais où, nos règles communes, et en fit la publique lecture, l'assaisonnant de commentaires, un peu différents sans doute de ceux de Saint-Vincent. Mais « sa malice a tourné contre lui » : il ne pouvait, en effet, faire un plus bel éloge de la Petite Compagnie, qu'en publiant les Règles que lui a données le Saint Fondateur. Tel fut, par le fait, le résultat de cette publication, répétée, les jours suivants, dans le journal qui nous a le plus honorées de sa haine. Des personnes nous ont dit trouver nos saintes Règles si pieuses et si sages, qu'elles ne se lassaient pas de les lire.

Pendant le cours des débats, il parut une caricature, qui représentait Don Juan José Baz, très-ressemblant, escorté d'un de ses valeureux compagnons d'armes, le fusil au poing, attaquant à la baïonnette deux Sœurs, dont l'une fait lire un marmot, l'autre soigne un malade. Les bonnes Filles paraissent ne s'occuper nullement de leurs agresseurs. Au bas de la page, on lit : *Bataille du 3 décembre*. Il paraît que, ce jour-là, ces messieurs s'étaient dépassés eux-mêmes en basses injures et en ignobles calomnies...

Cependant le temps se perdait. L'époque approchait, comme dans le procès de Notre-Seigneur, où, selon la constitution du pays, l'on ne pourrait plus promulguer les nouvelles lois ni leur donner exécution. Plusieurs séances orageuses s'étaient passées en vaines discussions sur ce point important. On résolut d'en traiter à huis-clos.

Le 8 décembre, nos législateurs placèrent des gardes dans l'intérieur des Chambres ; au-dehors ils se firent protéger par la force armée, contre le peuple qui remplissait les rues adjacentes, et ils s'enfermèrent, pour en finir avec

les Sœurs. A dix heures du soir, ils sortaient de là, traversant silencieux, et non sans crainte, la foule anxieuse, qui ne s'était pas encore retirée. L'article décisif avait passé, à une majorité considérable.

La loi, votée par les députés, fut sanctionnée d'emblée par le pouvoir exécutif, qui n'était pas étranger à sa machination; mais elle restait encore nulle, si on ne la publiait, et le temps pressait. Au Mexique, les nouvelles lois, qui sont fréquentes, se promulguent avec un grand appareil. Le canon gronde, les cloches carillonnent, la musique militaire parcourt la ville, et l'on affiche solennellement, au coin des rues, le nouveau décret.

Informées immédiatement de l'état des choses, nous étions dans l'expectative, attendant de jour en jour le son de la cloche qui annoncerait notre agonie. Cependant le silence se prolongeait indéfiniment, et nous donnait le temps de préparer de longue main notre départ, et de nous tenir prêtes à tout événement. Nous commençâmes par mettre en sûreté ce que nous avions de plus précieux : les papiers de communauté, les objets de valeur, etc. Des amis dévoués nous aidèrent en ceci, comme en beaucoup d'autres choses. Nous avons pu laisser en dépôt chez eux des objets qui ne pouvaient s'emporter, et qu'il eût été difficile de vendre; entre autres le grand et bel orgue de l'église. Nous profitâmes aussi du délai, pour visiter et remercier nos bienfaiteurs, et faire les sorties nécessaires; car, au premier coup de canon, nous étions cloîtrées *de par Lerdo* (1).

Nous ne laissons pas que d'avoir quelques alertes. Comme nous pouvions nous attendre à tout de la part de nos Gouvernants, quelques personnes craignaient qu'on ne vint nous déloger de nuit, ainsi qu'on l'avait fait plusieurs

(1) Président de la République mexicaine.

fois à l'égard des religieuses. Un soir, l'alarme fut plus forte : les enfants, les pauvres, le peuple, se rendirent en pleurs sur la place, devant la maison centrale, et y restèrent une partie de la nuit. Ce même soir, dans notre petite maison d'école de Saint-Joseph, les enfants et leurs parents s'attroupèrent éplorés dans la cour, et il fallut toute l'autorité de la Sœur servante, ma sœur Trémaudan, pour les faire sortir, et pouvoir fermer la porte ; mais le rassemblement et les pleurs continuèrent dans la rue, jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. A sept heures du soir, on avertit les Sœurs que l'inspecteur de police du quartier demandait à parler à la Supérieure, et voulait qu'on lui ouvrît la porte. Nos Sœurs étaient décidées à n'ouvrir que sur un ordre du gouverneur ; et, en cas de violence, à faire sonner leur cloche qui s'entendait au loin.

La Sœur servante descend donc, se recommandant à Dieu, et demande ce que l'on désire. Ouvrez ! Réponse négative. Le visiteur insiste, assurant qu'il vient pour rendre service, et décline son nom.

Après un assez long pourparler, une enfant interne reconnaît la voix, assure que c'est un ami, et l'on ouvre. En effet, l'excellent homme, craignant pour la sécurité des Sœurs, venait secrètement les prier d'aller passer la nuit dans sa maison, où elles n'auraient rien à craindre... Comme on le remercia négativement, il laissa néanmoins des hommes sûrs, à portée de l'aller avertir au moindre bruit.

Quoique ces craintes d'expulsion nocturne fussent sans fondement, nous prenions nos précautions, et, dans la maison centrale, nous eûmes longtemps d'avance nos paquets tout faits.

Voulant agir avec sécurité et loyauté, je priai notre chargé d'affaires de se rendre, de notre part, auprès du Président de la République ; de lui dire qu'étant décidées

à nous retirer, nous avons besoin d'un peu de temps, pour disposer notre voyage, et faire revenir nos Sœurs des provinces. Il nous l'accorda. Je lui fis aussi demander ce que nous avons à faire, quant aux œuvres. Il répondit, qu'une fois la loi publiée, nous devions les cesser; mais que, pour la pharmacie des pauvres, il était prudent de ne la fermer que peu à peu, pour *ne pas faire crier*. Son Excellence fut ponctuellement obéie.

Au Mexique, les vacances ont lieu à la fin de décembre. Nous les donnâmes un peu plus tôt et indéfinies, à nos enfants externes; nous occupant immédiatement de remettre les pensionnaires du collège à leurs familles, et d'assurer autant que possible le sort de nos chères orphelines.

Nous ne cessâmes que progressivement les distributions journalières, surtout celle des médicaments gratuits, que nous ne supprimâmes entièrement que vers la fin; sauvegardant ainsi, autant qu'il était en nous, le Gouvernement, de l'animadversion du peuple.

Enfin, le 17 décembre, le journal officiel donna au public connaissance des nouvelles lois, et on les afficha, sans tambour ni trompette, sur un mur de la place principale. Il convenait d'agir en secret, « parce qu'ils craignaient le peuple. » Comme modification à notre arrêt, Son Excellence le citoyen-président de la république, nous autorisait bénévolement à circuler encore, pendant un mois (1) (au lieu de trois qu'il avait promis), pour disposer notre voyage. Depuis lors cependant, nous ne sortîmes plus que par nécessité, et toujours en voiture, le plus cachées possible.

Parfois, nous disions en plaisantant : « Nos pauvres religieuses voudraient rester enfermées, on les met dehors;

(1) On dut plus tard nous prolonger ce sursis, les Sœurs n'ayant pu partir toutes en janvier.

nous voudrions sortir, on nous enferme : voilà la liberté de notre siècle ! »

Il faut dire que la clôture ne s'observa pas partout également. Dans certains lieux, nos Sœurs ne sortirent plus, même en voiture ; dans d'autres, elles circulèrent aussi librement que de coutume. A Vera-Cruz, où les sorties étaient plus indispensables qu'ailleurs, la police arrêta la voiture que ma Sœur Georgin avait pu difficilement se procurer. Elle réclama, et obtint un permis de circuler à pied, mais on le lui retira bientôt. Elle dut adresser un télégramme au Président lui-même, pour qu'il lui fût renouvelé. Le magistrat qui, pour ne pas perdre sa place, s'était vu obligé de lui retirer le premier permis, était peiné jusqu'aux larmes d'avoir à remplir une telle commission, et il lui indiqua secrètement ce qu'elle avait à faire pour se le procurer de nouveau.

II

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Ici commence une nouvelle période de notre relation : les dispositions à prendre pour effectuer notre prochain départ.

Nos Sœurs étaient prévenues d'avance de ce qu'elles auraient à faire, dès que la loi serait promulguée. Dans les établissements du Gouvernement, elles devaient remettre immédiatement, à qui de droit, le matériel et le service de la maison, et disposer des objets qui, n'étant pas sur l'inventaire, devaient appartenir aux Sœurs. Mais elles n'eurent pas partout la liberté d'user de leurs droits sur ce point. A Guadalajara, par exemple, et dans quelques hôpitaux de Mexico, l'administration s'arrogea la propriété exclusive, et, à part le linge de nos Sœurs, ne leur laissa

rien sortir. Elles durent enlever en cachette les objets qui leur appartenait, afin de pouvoir les emporter.

Dans les maisons libres, et notamment à la Maison-Centrale, il fallait *réaliser*. Le triste spectacle de vente, par expropriation forcée, de notre linge, de nos meubles, ustensiles, etc., dura plusieurs semaines, c'est-à-dire jusqu'à la veille même de notre départ. Pendant ce temps, notre grande cour était un vrai marché public, où se coudoyaient les acheteurs, les curieux et aussi les espions.

Beaucoup de personnes se montrèrent empressées de se procurer des objets appartenant aux Sœurs. Nos matelas surtout eurent vogue ; ces bonnes gens nous disaient avec simplicité qu'ils espéraient, par leur usage, obtenir quelque chose de la vertu de *las Santas Madrecitas* (1).

Huit à dix Sœurs ne suffisant plus à la vente, nous dûmes, les derniers jours, appeler à notre aide un commerçant, jeune homme de confiance, qui nous fut d'un grand secours. Cependant il nous était difficile de nous défaire de tout notre mobilier, ayant à loger, jusqu'à la fin, un personnel considérable ; car nos Sœurs des maisons, qui se fermaient peu à peu, nous arrivaient par bandes. Nous en vîmes à avoir à peine la vaisselle nécessaire. Nous couchions sur la paille (et encore toutes n'en avaient pas), sans draps, sans oreillers, quelques-unes sans couvertures. Il n'y avait plus dans la maison ni armoires, ni chaises, à peine les tables indispensables. L'Église et nos deux chapelles intérieures étaient dévastées ; les sacristies démeublées, et le reste à l'avenant. Le vide se faisait de plus en plus autour de nous ; cette immense maison paraissait livrée au pillage. Ah ! que c'était triste ! La même scène se passait en petit sur plusieurs autres points.

Vous serez heureux d'apprendre, mon Très-Honoré Père,

(1) Des saintes Mères.

que pour nous consoler de cette dévastation, et connaissant d'ailleurs vos intentions à ce sujet, nous avons partout donné amplement aux pauvres. Ils recevaient avec attendrissement et reconnaissance ces secours abondants, mais les derniers ; ils arrosaient de leurs pleurs la main qui les leur distribuait, et plus d'une fois nos larmes se mêlèrent aux leurs.

Cependant nous avons à enlever de la maison quelque chose d'autrement précieux que nos meubles : les restes de nos Sœurs défuntes. Un grand nombre d'entre elles reposaient tout près de notre chapelle, dans notre joli *Pan-théon*. C'est un cimetière où, selon l'usage espagnol, on introduit les bières dans des *niches* ou trous profonds, pratiqués dans l'épaisseur du mur. On comprend que nous tenions à les soustraire à toute profanation.

C'est bien ici le lieu de rappeler que la Société de bien-faisance française, suisse et belge, qui, en tous temps, a été pour nous admirable de sympathie et de procédés généreux, s'est surpassée elle-même dans ces dernières et tristes circonstances. Depuis quelques années déjà, ces Messieurs nous avaient donné, dans leur pieux et beau cimetière, un terrain à part, entouré par eux d'une jolie grille en fer, peinte en blanc et dorée. Sachant notre désir d'y transporter les cendres de nos chères compagnes, ils firent disposer à leurs frais un caveau propre à les déposer, dans la même enceinte où plusieurs autres ont déjà reçu, par leurs soins, une honorable sépulture.

Pourvues d'une autorisation de la police, nous procédâmes à l'exhumation, aussitôt que notre expulsion fut certaine. Cette funèbre cérémonie fut un trait de ressemblance de plus, aux yeux des personnes qui ont voulu comparer notre départ et ses circonstances avec ce qui aura lieu au dernier jour du monde. Nous sortîmes donc les cercueils et en fîmes l'ouverture... Nous ne pûmes nous défendre d'un

mouvement en arrière et d'une impression qui ne se peut rendre, en apercevant ces corps noircis et desséchés, mais entiers (comme cela arrive dans ce mode de sépulture). Les traits de quelques-uns étaient encore reconnaissables.

Nous les remîmes, deux à deux, dans de nouveaux suaires, et en remplîmes plusieurs grandes bières. Le corbillard fit trois voyages, accompagné chaque fois par quelques-unes de nos Sœurs. Parmi les divers sentiments dont leurs cœurs étaient attristés, plus d'une se surprit à envier le sort de celles qu'elles conduisaient au champ du repos.

Nous y fîmes aussi transporter une jolie statue en marbre de notre saint Fondateur (1), qui ornait le jardin du séminaire. Elle est placée au-dessus du caveau, au centre de l'enceinte réservée. Au milieu du mur est fixée la pierre tombale de la digne Sœur Inza, fondatrice de la province, dont les restes sont déposés aux pieds mêmes de saint Vincent. Le bon Père s'incline vers ses chères filles, et semble les couvrir de son regard protecteur.

Nous fîmes aussi rapporter au même lieu nos Sœurs enterrées dans les divers cimetières de la ville, à l'exception d'une seule, inhumée depuis trop peu de temps; mais les Messieurs de la Société de bienfaisance nous ont promis de l'y transporter, dès que ce sera possible. Ce triste devoir accompli, je me sentis plus disposée à quitter une demeure abandonnée déjà par nos saintes défuntés. Avant de partir de Mexico, nous eûmes la triste consolation d'aller encore une fois prier sur leur tombeau et leur dire un dernier adieu.

Quant à l'Hôte divin, que nous avons le bonheur de posséder dans trois endroits à la Maison-Centrale, il ne la

(1) Cette statue est la copie de celle que la Convention fit ériger, au Panthéon, en l'honneur de Saint-Vincent, et dont l'original est dans la cour de l'hospice des Enfants-trouvés, à Paris.

quitta que peu d'heures avant nous. Heures lugubres et glaciales, comme celles que l'on passerait enfermé vivant dans un vaste et froid sépulcre...

III

CONDUITE DES AUTORITÉS A NOTRE ÉGARD.

Dans la lutte à outrance engagée contre nous, nos ennemis l'avaient emporté, et se trouvaient maîtres du champ de bataille. Comme ils avaient en mains la toute-puissance, nous pouvions nous attendre de leur part à bien des vexations. Quoique nous n'en ayons pas été entièrement privées, il faut convenir cependant que nos vainqueurs auraient pu davantage écraser leurs victimes... à cause surtout du dépit qui troublait leur triomphe, voyant notre attitude calme, loyale et ferme, devant leur tyrannie. Devons-nous leur savoir gré de n'avoir pas porté plus loin leur abus de pouvoir? J'en doute. Ils nous voyaient entourées de nombreux amis, devenues l'objet d'un surcroît de vénération et des regrets presque universels. Il était donc de leur intérêt de garder certaines précautions. Cependant il fallait bien nous vexer un peu, et surtout tâcher de nous trouver en faute. Voici, à ce sujet, une petite histoire :

Une jeune Sœur, originaire de Zacatecas, exclue par le conseil, obtint, à force de promesses et de larmes, la révocation de son arrêt. Nous lui dûmes d'avoir de son père la permission de s'expatrier, et l'envoyâmes à Vera-Cruz. A peu de jours de là, un jeune homme d'assez bonne façon se présente, avec une lettre qu'il dit être du père de cette Sœur, dans laquelle il défend à sa fille de partir, et lui enjoint de se mettre à la disposition du porteur, son représentant, et chargé par lui de la reconduire dans sa famille. Nous répondons à ce monsieur que la chose est

très-facile, et le dirigeons sur Vera-Cruz, avec une lettre pour la fille, et une autre pour la Sœur servante, à qui nous disions de lui ôter l'habit, et de la remettre au représentant de son père.

Ma Sœur Auziès exécuta nos ordres; mais sur la demande de la jeune personne, qui répugnait à voyager seule avec l'individu, elle lui donna une Sœur pour l'accompagner jusqu'à Mexico; comme elle y arriva très-tard, nous lui permîmes, pour le même motif, de passer la nuit chez nous.

A onze heures, le portier monte à la porte du dortoir avertir que des gens, dont l'un dit être juge, exigent qu'on leur ouvre, sans vouloir dire pourquoi ils viennent. On le renvoie demander à ces messieurs l'ordre dont ils doivent être munis, et surtout les prier de dire quel est l'objet de leur visite. Ils s'y refusent, somment d'ouvrir la porte, menacent de la faire enfoncer, etc. Après un assez long délai, l'idée me vient que notre pauvre Sœur pourrait bien être l'objet de tout ce bruit. Je la fais lever à la hâte, et lui dis d'appeler par son nom son protecteur improvisé, pour voir si ce n'était pas lui qui la réclamait... Je ne m'étais pas trompée... Je fais aussitôt ouvrir à M. le juge, dont on avait requis l'autorité, et qui parut fort contrarié du retard que j'avais mis à obéir à ses injonctions. Je le reçus poliment, lui exprimai mes regrets de ce qu'il n'eût pas dit de suite ce qu'il désirait, l'assurant qu'il aurait été obéi sans délai, etc. Le réclamant me pria de le laisser parler seul à seul avec sa protégée. Je les fis entrer au parloir; ce fut l'affaire d'un instant, et il l'emmena. L'affaire, croyions-nous, était finie : trompeuse illusion...

Le surlendemain, une assignation me sommait de me rendre, le jour suivant, à la principale prison de la ville, pour y rendre compte de la scène de l'autre nuit. Notez que la loi permet que les juges aillent prendre à domicile

la déclaration des *Dames honnêtes*, et ils sont dans l'usage de le faire; mais au Mexique nous ne méritons plus ce titre...

Je me trouvai donc à l'honorable rendez-vous, à l'heure et au jour indiqués, accompagnée de nombreux amis, entre lesquels je citerai le digne M. Martin, correspondant de la Compagnie transatlantique à Mexico. Il me serait difficile de vous exprimer, mon Très-Honoré Père, toute la bienveillance de ce bon monsieur à notre égard. Les nombreux services qu'il a rendus, et qu'il continue de rendre à la communauté dans ces tristes affaires, nous le font considérer comme notre insigne protecteur. Plusieurs dames dévouées, parmi lesquelles M^{me} la Présidente de la Société catholique, ne voulurent pas me quitter. M. Pascual et ma Sœur économe étaient aussi avec moi. Escorte respectable, mais inutile. Tous durent rester au dehors. Il était un peu plus de dix heures du matin; après quelques instants d'attente, je fus introduite seule dans l'étroite chambre où l'on interroge les criminels. Je me trouvai en face de mon visiteur nocturne, sans autre témoin que son secrétaire qui écrivait, relégué dans un coin de la pièce. La séance dura jusqu'à cinq heures du soir.

Elle se passa, d'une part, en allégations mensongères, en questions astucieuses; de l'autre, en réponses qui ne satisfaisaient pas l'honorable magistrat. L'acte d'oppression qu'il avait commis, en nous forçant à ouvrir, sans l'ordre du gouverneur et les autres formalités prescrites, le mettait dans son tort; or il fallait, à tout prix, rejeter la faute sur nous, et je comparaisais sous l'accusation de résistance à l'autorité.

Un procès-verbal était déjà rédigé, et, pour m'obliger à faire une déclaration qui y fût conforme, on usa de mille détours, de questions captieuses, de conseils perfides, de menaces même... Mon constant refus de reconnaître pour

vrais les mensonges écrits, et déjà signés par les autres témoins oculaires, mettait mon juge hors de lui, surtout me voyant fort calme. Il se mordait les lèvres, se levait avec violence, allait et venait dans l'appartement, me traitant de menteuse... Comme il continuait à me presser, j'en vins à lui dire que, quand bien même il me ferait fusiller (j'apercevais par la fenêtre les soldats de garde devant la prison), je ne consentirais jamais à dire ou à signer quoi que ce fût de contraire à la vérité.

Enfin M. M..., avocat habile et dévoué, qu'on avait fait avertir, se présenta comme conciliateur. Il formula un acte qui couvrait la faute du juge, sans fausser les faits. J'y exprimais le regret de l'avoir fait attendre, ne le connaissant pas, etc. Je signai, et fus libre. Il en était temps. Je courais le risque d'être incarcérée; mais je ne m'en affligeais pas... J'avoue cependant que, durant ces longues heures, je compris quelque chose de ce que le doux Jésus dut éprouver en présence de ses juges. De leur côté, nos Sœurs comparent l'inquiétude, qui les oppressait à mon sujet, aux angoisses de la sainte Vierge, lorsqu'elle apprit l'arrestation de son divin Fils...

Malgré la longueur de ces détails, je ne puis cependant taire ceux-ci, chers au cœur d'une Fille de charité : Parmi les personnes qui eurent le dévouement de m'accompagner, et dont la présence *sur le palier de l'escalier* gênait visiblement mon juge, il y avait aussi des pauvres... Une malheureuse femme aliénée, qui ne voulait plus quitter les Sœurs, et que nous devons garder à la Maison centrale, m'avait suivie (*pardonnez-moi l'expression*) comme un chien fidèle s'attache aux pas de son maître. Elle resta dans la rue pendant sept longues heures, en faction devant le mur qui me renfermait, exposée aux rayons du soleil; ce qui lui causa une grave maladie dont elle faillit mourir.

J'étais partie le matin, pourvue seulement d'une tasse

de café. Vers quatre heures de l'après-dînée, la porte de notre petit prétoire s'entr'ouvrit; une main s'avança et me présenta, sur un plateau proprement recouvert d'une blanche serviette, une tasse de chocolat et un petit pain blanc, dont les circonstances ne me permirent pas de profiter. Je sus depuis, avec attendrissement, que cette attention délicate, je la devais à une pauvre mère de famille que nos aumônes aidaient à vivre. C'était pour moi le voile de la Véronique.

Je pourrais citer encore d'autres marques de dévouement de la part de mes sentinelles protectrices; mais revenons à la pauvre enfant, cause de tout ce train.

La lettre, en vertu de laquelle on nous l'avait réclamée, était controuvéee; j'en reçus depuis une de son père qui lui accordait son consentement, désormais inutile. Enfin ce brave homme, prévenu de ce scandale judiciaire (dont je répugne à révéler les suites), vint lui-même à Mexico chercher sa fille, et m'exprima, avec une profonde peine, son regret de tout ce qui était arrivé. Passons à quelque chose de plus intéressant.

Un célèbre cynique n'a-t-il pas dit: « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose? » L'ignoble leçon compte, de nos jours, de nombreux et dociles disciples. Mais aussi, il est écrit que quelquefois: « L'iniquité se ment à elle-même... » En voici un cas.

M. Baz avait bien osé dire au Congrès, que la Visitatrice des Filles de la charité, *étrangère* (péché capital), avait adressé au Supérieur général un télégramme, par lequel elle s'informait de ce qu'elle avait à faire au sujet des Sœurs mexicaines, gent inutile, dont elle regrettait d'avoir à payer le voyage. — « Concevez-vous, appuyait l'orateur, après les avoir *tandues* (1) et affublées comme

(1) Au Mexique, avoir les cheveux coupés est, pour une femme, une espèce d'ignominie; et l'épithète de *pelona* (pelée) une grossière injure.

des masques... ? » Le but, aussi stupide que méchant, de cette assertion était d'indisposer nos Sœurs du pays et leurs familles.

Les faits étant venus la démentir, il fallut changer de tactique. — On les emmène de force, s'écria-t-on ; c'est un rapt affreux ! — Et vite la presse *libérale*, défenderesse des opprimés, appelle l'attention du gouvernement sur un si criant abus. Voilà donc celles qui, hier, ne valaient pas le voyage, devenues, aujourd'hui, si précieuses, que pour les enlever nous nous exposons à tout... Mais ne craignez rien ; la patrie leur procurera de généreux protecteurs.

La veille du premier départ de nos Sœurs, fixé au 15 janvier, vers cinq heures de l'après-midi, je vois arriver M. le gouverneur (ou préfet) de la capitale, accompagné de six ou sept autres employés, escorté d'un bon nombre d'agents de police, qu'il appose aux diverses portes et fenêtres, par lesquelles il est à craindre que nous ne nous évadions, ou ne fassions disparaître nos prisonnières.

Il avait bien choisi le moment : la foule des visiteurs remplissait les parloirs et encombrait la grande cour. Les familles et les amis des voyageuses désignées venaient leur dire adieu, et M. le gouverneur put, à première vue, se détromper au sujet d'une autre accusation portée contre nous : celle de tenir les Sœurs au secret, les soustrayant à la visite de leurs parents, afin de les entraîner plus facilement à notre suite... Grâce sans doute à cette première impression, ce monsieur se montra constamment fort poli.

Il me déclara donc, avec assez de convenance, le motif qui l'amenait et que voici : Il était envoyé par le *Suprême Gouvernement*, pour voir chaque Sœur en particulier, et s'assurer ainsi si elle partait bien de son plein gré, ou si elle ne subissait pas quelque contrainte. Vous dirai-je, mon Très-Honoré Père, que je me rappelai le célèbre édit d'Auguste qui remua l'univers, et dont le seul but vrai, celui de la Pro-

vidence, était de faire naître le Christ au lieu désigné par les prophètes? Nos Césars républicains avaient aussi leur objet, vain ou coupable, et Dieu s'est servi de leur démarche pour faire inscrire, à sa gloire et à leur confusion, dans les fastes du Mexique, que, pressées par eux, trois cents faibles filles ont librement abandonné leur patrie et ses avantages, plutôt que de se dépouiller de l'humble livrée de servantes des pauvres.

Immédiatement j'acquiesçai aux désirs de M. le préfet; je l'installai, avec ses assesseurs, dans notre grande chambre de travail, et passai la première à la direction : Noms, prénoms, âge, nationalité. — L'on écrit. — Et puis la question importante : « Partez-vous de plein gré? » — Réponse affirmative. Alors, de sa part, offres de protection et de bons offices : on ne nous renvoyait pas, seulement la loi ne nous permettait plus de vivre réunies, ni de conserver notre costume; mais, à part ce détail, on nous verrait avec plaisir continuer nos œuvres de charité; on nous donnerait volontiers de l'emploi dans les hôpitaux et dans les écoles, etc. On supposera facilement ce que je répondis à ces bienveillantes absurdités. Puis passèrent ma Sœur Assistante, ma Sœur Économe, la Directrice du Séminaire, et plusieurs autres, à qui l'on répéta les mêmes propositions, et qui firent les mêmes réponses.

L'inutilité de ses efforts refroidit un peu le zèle de M. le gouverneur, et l'interrogatoire finit par s'opérer avec un peu plus de promptitude; promptitude d'ailleurs nécessaire, puisqu'il y avait à interroger plus de cent vingt Sœurs, réunies ce jour-là à la maison centrale. Ces messieurs ne levèrent la séance qu'à près de sept heures et demie, me priant de faire réunir, le lendemain dans l'après-midi, les Sœurs des autres maisons de Mexico; parce qu'on ne permettrait à aucune de s'embarquer sans l'avoir examinée. Je pris les mesures nécessaires pour que personne ne manquât à

l'appel, et le résultat de l'examen fut le même que la veille (1).

Les mêmes formalités furent remplies dans toutes les localités où nous avions des Sœurs ; mais cela n'était pas encore suffisant. Pensant que peut-être, au moment de s'éloigner de la patrie, quelqu'une de nos Sœurs mexicaines *se repentirait* (c'est leur expression), les vigilants magistrats de Vera-Cruz répétèrent leur interrogatoire auprès de chacune des partantes, lorsqu'elles allaient monter à bord.

Il ne sera peut-être pas hors de propos d'entrer dans quelques explications. — Nos gouvernants étaient extrêmement vexés de voir partir les Sœurs du pays ; ils ne s'y attendaient pas, quoiqu'un de leurs éclaireurs, envoyé pour sonder le terrain auprès de quelques-unes, eût été repoussé avec perte. Ils espéraient se débarrasser des étrangères et disperser facilement les autres. Déçus dans leur attente, ils voulaient au moins retenir les plus jeunes, se faisant forts de la loi, qui laisse les filles sous l'entière autorité paternelle jusqu'à l'âge de trente ans (2). Elles durent produire le consentement écrit de leur famille ; encore fit-on à plusieurs mille tracasseries. Il fallut, dans plus d'un cas, que les parents se présentassent en personne.

Puis on employa aussi les témoignages perfides d'un compatisant intérêt ; on ne craignit pas de descendre à l'adulation, presque à la séduction, comme les antiques persécuteurs, dont les nôtres suivent les traces. Ils s'attirèrent, comme ceux d'autrefois, des réponses bien propres à les déconcerter, si l'esprit qui les anime était capable de cette faiblesse.

(1) Il est bon de dire que M. le gouverneur venait trop tard ; notre examen s'était passé avant le sien.

(2) A moins cependant qu'elles ne se marient ; car dès l'âge de seize ans, elles peuvent, malgré père et mère, contracter alliance avec qui il leur plaît. Dans ce cas, l'autorité publique les émancipe et leur donne droit.

La réponse unanime fut : « Nous partons pour suivre notre vocation. » Mais elle ne s'exprima pas toujours dans les mêmes termes. Citons-en quelques variations :

« — Votre engagement à votre communauté n'est que temporaire. — Non, Monsieur, il est pour la vie. — L'autorisation de vos parents pour être Fille de la charité est limitée à votre patrie. — Non, je suivrai ma Communauté partout et toujours. Vous entendez, Messieurs? Jusqu'à la mort. » — L'expression profonde avec laquelle la Sœur nous répétait cette déclaration, nous fit comprendre celle qui dut l'animer, en la prononçant.

« — C'est bien dommage de déguiser votre beauté sous ce ridicule costume. Ce vilain chapeau sied bien mal à votre gracieux visage : débarrassez-vous-en donc. — Monsieur, j'espère que ma cornette ne tombera de ma tête, que quand celle-ci tombera avec elle. »

A une autre : — « Persévérez-vous à vouloir vous embarquer? — Oui, je vais chercher un pays vraiment libre, où il me soit permis de vivre et de mourir fille de la Charité. »

A l'une des plus jeunes séminaristes : — « Vous êtes trop jeune pour prendre une pareille détermination. On vous a fanatisée... Vous subissez une contrainte morale... On vous séduit. — Oh! non, Messieurs, répond la chère enfant avec une charmante candeur, la Communauté ne voulait pas m'emmener si jeune, et m'avait déjà remise à ma famille. Mes parents, me voyant inconsolable, sont venus eux-mêmes prier de me reprendre. » En effet, sa mère était venue nous la ramener.

Soit pour essayer de la vaincre, soit pour s'égayer de l'énergique naïveté avec laquelle notre jeune Sœur se défendait, messieurs les interrogateurs continuèrent à lui opposer mille difficultés taquines. Ils la poussèrent tellement à bout qu'elle répondit aux chaleureuses offres de service par lesquelles ils terminèrent : — « Merci, Messieurs, je

n'ai besoin de rien; mais, s'il me manquait quelque chose, je préférerais demander l'aumône que de rien accepter de votre part. »

Le zèle paternel de nos magistrats, après tant de défaites, crut un moment à un triomphe : — « Partez-vous de votre propre vouloir? — Non, Messieurs. — Ah!!! (*en voilà enfin une*). — Mais... Eh bien?... — Non, je ne pars point par ma volonté, mais par la vôtre. C'est votre Président et vous autres, Messieurs, qui m'obligez à m'expatrier, et je pars contrainte par vous... »

On nous a rapporté que, peu flattés des répliques qu'ils s'étaient attirées de la part de leurs compatriotes, nos interrogateurs auraient dit : qu'elles avaient été grossières, les Espagnoles fières, les Françaises polies... Qu'eût-ce été si nos Sœurs Mexicaines n'avaient été retenues par mes recommandations d'être convenables, et par la crainte de m'attirer quelque désagrément?

La déception a été complète : la bienveillante protection des autorités n'a pas eu la consolation d'arracher de nos mains une seule *victime* ; car je ne puis donner ce titre à une pauvre fille, qui avait déjà reçu de nous sa sentence d'exclusion.

Le côté plaisant de l'affaire est que les délégués du *Suprême Gouvernement* étaient venus, en toute conscience, remplir près de nous une imposante formalité, à laquelle ils désiraient donner toute l'importance que méritait la chose. Mais leur gravité dut être bien troublée, et le tout dégénéra presque en farce théâtrale, par la manière dont nos Sœurs l'envisagèrent. Quelques-unes se présentèrent en riant; et certainement les rires et les plaisanteries de celles qui attendaient, dans le corridor, leur tour à l'examen, durent arriver jusqu'aux oreilles des respectables magistrats, et leur faire sentir le ridicule du rôle qu'ils jouaient. Ceux de Vera-Cruz le comprirent enfin, et répé-

tèrent plusieurs fois qu'ils n'étaient là que pour obéir *comme employés*; mais que, pour leur part, ils admiraient la fermeté de nos Sœurs.

Lorsque M. le gouverneur sortit de la maison centrale avec son accompagnement, une de nos enfants, qui le suivait à dessein, surprit cette parole : « Quelle énergie ! Quelles femmes fortes ! C'est admirable ! pas une n'a failli... » Plus tard, d'autres expliquèrent le mystère : *Elles sont hallucinées !...*

Quand la séance fut finie, je crus devoir offrir des rafraîchissements à ces bons messieurs : ils avaient tant parlé ! Ils refusèrent, heureusement. S'ils m'avaient prise au mot, j'aurais été bien attrapée : nous étions à peu près sans verres dans la maison.

Cependant les criaileries des journaux et le mauvais vouloir du gouvernement contre nous en arrivèrent au point que, sur la fin, il tardait à nos amis mêmes de nous voir parties et hors de leurs atteintes. Peu s'en fallut que, l'avant-veille de notre départ de Mexico, on ne retint ma Sœur Goenry aux arrêts (ou pire), sur l'accusation d'une malheureuse femme, dont elle avait autrefois aidé la fille à se soustraire aux pièges que sa mère tendait à son innocence.

IV

MANIFESTATIONS DE L'OPINION PUBLIQUE. — REGRETS DES POPULATIONS ET DES PAUVRES. — ATTACHEMENT ET DÉVOUEMENT DE NOS ENFANTS.

En commençant ce paragraphe, je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas le *Mexique* qui a chassé les Filles de la charité, mais seulement le *parti anti-religieux*, actuellement au pouvoir. On peut dire que la *Nation entière* nous

pleure, et il me semble qu'il serait presque aussi injuste de lui imputer notre expulsion, que de rendre la *France* responsable des horreurs de la *Commune*.

Les détails qui suivent, et d'autres plus significatifs que nous taisons, paraissent autoriser une réflexion faite à ce sujet. On a appliqué à la mesure prise contre nous par le président Lerdo ce que dit un profond politique, lorsque Napoléon I^{er} fit fusiller le duc d'Enghien : c'est plus qu'un *crime*, c'est une *faute*...

Sans parler de tout ce qu'a dit contre cette mesure la presse périodique *non vendue* (1), il s'est publié un grand nombre de brochures et d'écrits, qui l'ont anathématisée. Une multitude d'énergiques protestations se sont élevées, de tous les points de la République (même de ceux qui ne possédaient pas de Sœurs), adressées au Congrès, au Président ou à la conscience nationale. Il serait long de les citer toutes; et d'ailleurs nous savons que le peuple continue d'élever la voix contre les lois hostiles à la Religion qu'on veut lui imposer, et que, selon une lettre amie, les protestations pleuvent, même depuis notre départ.

Ces manifestations expriment, toutes, trois objets principaux : — Réclamer, en général et avec force, contre l'oppression (ou persécution) systématique qu'on fait peser sur les citoyens restés fidèles à la foi de leurs pères; — Protester surtout contre l'article qui attaque les Filles de la charité, et en demander la révocation; — Enfin défendre la Nation mexicaine de la flétrissure que va lui imposer, devant l'univers civilisé, le bannissement des Sœurs, et en rejeter la honte tout entière sur le front de ses mandataires infidèles, asservis par les sociétés secrètes.

La Protestation des Dames de Guanajuato, remarquable

(1) Le journal catholique de Mexico, qui a rendu compte de notre dernier départ, s'est mis en deuil, c'est-à-dire encadré de larges bandes noires, comme c'est l'usage en annonçant une grande calamité publique.

par une énergie hors ligne, mérite d'être citée textuellement. La voici presque en entier (1) :

« Messieurs les Députés du Congrès général de la République, les femmes catholiques de votre Nation osent élever leur voix jusqu'à votre auguste Assemblée; usant en cela d'un droit que vos devanciers nous ont gracieusement octroyé, tout en se réservant celui d'être sourds aux réclamations des opprimés, et d'étouffer la voix du plaignant, s'il se permettait d'évoquer des vérités par trop sévères.

« Nous sommes convaincues que nous ne serons pas écoutées. L'esprit de parti est décidé à ne rien voir, à ne rien entendre, et pour obéir à la consigne reçue, le franc-maçon irait jusqu'à faire brûler le monde entier. Nous parlerons néanmoins, parce que nous tenons à faire connaître les vrais sentiments du peuple. Nous ne voulons pas que l'univers indigné attribue à notre nation, sage et persécutée, les infamies de ses mandataires qui l'ont trahie; nous avons besoin de manifester notre foi et de soulager notre indignation.

« Vous vous emparez de nos temples, vous espionnez, et vous dépouillez nos prêtres, vous démolissez nos plus saintes institutions; mais de quel droit? Vous n'y êtes même pas autorisés par ce fatras de sottises que vous appelez la *Constitution*.

« Vous proclamez la liberté, et vous poursuivez les ministres du Seigneur; vous prêchez l'indépendance, et vous enchaînez l'Église; vous donnez la liberté d'association, et vous exiliez quatre cents Mexicaines, coupables de s'être associées pour faire du bien aux malheureux.

« Vous avez bien mérité, Messieurs, des maîtres auxquels vous avez juré servage, et la Maçonnerie peut être

(1) Guanajuato est une ville de l'intérieur, importante par ses riches mines d'or et d'argent; c'est le chef-lieu de l'État de son nom. Nous y avons deux établissements.

fière de vous !... Mais en revanche les anathèmes de l'Église vous écrasent, les peuples vous maudissent, et la société tout entière vous a en horreur.

« Car vous avez réduit sans pain des familles nombreuses ; sans mères, des milliers d'orphelins ; sans enseignement, des populations entières ; sans secours, des centaines d'infirmes ; sans consolation et sans ressource, une immense multitude de malheureux. Vous avez déchiré tous les cœurs honnêtes, répandu le deuil et la désolation au sein des familles et fait verser d'amères larmes, dont l'abondance surpasse celle des libations de vos ignobles festins.

« Vous avez bafoué l'opinion publique dont vous deviez être les organes, et maintenu l'indignation du peuple, en dirigeant contre lui la bouche menaçante des canons dont vous vous êtes entourés ; vous avez couvert d'opprobres les quelques hommes généreux, qui ont eu la noble hardiesse de défendre nos droits. Et au sortir de votre brutale session, vous êtes allés vous vautrer dans d'immondes orgies, pour y célébrer votre infâme triomphe, à la manière de Néron, qui, du haut d'une colline, contemplait et chantait l'incendie de Rome, livrée aux flammes par ses ordres.

« Nous déclarons donc, à la face du monde, que l'homme qui abuse ainsi de sa mission est un traître ; que celui qui outrage et méprise notre sexe est un vil impudent ; que celui qui attaque et calomnie les Filles de la charité est un lâche esclave ; que celui qui fait ou signe des décrets contre la Religion de ses pères, peut être un député des loges maçonniques, mais non du peuple mexicain, qui proteste en masse contre votre audacieuse insolence.

« Et puisqu'une vaine panique a transformé en *Quakers* (trembleurs) des hommes qui se disent encore chrétiens, nous autres, femmes, jurons de résister autant que possible aux lois des Juliens modernes. Nous obéirons jusqu'à la

mort à nos Pasteurs, soit qu'ils nous parlent du haut de la chaire, du fond de l'exil ou de dessus l'échafaud.

« Nous protestons ne plus reconnaître pour frères, pour époux, ni même pour fils, ceux qui ont trempé dans l'inique bannissement des Sœurs (1). Enfin nous sommes prêtes à souffrir, avec joie et courage, toutes les persécutions que cette protestation pourra nous attirer.

« Nous supplions les journaux catholiques de reproduire cette manifestation, et de vouloir bien donner place, dans leurs colonnes, aux signatures de toutes les Dames mexicaines, que nous invitons à s'unir à nous.

« Nous désirons aussi que les feuilles impies elles-mêmes publient ce document, fussent-elles le souiller de leurs injures et de leurs moqueries; afin que tous sachent que la tyrannie qui s'érige en loi n'en est pas moins l'objet de la réprobation de tous les gens de bien. »

Guanajuato, 31 décembre 1874.

En réponse à cette invitation, de tous côtés arrivaient aux journaux bien pensants, des déclarations en ces termes, ou à peu près : « — Nous adhérons en tous points à la protestation des Dames de Guanajuato, et les remercions d'avoir pris l'initiative. » — (Lieu et date); puis les signatures, remplissant plusieurs colonnes.

Dans d'autres villes, les Dames ont voulu faire leur protestation propre; celle des Dames de Mexico même est aussi très-belle et très-forte, quoique moins insultante.

Parmi les manifestations de la classe ouvrière, nous citons en particulier celle des artisans de Puebla (2). Leur

(1) On nous a assuré qu'une des dames signataires, dont le mari est député, avait envoyé un exprès à Mexico, pour s'informer sûrement s'il avait voté en faveur de la nouvelle loi. Dans ce cas, elle avait déjà tout disposé pour son divorce. Heureusement il n'y eut pas motif.

(2) Ville de fabriques, où il y avait deux maisons de Sœurs.

adresse au Congrès est courte, énergique et forte de quatre mille signatures.

Leurs adieux à nos Sœurs furent déchirants. Une nombreuse commission se présenta chez elles, au nom de tous les ouvriers, les pria de vouloir bien se réunir, ainsi que les enfants internes qui leur restaient encore, et l'un de ces humbles et énergiques chrétiens prononça le discours suivant, plusieurs fois interrompu par ses sanglots et ceux de toute l'assemblée. En le traduisant, je ne puis moi-même retenir mes larmes :

« Une loi néfaste, avorton d'un parti tyrannique et contraire au sentiment universel de notre infortunée patrie, vous arrache du milieu de nous... Votre exil, lâchement prémédité par les iniques sicaires de l'impiété, est le dernier anneau de la pesante chaîne que, dans leurs ténébreux desseins, ils ont résolu d'imposer aux Catholiques. Mais, tôt ou tard, le glorieux étendard de notre religion sainte flottera victorieux sur les ruines de ses ennemis.

« L'heure de la souffrance a sonné pour le Mexique. L'empire du mal domine notre époque, et infiltre ses pernicieuses influences dans la Société moderne. Le peuple pourrait revendiquer ses droits, briser la chaîne dont on veut l'asservir ; mais, pour cela, il faudrait répandre bien du sang. Nous souffrons donc, résignés, et en expiation de nos fautes, le fléau que la justice de Dieu nous impose. Mais malheur aux impies, quand arrivera le jour de la vengeance céleste !

« Peut-être n'est-il pas éloigné. L'ange exterminateur semble planer déjà au-dessus de nous, vibrant sa flamboyante épée.. Mais vous partez ! parce que la divine Sagesse veut sans doute vous préserver des scènes d'horreur qui menacent notre nation.

« Vous partez ! Heureusement la semence que vous avez répandue fructifiera, malgré les efforts de nos despotes.

Au moment suprême de la lutte, la Religion trouvera, dans chacun des enfants élevés par vous, un valeureux athlète. Dans chacune des jeunes filles placées par vous sous la protection de la Reine des vierges, la vertu trouvera une martyre. Dans chacun de ces cœurs, que vous avez consolés et encouragés, la vérité aura un rempart contre les attaques des doctrines perverses.

« L'iniquité vous bannit loin de la plage mexicaine. Nos humbles demeures restent tristes et froides, comme le toit que n'abrite plus l'amour d'une mère. Nos hôpitaux et nos asiles sont abandonnés et déserts, semblables aux temples où ne résonnent plus les hymnes sacrées, et où les lampes sont éteintes.

« Nos malades sont livrés à des mains mercenaires, nos enfants exposés au souffle pestilentiel des écoles anti-chrétiennes. Nos filles sont privées de vos pieux conseils et de votre tendre vigilance ; et l'enfant, abandonné par des parents sans cœur, a perdu la Mère que la charité lui donna.

«... En tant de lieux de notre patrie, nous avons vu votre dévouement...! Ah! notre reconnaissance est immense, comme l'attachement que nous vous avons voué; et votre souvenir se conservera au fond de nos cœurs attristés, comme *l'immortelle* qui fleurit auprès des tombeaux.

« Vos ennemis, qui sont aussi les nôtres, n'ont pu supporter les reproches muets de votre vertu, et ils vous repoussent loin du sol mexicain. Leur âme basse s'alimente de mesquines vengeances; irrités de ce que vos enseignements sont, pour l'enfance, un préservatif contre les leurs, ils font retomber leur lâche courroux sur de faibles femmes.

« Le Sanctuaire des lois est devenu un infernal conciliabule, où l'on vomit le blasphème contre le Christ et son

Église. Cette assemblée, dont la majorité a apostasié la foi de ses pères, ne se soutient que par la force des baïonnettes ; elle n'a de règle que la consigne des sociétés ténébreuses, et le monde entier peut lire sur son front le signe des réprouvés. Voilà, nos Sœurs, ceux qui vous bannissent de notre fertile continent.

« Non, ce n'est pas le Mexique ! Non, ce ne sont pas les Fils de l'*Anahuac* (1), qui voudraient affliger vos cœurs. Non ! mille fois non !... Que l'exécration des nations civilisées retombe sur les coupables !

« Vous l'avez vu : la partie saine de vos compatriotes vous aime, parce que vous êtes charitables ; elle veut vous conserver, parce que vous êtes miséricordieuses ; elle vous admire, parce que vous êtes héroïques ; elle vous compatit, parce que vous êtes victimes ; elle vous vénère, parce que vous êtes martyres...

« Lorsque le calice de vos larmes bénies sera présenté devant le trône de l'Éternel, pour lui demander la régénération du Mexique, permettez qu'il soit augmenté par les pleurs des malades, qui s'assemblent aux portes des hôpitaux pour vous empêcher d'en sortir ; par les sanglots des enfants de Marie, qui voudraient déchirer leurs vêtements et se couvrir de cendres, en signe de deuil ; par les cris des orphelins, qui s'attachent à vos habits pour vous suivre ; par les gémissements des malheureux, que vous nourrissez, par les prières des ministres sacrés, qui ont offert la victime d'expiation pour détourner le châtiment dont nous sommes frappés ; enfin, par les supplications de ces humbles classes ouvrières, qui demandent au ciel de ne pas éloigner de leurs enfants leurs anges tutélaires.

« Victimes immolées sur l'autel que notre pauvre Mexique appelle *Liberté*, vous irez chercher protection et asile

(1) Plateau élevé, sur lequel est bâti Mexico.

dans ces pays qu'ils nous disent être gouvernés par des tyrans, et vous l'y trouverez. Partout on vous désire, parce que votre mission est la charité, votre aliment les privations, votre Patrie le monde entier.

« Le plus grand nombre d'entre vous a vu le jour sous notre beau ciel, d'où l'on vous exile... Ah ! n'oubliez pas que nous sommes vos frères, et que nous pleurons votre absence. D'autres, abandonnant patrie, famille et bien-être, sont venues au Mexique pour être nos mères, nous faire du bien, et instruire nos enfants. Aujourd'hui, un parti sans cœur vous chasse... Ah ! du moins emportez nos bénédictions et notre reconnaissance, dont nos larmes sont la preuve ; et sachez que les vrais Mexicains n'oublieront jamais vos bienfaits.

« Nous vous remettons, avec une copie de ces adieux, celle de notre réclamation au congrès ; les signatures en sont les mêmes. Veuillez les emporter dans votre exil, comme un gage des sentiments qui animeront nos cœurs jusqu'à la mort, au souvenir des dignes Filles de la charité.

« Adieu, nos Sœurs ! Ah ! notre cœur se brise, en vous adressant ce déchirant adieu ! Partez avec la foi et la patience des martyrs. Mais, de grâce, sauvez notre patrie de l'opprobre qui l'attend en Europe ! Dites que ce n'est pas le *Mexique*, mais le misérable parti anti-catholique qui vous expulse. Daignez conserver notre souvenir, comme nous conserverons le vôtre. Adieu, nos Sœurs ! Adieu ! que le ciel vous bénisse, et que des bannières plus hospitalières vous protègent ! »

Dans une autre visite, ils s'exprimèrent ainsi :

«..... Nous venons, au nom de tous les artisans de cette province, vous dire, nos Sœurs, le dernier adieu... !

«..... Ceux qui vous parlent ne sont pas les riches du monde, ni les savants, ni les puissants... Nos vêtements mêmes vous disent notre humble position, et nos mains

calleuses attestent notre application au travail. Donc, ce n'est pas mus par l'intérêt, ni poussés par les conseils d'autrui, mais inspirés par notre propre cœur, que nous venons vous donner ce témoignage public de notre gratitude et de notre sympathique vénération...

« Ceux qui nous gouvernent non-seulement ne nous donneront pas de secours dans notre indigence, mais ils ne nous procureront même pas le travail qui pourrait nous en préserver. Et ils vous chassent ! Vous, dont le cœur maternel prêtait une oreille compatissante à nos plaintes et à nos demandes... !

«... Votre exil est une épreuve ; mais le jour arrivera où nous redeviendrons *libres*, et alors nous espérons vous revoir, semant de nouveau parmi nous les bienfaits de la charité...

«... Nous vous aimons, nos Sœurs ! Tous les jours de notre vie, nous bénirons votre mémoire, et maudirons vos lâches persécuteurs... »

Ici la Sœur servante arrêta la chaleureuse indignation de l'orateur, et l'en reprit doucement ; lui rappelant que le Chrétien ne doit jamais maudire, mais tout pardonner, et prier même pour ses ennemis, à l'exemple de son Sauveur. Elle engagea tous les assistants à offrir à Dieu l'amertume de leur sacrifice, pour obtenir de sa miséricorde le salut de ceux qui causaient leur douleur. Elle fut comprise et immédiatement obéie.

Mais ces braves gens ne pouvaient se résoudre à dire aux Sœurs le dernier adieu. Tous voulaient les voir, et puis les revoir encore une fois... Après la commission des ouvriers, vinrent les chefs d'ateliers et les propriétaires des fabriques. Puis, une troisième visite les réunit tous.

Cette dernière séance fut des plus touchantes. Comme gage de leur reconnaissance et de leurs regrets, ces bons artisans voulurent offrir aux Sœurs un *souvenir*. On fabri-

qua donc exprès un grand nombre de jolis rubans moirés, larges de 5 centim., longs de 115 centim. Leur couleur, douce et triste, est le lilas foncé. Ils portent imprimés en lettres d'or : « *Los Fabricantes y Tejedores del Estado de Puebla, á las muy dignas Hermanas de la caridad, en testimonio de eterna gratitud. Puebla, diciembre 25 de 1874.* »

« Les ouvriers des fabriques de tissage de Puebla, aux dignes Filles de la charité, en témoignage d'éternelle reconnaissance. Puebla, 25 décembre 1875 (1). »

Ces rubans furent présentés par deux petites filles vêtues de blanc. Dans leur simplicité, ces bons ouvriers priaient nos Sœurs de se les nouer au bras. Et comme elles embrassèrent les enfants, ils s'écrièrent émus : « Vous à qui cette faveur est permise, embrassez nos mères pour nous ! »

Tous et toutes sanglotaient. Mais l'attendrissement fut à son comble, quand maîtres et ouvriers, se jetant à genoux, supplièrent nos Sœurs de les bénir, en signe de pardon, et pour les mettre, eux et leurs familles, à l'abri des châtimens que mérite leur coupable patrie.

On leur distribua des médailles qu'ils reçurent avec vénération et baisèrent avec amour. Ils s'étaient proposés de s'opposer en armes à notre départ ; mais les avis de personnes sages les retinrent *pour un temps*.

Dans la petite ville de Matamoros (2), les manifestations furent des plus énergiques. Un jour, quatre cents hommes (et le lendemain mille) se présentèrent chez les Sœurs. Ils venaient leur exprimer leur vénération et leurs profonds regrets ; les suppliant de ne pas partir, parce que, dans

(1) J'ai le plaisir, Mon Très-Honoré Père, de joindre à cette relation un de ces rubans, symboles de tant de larmes.

(2) Ce Matamoros, surnommé Izucar, est situé dans la province de Puebla, et diffère du port du même nom, dans le golfe du Mexique.

cette localité, elles n'avaient point d'ennemis et pourraient continuer leurs œuvres en paix.

Un vieillard, élevant la voix au milieu de la réunion, s'écria : « Mes amis, ce ne sont pas des signatures qu'il faut ici (faisant allusion à Puebla), ce sont des armes ! J'ai quatre-vingts ans, mais je saurai encore dérouiller mon fusil ! » Son exclamation fit écho, et ils s'en allèrent de là chez un général retiré de l'armée, le priant de se mettre à la tête de la rébellion, devenue un devoir.

Les Sœurs durent s'évader furtivement de l'endroit, pour ne pas donner lieu à une révolte, qui peut-être n'est que retardée.

A Morelia (1), le peuple alarmé et irrité jurait qu'il ne permettrait jamais qu'on lui enlevât *ses Mères*. Nos Sœurs durent quitter la cornette, s'envelopper la tête d'un châle, comme les femmes du pays, sortir de nuit par la maison du voisin, et s'en aller par petits groupes, pour ne pas attirer l'attention, dans une maison du faubourg, attendre la diligence, qui dut changer l'heure de son départ.

Quand, le lendemain, on sut que les Sœurs étaient parties, toute la ville se mit en deuil. Les fenêtres furent fermées, et l'on appendit des crêpes aux balcons.

Dans les adieux particuliers, dont nous allons encore citer quelques détails, il y a, comme dans les protestations publiques, certaines pensées exprimées presque par tous : — Notre départ du milieu d'eux est en punition de leurs péchés. — Dieu nous éloigne sans doute pour nous mettre à l'abri des terribles châtimens, qui vont fondre sur le Mexique coupable. Un saint prêtre nous disait, qu'il lui semblait entendre la voix des anges, lorsqu'abandonnant à la justice de Dieu le temple de Jérusalem, ils s'écriaient : Sortons d'ici ! sortons d'ici ! — Enfin, au milieu de leur

(1) Chef-lieu de la province de Michoacan, à 69 lieues O.-N.-O. de Mexico.

peine, une seule chose les console : l'espoir *certain* de notre retour, peut-être *prochain*..... Dieu le sait !

En somme, on peut dire que le départ des Sœurs de la Charité du Mexique est regardé, par la grande majorité des habitants, comme une calamité publique. Chacun nous pleure *comme on pleure un fils unique porté au tombeau*. Les larmes versées à notre sujet formeraient des ruisseaux. Nous les avons vues inonder le visage vénérable de dignes évêques, de respectables ecclésiastiques, couler brûlantes des yeux d'hommes graves et recommandables. Ils en ont baigné le pont du navire qui allait nous emporter...

Le peuple, dont ses représentants ont méprisé la voix, les a versées en abondance aux pieds du Seigneur et aussi aux nôtres... Les pauvres ont élevé de partout leurs gémissements vers leur Père qui est aux Cieux... Et nos enfants ! Nos pauvres enfants ! Je ne puis encore y penser sans m'attendrir. Depuis les petits innocents de l'asile jusqu'à nos chères enfants de Marie, leur douleur est inconsolable. Ah ! mon Père, vous nous pardonneriez d'avoir plus d'une fois mêlé nos pleurs à tous ceux que nous faisons verser.

Souvent nous nous sommes dit avec une espèce d'effroi : « Nous autres nous pardonnons, et sans doute notre bon Jésus pardonnera avec nous à nos ennemis ; car, en réalité, ils ne nous font aucun tort, au contraire ils nous rendent service, nous procurant l'honneur de souffrir pour Dieu. Mais tant de larmes ! celles des enfants surtout, comment en répondront-ils ? Et ces malédictions que les clameurs des pauvres appellent sur leur tête, pourront-ils donc y échapper ? »

Revenons à Morelia et laissons parler nos Sœurs :

« Dès qu'on apprit dans la ville que notre expulsion était projetée, l'alarme se répandit dans toutes les classes. Dans

l'espérance d'apaiser la justice divine, nos pieux habitants eurent recours à la prière. On fit dire une quantité de messes. Plusieurs de Messieurs les chanoines appliquèrent chaque jour la leur à cette intention. Les églises ne désemplissaient pas; on faisait des neuvaines, on célébrait des triduo. M^{gr} l'Archevêque ordonna un mois de pénitence générale. Mais quand arriva la nouvelle que la loi était votée, et qu'on sut avec quel dédain le gouvernement avait accueilli les protestations qui lui étaient adressées de toute part, la douleur fut à son comble.

« Une foule de Messieurs et de Dames venaient nous exprimer leur peine, en versant des torrents de larmes. Ils mettaient à notre service leur personne, leurs biens, leurs maisons. Plusieurs avaient déjà désoccupé une partie de la leur, et l'avaient fait meubler à notre usage, espérant que peut-être nous céderions à l'orage pour un temps, et consentirions à laisser momentanément notre costume, plutôt que d'abandonner le pays.

« Les diverses Sociétés de bienfaisance, qui toujours avaient été pour nous remplies de généreux procédés, vinrent, par commissions, nous dire leur affectueuse estime et leurs profonds regrets. Non contentes d'écrire à ce sujet à ma Sœur visitatrice, elles députèrent deux de leurs membres, pour nous accompagner d'abord à Mexico, ensuite à Vera-Cruz. Un de ces Messieurs, qui avait sa fille au séminaire, eut le courage de la conduire lui-même à bord, lors du premier voyage.

« Une Dame fut aussi commissionnée, l'excellente doña Eligia Páramo. Elle attendit un mois à Mexico le départ des dernières Sœurs, vint avec nous à Vera-Cruz, coucha même une nuit sur le navire, et ne nous quitta, noyée dans les larmes, qu'au moment où il allait partir.

« Nous eûmes alors aussi la visite et les pleurs d'un respectable père de famille, dont nous avons les deux filles

à notre collège. Il fit exprès le long et coûteux voyage de Morelia à Vera-Cruz, pour nous apporter le dernier *adieu* de ses enfants et nous offrir le sien.

« Nous avons su qu'en ce triste jour du second et dernier embarquement des Sœurs, notre deuil fut de nouveau porté à Morelia, par toutes les Dames et par nos chères élèves.

« La Société de bienfaisance a payé tous les frais de notre voyage à Mexico, et contribué à ceux de la traversée. La Maison sera conservée, et les œuvres s'y continueront *jusqu'à notre retour.* »

Encore un mot de Guanajuato :

« Aussitôt que les journaux apportaient des nouvelles du Congrès, on les dévorait. S'ils publiaient quelque bonne défense des Sœurs, l'espérance renaissait, et l'on venait nous en faire part.

« Les gens nous disaient de faire prier nos enfants, et de prier nous-mêmes, pour qu'il plût à Dieu d'épargner à leur ville un si grand châtement. De leur côté, ils offraient à cette intention des messes, des neuvaines, des aumônes. Les enfants de la Maison se levaient à minuit, pour aller prier à la chapelle. Nos deux cents enfants de Marie, dont plusieurs appartenaient à la haute classe, promettaient de réciter, les unes mille *Ave Maris Stella*, les autres mille *Magnificat*. D'autres s'engageaient à s'habiller de serge, pendant un certain temps.

« Un jour, il se publia je ne sais quel décret. Elles crurent que c'était l'arrêt fatal ; elles couraient éperdues dans les rues. Les marchandes de la halle quittèrent leurs échoppes pour accourir à l'hôpital, qui retentissait de cris. Les hommes pleuraient comme de petits enfants.

« Quand notre suppression fut décidée, les principales familles vinrent nous offrir leurs maisons, où nous serions tout à fait chez nous. D'autres nous voulaient emmener à

leur *hacienda*, ou maison de campagne, où nous aurions une chapelle et un aumônier. Les Fondateurs prétendaient que le privilège de posséder les Sœurs leur appartenait de droit (1).

« Les Dames, aussi indignées qu'affligées, adressèrent au Gouvernement une réclamation des plus énergiques (citée plus haut). La Présidente de la Conférence de charité tomba malade de chagrin.

« Le jour où nous remîmes à l'administration le service de l'hôpital, un Monsieur, qui se trouvait présent, s'appuya sur la rampe de l'escalier en poussant des cris déchirants. Nos malades, en larmes, nous suppliaient de ne pas les abandonner. La foule assiégeait la maison; il fallut mettre des gardes pour empêcher le désordre.

« Beaucoup de personnes nous faisaient des cadeaux. On nous donnait de l'argent pour la route, des châles, des mouchoirs, des sacs de voyage, du vin et d'abondantes provisions. En retour, on voulait, *comme reliques*, quelque chose qui eût appartenu aux Sœurs, ne fût-ce que des lambeaux de nos vêtements usés, de vieux souliers, etc.

« ... Quelques heures avant notre départ, M. l'aumônier emporta le Saint-Sacrement, que nous avions le bonheur de posséder dans notre chapelle intérieure depuis vingt-cinq ans ! C'était le jour de Noël ! ...

« Quand nous montâmes dans la diligence, la masse du peuple en larmes ne la laissait pas avancer. La police dut ouvrir le chemin... Nous marchions déjà, que ces pauvres gens ne pouvaient croire à notre départ, moins encore s'y résigner... Ils nous criaient : « Dès que ce sera possible,

(1) Jusqu'ici on n'avait pas eu au Mexique une idée juste de la Communauté. — Les gens pensaient que nous allions être *exclotées*, comme le sont là-bas les religieuses, et nous voulaient donner l'hospitalité, ainsi que ces saintes filles la reçoivent dans plusieurs familles.

revenez ! revenez ! Oubliez qu'on vous a chassés... Ah ! ce n'est pas nous qui l'avons fait !... »

« A la maison des Orphelins, quand les premières Sœurs partirent, ces pauvres petits, jetant les hauts cris, s'élançaient sur la voiture, espérant l'arrêter... Les dernières Sœurs sortirent en cachette... »

A Silao (1), la maison est une fondation spéciale, dont la propriété est assurée aux pauvres.

« Les familles riches, disent nos Sœurs, nous ont rendu de grand cœur toutes sortes de services : surtout elles ont recueilli nos pauvres orphelines. Une bonne dame en a reçu quatre, me disant que, s'il en restait d'autres à placer, elle les recevrait bien volontiers...

« Quant aux pauvres, je renonce à peindre leur douleur : ils pleuraient, criaient et se demandaient s'il serait bien possible que Dieu permit un pareil malheur. Nos enfants de Marie étaient inconsolables, et disaient que Notre-Seigneur les punissait de leur peu de ferveur et de docilité à nos avis... »

La Sœur servante de la petite ville d'Irapuato (2) nous dit : « Une multitude de pauvres entouraient la maison, nous suppliant à grands cris de ne pas les abandonner. Craignant quelque désordre, je priai un bon monsieur de vouloir bien essayer de calmer la foule. Je n'avais pas le courage d'y aller moi-même, car à peine une Sœur paraissait-elle, que les femmes la serraient dans leurs bras, et elle ne pouvait plus s'en arracher. Notre ami alla chercher un garde ; mais, comme on crut qu'il était là envoyé par l'autorité, on l'accabla d'injures et de menaces, et il dut s'en aller.

« Les gens protestaient qu'ils ne se retireraient pas sans

(1) Petite ville auprès de Guanajuato. On nous écrit que le gouvernement fait des démarches pour s'emparer de la maison.

(2) Aussi auprès de Guanajuato.

avoir obtenu quelques *reliquias* des Sœurs, — des médailles, des chapelets ou quelque objet qui nous eût appartenu. — Nous passâmes ainsi plusieurs jours, n'entendant que des sanglots et ne voyant que des larmes.

« Tout le monde tenait à honneur de nous apporter quelque cadeau. Les pauvres nous donnaient des poules, des œufs, comme provisions de voyage ; les riches, des pièces d'or. Et comme on voyait arriver les Sœurs de divers points plus éloignés, qui faisaient halte chez nous, on était attentif à nous envoyer le dîner tout préparé, même des lits et tout ce qu'on pensait nous être utile.

« Enfin arriva le jour fatal du départ, que tant de prières et de pénitences, surtout de nos Enfants de Marie, ne purent empêcher... C'était le 5 janvier. La foule, qui depuis plusieurs jours entourait la maison, commença à se réunir dès quatre heures du matin. Plusieurs personnes passèrent la nuit en prières dans notre chapelle.

« ... Les Dames, vêtues de noir, vinrent nous prendre dans leurs voitures ; un grand nombre de messieurs à cheval les accompagnaient. M. notre digne curé nous donna sa bénédiction, étouffé par ses sanglots... Nos cœurs se brisaient en nous éloignant de cette pieuse et excellente petite ville... A peine pûmes-nous traverser la foule, pour arriver jusqu'aux voitures. Les clameurs de la multitude retentissaient au loin. Ce nombreux et triste *convoi* nous accompagna à la distance de cinq lieues. Là, nouvelle et déchirante séparation. Ces bons messieurs, fondant en larmes, nous suppliaient de leur promettre de revenir, au jour où l'on nous rappellerait. »

Voici comment s'expriment nos Sœurs de Saint-Louis Potosi (1) :

« A peine eut-on connaissance du fatal décret que la

(1) Chef-lieu de la province de ce nom, à 110 lieues Nord de Mexico.

consternation fut générale. Nous ne voyions partout que des gens en larmes... Chacun prit fait et cause pour les Sœurs, surtout auprès du bon Dieu. MM. les ecclésiastiques appliquaient tous les jours la sainte Messe. C'étaient des neuvaines..., des triduo. Les Dames de la haute société allèrent trois fois en pèlerinage au Sanctuaire de la Sainte-Vierge. Nos Enfants de Marie, au nombre de plus de deux cents, redoublèrent de prières, ainsi que nos pauvres malades. Une d'elles, infirme et paralytique, s'imposa un jeûne de trois jours. Nos petits enfants de l'asile allèrent jusqu'à se priver de leur dessert, pour obtenir de ne pas nous perdre...

« M. le gouverneur fit tout ce qu'il put, auprès du Président de la République, pour l'empêcher d'approuver la loi votée par la chambre. Il écrivit aux gouverneurs des autres *États* pour les engager à réclamer comme lui.

« Il nous suppliait de rester, nous garantissant la liberté nécessaire pour continuer nos œuvres, tout en conservant notre costume. MM. de la municipalité s'opposaient aussi à notre départ. On leur répondit : que nous ne pouvions pas nous mettre en opposition avec le *Suprême Gouvernement*.

« Quand il s'agit de placer nos orphelines, elles furent reçues, avec toute espèce d'égards, dans des familles recommandables. Chacun tenait à honneur de recueillir les enfants élevées par nous ; mais ces pauvres petites étaient inconsolables.

« Les Dames adressèrent au Gouvernement une *protestation* qui, comme tant d'autres, n'eut aucun succès. Les derniers jours surtout, notre maison ne désemplissait pas. On nous faisait des cadeaux pour le voyage.

« Les plus respectables membres de notre clergé ne faisaient que pleurer, disant que quelque grande calamité allait certainement tomber sur leur ville, après notre départ. Le jour qui le précéda, M^r le Vicaire apostolique de

la Basse-Californie, se trouvant là de passage, eut la bonté de venir nous bénir. Prêchant quelques jours après, il s'écria : « Pardonnez-leur, Seigneur, quoiqu'ils sachent fort bien ce qu'ils font : plus ils sont coupables, plus ils ont besoin de miséricorde. »

« M. le Directeur des Enfants de Marie passa une partie de la dernière nuit en prières. Quand nous nous rendîmes à la diligence, à trois heures du matin, il nous attendait, avec une foule considérable, pour nous voir encore une fois.

« Un de MM. les commerçants de Saint-Louis s'affecta tellement en apprenant notre départ, qu'il en tomba malade, et mourut quatre jours après. »

Nos Sœurs de Léon nous disent : « Pendant que notre procès s'instruisait, beaucoup de gens venaient à la maison et, sans oser nous parler, ils nous interrogeaient du regard. Comme ils nous voyaient calmes et sereines, vaquant comme de coutume à nos occupations jusqu'à la fin, ils se prenaient à pleurer. Souvent nous leur disions : « Ne pleurez pas sur nous ; pleurez sur vous-mêmes et sur votre patrie... » Hélas ! ils ne le comprenaient que trop, et c'était bien là le plus amer sujet de leurs larmes...

« Les habitants de Léon (1) présentèrent une chaleureuse réclamation au Gouverneur et aussi au Congrès, les suppliant, au nom de l'humanité et de l'honneur, de ne pas infliger ce nouvel opprobre au Mexique...

« Pendant les prières publiques, qui eurent lieu comme partout ailleurs, on vit des gens se traîner à genoux, dans la rue, d'une église à l'autre.

« La veille de notre départ, comme nous avions remis tout le service de l'hôpital à nos bons administrateurs, qui ne voulaient pas le recevoir, nous n'avions pas eu le temps

(1) Entre Guanajuato et Guadalajara.

de nous préparer à manger. Plusieurs familles, l'ayant su, se disputèrent l'honneur de nous envoyer à dîner; et notre table était déjà abondamment garnie, quand Monseigneur l'Évêque nous envoya supplier d'aller dîner chez lui.

« Ce digne prélat, plein de zèle et de feu, se préparait à publier un mandement énergique contre les persécuteurs de l'Église. Il s'attendait à le payer *au moins* de l'exil, et ses dispositions étaient déjà prises, pour être prêt à tout événement.

« Il était le fondateur et le protecteur de notre hospice, et s'est toujours montré le bienveillant ami des enfants de Saint-Vincent. On peut juger quelle profonde peine lui a causée notre bannissement. Nous ne pûmes refuser son honorable et pressante invitation.

« M. le commandant de la garnison était aussi l'ami et le protecteur des Sœurs... Il nous confiait ses soldats malades, et ne savait que faire pour nous faciliter leur service et nous remercier de nos soins.

« Ce brave et loyal général s'était, jusqu'à la fin, refusé à croire que son pays pût en venir à l'excès de supprimer les Filles de la Charité. Quand il n'y eut plus à en douter, il nous témoigna son chagrin en ajoutant : *Vous reviendrez!*... Nous avons su que, le lendemain de notre départ, il avait refusé la musique militaire qu'on lui demandait pour une fête. Il ne permit pas non plus qu'on célébrât la sienne, qui arrivait un des jours suivants.

« M. Joachim Gonzalez, respectable vieillard espagnol, protecteur et insigne bienfaiteur de l'hospice de Léon, n'eut pas le courage de nous dire adieu, ni de nous voir nous en aller. Deux jours avant notre départ, il partit lui-même pour Guadalajara, et pleura pendant toute la route. La nuit qui suivit son arrivée, il fut atteint d'une attaque d'apoplexie dont il ne revint pas. »

La Sœur servante de la maison de Charité de Guadalajara (1) nous dit :

« Notre bon administrateur ne pouvait se résoudre à notre départ; il s'écriait dans sa peine : « Non, non; cela ne peut être!... Dans peu vous serez de retour. » Il nous supplia, les larmes aux yeux, de faire une dernière charité à l'établissement, en lui désignant quelqu'un de confiance qui pût y continuer tout le bien possible; ce que je fis. Nos cent-six orphelines nous ont promis de nous attendre deux ans, avant de se retirer.

« Notre maison servit aussi de refuge à nos Sœurs des hôpitaux, car on n'attendit pas la publication de la loi pour les en faire sortir. Je leur laisse le soin de dire elles-mêmes ce qu'elles ont souffert, de la part d'un gouverneur qui, peu de jours auparavant, les comblait d'éloges.

« Nos chères Sœurs passèrent trois semaines chez nous, où toutes les personnes de bien vinrent leur témoigner leur estime et leurs regrets; puis elles se dirigèrent vers le port de San-Blas, où elles ont dû s'embarquer pour la Californie. »

A Jiquilpan, qui est un gros bourg au-delà de Guadalajara, le deuil fut aussi général. Les Sœurs devaient faire cinq lieues à cheval; elles furent accompagnées par plus de soixante hommes, à cheval aussi, le digne curé en tête. En arrivant au lac de Chapala, il fallut se séparer, et les larmes coulèrent en abondance.

On traverse le lac sur un petit bateau à vapeur, dont le capitaine ne voulut rien accepter pour le passage des Sœurs; heureux, disait-il, de pouvoir ainsi leur manifester sa vénération et ses regrets. La traversée est de six heures, après quoi, on prend la diligence. Dans les diverses localités où nos Sœurs passèrent, on ne les laissa point aller

(1) Seconde ville de la République, capitale de la province de Jalisco, à 100 lieues N.-O. de Mexico. Il y avait quatre maisons de Sœurs.

à l'hôtel : chacun voulait les loger et les posséder chez soi.

Voici comment s'expriment nos Sœurs de San-Andrés-Chalchicomula, petite ville située près du Pic d'Orizaba :

« Impossible de peindre la commotion douloureuse que produisit la nouvelle de notre expulsion ; ce ne furent plus que prières et neuvaines. On faisait célébrer tant de messes pour *obtenir grâce*, que les prêtres n'étaient pas en nombre suffisant pour satisfaire tout le monde... Les petits enfants de l'asile allaient, eux aussi, faire l'Adoration devant le Saint-Sacrement, s'y tenant à genoux des temps considérables, demandant à Dieu, disaient-ils, qu'on ne leur enlevât pas *leurs Mères*... Nous partagions tellement la peine de tous, que la santé de nos Sœurs en était altérée...

« Comme notre maison est à peu près sur la ligne de Mexico à Vera-Cruz, nous avons l'avantage de donner l'hospitalité à plusieurs Sœurs, qui prenaient les devants. Nos braves habitants nous envoyèrent des vivres en si grande abondance, que nous en laissâmes beaucoup à nos pauvres ; car les fondateurs et les bienfaiteurs veulent conserver la maison, en attendant notre retour. Plusieurs familles nous offrirent de nous aider à loger nos voyageuses.

« On nous apportait aussi de l'argent, *comme viatique*. En nous remettant leur modeste offrande, les pauvres pleuraient de ne pouvoir nous donner davantage... Parmi les personnes aisées, il se fit une souscription qui produisit une somme assez considérable.

« On ne craignait pas de nous dire que le soulèvement en armes ne tarderait pas, et que nous en saurions prochainement des nouvelles... On nous fit part des *Rubans* de Puebla, et parmi les discours d'adieux qui nous furent adressés, nous citerons celui des Enfants de Marie. C'est une pièce de vers d'une composition remarquable. Elle a

été reproduite par plusieurs journaux. Nous ne pouvons nous empêcher d'en citer quelques strophes :

ADIEU DES ENFANTS DE MARIE

DE SAN-ANDRÉS-CHALCHICOMULA

aux Filles de la Charité (12 janvier 1875).

(TRADUCTION LIBRE)

O Mère du bel amour ! Tendre Marie !
Beau lis entre de cruelles épines,
Viens adoucir l'angoisse qui déchire nos cœurs,
Viens animer nos voix émues,
Et soutenir nos âmes chancelantes.

Que les douloureux sanglots
Et les gémissements profonds de tes enfants,
Que nos orgueilleux despotes méprisent,
Soient du moins entendus, encore une fois,
Dans cette enceinte bénie et bientôt déserte.

DESPEDIDA

QUE LA PRESIDENTA DE LA ASOCIACION DE "HIJAS DE MARIA"

DE S. ANDRES CHALCHICOMULA

dirigió á las Hermanas de la Caridad (el 12 de enero de 1875).

Dulce Madre de amor, tierna María ;
Lirio entre zarzas, en mi auxilio ven :
Y al mirar de mi pecho la agonía,
Alienta, oh Madre, alienta la voz mía ;
Sé hoy de mi alma el amparo y el sostén !

Porque cual suelen marchitar las hojas
De las flores de Abril freccas y rojas
Las ráfagas del viento abrasador,
Así agostan al alma las congojas
Y no hay dolor que iguale á mi dolor !

O Mères ! Mères tendrement aimées,
Allez-vous donc nous abandonner ?
Faut-il donc que nos cœurs brisés
Aient à vous adresser cet adieu déchirant,
Au moment de nous arracher de vos bras ?

O barbares Tyrans du Mexique !
Vous excédez les Césars persécuteurs :
Comme la leur, votre fureur s'acharne
Contre le nom sacré de Chrétien,
Qui malheureusement fut écrit sur votre front.

Pourquoi couvrez-vous de deuil votre patrie ?
Pourquoi poursuivez-vous l'innocence ?
Est-ce que notre humble piété vous serait un reproche,
Et viendrait troubler la conscience des apostats,
Ou exciter la fureur des Nérons ?

Solo tú, de la gloria dulce encanto,
Tú que has sufrido por los hombres tanto
Cual no pueden los hombres enarrar,
Hacer puedes que en medio á mi quebranto
Rompa el triste silencio mi pesar.

Que de tus pobres hijas los gemidos,
Los ayes dolorosos y sentidos
Que desdeña el tirano en su altivez,
Por estos muros santos y queridos
Se repitan, oh Madre, en esta vez,

Por los sagrados muros de estas salas
Do revestido de sus blancas galas
El ángel de la célica virtud
Vino á cubrir con protectoras alas
A la inocente y tierna juventud !

¡ Madres, madres de mi vida !
¿ Con que nos vais á dejar,
Y es fuerza que el alma herida
La postrera despedida
Os venga, Madres, á dar ?

¿ Con que al dejar vuestros brazos
En tan bárbara afliccion
No basta los dulces lazos
Romper, sino que á pedazos
Nos rompen el corazen ?

Les clameurs du pauvre affamé
Aurait-elles attristé vos orgies.....?
Et le vagissement de l'enfant malheureux
Que, pères dénaturés, vous abandonnez,
Aurait-il retenti sous vos lambris dorés.....?

Est-ce que la plainte du pauvre prisonnier
Serait arrivée jusqu'à vos oreilles?
Et le râle de l'infortuné,
Agonissant sur un lit d'hôpital,
Aurait-il fait écho dans vos concerts?

Tiranos, que superais
A los Césares romanos,
Pues que así os encarnizais
Contra el nombre de cristianos
Que por desgracia llevais :

¿ Por qué con ciega demencia,
Con rabioso frenesí
Y ahogando vuestra conciencia
Perseguís á la inocencia
Y nos castigais así?

Acaso unos corazones
Llenos de humildad y amor
Pueden de crueles Neronés
Inquietar las ambiciones
Y reanimar el furor?

¿ Los lamentos por ventura
Que el pobre deja escuchar
Cuando el hambre le tortura,
Van de vuestra orgía impura
La hartura á menoscabar?

¿ Y ese vagido que lanza
El niño que abandonais
En tan criminal confianza,
Acaso á escucharse alcanza
En la region que habitais?

¿ Del misero encarcelado
Tristísima voz os hiera?
¿ Y en vuestro albergue dorado
Veis acaso al desdichado
Que en los hospitales muere?

Pourquoi donc votre soi-disant philanthropie
Veut-elle éteindre la lumière de la Croix,
Qui enseigne la charité aux hommes,
Et adoucit l'amertume du malheur,
En dirigeant nos regards vers un autre monde ?

Cependant n'attendez pas qu'il sorte de notre bouche
Des malédictions contre nos persécuteurs.
Nous sommes les enfants de la douce Marie ;
Et nous demandons, avec elle, à Dieu,
Qu'il convertisse enfin vos cœurs endurcis.

Mais rappelez-vous que viendra le jour du Seigneur,
Terrible à ceux qui, abusant de leur pouvoir,
Oppriment le faible et sont sourds à ses plaintes.
Les larmes que vous avez fait répandre
Retomberont, brûlantes, sur vos têtes.

¿ Y aquesta filantropía
Que despide tanta luz,
Luz de tan grande valía
Que disipar quiere impía
Las tinieblas de la cruz :

Acaso tiene recelos
De la celestial doctrina
Que engendra tantos consuelos,
Y á los goces de los cielos
Nuestro espíritu encamina ?

Pues ¿ por qué con tal demencia
Y tamaño frenesí
Traicionais vuestra conciencia
Y con tan ruda violencia
Descargais el golpe así ?

Ah ! tened por nuestro llanto
Un resto de compasion :
Y si á la patria amais tanto
¿ Por qué le dais el quebranto
De rasgarle el corazon ?

Pero callais, é impasibles
Con criminal y fria calma
Veis los pesares horribles
Que sufrimos indecibles
En lo mas hondo del alma.

Eh ! vous partez, vous autres,
Mères bien-aimées de nos cœurs.
Nous adorons la volonté du ciel,
Qui, témoin de notre douloureux sacrifice,
Saura nous consoler un jour.

Ah ! quand la brise poussera loin de nos rivages
La nacelle qui va vous emporter,
Jetez encore un regard vers ces lieux chéris,
Où votre sollicitude maternelle
Nous consacra à la Reine des vierges.

No aguardé esa furia impía
De nuestras maldiciones ;
Que hijas fieles de María,
Pedimos que ablande un día
Vuestros duros corazones :

Pero ¡ ay de aquel por quien gimen
Las víctimas del furor !
¡ Ay de los que nos oprimen
Cuando de tamaño crimen
Respondan ante el Señor....!

Vosotras, partid en tanto,
Oh madres del corazón.
Que así lo ordena el Dios Santo,
Y el quiere que nuestro llanto
Aumente vuestra aflicción.

Cuando por los anchos mares
Cruce la nave lijera
Que os aleje de estos lares,
Volved en vuestros pesares
La vista á nuestra ribera.

Y pensad de noche y día
Con maternal interés
En la horrorosa agonía
De las hijas de María
Que criasteis en San Andrés.

Madres, madres de mi vida,
En tan triste despedida
No puedo deciros mas.....
¡ Oh cuán amarga partida..... !
¡ No nos olvideis jamás..... !

Adieu, Mères ! Adieu pour la vie,
Notre âme est broyée sous le poids de la douleur,
Et le glaive de l'agonie la déchire.
Adieu ! Mais n'oubliez pas, aux pieds de Jésus,
Vos Enfants de Marie de Saint-André.

« Enfin, de concert avec notre excellent curé, ami et protecteur dévoué des Sœurs et de leurs œuvres, nous organisâmes notre départ, de nuit et quelques jours à l'avance, afin de tromper le peuple et d'éviter le tumulte. Notre digne pasteur nous accompagna, avec plusieurs autres messieurs, jusqu'à la station ; et nous nous rendîmes à Orizaba, où nous fûmes reçues et logées, dans une maison amie, jusqu'au jour de l'embarquement. »

A Zacatecas (1) nos Sœurs ont été comblées d'attentions. Leur voyage, très-dispendieux, a été payé jusqu'à Mexico, où l'un des plus notables habitants, Don Ignace Alvarez, est venu les conduire.

Ce bon monsieur se trouvant encore là, lors de ma comparution devant le juge, m'accompagna à la prison de Belen, sans vouloir s'éloigner un instant durant toute la séance, même pour aller prendre quelque chose. Par ses soins, la maison de Zacatecas continuera, autant que possible, sa marche bienfaisante, *jusqu'au retour des Sœurs*.

A Mérida (2), les scènes de désolation ont été les mêmes que partout. La noble et généreuse fondatrice du collège, Doña Anna Peon, qui attend aussi prochainement le retour des Sœurs, est venue du Yucatan jusqu'à la capitale, pour les accompagner, payant tous leurs frais, et aidant aussi à ceux de la traversée.

Cette bonne dame va s'occuper, nous dit-elle, de fonder, dans sa ville, un hôpital indépendant du gouvernement, pour nous en confier le soin, à *notre arrivée*.

(1) Ville épiscopale, chef-lieu de province, à 160 lieues N.-O. de Mexico.

(2) Chef-lieu de la presqu'île du Yucatan, qui ferme, au Sud, le golfe du Mexique. Nous avons là un hôpital et un collège.

Parler des autres localités, ce serait répéter les mêmes détails; mais je ne puis passer sous silence ce dont j'ai moi-même été témoin à Mexico.

Disons d'abord quelque chose de nos chères Enfants de Marie du collège, qui ont offert le plus consolant et le plus édifiant spectacle.

Pendant cette pénible crise, elles formèrent comme une *ligue de défense* en notre faveur, se tenant sans cesse trois, devant le Saint-Sacrement, récitant le chapelet ou les litanies. Chaque soir, elles faisaient, nu-pieds, le tour du jardin, en chantant le *Miserere*; puis montaient l'escalier à genoux, et, traversant ainsi le corridor, se rendaient à l'oratoire, où elles faisaient le chemin de la croix.

Elles se privaient de leur dessert en faveur des pauvres, et s'imposaient de sévères pratiques de pénitence.

Nos externes ne le cédèrent pas aux internes. Les Enfants de Marie de toutes les associations de Mexico s'unirent de prières, de pénitences et de larmes. On vit un grand nombre de ces jeunes filles, dont plusieurs appartiennent à des familles distinguées, faire *nu-pieds* le pèlerinage de Notre-Dame de la Guadeloupe, insigne protectrice du Mexique, dont le sanctuaire est à plus d'une lieue de la ville. Arrivées là, elles entraient à genoux dans l'église et priaient, en pleurant, pour la conservation des Sœurs dans leur malheureuse patrie.

Deux d'entre elles devinrent folles, en voyant les Sœurs s'éloigner de la maison à laquelle elles appartenaient.

On nous a raconté qu'une autre fut saisie d'une morne tristesse, qui fit craindre aussi l'aliénation mentale. Sa famille la faisait parfois sortir, pour essayer de la distraire. Un jour, elle vint à passer devant l'hôpital, où elle avait été employée avec nos Sœurs. Elle s'élança dans la cour; jetant un regard effaré sur ces lieux bien connus, elle

poussa un cri de douleur, qu'elle répéta pendant quelques jours, au bout desquels elle succomba...

L'on a dit, et c'est peut-être vrai, que ces chères Enfants de Marie ont été une des causes principales de la rage de l'enfer contre nous. Leurs diverses associations, au Mexique, comptent trois mille et quelques cents membres. Elles sont, et nous ont promis de continuer d'être, l'honneur de la Religion, l'édification de tous, et comme une protestation muette, mais énergique, contre la corruption, qui envahit toutes les classes, et ne connaît plus de frein.

Or les diriger, les soutenir dans cette voie, est un crime que certains n'ont pu nous pardonner. Elles ont donc aussi eu leur part des calomnies, auxquelles leurs directrices ont été en butte. Pour y répondre, nous célébrâmes, avec plus de solennité que jamais, la fête de l'Immaculée Conception, qui est la principale de leur Association.

Prévoyant que ce serait la dernière fois, nous avançâmes l'admission de plusieurs aspirantes, et près de cent jeunes filles reçurent, ce jour-là, dans Mexico, la précieuse médaille et le symbolique ruban bleu, qui distinguent la famille privilégiée de la Reine des Cieux (1). Le soir même, notre arrêt de mort fut prononcé par les ennemis de la Vierge : avouons que nous l'avions bien mérité...

Rien ne peut peindre leur peine et celle de toutes nos chères enfants, quand il fallut se résigner à cette cruelle séparation : c'était à fendre le cœur, et nos Sœurs plus d'une fois ont pleuré avec elles.

Il n'y eut pas jusqu'aux *malheureuses créatures*, soignées à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, qui ne nous manifestassent leur profonde peine. Elles s'attachaient, en pleu-

(1) D'après les nouvelles lois, qui les ont bien eus en vue, ces pieux insignes ne pourront désormais se porter qu'en dessous des vêtements. Leur aspect est devenu un reproche insupportable.

rant, aux vêtements de nos Sœurs, et confessaient à haute voix que leurs nombreux péchés leur avaient attiré ce châ-timent.

Il fallut leur cacher l'heure du départ, et mettre de la troupe pour les contenir.

J'ai reçu les plus flatteurs et les plus sincères témoi-gnages d'estime, d'affection et de regrets, de la part de toutes les classes de la société, et de notre respectable clergé.

Notre digne Archevêque me fit prévenir qu'il n'avait pas le courage de venir nous dire adieu. J'allai donc le voir, pour le remercier de la bienveillante protection dont il nous a toujours favorisées, et lui demander sa bénédiction, qu'il me donna en pleurant.

Lui-même s'attend à un prochain exil. Le bon prélat était tellement attendri, que je ne pus empêcher qu'il ne me serrât dans ses bras.

Messieurs de la Société Française étaient inconsolables. M. le Président et plusieurs autres vinrent différentes fois m'exprimer leur peine.

La Société Espagnole de bienfaisance m'envoya une commission, pour me témoigner ses regrets. Comme nous soignons à l'hôpital Saint-Louis les malades de ces deux sociétés, elles adressèrent une supplique au Président, pour obtenir d'y conserver trois Sœurs. La réponse fut négative.

Les pauvres Religieuses chassées de leur cloître, à qui nous donnions l'hospitalité, durent se retirer, pénétrées de chagrin, quelques jours avant nous. Une de ces saintes filles, âgée et infirme, pleurait à chaudes larmes. Elle embrassait chaque Sœur qu'elle rencontrait dans les corridors, et lui répétait en sanglotant : « Aujourd'hui, je m'en vais !... Il faut que je m'en aille aujourd'hui ! »

Nos Sœurs de la Villa de Guadeloupe (1) étaient éta-

(1) Où est le pèlerinage cité plus haut.

blies dans le couvent, bien conservé, des religieuses Capucines déchaussées. Elles avaient obtenu de l'autorité la permission de recevoir cinq de ces saintes âmes. Elles étaient heureuses de pourvoir à leur subsistance ; et ces dignes filles du *pauvre* saint François l'étaient elles-mêmes d'occuper, par *charité*, un petit coin de leur propre maison. Elles ne voulurent s'éloigner de nos Sœurs qu'au dernier moment. Leur peine était inexprimable.

Pardonnez-moi, mon Père, de m'être si longuement étendue sur ce chapitre. J'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que vos chères filles ont laissé, au Mexique, de nombreux amis et d'ineffaçables regrets : ce qui suit vous dira si elles les méritent.

V

DISPOSITIONS DE NOS SŒURS. — LEURS FAMILLES.

Voyons maintenant ce qui se passait dans l'intérieur de la famille :

Nous eûmes nos jours — et nos nuits — de douloureuses inquiétudes et de pénibles angoisses. Chaque jour, depuis le commencement des débats, de nombreux amis (et ennemis) accouraient nous dire où en étaient les choses, et venaient confirmer nos craintes ou raviver notre espérance. Nous ne pouvions que prier.

Il nous semblait impossible que le ciel restât sourd à tant de supplications et de larmes, et que Notre-Seigneur abandonnât ses pauvres ; nous le conjurions d'avoir pitié d'eux, et de tant d'enfants dont l'ennemi allait faire sa proie. Cependant partout nous continuâmes nos œuvres, aussi tranquillement que possible, en attendant la décision.

Une fois la cause finie, nous nous rappelâmes les paroles du Sauveur au juge qui le condamna : « *Vous n'auriez*

aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous eût été donné d'en haut! » Nous adorâmes les impénétrables desseins de la Providence, et nous nous y soumîmes tranquilles et résignées. Nos Sœurs conservèrent partout leur calme et leur dignité, tout en prenant activement les mesures nécessaires pour leur prochain départ : évidemment Dieu les soutenait.

Cependant nos chères Sœurs servantes étaient prévenues de la conduite à tenir, vis-à-vis de leurs compagnes, aussitôt la loi votée.

Je les avais priées, — selon les instructions reçues de nos Vénérés Supérieurs pour semblable occasion, — de réunir toutes leurs Sœurs, et de leur dire, même à celles qui seraient déjà liées par les saints vœux : — qu'elles étaient *libres*; que chacune eût à voir, avec Notre-Seigneur *tout seul*, ce qu'elle avait à faire; que nous emmènerions, avec plaisir, toutes celles de bonne et surtout de ferme volonté, qui ne nous eussent pas donné, d'autre part, motif de douter de la solidité de leur vocation. — Ensuite, de leur faire envisager les choses dans leur vrai jour : sacrifice *sans retour* de la patrie et de la famille; difficultés et ennuis résultant de la différence de langage, de climat, de caractère; leur dire qu'il ne fallait pas s'imaginer être placée auprès de telle ou telle Sœur; que jamais peut-être elles ne reverraient aucune de leurs compatriotes, ni des Sœurs qu'elles avaient connues au Mexique; qu'une fois parties, il n'y aurait plus à regarder en arrière; que la Communauté, qui voulait bien faire les frais de leur voyage pour s'en aller, ne les ferait nullement pour revenir, si elles venaient à se décourager; etc., etc.; — Enfin de leur dire aussi qu'elles pouvaient compter sur la charité sans borne des Supérieurs, sur la cordialité fraternelle qui nous unit toutes sans distinction de nationalité, et surtout sur la grâce toute-puissante de Celui à qui elles se donnaient

et s'abandonnaient; et qui ne se laisse pas vaincre en générosité.

Nos Sœurs devaient ensuite me transmettre la détermination de leurs compagnes, avec leur propre appréciation sur chacune d'elles. Sur l'information des Sœurs servantes, nous leur transmîmes la décision du conseil, au sujet de chacune de leurs Sœurs : ou amener les unes à Mexico (celles qui devaient partir par Vera-Cruz), ou remettre les autres à leur famille. Les plus jeunes, autorisées par nous à partir, devaient, en outre, en obtenir la permission de leurs parents.

La détermination de nos Sœurs européennes n'était pas douteuse. Nous avons encore là trois des fondatrices. Ces respectables Filles pourraient bien dire avec raison aux Mexicains : *Depuis trente ans, nous n'avons cessé de faire parmi vous toute espèce de bonnes œuvres; pour laquelle nous chassez-vous?*

A l'une d'elles, âgée et déjà infirme, et qui est particulièrement respectée et chérie dans le pays, plusieurs personnes ont fait les offres les plus obligeantes; mettant à sa disposition, si elle voulait rester, tout le bien-être désirable, et, ce qui était plus tentant, la facilité de continuer à soulager les malheureux. On lui représentait les fatigues d'un long voyage, et même le danger d'un changement de climat, etc. Cette vraie Fille de Saint-Vincent a constamment répondu que, pour elle, sa vocation est tout, qu'elle suivra sa communauté partout, pour avoir le bonheur de mourir dans son sein.

Nos Sœurs du pays ont répondu avec la même généreuse fermeté, non-seulement à l'interrogatoire officiel, mais encore aux offres particulières qui leur ont été faites. On leur a dit :

« Que ferez-vous loin de votre patrie?... Vous serez là-bas comme de pauvres abandonnées recueillies par charité. — Ces orgueilleuses étrangères vous tiendront au-

dessous d'elles... — Restez avec nous ; nous vous offrons notre maison. Ou, si vous voulez servir les pauvres, nous vous donnerons la direction de telle bonne œuvre, le soin de tel hôpital, etc. »

Aux sifflements perfides du serpent, elles n'ont eu qu'une réponse : « *Nous ne pouvons pas !* Notre vocation nous est plus chère que tous les biens. Si ce n'était pour la suivre, nous rentrerions dans notre famille ; dans tous les cas, nous n'avons que faire de vos offres... »

Sur nos trois cent cinquante Sœurs mexicaines, à peine puis-je en compter cinq qui aient rétrogradé volontairement. Et cependant, hélas ! nous sommes loin d'avoir amené toutes celles qui le désiraient... Il y a eu un choix à faire, et ceci, mon Père, a été pour moi, je l'avoue, la scène la plus tragique de ce pénible drame.

Celles que nous avons crues impropres, pour cause de maladie, d'inconstance ou autre motif, nous ont brisé le cœur, par leur désolation, au moment de quitter la chère cornette... Chez la plupart s'est réveillé avec force l'amour de leur vocation, au moment de la perdre. Leurs larmes m'ont fait compter pour peu de chose toutes les autres dont j'ai été témoin.

Pauvres enfants ! elles ont pu nous dire : *Voyez s'il est une douleur égale à la nôtre !...* Dans plusieurs, elle ressemblait au désespoir ; elles eussent préféré la mort... Et cependant le devoir nous obligeait à rester inflexibles à leurs suppliques, à leurs sanglots, à leurs promesses. Je me suis rappelé l'avertissement de Notre-Seigneur : *l'une sera prise, l'autre laissée.*

Jusqu'au moment du départ, j'ai reçu de ces pauvres Filles des lettres déchirantes. La seule consolation que j'aie pu leur donner est l'espoir que, si la communauté retourne au Mexique, et qu'elles persévèrent dans les mêmes dispositions, on pourra les recevoir de nouveau.

Dieu a tout permis pour le mieux. On verra bien que, loin d'emmener les Mexicaines de force, nous en avons laissé beaucoup qui voulaient partir. D'ailleurs leurs regrets parleront aussi éloquemment au moins en faveur de la Communauté, que la constance de celles qui nous ont suivies. Un autre avantage encore, est que quelques-unes de nos *expulsées* continueront les œuvres, dans plusieurs de nos maisons. Par exemple à Léon, une bonne fille, laissée à cause de son peu de santé, a pris la direction de l'hospice. A Saint-André de Chalchicomula, c'est une postulante, et ainsi dans plusieurs endroits.

La *vertu du Très-Haut*, qui s'était emparée du cœur de nos chères Sœurs, avait pénétré aussi d'une manière surprenante dans celui de leurs familles. Je ne parle pas seulement de ces parents profondément chrétiens, dont l'héroïque générosité nous a plus d'une fois attendries et remplies d'admiration.

Ils disaient ou écrivaient à leurs chères enfants ; « Le cas est grave... pense sérieusement à ce que tu dois faire. Si tu veux revenir près de nous, le cœur et les bras de ton vieux père, de ta tendre mère, sont ouverts pour te recevoir. Viens : tu seras le bâton de notre vieillesse. Surtout ne pars pas par respect humain. Mais si Notre-Seigneur te dit au cœur de le suivre, et qu'il t'en fasse la grâce, va, Fille bien-aimée, au nom de Dieu ; sois-lui fidèle jusqu'à la fin, et prie-le pour tes parents. Tu emportes nos plus chères bénédictions, et celles aussi que Jésus a promises à ceux qui, pour son amour, sont en butte à la persécution. »

Et ce sublime adieu ils le scellaient de leurs larmes, que les anges sans doute auront recueillies. Plusieurs parents, aussi généreux qu'Abraham, accompagnèrent leurs filles jusqu'à bord du paquebot (1).

(1) Une pieuse dame (veuve) de Mexico, dont la fille faisait partie du pre-

Mais toutes les familles n'étaient pas ainsi imbuës des grandes maximes de la foi. Cependant, je ne sais qu'un père qui ait *forcé* sa fille à rester. D'autres, qui avaient d'abord retenu les leurs, ont dû céder ensuite à leur désolation, et sont venus eux-mêmes nous les ramener (1).

Cependant bien d'autres parents de nos Sœurs, dont les principes faisaient craindre de l'opposition, ont été en quelque sorte transformés.

Une d'elles n'avait jamais pu obtenir que son frère lui remît sa part de leur patrimoine. Un voyage même qu'elle fit exprès dans sa ville natale, resta, comme tout le reste, sans effet. Et voilà que ce jeune homme, tout à coup changé, écrit à sa sœur que, si elle veut rentrer dans la famille, il met à sa disposition son *hacienda* (2), avec une chapelle et un aumônier, et tous les moyens de soulager les pauvres ; mais que, si elle est résolue à persévérer à tout prix dans sa vocation, il est disposé à lui tenir compte de tous ses biens ; et il commence par lui envoyer un à-compte de trois mille francs.

Une autre craignait aussi beaucoup un sien frère, qui s'était fortement opposé à sa vocation, et ne pouvait se consoler de son éloignement. Elle-même aime tendrement ce cher frère, et elle se demandait avec inquiétude : Que va dire Joseph ? Voilà qu'on l'avertit qu'il est au parloir. Elle s'y rend, préparée à tout. « — Eh bien ! s'écrie-t-il, que penses-tu faire ? — M'en aller. — Mais y as-tu bien

mier voyage, n'eut pas le courage de se rendre à la gare, la nuit où elle devait partir. Mais, entendant de son lit, où elle ne dormait pas, le coup de sifflet, premier signal du départ, elle se leva, offrit de nouveau à Dieu le sacrifice de sa fille ; et au dernier signal, lui envoya de loin, sa dernière bénédiction.

(1) Le gouvernement excitait les familles à s'opposer au départ des Sœurs, âgées de moins de trente ans, et s'offrait à les appuyer. En cela encore, il a eu le dessous.

(2) Maison de campagne.

réfléchi?... Ne va pas prendre une résolution précipitée. C'est sérieux... Songes-y bien. — Je suis décidée. — Eh bien, écoute, lui répond Joseph; puisque tu es résolue à suivre la Communauté, en quelque lieu du monde qu'on t'envoie, j'espère t'y aller voir; et si tu restais, je ne voudrais te revoir jamais. »

Un Monsieur, tout à fait irréligieux et franc-maçon, vint voir sa belle-fille, qu'il aime comme sa propre enfant. Il lui rappelle toute la tendresse qu'il lui a vouée, et lui offre sa maison. La Sœur répond qu'elle part. Le brave homme s'attendrit, et lui dit en pleurant : « — Tu fais ton devoir; tu dois trop à la Communauté pour l'abandonner. » Notre chère Sœur profita de l'occasion, pour dire à son père que nous devons notre exil à *ses frères maçonniques*.

Un médecin distingué, dont la loi expulse les trois sœurs, disait en sanglotant : « Quatre enfers ne suffiraient pas pour faire expier à ces gens-là le mal qu'ils nous font... »

Or, mon Très-Honoré Père, pour comprendre ce qu'il y a de surprenant et d'héroïque dans la détermination spontanée et presque unanime de nos Sœurs mexicaines, et dans la généreuse adhésion de leurs familles à leur départ, il faut se rappeler qu'en entrant dans la Compagnie des Filles de la Charité, aucune n'avait pu prévoir que sa vocation exigerait d'elle, un jour, le sacrifice de sa patrie.

Il faut aussi connaître l'amour exclusif de nos Hispano-américains pour leur pays, et savoir que la constance et l'énergie de caractère leur sont peu naturelles. Évidemment le doigt de Dieu est là. En voici une preuve de plus :

Une de nos pauvres Sœurs paraissait profondément triste à l'approche du départ. « — Il vous en coûte donc bien, lui dites-vous, de vous en aller? — Oh! oui. — Mais vous pouvez rester. Personne ne vous force à partir;

on ne vous invite même pas. — Ah ! répondit-elle, une force *irrésistible* me presse. » Et elle partit courageuse, malgré l'agonie de la nature.

Nous-mêmes ne nous attendions pas à cette levée en masse ; encore moins nos ennemis. S'ils étaient à recommencer, je crois qu'ils y regarderaient à deux fois ; car la Communauté sort bien grande du Mexique, et ses oppresseurs restent bien avilis.

Mais voilà que, honteux d'avoir été *vaincus par des femmes, ils cherchent à les mordre au talon*. On nous écrit que Messieurs de la Liberté veulent prendre note des familles de nos chères exilées, pour éloigner leurs parents de tout emploi.

VI

DERNIERS PRÉPARATIFS. DÉPART.

Le premier délai d'un mois, qui nous était accordé, allait expirer. Le paquebot français, qui mouille à Vera-Cruz le 15 de chaque mois, devait emporter, le 18 janvier, les premières voyageuses. Il fallait disposer leur départ. Nous avons déjà dirigé beaucoup d'entre elles vers le port ou à proximité.

A l'arrivée du navire, le télégraphe nous avertit qu'il pouvait recevoir cent soixante-huit Sœurs, et nous nous occupâmes de compléter ce nombre.

La compagnie des chemins de fer, dont la générosité nous a toujours transportées gratis sur toutes ses lignes, voulait bien tenir à notre disposition, pendant plusieurs jours, les wagons nécessaires. Il fallait enfin se mettre en route.

Notre avant-garde comprenait la plus grande partie des jeunes Sœurs, dont huit séminaristes, avec leur directrice

en tête. Les premiers adieux furent tristes, et coûtèrent bien des pleurs...

Nos Sœurs se trouvèrent réunies à Vera-Cruz, un jour ou deux avant de pouvoir s'embarquer. Le collège de Saint-Augustin qui subsistait encore, était déjà plus que rempli par les premières arrivées. On espérait obtenir de loger les autres dans la vaste habitation que, peu auparavant, nos Sœurs avaient laissée vide, à l'hôpital Saint-Sébastien.

L'administration répondit sèchement : « Qu'elles aillent aux hôtels : l'hôpital n'en est pas un. » Heureusement nous n'eûmes pas à chercher le logement si gracieusement indiqué.

La divine Providence y avait pourvu, en mettant au cœur des plus notables familles de Vera-Cruz les sentiments d'une noble et pieuse sympathie pour les exilées. Elles se disputèrent l'honneur de les recevoir chez elles, et le grand nombre des voyageuses ne suffit pas pour satisfaire aux désirs empressés de leurs généreux hôtes.

Il en fut de même lors du second départ ; non-seulement nous reçûmes de la bonne société de Vera-Cruz la plus affable hospitalité, mais encore on nous combla des plus délicates attentions. Beaucoup de ces dames vinrent nous recevoir à la station du chemin de fer, et plus tard nous accompagnèrent jusque sur le quai.

Elles nous adressèrent, sous le titre de « *Ya se van* », *Enfin elles s'en vont*, de touchants adieux, dont on nous distribua les feuilles imprimées. Les pensées qu'ils expriment sont les mêmes que partout : Profonds regrets, détestation de la mesure prise contre nous. On nous souhaite ailleurs le bonheur et la liberté que la patrie nous refuse ; mais on nous somme de dire au monde, que cette iniquité est le fait de quelques hommes sans conscience et sans cœur, et non celui de la catholique nation mexicaine, qui

nous respecte, nous chérit et nous pleure... Enfin on nous invite au retour.

Merci aux dames Vera-Cruziennes (1)! nous les avons quittées, pénétrées de reconnaissance pour leurs généreux et affectueux procédés, envers les pauvres filles de Saint-Vincent. Nous prions Dieu d'acquitter auprès d'elles, et auprès de tant de personnes qui nous ont fait ou voulu du bien, la dette de notre gratitude.

Maintenant voici le revers de la médaille. Nos Sœurs, arrivées à Vera-Cruz le samedi, ne pouvaient s'embarquer que le dimanche; encore les recevait-on à bord un jour à l'avance, comme on voulut bien faire aussi au second embarquement. Elles firent demander au Préfet l'autorisation de se rendre à l'église, pour y entendre la sainte Messe: elles n'obtinrent même pas l'honneur d'une réponse. Mais la divine Bonté pourvut encore à ce besoin.

Plusieurs ecclésiastiques dévoués, qui avaient voulu accompagner jusqu'au port les voyageuses, offrirent le saint sacrifice dans les maisons, où elles recevaient l'hospitalité; cependant ils n'étaient pas en nombre suffisant pour aller partout. Alors, *à la guerre comme à la guerre*: on plaça des échelles sur les terrasses; nos Sœurs passèrent ainsi d'une maison à l'autre, comme des voleurs traqués par la police, et personne, grâce à Dieu, ne resta sans messe.

Les premiers Chrétiens persécutés, pour *assister à la prière*, s'enfonçaient dans l'obscurité des catacombes; mais c'était l'époque de la barbarie. A présent on passe par-

(1) Parmi ces pieuses dames, il en est une, dont Dieu sait le nom, qui, ne pouvant se résigner à voir sa patrie privée des Sœurs, poussa l'héroïsme jusqu'à offrir en sacrifice au Seigneur la vie de son plus jeune enfant, pour obtenir de les conserver...

Pendant la crise législative, chaque jour à midi, il se récitait, dans Vera-Cruz mille *Magnificat*, pour fléchir la colère du ciel. Cette ville possédait quatre maisons de Filles de charité.

dessus les toits, c'est plus conforme à notre *siècle des lumières* : autre temps, autres mœurs !

A trois heures de l'après-midi, l'embarquement s'opéra par détachements de soixante Sœurs. Elles se rendirent à la jetée, marchant en ordre, le pas ferme, le front serein, chacune portant son petit paquet. Dans le trajet, de pauvres femmes leur offrirent des fruits. Elles se répartirent, chaque fois, sur trois grandes barques, qui les conduisirent à bord du paquebot *la Louisiane*, mouillé un peu au large.

Les frais assez considérables de ces embarcations et du transport de nos bagages furent couverts, lors des deux départs, par Don Pedro Velasco. Il accompagna, jusqu'à bord, chaque voyage des chaloupes ; mais, lorsqu'il eut conduit la dernière qui m'emportait, il n'eut pas le courage de monter sur le paquebot : il me dit adieu au bas de l'escalier, et se retira le cœur broyé.

Ce bon monsieur et toute son excellente famille étaient, depuis longtemps, les zélés protecteurs de nos œuvres, et nous ont donné de nombreuses preuves de leur généreux dévouement.

Un peu avant le départ du navire français, un coup de canon annonça l'arrivée dans le port du paquebot américain, venant du Yucatan. Parmi ses passagers, se trouvaient nos Sœurs de Mérida, qui se rendaient à notre triste appel, et devaient faire partie du second voyage. On se salua d'abord, d'un pont à l'autre, en agitant les mouchoirs ; puis un canot transporta les arrivantes à bord du *Français*. — On put se féliciter, s'embrasser et se dire à *bientôt*.

Avec nos Sœurs, revenait aussi M. Crescencio Torres, qui était allé à Mérida leur donner la retraite. Dans les épineuses circonstances du départ de cette ville, il fut pour elles d'un dévouement admirable, comme il l'a du reste toujours été pour nous toutes.

J'en dirai autant de nos autres zélés et pieux Mission-

naires. Ils étaient, au Mexique, comme ils le sont partout, l'âme de nos œuvres, dont quelques-unes continueront, grâce à leurs efforts. Plusieurs d'entre eux eurent la bonté de nous accompagner jusque sur le navire : leurs regrets sont immenses.

Le 18 janvier, à deux heures de l'après-midi, la *Louisiane* s'ébranla. Nos Sœurs, agenouillées sur la dunette, entonnèrent l'*Ave Maris Stella*, et bientôt on les perdit de vue.

Revenons à Mexico, avec nos chères *Meridianas*, et notre bonne Sœur Goeury, laquelle, pourvue d'un permis de circulation du Président Lerdo, était allée à Vera-Cruz organiser le premier embarquement. Le courage et l'infatigable zèle de ma chère Assistante l'avaient faite, pendant ces derniers tracas, plus que jamais *mon bras droit*.

Un long mois devait s'écouler encore, avant que notre tour arrivât. Plus le terme approchait, plus les choses devenaient pénibles.

La toute bonne Providence nous aida à placer assez bien nos chères orphelines. Nous prenions peu à peu congé des amis, mettions ordre aux affaires pendantes, et faisons prendre les devants à quelques Sœurs. Les derniers jours n'étaient plus tenables ; le deuil était peint sur tous les visages ; les familles, les amis, les pauvres, les gardes mêmes, que nous dûmes prendre pour maintenir l'ordre, pleuraient. Un jour, des soldats entrent, cherchant partout la Sœur qui les avait soignés à l'hôpital ; ils ne voulaient pas la laisser partir sans la remercier encore. L'ayant enfin rencontrée, ils se mirent à pleurer, et lui demandèrent une médaille, *comme relique*.

Le dimanche, 14 février, était le jour fixé pour notre départ. Dans l'après-midi, nous fîmes fermer les portes, pour ne pas voir la maison envahie. La grande cour était déjà pleine. Nous devions sortir à onze heures, le train par-

tant à minuit. Plusieurs familles, parentes ou amies des Sœurs, ne voulurent pas se retirer, et attendirent chez nous l'heure fatale. Sur ma demande, les héritiers de la Fondatrice envoyèrent quelqu'un, pour recevoir les clefs de la maison.

A dix heures et demie, une triste clochette (depuis deux jours nous n'avions plus de cloches) retentit dans les corridors, et réunit la communauté pour la dernière fois... Chacune s'empare de son petit bagage : les gros étaient partis à l'avance, et nous nous dirigeons vers la grande porte, où beaucoup de gens étaient réunis pour nous voir encore et pleurer... Dans la rue, nous attendaient des voitures en nombre suffisant pour nous emporter, et, avec nous, un grand nombre de personnes qui tenaient à nous accompagner le plus loin possible. Bientôt nous nous éloignâmes sans retour de cette chère demeure, devenue déserte.

La station de *Buena-Vista* est ouverte au public : elle n'a ni limites, ni barrières. Une foule compacte nous y avait devancées, et une scène déchirante nous y attendait, rendue plus triste, peut-être, par l'heure lugubre où elle avait lieu.

En descendant des voitures, presque dans les ténèbres, nos Sœurs furent saisies dans les bras de leurs jeunes filles en larmes. Elles s'attachaient à elles, en poussant des cris. Il fallut faire effort pour nous arracher à leurs étreintes, et monter dans les énormes wagons disposés pour nous. Encore plusieurs y entrèrent-elles, pour embrasser une dernière fois leurs bien-aimées maîtresses, qu'elles allaient perdre sans retour. Des pauvres y montèrent aussi, maudissant ceux qui leur ravissaient leurs bienfaitrices. Une enfant de Marie prononça un discours, que le bruit et l'émotion générale ne permirent pas d'entendre.

Au milieu du tumulte, un coup de sifflet perce l'air :

c'était le premier signal. Un vaste écho de douleur lui répond; et chaque fois qu'il se répète, les clameurs redoublent : *Adios, Madres de mi Alma!* — *Adieu, Mères bien-aimées!* — *Quoi! Mères, vous nous abandonnez!... — Qu'allons-nous devenir? nous n'avons plus de Mères!...* C'était à fendre l'âme. Mais l'heure avançait : les bienfaiteurs dévoués et les pieuses dames qui nous accompagnaient, durent enfin nous quitter...

Un dernier sifflement, plus aigu, plus prolongé, retentit. Alors une voix d'homme, vibrante et solennelle, domina toutes les autres : « *Los Mexicanos no las echamos!* » ce qui revenait à dire : « *Non, ce n'est pas la nation mexicaine qui vous renvoie!* » La foule pousse alors un immense hurra. Les cris des hommes, les sanglots des femmes se confondaient et nous faisaient frissonner. Nous ne pûmes distinguer que ces exclamations : « *Vive la religion! Vivent les Sœurs! Au revoir!* »

Pendant une voix d'une pénétrante tristesse prononça, plus près de nous, un adieu qui remua le glaive dans plus d'une plaie saignante. La mère de quelqu'une des voyageuses s'écria : « *Adios, hija mia! — Adieu, ma fille!* » Nous nous éloignons rapidement, et ce lugubre concert se perdit dans l'espace; mais il avait pénétré tous les cœurs. Les sanglots retentirent dans les wagons; puis bientôt il se fit un grand silence, et chacune donna un libre cours à ses larmes.

Je puis dire que, jusque-là, j'avais toujours tâché de maîtriser mes émotions; mais alors je soulageai mon cœur oppressé, et pleurai à mon aise pendant une heure.

Jamais, mon Très-Honoré Père, non, jamais nous n'oublierons cet adieu solennel, ces clameurs déchirantes, dont rien ne peut donner une idée; si ce n'est peut-être de les comparer au désespoir des maudits, quand les élus, s'élevant vers le ciel, s'éloigneront d'eux pour toujours.

Mais non, la séparation ne sera pas éternelle; la divine Miséricorde aura reçu, je l'espère, ce cri de désolation de tout un peuple; et, au jour qu'elle sait, elle exaucera sa prière et consolera sa douleur. On nous écrit, qu'après que nous eûmes disparu, des messieurs s'approchèrent de nos jeunes filles, accablées sous le poids de leur peine, et leur dirent : Consolez-vous; les Sœurs reviendront. *Ainsi soit-il.*

Notre séjour à Vera-Cruz, notre embarquement, ne différa en rien de ceux de nos Sœurs.

Le 17 février 1875, nous quittâmes le port, à bord de *la Ville de Brest*. Nous étions cent douze Sœurs et deux postulantes. Nos chants d'adieu furent aussi l'*Ave maris Stella* et le *Magnificat*.

Nos ennemis pouvaient se réjouir, nous leur abandonnions le champ de bataille; la dernière cornette avait disparu du territoire mexicain.

VII

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF. — RÉFLEXIONS.

Mais, avant de la perdre entièrement de vue, qu'il nous soit permis de jeter, de dessus le pont de notre superbe paquebot, un dernier regard vers cette plage qui nous fut chère.

Nous avons assez dépeint l'état moral des populations à notre départ. Quant aux établissements qui furent confiés à nos soins, ils sont de deux sortes : les uns appartiennent au gouvernement, c'est-à-dire que *la Reforma* s'en est adjugé la propriété. Les autres, indépendants, sont fondés et soutenus par des sociétés de bienfaisance, ou même par des particuliers; quelques-uns étaient à nos frais. De ces établissements libres, peu ont été entièrement supprimés.

Comme nous avons eu l'occasion de le dire, on s'efforcera, presque partout, d'y continuer les bonnes œuvres commencées.

La direction en est généralement confiée à des personnes désignées par nous, ou même qui furent nôtres. Ces Maisons serviront d'asile à celles de nos orphelines des établissements fermés, que nous n'avons pu placer convenablement ailleurs. Il nous est consolant de penser qu'aucune de ces chères petites n'est restée absolument abandonnée.

Les Associations d'Enfants de Marie conservent aussi, presque partout, un lieu de réunion, sous la direction de quelque prêtre zélé; et, à moins que d'autre part on n'y mette des entraves, elles pourront se maintenir. Il en est de même, plus ou moins, des classes externes; mais, comme le disent elles-mêmes ces chères enfants, tout cela, sans les Sœurs, n'est plus qu'un corps sans âme. L'œuvre des pauvres malades et dessecours à domicile est celle qui paraît devoir le plus souffrir de notre éloignement.

A Mexico, l'hôpital Saint-Louis des Français subsistera comme avant, confié aux soins de personnes respectables. Il est à l'abri de la cupidité de nos réformateurs. Ils n'ont pas même pu s'emparer, comme ils en avaient l'espoir, de notre Maison centrale. Le contrat de fondation l'assure aux héritiers de la comtesse de La Cortina, et nous la leur avons remise. En somme, le trésor national n'a rien hérité des pauvres Filles de Saint-Vincent, et ce nous est une consolation.

Peut-être essaiera-t-il de s'en dédommager, en rognant encore davantage sur les dépenses de ses hôpitaux; cependant c'est difficile. La parcimonie y était déjà arrivée au point de retrancher aux malades leur portion de viande, et de les mettre à la moitié de la ration de pain, lorsque quelque *grave nécessité* réclamait des dépenses extraordinaires: par exemple, pour avoir de quoi orner la place publique et tirer

des feux d'artifice, le jour anniversaire de l'indépendance.

La présence des Sœurs ne laissait pas que de gêner un peu ce système d'économie : elles pleuraient parfois de voir leurs pauvres si mal nourris; elles ébruitaient la chose; le public criait... Il est vrai aussi qu'en compensation, elles allaient quêter, pour leurs malades, un peu de viande qui ne coûtait rien à la Municipalité. — Que vont devenir ces pauvres gens? Le pire de tout est que, dans beaucoup d'endroits, on les laissera mourir sans Sacrements.

Ces remarques, vraies pour bien des lieux, ne sont pas heureusement applicables partout : à Colima, Léon, Saint-Louis-Potosi, et autres localités de l'intérieur, l'administration, encore chrétienne, fera tout ce qu'il est possible de faire sans les Sœurs.

Il n'est pas hors de propos de citer un autre mode d'économie encore plus facile, adopté depuis quelque temps par MM. les Municipaux de Mexico et de Guadalajara : supprimer les honoraires des Sœurs. Dans la première de ces villes, l'administration nous doit 40,000 francs; dans la seconde, il y avait plusieurs années que les Sœurs ne recevaient *rien*.

Maintenant il faudra payer les personnes qui vont nous remplacer; à moins cependant qu'on ne charge d'une partie du service les femmes de la prison, comme cela a lieu en divers hôpitaux.

Peut-être me demanderez-vous, Mon Très-Honoré Père, comment j'apprécie la suppression de notre Communauté au Mexique : est-elle un mal? est-elle un bien? — Il est certain qu'au premier coup d'œil, elle paraît un très-grand mal. Cependant, si elle l'était, Dieu l'eût-il permise? Sa bonté mépriserait-elle tant de larmes, tant de pénitences, tant de sacrifices, tant d'humbles supplications? — On dirait presque que notre expulsion est le fruit des prières de tout un peuple. Et puis, l'arrêt en est prononcé le 8 décembre :

l'Immaculée Vierge a pris en quelque sorte cet acte sous sa protection. Il faut donc penser que, dans les desseins impénétrables de la divine Sagesse, il doit nécessairement en résulter un bien.

Permettez-moi, Mon Père, de vous dire les *petites pensées* que m'a inspirées tout ce que j'ai compris, tout ce que j'ai senti, devant ce grave événement. Je crois pouvoir dire qu'il est :

1° *A la gloire de Dieu et de son Église.* — L'exemple inattendu que nos Sœurs Mexicaines donnent, par leur générosité spontanée, à ces hommes avilis, qui ne connaissent d'autres biens que ceux de la terre, ne sera peut-être pas perdu pour tous. Le Seigneur pourra encore dire au démon du matérialisme, qui se laisse voir, comme autrefois, jusque parmi les *Enfants de Dieu* : *As-tu vu mon serviteur Job*, même dans l'adversité?

Et notre Sainte Mère l'Église, si méconnue, si dépréciée de nos jours, ne peut-elle pas répondre à ceux qui l'outragent? Moi seule, je puis donner un tel *spectacle à Dieu, aux Anges et aux hommes.* »

2° *A l'honneur de Saint-Vincent et de notre petite Compagnie.* — La Charité universelle de notre Saint Fondateur est devenue proverbiale, mais la profonde *sagesse* dont l'avait doué l'Esprit-Saint était trop peu connue. Et voilà que M. Baz, autre Balaam, prophétisant malgré lui, livre à l'admiration des gens de bien les Règles, si pieusement sages, que le saint nous a tracées.

On a pu admirer aussi l'organisation prudente et forte qui unit et dirige notre Communauté. Nos Frères-Maçons sont restés ébahis, quand ils ont vu ces quatre cents Filles de Saint-Vincent, si indépendantes devant leurs lois, si dédaigneuses devant leurs promesses, s'ébranler unanimement au premier signal de leurs Supérieurs, partir de tous les points de la République, et arriver, *librement obéis-*

santes, au rendez-vous désigné; puis bientôt s'élançant, intrépides, à travers les océans, pour se réunir à leur centre.

L'esprit des Filles de la Charité avait été jusqu'ici peu compris au Mexique. Bien des personnes pieuses, même du clergé, ne concevaient pas qu'on pût être de vraies épouses de Jésus-Christ, sans s'engager par des vœux irrévocables et solennels, et surtout sans mettre sa vertu à l'abri d'un cloître.

Elles ont vu que *la crainte de Dieu et la sainte obéissance* peuvent remplacer *la clôture et les grilles*; et elles ont pu se rappeler que Notre-Seigneur a prié, pour que ses serviteurs soient *préservés du mal*, plutôt que *séparés du monde*.

Les impies se figuraient que, pour la plupart, nous nous étions engagées au service des pauvres, pour gagner un morceau de pain qui nous manquait ailleurs. Ils ont pu comprendre, peut-être pour la première fois, que le Seigneur mérite d'être servi pour Lui-même, et que *le servir, c'est régner* (1).

Nos pauvres religieuses dispersées nous ont porté envie : quand on les chassa de leurs Communautés, elles restèrent sans asile. Elles voient que la nôtre ne s'appelle pas en vain la Charité; qu'universelle comme l'Église, elle embrasse, dans un même amour, ses enfants de toutes les nations, et que chacune de ses Filles peut donner les doux noms de *Père* et de *Mère* à ses vénérés Supérieurs, comme tous les Catholiques de l'univers entier peuvent dire au Vicaire de Jésus-Christ : *Saint-Père*.

3° *A l'édification du public.* — Il a vu les Sœurs, loyales

(1) Nos interrogateurs disaient à l'oncle d'une de nos jeunes Sœurs, mécontents de ce qu'il ne s'opposât pas à son départ : — Votre nièce a sans doute donné une forte dot aux Sœurs, pour qu'elles tiennent à l'emmener? — Très-peu de chose. — On lui promet sans doute de grands avantages, pour qu'elle veuille partir? — Aucun. — *Jusques à quand auront-ils le cœur appesanti vers la terre?*

et fermes, rendre et faire rendre fidèlement à *César ce qui lui est dû*, et lui refuser noblement ce *qui n'appartient qu'à Dieu*, et il les a admirées. « Dieu vous bénira, nous disait en pleurant une brave femme, parce que vous vous en allez comme un troupeau de moutons. » Certes, les gouvernements de notre époque sont peu habitués à se voir si consciencieusement obéis, et si franchement dés-obéis.

4° *A l'avantage de nos Sœurs mexicaines.* Laisant même de côté l'honneur d'être exilées pour sa cause, Notre-Seigneur leur a fait une grande grâce, en leur procurant l'occasion de lui offrir un sacrifice qu'elles n'avaient pas prévu. Leur exil leur sera certainement profitable, sous bien des rapports; et si un jour elles sont rendues à leur patrie, elles pourront, j'espère, lui être plus utiles, et leurs services y seront plus appréciés.

Maintenant, pour le Mexique lui-même, notre départ pourrait-il être aussi un bien ?

Cela paraît difficile; car, s'il est vrai que les diverses circonstances de notre bannissement contribueront à ranimer la ferveur dans bien des âmes, il est trop vrai aussi que beaucoup d'autres, parmi nos pauvres enfants surtout, vont se laisser entraîner au mal, n'ayant plus les Sœurs pour les soutenir.

Cependant ce n'est pas impossible. Depuis plusieurs années, le pays est dominé par le parti irréligieux, qui est loin d'être la majorité. Les loges maçonniques y exercent une influence croissante. Par une marche modérément progressive, les anti-chrétiens seraient probablement parvenus à river les fers des catholiques; ils auraient surtout *déchristianisé* la génération future, dans leurs écoles de plus en plus pestilentielles. Mais voilà qu'ils ont voulu presser le pas : « Car, disaient-ils, si les Sœurs restent, dans dix ans d'ici, tout le sang répandu pour la cause de

la Réforme sera perdu. » En nous chassant, ils ont essayé un coup d'État qui pourrait bien leur être le coup mortel.

La nation, outrée, voit enfin à quel infernal *progrès* la conduisent ses chefs impies... Les gens de bien s'attendent à une persécution sanglante. Plusieurs nous ont manifesté le désir de quitter leur patrie, afin d'aller chercher ailleurs la liberté de conscience pour eux-mêmes, et l'éducation chrétienne pour leurs enfants. D'autres, indignés, sont résolus à se montrer enfin, et à défendre leurs droits et leur liberté de catholiques ; dussent-ils sacrifier pour cela leur vie et l'avenir de leur famille. Trop heureux, nous disaient-ils, de léguer à ce prix à leurs enfants la foi qu'eux-mêmes ont reçue de leurs pères, et qui deviendrait d'autant plus précieuse à leurs descendants, qu'ils la conserveraient plus chèrement achetée.

Quoi qu'il en soit, notre *expulsion* pourrait bien avoir pour résultat définitif *la réaction religieuse*, radicale et durable, et ce serait dans ce sens que la Bonté divine aurait exaucé les prières de son peuple affligé. Heureusement la main de Dieu a visiblement retenu, pour nous laisser le temps de partir, cette nation turbulente, qui se soulève souvent sans motif, et qui maintenant, blessée dans ce qu'elle a de plus cher, pleure et courbe la tête.

Pour nous, nous nous retirons ; c'est évidemment la volonté de celui qui dit aux siens : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... si l'on vous persécute dans un lieu, passez dans un autre.*

« C'était écrit, » dirait un Musulman ; mais est-il écrit aussi que nous y retournerons ?

Cet espoir console tous nos amis, et il pourra bien se réaliser un jour, vu ce que j'ai dit plus haut. On nous assure que la Mère Béatrix, sainte religieuse que Notre-Seigneur favorise de grâces extraordinaires, et que l'on

consulte à Mexico comme le *Voyant* en Israël, tient notre retour pour certain et prochain.

Elle l'aurait dit à M^e l'Archevêque, lui exprimant son regret de nous voir vendre nos meubles. Elle eût même désiré que nous pussions rester dans le pays, pendant quelque temps, cachées ou dispersées, sans entreprendre un si long et si coûteux voyage, que peut-être nous devrions recommencer prochainement.

Néanmoins il paraît probable que le retour des Filles de la Charité au Mexique ne pourra s'effectuer sûrement, que lorsqu'aura lieu ce triomphe universel de l'Église, tant de fois prédit, si ardemment désiré, et prochainement espéré.

VIII

VOYAGE. — ACCUEIL. — DISPERSION.

Reprenons notre voyage :

Je ne vous en dépeindrai pas, mon Père, les nombreux incidents, communs à presque toutes les traversées, et dont tous les détails ne seraient que des redites.

Tels que : Les cornettes des Sœurs emportées par le vent. — Le mal de mer surprenant les néo-voyageuses, et, du premier choc, les terrassant demi-mortes sur la dunette, où les matelots et les gens de service viennent les ramasser pour les conduire, presque les porter, dans l'étroite et suffocante demeure appelée *cabine*. — Le vent contraire, la mer grosse, l'affreux tangage, et le fatigant roulis, qui, pendant le dîner, fait disparaître sous la table les convives peu aguerris à ses secousses. — Et puis le bateau penche d'une manière exagérée, les ustensiles roulent et se brisent, les vagues bondissent jusque sur le pont, les passagères sont saisies de frayeur...

Une fois, il faut suspendre la marche pour raccomme-

der la machine dérangée ; à quelque chose malheur est bon : nous aurons un peu de répit. Illusion ! La mer houleuse imprime à notre paquebot, extrêmement étroit et long, un balancement insupportable, qui se reproduit dans les estomacs, et les bouleverse.

Voilà qu'un jour, on voit toutes ces mines tristes et souffreteuses s'éclairer d'un rayon de joie : dans quelques heures nous sommes à Saint-Nazaire ! Pas du tout ! Un épais brouillard empêche de reconnaître le point. On retarde, on hésite, on recule, on tournoie, et l'on finit par échouer sur un bas-fond. Là, halte forcée, interrompue par de fort maussades soubresauts. C'est le navire qui fait effort pour s'arracher de ce mauvais pas, et dont la quille laboure la vase ou broie les cailloux. Puis on se dégage et enfin l'on arrive... Et une fois dans le port, tous les maux sont oubliés... C'est bien un peu là l'image de notre laborieuse navigation vers le port éternel.

Ce serait redire aussi peut-être, tant nous y sommes habituées, que de parler des égards de MM. les commandants, de leurs officiers, et, en général, de tous les employés du bord ; néanmoins c'est aussi un devoir de gratitude de vous dire, mon Père, que vos Filles exilées ont été l'objet de leurs bienveillantes attentions.

Après quatre jours de traversée, nous étions à la Havane. Sur la hauteur qui domine son magnifique port, nous remarquâmes un arc ou portique, avec une récente inscription, dont les lettres doivent bien mesurer un mètre de hauteur. On peut lire du milieu de la rade : *Viva Alfonso XII* (1) !

Nous ne descendîmes pas ; mais nos Sœurs espagnoles, qui ont en cette ville plusieurs établissements, vinrent nous saluer avec beaucoup de cordialité. Elles ne sont pas

(1) On sait que la Havane est la capitale de l'île de Cuba, la plus grande des Antilles, qui appartient à l'Espagne.

en nombre suffisant pour le travail de leurs maisons, et elles avaient espéré se recruter parmi les voyageuses. Vous comprenez pourquoi celles-ci ne purent se rendre à leurs désirs.

Nous laissâmes cependant à la Havane le respectable M. Boquet et notre bonne Sœur Ramos, fondatrice, à qui leur âge et leurs infirmités faisaient craindre les fatigues d'un plus long voyage et les froids de l'Europe. En échange, deux de nos Sœurs havanaises, préalablement autorisées par N. T. H. Mère, vinrent s'ajouter à notre colonie.

Quatre jours plus tard, nous arrivâmes à Saint-Thomas, petite île du groupe des *Iles du Vent*, qui appartient au Danemark. Elle est le centre des correspondances de la Compagnie transatlantique avec Colon, la Guyane et toutes les Antilles. Les Catholiques y sont très-nombreux, et y possèdent deux jolies églises, desservies par les Pères Rédemptoristes.

Nous allâmes, de grand matin, faire la sainte communion à terre. Les Dames catholiques nous offrirent à déjeuner, et nous firent le plus aimable accueil. Les Révérends Pères ont eu quelque temps, pour auxiliaires, des Religieuses de Saint-Joseph, que leur communauté a rappelées. Ils me prièrent instamment de leur laisser six Sœurs, pour soigner les malades de leur petit hôpital, et se charger de leurs écoles, actuellement confiées à de pieuses Dames. Nous visitâmes la maison, qui est toute prête. Mais néanmoins nous les priâmes d'attendre là-dessus votre décision; et nous partîmes toutes, à leur grand regret.

Il faut quinze à seize jours pour traverser l'Atlantique, et arriver à Santander, au nord de l'Espagne. Vingt-quatre heures suffisent pour se rendre de là à Saint-Nazaire, quand aucun incident ne vient entraver la marche. Nos premières voyageuses débarquèrent en ce port, le 15 fé-

vrier; les secondes, le 15 mars, jour de pieuse mémoire pour la Communauté.

Un avantage précieux, commun aux deux traversées, fut de posséder à bord un de nos dignes Missionnaires, et d'avoir la Sainte Messe et la Sainte Communion, chaque fois que le temps et les circonstances le permirent. M. Campos accompagna la première, M. Pascual la seconde.

Ce que j'ai dit jusqu'ici s'applique plus ou moins aux deux voyages. Je citerai maintenant quelques particularités propres à chacun d'eux.

Ce qu'il y eut de plus notable dans le premier, fut la séparation qui dut s'opérer dans la colonie, à Saint-Thomas. On y reçut des instructions de N. T. H. Mère, exprimant l'intention qu'un bon nombre de nos Sœurs fussent dirigées de suite vers les autres Amériques espagnoles, afin de leur éviter une traversée que plusieurs d'entre elles devraient bientôt recommencer.

Le bâtiment *annexe* de la Compagnie Transatlantique, la *Caravelle*, ne pouvait emporter à Colon que vingt-six Sœurs. On se dit *au revoir*, en regardant le Ciel, et elles passèrent à bord de l'annexe en destination de Guatemala.

La *Louisiane* emportait, avec nos Sœurs, une respectable religieuse française de Saint-Joseph-de-Cluny. Elle alla au Mexique lors de l'intervention, en 1862, et y resta, continuant, quoique seule, à se dévouer au soulagement des malheureux. Elle habitait Orizaba, où elle était connue et vénérée sous le nom de Mère Marie de la Croix. Comme elle conservait son costume, elle se trouva comme nous sous le coup de la loi, et nous partîmes ensemble.

Parmi nos compagnons de voyage, se trouvait M. A. Gauthier, ancien rédacteur du journal français de Mexico. Ce monsieur fut à notre égard, pendant toute la traversée, de

la plus exquise politesse. La veille de notre arrivée, il nous pria de vouloir bien nous réunir dans le grand salon, où se trouvèrent aussi les autres passagers et MM. les Officiers du bord. Là, il nous adressa un fort joli discours, dans lequel il nous souhaite, avec beaucoup de délicatesse, la bienvenue sur le sol français. Toute l'assistance applaudit avec émotion.

Les secondes voyageuses furent diversement accompagnées. Elles avaient, sur la *Ville de Brest*, amis et ennemis.

Parmi les premiers, nous devons certainement citer tout d'abord M. Joseph-Marie Andrade; nul plus que lui ne mérite le titre d'*Ami* des Enfants de Saint-Vincent. Sa paternelle bonté le faisait habituellement désigner, par nos Sœurs et par leurs Enfants, sous le titre de *Grand-papa*; il y répondait avec une visible complaisance.

Ce respectable vieillard fut profondément affligé de notre départ du Mexique. Pour s'en consoler, il nous dit en pleurant : « Il y a trente ans, mon frère (1) alla en Europe chercher les Filles de la charité; il m'appartient d'aller les reconduire, et je ne vous quitterai qu'après vous avoir remises à votre Supérieur général. »

En effet, il n'a pas voulu rester à Mexico après nous; il est même assez probable qu'il n'y retournera pas sans nous. Pendant le voyage, il a plus que rempli, à l'égard de toutes, les fonctions de *Bon papa*.

M^{me} la Présidente de la Société catholique de Mexico, Doña Esther Pesado, protectrice et amie de nos œuvres, voyageait aussi avec nous.

En compensation de cette honorable compagnie, il y avait sur notre paquebot quelques libres penseurs, chez qui notre présence éveillait des sentiments de si profonde haine,

(1) Don Pastor Andrade faisait partie de la commission qui amena d'Espagne les premières filles de la charité au Mexique, en 1844.

qu'elle débordait dans leurs paroles. Souvent ils manifestaient, à portée même d'être entendus par nos Seigneurs, leur dégoût de voyager avec ces femmes fanatiques et perverses.

Le Mexique, en nous chassant, avait pris rang parmi les grandes nations; et l'on espérait bien que ce glorieux exemple serait promptement suivi par les autres.

L'exécration d'un de ces braves gens était telle, qu'il regrettait, disait-il, que le capitaine ne nous fit pas toutes jeter à l'eau, pour débarrasser le monde de notre présence. Enfin son zèle pour le bien de l'humanité, dont nous sommes le fléau, lui inspirait un dévouement vraiment digne d'une meilleure cause. Il consentait, comme Samson, à périr avec les Philistins, et aurait vu volontiers sombrer le bâtiment, dût-il perdre la vie, pourvu qu'aucune de nous n'échappât.

Heureusement que le Ciel se contenta de sa bonne volonté; mais je crois qu'il eût été encore plus attrapé que nous, si on l'eût pris au mot.

Le seul cas que nous fîmes de ces grossières et absurdes fanfaronnades, fut de les regarder comme non avenues.

Entre nos amis et nos ennemis, il y avait encore une autre catégorie de passagers, qui furent peut-être d'abord des derniers, et finirent par se ranger du côté des premiers: c'était une troupe d'artistes de l'Opéra Italien, retournant vers leur patrie.

On remarquait parmi eux un petit garçon de neuf ans, nommé *Romeo Dionisi*, qui a eu grande vogue sur les théâtres de Mexico. Il paraît que cet enfant est doué d'un talent tout à fait extraordinaire, pour le chant et la déclamation. Sa fortune est faite: et ses parents, qui paraissent honnêtes, le ramenaient en Europe, pour y faire son éducation, à l'aide de l'argent qu'il a gagné.

Les chanteuses distrayaient les passagers, en faisant cha-

que soir de la musique, jusqu'à une heure fort avancée. Elles étaient convenables.

Les premiers jours, elles nous regardaient à distance. Puis on échangea quelques questions bienveillantes, quelques marques d'intérêt. Elles nous chantèrent un bel *Ave Maria* en italien. Enfin nous leur offrîmes des objets de piété, accompagnés de quelques bonnes paroles ; le tout fut reçu avec sympathie et reconnaissance. Au moment de se quitter, on se serra la main, en se souhaitant toutes les bénédictions du Ciel ; et elles se recommandèrent à nos prières. Quoique nous eussions pris un train différent, nous rencontrâmes ces dames dans une des gares. Elles nous sautèrent au cou, nous embrassant comme d'anciennes amies, et nous demandèrent de nouveau de prier pour elles.

Nous voici donc en France : bien heureuses d'y arriver ; mais il me reste à vous dire, Mon Très-Honoré Père, l'accueil qui nous attendait au port et à la Maison-Mère.

Nous connaissions trop bien la charité de la Communauté, pour douter de la bienveillante réception qui nous y serait faite, mais certainement nous ne pouvions nous attendre à tant de bonté. Qu'on juge de notre surprise et de notre bonheur, lorsqu'en touchant le quai, nous sûmes que N. T. H. Mère avait daigné venir elle-même nous recevoir (1), et que nous la vîmes monter à bord, et nous manifester toute la charité dont son grand cœur déborde !

De plus, par une prévoyance vraiment maternelle, elle avait fait apporter des ballots entiers de vêtements de laine, pour garantir ses Filles nouvellement arrivées, des grands froids, auxquels elles étaient si peu habituées, et des provisions pour le reste du trajet, que nous eûmes la consolation de faire avec cette digne Mère. Pour que personne ne fût

(1) Notre T. H. Mère ne pouvant se rendre en personne à Saint-Nazaire, lors du second voyage, eut la bonté de nous envoyer notre respectable Sœur Officière, qui remplit bien affectueusement sa Mission de charité.

privé de la joie de sa présence, elle eut la délicate attention de changer de wagon à chaque gare.

Le dévouement du bon M. Goua (1) avait tout disposé pour faciliter notre débarquement, et pour nous permettre de prendre à temps les places au chemin de fer. Plusieurs de nos chères Sœurs de Nantes vinrent aussi, jusqu'à Saint-Nazaire, au-devant de nous; et leur charité ajouta encore à l'abondance des provisions dont Notre Mère nous avait fait pourvoir. Enfin on nous comblait...

Nous arrivâmes à Paris à cinq heures du matin. Des Sœurs nous attendaient aussi à la gare... Décidément la tendre charité de N. T. H. Mère avait fait écho dans tous les cœurs. Enfin nous entrâmes, tout émues, dans cette demeure bénie, si bien nommée *La Maison-Mère*!

Déjà le déjeuner était préparé pour les nombreuses arrivantes, leurs lits étaient chauffés, leur linge tout prêt pour se changer; tout le monde les entourait de soins. Ah! mon Père, en de pareils moments qu'on est heureux d'appartenir à cette famille de Saint Vincent, où règne la vraie charité!

Nos Sœurs mexicaines le comprirent si bien, qu'avant de se disperser, elles désirèrent témoigner à N. T. H. Mère, à nos Respectables Sœurs officières, et à toutes nos Sœurs de la Maison, la profonde reconnaissance dont elles étaient pénétrées. On voulut bien nous le permettre, ce qui donna lieu à une petite fête de famille, qui émut tous les cœurs, et dont ils garderont le souvenir.

Mais, cette reconnaissance, nous la devons aussi à nos chères Sœurs de Paris, de la banlieue, et même de la province, qui ont eu la bonté de recevoir chez elles les voyageuses, et de leur donner, pendant longtemps, la plus cordiale hospitalité; quoique nos Sœurs mexicaines ne pussent leur être utiles, ignorant complètement le français.

(1) Négociant de Saint-Nazaire, tout dévoué à nos deux familles.

Elles ont donc droit aussi à nos plus sincères remerciements.

Enfin, une seule chose, Mon Très-Honoré Père, manqua à notre bonheur en arrivant à Paris : la joie de vous y voir et de recevoir votre précieuse bénédiction (1).

— Il est vrai que nous avons eu plusieurs fois celle de notre respectable Père Directeur, qui a eu la bonté d'adresser à la colonie mexicaine de pieuses et encourageantes paroles ; et, chose extraordinaire, la plupart de nos Sœurs les ont comprises, sans qu'il ait été nécessaire de les leur traduire.

L'accueil paternel, qu'il a daigné nous faire, a été imité par tous nos dignes Missionnaires de Saint-Lazare. Ceux d'entre eux qui parlent l'espagnol, non-seulement ont la charité de venir à la Communauté confesser nos Sœurs qui n'entendent que cette langue, mais encore ils se donnent la peine d'aller leur rendre ce service, dans les diverses Maisons de Paris et de la banlieue, où elles sont dispersées.

Peut-être me demandera-t-on comment nous avons fait, pour subvenir aux frais de si nombreux et si coûteux voyages. Je me le demande à moi-même ; car ils ont vraiment été énormes tant par terre que par mer (2).

Il faut bien comprendre que, quand Messieurs les gouverneurs nous disaient si poliment : *Nous ne vous renvoyons pas*, il restait sous-entendu : *Donc, nous n'avons pas à contribuer à vos frais de voyage*.

Heureusement que la divine Providence y a pourvu, en nous suscitant de généreux amis. En outre du désintéressement complet de la Compagnie des chemins de fer du

(1) M. le Supérieur général était en Italie.

(2) Pour donner une idée de ce que coûtent les voyages au Mexique, je dirai que chaque place dans la diligence, de Monterey à Mexico, se paie 500 fr. ; sans compter les frais d'auberge, qui sont de 10 à 15 fr., pour chacun des dix jours que dure le voyage. Des autres villes, en proportion selon la distance.

Mexique, celle des diligences a eu la bonté de nous faire, en cette triste circonstance, un rabais de vingt-cinq pour cent ; et la Compagnie Transatlantique a bien voulu nous donner demi-place sur ses paquebots.

Revenons à la Maison-Mère : on y est si bien ! Mais on ne peut pas toujours y demeurer... Après un repos suffisant, il faut songer à se remettre à l'ouvrage. La dispersion s'opère donc, et devient l'occasion de nouveaux sacrifices ; mais on est disposé à tout...

De nombreuses contrées doivent hériter de notre ex-province mexicaine : l'Espagne, l'Italie, l'Algérie, le Levant, la lointaine Chine et notre chère France, se sont jusqu'à présent partagé ses débris venus en Europe. Le vent de l'obéissance a poussé les autres vers diverses régions de l'Amérique. Nous voilà donc disséminées vers les quatre parties du monde, où les enfants de Saint-Vincent ont planté leurs tentes.

Je me suis rappelé, à ce sujet, les paroles qu'un vaillant écrivain adressait, il y a bien des années déjà, aux ennemis de l'Église catholique : « Continuez ! leur criait-il, agitez violemment ce grand arbre toujours chargé de graines fécondes : plus la tempête sera forte, plus la semence ira loin. » Ce que Louis Veuillot disait de la semence de la Foi, ne peut-il pas s'appliquer aussi à celle de la Charité ?

Une circonstance nous a frappées dans cette répartition : Il y a trois ans, deux Sœurs françaises furent envoyées au Mexique. L'une d'elles venait de Rome, qu'elle regrettait beaucoup. Elle nous raconta qu'étant à Naples, elle avait eu l'avantage de parler intimement à la célèbre veuve *Palmai* ; et que cette sainte femme lui avait dit : *Vous retournerez à Rome.* Nous rimes un peu de la prédiction, ne trouvant pas que Mexico fût tout-à-fait sur la route de Rome. Or, notre chère Sœur vient d'y être ren-

voyée, et elle vérifie le proverbe familier, qui dit que *tout chemin mène à Rome*.

IX

DÉTAILS SUR NOS SŒURS RESTÉES EN AMÉRIQUE.

Mon Très-Honoré Père, si toutes nos Sœurs expulsées du Mexique en étaient sorties par Vera-Cruz, ou que celles qui sont parties de ce port fussent toutes venues en France, ma relation serait terminée. Mais, quoiqu'elle soit déjà bien longue, votre cœur paternel la trouverait incomplète, si j'omettais d'y faire mention de quelques-unes de vos Filles exilées.

Permettez donc que nous retournions à l'île Saint-Thomas, où nous en avons laissé vingt-six, à bord du paquebot-annexe *La Caravelle*.

Il les transporta à Colon ou Aspinwall, d'où elles se rendirent, par le chemin de fer, à Panama. Elles durent y séjourner plusieurs jours, pour attendre le vapeur américain, qui va de ce port à celui de Saint-Joseph de Guatémala; délai d'autant plus contrariant, que les hôtels sont fort chers.

De plus, on leur dit que, vu l'atmosphère politique de la République guatémaliennne, il était à craindre que le gouvernement ne les laissât pas même débarquer : leur position était bien pénible.

Heureusement Dieu avait mis sur leur chemin un de ces anges protecteurs que sa bonté suscite dans le besoin à ses pauvres servantes : ce fut l'excellent Don Henrique Palacios, ami de tout ce qui appartient à la religion, et en particulier des Enfants de Saint-Vincent. Grâce aux soins de ce digne monsieur, nos Sœurs furent tirées d'embaras,

éclairées sur ce qu'elles avaient à faire, et pourvues de ce dont elles avaient besoin.

On convint que dix d'entre elles iraient à l'Équateur, pilotées par notre chère Sœur Schmidt, de passage à Panama, venant de San-Salvador, et que dix seulement se rendraient à Guatémala. Comme on l'avait prévu, le président, qui est Mexicain, et qui tient à honneur de suivre la mère-patrie dans ses voies de progrès, refusa de recevoir ses compatriotes exilées. Elles ont dû aller à San-Salvador.

Et les six autres ? La divine Providence les avait conduites à Panama. M. Palacios, qui désirait ardemment des Sœurs, et qui en avait fait la demande à Paris, comprit que la charité bien ordonnée commence par soi-même. Il adjugea donc six des voyageuses à sa fondation, sauf décision contraire des Supérieurs. Les voilà donc établies à Panama, aussi bien installées que l'a permis l'improvisiste des circonstances, et déjà faisant la classe à de nombreuses enfants.

Comme le voyage par terre de Monterey à Mexico (1) est très-long et très-dispendieux, nous crûmes épargner des fonds et gagner du temps, en accédant à la proposition que nous firent nos Sœurs de cette ville et du Saltillo, de s'embarquer au port de Matamoros, presque au nord du golfe, pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, d'où elles pourraient passer facilement en France, en cas qu'elles ne restassent pas aux États-Unis.

Nos prévisions ne se sont pas réalisées : nos pauvres Sœurs, au nombre de vingt-deux, parties de Monterey le 15 février, ne sont arrivées à Paris que le 18 avril. Je laisse à notre bonne Sœur Lacour, leur conductrice, le soin de vous donner, mon Père, les détails de leur long et pénible

(1) Monterey est une ville épiscopale, et chef-lieu de province à 230 lieues par le N.-E. de Mexico. — Le Saltillo, du même diocèse, est à une trentaine de lieues en deçà.

voyage; et je retourne à Guadalajara, auprès de quarante-quatre de nos chères Sœurs, que nous y avons laissées, provenant des hôpitaux de cette ville, et de Colima (1).

Notre bien chère Sœur Euphémie, visitatrice des États-Unis, ayant eu la bonté de répondre à notre télégramme, qu'elle les recevrait volontiers, dans sa province, nous crûmes que nos Sœurs feraient bien de s'embarquer dans quelque port du Pacifique, pour éviter le fatigant et coûteux trajet de Guadalajara à Mexico.

Avant leur départ, les familles aisées firent une souscription pour subvenir aux frais de leur voyage, qui fut, jusqu'au port, une espèce d'ovation. Même dans les localités où l'on ne connaissait pas les Sœurs, les populations leur manifestaient une affectueuse vénération et de profonds regrets. Le respectable M. Ferrer les accompagnait.

Lorsqu'elles arrivèrent à Tépïc, petite ville où nous devions faire une fondation en janvier, M. le curé et presque tous les habitants sortirent au-devant d'elles, et leur souhaitèrent la bienvenue en pleurant. On les logea dans la maison destinée aux fondatrices. Les personnes riches s'étaient empressées de la meubler, pour leur passage, de tout ce qu'elles avaient de plus élégant; et l'on pourvut de même à leur subsistance, pendant leur court séjour dans l'endroit, avec une abondante délicatesse. Au départ, les témoignages de sympathie et de regrets furent profondément tristes et touchants.

Après avoir attendu, au port de San-Blas, pendant quelques jours, les voyageuses prirent place à bord du paquebot américain, en destination de la Californie. Je transcris ce qui suit, d'une lettre de ma Sœur Ozès :

« Nous nous embarquâmes à San-Blas, le 11 février. Le

(1) Colima, chef-lieu de province, à 157 lieues N.-O. de Mexico. Nous y avions le soin de deux maisons. L'administration s'est très-bien comportée envers les Sœurs, et les a beaucoup regrettées.

lendemain nous arrivions à Mazatlan (1). Une commission des dames de la ville vint nous inviter à descendre.

« Nous nous rendîmes chez doña Victoria Gomez, sœur de ma Sœur Gomez, morte à Toluca. On nous y avait préparé des rafraîchissements, et ces dames eurent la bonté de nous offrir quinze cents francs, comme cadeau de voyage.

« Dans cette maison nous attendait le préfet de la ville. Le télégraphe lui avait apporté, de Mexico, l'ordre de s'informer si nous partions toutes librement, et de faire son possible pour nous retenir.

« Le gouvernement, nous dit-il, vous protégera ; il paiera les frais de retour dans vos familles, et vous procurera toutes les ressources dont vous pourrez avoir besoin : mais à la condition d'abandonner votre costume, ou tout au moins de ne reconnaître aucun centre d'autorité, ni à Paris, ni même à Mexico.

« Comme quelques-unes de nos Sœurs, fatiguées par le mal de mer, n'étaient pas descendues, M. le général se transporta à bord pour les interroger. Toutes les réponses furent unanimes, et nous reprîmes notre voyage.

« Nous arrivâmes à San-Francisco, le 19 février. Une foule nombreuse nous attendait sur le quai. Plusieurs de nos Sœurs avaient eu l'attention de venir au-devant de nous, avec leurs enfants.

« Trois d'entre elles vinrent nous chercher sur le bâtiment. En nous voyant, nous ne pûmes nous parler : nous ne nous serions pas comprises ; mais nos cœurs se comprirent bien, et nous nous mîmes à pleurer. »

Voici un extrait des détails que nos Sœurs de San-Francisco ont donnés, soit par leurs lettres, soit par les journaux qu'elles ont envoyés, sur l'arrivée dans cette ville des

(1) Saint-Blaise et Mazatlan sont deux ports de la côte ouest du Mexique. Les paquebots américains, qui vont de Panama à San Francisco, y font escale.

exilées du Mexique, et sur l'honorable réception qu'on leur a faite.

Mais, dans cet accueil, ce qui me touche le plus, c'est la fraternelle cordialité avec laquelle nos chères Sœurs ont elles-mêmes reçu les voyageuses, et les soins tendres et assidus dont elles les ont entourées. Nos Sœurs mexicaines ont trouvé au milieu d'elles une nouvelle famille, dont la charité s'efforce de leur faire oublier l'exil. Elles tâcheront d'y correspondre, par leur dévouement et leur reconnaissance, à laquelle je joins de tout cœur la mienne.

Peu de jours avant l'arrivée, M. Ferrer fit parvenir à M^{re} Alemany, archevêque de San-Francisco, un télégramme, lui demandant l'hospitalité « pour quarante-quatre Filles de la Charité, exilées du Mexique, accompagnées d'un Missionnaire lazariste ». Sa Grandeur, aidée de plusieurs dignes ecclésiastiques, s'occupa immédiatement de préparer aux voyageurs une réception, qui manifestât toute sa sympathie à leur égard.

Quand on signala le vapeur, le 19 février à dix heures du matin, toute la ville s'émut. Une foule immense se précipita vers le quai, au-devant des expulsées, et de nombreuses voitures furent envoyées par les bonnes familles catholiques, pour les recevoir. Plusieurs de nos Sœurs, avec une centaine de leurs enfants, se rendirent aussi sur le port. Les officiers de police, délégués pour maintenir l'ordre, leur firent faire place, de manière à ce qu'elles pussent être les premières à voir et à saluer les arrivantes.

Quoique le paquebot *l'Orizona* ne pût jeter l'ancre au lieu accoutumé, la multitude impatiente ne se découragea point. Elle attendit le retour d'un petit bateau à vapeur, qu'on eut la bonté d'expédier exprès pour chercher la colonie, au point assez éloigné, où se devait faire le débarquement.

Plusieurs prêtres et trois de nos Sœurs, prirent une chaloupe pour s'approcher du grand *Steamer*. Aussitôt qu'on fut à portée, on se salua de part et d'autre, et l'émotion de la première entrevue, sur le pont, ne put s'exprimer que par des larmes...

Enfin le petit vapeur revint chargé de cornettes et ressemblant, disait son capitaine ému, à un parterre émaillé de fleurs...

Aussitôt qu'on le vit paraître, tous les chapeaux, tous les mouchoirs s'agitèrent. Le peuple était ivre de joie et d'enthousiasme. On craignit que quelques personnes ne se jetassent à l'eau.

Nos Sœurs prirent place dans les voitures, qui les attendaient depuis plusieurs heures, en nombre plus que suffisant, puisque quelques-unes suivirent à vide le cortège triomphal, qui se dirigea au pas vers l'école Saint-Vincent.

Là, nos bonnes Sœurs de la maison s'occupèrent de leur servir leur dîner, auquel contribuèrent généreusement, en argent et en provisions, les pieux habitants de San-Francisco.

Comme cette première maison était trop petite pour loger les nombreuses voyageuses, on eut l'obligeance d'envoyer de nouveau des voitures, qui les transportèrent, vers cinq heures du soir, à l'orphelinat.

Là, M^{re} l'Archevêque, qui est Espagnol, daigna leur aller faire une visite. Il eut le plaisir de retrouver, dans M. Ferrer, une ancienne connaissance de la patrie. Sa Grandeur était visiblement émue de voir les Sœurs, et elles-mêmes à la fois confuses de tant de bonté, et tout heureuses de trouver quelqu'un, qui pût les comprendre et leur parler.

Ce digne Prélat n'ayant pu, ce jour-là, disposer les choses pour la manifestation publique qu'il projetait, convoqua une assemblée générale de tous les Catholiques, pour

le dimanche suivant. Beaucoup de Protestants s'y rendirent; car, eux aussi, ont pris part aux témoignages de sympathie, dont la *Grande Cité* de San-Francisco a honoré nos chères Sœurs.

Les détails suivants sont extraits d'un de leurs journaux :

« Hier après-midi a eu lieu, dans la grande salle de l'Union (*Union Hall*), une nombreuse assemblée (*Mass meeting*), où ont tenu à se rendre non-seulement nos concitoyens catholiques, mais encore toutes les personnes au cœur droit et loyal; pour exprimer leur sympathique accueil aux Filles de la Charité chassées du Mexique, et pour flétrir la barbare intolérance du gouvernement qui les expulse.

« Nos habitants sont accourus en si grand nombre à l'appel qui leur a été fait, que beaucoup n'ont pu trouver place dans l'immense local.

« Sur l'estrade, se trouvait l'archevêque catholique, M^r Alemany, entouré de la plus grande partie de son clergé et accompagné de plusieurs autres personnages notables, parmi lesquels il y avait sénateurs, généraux et notre ancien gouverneur (1).

« En face, étaient assises beaucoup de Sœurs, revêtues de leur humble habit gris. Elles ont conservé, tout le temps de la séance, une attitude aussi digne que modeste; sans se montrer sensibles aux applaudissements, après avoir été impassibles devant les calomnies et les vexations.

« La solennité de la fête était rehaussée par la musique militaire.

« La commission a proposé, à l'approbation de l'assem-

(1) Monseigneur l'Archevêque a tenu absolument à la présence d'une partie de nos Sœurs; disant que cette réunion n'avait rien de politique, mais qu'elle était purement religieuse.

blée, les trois résolutions suivantes, comme objet de la réunion : 1° Nous déclarons accueillir avec joie, dans notre libre Patrie, les Filles de la Charité, les héroïnes de l'humanité, les anges consolateurs de toutes ses douleurs, soit sur les champs de bataille, soit sous le toit du pauvre que la contagion a désolé. Nous sommes heureux de pouvoir leur manifester notre vénération profonde et notre respectueuse adhésion ;

2° Nous tenons à leur témoigner la part profonde que nous prenons à la peine qu'elles ont dû éprouver, en se voyant soudainement jetées hors de leur patrie, et arrachées des lieux, témoins de leurs héroïques sacrifices en faveur de l'humanité et de la religion ;

3° Nous flétrissons et réprouvons hautement la mesure d'injuste persécution prise contre elles par le Mexique. Nous la blâmerions de la part de tout gouvernement ; mais nous regrettons spécialement que la République mexicaine n'imité pas la nôtre, qui, quoique composée de citoyens de diverses croyances, n'use d'oppression contre personne.

A l'appui de ces résolutions, furent prononcés plusieurs remarquables discours, pleins de feu et d'énergie, aussi flatteurs et encourageants pour nos Sœurs, que flétrissants, méprisants, presque menaçants pour les gouvernants du Mexique.

Il serait trop long de les répéter ici : il suffira de dire que tous sont empreints d'un grand esprit de libérale impartialité, d'une vive indignation contre l'oppression anti-religieuse, d'un noble orgueil national, et qu'enfin tous se terminent par l'offre généreuse et spontanée d'une franche hospitalité aux victimes de la persécution.

M^r l'Archevêque adressa la parole en espagnol à nos Sœurs et aux nombreux assistants qui connaissaient cette

langue. Il souhaita la bienvenue dans son diocèse aux chères exilées, les félicita de leur généreuse et héroïque fermeté, et les invita à exercer désormais leur dévouement, au milieu d'un peuple plus digne de les posséder.

Les sentiments qu'exprimaient les paroles du vénérable Prélat se reflétaient sur son visage, épanoui de bonheur. On eût dit un bon père qui accueillait, sous le toit paternel, des enfants chéris.

Enfin l'assemblée se termina par l'approbation à l'unanimité (sauf une voix) et par acclamation, des trois propositions énoncées au commencement du *meeting*.

Nos Sœurs étaient l'objet de l'attendrissement général, et de la vénération de tous. Au sortir de la réunion, l'enthousiasme était à son comble. On se pressait pour toucher leurs habits, et le peuple les aurait portées dans ses bras, si quelques messieurs, plus sensés, ne s'étaient placés près d'elles, pour les protéger contre ces trop chaleureux élans.

Les voilà donc devenues Californiennes. Elles s'appliquent à l'étude de l'anglais, afin de pouvoir se rendre utiles.

Me voici, Mon Très-Honoré Père, arrivée à la fin de mon long récit. Je sais qu'il ne sera pas pour vous sans intérêt, et que vous voudrez bien en excuser la longueur, en vue de l'importance et de la véracité des faits qu'il rapporte.

Maintenant, prosternées à vos pieds, toutes vos Filles mexicaines vous protestent de leur entière soumission, et implorent votre bénédiction paternelle.

Veillez l'accorder, surtout à celle qui en a le plus besoin, et qui se redit, avec bonheur et respect,

Mon Très-Honoré Père,

Votre très-humble servante et soumise fille,

S^e VILLE,

Ind. f. d. l. c. s. d. p. M.

LETTRE DE MA SŒUR LACOUR.

Paris, 26 mai 1875.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Je sais que votre cœur paternel s'intéresse vivement à tout ce qui concerne notre pauvre mission mexicaine, si cruellement éprouvée, et détruite en ces derniers temps ; c'est pourquoi je désire vous donner quelques détails sur notre petite mission de Monterey et de Saltillo, ainsi que sur notre séparation et notre voyage jusqu'à Paris.

Nos deux maisons s'étaient établies et soutenues à l'aide des efforts les plus pénibles, avec le secours de la divine Providence, qui cependant ne nous laissa jamais sans notre pain quotidien ; nous n'avions aucune ressource assurée, et cependant, à Monterey, nous avions à notre charge plus de 40 orphelines, quelques petits orphelins, la salle d'asile, 3 classes externes pauvres, et une petite pharmacie, qui fournissait des remèdes aux pauvres les plus nécessiteux. Notre petit collège, quelques aumônes du vénérable Evêque de Monterey, M^{re} Verca, fondateur des deux maisons, le travail de nos Sœurs et de nos enfants étaient nos seules ressources, et bien souvent nous étions obligées de demander l'aumône, pour pouvoir faire face à nos dépenses. Mais le bon Dieu inspirait alors sa charité aux fidèles, et jamais, je le répète, le nécessaire ne nous a manqué. Notre petite maison avait pu payer les dettes qu'elle avait contractées, lors de la construction de la chapelle et de l'orphelinat, et

s'était même pourvue des objets nécessaires à l'éducation distinguées que recevaient nos pensionnaires. Nous commençons à voler de nos propres ailes, et tout faisait espérer une ère de prospérité pour cette chère maison, à cause de la ferveur de nos chères enfants pensionnaires ou orphelines. Nos réunions d'enfants de Marie externes nous donnaient aussi beaucoup de consolation; les petits enfants même édifiaient par leur tendre piété quand ils chantaient les louanges de notre divine Mère. Toutes nous étions heureuses, malgré les privations que nous causait la longue distance qui nous séparait de la maison centrale, voyant que le bon Dieu voulait bien se servir de nous, malgré notre indignité, pour travailler à sa gloire et pour le bien de nos chers enfants.

A Saltillo, nos Sœurs avaient aussi beaucoup travaillé et beaucoup souffert, pour soutenir leur petit hôpital, qui, en ces derniers temps, recevait environ 50 à 60 malades, 20 orphelines, une dizaine d'enfants trouvés, 2 classes externes assez nombreuses, et 5 ou 6 pauvres dames âgées et infirmes. Les seules ressources de cette maison étaient la petite paie que donnaient les militaires pour leurs malades ou blessés, le travail de nos Sœurs, et quelques aumônes des conférences de saint Vincent de Paul et des bienfaiteurs, peu nombreux, de cette maison. Beaucoup de ces pauvres malades revenaient à Dieu, beaucoup de petits orphelins recevaient le baptême avant de s'envoler au ciel, les jeunes orphelines se formaient à la vertu, et nos espérances étaient bien douces, quand, au mois d'octobre environ, des rumeurs sinistres vinrent troubler notre paix et notre félicité. Bientôt après, une lettre de notre digne Visitatrice nous annonça positivement le péril qui menaçait la Communauté et nos œuvres, et nous recommandait de beaucoup prier. Nous le fîmes de toute notre âme, et nous espérions que Marie Immaculée nous délivrerait de ce danger, comme elle

l'avait fait en faveur de nos Sœurs d'Italie. Mais, hélas ! notre espérance fut trompée. Il fallait boire jusqu'à la lie l'amer calice que le bon Dieu nous préparait en sa justice ou en sa miséricorde.

Le 15 décembre, nous sûmes la fatale promulgation de la loi infâme, qui attaquait à la fois Dieu et les siens ! Notre mère me disait aussi de nous préparer, et dès lors nous commençâmes, avec la permission de notre digne Évêque, à vendre tout ce dont nous pouvions disposer, pour subvenir aux frais de notre voyage. J'interrogeai toutes nos Sœurs, pour savoir leurs dispositions, je leur représentai toutes les difficultés qu'elles auraient à surmonter, tous les sacrifices qu'elles auraient à souffrir, dans l'exil, sur une terre étrangère, et j'eus la consolation de les voir toutes, résolues à être fidèles à leur sainte et sublime vocation. J'en donnai l'assurance à nos bons supérieurs de Mexico, leur demandant en outre l'itinéraire que nous devrions suivre, durant notre voyage. Comme Monseigneur de Monterey désirait vivement que nous pussions nous établir au Texas, sur la frontière de Nuevo-Leon, je fis part de son désir, et demandai si nous pourrions nous y établir, dans le cas où Nosseigneurs les Évêques nous demanderaient.

Notre bonne Visitatrice me répondit que nous pouvions partir par les États-Unis, et aller jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où nous recevions les ordres de nos Supérieurs de Paris. Elle ajoutait : « Si Nosseigneurs les Évêques vous demandent au Texas, vous pourrez y rester. Écrivez-nous, ou écrivez aux Supérieurs Majeurs, pour savoir leur volonté ; je vais écrire en ce sens à N. T. H. Mère.

Fixée sur ce point, je continuai les préparatifs du voyage, et nos Sœurs de Saltillo également. Dans l'une et dans l'autre maison, nous fîmes tous nos efforts pour placer, dans de bonnes maisons, nos chers petits enfants et nos pauvres orphelines. Grâce à Dieu et aux autorités locales, qui étaient

parfaitement disposées en notre faveur, ces chers enfants furent reçus dans les familles les plus distinguées par leur vertu et leur position sociale. Les familles de nos jeunes élèves du collège furent aussi averties de venir les chercher, et bientôt la désolation fut générale. Oh qu'il était cruel, mon Très-Honoré Père, de voir partir toutes ces bien-aimées enfants ! Combien de larmes, combien de sanglots, au moment de la séparation, qui se prolongea durant plus de quinze jours ! C'était une véritable agonie. Cependant tous les habitants s'empressaient de recueillir des signatures, pour les protestations faites contre la loi, et ils en espéraient la révocation. Il semblait impossible qu'on en vînt à l'exécution. De toutes parts, nous recevions les preuves les plus touchantes d'affection et de sympathie. Un matin Monseigneur nous fit avertir que M. le gouverneur allait venir, pour savoir qu'elle était la résolution de nos Sœurs. Je leur conseillai d'aller quelques instants à la Chapelle, pour y demander à Notre-Seigneur la réponse qu'elles devaient donner. Un moment après, le gouverneur, le maire et trois de leurs conseillers, demandèrent à me parler. Je me rendis immédiatement auprès d'eux. Ces Messieurs, avec une très-grande politesse, me dirent qu'ils avaient reçu du président de la République l'ordre de s'informer de la résolution particulière de chacune de mes compagnes, par rapport à la sortie du Mexique. Je leur répondis que j'étais heureuse de les laisser libres de s'assurer, par eux-mêmes, des dispositions de mes compagnes. Toutes, l'une après l'autre, répondirent qu'elles aimaient leur patrie, et y resteraient avec bonheur, si on les y laissait vivre en filles de la charité, portant leur saint habit, et faisant les œuvres de leur vocation. Que si cela n'était pas possible, elles étaient résolues à partir.

Ces Messieurs écrivirent toutes les déclarations de nos Sœurs et la mienne, et se retirèrent en pleurant. Les jours suivants, je reçus plusieurs députations de la part de M. le

mairie et de plusieurs personnes notables, qui s'offraient à demander pour nous *el amparo* (adoucissement de la loi) : Voyant que cette voie avait été tentée inutilement à Mexico, je refusai, en disant que je ne pouvais rien faire, sans un ordre exprès de nos Supérieurs, et la chose en resta là.

A Saltillo nos Sœurs ne subirent pas d'interrogatoire; mais la loi y ayant été publiée le 1^{er} janvier, elles furent obligées de venir se réunir à nous, pour le 1^{er} février, laissant leurs pauvres malades entre les mains de personnes séculières, et leurs élèves externes auprès d'une dame, ancienne élève de nos Sœurs. Monseigneur a l'espoir de pouvoir conserver cette maison qui est sa propriété particulière; mais il craint fort de perdre celle de Monterey, dont le terrain appartient à l'Église.

Avant de quitter la ville, nos Sœurs reçurent des preuves de l'affection de tout le peuple, et, malgré la pauvreté de la ville, elles recueillirent près de 3000 fr. d'aumônes. Le 15 janvier, la loi fut publiée à Monterey, et, dès lors, les manifestations les plus expressives commencèrent. Les membres des sociétés catholiques d'hommes et de femmes, les conférences de Saint-Vincent de Paul, les enfants de Marie, les élèves du Collège, vinrent nous faire leurs adieux en pleurant, et en manifestant leurs regrets par de magnifiques discours en vers et en prose : chaque association remettait ensuite les sommes qu'elle avait recueillies, pour nous aider pendant notre voyage. Enfin le jour si triste du départ arriva. La veille, notre bon et vénérable pasteur, M^{sr} Verca, vint nous dire adieu, et nous donna sa bénédiction. M. le Curé et presque tous les prêtres du séminaire et de la ville vinrent également.

Le 22 février, nous partîmes, après avoir consommé la sainte réserve, laissant la maison entre les mains de quelques anciennes élèves, qui, sous la direction d'une dame respectable, devaient essayer de continuer nos œuvres. La

rue était remplie de personnes qui pleuraient, et de voitures qui devaient conduire toute l'élite de Monterey, jusqu'à la paroisse de San Francisco de Apodaca (à 5 lieues de distance), où elle voulait seulement se séparer de nous. Là le bon Curé nous donna à dîner, avec grande affection et douleur. Il avait toujours été pour la Communauté un ami dévoué, et il ne pouvait retenir ses larmes. Il nous accompagna jusqu'à Marin, où nous devions coucher. M. le curé de cette localité, avec le maire et son adjoint, vinrent nous recevoir, et nous offrirent l'hospitalité au nom de la paroisse, et en particulier au nom des dames de la Société catholique qui nous attendaient.

Le jour suivant, nous nous remettions en route, après avoir entendu la messe et communié. Au moment du départ, le bon Curé nous promit de célébrer une messe à l'intention de chacune de nous, et se recommanda à nos prières. Comme il pleuvait beaucoup et que le chemin était très-mauvais, nous fûmes obligées de coucher dans un pauvre village, nommé *Papa-Gayo* (Perroquet). Nous ne pouvions pas marcher, tant la boue était profonde. Il fallut passer la nuit sans dormir; et le matin, au moment de repartir, ces pauvres bonnes gens nous disaient : « Meses, ne vous en allez pas, restez avec nous; ici, personne ne viendra vous chercher. » Pauvres gens ! dans leur charité, ils nous offraient tout ce que l'exil peut avoir de plus dur. Ils n'avaient pas même une église ! Le lendemain, nous arrivâmes à Serralvo, où une famille respectable nous donna une généreuse hospitalité.

A peine étions-nous arrivées, que les Dames de la Charité vinrent nous visiter, et nous apporter une aumône. Le matin suivant, nous repartîmes après avoir eu la félicité d'entendre la messe et de communier. Nous arrivâmes à Punte-Agudo, première mission des Révérends Pères Oblats. Celui qui desservait cette mission nous reçut fort bien, nous

donna à dîner, et nous apporta une aumône de la part des Dames de la Charité d'Agualeguas. Ensuite nous allâmes faire l'oraison près de la rivière, car l'église de cet endroit avait été détruite par un incendie. Le soir, toutes les bonnes gens de l'endroit vinrent réciter le chapelet avec nous, et nos Sœurs chantèrent quelques cantiques en l'honneur de Marie, ce qui leur fit beaucoup de plaisir. Comme on nous avait dit que les habitants de Mier étaient mal disposés en notre faveur, nous jugeâmes plus prudent de n'y pas passer, et, le matin suivant, nous prîmes le chemin de Saint-Pierre, dernier village mexicain construit sur la rive du fleuve, qui sépare le Mexique des États-Unis. Nos Sœurs passèrent le fleuve pour aller visiter l'église des Révérends Pères Oblats, établis à Roma, petite ville appartenant aux États-Unis, où nous espérions entendre la messe le jour suivant. Pendant que nos Sœurs faisaient leur visite, je préparais l'habitation où nous devions passer la nuit. C'étaient deux petites pièces très-semblables à l'étable de Bethléhem.

Bientôt on m'avertit que deux messieurs demandaient à me parler. C'étaient M. Brulay, commerçant français, et M. Charles Best, capitaine du bateau à vapeur *John Scott*, qui venaient nous offrir de continuer gratis notre voyage, jusqu'à Brownsville, sur leur bateau. Ils nous dirent que les habitants de Mier avaient eu beaucoup de peine, parce que nous ne nous étions pas arrêtées chez eux. Quelques instants après, le Curé de Mier envoya aussi un exprès, pour nous dire la même chose, et il nous remit à son tour une aumône pour nous aider dans notre voyage.

Ayant accepté l'offre du capitaine, nous nous embarquâmes le jour suivant, et nous fûmes parfaitement bien traitées sur ce vapeur. Le dimanche, nous descendîmes pour entendre la Sainte Messe à Dewis, et y faire la Sainte Communion. En ce lieu, plusieurs familles françaises et mexicaines nous pressèrent de laisser des Sœurs pour fonder

un petit collège. Je les engageai à traiter cette affaire avec leur Évêque, et leur dis que, pour le moment, il nous était impossible de nous arrêter dans le voyage. Ils s'affligèrent un peu, nous donnèrent quelques aumônes, et nous continuâmes notre voyage. Le lundi soir, nous arrivâmes à Brownsville; mais, comme il était tard, nous ne voulûmes pas débarquer.

Le même soir, M^{re} de Brownsville envoya le R. P. supérieur des Oblats nous saluer de sa part, et, le jour suivant, les bons Pères vinrent nous chercher pour nous conduire à l'Église, où Monseigneur nous attendait, pour nous donner la Sainte Messe et la Sainte Communion. Sa Grandeur eut la bonté de nous adresser quelques paroles de consolation, et après l'action de grâces nous sortîmes pour le saluer, et lui offrir les amitiés de M^{re} de Monterey.

Après nous être séparées de Monseigneur, nous nous rendîmes au couvent du Verbe Incarné, où les vertueuses et charitables Religieuses nous reçurent avec une bonté maternelle... Nous demeurâmes huit jours auprès d'elles, respirant avec bonheur la douce odeur de leur ferveur et de leur charité. Que Notre-Seigneur leur paye au centuple tout le bien qu'elles nous ont fait, et puissions-nous les imiter! Pendant les quelques jours de notre demeure à Brownsville, nous reçûmes de grandes preuves de sympathie des habitants de Matamoros et de Brownsville. Les Dames de la Charité vinrent nous visiter et nous apportèrent des aumônes, de sorte que notre voyage de Monterey à Brownsville fut payé amplement, par ce que nous reçûmes dans le chemin, et par la générosité de plusieurs personnes qui nous avaient prêté leurs voitures et leurs domestiques, tant pour nous que pour nos bagages. Le bon Dieu nous protégea d'une manière si visible, que nous ne pouvions que le bénir et l'aimer. Cependant il nous réservait là une épreuve. Les principaux habitants de ces deux

viles vinrent me prier de demeurer à Brownsville, et d'y fonder un petit établissement de huit Sœurs, pour des écoles gratuites et quelques malades. Je leur dis de s'entendre avec Monseigneur. Si Sa Grandeur me le demandait, et si on nous assurait le nécessaire pour vivre, j'ajoutai que nous pourrions rester.

Ces personnes allèrent plusieurs fois parler à Sa Grandeur; mais, bien que leurs propositions fussent très-convenables, Monseigneur ne jugea pas à propos de consentir à leur dessein. Il leur répondit que, plus tard, il ferait venir des Sœurs américaines, ce qui mortifia beaucoup toutes ces personnes, qui, étant Mexicaines, n'aiment pas les North-Américains. Le jour suivant, nous fîmes nos adieux à Monseigneur et aux personnes qui nous avaient témoigné de l'affection, et, le mardi matin, après avoir embrassé les bonnes Mères, nous prîmes la route de New-Orléans. En arrivant à l'embarcadère du chemin de fer, nous étions accompagnées par un grand nombre de personnes. Nous montâmes dans le wagon; mais, au moment où il allait partir, nous entendîmes des cris que je croyais être l'expression des derniers adieux. Je pus me convaincre cependant que ces cris étaient poussés par le peuple qui voulait nous retenir. Je parlai à ces bonnes gens, leur promettant de revenir plus tard, et je tâchai, mais en vain, de les calmer. Le Prêtre qui nous accompagnait leur parla à son tour, ainsi qu'un monsieur que je priai d'intervenir. Voyant que le tumulte ne finissait pas, nous commençâmes le chapelet, et le conducteur du chemin de fer, trompant le peuple, lui dit que nous allions descendre de l'autre côté. Les ayant éloignés, il mit brusquement la machine en mouvement, et nous continuâmes heureusement notre voyage jusqu'à New-Orléans. Là, nos bien-aimées Sœurs des États-Unis, avec la digne Sœur Euphémie en tête, vinrent nous recevoir au chemin de fer. Je ne puis dire toutes les preuves de sympathie et de bonté qu'elles nous donnèrent, cela nous

dédommagea amplement du mal de mer et des souffrances des jours précédents.

La bonne Mère Euphémie désirait placer nos Sœurs dans les diverses maisons de New-Orléans ; mais sachant, d'une part, la crainte que nos Sœurs avaient par rapport à la difficulté d'apprendre la langue anglaise, et, de l'autre, le peu de sympathie des Mexicains pour les Américains du Nord, j'envoyai une dépêche par le câble sous-marin, demandant à notre très-honorée Mère la permission de revenir à Paris. Le jour suivant, je reçus une réponse affirmative, et nous commençâmes de nouveau les préparatifs du voyage. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau anglais, le 18 mars. Le jour suivant, fête de saint Joseph, nous eûmes deux messes sur le vaisseau, et nous fîmes la Sainte Communion. Le même jour, nous commençâmes de nouveau à avoir le mal de mer, et la plus grande partie des Sœurs fut malade presque tout le temps du voyage. Le jour de Pâques, nous eûmes aussi la messe, et il nous fut donné de pouvoir communier. Le même bonheur nous était réservé pour le jour de la rénovation des saints vœux, et deux ou trois autres fois. Le bon Dieu nous consolait ainsi des souffrances que nous endurions pour son amour. Les trois premiers jours d'avril furent terribles ; la mer était si furieuse, qu'elle brisa les chaloupes et menaçait à chaque instant de nous engloutir. La Sainte Vierge nous sauva de ce péril.

Au commencement du voyage une chaudière avait éclaté, ce qui nous retarda de plusieurs jours. Nous désirions ardemment arriver à Paris pour la fête de la Translation de saint Vincent de Paul, ou du moins pour l'octave, mais nous fûmes obligées de renoncer à cette consolation ; toute l'octave se passa en chemin, et le dernier jour nous arrivâmes à Paris après midi, n'ayant pas même le bonheur d'entendre la messe ce jour-là. Notre vapeur avait débarqué à Liverpool, nous passâmes un jour à Londres ; le soir, nous

partîmes pour Dieppe, où nous arrivâmes à sept heures du matin, après avoir passé une nuit très-pénible sur le petit vapeur qui fait la traversée de la Manche. Nous prîmes immédiatement le chemin de fer, et à une heure de l'après-midi nous nous trouvions à la Maison Mère, l'objet de l'affection de nos bien-aimées Sœurs, ce qui fut le premier dédommagement de nos peines. Maintenant nous attendons que le bon Dieu dispose de nous, n'ayant à vous offrir, mon Très-Honoré Père, que notre bonne volonté et la respectueuse affection et reconnaissance de vos Filles mexicaines.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur, avec le plus profond respect,

Votre bien humble et soumise Fille,

Sœur V. LACOUR,

Ind. f. d. l. c. s. d. p. M.

LETTRES

AYANT RAPPORT A L'EXPULSION DE NOS SŒURS MEXICAINES.

M. PALACIOS à *Notre Très-Honorée Mère* LOUISE LEQUETTE.

Panama, le 20 février 1875.

TRÈS-HONORÉE MÈRE GÉNÉRALE,

Je viens remplir un devoir bien doux, en vous présentant, avant tout, l'expression de ma profonde gratitude de la pensée bienveillante qui vous a fait recommander aux bonnes Sœurs venant du Mexique de s'adresser à moi, pour tout ce dont elles auraient besoin. Je sens tout le prix d'une telle confiance, qui m'honore plus que je ne le mérite; je vous en remercie de tout mon cœur, ainsi que du bonheur d'avoir l'occasion de prouver combien est sincère mon dévouement aux Filles de Saint-Vincent.

Ensuite je crois de mon devoir de vous informer, en détail, de tout ce qui se rapporte aux vingt-six bonnes Sœurs, arrivées ici le 15, sous la conduite de ma Sœur Chagnarnier.

En apprenant qu'elles étaient destinées à Guatemala, des craintes fort sérieuses s'emparèrent de mon esprit. Je prévoyais que l'arrivée d'un tel nombre ensemble

pourrait vraisemblablement donner lieu à un refus de débarquement. Tout autorise à le penser. Depuis bientôt quatre ans que la révolution est au pouvoir, dans mon malheureux pays, l'on fait tout, sous le règne de la terreur, pour détruire notre sainte religion, cherchant à établir l'empire de l'iniquité sur le seul fondement qui lui convienne et qui est la démoralisation du peuple. La suppression des ordres religieux, l'expulsion des membres les plus vertueux du clergé, et le sacrilège dépouillement des biens de l'Église, ont été consommés, à l'instar du Mexique. D'après tous les indices, quelque chose de bien plus affreux peut avoir lieu bientôt, je veux dire un schisme qui mettra le comble à l'œuvre infernale des démolisseurs de tout ordre social. Dans de telles circonstances, quand on vient de défendre aux prêtres de porter tout costume distinctif, et quand, dans tous les décrets d'iniquité, l'on voit la copie exacte de ceux qui ont été rendus au Mexique, il me semble que mes craintes ont de justes motifs. Il est vrai que, jusqu'à présent, l'on a respecté les bonnes Sœurs établies là-bas, mais l'exemple de ce qui est arrivé aux Missionnaires vous donne la mesure de la confiance que méritent ces gens-là, quand ils feignent de respecter quelque chose.

D'une part, ces considérations, ainsi que la connaissance personnelle que j'ai des démagogues enragés qui déshonorent à présent ma patrie, et, d'autre part, le souci d'éviter aux bonnes Sœurs un affront, les souffrances d'un pénible voyage et l'énorme dépense de 10 à 12 mille francs, si le débarquement était refusé, tout cela m'a fait conseiller aux Sœurs de ne pas continuer leur voyage toutes ensemble. Dix partiraient d'abord, et on attendrait, pour les seize autres, les instructions de ma Sœur Broquedis. Sachant, par une lettre de cette respectable Sœur, qu'elle vous avait demandé un petit renfort, j'ai pensé que l'arrivée de dix Sœurs pourrait donner le change. Car il me semble qu'il

doit y avoir de fortes préventions contre les exilées du Mexique. Et puis, en attendant ici de nouveaux ordres, on ira peut-être au devant de la meilleure solution de toutes les difficultés, en donnant à ma Sœur Broquedis le loisir de distribuer les sœurs, dans les maisons de Salvador et de Costa-Rica, avec des frais bien moindres.

Ma Sœur Changarnier s'en étant rapportée à moi, j'ai voulu encore tout soumettre à Monseigneur l'Évêque, et ce fut avec son approbation, qu'il fut décidé de faire, comme je le proposais.

Un steamer partait le 17; mais par un excès de précaution, qui n'est jamais de trop, quand il s'agit d'éviter de pénibles contre-temps, nous avons préféré remettre leur voyage au départ suivant (25). De cette manière un retour immédiat était possible, si le permis de débarquement était refusé, tandis que si elles étaient parties à la première date, elles n'auraient eu de chance de retour, qu'en allant jusqu'en Californie.

Dès le 17, où tout ceci fut décidé, la petite Communauté des voyageuses fut transférée dans une maison particulière, chez une famille fort pieuse et des plus respectables de l'endroit, où elles sont logées et nourries aussi convenablement que possible. Je priai Monseigneur de dire un mot à un excellent prêtre, qui a toute ma confiance, pour qu'il se mît au service des besoins spirituels des Sœurs.

En conseillant une prolongation de séjour ici, je n'ai craint ni pour la santé, ni pour la dépense de la petite colonie. Une souscription, que nous faisons dans la ville, couvrira les frais, Dieu aidant; et quant à la santé, mon expérience du pays me donne l'assurance que le climat n'est pas aussi mauvais qu'on le dit. Toutefois il est fort loin d'être semblable à celui de la Havane et de Vera-Cruz.

Voilà, Très-Honorée Mère Générale, le compte que

j'avais à vous rendre ; et, en le faisant, j'espère trouver dans votre charitable bienveillance le plus entier pardon, si par malheur je n'étais point parvenu à agir selon vos désirs.

Maintenant, et malgré la longueur de cette lettre, permettez-moi de vous entretenir un moment de notre projet d'établissement des Sœurs à Panama.

Depuis l'année dernière que nous y travaillons, il s'est présenté plus de difficultés que nous ne le prévoyions. Nous avons eu l'espoir d'obtenir la concession d'un petit hôpital, bien situé, et avec des ressources propres. Mais il est entre les mains d'étrangers protestants, et nous ne sommes pas parvenus à vaincre l'opposition de l'esprit de secte. Il nous a fallu alors modifier nos projets, et penser à établir une école ouvroir pour des jeunes filles pauvres, en y ajoutant soit la visite des pauvres à domicile, soit une petite infirmerie avec 4 ou 6 lits pour femmes.

La difficulté d'obtenir un local convenable nous arrêtait encore, quand tout providentiellement nous l'avons obtenu, peu de jours avant l'arrivée des Sœurs du Mexique, *comme si le bon Dieu voulait nous aider à en garder quelques-unes*. Nous allons y entreprendre tout de suite les travaux de transformation nécessaires, et nous espérons qu'avec le secours de Celui qui ne refuse jamais ses bénédictions aux œuvres entreprises pour les pauvres, nous parviendrons d'ici à deux ou trois mois, à être en mesure de semer la première graine, si ardemment désirée, des saints travaux des dignes Filles de saint Vincent.

D'après ce que ma Sœur Broquedis m'a dit, je dois encore à votre inépuisable bonté l'approbation de notre œuvre, et c'est votre zèle maternel et charitable qui lui a donné d'avance l'autorisation nécessaire, pour mener à bonne fin la fondation. Que Dieu vous le rende comme nous l'en prions !

Je demande à votre bonté mille pardons pour cette trop longue lettre, et, me recommandant à vos prières, je suis heureux de saisir l'occasion de vous présenter,

Très-Honorée Mère générale,

les hommages de profond respect et de reconnaissance de votre très-humble serviteur,

E. PALACIOS.

Ma Sœur CHANGARNIER à N. T. H. Mère L^{me} LEQUETTE.

Panama, 9 mars 1875.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous sommes encore ici sans avoir un mot de la visitatrice de Guatemala; patience... Je crains que vous ne soyez pas contente que nous soyons restées ici; je n'ai fait que suivre le conseil des personnes, qui désirent notre bien, et qui nous portent intérêt; c'est beaucoup pour moi, qui ne sais pas dire deux mots, de me rencontrer en de pareilles circonstances; n'ayant pas d'autre remède, je dis à tout: Fiat... et je me conforme, quelquefois les larmes aux yeux.

Ma Très-Honorée Mère, mes compagnes vont très-bien et sont résignées à tout. Hier, à Saint-Jean de Dieu, nous avons fait la Sainte Communion de la main de Monseigneur; il célébra la Messe à l'hôpital, et donna la Communion aux malades; la veille il nous envoya demander si nous voulions avoir la bonté d'aller préparer les malades; nous avons aussi préparé la petite chapelle de notre mieux; le

soir, nous sommes allées réciter le chapelet, et distribuer des médailles à ceux qui avaient communié. Ce matin nous avons eu la visite de Monseigneur : c'est la septième depuis que nous sommes ici ; il est très-zélé, très-prudent, et a été plein d'attention pour nous, depuis le jour de notre arrivée, de manière que les pauvres exilées n'ont manqué de rien. Ma Très-Honorée Mère, je ne vous dis rien du bon M. Palacios ; il nous regarde comme siennes, sa visite est de règle tous les jours, pour savoir si rien ne nous manque. Tout en considérant mon malheur d'être à la tête, je ne puis m'empêcher de bénir la Providence pour les Enfants de Saint-Vincent.

Nos Sœurs continuent d'enseigner le catéchisme aux petites filles, et plusieurs sollicitent avec instance de venir avec nous. La plus grande partie des gens pensent que nous sommes ici pour y rester.

Ma Très-Honorée Mère, si quelques Sœurs sorties des dernières du Mexique viennent pour l'Amérique Centrale, elles auront un pied à terre dans notre petite habitation.

Recevez, ma Très-Honorée Mère, les sentiments respectueux de celle qui se dit, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très-humble et obéissante fille,

S^r CHANGARNIER.

Ma Sœur BROQUEDIS, Visitatrice de la province de Guatemala, à Notre Très-Honorée Mère, L^{re} LEQUETTE.

Guatemala, 11 mars 1875.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Un vapeur inattendu arrive, et j'en profite pour vous faire part de l'affreuse semaine que nous venons de passer. Outre que nous n'avons pu avoir la consolation de faire débarquer nos Sœurs, il nous a été impossible de leur faire parvenir nos lettres, pour leur fixer le port où elles pourraient débarquer. Dieu ne l'a pas voulu. Ma Très-Honorée Mère, rien n'a été négligé, ni dépêche, ni lettre, jusqu'à un domestique que nous avons envoyé au port, et qui ne les a plus trouvées. Les pauvres Sœurs voguent sans savoir où elles vont s'arrêter, surtout si elles n'ont pas reçu la dernière dépêche, les priant de s'arrêter à Nicaragua, où on voulait les garder à leur passage. Dieu veuille qu'elles y soient maintenant !

J'espère que vous approuverez cette fondation, car c'est plus avantageux, pour la province, d'avoir plusieurs établissements dans les différentes républiques ; au moins, si on a des difficultés dans l'une, on passe dans l'autre, et la Mission peut se soutenir ; seulement il faut être dans la disposition des Israélites, portant leur tente tantôt à droite, tantôt à gauche ; cela nous apprend à nous détacher de tout. J'ai la confiance que n'ayant qu'un désir, qui est de faire la

volonté de Dieu, coûte que coûte, il bénira nos délibérations, nos peines, nos soucis, surtout si vous y ajoutez votre approbation :

J'ai l'honneur d'être, ma Très-Honorée Mère,
Votre très-humble et respectueuse

S^r BROQUEDIS.

M^r PALACIOS à ma Sœur Économe.

Panama, 20 mars 1875.

RESPECTABLE SŒUR JUHEL,

Par le dernier courrier j'ai eu l'honneur de vous écrire ; et, aujourd'hui comme alors, je crois devoir m'adresser à votre bienveillante entremise, pour transmettre à N. T. H. Mère Générale les nouvelles que je viens d'avoir des bonnes Sœurs parties pour Guatemala, le 24 février. Le bateau qui les emmenait est revenu depuis trois jours ; à mon grand étonnement et à mon grand chagrin, ni ma Sœur Changarnier, ni moi, n'avons reçu une seule ligne de ma Sœur Broquedis, ni des chères voyageuses. En allant aux informations, j'ai eu la douleur d'apprendre que les événements ont donné raison à mes prévisions : l'on n'a pas permis aux Sœurs de débarquer à San-José de Guatemala. Je suppose qu'étant prévenue de leur arrivée, par ma lettre du 17 février, ma Sœur Broquedis leur envoya, à San-José, des instructions, pour rebrousser chemin et descendre à Costa-Rica. Mais le steamer devait aller à Champico, plus au nord de San-José, avant de revenir sur leur route, de sorte que les Sœurs ont dû séjourner à bord. Tandis que la mer les ballottait dans leur pénible voyage,

M. Teilloud, Supérieur des Missionnaires à Guatemala, se mettait en route par terre, vers le Salvador, et obtenait du gouvernement la permission de débarquement pour les dix Sœurs. A leur arrivée au port de la Libertad, il s'y trouvait, et vint les prendre à bord pour les emmener à la capitale, chez leurs compagnes. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre; et comme il se peut bien que vous ne receviez point de lettres de ces contrées par ce courrier, je tiens à faire cesser de naturelles inquiétudes, en vous transmettant toutes mes informations. Je pense qu'au Salvador, les Sœurs n'ont rien à craindre actuellement, mais aussi elles ne doivent pas s'attendre à la protection efficace du gouvernement pour leurs bonnes œuvres. De même que l'hôpital, qui y est à leur charge, est soutenu seulement par leur zèle charitable, de même tout autre œuvre, qu'elles y entreprendront, pèsera lourdement sur leurs pieux efforts. Mais, au moins, je crois qu'on les y laissera travailler en paix, dans la vigne du Seigneur, tandis que mes craintes, pour celles de mon malheureux pays, sont chaque fois plus grandes. La rage de l'impunité et la soif de démoralisation des scélérats qui se sont emparés du pouvoir à Guatemala, ne seront assouvies, que quand ils auront démoli tout ce qui peut rappeler le nom de Dieu au peuple; et les Filles de Saint-Vincent sont un *memento* trop vivant pour qu'ils les tolèrent longtemps encore. Je gémiss du plus profond de mon cœur, en y pensant, c'est une préoccupation qui me poursuit comme un cauchemar, parce qu'elle est liée au souvenir des œuvres que j'aime le plus, et qui auront à souffrir. Que la volonté de Dieu soit faite en tout et toujours. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de vous prier de nouveau, Respectable Sœur, de ne pas m'oublier, s'il y avait quelque chose à faire ici pour les Sœurs, dans la douloureuse éventualité de leur sortie de Guatemala.

Ci-joint une lettre de ma Sœur Changarnier, qui vous

dira que notre petite Communauté de Panama se porte à merveille, Dieu merci !

Maintenant, il ne me reste qu'à vous prier de présenter mes hommages les plus respectueux et les plus dévoués à N. T. H. Mère Générale, et à me recommander aux prières de la digne famille de Saint-Vincent, en vous renouvelant, Respectable Sœur, les sentiments avec lesquels J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur,

E. PALACIOS.

Ma Sœur CHANGARNIER à N. T.-H. Mère LOUISE LEQUETTE.

Panama, 20 mars 1875.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !

Les dix Sœurs, qui s'embarquèrent de Panama pour Guayaquil, arrivèrent le 22 à midi, toutes en très-bonne santé. La Supérieure de San-Salvador, à qui je les avais confiées, m'a écrit que cinq étaient à l'hôpital militaire, et cinq à l'hôpital civil, en attendant les ordres de la Visitatrice.

Ma Très-Honorée Mère, au milieu de la peine que j'éprouve d'être comme l'oiseau sur la branche, je sens une consolation de n'avoir rien demandé ni rien refusé ; Notre-Seigneur a tout fait, et la divine Providence est avec nous. Nous jouissons ici de beaucoup de privilèges. Hier on célébrait la fête de saint Joseph, nous avons assisté à la Messe pontificale, et communiqué de la main de Monseigneur. C'était la fête de la société catholique : elle se compose d'un assez

grand nombre de Messieurs très-distingués qui communieraient tous; ce sont les protecteurs des Filles de Saint-Vincent. Depuis notre arrivée dans ce pays, le bon M. Palacios exécute les ordres de ses confrères de la Société catholique avec le plus grand zèle; nous avons notre banc à l'église avec notre nom, et tous les soirs, comme un bon père, il vient nous chercher pour aller au sermon.

Aujourd'hui on célèbre la fête de la Compassion de la sainte Vierge. Monseigneur est notre premier protecteur, il nous continue ses visites de temps en temps, et, quand il est empêché, nous envoie son secrétaire particulier. Vous voyez, ma Très-Honorée Mère, que j'ai sujet de m'humilier à chaque instant; toutes ces attentions me rappellent la divine Providence, et m'apprennent à me confier en elle.

En attendant une de vos lettres tant désirée, recevez l'expression du profond respect avec lequel, je suis en Jésus et Marie Immaculée, ma Très-Honorée Mère,

Votre obéissante fille,

SŒUR CHANGARNIER.

Panama, 6 avril 1875.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!

Que le bon Dieu soit béni! Le 3 je reçus deux lettres de ma Sœur Broquedis, me disant qu'elle accordait les Sœurs à M. Palacios. Ce bon Monsieur était fou de joie. Immédiatement, la nouvelle que nous restions était sue dans toutes les familles. Monseigneur nous dit que M. Palacios était comme la Magdeleine, qui allait avertir que Notre-Seigneur était ressuscité. Vraiment, ma Très-Honorée Mère, je ne sais

comment payer cette bonté toute paternelle. Je ne veux pas passer sous silence toutes nos gâteries : dimanche nous avons fait notre petite retraite très-tranquilles, nous nous sommes confessées ; lundi, à 7 heures, nous avons renouvelé les saints vœux à la Messe de Monseigneur, et fait la sainte communion ; nos Sœurs ont chanté quelques cantiques.

Recevez, ma Très-Honorée Mère, etc.

SOEUR CHANGARNIER.

Lettre du R. P. WILLEMS à notre Très-Honorée Mère.

Saint-Thomas, 13 mars 1873.

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE,

La bonne Supérieure du Mexique et ses chères Filles, que nos prières nous rappellent tous les jours, vous auront parlé, en racontant leurs impressions de voyage, de notre Mission de Saint-Thomas. Nous avons eu le bonheur de pouvoir nous édifier pendant de trop courts instants, de la sainte présence, dans notre ville, des enfants de Saint-Vincent de Paul. Notre petite communauté de Pères rédemptoristes qui dirigent la Mission, tous nos catholiques de Saint-Thomas, ont été ou ne peut plus heureux de cette visite providentielle de vos bonnes Filles. Tous, nous espérons arriver bientôt au comble de nos vœux, et pouvoir nous édifier par la présence permanente, dans notre Mission, des Filles de la charité. Nous avons un convent avec chapelle attenante, bâti exprès pour l'établissement d'une communauté de Sœurs ; j'y ai conduit la Révérende Mère supérieure du Mexique avec cinq autres Sœurs, après lui avoir offert d'accepter la fondation, et de rester avec nous immédiatement ; à condition de proposer à votre Révérence les

termes dans lesquels nous étions convenus. L'affaire était quasi décidée, il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait un grand sacrifice de part et d'autre.

Les bonnes Sœurs devaient dire un *Amen* auquel elles n'avaient point encore pensé, renoncer à la consolation qu'elles méritaient si bien, de voir en France leur tendre Mère, et de recevoir sa bénédiction pour la nouvelle œuvre qu'elles allaient entreprendre, ou bien nous devions faire le sacrifice de rester encore pendant quelques semaines, sans la bienfaisante assistance de ces Anges de charité, que le bon Dieu nous envoyait. Que faire dans cette alternative ? Le Révérend Père Pascual craignit que le choc ne fût un peu rude pour l'une ou l'autre de celles qui auraient été désignées pour rester sur-le-champ ; il croyait que la fondation se ferait plus agréablement, en leur accordant le bonheur d'aller demander votre bénédiction. Ayant le cœur naturellement sensible, je n'ai pas eu le courage de faire de la peine à ces bonnes Sœurs, prêtes à nous faire tant de bien ; peut-être ai-je eu tort de les priver de l'occasion de faire un acte de grande et héroïque vertu, pour laquelle les enfants de Saint-Vincent de Paul sont toujours avides ; je m'en ferais un scrupule, si je n'avais pu moi-même offrir au bon Dieu un plus grand sacrifice pour elles, celui de me résigner à attendre, quelques jours de plus, leur établissement dans cette Mission. La Révérende Mère du Mexique vous dira tout ce dont nous étions convenus ; j'espère que votre Révérence aura la grande charité de nous venir en aide, et de ratifier tout. Nous voulons faire tous les sacrifices possibles, pour le bien spirituel et temporel de vos bonnes Sœurs à Saint-Thomas ; nous leur donnerons toute facilité pour l'observation de leurs saintes Règles ; il y a Messe tous les jours dans la chapelle, deux instructions le dimanche, Instruction et Salut le jeudi soir ; puis nous ne serons pas avares pour donner quelque conférence, leur faire la retraite, etc. Quant au temporel !

nous sommes les enfants de la Providence, qui ne nous a jamais manqué; et grâce à Elle, nous pouvons facilement supporter une petite communauté de religieuses, qui cherchent avant tout le royaume de Dieu, sachant que tout le reste leur sera donné par surcroît. Je suis bien sûr que notre Mission de Saint-Thomas a des attraits particuliers pour les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui aimait à répéter à ses enfants : « Aimez Dieu, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras et à la sueur de nos visages. »

Votre Saint Fondateur sera donc forcé de vous dire : « Allez, mes enfants, allez travailler pour Dieu, allez souffrir et vous mortifier pour Dieu, allez instruire les pauvres, allez chercher la brebis égarée. » Il me semble que, tout heureuses, vos chères Filles entendent ces paroles au fond de leur âme, et disent : « Nous voici, que la Sainte Volonté de Dieu, qui est bonne en tout et toujours, soit faite ! » Ayez donc compassion de nous, Très-Révérènde Mère, et daignez nous envoyer le secours de trois ou six Religieuses le plus tôt possible; tout sera préparé pour leur bienheureuse entrée.

Votre charité et votre prudence, le bon Dieu surtout, vous inspireront sur le choix des heureuses privilégiées, destinées pour notre Mission.

Adieu, Très-Révérènde Mère, agréez l'expression de notre plus sincère charité; permettez que je recommande à vos saintes prières et à celles de vos charitables Filles, notre petite Communauté, et toutes les âmes confiées à nos soins.

En Jésus, Marie, Joseph, Alphonse, Vincent,
Votre très-humble Serviteur,

B. WILLEMS.

RAPPORT DE M. ANDRADE.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

L'expulsion des Sœurs de la Charité du Mexique m'a fait un devoir de les accompagner jusqu'à leur Maison-Mère. Je ne croirai pas avoir rempli ma mission, Monsieur et très-honoré Père, si je ne vous donne une relation exacte et détaillée de la fondation et du développement des nombreux établissements, qui y étaient soutenus par la charité de ces dignes Filles de Saint-Vincent de Paul. J'ai été à même de recueillir sur cet établissement des données certaines; elles pourront peut-être vous intéresser, Monsieur et très-honoré Père, et j'espère que vous voudrez bien les accueillir, comme une preuve de mon dévouement et de mon attachement à une institution, dont vous êtes le très-digne chef.

JOSÉ-MARIA ANDRADE.

Paris, le 19 mars 1875.

Il y a plus de trente ans que mon regretté frère, M. le docteur Manuel Andrade, conçut le projet d'établir dans sa patrie l'institut des Filles de Saint-Vincent de Paul. Pendant son séjour en Europe, il avait été à même de connaître pratiquement, et d'admirer chaque jour, les innombrables bienfaits répandus par les Sœurs, dans les hôpitaux et dans toutes les maisons de charité; et il désirait ardemment procurer à ses compatriotes une participation à ces bien-

faits. Pour cela il s'adressa à M^{me} la Comtesse V^{te} de la Cortina, qui s'empressa d'accueillir favorablement le projet. Ce fut à sa coopération efficace et à son inépuisable libéralité, secondées plus tard par le zèle de M^{me} Fagoaga (Faustina et Julia), que le Mexique dut le bonheur de recevoir la nouvelle institution. Onze humbles Sœurs, embarquées à Cadix, arrivèrent à Mexico le 15 novembre 1844. Ces saintes Filles y furent reçues avec des transports d'allégresse. C'est un devoir pour moi de consigner ici les noms de celles qui, animées du feu le plus pur de la charité, quittèrent leur patrie, pour venir nous apporter l'exemple de leurs vertus, le secours de leurs prières, l'institution chrétienne de nos enfants et le soulagement de nos pauvres. Ce furent les Sœurs :

Augustine Inza,
Conception Oronoz,
Gregoria Reta,
Magdalena Latiegui,
Agnès Cabre,
Martine Elia,
Louise Merladet,
Marie-Josèphe Ramos,
Josèphe Suarez,
Micaela Ayanz,
Jeanne Antía.

Les six premières de ces saintes Filles ne sont plus de ce monde. Dieu aura, nous le croyons au moins pieusement, récompensé leurs travaux dans le séjour des élus, et il ne manquera pas d'en faire autant, pour celles qui travaillent encore à accroître le trésor de leurs mérites.

Le jour même de l'arrivée des Sœurs, et après avoir remercié Dieu de les avoir heureusement conduites au terme de leur voyage, elles commencèrent l'exercice de

leurs œuvres, dont elles-mêmes et tous les malheureux allaient bientôt recueillir un si grand fruit. L'impulsion donnée ne resta pas stérile. Le nombre des Sœurs augmentait chaque jour : les Mexicaines, que leur caractère doux et la pratique des vertus chrétiennes rendent si aptes aux œuvres de la charité, venaient peu à peu apporter leur précieux concours. Parmi celles qui appartenaient aux premières familles du pays, et qui sont venues demander l'humble robe grise, il faut citer une dame qui avait déjà contribué de ses dons au premier établissement, M^{lle} Julie Fagoaga, qui se trouve en ce moment à Guatémala. Les œuvres prenaient en même temps un grand essor : les autorités de la capitale s'empressaient de mettre les maisons de bienfaisance sous la direction des Sœurs, et plusieurs villes de province réclamaient aussi leur part, dans les bienfaits de la nouvelle institution. Les fondations se multiplièrent : tantôt les autorités en fournissaient les moyens, tantôt les Sœurs les obtenaient de personnes charitables. On a vu même quelques dames, qui, non satisfaites de l'offrande de leurs propres personnes, consacrées déjà au service des pauvres, y ajoutaient le don de leur fortune privée, qu'elles employaient à des fondations pieuses. Il faudrait un volume, pour raconter la marche successive des œuvres ; mais à quoi bon ? n'y a-t-il pas encore des milliers de témoins de ces faits ?

Tout faisait prévoir un accroissement continu et une longue durée, à une institution si admirablement adaptée au caractère et aux besoins de notre peuple ; mais la Providence, dans ses secrets et adorables desseins, en a disposé autrement. L'esprit d'impiété, si répandu de nos jours dans le monde entier, n'a pas épargné notre malheureux pays, et le Mexique traverse en ce moment une de ces crises, qui semblent menacer d'un retour à la barbarie. Les idées les plus anticatholiques dominent dans les régions du gouver-

nement, et la persécution déchaînée contre notre Mère, la Sainte Église, ne saurait respecter aucune de ses institutions, même celles qu'au commencement on avait paru tolérer, à cause des bienfaits si grands et si remarquables qui en découlaient. Un décret, qu'on peut sans crainte appeler une œuvre de ténèbres, est venu mettre forcément un terme à l'existence de l'institution des Filles de Saint-Vincent de Paul dans la République mexicaine, et a plongé notre peuple dans le deuil. Les malheureux, dont elles étaient la consolation et le soutien; les malades, qui trouvaient en elles des mères et des sœurs affectueuses; les orphelins, pour qui elles remplaçaient la famille disparue; les parents, qui leur avaient confié l'éducation civile et religieuse de leurs enfants; le peuple, qui recevait journellement d'innombrables bienfaits dont Dieu seul a gardé le secret; tous semblaient accablés par une telle calamité, et ne savaient plus de quel côté tourner leurs regards affligés. Seuls, les pauvres aliénés n'avaient pas conscience de la perte irréparable qu'ils faisaient; seuls, les persécuteurs de l'Église se réjouissaient de leur triomphe éphémère. Je dois le proclamer ici hautement : ce n'est pas la nation mexicaine qui rejette de son sein les Filles de Saint-Vincent de Paul, ce n'est que l'œuvre d'une minorité, insignifiante par le nombre, mais forte par l'audace, qui s'est imposée au pays, et qui, remplie de haine contre la vraie Religion, s'efforce en vain de l'effacer de nos cœurs, au prix des plus grandes iniquités.

Au moment où les saintes Filles de Saint-Vincent de Paul se voient forcées de quitter le Mexique, elles laissent, livrées à la philanthropie officielle et à la charité privée, plus de seize mille personnes des deux sexes, qu'elles avaient recueillies dans plus de quarante établissements, dont voici le dénombrement :

1. Mexico. — Maison Centrale.

Les œuvres de cette maison étaient : un dispensaire où, aux frais d'un bienfaiteur, on distribuait tous les jours gratuitement les médecines ordonnées aux pauvres par un médecin reçu, qui certifiait, en même temps, de l'indigence du malade ; un office où l'on donnait trois fois par semaine du pain, du lait, de la viande, des haricots, du riz et du chocolat à deux cents familles visitées par deux Sœurs ; une conférence de femmes qui s'y réunissaient tous les dimanches ; une école de garçons, divisés en quatre classes, au nombre de..... 250

Un ouvroir pour filles internes orphelines, au nombre de..... 30

Familles admises aux secours..... 200

2. Mexico. — Collège de Saint-Vincent.

Jeunes filles payant une pension..... 60

Maison d'orphelines..... 60

Quatre classes de jeunes filles externes, dont le nombre s'élevait à..... 400

Un asile pour garçons et filles de 3 à 7 ans..... 150

École d'adultes, les dimanches et jours de fête, pour filles de 14 à 18 ans..... 100

Associations d'Enfants de Marie..... 150

3. Mexico. — Hospice d'aliénés.

Aliénées..... 170

4. Mexico. — Collège de Saint-Joseph.

Quatre classes externes, rue de la Danza, où se réunissaient 300 petites filles..... 300

Enfants de Marie..... 100

A reporter..... 1,970

Report..... 1,970

5. *Mexico. — Collège du Sacré-Cœur de Jésus.*

Trois classes externes, rue de Zapateros, où s'assemblaient 150 petites filles.....	150
Asile d'orphelines internes.....	30

6. *Mexico. — Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu.*

Femmes malades.....	100
Atelier de repenties, quelques-unes âgées de 12 à 14 ans.....	20

7. *Mexico. — Hôpital de Saint-Paul.*

Hommes malades.....	370
Lépreux.....	30

8. *Mexico. — Hôpital de Saint-André.*

Hommes et femmes malades.....	450
Jeunes filles à la buanderie, internes.....	20
Réunion dominicale. Enfants de Marie.....	160

9. *Mexico. — Hôpital de Saint-Louis.*

Français.....	45
Espagnols.....	10
Classes externes.....	50

10. *Villa de Guadalupe (près Mexico).*

Hommes malades.....	10
Jeunes filles internes.....	16
Classes de jeunes filles externes.....	60
Dispensaire et secours à domicile.....	

11. *Toluca. — Hôpital et école.*

Hommes et femmes malades.....	60
-------------------------------	----

A reporter..... 3,521

	<i>Report</i>	3,521
Jeunes filles internes.....		25
Quatre classes externes.....		300
Asile, garçons et filles.....		100
Visite à la prison.		

12. *Morelia. — Colléges. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	25
Id. externes, en quatre classes.....	300
Asile.....	100
Dispensaire et visite à domicile.	

13. *Guadalajara. — Hôpital de Belen.*

Malades.....	300
Aliénés, hommes et femmes.....	30
Classes externes, jeunes filles.....	80
Asile, garçons et filles.....	90
École dominicale pour adultes.....	70
Dispensaire et visite à domicile.	

14. *Guadalajara. — Hospice.*

Garçons internes.....	200
Jeunes filles internes, en trois départements.....	300
Enfants trouvés. Nourrices.....	30
Classes externes.....	90
Asile, garçons et filles.....	100
Vieillards des deux sexes.....	40
Dispensaire et visite à domicile.	

15. *Guadalajara. — Mexicalcingo*

Fondé le 19 novembre 1874.

Classes d'externes.....	200
Dispensaire et visite à domicile.	

A reporter..... 5,901

Report..... 5,901

16. *Guadalajara. — Saint-Philippe. — Miséricorde.*

Jeunes filles internes, réunies dans des ateliers de couture et repassage.....	160
Jeunes filles externes dans deux classes.....	140
Asile pour garçons et jeunes filles.....	100
Dispensaire et visite à domicile.	
Distribution d'aliments aux pauvres.	
Associations d'Enfants de Marie.....	100

17. *Zapotlan. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	30
Id. externes en deux classes.....	150
Asile pour enfants des deux sexes.....	60
Dispensaire et visite à domicile. École d'adultes..	40

18. *Colima. — Asile d'orphelins.*

Jeunes filles internes.....	30
Id. externes, en deux classes.....	120

19. *Colima. — Hôpital.*

Malades des deux sexes.....	60
-----------------------------	----

20. *Jiquilpan. — Asile d'orphelins. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	20
Id. externes, en deux classes.....	200
Asile pour enfants des deux sexes.....	100
École d'adultes.....	80
Dispensaire et visite à domicile.	

21. *Zacatecas. — Classes. — Asile d'orphelins.*

Jeunes filles internes.....	14
Id. externes, en deux classes.....	150

A reporter..... 7,455

	<i>Report</i>	7,455
Asile pour enfants des deux sexes.....		100
École dominicale. Enfants de Marie.....		120

22. *San-Miguel de Allende.*

Jeunes filles internes et externes.....	100
Asile pour enfants des deux sexes.....	50

23. *San-Luis-Potosi. — Hôpital. — Classes.*

Malades des deux sexes.....	100
Jeunes filles externes.....	80
Asile, enfants des deux sexes.....	50
École d'adultes.....	90
Dispensaire et visite à domicile.....	
Associations d'Enfants de Marie.....	200

24. *Saltillo. — Hôpital. — Classes.*

Malades, civils et militaires.....	100
Jeunes filles internes.....	30
Id. externes.....	150
Asile, enfants des deux sexes.....	80

25. — *Monterey. — Collège. — Classes.*

Jeunes filles internes, payant une pension.....	35
Id. pauvres, internes.....	30
Id. externes, en deux classes.....	140
Asile, enfants des deux sexes.....	100
École d'adultes.....	90
Dispensaire et visite à domicile.....	

26. *Lagos. — Hôpital. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	12
Id. externes.....	300

A reporter..... 9,412

	<i>Report</i>	9,412
Malades des deux sexes.....		40
École dominicale.....		100

27. *Silao. — Hôpital. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	10
Id. externes.....	360
Malades, hommes.....	10
École dominicale.....	100

28. *Cuernavaca. — Hôpital. — Classes.*

Malades, hommes et femmes.....	25
Jeunes filles internes.....	30
Id. externes.....	100

29. *Guanajuato. — Hôpital. — Classes.*

Malades des deux sexes.....	150
Jeunes filles externes, dans trois classes.....	450
Id. internes, pauvres.....	120
Dispensaire et visite à domicile.....	
Associations d'Enfants de Marie.....	200

30. *Guanajuato. — Orphelinat.*

École gratuite externe.....	50
Enfants internes.....	60
Aliénés et infirmes.....	20

31. *Irapuato. — Hôpital. — Classes.*

Malades.....	6
Jeunes filles internes.....	20
Id. externes, en deux classes.....	250
Enfants de Marie.....	100

A reporter..... 11,613

Report..... 11,613

32. *Leon. — Hôpital. — Classes.*

École externe gratuite.....	300
Malades, civils et militaires.....	130
Femmes malades.....	20
Jeunes filles internes.....	100
Garçons internes.....	50
Enfants trouvés.....	20
Vieillards.....	30
École dominicale et Enfants de Marie.....	160

33. *Puebla. — Saint-Joseph.*

Jeunes filles internes.....	30
Id. externes.....	120
Asile pour enfants des deux sexes.....	100
École dominicale.....	60

34. *Puebla. — Saint-Vincent. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	40
Id. externes.....	200
Asile pour enfants des deux sexes.....	100
Classes d'enfants externes payantes.....	20
École dominicale.....	50

35. *Amozoc. — Collège. — Classes.*

Jeunes filles internes.....	15
Id. externes.....	80
Asile pour enfants des deux sexes.....	80
École dominicale.....	50
Dispensaire et visite à domicile.....	

36. *Matamoros. — Hôpital. — Classes.*

Malades, hommes et femmes.....	25
--------------------------------	----

A reporter..... 13,393

Report..... 13,393

Jeunes filles externes.....	200
Id. internes.....	20
Asile, enfants des deux sexes.....	80
École dominicale. Dispensaire et visite à domicile.	

37. *San-Andrés Chalchicomula.*

Jeunes filles internes et externes.....	150
Asile, enfants des deux sexes.....	80
Malades.....	20
École dominicale. Enfants de Marie	120

38. *Vera-Cruz. — Hôpital.*

San-Sebastian. Malades, hommes.....	400
-------------------------------------	-----

39. *Vera-Cruz. — Hôpital.*

Loreto. Malades, femmes.....	100
------------------------------	-----

40. *Vera-Cruz. — Hospice.*

Jeunes filles internes.....	60
Garçons, internes.	30
Vieillards	30

41. *Vera-Cruz. — Collège.*

Jeunes filles, externes	200
-------------------------------	-----

42. *Mérida (Yucatan). — Hôpital.*

Malades, hommes et femmes.....	150
--------------------------------	-----

43. *Mérida (Yucatan). — Collège. — Classes.*

Jeunes filles, internes.....	30
Id. externes.....	200

Total..... 15,263

Toutes ces OEuvres étaient confiées aux soins de 410 Sœurs (1).

Il nous reste à faire connaître le nombre d'ordonnances de médecin livrées gratuitement au dispensaire de la Maison Centrale de Mexico, depuis 1866 jusqu'au mois de janvier 1875. En voici le relevé, qui fait voir en même temps l'accroissement progressif de l'OEuvre :

1866	16.895
1867.....	37.365
1868.....	47.585
1869.....	57.448
1870.....	70.798
1871.....	81.895
1872.....	82.291
1873.....	102.643
1874.....	101.726
1875 10 jours de janvier.	2.100
	<hr/>
	600.746

On voit bien quel immense vide les Sœurs vont laisser dans la République mexicaine. Certes, la charité n'est pas morte au Mexique, Dieu nous en préserve ! mais les efforts privés ne pourront jamais remplacer ce dévouement de tous les jours, de tous les instants, avec lequel cette admirable institution se consacrait au soulagement des malheureux, et à l'enseignement de la jeunesse. Ces infatigables ouvrières du vrai et du bien nous quittent, et vont porter ailleurs les bienfaits qu'elles avaient jusqu'ici prodigués sur

(1) Les circonstances ne m'ayant pas permis de rectifier entièrement le rapport de M. Andrade sur le nombre d'enfants et de pauvres confiés à nos soins, il y reste encore plusieurs omissions. Pour avoir le chiffre total exact, je crois qu'il faudrait le faire monter à plus de 16,000.

notre sol. Quelle perte et quelle douleur pour tous les Mexicains !

En quittant aussi ma patrie avec les dernières Sœurs, je crois remplir un devoir sacré. Mon frère les avait fait venir, et je vais les remettre aux mains de leurs Supérieures dans la Maison-Mère. Elles ont été, pour moi personnellement, des amies dévouées, des sœurs affectueuses, et je leur dois ce dernier tribut d'une reconnaissance illimitée. A ce moment suprême, je proteste, de toutes mes forces, contre les infâmes calomnies dont elles ont été les victimes : elles se sont toujours conduites en dignes Filles de Saint-Vincent de Paul ; on ne pourra jamais découvrir la plus légère tache dans leur longue carrière, et je suis heureux de proclamer que les Sœurs mexicaines, sauf de très-rares exceptions, se sont montrées, à l'heure de l'épreuve, fidèles à leur vocation, et n'ont pas hésité à suivre leurs sœurs, partout où les appela l'exercice de leurs pieux devoirs.

Si Dieu m'accorde assez de vie pour revoir encore ma patrie, j'y trouverai un vide, qui remplira d'amertume le reste de mes jours. Je lui demanderai de me donner la force dont j'ai besoin, pour savoir porter avec résignation ce coup douloureux. Je prie aussi toutes les Sœurs de s'unir à moi pour implorer le pardon de ceux qui les persécutent. Que Dieu daigne toucher leurs cœurs, afin que, par une solennelle réparation des maux qu'ils ont causés, et par un repentir sincère, ils détournent de leurs têtes le châtement éternel qui les menace !

JOSÉ-MARIA ANDRADE.

Mexico, le 10 février 1875.

Au moment où l'on achève d'imprimer ce récit qui nous fait connaître l'expulsion des Sœurs du Mexique, la désolation des enfants et des pauvres inconsolables de leur départ, les sympathies de tous les cœurs honnêtes qui les ont accompagnées de leurs regrets, et enfin l'admirable dévouement dont elles ont fait preuve, nous apprenons le départ d'une centaine de nos exilées pour le Pérou, l'Équateur, le Chili, Panama et San Salvador.

Après trois mois de séjour, soit à la Maison-Mère, à Paris, soit dans les différentes maisons où l'obéissance les avait placées, elles vont reprendre la mer, et, encore une fois, à la voix de l'obéissance, aller continuer dans différentes parties de l'Amérique les œuvres de la Charité qu'elles avaient apprises au Mexique, mais qu'elles ont été heureuses de voir pratiquer dans leur universalité, et d'une manière complète, dans le lieu même où ces œuvres avaient pris naissance.

Elles ont eu la consolation de prier auprès des restes précieux de Notre Bienheureux Père Saint-Vincent, et de s'encourager à la pratique des vertus qu'il nous recommande et dont il reste le modèle accompli. Leur séjour n'aura pas été d'ailleurs sans utilité, ni pour elles ni pour leurs compagnes qui les ont si cordialement reçues, et celles qui partent donnent à toute la compagnie un nouvel exemple d'obéissance et de détachement, en s'exposant encore aux fatigues et aux ennuis d'une longue traversée et à la douleur d'une séparation qui ravive tous les déchirements de la première.

Plus heureuses à leur départ qu'à leur arrivée, elles ont eu le bonheur de recevoir, le 2 juin, la bénédiction de Notre Très-Honoré Père M. Boré.

Le lendemain et les jours suivants elles quittaient Paris pour s'embarquer soit à Bordeaux, soit à Saint-Nazaire.

Ma Sœur Ville, la Visitatrice du Mexique dont on a admiré la sage fermeté dans cette longue lutte, qu'elle nous a si bien racontée, reste à Paris, à la Communauté, où elle a été nommée Assistante.

Ma Sœur Gœury, son Assistante à Mexico, part pour Panama, et ma Sœur Lorenzano, l'Économe, part pour l'Équateur.

Trois Missionnaires les accompagnent.

M. Pascual conduit une colonie à Santiago, au Chili; M. Frias, une seconde à Lima, dans le Pérou, et M. Grimm une troisième à Quito, dans l'Équateur.

Voici en détail la liste des Sœurs du Mexique envoyées dans les différentes Missions.

Chine	3
Constantinople	7
Alger.	6
Italie.	23
Espagne	24
Californie	44
Nicaragua.	10
Panama.	6
Équateur.	25
Pérou	30
Chili	15
San Salvador.	10

Total. 203

Il y a à la Maison-Mère une vingtaine de Sœurs ; le reste a été placé soit à Paris, soit dans les diverses maisons de la province. La dispersion est, on le voit, complète ; mais toutes nos chères Sœurs restent unies dans le même désir de procurer la gloire de Dieu et de sauver les âmes, en attendant qu'elles se trouvent réunies, pour ne plus se séparer, dans l'éternelle patrie.

Le gérant : AD. LAINE.

SOMMAIRE. — *Italie*. Lettres de M. Chevalier, Assistant, 17 février 1875, 19 février 1875, 24 février 1875, 5 mars 1875. — Lettre de Sœur Fluhrer, 21 juillet 1875. — *France*. Lettre de M. Lacour, 1^{er} mai 1875. — *Province d'Espagne*. Notes sur l'histoire d'Espagne. — *Province de Constantinople*. Lettres de Sœur Gillot, 16 décembre 1874. — Lettres de M. Bonetti, 1^{er} mars 1875, 22 juin 1875. — *Province de Perse*. Lettre de M^{rs} Cluzel, 9 décembre 1874. — *Province de Syrie*. Lettre de M. Devin, 9 février 1875. — Lettres de M. Reygasse, 4 janvier 1875, 20 janvier 1875, 3 février 1875. — *Province d' Abyssinie*. Lettre de M. Cabrouiller, 20 mars 1875. — Lettre de M. Picard, 18 mars 1875. — Lettre de M. Duffos, 6 mai 1875. — *Province du Tché-Ly Occidental*. Lettre de M^{rs} Tagliabue, 2 avril 1875. — *Province de l'Amérique Centrale*. Lettre de M. Coutard, 16 décembre 1874. — Lettres de M. Gougnon, 1^{er} janvier 1875, 26 avril 1875. — Lettres de M. Malézieux, 28 janvier 1875, 3 juin 1875. — Lettre de M. Maurice, 29 avril 1875. — Lettre de M^{rs} l'Évêque de Pasto. — *Province du Brésil*. Lettre de Sœur Sangère, 11 février 1875. — Lettre de Sœur Hayden, 10 février 1875. — *Province de la République argentine*. Lettre de M. Lemesle, 12 mars 1875.

ITALIE

Nous sommes heureux de donner aux lecteurs des Annales quelques notes sur le voyage de M. le Supérieur-Général en Italie. Les courses apostoliques des Missionnaires ont toujours de l'intérêt, mais avec quelle satisfaction ne lira-t-on pas le pèlerinage du successeur de Saint-Vincent au tombeau des Apôtres, et sa visite au successeur de Saint-Pierre !

Ces quatre premières lettres sont datées de Turin, de Sarzane et de Rome. La fin du voyage sera donnée dans le prochain numéro des Annales. Que M. Chevalier reçoive tous nos remerciements pour avoir répondu à notre demande, alors que des occupations multipliées et la fatigue du voyage devaient à peine lui laisser la possibilité de nous envoyer ces lettres.

VOYAGE DE NOTRE TRÈS-HONORÉ PÈRE M. BORÉ
A ROME ET EN ITALIE.

*Lettres de M. CHEVALIER, Assistant de la Congrégation
de la Mission.*

Turin, 17 février 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous m'avez demandé de vous tenir au courant du voyage de Monsieur Notre Très-Honoré Père. Je n'ai pu refuser cela à votre amitié ; et malgré les fatigues prévues, les distractions et les occupations qui ne me manqueront pas, je vous ai promis de mettre à profit mes moments de loisir, pour satisfaire une curiosité que votre respectueuse et filiale affection pour M. le Supérieur rend bien légitime. Je sais, du reste, que les notes que je vous adresserai feront plaisir aux Confrères de la Maison-Mère, à qui vous en communiquerez ce que vous jugerez à propos.

Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne devez pas vous attendre à la description des pays que nous traverserons, ni des monuments que nous visiterons. Je n'ai ni le temps ni le goût d'entrer dans ces détails. D'ailleurs vous connaissez l'Italie ; ce serait vous parler de ce que vous possédez mieux que moi. Si, chemin faisant, il m'arrive de faire une excursion sur ce terrain, ce sera au courant de la plume, et seulement pour lier mon récit. Ce qui vous

intéresse bien davantage, ce sont nos Confrères et nos Sœurs, leurs établissements, leurs œuvres; c'est Rome, qui sera toujours, malgré les révolutions, le centre de la Société chrétienne; c'est surtout Notre Saint-Père le Pape que ses malheurs grandissent chaque jour et rendent de plus en plus cher aux cœurs catholiques. Aussi, est-ce de ces choses principalement que j'ai l'intention de vous entretenir.

Si vous êtes désireux d'avoir de nos nouvelles, n'oubliez pas, Monsieur et Très-Cher Confrère, que nous ne le sommes pas moins d'en recevoir de la Maison-Mère et de nos deux familles. Veuillez donc bien me payer de retour, et m'écrire au moins aussi souvent que je le ferai moi-même.

Vous savez que, depuis son élection, M. Boré avait arrêté le projet de se rendre à Rome pour demander en personne la bénédiction du Souverain Pontife et lui offrir les hommages de nos deux Familles. Les occupations accablantes de sa charge l'empêchèrent pendant plusieurs mois de suivre le mouvement de son cœur. Enfin, le 9 février, passant par-dessus des obstacles sans cesse renaissants, il commençait son pèlerinage, et j'avais le bonheur d'être choisi pour l'accompagner. Son but principal est Rome; mais il se propose en même temps de visiter les maisons les plus importantes de nos Missionnaires et de nos Sœurs d'Italie, pour prendre connaissance de leur situation, les encourager au milieu des difficultés qu'elles rencontrent, et leur donner les conseils dont elles peuvent avoir besoin.

Nous allons par Lyon et Turin, et nous reviendrons par Savone, Nice et Marseille;

Partis de Paris à 8 h. 40 du soir, par un froid très-vif dont pourtant nous n'avons pas trop souffert, nous arrivions à Lyon le lendemain matin, mercredi des Cendres, à 7 h. 1/2, chez nos Confrères qui nous attendaient. Après nous être un peu réchauffés, nous disons la sainte Messe

dans la chapelle nouvellement restaurée de la Mission. Un bon nombre de Filles de la Charité s'y étaient rendues pour recevoir une des premières bénédictions que Notre Très-Honoré Père allait porter en province.

Les deux jours suivants ont été employés à s'entretenir avec nos Confrères, à faire une visite à M^r l'Archevêque que nous n'avons pas rencontré, à quelques personnes de la ville, aux diverses maisons de nos Sœurs. Le temps était court, notre Père s'arrêtait à peine, les Sœurs se plaignaient que sa visite ne fût qu'une apparition ; elles ne lui en sont pas moins reconnaissantes de ce qu'il a bien voulu faire cette petite halte à Lyon.

Le vendredi, 12, par le premier train, nous partons pour Turin, emportant quelques provisions de bouche qui nous dispenseront d'aller demander au buffet un dîner de carême. M. Romain, qui était venu de Bellegarde voir M. le Supérieur Général, nous accompagne jusqu'à la station la plus proche de sa résidence.

La température, d'abord très-froide, s'adoucit à mesure que nous entrons dans les montagnes de la Savoie ; le pays présente un aspect de plus en plus pittoresque. Le chemin de fer suit des vallées étroites et sinueuses, bordées de collines arides, en ce moment couvertes de neige, et semées de loin en loin de quelques pauvres villages. Le lac du Bourget, près d'Aix-les-Bains, vient heureusement rompre la sévère monotonie de la route, et produit un effet délicieux.

A Modane, frontière de la France, nous rencontrons notre Confrère M. Lotteri, Procureur de la province du Piémont, qui est venu nous attendre et qui repart avec nous, après avoir épargné à nos bagages les ennuyeuses formalités de la visite des douaniers.

Avez-vous déjà traversé le tunnel du Mont-Cenis ? C'est, mon cher ami, un travail gigantesque, comparable à mon avis à tout ce qui a été fait dans les temps anciens et mo-

dernes, et n'offrant pas moins de difficultés que le canal de Suez. Je ne verrais de plus étonnant que le chemin de fer qu'on promet de tracer sous la Manche pour relier la France et l'Angleterre. Quand nous irons de Paris à Londres, sans quitter la terre ferme, j'avouerai que la merveille des Alpes est surpassée. Le tunnel a 13 kilomètres de longueur ; on met une demi-heure à le parcourir. Deux machines fonctionnent constamment, l'une pour absorber la fumée des locomotives et l'autre pour renouveler l'air ; des réverbères placés à 500 mètres de distance, l'un de l'autre, entretiennent un jour perpétuel, et des gardiens veillent constamment à la sécurité des trains.

A 6 h. 40, nous étions à la station de Turin, où le vénérable M. Durando, malgré son grand âge et sa faible santé, avait voulu venir, en personne, recevoir le successeur de Saint-Vincent. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle respectueuse et filiale expansion le Très-Honoré Père a été accueilli à la Mission ; tous les Confrères, ceux qui le connaissaient déjà, comme ceux qui ne l'avaient jamais vu, se pressaient autour de lui pour le voir, l'entendre, lui parler. Comme la langue italienne lui est familière, tous se sentent à l'aise avec lui, et la conversation prend un caractère de sympathique cordialité.

La journée du samedi est exclusivement consacrée aux Missionnaires. A part le temps nécessaire pour rendre une visite à M^{gr} l'Archevêque, et pour recevoir celle que viennent lui faire la Visitatrice et quelques Sœurs de la ville, M. le Supérieur est tout entier à la disposition des Confrères qui ont à lui parler, soit de leurs affaires personnelles, soit de la province.

La maison occupée par les Missionnaires est un ancien couvent de la Visitation qui leur fut donné par le Gouvernement piémontais, dans le siècle dernier, en échange d'une maison plus vaste et plus belle qu'ils avaient fait cons-

truire, et qui devint, depuis lors, le palais archiépiscopal. En vertu des lois de suppression, la résidence des Missionnaires a été confisquée, comme tous les biens des Communautés religieuses ; mais l'église qui en dépend étant publique, nos Confrères ont été autorisés à y continuer les fonctions du culte divin, et par suite on leur a laissé une partie de la maison pour se loger. Ils y vivent assez à l'étroit, mais heureux encore d'avoir cet abri, et de pouvoir travailler au salut des âmes. Nos étudiants en théologie, de moins en moins nombreux, depuis que la nouvelle loi militaire est en vigueur, y occupent une toute petite place. Les Séminaristes et les étudiants en philosophie sont à Chiéri.

— La plupart des maisons de la province ont pu être conservées. Elles ont perdu leurs propriétés, elles sont plus ou moins gênées ou amoindries, mais elles n'en continuent pas moins leurs fonctions. Dieu veuille les garder dans l'état précaire où elles se trouvent, jusqu'à ce que viennent des jours meilleurs ; et daigne aussi sa bonté susciter des ouvriers pour cultiver sa vigne et remplacer ceux que l'âge, les infirmités et les travaux épuisent chaque jour !

Les Sœurs de la Maison centrale ont eu le Très-Honoré Père tout le dimanche. Après la sainte Messe, il a visité les divers offices, et dans chacun il a été accueilli avec une joie toute filiale et une simplicité pleine de confiance. Son attention s'est portée surtout sur le Séminaire, qui se compose d'une quarantaine de jeunes Sœurs, animées d'un excellent esprit, qui ne le cèdent en rien pour la régularité et la ferveur à celles de la Maison-Mère. Toutes ces bonnes Filles aiment cordialement la Communauté, et espèrent bien, avant de prononcer leurs vœux, aller passer quelques mois à la rue du Bac. La Directrice est Française, mais elle parle très-bien la langue italienne. Après le Séminaire, c'est l'infirmerie qui a retenu le plus longtemps M. le Supé-

rieur. Il a voulu voir les malades et les infirmes, les unes après les autres, et à chacune il a adressé des paroles d'encouragement. Dans la soirée, les Sœurs de la ville et celles des environs, qui sont venues en grand nombre, ont pu le voir librement et l'entretenir en particulier.

La Maison centrale de Saint-Sauveur est tenue avec beaucoup d'ordre, et en même temps avec une édifiante simplicité. Toutes les pratiques de la Maison-Mère y sont en vigueur; les Sœurs y paraissent heureuses sous l'autorité de la Visitatrice, la Mère Lequette, et sous la direction des Missionnaires.

La Province de nos Sœurs du Piémont comprend environ une centaine de Maisons florissantes, ayant à peu près toutes les Oeuvres de France, et jouissant généralement de la sympathie universelle. Assez souvent, de nouveaux établissements sont proposés, et l'on est forcé de les ajourner, faute de sujets. On peut dire que dans le nord de l'Italie, bien que leur installation ne remonte pas au-delà d'une quarantaine d'années, les Filles de la Charité sont aussi solidement établies et aussi aimées que dans notre patrie. Il n'y a que dans les hôpitaux militaires où elles aient à souffrir; les médecins, qui ont presque tout pouvoir, leur suscitent des entraves et des tracasseries, qui seraient capables de les obliger à se retirer, si le désir de faire du bien aux âmes ne leur donnait le courage de tout supporter.

Le 15, nous sommes allés visiter la nouvelle Maison que nos Confrères ont fondée à Chiéri, petite ville, très-calme, agréablement située sur une colline, à quelques kilomètres de Turin. On s'y rend par le chemin de fer en trois quarts d'heure. Le Séminaire interne et les étudiants en philosophie y sont installés très-convenablement. Là se feront les retraites du clergé de Turin, qui sont devenues impossibles à la mission, depuis que le gouvernement en a pris la plus grande partie. La Maison de Chiéri est due principalement

à la générosité de M. l'Abbé Botto, vénérable Prêtre, très-dévoué aux Missionnaires. Le Père-Général lui a fait, en rentrant à Turin, une visite à laquelle il a paru sensible.

Dans la matinée et la soirée, M. le Supérieur a visité les établissements de nos Sœurs de la ville, qui sont au nombre de neuf, sans compter la Maison centrale. Voilà trois jours passés à Turin ; nous partons demain matin pour Gênes ; M. Torre nous accompagne.

Veillez me rappeler au souvenir des Confrères de la Maison-Mère, et me croire, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur et Très-Cher Confrère, votre, etc.

Collège de Sarzane, 19 février 1875.

Je commence par vous remercier, Très-Cher Confrère, de vos lettres et des nouvelles que vous me donnez de la Maison-Mère. Vous comprenez avec quel plaisir M. le Supérieur et moi les avons reçues ; le bon accueil que nous recevons en Italie ne nous fait pas oublier la France.

En arrivant à Gênes, le 16, vers midi, nous avons trouvé une température beaucoup plus douce qu'à Turin ; nous sommes sous le véritable ciel de l'Italie. Inutile de vous parler de la bonne réception que nous ont faite nos Confrères ; vous devinez cela sans peine. Le cher M. Dassano, que vous avez vu à l'Assemblée, était heureux d'être déjà en connaissance avec Notre Très-Honoré Père.

Les Missionnaires occupent, à Gênes, une belle maison bâtie sur le penchant d'une de ces collines, qui forment le magnifique amphithéâtre de la ville, avec des jardins superposés en étages, à peu de distance de la mer ; c'est la

même maison où ils furent établis par le Cardinal Durazzo, cet ami si dévoué de Saint-Vincent et de sa Compagnie ; mais elle a été presque entièrement transformée dans la suite. L'église, qui est publique, est remarquable par son architecture et richement décorée. C'est un Missionnaire qui en a tracé le plan.

Outre les Missions et les exercices du Clergé, nos Confrères sont encore chargés, depuis dix-huit ans, de la direction du collège fondé par le Marquis de Brignole-Sale, pour former des ecclésiastiques destinés aux Missions étrangères. On y compte une vingtaine de séminaristes qui ont paru presque aussi heureux que les Missionnaires de la visite de M. Boré, et qui l'ont gracieusement complimenté, en diverses langues, dans une petite fête de famille. Une forte hypothèque placée sur la Maison de la Mission assure l'existence du collège ; de plus, cette fondation est entièrement à la disposition du Supérieur-Général des Lazaristes, qui peut la transporter où il lui plairait. Grâce à ces conditions, les Missionnaires ont réussi à soustraire leur Maison à la loi de suppression. On dit, du reste, à Gênes que Saint-Vincent a promis que ses enfants ne quitteraient jamais la ville. En a-t-on la preuve ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que cet établissement a été assez cruellement éprouvé à ses débuts, pour que Dieu lui ait accordé quelque privilège.

Les Missionnaires sont très-estimés dans le pays ; M^r l'Archevêque, que nous avons eu l'honneur de saluer, leur est bien affectionné. La contrée de Gênes est dans toute l'Italie celle qui fournit le plus de vocations à nos deux familles.

Nos Sœurs ont à Gênes cinq Établissements que nous avons visités avec beaucoup d'intérêt. Le vendredi matin, M. le Supérieur est allé dire la Messe à l'ouvroir de Sampierdarena, village qui peut être considéré comme un faubourg

de Gènes. Nos Sœurs habitent un ancien palais, orné de peintures remarquables : elles l'ont acquis à peu de frais, et elles y font l'éducation d'un grand nombre de jeunes filles. Elles jouissent là des avantages de la ville et des agréments de la campagne.

Il y aurait beaucoup à dire sur Gènes, cette fière cité, aux palais de marbre, aux glorieux souvenirs, et sur les OEuvres de nos Confrères ; mais le temps me presse, il faut se restreindre. Nous partons, le 18 au matin, pour Sarzane, accompagnés de M. Martinengo, Supérieur du collège, qui est venu à notre rencontre. Le temps s'est dérangé ; une pluie froide, qui est de la neige sur les montagnes, ne cesse de tomber toute la journée. Le chemin de fer de Gènes à Sarzane est très-pittoresque, il longe la mer et suit le pied des montagnes, qu'il traverse souvent sous des tunnels ; la perspective change à chaque instant et offre à l'œil les aspects les plus variés. En été, ce trajet doit être fort agréable.

La plupart des Confrères de Sarzane nous attendaient à la gare ; ils sont tout joyeux de l'arrivée de notre Très-Honoré Père, et l'entourent avec empressement. Le collège est situé au fond d'une plaine de médiocre étendue, à mi-côte d'une colline fertile, d'où l'on domine la ville. En y entrant, nous trouvons réunis dans le grand corridor les enfants, qui saluent le Père par un chant et un compliment.

La Maison de Sarzane n'appartient plus à la Congrégation, mais à la municipalité ; les Missionnaires y ont été conservés, à cause d'une fondation qui impose au collège la charge d'élever quelques jeunes clercs. Ces Séminaristes sont de quinze à vingt, tant en théologie qu'en philosophie. M^r l'Évêque, dans une visite que nous lui rendons, remercie avec effusion de cœur M. le Supérieur-Général du bien que les Missionnaires font dans son diocèse.

L'Hôpital est tenu par nos Sœurs, qui font aussi la classe

aux petites filles. Ces bonnes Sœurs, qui toutes sont Italiennes, font au Très-Honoré Père la plus cordiale réception; ce sont vraiment des enfants qui ont le bonheur de posséder leur Père au milieu d'elles. Les Sœurs de Massa et la Supérieure de Pontremoli sont venues à Sarzane pour la circonstance.

Le temps est froid et sombre; il neige à gros flocons; un vent violent rappelle l'hiver dans nos pays de montagnes. Pour abrégér et égayer un peu la journée, les enfants font de la musique sous la direction de notre Confrère, M. de Dominicis, qui a pour cet art une remarquable aptitude. Nous sommes sensibles à cette attention; mais nous n'avions pas besoin de ce passe-temps, la société de nos bons Confrères était plus que suffisante pour occuper nos loisirs.

M. Lanna, Supérieur de la Mission de Florence, vient d'arriver; nous partirons demain avec lui. M. Martinengo nous accompagnera une partie du chemin.

M. le Supérieur avait eu d'abord la pensée de se rendre directement de Sarzane à Rome; mais, comme il devait y arriver à onze heures de la nuit, il a mieux aimé passer le dimanche à Florence, pour être, le lundi 22, à Rome, dans la soirée.

Florence. — Tout en causant avec nos compagnons de voyage, nous apercevons les carrières qui fournissent le marbre renommé de Carrare. Elles sont aussi blanches que la neige qui couvre la montagne. « Il serait à désirer, dit M. le Supérieur, que ce beau marbre rendit gloire à Dieu, et qu'il y eût ici une école de sculpture catholique qui ne s'occupât que d'objets d'art religieux. — La pensée est excellente, reprend M. Martinengo; mais probablement il serait difficile de la réaliser. — Est-ce qu'on ne trouverait pas un artiste chrétien qui se dévouerait à une pareille œu-

vre? — L'artiste se rencontrerait; mais il faudrait des fonds pour commencer; il faudrait être assuré que les commandes ne manqueraient pas. — Pour les commandes, je suis sûr qu'elles ne feront pas défaut; si l'artiste est habile, il en viendra surtout de la France. — Eh bien! dit M. Martinengo, je ne perdrai pas de vue ce projet; j'en parlerai à quelques personnes influentes, et nous verrons ce qui sera possible. »

Nous approchons de Florence. On s'aperçoit bien que nous sommes en Toscane, la patrie des arts et des lettres. Les employés du chemin de fer sont plus polis et leur langage plus élégant. Un contrôleur nous demande nos billets, avec cette formule : « Ces messieurs voudraient-ils me faire la gracieuseté (*la gentilezza*) de me faire voir leurs billets? » Peut-on parler plus poliment?

Nous trouvons à Florence le Visiteur de la Province de Rome, M. Tornatore, qui nous attendait depuis quelques jours. Nos Confrères ont dû subir les conséquences de la loi de suppression et voir leur maison confisquée. Cependant ils ont encore l'église, qui est belle, et où le public est admis. On leur a également laissé des chambres pour loger une douzaine de Missionnaires. Ils continuent à donner des missions qui font beaucoup de bien, à prêcher des retraites ecclésiastiques et les exercices de l'ordination, dans les diocèses où ils sont appelés. Les jeunes clercs de la ville viennent, chaque dimanche, faire les cérémonies du culte divin dans leur église. Ils s'occupent aussi des conférences de Saint-Vincent de Paul, des Dames de la Charité et de diverses œuvres.

La journée du dimanche est consacrée à visiter quelques-unes des maisons de nos Sœurs qui sont au nombre de huit.

Je vous fais grâce, très-cher Confrère, des compliments, des dialogues, des chants par lesquels Notre Très-

Honoré Père a été accueilli, depuis que nous sommes en Italie, en visitant les écoles, asiles, ouvroirs de nos Sœurs. Vous savez mieux que moi que l'Italie est la terre classique de la poésie et de la musique : vous pouvez, par conséquent, suppléer sans peine aux omissions que le désir d'abréger me force à laisser dans mon récit. A ce propos, je vous ferai une remarque qui ne manque pas de piquant. Dans la plupart des compliments que nous avons entendus, il était question du soleil, de la verdure, des fleurs ; l'arrivée du T.-H. Père général avait hâté l'apparition du printemps : rien de plus naturel en poésie. Malheureusement, l'hiver n'avait pas voulu être complice de ces aimables mensonges, et tandis que les enfants les débitaient avec enthousiasme, plus d'une fois la bise faisait gémir portes et fenêtres, les assistants grelottaient de froid, et la neige tombait sur les monts et les vallées d'alentour. Cependant personne ne songeait à réclamer : tant on est habitué aux fictions des muses.

Dans la soirée, M^{gr} Cecconi, le nouvel Archevêque de Florence, prélat très-distingué, historien du concile de Florence et du concile du Vatican, fait son entrée solennelle dans l'Église métropolitaine. Nous y assistons, au milieu d'un nombreux clergé. La cérémonie a été imposante, une foule immense se pressait dans l'enceinte et aux abords de la magnifique église de *Sainte-Marie del Fiore*, la troisième du monde par la grandeur. Toute cette foule paraissait sympathique au nouvel Archevêque, qui joint à son titre de Florentin un mérite personnel incontesté. Par une faveur tout exceptionnelle, le Gouvernement a consenti à lui laisser occuper le palais archiépiscopal, ce qui est refusé à tous les nouveaux Evêques. Après la cérémonie, M. Boré a été présenté à Sa Grandeur qui lui a fait un accueil très-cordial, et l'a invité à revenir le voir à notre retour, car nous repasserons par Florence, la petite pause que nous y faisons aujourd'hui ne comptant pas pour une visite. Nous se-

rons demain à Rome. M. Tornatore et M. Lanna font le voyage avec nous. Je vous écrirai le plus tôt qu'il me sera possible.

Veuillez me croire, etc.

Rome, 24 février 1875.

Nous voici enfin à Rome. Rome est toujours le centre du monde catholique, la reine des cités par ses monuments et ses souvenirs. Hélas ! ce n'est plus la Rome de Pie IX ! Le successeur de Saint-Pierre, Père de son peuple autant que Roi, dépouillé du pouvoir le plus légitime qui soit au monde, est maintenant confiné dans l'enceinte du V. Vican, d'où il ne sort plus. Mais les hommages qu'il y reçoit chaque jour, de toutes les parties du monde, sont une ^{ince} sainte protestation en faveur de ses droits. La physionomie de Rome est bien changée; on rencontre partout des soldats italiens, qui du reste n'ont pas trop mauvaise mine, des employés de tout genre, de tout grade et de tout costume que les Romains ont stigmatisés du nom de *buzzun* (marchands de châtaignes). Les caricatures les plus inconvenantes choquent la vue; l'annonce des journaux les plus détestables fatigue l'oreille des passants : on sent que l'impiété voudrait détruire la foi dans Rome.

Parmi tant de tristes changements, nous avons la consolation de retrouver intacte la Mission de Monte-Citorio, cette antique et pieuse maison qui remonte à Saint-Vincent, où tant de bonnes œuvres se sont opérées, où tant de fervents ecclésiastiques ont suivi les exercices spirituels, jusqu'à Pie IX, qui se souvient encore de s'y être préparé aux saints ordres; où tant de vénérables Missionnaires, depuis M. Jolly qui en fit l'acquisition, par ordre de notre Saint Fondateur, avec les libéralités de la duchesse d'Ai-

guillon, jusqu'à ce respectable M^r Salomoni (1), qui vient d'y rendre le dernier soupir, emportant dans la tombe l'estime, la confiance et les regrets du clergé romain. Jusqu'ici, cette maison a échappé à la loi de suppression, par une protection particulière de Dieu. Puisse la bonté divine la conserver toujours !

Notre-Très-Honoré Père a été reçu à Monte-Citorio, comme Saint-Vincent ou M. Alméras auraient pu l'être. M. Basili, Supérieur de la maison, et M. Borgogno, Procureur général près le Saint-Siège, sont venus l'attendre à la gare, et, à son entrée dans la maison, toute la communauté était réunie pour le saluer. Nous nous trouvons tout de suite en famille. Comme on est heureux de se sentir chez soi, toutes les fois qu'on est avec des Confrères, et de rencontrer partout l'esprit, la règle et les usages de la Mission !

M. le Supérieur n'oublie pas qu'il est venu à Rome en pèlerin. En attendant l'audience de Notre Saint-Père le Pape, qui nous est promise pour mercredi, il veut faire sa visite au tombeau de Saint-Pierre, et prier le Chef des Apôtres, le premier Vicaire de Jésus-Christ, pour les deux Familles qui lui sont confiées. Nous prions assez longtemps et avec bonheur devant la Confession; puis nous donnons un coup d'œil à cette basilique que nous connaissons déjà, mais qu'on ne se lasse jamais de revoir, et qu'on admire toujours. La salle du concile est restée telle qu'elle était en 1870; elle attend que les sessions reprennent leur cours. Les révolutions passent, mais les œuvres de Dieu se continuent; le concile du Vatican s'achèvera certainement.

Nous avons eu, ce matin 24, l'audience du Saint-Père.

(1) Les pénitents de M^r Salomoni, évêque démissionnaire de Cunco, ont voulu célébrer, pour le repos de son âme, un service solennel dans l'église de Monte-Citorio. M^r Nardi a prononcé, dans cette circonstance, une éloquente oraison funèbre de l'humble et fervent Missionnaire.

Tout impressionné encore du bonheur que j'ai éprouvé, je m'empresse, monsieur et très-cher Confrère, de vous en rendre compte (1). En voyant entrer M. le Supérieur, le Saint-Père, qui était assis devant une table assez simple, fait une exclamation et ouvre les bras comme pour l'embrasser. M. Boré dépose sur la table une somme qu'il offre à Sa Sainteté, au nom de nos deux Compagnies. Les richesses sont des épines, dit le Saint-Père, en souriant, mais pourtant elles sont un peu nécessaires. Il y avait de l'or et des billets de banque. — Oh ! les billets français valent autant que l'or, ajouta-t-il.

Le Pape reçoit beaucoup d'argent, et il en a grand besoin. Outre ses charges personnelles, il a encore à fournir le traitement de beaucoup d'Évêques italiens que le Gouvernement prive de leurs revenus ; il a aussi beaucoup de misères connues ou cachées à soulager. Chaque semaine, il remet à un prélat de sa cour tout ce qu'il a reçu, et la répartition de ces ressources de la charité est faite avec le plus grand soin possible. — Vous avez été à Constantinople, dit le Saint-Père en s'adressant à M. le Supérieur Général, mais vous n'êtes pas le même que ce Bourée qui nous a donné tant d'embarras. — Non, Très-Saint Père, M. Bourée était l'ambassadeur de France; son nom s'écrivait avec six lettres et le mien n'en a que quatre. Nous n'avons aucune ressemblance. — Ce Bourée nous a donné bien des ennuis; il voulait faire un collège au centre duquel il y aurait eu une mosquée. Nous ne pouvions souffrir cela. Qu'on tolère une religion fausse, dans certains cas, cela se conçoit; mais on ne doit jamais la favoriser.

Vous avez été élu il y a peu de temps ? — Au mois de septembre, Très-Saint Père. — On dit que l'assemblée était nombreuse. — Oui, Très-Saint Père, la plus nombreuse que

(1) Nous étions trois, M. le Supérieur, M. Borgogno et moi.

la Compagnie ait eue, depuis Saint-Vincent; il y avait quatre-vingt-cinq membres, venus de toutes les parties du monde. — Et tous étaient bien d'accord, reprit le Pape ? — Oui, Très-Saint Père, il y a eu une parfaite harmonie d'idées et de sentiments. — Oh ! bien, bien, cela prouve le bon esprit qui animait cette Assemblée.

Et en France, comment allez-vous ? — Très-Saint Père, s'il y a du mal, il y a aussi beaucoup de bien ; il se fait un grand nombre de bonnes œuvres ; les pèlerinages sont très-fréquentés ; la France est bien dévouée à Votre Sainteté. — Oh ! oui, je le crois. — Autrefois elle défendait le Saint-Siège, continue le Pape ; mais Napoléon était de la franc-maçonnerie ; il a dû suivre l'impulsion de cette secte impie. Il avait bien commencé, ses premières années donnaient de belles espérances ; mais depuis l'attentat de ce malheureux Orsini..... Cet Orsini, je l'ai connu tout jeune (*da ragazzo*), il était de mon diocèse d'Imola ; à cet âge c'était déjà un mauvais sujet ; il était pourtant d'une bonne famille.

Très-Saint-Père, dit M. Boré, je viens d'apprendre que les Filles de la Charité du Mexique sont arrivées à Paris. Elles ont été chassées de cette république par un décret de la Chambre, et elles ont généreusement préféré l'exil à la perte de leur vocation. Elles ont renouvelé l'exemple donné dernièrement par nos Missionnaires, qui ont quitté la Prusse pour rester fidèles à leurs vœux. — Oh ! c'est très-beau !... Hélas ! la persécution est partout aujourd'hui, dit le Saint-Père avec tristesse. — Il y a, ajoute-t-il, dans une de ces républiques américaines, une Communauté de Sœurs qui me donne de l'inquiétude : elles sont sans direction, je ne sais quel esprit les anime. — Quelqu'un de nous, croyant que le Saint-Père parlait des Filles de la Charité, fit la réflexion qu'elles n'étaient pas abandonnées, qu'elles avaient les Prêtres de la Mission pour les diriger. — Oh ! je ne parle pas des Filles de la Charité, reprit le Pape ; celles là

ont un Saint pour fondateur, je ne crains pas pour elles; mais toutes les Communautés n'ont pas été fondées par des Saints. — Eh bien! *caro mio*, vous voulez que je bénisse vos Missionnaires, vos Filles de la Charité?... Oh! oui, de tout mon cœur, tous les Missionnaires, toutes les Sœurs...

En particulier, la Mère Augustine Lequette?... Oui, la Sœur Augustine...

L'audience avait duré à peu près vingt minutes. M. le Supérieur demande quelques privilèges, qui lui sont accordés gracieusement. Le Saint-Père nous présente sa main à baiser; puis, se levant, il nous donne sa bénédiction, et fait quelques pas vers la porte pour nous reconduire.

Notre Saint-Père le Pape jouit d'une santé parfaite; sa figure ne porte pas les traces de la vieillesse et sa conversation vive, spirituelle, gaie, annonce la vigueur de toutes les facultés de l'âme. Au milieu de ses malheurs, il inspire du courage et de la confiance à tous ceux qui l'approchent. Il est impossible de méconnaître l'action spéciale de la Providence dans une conservation aussi merveilleuse.

Après avoir reçu la bénédiction du Saint-Père, nous sommes allés présenter nos hommages au Cardinal Antonelli, qui nous a admis sans nous faire attendre et sans cérémonie. Il a paru content de la visite de M. Boré, et, pendant près d'un quart d'heure, il s'est entretenu avec lui des persécutions auxquelles l'Église est en butte dans presque toutes les contrées de l'univers. En apprenant que les Filles de la Charité sont chassées du Mexique, il faut vraiment, dit-il, que la haine des ennemis du Catholicisme soit poussée très-loin pour s'en prendre à ces bonnes Filles, qui font tant de bien partout. Le Cardinal est simple dans sa tenue et son langage, comme le sont tous les grands hommes.

Le plus tôt qu'il me sera possible, je vous adresserai quelques détails sur les œuvres de nos Confrères et de nos Sœurs à Rome.

Veillez me croire, etc.

Rome, 6 mars.

Notre Très-Honoré Père pense rester à Rome une douzaine de jours, puis il se rendra à Naples où nos Confrères sont impatients de le voir arriver. Il utilise le temps de son séjour dans la ville sainte, en traitant quelques affaires, en donnant quelques heures à chacune des maisons de nos Sœurs, et en visitant les Cardinaux, Prélats, et autres personnages éminents que les convenances l'obligent à voir. M. Boré est connu à Rome de beaucoup de monde ; ceux qui n'ont pas eu de relations avec lui, le connaissent au moins de réputation.

Partout où il se présente, il est reçu avec des témoignages non équivoques d'estime et de bienveillance. Sa modestie, jointe à sa taille avantageuse et à sa tenue si digne, produit la meilleure impression.

Le Cardinal Chigi, qui n'a pas oublié sa nonciature en France, paraît tout joyeux de revoir un Français, une ancienne connaissance. Sa nièce, la princesse Campagnano, femme aussi intelligente que pieuse, a fondé une maison de nos Sœurs à l'Ariccia, village près d'Albano, où elle a des propriétés ; elle ne tarit pas en éloges sur le compte des Filles de la Charité. Le Cardinal Pitra nous accueille sans cérémonies : c'est un religieux, un Français qui est heureux de causer avec des Français, des Lazaristes. Nous parlons longuement de la France, de Rome, des Filles de la Charité, de sa Sœur, supérieure à Nîmes, de Monte-Citorio,

où il va quelquefois, dont il aime les offices liturgiques, parce que là seulement, nous dit-il, on a conservé la tradition du chant grégorien, qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans Rome. M^{sr} Hassoun, le Patriarche des Arméniens, injustement éloigné de Constantinople, embrasse M. Boré comme un vieil ami que l'exil et la persécution lui ont rendu plus cher. Il le remercie avec effusion des services que nos Confrères rendent à ses diocésains restés fidèles.

Parmi les séculiers de distinction que nous avons visités, je ne vous citerai que le prince Torlonia, qui nous a parlé presque tout le temps avec admiration des Sœurs de la Charité. Il rappelle avec satisfaction qu'il les a le premier fait venir à Rome, et ne sait assez dire le bien qu'elles opèrent dans sa maison de Saint-Onufre.

Cette première fondation des Filles de la Charité à Rome remonte à peu près à vingt-cinq ans. Elles ont eu dans les commencements de la peine à se faire accepter. Elles sont bien vues généralement du clergé et du peuple ; elles font un très-grand bien par l'éducation des enfants et le soin des pauvres. Elles ont dans la ville sept établissements, tous fondés par des princes romains : le prince Torlonia que je viens de nommer, le prince Doria, le marquis Patrizzi, le prince Aldobrandini, etc. C'est N. S. P. le Pape, par le conseil de M^{sr} de Mérode, qui a confié à nos Sœurs l'orphelinat des Zoccolette. Aucune de ces maisons n'appartient à la Communauté, toutes sont restées la propriété des fondateurs. Il en est à peu près de même dans toute l'Italie ; les Filles de la Charité n'ont rien à elles, leurs maisons sont au gouvernement, aux municipalités, à des bienfaiteurs ; et c'est en grande partie à cette circonstance qu'il faut attribuer la tranquillité et même la sympathie dont elles jouissent, au milieu des bouleversements qui ont renversé presque toutes les Communautés. On a chassé les Religieux et les Religieuses pour s'emparer de leurs beaux couvents,

de leurs possessions. Nos Sœurs, n'ayant rien en propre, n'étaient pas en butte à la cupidité des révolutionnaires; en les expulsant, on n'aurait d'autre profit que d'hériter des misères qu'elles soulagent.

Le T.-H. Père a dit la messe dans presque toutes les maisons de nos Sœurs; il a eu la consolation de les trouver toutes régulières et animées du meilleur esprit. La plus grande union règne entre les Filles de la Charité et les Missionnaires. Si M. le Supérieur a été consolé dans ses visites, il a lui-même grandement édifié par cette piété, cette simplicité, cette mortification que vous connaissez si bien. J'oserais presque dire qu'on le trouvait trop saint : les Sœurs auraient voulu qu'il se prêtât plus docilement aux honneurs qu'elles voulaient lui rendre, qu'il fût moins austère dans les repas qu'il consentait à prendre chez elles. Mais toutes leurs instances n'ont rien obtenu, et, tout en se plaignant, elles bénissaient Dieu de leur avoir donné un si digne successeur de Saint-Vincent. La présence de M. Boré à Rome fait naître souvent l'occasion de rappeler le souvenir de son prédécesseur, le regretté Père Étienne, qui était très-apprécié ici. Nous avons eu la satisfaction d'entendre plus d'une fois son éloge.

M^{re} Delaplace est arrivé le 27, accompagné de notre Confrère, M. Dillies, qu'il a lui-même ordonné Prêtre, à Paris, il y a quelques jours. Il vient à Rome pour les affaires de sa mission. Il est estimé des prélats romains avec qui il a été en relation pendant le Concile. A la Propagande, on veut profiter de sa présence pour traiter plusieurs questions importantes concernant la Chine. Le Saint-Père lui a accordé promptement une audience et lui a fait un excellent accueil. Je n'ai pas besoin de vous dire si M. Dillies est content d'être à Rome. Qui ne le serait pas d'une pareille faveur?

M. Ruggiero, visiteur de la province de Naples, et

M. Goffredi, directeur des Filles de la Charité de la même province, sont venus voir notre Très-Honoré Père et attendent de le conduire à Naples. Il est question du départ; ce sera probablement pour vendredi 5 mars. Mais voici, monsieur et très-cher Confrère, une nouvelle qui n'est pas faite pour me réjouir. M. le Supérieur m'annonce que je ne partirai pas avec lui; je dois rester à Rome pendant quelques jours encore; nos Confrères ont demandé la *visite* de leur maison qui n'a pas eu lieu depuis quelques années, à cause des événements. Il est question de me charger de cette tâche. Jugez de ma surprise et même de mon ennui! Je suis en pays étranger, je parle assez mal la langue italienne, bien des usages du pays me sont inconnus. Mais la volonté de notre Très-Honoré Père coupe court à toutes mes objections; j'obéirai: je mets ma confiance en Notre-Seigneur et je compte sur la grâce de l'obéissance.

M. le Supérieur est parti avec nos deux Confrères napolitains, le vendredi 5. M^{sr} Delaplace sera encore ici toute cette semaine. Il me faudra bien une dizaine de jours pour la visite des Confrères de Monte-Citorio, auxquels se joindront ceux de Saint-Sylvestre. Tous ces chers Confrères montrent du reste la meilleure volonté de me rendre la tâche facile, et je crois qu'à part les difficultés qui viennent de moi personnellement, la mission que j'ai à remplir ne sera pas trop pénible.

Le registre des visites de Monte-Citorio a été soigneusement conservé depuis la fondation de la Mission à Rome. La première visite remonte à 1643, elle a été faite par M. d'Horgny; les suivantes sont signées par M. Blatiron, M. Berthe, etc. Les dernières sont celles de M. Poussou, de M^{sr} Spaccapietra, de M. Étienne, de M. Stella. Ce livre est vraiment précieux; je l'ai parcouru avec un vif intérêt.

Nos Confrères de Rome, et en général les Italiens, ont l'esprit de tradition et de conservation. J'ai trouvé à Turin

et à Gènes des documents intéressants pour l'histoire de la Compagnie. La maison de Rome possède plusieurs volumes de notices sur les Confrères de diverse nationalité. On dit que M. Perboyre a fait copier pour la Maison-Mère ce qu'il y a de plus intéressant.

La maison de Saint-Sylvestre, à Monte-Cavallo, est supprimée depuis plusieurs années; mais le Gouvernement permet à quelques Missionnaires de continuer à desservir l'église et leur laisse la jouissance de trois ou quatre chambres. Ils sont réduits à bien peu de chose, et encore sont-ils menacés de perdre bientôt cette position si précaire : on parle de démolir une bonne partie de leur église pour aligner une rue.

Les œuvres de nos Confrères de Monte-Citorio n'ont pas changé. Ils donnent chaque année de douze à quinze missions fondées dans les environs de Rome et les diocèses voisins. Ces missions sont pénibles, surtout dans les montagnes, mais ordinairement très-consolantes. Trois et quelquefois cinq ou six Prêtres y travaillent ensemble avec un Frère pour les servir.

De plus, ils sont chargés d'aller le dimanche dire la messe et faire des instructions aux bergers de la campagne de Rome, comme cela se pratiquait du temps de Saint-Vincent.

Les retraites des ordinands sont fréquentes à Monte-Citorio, mais elles sont de moins en moins nombreuses, depuis l'occupation piémontaise. Il y a deux retraites par an pour les curés et confesseurs de la ville. Les Missionnaires sont appelés assez souvent dans divers diocèses, pour les retraites des ordinands et des prêtres.

Tous les dimanches, les clercs de divers séminaires viennent faire les fonctions liturgiques dans l'église de la Mission; on leur adresse une instruction le matin, et la veille ils s'exercent aux cérémonies.

La province de Rome a beaucoup plus souffert de la dernière révolution que celle de Turin; il n'y a que Montecitorio, le collège de Plaisance et la petite maison de Ferentino qui aient échappé à la suppression. Cependant presque tous nos Confrères sont demeurés dans la plupart des villes où ils étaient établis; ils continuent à vivre en commun et ils travaillent le mieux qu'ils peuvent aux fonctions de notre institut, en attendant que les circonstances leur permettent de reprendre une situation plus régulière.

Les Congrégations dispersées en si grand nombre ne se sont pas aussi bien conservées, il y en a peu qui aient réussi à mener la vie commune; la plupart de leurs sujets se sont retirés où bon leur a semblé.

Le Séminaire interne se recrute avec peine, à cause de la loi militaire; il ne renferme qu'un petit nombre de jeunes gens, animés, il est vrai, d'une piété sincère et d'un bon esprit, mais qu'il sera presque impossible de conduire jusqu'au sacerdoce, si les conditions où se trouve le clergé ne changent pas.

J'approche du terme de ma mission. Je puis vous dire, monsieur et très-cher Confrère, que je suis bien édifié des dispositions des Missionnaires de Rome. La visite se terminera le 15, lundi, et ce jour même j'ai l'intention de partir pour Naples. M. Basili se propose de m'accompagner.

Il me tarde de rejoindre notre Très-Honoré Père. Je sais du reste qu'il va bien et que sa présence fait à Naples une aussi bonne impression qu'à Rome.

Veuillez me croire, etc.

Lettre de la Sœur FLURHER à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Ariccia, Asile Saint-Joseph (1),
le 21 juillet 1875.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

La petite famille de l'Ariccia a éprouvé tant de bonheur de pouvoir célébrer la fête de notre Bienheureux Père, au fond de notre pauvre village, que je me sens pressée de vous raconter, mon Très-Honoré Père, comment notre bonne Princesse a tout disposé pour nous associer à la joie de la grande famille en ce beau jour. Quelques jours avant, cette excellente Dame a réuni la Congrégation de la Charité, et a fait lire le compte rendu des malades assistés et des dépenses faites, depuis que les Sœurs sont à l'Ariccia. Cette réunion était présidée par le Curé de la paroisse, qui a engagé les personnes qui la composent à se ranimer dans l'esprit de Saint-Vincent, dont il a raconté la vie et les œuvres merveilleuses de charité qu'il a opérées. Le jour de la fête, il y a eu à la paroisse communion générale à sept heures et demie, et grand'messe à dix heures. La messe de communion a été célébrée par Son Éminence le Cardinal Chigi, et, le soir, la bénédiction a eu lieu dans notre petite chapelle, toujours par les soins de M^{me} la Princesse (2) qui avait invité les membres de la Congrégation. Son Éminence y est venue aussi, disant que chaque fois qu'elle pourra honorer Saint-Vincent, elle s'en fera un devoir. Et lundi, jour de l'Octave, elle viendra célébrer la messe dans notre chapelle. Nous avons souvent sa visite; il nous

(1) L'Ariccia est à 36 milles de Rome.

(2) M^{me} la Princesse de Campagnano, nièce de Son Éminence le Cardinal Chigi.

parle toujours de vous, mon Très-Honoré Père, et j'attribue à sa bénédiction, qu'il nous donne de si bon cœur, celle de Dieu, qui accompagne nos œuvres. Car, avec l'aide de la grâce, elles prospèrent, ces œuvres, malgré notre indignité.

L'asile est nombreux, l'œuvre des jeunes Filles prend une grande extension et est très-intéressante. Nous espérons, avec l'aide du bon Dieu, la protection de la Sainte-Vierge et de Saint-Vincent, réaliser le bien que s'est proposé la bienfaitrice, en travaillant de toutes nos forces à étendre le règne de Dieu dans tous les cœurs que son amour nous confie. Veuillez, mon Très-Honoré Père, encourager nos travaux par le secours de vos prières et de votre bénédiction.

Toutes nos Sœurs s'unissent à moi pour vous offrir leur filial respect.

J'ai l'honneur de me dire, mon Très-Honoré Père,
Votre respectueuse et obéissante Fille,

S^r LOUISE FLURHER.

I. f. d. l. ch. s. d. p. m.

BERCEAU DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Lettre de M. LACOUR à M. PÉMARTIN.

1^{er} mai 1876.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais!

Vous savez combien on désirait au Berceau de Saint-Vincent de Paul que notre Père Général vînt présider la fête qui se célèbre chaque année à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de notre saint Fondateur.

Nous n'étions pas les seuls à désirer la visite de M. le Supérieur Général, et on peut dire que tout le pays l'attendait avec impatience.

Aussi, jugez de la joie de tous, lorsque arriva une lettre datée de Florence, par laquelle M. notre Très-Honoré Père annonçait qu'il serait au Berceau, le 25 avril.

La bonne nouvelle se répandit bientôt dans tout le pays, et les journaux de Dax ne manquèrent pas cette occasion d'annoncer une fête qui est d'ailleurs si chère à vos compatriotes.

L'un d'eux, après avoir annoncé le jour de la fête, s'exprimait ainsi :

« Deux fois depuis onze ans, nous n'avons pas vu célébrer cette solennité. En 1871, au lendemain de nos désastres, les malheurs de la patrie et les tristesses de

« tous les cœurs ne permettaient que des souvenirs et des
« prières. L'an dernier, c'était encore un grand deuil. Le
« Père Étienne, de douce et regrettée mémoire, venait de
« terminer sa longue et glorieuse carrière. Le Berceau de
« Saint-Vincent, objet de ses prédilections, ne nous con-
« viait plus à une fête; c'était une cérémonie funèbre, des
« larmes, des prières, le souvenir reconnaissant et doulou-
« reux de ceux qu'il avait aimés davantage.

« L'Assemblée Générale des Lazaristes, réunie à Paris,
« donna pour successeur au Père Étienne M. Eugène Boré,
« le 11 septembre 1874.

« Nous sommes heureux d'annoncer que le nouveau
« Supérieur Général de la Congrégation des Prêtres de la
« Mission, et des Filles de la Charité, doit présider la fête
« qui se célébrera dimanche prochain, 25, au Berceau de
« Saint-Vincent de Paul. A son retour de Rome, où il est
« allé recevoir les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ,
« et mettre aux pieds de l'illustre et bien-aimé Pontife qui
« gouverne l'Église, les deux familles de Saint-Vincent
« dont il est devenu le Père, M. Eugène Boré veut visiter
« les lieux sanctifiés par les premières années de l'Apôtre
« de la Charité, dont il est devenu le successeur.

« Il vient, on peut le dire, recueillir en même temps une
« des plus glorieuses parts de l'héritage qui lui est échu.
« C'est la petite maison de Ranquines dans sa pauvreté et
« son admirable simplicité, c'est le Chêne avec le souve-
« nir des premières prières et de la première aumône du
« petit père, ce sont surtout toutes ces œuvres réunies
« autour de son Berceau, et par lesquelles saint Vincent
« vit encore.

« Un concours nombreux et empressé dira au vénérable
« supérieur des Lazaristes et des Filles de la Charité qu'il
« est encore un autre héritage à recueillir par lui, c'est
« celui des respectueuses sympathies que Dax et Pouy se

« sont toujours fait honneur de professer pour le successeur de Saint-Vincent. »

Pendant que tout se préparait au Berceau pour la fête du lendemain, M. le Supérieur Général accompagné de M. Chevalier, assistant de la Congrégation, arrivait à Lourdes, le 24 avril. La mère Lequette, la Sœur assistante, ma sœur Ville, visitatrice du Mexique, et un grand nombre de Sœurs des environs se trouvaient déjà réunies dans la splendide basilique, où M. notre Très-Honoré Père dit la sainte Messe.

Le Révérend Père Sempé, supérieur des Missionnaires de Lourdes, et M^{re} Peyramale, curé de la paroisse, firent à M. le Supérieur Général l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Ils l'invitèrent à déjeuner avec son Excellence M^{re} Simeoni, nonce apostolique d'Espagne.

Parti de Lourdes à midi, M. Notre Très-Honoré Père arrivait au Berceau vers six heures du soir.

Malgré le mauvais temps, et sous une pluie battante, la fanfare du Séminaire saluait de ses bruyantes harmonies l'arrivée du Très-Honoré Père sur la terre de saint Vincent. Toute la Communauté était réunie dans la grande salle des retraites. A son entrée, M. le Supérieur Général ne put pas s'empêcher de témoigner son étonnement, à la vue de cette nombreuse famille qu'il avait vue à son petit commencement, onze ans auparavant. Plusieurs morceaux de chant furent exécutés avec accompagnement d'orchestre et parurent faire le plus grand plaisir à toute l'assistance. Je crois vous être agréable en vous disant le discours qui fut adressé à M. Notre Très-Honoré Père par un des séminaristes.

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

« Votre présence au Berceau de Saint-Vincent de Paul est la réalisation de nos plus chères espérances, elle met

« le comble à tous nos vœux. Heureux habitants de ces
« lieux bénis, nous grandissons à l'ombre du vieux Chêne
« de Saint-Vincent, sous l'aile de la Providence, et mieux
« que personne nous pouvons dire : Mon Père et ma Mère
« s'en sont allés, mais le Seigneur m'a reçu dans ses bras.

« Et cependant, bien vénéré Père, quoique orphelins, un
« instant nous avons cru que nous n'avions pas encore
« versé toutes nos larmes ; il nous a semblé que le bras
« qui nous avait portés si doucement, si aimablement, nous
« manquait tout à coup ; mais ainsi qu'une mère change
« les formes de sa tendresse et l'expression de son amour,
« Dieu nous a bientôt fait comprendre qu'il nous faisait
« passer d'un de ses bras sur l'autre, et que nous sommes
« bien toujours écrits dans ses mains.

« Ce bras, cette main, c'est vous, Bien-aimé Père. Oh !
« croyez-le bien, nous ne pèserons pas sur vos bras. Nous
« voulons vous être un fardeau aussi doux et léger que l'est
« pour le bras d'un Père l'enfant vraiment digne de son
« amour et de sa tendresse.

« On nous dit quelquefois que l'enfant le plus jeune dans
« une famille est aussi celui que l'on aime davantage :
« cette part privilégiée, il la doit sans doute aux joies plus
« douces qu'il met au cœur de ses parents.

« Voilà le privilège que nous avons le désir de mériter,
« M. et Très-Honoré Père, et nous voulons continuer, pour
« les transmettre à ceux qui viendront après nous dans
« cette maison, les traditions qui unissent si intimement
« l'humble Berceau de Saint-Vincent de Paul à son glo-
« rieux tombeau, les enfants du Berceau à leur Père de
« Paris, comme disent les plus jeunes d'entre nous.

« Bénissez donc vos plus jeunes enfants, ô notre Bien-
« aimé Père ; que votre main, que votre cœur, enrichis de
« toutes les bénédictions, de toutes les grâces que vous
« venez de puiser dans le cœur même du Père de tous les

« Pères, à Rome, nous donnent cette bénédiction qui sera
« pour nous la Bénédiction de Saint-Vincent lui-même; la
« rosée du ciel sur notre jeunesse, le gage le plus certain
« du bonheur de vos enfants. »

M. Notre Très-Honoré Père se leva aussitôt pour dire son étonnement et sa joie à la vue de tout ce que la Providence avait réalisé au Berceau de Saint-Vincent de Paul; puis, répondant aux paroles qu'il venait d'entendre, il dit que sur cette terre bénie qui avait vu naître Saint-Vincent, il sentait son âme toute pénétrée d'émotion, à la vue des œuvres qui rappellent le nom et la mémoire de son bien-aimé prédécesseur, et qu'il serait heureux de remplacer le Père Étienne dans son affection pour le Berceau de notre saint Fondateur. Notre Très-Honoré Père donna ensuite la Bénédiction Apostolique qu'on lui avait demandée. La fête était bien commencée, et cependant le mauvais temps semblait ne vouloir permettre aucun espoir pour la solennité du lendemain. Aussi, grands furent l'étonnement et la joie de tous, quand, au matin, le ciel apparut tout serein, promettant une splendide journée pour la solennité.

Dès 5 heures du matin, les pèlerins et les habitants du village se pressaient dans la chapelle. A 6 heures, M. Chevalier disait la Messe de Communion générale, au milieu du recueillement le plus parfait, et, on peut le dire, de la piété la plus édifiante.

La Messe solennelle était annoncée pour 9 heures et demie; mais longtemps avant ce moment la chapelle était devenue trop petite. Des places avaient été réservées dans la chapelle de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph. Au premier rang on remarquait M. le préfet des Landes, M. le président du tribunal, M. le procureur de la République, toutes les autorités civiles et administratives, tout ce que la ville

de Dax et les environs comptent de personnes marquantes.

La Messe fut chantée en faux bourdon par les Orphelins et Séminaristes du Berceau, qui forment depuis plusieurs années une véritable maîtrise, que bien des Églises envieraient au Berceau de Saint-Vincent de Paul.

Au milieu de cette solennité, le successeur de Saint-Vincent était l'objet d'une touchante et pieuse curiosité; et cependant, il faut le dire, la tenue si parfaitement recueillie de cette noble et religieuse assistance était à elle seule une grande et touchante prière, qui se communiquait doucement à toutes les âmes : on voyait bien qu'un même sentiment animait tous les cœurs.

A midi, un dîner, dit officiel, mais remarquable par sa simplicité, réunissait MM. les Administrateurs de l'œuvre du Berceau de Saint-Vincent de Paul et les invités de la fête. Au dessert, M. l'abbé Getten, chanoine honoraire, curé de la paroisse de Saint-Vincent de Paul, prit la parole pour souhaiter la bienvenue à M. le Supérieur général. M. N. T. H. Père répondit à M. le curé en quelques paroles fort goûtées par l'assistance, rappela que toute la gloire des œuvres créées au Berceau revenait à son bien-aimé prédécesseur, M. Étienne, et à toutes les honorables sympathies qui protègent cette maison. Il termina en disant que tout son amour, tout son dévouement étaient acquis à la continuation de l'œuvre du Berceau de Saint-Vincent de Paul.

Pendant le dîner, la fanfare exécuta les morceaux les plus brillants de son répertoire, et l'on écouta, avec grand plaisir, les deux cantates qui avaient été exécutées la veille, à l'occasion de la réception du T.-H. Père.

Cependant les voitures ne cessaient d'apporter des pèlerins, et à trois heures, la chapelle, les jardins, tout était envahi. C'était l'heure de l'Office de l'après-midi.

Les Vêpres, commencées dans la chapelle, étaient con-

tinuées en procession. C'était vraiment un beau spectacle de voir cette foule rangée des deux côtés du chemin, ou se déroulant au chant des psaumes sacrés. Il était touchant de voir ces orphelins devenus les héritiers du patrimoine de leur Père, cette légion de Sœurs (elles étaient plus de cent), priant avec modestie et ferveur, ces députations des Conférences de Saint-Vincent de Paul, ces prêtres enfin en habits sacrés, portant avec bonheur et amour les reliques de leur père bien-aimé, puis le successeur de Saint-Vincent présidant cette pieuse solennité, et conduisant autour du champ des Ranquines les reliques de celui qui avait sanctifié cette terre par l'exemple de ses précoces vertus.

La procession des reliques se termine toujours sous le Chêne de Saint-Vincent; bientôt les différents groupes de la procession se rangent successivement et occupent les places qui leur ont été réservées; les autorités et le clergé montent sur l'estrade, élevée à l'intérieur de la grille qui environne le vieux Chêne; les reliques du saint sont placées dans le creux même de l'arbre, qui fut témoin des prières et de l'aumône du jeune pâtre.

Le prédicateur est en chaire. M. l'abbé Laparade, archiprêtre de la cathédrale de Bayonne, a toutes les qualités de l'orateur, et, pour une pareille circonstance, une qualité bien précieuse, une voix puissante et en même temps forte et sympathique; il s'agit de se faire entendre à plusieurs milliers de personnes et en plein air; pas une parole du prédicateur n'a été perdue. Le texte de son sermon était :

Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet, et quæcumque faciet prosperabuntur (1).

(1) Et il sera comme un arbre planté près du courant des eaux, qui donnera son fruit dans son temps, dont la feuille ne tombera pas, et qui verra prospérer tout ce qu'il entreprendra.

Cet arbre sept fois séculaire sous lequel il parle, planté non loin des bords d'un beau fleuve, et qui refléurit toujours malgré les tempêtes, au milieu du désert des Landes, apparaît à l'orateur comme une parfaite image de la vie chrétienne. La première condition pour produire des fruits de salut, c'est d'être enté en Jésus-Christ, car Notre-Seigneur Jésus-Christ seul donne la sève chrétienne comme l'eau alimente et vivifie l'arbre qui a été planté le long de son cours.

Une seconde condition, c'est la tempête qui affermit les racines et qui s'appelle l'épreuve, la tribulation dans la vie chrétienne.

Une troisième condition, c'est la solitude, aussi nécessaire aux personnes du monde qu'aux religieux dans le cloître.

En terminant, le prédicateur, se faisant l'interprète de toute l'assistance, a remercié M. le Supérieur général d'avoir bien voulu visiter nos Landes, et l'a invité à venir souvent chercher un repos et un délassement à ses fatigues si nombreuses, à l'ombre du Chêne de Saint-Vincent et au milieu des œuvres florissantes qu'il abrite.

Enfin, après tout cela et avant de se séparer, ne fallait-il pas recevoir la bénédiction de Celui qui nous avait tous réunis autour du vieux Chêne, dans une même pensée de charité et d'amour ?

La bénédiction du Très-Saint-Sacrement fut donnée à la foule agenouillée, et dont le recueillement ne fut pas un instant troublé.

¶ Puis, les reliques du Saint ayant été transportées dans la chapelle, M. Chevalier les donna à vénérer aux fidèles.

Ce ne fut pas la cérémonie la moins édifiante de la journée : hommes, femmes, enfants de tous rangs, de toutes conditions se pressaient à la balustrade, pour baiser ces restes précieux, puiser comme une dernière bénédiction

dans cet acte de tendre piété pour les reliques de celui qu'ils ont bien raison d'appeler leur Saint.

Il est huit heures du soir, la nuit est venue; la partie étrangère et brillante de la fête a repris le chemin de Dax; mais sur la place qui s'étend entre le Chêne, la maison de Ranquines et la chapelle, se trouvent rassemblés, avec le personnel du Berceau, les habitants de la paroisse de Saint-Vincent de Paul. Ils ont été spécialement invités à cette fête de famille, c'est leur droit; ne sont-ils pas les compatriotes de Saint-Vincent, quelques-uns même ses parents, Saint-Vincent n'est-il pas leur plus pure gloire?

Au milieu de l'obscurité une couronne de lumière, douce comme l'auréole qui devait briller au front du jeune pâtre, lorsqu'il venait prier sous le Chêne, illuminait le vieux tronc et le splendide feuillage qu'il porte. Une statue de la Sainte-Vierge rappelait celle que notre saint Fondateur y plaçait lui-même, et la figure du saint, reproduite par un artiste de renom, semblait sourire à toute l'assistance.

Bientôt nous assistons à un pieux concert de voix, de chants harmonieux, entremêlés de morceaux de musique exécutés par la fanfare, cantique à la Très-Sainte-Vierge, cantique à Saint-Vincent, chant du Magnificat. Tout cela formait un ensemble ravissant.

Je ne vous dirai pas les sentiments qui étaient dans tous les cœurs, mais ce que je puis assurer, c'est que cette délicieuse soirée a laissé un souvenir impérissable dans l'âme de tous ceux qui en ont été témoins; on eût voulu jouir plus longtemps de ce charmant spectacle, mais les fêtes de la terre, même les meilleures, ont toutes une fin; seules, les fêtes du Ciel ne finiront jamais.

LACOUR,

I. p. d. l. M.

NOTES

SUR LA

CONGRÉGATION EN ESPAGNE

(*Suite.*)

ORIGINE ET ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION A MAJORQUE.

La fondation de la maison de la Congrégation de la Mission à Majorque commence par une lettre de l'illustre M. Michel *Sastre et Palon*, archidiacre de la sainte église de Majorque, écrite à M. Barrera, alors Supérieur de notre maison de Barcelone. Cette lettre, datée du 5 février 1722, contient en substance ce qui suit :

M. Sastre et Palon a eu pour confesseur et ami, pendant trente ans, un prêtre de Franche-Comté en Bourgogne, M. Pierre Bersotti. Ce prêtre, élevé à Rome, [avait vécu dans l'intimité des Missionnaires de Monte-Citorio, et les avait en grande estime. M. Sastre partage les sentiments de son confesseur envers la Congrégation de la Mission,] et il désire établir cette Congrégation à Majorque, pour le plus grand bien du clergé et des fidèles. Dans ce but, il offre aux Missionnaires 300 livres majorquines de rente, une bi-

bibliothèque de livres choisis, un fonds de terre avec une habitation en très-bon état et un oratoire convenable, remarquable même pour le pays. De plus, après sa mort, il laisse à la maison de Majorque un capital de 32,000 livres. Son désir est que M. Barrera garde le secret sur cette proposition, et qu'il veuille bien lui répondre par la poste.

M. Barrera, à la date du 14 février 1722, remercie M. l'archidiacre de ses bonnes dispositions envers la Congrégation et lui témoigne toute sa reconnaissance. Il a appris par un grand nombre de Majorquins, qui sont venus à Barcelone faire les exercices de la retraite, en préparation aux saints ordres, qu'il y aurait pour les Missionnaires beaucoup de bien à faire à Majorque. Cependant il se voit obligé de faire remarquer à M. Sastre que les ressources qu'il propose sont insuffisantes, à cause des lourdes charges qu'impose aux Missionnaires la gratuité exigée par Saint-Vincent, tant pour les Missions que pour les exercices spirituels des ordinands et autres personnes. D'un autre côté pourtant, Dieu étant le pourvoyeur des maisons qui sont siennes, lorsque le premier soin est d'y vivre selon la règle, M. Barrera ne refusera pas la fondation à cause de son insuffisance, mais il attendra de la divine Providence le supplément nécessaire, si l'œuvre se réalise.

Plus tard, à l'occasion du nouvel an, M. Barrera écrit au dit sieur Archidiacre, en date du 5 janvier 1724. Dans sa réponse du 28 février suivant, M. l'Archidiacre lui fit connaître qu'il voulait fonder cette œuvre de son vivant, et, à ce sujet, M. Barrera lui fit savoir, le 12 mars de la même année, qu'il ferait les démarches nécessaires.

Un ami des Missionnaires offrit son entremise pour faire parvenir à Philippe V un mémoire sur la fondation, et pour obtenir l'autorisation royale. Poussé par un zèle indiscret, il fit les premières démarches, avant même que l'Évêque eût reçu communication du projet, et avant l'achat

des maisons que l'on avait en vue pour la fondation. M. Barrera fut affligé de cette précipitation, et par une lettre adressée à M. Sastre, le 27 juin 1724, il lui en témoigna sa peine, s'efforçant en même temps de lui persuader la nécessité d'augmenter le fonds trop minime destiné à cette fondation.

Au commencement de l'année suivante, le P. abbé de Vivanco, secrétaire de Philippe V, écrivit, par ordre de Sa Majesté, à M^r Jean Fernandez de Zapata, Evêque de Majorque, une lettre ainsi conçue :

« Le docteur Michel Sastre, archidiacre de votre église cathédrale, a fait présenter à Sa Majesté une requête où il lui expose que, dans le désir de procurer la gloire de Dieu, il a l'intention d'établir à ses dépens, dans l'île de Majorque, une maison du Sauveur et Congrégation de la Mission, laquelle reconnaît pour son fondateur le vénérable Vincent de Paul; que cette Congrégation a déjà une maison à Barcelone; que les fruits spirituels qu'elle y produit, on doit les attendre à Majorque de la maison qu'il désire y fonder; il supplie Sa Majesté d'accorder l'effet de sa demande, et de prendre sous sa protection cette sainte œuvre.

« En vue de ladite supplique, à laquelle Sa Majesté a daigné condescendre, elle a résolu de faire écrire à Votre Grandeur, qui, connaissant son archidiacre, et étant bien informée des œuvres pieuses de cette île, tels qu'hôpitaux ou hospices et de leurs nécessités, pourra par elle-même ou par quelque autre personne lui insinuer de s'appliquer à les perfectionner ou à les réparer. Ce que, par ordre royal, je vous communique, afin qu'étant informée, Votre Grandeur le puisse accomplir ainsi, et m'accuser réception de cette lettre. »

Signé : Le P. abbé DE VIVANCO.

En conséquence, M^r l'Evêque fit appeler son archidiacre,

mais il ne put en aucune manière obtenir de lui qu'il se désistât de son projet, à l'avantage des œuvres pieuses déjà existantes dans l'île de Majorque.

Mécontent de la réponse donnée par l'abbé de Vivanco, M. Sastre tenta une démarche à Vienne, afin d'obtenir que le roi Philippe V confirmât l'autorisation générale de fonder en Espagne des maisons de la Congrégation, mais sans aucun succès.

Alors M. Barrera se décida à aller lui-même à Madrid, et il y vint en effet vers la fin de mars 1727. Mais une indisposition du roi l'obligea à laisser sa requête entre les mains de M. le marquis de Compuerta, secrétaire royal au département de la justice et du culte. Cette requête s'exprime ainsi :

« Sire,

« Le Supérieur de la maison de la Congrégation de la Mission de Barcelone, prosterné aux pieds de Votre Majesté, lui fait connaître : que le docteur Michel Sastre désire fonder une maison de la Mission dans l'île de Majorque, et offre, pour doter cette œuvre, un local et des revenus.

« Les Missionnaires devant faire partie de cette maison ont pour but :

« 1° De faire des Missions dans les endroits de la campagne où l'ignorance est plus grande ;

« 2° De donner les exercices spirituels et une instruction convenable aux jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique ;

« 3° De fournir aux Prêtres déjà employés dans le saint ministère, par le moyen de réunions spéciales, tous les secours spirituels dont ils peuvent avoir besoin pour se sanctifier dans leur état ;

« 4° Enfin de tenir toujours ouverte la porte de leur mai-

son pour y admettre tous les retraitants, ecclésiastiques ou laïques, qui se présenteraient.

« La Congrégation de la Mission, protégée, favorisée et propagée par les augustes ancêtres de Votre Majesté, notamment par Louis XIV, d'illustre mémoire, n'espère pas moins de protection de grâce et de faveur en Espagne de l'insigne piété de Votre Majesté. »

La requête remise au Conseil de Castille, puis à son procureur fiscal, fut soumise au contrôle de MM. les commandants, régents et auditeurs de Majorque, lesquels en informèrent favorablement. Les conseillers de la Cour ayant ensuite témoigné le désir d'avoir à l'appui de la requête le document constatant l'autorisation donnée pour Barcelone, en 1704, par Philippe V, il survint de nouveaux retards. Sur ces entrefaites, M. Bonnet, Supérieur général de la Congrégation de la Mission donna ordre à M. Barrera de rentrer dans sa maison de Barcelone. Chemin faisant, celui-ci fit la rencontre du fils de M. le marquis d'Ameto, qui se rendait à Majorque. Dans la conversation, il laissa entendre que la somme, destinée par M. Sastre à la fondation, ne paraissait pas suffisante. M. Sastre le sut, et finit par promettre à M. Barrera des conditions plus avantageuses que les premières.

Dès lors, la fondation ainsi que le traitement des Missionnaires étaient assurés, et, à l'instigation de M. Barrera, M. Sastre députa à la cour M. François Ariac, pour obtenir l'autorisation sollicitée. Les choses traînèrent en longueur, et M. l'Archidiaque, non sans avoir subi de nombreuses et importunes instances pour qu'il revînt sur son projet de fondation, instances auxquelles il résista jusqu'à la fin, termina sa sainte vie le 29 décembre 1731.

Quelques codicilles de son testament, ajoutés en faveur de son neveu et de ses cousines, amenèrent bientôt après sa mort des complications sérieuses. A deux reprises diffé-

rentes, des hommes de loi essayèrent de déterminer M. Barrera à faire un procès pour garantir les droits de la Congrégation. Mais celui-ci refusa avec fermeté, en disant qu'une semblable conduite serait contraire aux principes de Saint-Vincent, et que, de plus, elle pourrait scandaliser ceux qui verraient les missionnaires intenter ce procès avant même d'être établis à Majorque. Il se borna donc à remettre ses pouvoirs à un homme d'affaires, le priant de régler toutes choses à l'amiable.

Cependant, grâce au zèle des nombreux amis que la Congrégation comptait à Madrid, l'autorisation royale fut enfin accordée le 13 mars 1736, et expédiée à Barcelone.

D'un autre côté, une transaction avait lieu entre les héritiers de M. Sastre et le fondé de pouvoir de la Congrégation de la Mission, et la sentence arbitrale, prononcée le 13 octobre 1736, était approuvée, confirmée et décrétée, le 16 du même mois, par M^{re} Pañellas y Escando, évêque de Majorque.

Quelques jours après, MM. Sauveur Barrera, Gaspard Fello, Thomas Pinell, Prêtres de la Mission, députés par M. Bernard de la Torre, Visiteur de la province, débarquaient au port de Palma, avec le Frère Michel Huriach. Monseigneur l'Évêque, le commandant général et l'archidiacre firent aux Missionnaires l'accueil le plus honorable et le plus cordial, et toute la ville témoigna la joie que lui causait la nouvelle fondation.

A peine installés, nos Confrères de Majorque commencèrent leurs œuvres. Quatre missions se suivirent sans interruption et furent singulièrement bénies de Dieu. Aussi, ecclésiastiques et laïques témoignèrent à l'envi leur sympathie et leur reconnaissance aux nouveaux Missionnaires, en leur apportant diverses sommes d'argent, ou en annulant spontanément certaines charges qui grevaient encore leur propriété.

Le 25 août 1739, M. Gabriel de Salas, par commission de Monseigneur Pañellas y Escando, évêque de Majorque, bénit et posa la première pierre de l'église de cette nouvelle maison. Dix ans plus tard, Monseigneur daigna se rendre chez nos Confrères pour en faire la bénédiction. Sa Grandeur était accompagnée non-seulement du Chapitre et du Clergé de la cathédrale, mais encore des ecclésiastiques des différentes paroisses et chapelles de la ville. La cérémonie eut donc lieu avec la plus grande solennité et selon toutes les prescriptions du rituel romain. Après avoir pris un peu de repos et quelques rafraîchissements, Monseigneur, suivi de son assistance, revint à la chapelle pour y entendre une Messe solennelle, à laquelle assistèrent un grand nombre de prêtres et de laïques de marque.

Le 3 novembre 1751, il y eut encore dans notre Église une fête solennelle pour la visite des reliques du glorieux martyr Pierre Borguny (1), dont notre Très-Honoré Père,

(1) Pierre Borguny était né à Palma, le 16 mai 1628. Après une jeunesse très-accidentée et un premier esclavage, il retombe entre les mains des Turcs et se fait mahométan. La grâce néanmoins touche cette âme, et Borguny, malgré les appréhensions de la nature, en face d'un inévitable supplice, abjure publiquement la créance et la religion des Turcs et est envoyé au bûcher. Une heure après son martyre, notre confrère M. le Vacher enlève le corps à demi consumé de son disciple, et dans un voyage qu'il fait en France, en 1657, apporte à Saint-Lazare les précieux restes du jeune héros chrétien. Le saint corps demeura à Saint-Lazare jusqu'en 1747; alors on songea à le rendre à sa patrie, et on l'envoya à la Mission de Majorque.

An sujet de Pierre Borguny, nous trouvons les détails suivants dans une lettre que Saint-Vincent adresse à M. Ozonne, en date du 19 mars 1655 :

« M. le Vacher me mande d'Alger qu'un jeune chrétien de vingt et un à vingt-deux ans, Majorquin de nation, s'étant fait Turc, en eut un si grand remords ensuite qu'il alla trouver le Pacha, foula son turban à ses pieds, en détestation de Mahomet et de sa religion, et en protestation qu'il était chrétien et qu'il n'y avait point de vraie religion que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qu'ayant fait, il fut brûlé trois jours après, montrant une constance admirable, et protestant continuellement que la religion chrétienne était la vraie religion, et Jésus-Christ Notre-Seigneur le vrai Fils du Dieu vivant, et Mahomet un trompeur. Ce qui est admirable et digne de consoler les âmes qui craignent la mort, c'est que le pauvre garçon disait quelques jours avant

M. Louis Debras, enrichit notre Mission. M^{re} Despuig, assisté de son Chapitre, présida la cérémonie : plusieurs autres membres du Clergé, le Conseil municipal en corps, et toutes les notabilités de la ville s'y rendirent. Le Supérieur de la Maison, en son nom et en celui de la ville, adressa à Monseigneur la supplique d'ouvrir la caisse contenant les reliques et d'en vérifier l'identité. Monseigneur, qui était assis du côté de l'épître, se leva aussitôt, et, faisant transporter son siège auprès d'une table ornée et placée au-dessous de la lampe, Sa Grandeur fit déposer devant elle le coffre contenant les reliques. La reconnaissance commença par la lecture, que fit à haute voix son secrétaire, de l'authentique venu de Paris avec lesdites reliques. Cette pièce fut confrontée avec les sceaux que Monseigneur enleva ensuite lui-même, et le coffre fut ouvert : on retira un à un les précieux ossements, et on les déposa sur le linge blanc qui recouvrait la table. Un linge, plié en forme de corporal, fut trouvé au fond de la caisse ; il contenait une certaine quantité de cendres des ossements et de la chair du martyr, et ce linge paraissait teint de sang. Monseigneur, voulant satisfaire la piété des fidèles présents à cette cérémonie, remit lui-même à chacun quelque peu de ces précieuses cendres avec quelques parcelles du linge qui les contenait. Sa Grandeur replaça ensuite les ossements dans la châsse, avertissant l'assistance qu'on ne pouvait soustraire la moindre partie de ces ossements mentionnés dans l'authentique, excepté ceux qu'elle réservait pour elle-même, à savoir : une côte, une vertèbre et un os. Puis Monseigneur apposa de nouveaux sceaux à la châsse. Cette fête se pro-

à ses compagnons, en leur parlant de sa résolution, qu'il craignait la mort, mais qu'il avait une certaine confiance dans l'esprit qui lui faisait espérer la force du martyr, et leur alléguait que Notre-Seigneur avait craint la mort, et, quand ce vint à la souffrir, qu'il le fit divinement. Dieu nous fasse la grâce, Monsieur, d'augmenter en nous la foi et l'espérance en lui dans les occasions de mourir pour son service ! »

longea jusqu'à l'*Angelus*, et les assistants se retirèrent pénétrés de joie, emportant chacun leur relique.

NOTA. — Nous regrettons d'être privés des documents nécessaires pour continuer cette histoire de la Maison de Majorque jusqu'en 1835, époque de la suppression de la Congrégation en Espagne. Le résumé de ce qui précède se trouve dans notre Maison restaurée de la ville de Majorque.

(*La suite prochainement.*)

PROVINCE DE CONSTANTINOPE

Lettre de la Sœur GILLOT à M. N., Missionnaire à Paris.

Santorin, 16 décembre 1874.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Mon cœur, pénétré des sentiments de la plus inénarrable gratitude pour les bienfaits sans cesse réitérés dont votre cœur veut bien nous gratifier, éprouve une indicible jouissance, en voyant arriver l'époque du renouvellement de l'année, où j'ai le bonheur de venir vous exprimer de nouveau les vœux bien sincères qu'il m'est si doux de déposer journellement dans les Divins Cœurs, pour la conservation de vos jours qui nous sont si chers, pour le succès de vos désirs et pour la bénédiction des saintes œuvres qui sont l'objet de votre zèle.

Cette année, de tristes naufrages sont venus mettre la désolation parmi nos pauvres insulaires. Ils ont été la ruine de plusieurs familles ; et les négociants ont profité de ces pertes pour renchérir les vivres. Oh ! qu'il faut que le péché soit un grand mal pour attirer tant de châtimens sur ce pauvre peuple !

Plusieurs propriétaires, qui sont loin d'être dans l'opulence, ont la douleur de voir leur vin se gâter dans leurs caves ; et les dépenses qu'ils ont faites cette année sont exorbitantes. Je me demande ce qu'ils vont devenir, car ils

vont se trouver dans l'impossibilité de pouvoir faire travailler leurs vignes, seule ressource du pays. Oui, nous le comprenons, ce sont de nouvelles larmes que nous aurons à sécher, et de nouvelles infortunes que nous aurons à secourir ; car parmi nos Catholiques, sauf deux familles, toutes les autres sont à peu près dans l'indigence. Aussi permettez-moi, Monsieur, de vous prier de nouveau de vouloir bien plaider notre cause, pour nous maintenir l'allocation ordinaire. Oh ! oui, nos cœurs vous en auront une bien vive reconnaissance, et de nouvelles prières s'élèveront vers le Ciel pour remercier le Seigneur, et le prier de vous ouvrir les trésors de sa Providence. Dans cette douce espérance, et en vous priant de vouloir bien agréer ces faibles expressions de nos cœurs reconnaissants, veuillez agréer l'hommage du très-profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Monsieur,

Votre très-humble servante

Sœur GILLOT.

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de Ma Sœur GILLOT, à M. E. BORÉ, Supérieur Général.

Santorin, 16 décembre 1874.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Elle est bien grande, la jouissance que mon cœur éprouve en venant à cette époque bénie (du renouvellement de l'année), vous exprimer de nouveau, avec un cœur pénétré des sentiments de la plus vive gratitude, les vœux bien

sincères que nos cœurs sont heureux de déposer aux pieds du Divin Jésus et de sa Mère Immaculée, pour la précieuse conservation de vos jours, destinés à faire le bonheur des deux familles de Saint-Vincent, et pour l'entière réalisation de tous vos saints désirs.

Oh ! oui, mon Très-Honoré Père, du sein de la terre étrangère que vous avez honoré de votre douce présence, entourée d'une nombreuse jeunesse et de tant de cœurs qui ont l'insigne faveur d'avoir été gratifiés de vos signalés bienfaits, nous élevons des mains suppliantes vers Celui d'où découle tout don parfait, pour obtenir l'abondance des grâces célestes sur votre Généralat.

Pour mériter cette faveur, il m'est doux de vous donner de nouveau l'assurance que nous nous animerons d'un zèle toujours croissant pour travailler à notre sanctification et à celle des âmes que le Seigneur nous a confiées.

Mon Très - Honoré Père, m'appuyant sur votre bonté paternelle, qui veut bien honorer notre petite Mission du plus bienveillant intérêt, j'ose prendre la liberté de saisir cette circonstance pour vous dire un mot de nos petites œuvres, qui, malgré les tracasseries qui nous sont suscitées parfois par l'ennemi de tout bien, vont toujours prospérant.

Notre petit hôpital surtout a été, cette année, fréquenté plus que jamais. En ce moment il y a plusieurs vieillards qui se préparent par une bonne vie à faire une sainte mort. Tous ont la consolation de quitter cette terre d'exil munis des Sacrements de l'Église, et entièrement résignés à la sainte volonté de Dieu. Il en est de même de nos braves femmes qui nous donnent leur large part d'édification.

Nos bons Santoriniots catholiques, tombés dans la dernière indigence, à l'exception de deux familles, sont en général très-heureux de venir finir leurs jours près de nous; et si nos ressources nous le permettaient, nous aurions la

douce consolation d'ouvrir notre asile à un plus grand nombre d'infortunés.

Avec quelle vive douleur, mon Très-Honoré Père, voyons-nous des familles qui jadis étaient dans l'opulence, venir nous tendre la main pour se procurer le pain quotidien ! Dernièrement, un des plus notables du pays me disait : « Ma Sœur, j'envie le sort des bons vieux que vous avez dans votre hôpital, » et au triste récit qu'il me fit de son extrême misère, que j'adoucis de mon mieux, mes yeux se remplirent de bien grosses larmes ! Que d'autres se trouvent dans le même cas, n'ayant que nous pour leur venir en aide ! Oui, mon Très-Honoré Père, malgré notre bonne volonté de soulager un chacun, nous nous voyons dans l'impossibilité de répondre à tant de détresses ; aussi permettez-moi de vous recommander d'une manière particulière notre petite Mission, qui a tant besoin que l'allocation de cette année soit maintenue.

Si la Providence divine nous vient en aide, nous pourrions recevoir gratis un plus grand nombre d'enfants qu'on ne cesse de nous présenter. Vous connaissez, mon Très-Honoré Père, tout le bien qu'il y a à faire parmi eux, dans un pays où ils sont sans cesse en contact avec les schismatiques, auprès de qui ils courent les plus grands dangers, tant pour la foi que pour les mœurs. Malheureusement, dans notre île, comme partout ailleurs, on ne se ressent que trop de l'esprit du temps ; aussi devons-nous redoubler d'ardeur pour mettre à l'abri de ses maximes des cœurs qui n'en connaissent pas les illusions.

Cette année, à part le Catéchisme de persévérance que M. Gauzente, notre bon Supérieur, fait tous les dimanches à nos chères enfants qui comprennent le français, nous en avons ouvert un autre, pour les jeunes filles et femmes qui ne savent que la langue grecque. Il est tenu par une de nos Sœurs parlant très-bien leur idiome, aussi leur fait-elle

beaucoup de bien. C'est là surtout, qu'elle peut les instruire des mystères de notre sainte Religion, et réprimer les abus qui insensiblement se glissent partout. Je remercie tous les jours le Seigneur de cette œuvre nouvelle, et du bien qu'elle produit.

Je vous prie de nous bénir d'une manière particulière ainsi que les différentes œuvres que le bon Maître nous a confiées.

Veillez agréer l'hommage du très-profond respect, et les sentiments de respectueuse soumission de la petite famille, et de celle qui est heureuse de se dire, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon Très-Honoré Père,

Votre très-humble et soumise fille,

SŒUR GILLOT,

l. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de M. BONETTI à M. PÉMARTIN.

Salonique, le 1^{er} mars 1875.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je vous remercie bien de la bonté que vous avez eue de m'écrire, et je m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez.

Vous avez dû recevoir les détails édifiants qui ont précédé la mort de feu M. Le Pavéc. C'est M. Favayrial qui s'est empressé de les communiquer à notre Très-Honoré Père.

Je ne sais si je pourrai vous satisfaire en répondant

au désir que vous m'exprimez, d'avoir quelques nouvelles sur nos Bulgares, mais je vais essayer.

Le mouvement bulgare est en effet une affaire importante de notre Mission.

Depuis plus de quinze ans, la conversion de la nation bulgare est toujours contrecarrée par la politique des différentes puissances qui visent au partage de la Turquie.

La divine Providence, qui se joue ordinairement des moyens humains employés pour contrarier ses œuvres, nous a laissés lutter jusqu'à présent contre la politique. Il serait bien difficile de prévoir quand cette lutte finira, plus difficile encore de prévoir à qui restera la victoire.

Au début du mouvement bulgare, lorsque notre Très-Honoré Père était à la tête de notre Province, il alla visiter un village de notre Mission, d'où partit la première étincelle du mouvement bulgare.

Ce village s'appelle Kelkech, et il est situé à proximité de Salonique dans le diocèse de Doyran.

Notre Très-Honoré Père, à l'occasion de son voyage à Kelkech, fit un intéressant rapport qui se trouve dans un numéro de nos Annales de l'an 1858. Ayant dû me rendre dans ce village seize ans plus tard, les appréciations faites, seize ans auparavant, par notre Très-Honoré Père, m'ont beaucoup servi.

J'ai été surtout touché, lorsque j'ai trouvé chez les habitants de ce village les souvenirs que notre Très-Honoré Père leur avait laissés au moment de son départ, tels que plusieurs médailles miraculeuses de la Sainte-Vierge et un assez beau portrait du Saint-Père, devant lequel n'a cessé de brûler une lampe depuis cette époque.

Dans ce rapport de notre Très-Honoré Père, il est fait mention d'un homme qui est un des chefs du susdit village. Il y est peint avec des couleurs si vives, qu'il m'a été facile de le reconnaître par son nom, quoique je ne

l'eusse jamais vu. Aucun changement ne s'est opéré en lui, pas plus dans ses idées que dans sa physionomie. Les habitants de Kelkech secouèrent les premiers le joug du patriarche grec de Constantinople; pendant seize ans ils n'ont été soumis à aucune autorité religieuse. L'Évêque grec de Doyran a voulu visiter ses brebis de Kelkech, mais les habitants l'ont reçu à coups de pierres. La Russie leur a envoyé des ornements sacerdotaux, des livres liturgiques en langue slave, et des tableaux pour leurs églises. Ils reçurent tous les dons qui venaient de la Russie accompagnés de belles sommes de roubles, dont les chefs du village et surtout Nako s'emparèrent; en attendant, la Russie travaillait à la création d'une Église bulgare indépendante, qu'elle finit par obtenir de la Sublime Porte sous le nom d'Exarchat bulgare. C'est au nouveau chef de l'Église soi-disant bulgare que devait se rallier toute la Bulgarie, préparée à cela par les agents et par l'argent distribué par la Russie.

Le village de Kelkech reçut un Évêque récemment ordonné par l'Exarque; il était envoyé pour disposer les esprits bulgares à se révolter contre le patriarche grec et à se soumettre à la juridiction de l'Exarque, qui était reconnu par le gouvernement. Cet Évêque s'appelait M^{re} Nil. Après un séjour d'environ deux mois dans le village de Kelkech, M^{re} Nil vint un jour me trouver. Nous parlâmes de choses indifférentes, mais je reconnus tout de suite en lui une qualité rare parmi les Évêques schismatiques : la franchise et l'amour de la vérité.

Si la conversion de M^{re} Nil eût pu s'effectuer sans bruit chez nous, et si aussitôt après Sa Grandeur eût pu revenir à Kelkech et parcourir les autres villages bulgares, en très-peu de temps nous eussions fixé l'union dans trois diocèses bulgares; car Sa Grandeur était connue et estimée par tous les Bulgares. Malheureusement M^{re} Nil dut partir

pour Constantinople d'après un ordre émané de la Sublime Porte.

M^{re} Popoff sollicita en vain pendant plus de huit mois la permission du gouvernement de se rendre à Salonique. Il obtint enfin la permission, et, au mois d'octobre de l'année passée, Monseigneur arriva à Salonique, où le gouverneur l'obligea de rester dans l'enceinte de la ville, pendant près de trois mois, sans lui permettre d'en sortir, s'il n'était muni d'une permission expresse du gouverneur.

Notre pacha faisait la sourde oreille à toutes les demandes des Bulgares et à nos sollicitations, pour obtenir la liberté d'action de M^{re} Popoff, et lui permettre de se rendre dans les villages où on le demandait.

Le gouverneur feignit un jour de céder à nos instances, et il accorda à Monseigneur la permission de se rendre à Kelkech.

La réception de Monseigneur fut des plus enthousiastes ; plus de mille cinq cents familles se déclarèrent pour l'union, et, le premier jour de l'an à la grecque, il célébrait la Messe dans la principale église de Kelkech, au milieu d'un concours très-nombreux de Bulgares venus des villages environnants.

Les dissidents étaient dans la proportion de cinq sur cent seulement, et encore cette minime partie était composée des partisans de l'Exarque.

Après la Messe de Monseigneur, il y eut une vraie détonation de plus de cinq mille voix qui ont crié à tue-tête : *gito socii Papa Pia*, vive le Pape Pie IX, vive l'Église catholique, etc. A la tête des dissidents était le fameux Nako, dont notre Très-Honoré Père a fait un si vif portrait dans son rapport mentionné plus haut.

Plusieurs députations des différents villages vinrent inviter M^{re} Popoff à se rendre chez eux. En très-peu de temps, tout le diocèse de Doyran aurait embrassé l'union,

si le pacha de Salonique, informé du succès obtenu par M^r à Kelkech, n'eût point cherché à entraver nos desseins.

Tout à coup Monseigneur reçut ordre de rentrer à Salonique, où il se trouve encore, sans espoir, pour le moment, de pouvoir en sortir.

Les principaux, parmi les Bulgares unis de Kelkech, furent mis en prison, les églises fermées, etc., etc. Cette manière d'agir de la part de l'autorité sent un peu la manière de Bismark, mais je ne crois pas qu'elle les décourage. Au contraire, les dispositions hostiles actuelles ne feront que confirmer les Bulgares dans l'idée que le salut de leur nation s'opérera par le retour sincère à l'Église de leurs pères.

Nous aurons encore peut-être à souffrir beaucoup ; mais, au moment où la liberté d'action nous aura été rendue, la moisson abondera dans nos contrées.

Les malheurs de la France ne nous permettent pas d'opposer des moyens à ceux dont se sert la Russie en ce moment. Enfants de la Providence, nous nous contenterons de suivre cette bonne mère dans le chemin qu'elle nous tracera.

Le mouvement bulgare vers le catholicisme étant essentiellement lié avec les aspirations d'indépendance nationale, les Bulgares clairvoyants ne se laisseront pas prendre par les promesses russes, qui visent toutes au panslavisme. Le moment viendra, et peut-être il n'est pas loin, où la conversion des Bulgares s'opérera par diocèses.

Veillez, honoré Confrère, unir vos prières aux nôtres, pour hâter ce moment heureux où nous pourrons être utiles à tant d'âmes qui sont encore enveloppées dans les ombres de la mort.

Votre très-humble en Jésus et Marie,

BONETTI,
I. p. d. l. M.

Lettre de M. BONETTI, à M. PÉMARTIN.

Salonique, le 22 juin 1975.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous.

Ma dernière lettre sur les événements bulgares du village de Kelkech pouvait faire espérer que plusieurs diocèses étaient prêts à suivre l'exemple que les habitants de Kelkech venaient de leur donner.

Un sérieux examen sur les dispositions actuelles des Bulgares de la Macédoine pouvait porter à croire que le moment de la Providence était arrivé. L'Église photienne est tombée dans le mépris chez les Bulgares qui, toutefois, sont encore obligés d'en subir le joug.

La création de l'Exarchat bulgare n'était qu'une création russe, et le rêve d'une Église bulgare indépendante, centre d'unité et de force, s'est évanoui le lendemain de sa création. Pour les Bulgares, se rallier au nouvel Exarque, c'était secouer le joug de l'Église photienne pour passer sous celui de la Russie.

La Turquie elle-même devait voir de bon œil les Bulgares se tourner vers le catholicisme. C'était opposer une digue au torrent russe qui menace toujours d'envahir l'élément slave qui habite la Turquie. Le moment d'agir semblait d'autant plus propice que les populations étaient bien disposées, surtout après la conversion de M^{sr} Nil.

Malheureusement nous nous sommes trompés, et les faits nous démontrent aujourd'hui que cet heureux moment de la conversion des Bulgares n'est pas encore arrivé.

Durant les six mois que M^{sr} Popoff demeura chez nous, l'autorité locale n'a cessé de lui créer des embarras. Dé-

fense lui fut faite de se rendre dans les diocèses bulgares, ou Sa Grandeur était demandée et attendue depuis longtemps. Ceux parmi les Bulgares qui étaient soupçonnés d'être de connivence avec Monseigneur, on les écrouait sans nulle forme de procès ou d'accusation. Les courageux habitants du village de Kelkech adressèrent au gouvernement une supplique pour demander M^{re} Popoff pour leur évêque, et, forts de la liberté de conscience qui est reconnue en principe, ils se déclarèrent catholiques.

L'autorité locale ne pouvait plus refuser à M^{re} Popoff l'autorisation de se rendre à Kelkech. Les démonstrations dont Sa Grandeur a été l'objet pendant son séjour dans ce village attirèrent l'attention de la Russie, qui obligea le gouvernement turc à expulser M^{re} Popoff des villages bulgares et même de Salonique. C'est ce qui a eu lieu au commencement d'avril.

Après le départ de Monseigneur, les trois Églises de Kelkech, où Sa Grandeur avait célébré, furent fermées, et quoique le nombre des dissidents fût dans la proportion de cinq sur cent, toutefois les Églises furent consignées aux dissidents. De plus, les chefs du village furent mis en prison, et rien ne fut épargné pour répandre la terreur contre tous ceux qui étaient inculpés de tendance vers le catholicisme.

Le très-petit nombre des dissidents, enhardis par leur succès inattendu, n'épargnèrent aucune insulte aux catholiques : ils les surnommèrent les francs-maçons de Kelkech.

Malgré les vexations de toute espèce, les Bulgares-Unis tinrent bon, et jusqu'à ce moment ils persévèrent dans leur résolution de rester catholiques et d'attendre des temps meilleurs pour revendiquer le droit qu'ils ont sur les Églises bâties par eux.

Les menaces, le mépris et les persécutions n'ayant pas pro-

duit l'effet qu'on espérait sur les Bulgares-Unis de Kelkech, on employa le moyen que voici :

L'Évêque métropolitain grec de Salonique se fit annoncer comme devant faire une visite extraordinaire dans tous les diocèses qui relèvent de son siège métropolitain. Il débuta par la catholicité de Ziomndjilar, desservie par un bon prêtre bulgare, qui a fait ses études à Rome. Pendant les quinze jours qu'il demeura dans ce village, il fit de larges promesses d'argent à chacune des familles catholiques, si elles voulaient renoncer à la religion catholique et se soumettre à sa juridiction. Ce fut peine perdue, et, au bout de quinze jours, l'Évêque dut se résigner à partir les mains vides.

Il n'en fut pas de même de la catholicité de Ziémidjet-Vardar, où l'Évêque grec s'est rendu en quittant Ziomndjilar.

Cette catholicité est desservie par deux prêtres bulgares. L'un de ces deux prêtres, appelé pope Dimo, âgé de quatre-vingt-huit ans, a toujours été chancelant dans la foi depuis plus de douze ans, époque de sa conversion.

Je me rappelle qu'à cette même époque, M. notre Très-Honoré Père, faisant la visite des Maisons de Salonique et de Monastir, me prit avec lui pour commencer l'œuvre des Missions parmi les Bulgares dans ce village de Ziémidjet-Vardar. Nous sommes restés huit jours dans la Maison du pope Dimo, où, tous les soirs, les Bulgares se réunissaient pour entendre la parole de Dieu, qui leur était prêchée simplement par notre Très-Honoré Père. A la fin de la Mission, notre Très-Honoré Père tenait à ce que le pope Dimo fit sa confession. Il y avait vingt-deux ans qu'il ne s'était pas confessé, comme il nous l'avouait lui-même. Pour le décider à cet acte chrétien, il fallut du temps et beaucoup de peine. Depuis cette époque, je n'ai pas pu obtenir de lui qu'il se confessât. Toutes les fois que je lui en

parle, il me répond qu'à son âge on ne commet plus de péchés. L'autre prêtre, appelé pope Stoyar, est solide dans la foi, et il se confesse régulièrement tous les mois.

L'Évêque grec, instruit de tout, commença par faire appeler le pope Dimo; il lui promit la somme de 30,000 piastres s'il voulait renoncer au catholicisme et lui faire acte de soumission.

Fort heureusement j'ai été prévenu à temps par le pope Stoyar de ce qui se passait à Ziénidjet ; je ne sais s'il me sera donné d'empêcher le crime que le vieux pope Dimo est sur le point de commettre. Tous les Bulgares-Unis de Ziénidjet repoussèrent les promesses de l'Évêque grec. Il se dirigea ensuite vers le village de Kelkech, où il s'attendait à n'être pas trop bien reçu.

Arrivé, vers le soir, à proximité du village, un de ses hommes, envoyé à l'avance pour lui préparer la meilleure réception possible, vint à sa rencontre pour l'avertir que tout le village était sur pied, armé de pierres et de bâtons, et que Monseigneur n'aurait pas beau jeu ce soir-là, s'il faisait son entrée à Kelkech. Il n'avait qu'un parti à prendre, celui de rebrousser chemin et d'aller passer la nuit à Doyrar : c'est ce qu'il fit. Depuis, il n'a plus essayé de se rendre à Kelkech. Dieu fasse que les habitants de Kelkech persévèrent dans ces dispositions qui sont celles de trois autres diocèses bulgares !

Pour le moment présent néanmoins, nous ne pouvons rien faire pour eux. Depuis les revers de la France, la Russie a plein pouvoir en Turquie, et un zèle indiscret de notre part ne profiterait qu'à la Russie. Nous sommes donc obligés de nous borner à conseiller la modération et la patience aux Bulgares qui désirent s'unir, et attendre des temps meilleurs. Pour les villages bulgares, où nous avons une Église et où la catholicité est reconnue par le gouvernement, nous sommes obligés de les visiter souvent, afin de

les affermir dans la foi, d'entretenir la ferveur dans les prêtres qui desservent les catholicités, et de les aider, autant que nous pouvons, dans leurs besoins temporels.

Au sujet des besoins temporels de nos Bulgares catholiques, je voudrais vous entretenir de l'état déplorable de l'Église du Ziomndjilar et des réparations urgentes qu'elle réclame.

La pauvreté des catholiques ne leur a pas encore permis d'avoir des carreaux aux fenêtres, le dallage est encore à faire ; en hiver, l'eau pénètre dans l'Église. Le toit menace de tomber, et les murs, faits avec de la boue seulement, nous font prévoir une catastrophe prochaine, si on ne vient pas à notre aide. L'Œuvre des Écoles d'Orient, à qui je m'étais adressé pour avoir un secours extraordinaire de 2,000 fr., non-seulement ne nous a pas accordé le secours demandé ; mais elle vient de nous diminuer sensiblement notre allocation ordinaire.

La demeure du prêtre qui dessert l'Église servirait tout au plus d'écurie en France. Si l'excellent prêtre ferme la porte, il est dans les ténèbres ; s'il l'ouvre, un tourbillon de poussière y pénètre.

Si quelque âme charitable voulait mettre de l'argent à la banque du Ciel, elle ne pourrait faire de meilleur placement qu'en l'employant aux réparations urgentes de l'Église de Ziomndjilar et à la demeure du bon prêtre qui la dessert. Les deux années de disette que nous venons de traverser ont réduit nos catholiques à la dernière pauvreté ; ajoutez à cela les inondations du Vardar qui ont converti leurs champs fertiles en vastes marais, et vous aurez une bien faible idée des misères des Bulgares-Unis de Ziomndjilar. Obligés d'aller pêcher le poisson, là où jadis s'élevaient des millions d'épis qui leur donnaient du pain pour vivre, ils ont, malgré cette détresse, malgré le peu de secours qu'ils reçoivent de nous, à se maintenir fermes

dans la foi et attachés à la religion catholique qu'ils ont embrassée ; voilà bien , ce me semble , un état digne de compassion.

J'ai exercé votre patience par mon griffonnage ; veuillez me pardonner de vous avoir écrit trop longuement, et daignez me croire, en Jésus et Marie,

Votre très-humble serviteur,

BONETTI,

l. p. d. l. M.

PROVINCE DE PERSE

Lettre de M^r CLUZEL à la Sœur N..., à Paris.

Khosrova, 9 décembre 1874.

MA CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous sommes arrivés à Khosrova le 1^{er} de ce mois, après être partis le 8 novembre de Trébizonde. Nous avons eu le froid, la neige, la pluie, le vent; mais, en somme, le temps a été généralement plus beau que je ne l'espérais.

Notre route s'est faite sans aucun incident trop fâcheux. Cependant, dans les rues mêmes des faubourgs de la ville de Khai, le cheval qui portait notre bonne Sœur Richaume, ayant mal appuyé le pied en passant un mauvais petit pont, se renversa dans un conduit d'eau fangeux et assez profond. Notre pauvre Sœur se trouva en partie engagée dessous. Nous étions tous très-fatigués, pour avoir fait ce jour-là une longue étape; mais cet accident nous électrisa si bien, que nous ne ressentîmes plus aucune fatigue. Notre joie fut grande quand nous vîmes la Sœur sortir du bourbier, sans autre mal que ses vêtements en assez piteux état. Heureusement, la bête qui était là, les quatre pieds en l'air, n'avait guère ni la force ni l'espace nécessaire pour faire grand mouvement, sans quoi nous aurions pu avoir quelque mal plus grand à déplorer. Les Musulmans, assez

nombreux a cet endroit, riaient à gorge déployée, et personne ne se mit en mouvement pour nous aider, si ce n'est un assez grand personnage que je connaissais, et que je venais de saluer en passant. Il descendit promptement de la terrasse de sa maison, et se rendit sur le lieu de la scène. Peu de temps après il vint à notre logis pour s'informer de l'état de la Sœur, et nous faire ses compliments de condoléance. Il nous offrit même l'hospitalité, et sa femme aurait volontiers prêté des vêtements à notre Sœur; mais nous pûmes la lui faire voir dans une toilette irréprochable. Alors il se réjouit avec nous de ce que le mal n'avait pas été plus grand, car, disait-il, l'endroit de la chute était mauvais. Là-dessus, après avoir fumé avec nous un calian que le maître du logis nous servit, notre compatissant visiteur nous quitta, en nous souhaitant plus de bonheur pour le reste du voyage. Ses vœux ne furent pas tout à fait exaucés, malgré les précautions que nous avons cru devoir prendre.

L'animal qui nous avait causé cet accident nous était suspect depuis longtemps; il trébuchait souvent, et je me souviens qu'un jour, à une montée rapide qui dura plusieurs heures, un des muletiers se tint toujours auprès de lui, un peu en arrière. Comme je lui en demandais la raison, il me dit : « C'est que cette bête a les reins faibles, son dos la sert difficilement, et je dois me tenir à côté pour l'empêcher de se renverser en arrière si elle venait à faiblir. »

Je n'avais pas besoin de cette révélation pour savoir que ce cheval ne valait rien, et nous voulûmes bien dès ce jour le faire changer, mais il n'y eut pas moyen; nos muletiers juraient sur leur âme qu'en plaine il n'y avait rien à craindre. D'ailleurs, il était clair que nous n'étions guère mieux servis les uns que les autres. Mais cette fois nous n'osâmes plus remettre notre Sœur sur une si mauvaise

monture. M. Salomon lui céda son cheval qui paraissait un peu meilleur, et il en prit un autre pour lui dans la caravane, laissant au *réformé* le soin de porter une charge qui se ferait moins mal, si elle venait à tomber.

C'était le 30 novembre, à dix heures du matin. Le temps était beau, et nous avions bien compté arriver à Khosrova ce jour-là même. Pour cela, nous aurions dû partir de grand matin, car nous avions sept heures de chemin à faire, et, avec des chevaux de caravane, cela veut dire dix ou douze heures ; mais notre chef muletier, vrai Persan, de Khaï même, langue de miel et cœur de fiel, nous traîna jusqu'à dix heures. Il voulait, contre les conventions que nous avions faites, être payé là intégralement de tout ce que nous lui devions encore, prétendant que son cheval s'était brisé les reins en tombant, et qu'il devait en acheter un autre pour le remplacer. C'était un mensonge, mais un mensonge n'est pas grand'chose pour un Persan. Il fallut élever le ton, et ajouter même quelques menaces qu'il ne nous était pas difficile de réaliser. Notre homme le savait bien, et il se décida enfin à faire charger.

Donc à dix heures nous sommes à cheval, et nous prenons les devants, voulant hâter le pas pour arriver le jour même, s'il y a moyen. Les charges nous suivront, et si elles ne peuvent arriver aujourd'hui, elles viendront demain. Nous cheminons ainsi assez gaiement, quoique bien contrariés du retard qu'il nous avait fallu subir : sans ce contre-temps, en effet, nous serions déjà bien près de notre terme.

Tout à coup, dans un chemin uni et beau, autant qu'un chemin peut l'être dans ce pays, un des chevaux s'abat sur ses deux jambes de devant ; le cavalier passe par dessus la tête et roule en avant comme une boule. C'est une Sœur, toujours la même Sœur ! Ici, il n'y avait ni pont, ni eau, ni boue, mais au contraire un terrain solide, de dur

cailloux. Notre Sœur se relève, mais la chute n'a pas été aussi bénigne que la première fois : les mains de la pauvre cavalière ont été un peu maltraitées, et quelques côtes légèrement contusionnées. Pourtant elle n'hésite pas à se réinstaller sur son coursier, et nous continuons la route.

Cependant le temps se trouble ; le ciel se couvre de nuages ; la pluie menace. Nous regardons nos montres, il est midi et demi. Plus de deux heures pour faire une heure de chemin à peu près ! A ce train nous ne pouvons arriver à Khosrova ; et pour trouver un autre gîte sur la route, nous devons atteindre la plaine de Salmas, où nous ne parviendrons que bien avant dans la nuit. L'obscurité sera profonde ; nous avons à traverser une chaîne de montagnes ; il y a des passages difficiles, et même dangereux à cause des voleurs. Si quelques-uns de ces *braves* gens, nous ayant vus passer à cette heure avancée, allaient se poster sur notre passage, que ferions-nous là ? Que deviendrions-nous au milieu d'une nuit profonde, et probablement sous une pluie battante ?

Nous nous arrêtons un instant pour tenir conseil, et, après une courte délibération, nous rebroussons chemin bravement et prudemment vers un petit village que nous venions de passer. C'était autrefois un grand village tout arménien, mais aujourd'hui il n'y reste plus que deux familles de cette nation. Le chef de l'une de ces deux familles nous offre de nous recevoir chez lui, mais le réduit qu'il nous montre (la maison tout entière) est si étroit, que visiblement nous ne pouvons y tenir ; nous sommes au nombre de huit, avec des bagages assez volumineux, et le trou qu'on nous présente suffirait à peine pour loger huit moutons. On cherche ailleurs sans rien trouver ; les musulmans n'ont pas de logements, ou peut-être ils ne logent pas de chrétiens. En Perse, on en trouve plus d'un de cette espèce. D'ailleurs notre maître d'hôtel est là pour nous

prouver, avec une éloquence inépuisable, que le logement qu'il nous offre est très-convenable, que nous y serons très-bien, que nous ne saurions en trouver un meilleur en cet endroit. Il va vider la maison, et ce sera bientôt fait, car le mobilier n'est pas considérable. Sa femme, qui connaît bien nos Sœurs de Khosrova pour en avoir reçu des remèdes et quelques médailles de la Sainte-Vierge qu'elle nous montre, balayera parfaitement tout l'appartement; on chassera les poules et une petite chèvre, et nous nous installerons fort commodément à la place de tout ce monde. Pour lui, maître de la maison, il se logera dans l'étable, à côté, avec sa femme et un petit enfant. Peu importe que l'étable n'ait ni portes ni fenêtres, il y sera très-bien en pensant que nous, ses hôtes, nous serons à notre aise. Style indigène.

Qui aurait pu résister à des invitations si gracieuses et si pressantes? Donc, nous mettons pied à terre, et nous entrons dans notre salon, tout fumant encore de la poussière que Madame a soulevée en balayant.

C'était assez grand pour nous recevoir tous, à condition de rester assis à terre, les jambes croisées, à l'orientale. Mais plusieurs de la compagnie ne peuvent guère encore s'accommoder de cette posture; et pourtant où loger les jambes, si on veut les allonger un peu pour se délasser? Surtout, comment s'accommoder pour la nuit, si on veut essayer de prendre quelque repos?

Au demeurant, cela nous embarrasse peu; nous avons déjà subi cette épreuve plus d'une fois dans le long voyage que nous venons de faire. C'est ce qui doit arriver infailliblement dans ces misérables pays, quand on voyage, en nombre, dans cette saison. Si c'est pendant l'été ou au commencement de l'automne, on loge souvent à la belle étoile, et là, sur ces hautes montagnes ou dans ces vastes plaines, on trouve assez d'espace pour s'étendre à son aise. Mais, à

cette saison de l'année, on doit loger dans les villages, où l'on ne trouve que quelques réduits étroits, dans le coin d'une écurie. Ce sont les hôtels du pays. On pourrait bien peut-être en trouver deux si on voulait se séparer, mais nous voulions rester ensemble, pour de bonnes raisons, fort valables dans ces pays de voleurs et de gens de mauvais aloi.

Nous voici donc logés pour notre dernière nuit. Peu de temps après arrivent nos charges, que nous avons laissées derrière, et qui s'arrêtent là aussi comme de raison. On trouve un abri pour les chevaux, mais nos caisses, nos malles, devront rester en plein air, et bientôt sous une pluie battante; pour les garder, nous payerons quelqu'un qui les gardera ou ne les gardera pas pendant la nuit, mais, en tout cas, il ne saura les mettre à couvert de la pluie.

Ainsi installés, nous dûmes songer à faire un peu de cuisine. C'est l'office de nos Sœurs; mais cette fois encore les appartements sont trop étroits pour suffire à leurs évolutions; il faut dresser les fourneaux devant la porte, et faire la cuisine aux yeux des nombreux curieux qui se rassemblent, ce qui ne nous va guère. La maîtresse d'hôtel y mettra donc la main avec un de nos hommes de Khosrova, qui nous rendent service en route. Nos nouveaux cuisiniers ne réussissent pas mal, et le soir ils nous servent un ragoût de volailles qui n'était pas trop mauvais, et que nous assaisonnâmes, du reste, de beaucoup de gaieté, selon notre louable habitude, tout le long de la route.

Cependant la pluie avait commencé dès les cinq heures, pour durer toute la nuit et presque toute la journée du lendemain. Nous essayâmes de nous coucher au son de cette musique bien peu agréable pour nous, et non sans maints reproches à l'adresse de notre chef muletier, qui n'était pas là pour les entendre. Il nous avait fait perdre cette belle journée; nous serions déjà chez nous bien tranquilles,

et demain nous serons toute la journée dans la boue et sous la pluie. Oh ! le misérable ! etc., etc.

Nous voulons pourtant nous coucher pour essayer de dormir un peu, mais où et comment ? En ma qualité d'Archevêque j'ai droit à quelques égards. M. Lesné, selon sa charitable habitude, étend ma couchette dans un coin, peut-être sans trop s'occuper des autres. Survient M. Salomon, qui trouve qu'elle occupe trop d'espace ; sans plus de façons, il la prend par un bout, il la retourne dans un autre sens, et il m'invite à m'y placer. Je lui obéis sans dire un mot ; mais à peine couché, les jambes repliées sous moi, faute d'espace pour les allonger, je sens sous mes côtes comme une montagne pointue qui me les aura bientôt percées. Après plusieurs tentatives faites en silence, je réussis à trouver une position rigoureusement tenable, à la condition toutefois de ne pas bouger, ce que je fis, moyennant un doux sommeil qui vint s'emparer de moi pendant quelques heures. Les autres s'étaient arrangés chacun comme il avait pu, fort mal sans doute, mais en somme nous sentions que nous étions mieux que dans les montagnes et par les chemins, si nous avions continué notre route. Aussi nous remercions tous la bonté divine de nous avoir inspiré de rebrousser chemin vers ce gîte, tout misérable qu'il était.

J'avais dormi tranquillement pendant plusieurs heures ; mais d'autres, nos Sœurs surtout, n'avaient pas fermé l'œil. Cela leur est arrivé plus d'une fois pendant ce voyage. A un moment donné, sans craindre de troubler le sommeil de personne, je demande de la lumière ; on allume, on regarde les montres ; il était une ou deux heures après minuit. C'était l'heure ordinaire de notre lever, depuis Erzeroum surtout. Levés à une heure ou deux, une fois même à onze heures et demie ; une tasse de café ou de thé, avec quelques miettes de pain, ou un peu de lait pour quelques-unes

de nos Sœurs, si on avait pu s'en procurer la veille ; à deux ou trois heures, à cheval, jusqu'à midi, une heure et même trois heures après-midi, et souvent sans rien prendre jusqu'à ce moment ; voilà provisoirement notre règle. On n'a guère faim, dans ces conditions, et on se trouve mieux de ce régime, en ne mangeant que peu de chose.

Nous sommes donc sur pied, et, pendant que quelqu'un prépare notre déjeuner nocturne, on se met à faire quelque peu de prière, de méditation, à offrir à Dieu les peines passées, présentes et futures. Que faire de mieux en pareille circonstance ?

Cependant la pluie continue à verse, et dehors ce sont les ténèbres d'Égypte. Nous voudrions bien sortir à trois ou quatre heures, mais nous sommes forcés d'attendre le grand jour pour voir où mettre le pied. Enfin, après six heures, on commence à y voir un peu. Nos muletiers chargent et partent, sans qu'il en reste assez pour nous aider, comme ce serait nécessaire ; ils ne sont plus que trois, tout juste autant qu'il en faut pour relever un cheval qui viendrait à tomber, et l'accident arrivera probablement au milieu des terrains marécageux et glissants que nous avons à traverser.

Il faudra donc que nous nous arrangions comme nous pourrons ; chacun devra y mettre la main ; la besogne est assez difficile avec la pluie qui tombe. Ma part fut de tenir les chevaux, à mesure qu'on leur avait imposé à chacun sa demi-charge, et par-dessus le petit matelas destiné à fournir au cavalier un siège moins incommode. J'en eus bientôt cinq à la main. Je restai ainsi pendant plus d'une grosse demi-heure, sous une pluie battante, à tenir ces animaux. Les licous étaient si sales, que bientôt mes mains furent couvertes d'une boue noire et gluante.

Enfin, tout est prêt ; il ne reste plus qu'à installer nos Sœurs, (ce qui n'est pas le plus facile, nous le savons par

expérience. Elles ne sont guère de brillantes amazones, plus d'une de leurs devancières pourrait leur rendre des points, et, sous ce rapport, je puis leur reprocher avec justice d'avoir mal étudié leur vocation pour la Mission de Perse. Nous étions surtout préoccupés de notre Sœur Richaume, quoique, en vérité, elle ne fût pas la plus mauvaise cavalière ; mais nous avons peur pour elle ; nous avons deux chevaux à selle, celui qui avait l'honneur de porter M^{sr} l'Archevêque, et celui de M. Salomon. Notre Confrère a déjà une fois cédé son cheval ; cette fois il va céder le cheval et la selle tout à la fois ; si l'animal butte, la Sœur roulera à terre moins facilement.

Le tout ainsi disposé, nous nous mettons en route, dans la boue, sous la pluie, et nous chantons : « Le ciel, le ciel, le ciel en est le prix ! » J'ai appris ce refrain de nos Sœurs, je m'en suis emparé, et je le répète souvent, à tous les mauvais pas, à chaque désagrément un peu plus sensible. Il nous fait rire, et peut-être aussi il ramène quelque peu nos pensées vers Dieu. Nous marchons ainsi, toujours joyeux, malgré le mauvais temps. J'ouvre la marche, comme de droit, pour montrer le chemin et indiquer les passages dangereux. Au sortir de ces mauvais petits ponts, qui abondent sur les courants d'eau, le cheval de M. Salomon trébuche et s'agenouille avec grande dévotion ; le cavalier tombe, malgré les efforts qu'il fait pour se maintenir ; mais, comme il n'a pas de vêtements qui l'embarassent, il se trouve droit sur ses pieds. Il tempête un peu, il sermonne l'animal, lui donne même quelques soufflets, pendant que nous rions de bon cœur, fort heureux pourtant de n'avoir pas mis notre Sœur sur cette monture.

A l'entrée de la montagne, nous voyons plusieurs hommes assis. C'étaient les *karavouls* (gardes) qui nous attendaient. En nous voyant arriver, ils courent au-devant de nous avec de grandes inclinations : « Salut, seigneur ! On

nous avait annoncé votre passage pour hier, et nous sommes restés ici jusqu'après le coucher du soleil; nous ne nous sommes retirés que quand nous avons désespéré de vous voir arriver. Nous sommes retournés ici de bon matin pour vous protéger au besoin dans ces gorges dangereuses (il voulait dire pour attraper quelques sous). — Bon! bon! mes amis, voilà votre étrenne; vous l'avez bien méritée sous cette pluie, et mon trésorier leur donna la valeur de deux francs, qu'ils reçurent avec mille bénédictions.

Enfin nous sommes au haut de la montée, et nous découvrons la plaine de Salmas. Nous avons bien encore quatre bonnes heures de chemin à faire, et pourtant nous nous regardons comme arrivés. Là nous laissons nos charges, que nous avons rejointes depuis longtemps, et nous prenons les devants sans aller vite pourtant, car nos montures ne le peuvent guère.

Au bas de la descente, il nous reste encore deux heures et plus. « Arriverons-nous bientôt, Monseigneur? — Oui, oui, ma Sœur; ce n'est pas ce village ni l'autre, mais ce troisième ici tout près. — O mon Dieu! ça paraît encore bien loin. — Encore un peu de patience, ma Sœur; le Ciel en est le prix!... »

Cependant la pluie avait cessé un peu, mais la boue devenait de plus en plus profonde. La pluie avait été plus abondante à Salmas que dans les montagnes. Nous approchions de plus en plus, et nous allions toucher le territoire de Khosrova. Ici M. Lesné me dit : « Monseigneur, il est temps de prendre votre chapeau épiscopal. » C'est que, comme il faisait beau à Khaï, j'avais fait un peu de toilette : soutane de drap à boutons rouges, chapeau à glands. Mais le matin j'avais dû reprendre ma casquette fourrée pour protéger mes oreilles contre le vent et la pluie. J'avais conservé une soutane et, avec le chapeau que je repris, j'avais au moins quelques insignes de ma dignité.

On ne nous attendait pas par le temps qu'il faisait, mais M. Salomon avait pris les devants, et les cloches s'étaient de suite mises en mouvement pour annoncer notre arrivée. A ce signal, toute la population s'ébranle : hommes, femmes, garçons et filles, grands et petits, nobles et roturiers, tout y est. Je remarquai seulement la lenteur de nos Sœurs à venir au-devant de leurs nouvelles compagnes.

Nous fûmes bientôt envahis et arrêtés par ce flot humain qui nous empêchait d'avancer. Force nous fut de ralentir notre marche, fort lente pourtant, afin de donner à chacun le temps de baiser la main et de faire ses compliments de bienveillance. Cela dura bien une petite heure, pendant laquelle les cloches ne cessèrent de carillonner. C'est au milieu de cette joie commune que nous mîmes pied à terre. Pour nous délasser, M. Terral nous offrit une tasse de thé, ou de mauvais café, je ne m'en souviens plus. Nos Sœurs durent en faire autant à l'égard de leurs compagnes, et tous nous oubliâmes en un instant toutes nos peines passées.

Voilà, ma bonne Sœur, la dernière partie de notre voyage; en le voyant, vous voyez à peu près tout le reste. La joie n'y a pas manqué un seul instant, malgré la fatigue et assez de contrariétés. Mais j'ai surtout admiré le courage et l'énergie de nos Sœurs. Au milieu des plus mauvais temps, elles ne trouvaient pas que ce fût beaucoup. Ainsi, à quatre journées d'Erzeroum, nous avions à franchir le col de Tahar, célèbre par les voleurs qui l'infestent souvent et par ses tempêtes de neige. Quant aux brigands, nous n'avions pas grand'chose à craindre cette fois. Quelques jours auparavant, l'autorité leur avait fait la chasse et on en avait pris quatre. Mais, dès le matin du premier jour, nous eûmes une bonne tempête de pluie, de vent et de neige. Le temps était à peu près aussi mauvais qu'il pouvait l'être. Si la neige avait été un peu plus abondante, le tourbillon nous aurait empêchés d'avancer.

Le lendemain, il fallut continuer l'ascension pour aborder ensuite la descente. Le temps s'était éclairci, la neige avait fondu, il avait gelé et la route se trouvait ainsi couverte de verglas. A la montée, les chevaux mal ferrés glissaient en arrière, et à la descente ils glissaient en avant. Il y eut une quantité de chutes dans la nombreuse caravane dont nous faisons partie, et cependant nos Sœurs n'avaient pas encore trouvé que ce fût trop mal.

Ce soir, un samedi soir, après avoir passé le fameux Tahar, nous étions à Molloh-Souleïman, village presque tout peuplé d'Arméniens catholiques, mais non de la meilleure espèce. Nous étions descendus chez le Curé. Nos Sœurs désiraient faire la sainte Communion le lendemain, ce qu'elles firent en effet. Ce digne curé nous donna l'hospitalité de bon cœur, mais elle ne fut pas brillante, et loin surtout de valoir ce que nous la lui payâmes, à savoir : quelques mètres de beau mérinos qu'il m'avait demandés à mon passage par là, en venant en France, et dont je crus qu'il convenait de lui faire cadeau. Il est d'ailleurs bien attaché à l'Église, et il pourra, je l'espère, préserver son troupeau de ce malheureux schisme qui déchire aujourd'hui l'Église arménienne.

Le soir, la neige commença à tomber et dura toute la nuit. Elle fondait tout doucement et changeait ainsi en un immense pétrin la longue plaine de terre noire que nous devions traverser. Nos muletiers n'avaient pas grande envie de partir, ni les autres non plus. Ils auraient voulu tous rester pour faire reposer leurs chevaux, surtout en cet endroit, où la paille et l'orge étaient à bon marché. Mais nous avions à craindre un temps encore plus mauvais pour le lendemain; nous avions déjà assez perdu de jours, et puis la maison de notre curé, quoique assez vaste, était tellement disposée que c'était bien un des plus mauvais gîtes que l'on pût avoir. Nous voulûmes donc partir absolument.

Alors tout le monde chargea. Mais la meilleure partie de la caravane s'arrêta après avoir fait moins de deux heures de chemin. La boue était affreuse. Pour nous, nous continuâmes bravement et nous arrivâmes à la station réglementaire. Nous avons mis presque toute la journée pour faire cinq heures de chemin, tant la route était devenue mauvaise, et cependant nos Sœurs n'avaient formulé aucune surprise, ni montré aucune fatigue. A notre arrivée, elles se mirent à leur office de cuisinières, comme si elles ne venaient de faire qu'une courte promenade, et, après notre repas, elles ne manquèrent pas de faire exactement leur vaisselle, comme à l'ordinaire, se disputant presque l'honneur de cet office.

Le jour de notre arrivée à Khosrova, la pluie nous avait battus toute la journée; nous n'avons pris qu'une tasse de café à trois heures du matin, pour n'avoir rien à mettre sous la dent, grâce à la prévoyance de notre procureur qui avait fourré au fond d'un sac, dans un endroit inabordable, quelques morceaux de pain que nous avons emportés, et cependant nos Sœurs prenaient tout cela pour peu de chose.

Il est vrai que, pour éprouver leur courage et l'affermir, je leur avais souvent exposé, un peu grossi, peut-être, les dangers, les peines, les fatigues du voyage, tellement que la réalité aura pu être au-dessous de l'appréhension; mais cela n'empêche pas leur courage et leur patience d'avoir été fort édifiants. J'ai fait sept fois ce voyage et je ne l'ai pas encore fait dans d'aussi acceptables conditions.

Mais finissons, si vous voulez. En prenant la première de ces feuilles que je vous envoie, je voulais écrire à Notre Très-Honoré Père quelques lignes seulement sur notre voyage, et lui parler ensuite d'autres affaires; mais, sans y faire attention, je m'étais laissé entraîner. Voilà pourquoi, en tournant le feuillet, je changeai d'intention et je me dis :

Ceci ne vaut plus pour notre Très-Honoré Père, mais cela vaudra bien pour nos bonnes Sœurs des Missions, et je continuai. Mon intention a été de vous récréer un peu et de vous délasser ainsi des nombreuses peines que vous avez prises pour moi. J'y ajouterai quelques petites prières, et, cela fait, je m'estimerai parfaitement quitte envers vous, en attendant que de nouveaux services viennent m'imposer les devoirs d'une nouvelle reconnaissance.

Je suis, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

Ma chère Sœur,

Votre très-humble serviteur,

† AUGUSTE CLUZEL,

I. p. d. l. M.

Archevêque d'Héraclée, Déléгат apostolique de la Perse.

PROVINCE DE SYRIE

Lettre de M. AUGUSTE DEVIN, Visiteur des Prêtres de la Mission et Préfet apostolique de Syrie, au Frère GÉNIN, à Paris.

Beyrouth, 9 février (fête de Saint-Maron), 1875.

MON CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

En ce jour de la fête de Saint-Maron, patron des Maronites, il m'est venu à l'idée de vous dire quelques mots de cette nation, dont le nom revient souvent dans les lettres qui sortent de la Syrie.

Si vous ouvrez le dictionnaire d'histoire et de géographie de Bouillet, à l'article *Maronites*, vous y trouverez ces mots : « On nomme ainsi à la fois une peuplade de la Syrie et une Église particulière formée de cette peuplade... On fait remonter leur existence à l'année 634 ; les Arabes ayant alors envahi la Syrie, un certain Joseph, prince de Byblos, se réfugia avec ses sujets dans les montagnes du Liban où ils se sont maintenus... Les Maronites professèrent d'abord le *Monothélisme*, ils se soumirent depuis à l'Église romaine tout en conservant le rite Syrien... On donne pour fondateur à *cette secte* un certain Jean Maron, moine qui aurait vécu selon les uns au cinquième siècle, selon les autres au

septième siècle et qui avait donné son nom à ses disciples. D'autres font dériver leur nom d'un ancien bourg de Maronia, aujourd'hui détruit.. ».

Si vous cherchez dans le *Guide-Joanne*, vous trouverez, au sujet des Maronites, que c'est « une secte chrétienne issue des Monothélites au onzième siècle. »

On peut dire à propos de ces citations qu'elles contiennent à peu près autant d'erreurs que de mots. Et cependant voilà tout ce que l'on sait en Europe de l'histoire ecclésiastique des Maronites ; car je ne me souviens pas d'avoir trouvé dans aucune histoire ecclésiastique d'autres détails plus instructifs sur les origines de la nation Maronite. Il me semble pourtant que cette petite nation mérite un plus grand intérêt ; car elle est encore aujourd'hui l'unique nation catholique de toute l'Asie. Que l'on parcoure la carte de l'Asie tout entière, l'on n'y trouvera nulle part une Catholicité compacte de 220,000 habitants, et c'est ce que l'on trouve dans le Liban. Je parle du Liban seul ; car, si l'on ajoutait à sa population le reste des Maronites disséminés dans les pays environnants, et même en Europe, il faudrait porter le nombre, comme le font plusieurs statistiques, jusqu'à 500,000.

J'ai dit que les citations précédentes renfermaient presque autant d'erreurs que de mots. Il est en effet très-faux que les Maronites soient une secte chrétienne ; car le mot secte entraîne toujours avec lui le sens de schisme ou d'hérésie. Il est également faux que les Maronites soient issus du *Monothélisme*, quoique cependant ils aient couru grand risque d'être absorbés par cette hérésie. Ces erreurs, qui ont cours encore aujourd'hui sur le compte des Maronites, sont pardonnables jusqu'à un certain point, car les documents qui éclairent leur histoire ont été jusqu'à présent ensevelis dans le fond de la bibliothèque du Patriarcat Maronite, et ce peuple lui-même n'était guère mieux ins-

truit de sa propre histoire. Depuis trois ans, la divine Providence a donné pour évêque Maronite à Beyrouth un homme aussi instruit que pieux et zélé, dans la personne de M^r Joseph Debs. Ce prélat, ayant été pendant huit ans secrétaire du Patriarche Maronite, a fait une étude approfondie de tous les documents imprimés et manuscrits inédits qui concernent la nation, et il a publié divers ouvrages dans lesquels il prouve que la nation Maronite a été formée dans le Catholicisme et par le Catholicisme, et qu'elle y a toujours persévéré, malgré toutes les tentatives que l'enfer a suscitées pour lui enlever le trésor de la foi.

Comme jusqu'ici j'étais aussi ignorant qu'on l'est généralement en Europe, sur les origines de la nation Maronite, je me suis appliqué à profiter de ces ouvrages par lesquels M^r Debs a fait connaître aux Maronites eux-mêmes leur propre histoire, et j'en ai fait pour mon usage particulier un petit résumé. Je pense vous faire plaisir en vous le communiquant. Il me semble aussi que c'est un acte de justice à rendre à une nation, qui est la seule restée fidèle de toutes les chrétientés orientales des premiers siècles, et qui pendant quatorze siècles a été conservée comme par miracle dans l'intégrité de la foi et dans l'union avec la chaire de Saint-Pierre.

§ 1. DU NOM DES MARONITES.

Le nom de Maronite vient du nom de Maron, lequel a dû être fréquemment porté en Syrie, depuis l'Apôtre Saint-Pierre; nous en voyons la raison dans le livre des *Reconnitions* de Saint-Clément. En lisant le titre de cet ouvrage vous allez peut-être me dire que je commence par un ouvrage apocryphe. Mais il faut distinguer : ce livre est peut-être apocryphe en tant qu'il n'a pas été écrit par Saint-Clément Pape, auquel il est attribué; mais, à coup sûr, ce

défaut n'ôte rien à une autre qualité de cet ouvrage, c'est-à-dire à son antiquité; car il est parfaitement établi que ce livre existait dès le second siècle de l'ère chrétienne, ce qui est une présomption fort respectable pour la vérité de plusieurs faits historiques qui y sont rapportés. Or ce livre nous apprend que l'Apôtre Saint-Pierre, se rendant de Jérusalem à Antioche, pour y établir son siège, passa par Césarée, Tyr, Sidon, Beyrouth et s'arrêta à Tripoli, pour y passer l'hiver. A Tripoli, Saint-Pierre fut accueilli par un riche habitant de la ville, nommé *Maron*, lequel possédait près de la mer une maison et de vastes jardins arrosés par une fontaine. Ce fut dans ces jardins, que Saint-Pierre catéchisa et baptisa un grand nombre d'habitants de la ville. Le printemps étant arrivé, Saint-Pierre continua sa route pour Antioche, mais, avant de partir, il consacra Maron évêque de Tripoli, et ordonna aussi douze prêtres et sept diacres. Telle est sans doute l'origine de la prédilection que l'on eut en Syrie pour le nom de Maron. Mais il ne s'agit encore que du nom, car dans les premiers siècles de l'Église il n'est point question de nationalité distincte; chaque ville avait son évêque sans distinction de nationalité.

Nous ne nous étonnerons donc pas de trouver dans le milieu du quatrième siècle un moine, nommé Maron, qui habitait dans les environs d'Antioche. Sa ferveur pour la pratique des conseils évangéliques et pour son avancement dans l'amour de Dieu le fit parvenir à ce degré de sainteté qu'il résolut de s'éloigner encore plus du monde et de mener la vie érémitique dans un endroit désert. Il se rendit à cet effet dans la contrée appelée Cyrrhus, qui est un plateau situé entre Antioche et Alep. Il établit là son ermitage, et se livra à l'exercice des austérités et de la prière continue. Le Seigneur ne voulut point cacher cette lumière sous le boisseau, et bientôt il fit connaître l'éclat de ses ver-

tus; les fidèles vinrent par milliers trouver ce saint Ermite, se recommander à ses prières; et d'autres, entraînés par ses exemples, lui demandèrent à rester sous sa conduite pour être ses disciples dans le chemin de la sainteté. Retenus par la force de ses exemples, ses disciples demeurèrent dans le désert et fixèrent leur habitation auprès de sa cellule. Avec une charité toute paternelle, il pourvut à leurs besoins spirituels et corporels. Il trouva aux environs un ancien temple d'idoles, il le changea en église. La renommée de sa sainteté s'étendit de plus en plus et fut confirmée par des miracles; à sa prière, les malades étaient guéris et les démons mis en fuite. En guérissant les maladies du corps il ne guérissait pas moins celles de l'âme, et beaucoup de pécheurs étaient convertis par la puissance de ses prières. Les moines réunis autour de lui se multiplièrent en tel nombre que la montagne du Cyrthus devint semblable à un pré fertile dans lequel se développait l'arbre de la sainteté arrosé par une source abondante. Telles sont les expressions dont se sert Théodoret, évêque de Cyr, c'est-à-dire de cette contrée du Cyrthus, et qui vivait à peu près au même temps que ce Saint. Saint-Jean Chrysostome s'honorait de l'amitié du saint moine Maron, et il lui écrivit la lettre suivante qui est la trente-sixième du recueil (de l'année 404 à 407); cette lettre fut probablement écrite de Cucuse, lieu de l'exil de Saint-Chrysostome: « Nous vous sommes attaché par les liens de la charité et de l'amitié, et partout nous vous voyons présent; car les yeux de cette charité ne sont point bornés par les distances des chemins, ni affaiblis par la durée de l'âge. Nous voudrions pouvoir vous écrire plus souvent, mais cela n'est pas facile, tant à cause de la difficulté des chemins que de la rareté de ceux qui voyagent vers vos parages; mais aussi souvent qu'ils nous est possible, nous vous saluons et nous vous faisons savoir que nous ne vous oublions jamais, et que, en quelque lieu que

nous soyons, nous vous portons dans notre cœur. Faites en sorte aussi de votre côté de nous donner le plus souvent possible des nouvelles de votre santé, afin qu'en apprenant comment vous êtes, nous soyons réjouis, et que nous trouvions une consolation, qui est fort grande pour nous, dans la solitude où nous nous trouvons. C'est une grande satisfaction pour nous de savoir que vous vous portez bien. Mais avant tout je vous supplie de présenter à Dieu vos prières pour nous. »

Lorsque Saint-Maron eut accompli sa course terrestre, il s'endormit dans le Seigneur vers les premières années du cinquième siècle. Après que son âme eut été transportée dans les demeures célestes, le peuple accourut en foule pour honorer son tombeau et recevoir sa part des bénédictions qui sortaient de ses restes mortels. Dieu opéra un grand nombre de miracles sur ceux qui vinrent le prier au tombeau de ce saint, et il l'environna d'une telle puissance qu'il rendit ce corps mort plus précieux que tous les trésors du monde. Ce sont les expressions dont se sert Théodoret que nous avons déjà cité.

Saint-Maron fut enterré entre Homs et Hama, sur les bords de l'Oronte; on bâtit sous son nom une grande église; et dès ce moment, dit Théodoret, on commença à célébrer sa fête dans le pays avec une grande solennité. De plus on construisit, à côté de cette église, un couvent célèbre, connu sous le nom de Saint-Maron, et que l'on surnomma le couvent de cristal, à cause de l'éclat des vertus qui en rejaillissait, et qui le rendit le plus célèbre de toute la Syrie, soit par le nombre de ses religieux, soit par l'édification qu'il produisait. Depuis, l'Église n'a pas cessé d'encourager le culte de ce saint. Le pape Clément XII, le 15 avril 1734, a accordé une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient une église de religieux maronites le jour de la fête de Saint-Maron, et Benoît XIV, le 12 août

1744, étendit la même indulgence à toutes les églises maronites. Le même Pontife, en notifiant cette faveur à Nicolas Lercari, exalte dans sa lettre les vertus de ce saint, et confirme le culte décerné à sa Sainteté. On fait sa fête le 9 février.

Le nombre des religieux de Saint-Maron se multiplia grandement après sa mort, et il s'éleva beaucoup de monastères d'hommes et de femmes sous son nom. Plusieurs de ses disciples, hommes ou femmes, s'élevèrent à la plus haute sainteté : parmi eux, Théodoret mentionne Saint-Jacques de Cyr, qui habitait dans le désert et vivait en plein air la nuit et le jour. Théodoret alla lui-même le visiter. Il vécut de cette manière pendant trente-huit ans, et opéra de nombreux miracles, entre lesquels on raconte la résurrection du fils d'un pauvre paysan. On cite aussi Saint-Limainéus, qui imita les vertus de son maître Saint-Maron, et s'enferma dans un creux de rocher, sans aucune toiture, sur une montagne voisine du village appelé Gergelo. Dieu lui accorda le don de chasser les démons et de guérir les maladies. Après lui vient Saint-Jean, qui mena aussi la vie érémitique sur la même montagne, et qui passa ensuite sur une autre plus au nord que la première, où il vécut en plein air pendant vingt-cinq ans. Nous voyons ensuite Moïse, dont la réputation fut célèbre, et qui mena la vie érémitique sur une montagne près d'un village nommé Ramas ; Antiochus et Antoninus, lesquels persévérèrent dans la vie austère jusqu'à leur vieillesse, puis Saint-Zabina, lequel était déjà célèbre du temps de Saint-Maron, et qui devint un parfait modèle d'une vie d'abnégation et de mortification corporelle. Parmi les disciples de ce dernier, nous voyons Polychronius, Moïse et Damianus, puis Saint-Jacques le second, lequel vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sans rien relâcher de sa solitude, de ses mortifications, de ses veilles et de ses prières.

Parmi les femmes qui furent conduites par les exemples et les conseils de Saint-Maron, nous voyons Sainte-Dominina qui passa toute sa vie dans l'austérité, les veilles et les prières ; elle eut pour imitatrices les Saintes-Coura et Marana, et beaucoup d'autres que cite Théodoret. Tous ces saints religieux se succédèrent pendant plusieurs siècles, et les disciples de Saint-Maron se distinguaient non-seulement par l'amour de la retraite et de l'austérité, mais encore par leur zèle pour la prédication et l'instruction du peuple, et par leur ardeur pour défendre la foi catholique contre les hérétiques qui s'élevèrent à cette époque, surtout contre Nestorius et Eutychès. Ils déployèrent tous leurs efforts pour faire admettre partout les canons et décrets du quatrième concile général, tenu à Chalcédoine ; ils parvinrent à décider un grand nombre de savants à prendre la défense de la foi catholique dans l'Orient. Ils prirent eux-mêmes la plume, et écrivirent de nombreux ouvrages pour affermir la foi. Ils écrivirent aussi au Pape Hormisdas et aux Évêques de Syrie, ainsi qu'à l'empereur Justinien ; beaucoup de leurs lettres font partie des actes du cinquième concile général. Leur zèle et leurs ouvrages firent une telle impression et eurent un tel retentissement que tous ceux qui, en Syrie, demeurèrent fidèles à la foi catholique par leur conduite et leur inspiration, furent appelés Maronites, car on avait déjà commencé à donner ce nom aux religieux eux-mêmes, successeurs de Saint-Maron.

Cette influence exercée par eux attira la colère des hérétiques, et ils eurent à en subir toute l'amertume. Un empereur de Constantinople, étant devenu hérétique, envoya contre eux des soldats qui détruisirent leurs couvents et tuèrent, en une fois, trois cent cinquante religieux, qui moururent glorieusement pour la foi romaine. On fait leur fête le 31 juillet. On a le récit de ce désastre dans une

lettre que les religieux survivants écrivirent au Pape Hormisdas, et qui fait partie des actes du cinquième Concile général. Ils disent entre autres choses : « Pendant que nous nous rendions au couvent de Saint-Siméon pour des affaires de notre Église, des gens impies se précipitèrent sur nous, tuant les uns, blessant les autres ; plusieurs pensèrent trouver un refuge auprès de l'autel, mais ils y furent massacrés et le couvent fut réduit en cendre. »

La rigueur de cette persécution n'arrêta pas le zèle des religieux de Saint-Maron, et ils ne cessèrent point de combattre pour la foi catholique. Si leur nombre était diminué, leur courage se multiplia, et ils adressèrent leurs réclamations à l'empereur Justinien le Grand, qui rebâtit le couvent incendié. Bientôt le nombre des religieux s'accrut, et la réputation de leurs vertus et de leur sainteté eut encore plus de retentissement qu'auparavant : car Dieu suscita parmi eux Saint-Jean Maron, qui devait être le véritable fondateur de la nation maronite elle-même, comme Saint Maron avait été, par sa gloire, la cause du nom lui-même.

§ 2. — ORIGINE DE LA NATION.

Saint-Jean Maron était originaire du village nommé Sericum, aux environs d'Antioche. Il naquit, dans le milieu du septième siècle, de parents pieux et considérés qui lui firent sucer la vertu avec le lait. A la vertu se joignit en lui le désir de la science. Il étudia d'abord à Antioche, puis à Constantinople, et, pour se perfectionner dans la science des saints, il entra dans le couvent de Saint-Maron, où il prit ensuite l'habit religieux et se consacra à Dieu. Sa piété et sa science, il les fit servir à l'instruction du prochain. Plusieurs écrivains, entre autres le Patriarche Étienne Eddouihi et Ibrahim Hakelani, ont assuré que les

parents de Saint-Jean Maron appartenaient à la nation franque et s'étaient fixés en Syrie ; ils vont même jusqu'à affirmer qu'ils touchaient par la parenté à la famille des rois de cette nation, ce qui a fait dire à l'historien Abd-Jessoua que Saint-Jean était fils des Francs ; mais le célèbre Assemani nie formellement cette circonstance.

Saint-Jean Maron, ayant été ordonné prêtre, parvint à la perfection que réclame ce saint état. Il employait les jours et souvent les nuits à la prière, à la prédication, à la réfutation des hérétiques et des novateurs, et à l'affermissement de la foi catholique parmi les fidèles. Il convertit des milliers de gens égarés par les erreurs du temps ; le détail de ses œuvres et de ses succès remplirait un volume. Nous nous contenterons de mentionner ici les livres qu'il composa pour étendre et affermir la foi. Le seul énoncé de ces livres suffit pour nous faire comprendre combien son zèle était infatigable et sa science solide et étendue.

1° Nous mettons en première ligne le *Livre de la foi*. C'est une épître qu'il écrivit dans le couvent de Saint-Maron, près de l'Oronte où il résidait, et qu'il adressa aux habitants du Liban. Il y réunit tous les raisonnements théologiques et philosophiques, ainsi que les témoignages les plus clairs tirés des saints Pères sur les principaux mystères de la foi. Il insiste particulièrement sur les articles combattus par les hérétiques de ce temps. On peut dire de cette lettre qu'elle est une œuvre de génie, semblable par sa texture au tissu le plus serré.

2° Un livre *du Sacerdoce*. Il y dit les choses les plus admirables et les plus élevées sur le sacerdoce de Jésus-Christ, et sur le sacerdoce de la loi nouvelle. Il y parle des obligations des prêtres et de leurs fonctions. Quelques auteurs hésitent à lui attribuer cet ouvrage, mais le docte Assemani et Ibrahim Hakelani prouvent que ce livre est de lui.

3° *L'Explication de la liturgie*, c'est-à-dire des cérémonies de la messe. Dans cet ouvrage, Saint-Jean Maron explique la signification de tous les mouvements et de toutes les prières, et il en tire des preuves pour réfuter beaucoup d'hérétiques de son temps et pour condamner leurs erreurs ou les abus qui se glissaient parmi eux. Il se sert de tout ce qui a rapport au saint sacrifice pour affermir la foi et surtout pour développer les vérités contenues dans le symbole. Ce livre a eu le privilège d'exciter d'une manière particulière la bile des ennemis des Maronites, même de notre temps ; dans leur jalousie, ils se sont efforcés de nier que Saint-Jean Maron en fût l'auteur, mais ils ont été victorieusement réfutés sur ce point par M^{re} Debs.

4° *Le Livre contre les Nestoriens*, qui prétendaient qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ et que la sainte Vierge ne pouvait être nommée Mère de Dieu. Il réfute solidement ces deux erreurs.

5° *Le Livre contre ceux qui prétendent qu'il n'y a qu'une seule nature en Jésus-Christ*. Il renferme également les explications les plus nettes et les plus victorieuses contre cette erreur.

6° *Le Livre des prières de la Messe* ; c'est la meilleure partie de la liturgie maronite ; elle est imprimée dans le missel actuel, et y porte le nom de Saint-Jean Maron.

7° Comme appendice au livre précédent il composa une lettre dans laquelle il donne l'explication de la prière : *Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus immortalis*. Il y explique aussi pourquoi on a ajouté les mots *qui crucifixus es pro nobis, miserere nobis* ; il expose l'objection que l'on pourrait faire à ces paroles de signifier que la Trinité tout entière ait été crucifiée pour nous, et il la combat victorieusement. Néanmoins, jusqu'à présent, il n'est pas clairement prouvé que cette lettre soit de lui.

Peut-être d'autres ouvrages de ce saint ont-ils été perdus

dans les ravages du temps, mais il y en a déjà assez pour faire voir jusqu'à quel point allait son zèle pour la vraie foi et pour l'édification des fidèles. En lisant ces ouvrages on croit entendre, non la voix d'un homme, mais celle du Saint-Esprit.

Tous ces ouvrages sont écrits en langue syriaque, qui est encore la langue liturgique des Maronites.

Pendant que Saint-Jean Maron était ainsi occupé à défendre la foi contre les hérétiques, le pape Saint-Martin envoya en Orient Jean, évêque de Philadelphie, et il l'établit son vicaire dans les patriarcats d'Antioche et de Jérusalem qui étaient déjà envahis par les Arabes; plusieurs villes avaient déjà été ruinées par eux et le pays tout entier se trouvait à la merci des Musulmans d'un côté, et des hérétiques Eutychiens et Monothélites de l'autre. La Syrie se trouvait alors dans l'état le plus déplorable de troubles et de confusion. Dans de telles circonstances, c'est le devoir des pasteurs de prendre des mesures prudentes et énergiques pour défendre le troupeau et le préserver de la dent des loups ou de la dispersion. C'est ce que comprenait parfaitement le pape Saint-Martin. Ayant eu connaissance des vertus et du zèle remarquable de Saint-Jean Maron, il jeta les yeux sur lui, et il le nomma légat du Saint-Siège et en même temps évêque de Batroun (petite ville située au pied du Liban entre Tripoli et Beyrouth). Ce fait eut lieu vers l'an 676. Ouvrier infatigable, son zèle s'accrut encore en proportion de la sollicitude qui lui était confiée; il déploya tous ses efforts pour nourrir son troupeau du pain de la parole, le défendre de l'invasion des mauvaises doctrines et l'encourager au milieu des nombreuses afflictions qui venaient le désoler. La peste ayant éclaté, le saint se mit à parcourir les villages, visitant les malades et les guérissant par ses prières, et c'est pour cette raison que dans les temps d'épidémie on dit encore aujour-

d'hui dans le rite maronite la messe composée par Saint-Jean Maron. Lorsque se tint le quatrième concile de Constantinople, en 680, le patriarche d'Antioche, Macarius, fut solennellement déposé par ce concile, à cause de la faveur qu'il accordait à l'hérésie du monothélisme, et envoyé à Rome dans l'espoir qu'il s'y convertirait. Le même concile lui donna pour successeur sur le siège d'Antioche Théophane, qui était resté fidèle à la foi catholique. Ce patriarche mourut en 686, et le siège patriarcal d'Antioche se trouva de nouveau dans l'état le plus déplorable qu'il soit possible d'imaginer : d'un côté les Arabes s'étaient emparés de plusieurs villes de la Syrie, et de l'autre les hérétiques eutychiens et monothélites pressaient les enfants de la foi d'adopter leurs erreurs : un grand nombre étaient tombés dans leurs filets, surtout du temps du patriarche Macarius, lequel avait été déjà précédé de Georges et de Macédonius, tous deux aussi hérétiques monothélites. L'appui donné à ces erreurs par plusieurs empereurs de Constantinople avait aidé à leur propagation ; aussi toute la Syrie en était-elle infectée. Le patriarche Théophane qui venait de mourir avait vécu trop peu pour rétablir la foi ; c'est pourquoi Jean de Philadelphie, dont nous avons déjà parlé, vit qu'il n'y avait plus de salut pour la foi dans le patriarcat d'Antioche que dans les disciples de Saint-Maron. Il rassembla donc les légats du pape en Syrie ; c'est-à-dire Saint-Jean Maron, et les autres évêques qui lui restaient unis sous le nom de Maronites, et il fut résolu dans cette assemblée que Jean Maron serait nommé patriarche d'Antioche, afin d'opposer une hiérarchie catholique à celle qui était tombée dans le schisme et l'hérésie, et de pouvoir ainsi sauver le petit nombre de ceux qui restaient attachés à la foi.

Plusieurs écrivains ont prétendu que Saint-Jean Maron, après sa nomination au patriarcat d'Antioche, était allé à Rome trouver le pape Sergius, qui lui-même était Syrien

d'origine; qu'il en avait obtenu sa confirmation et la permission de transporter dans le Liban le siège du patriarcat d'Antioche, et qu'il était ensuite revenu avec de riches présents du pape. Mais le savant Assemani a démenti ces assertions. Il est seulement prouvé que Saint-Jean Maron envoya vers le pape Sergius pour lui demander la confirmation de son élection et l'autorisation de fixer sa résidence dans le Liban.

Les faits prouvèrent que l'élévation de Saint-Jean Maron au patriarcat d'Antioche avait été véritablement une inspiration de Dieu pour sauver l'Église en Orient, dans ce siècle et pendant les quatorze siècles suivants; car, ainsi que nous le verrons, pendant que toutes les nations de l'Orient s'engagèrent dans les voies de l'erreur, cette poignée de fidèles réfugiés dans le Liban n'a point cessé de persévérer dans la foi catholique. Saint-Jean Maron, au milieu de son troupeau, se consacra entièrement à la prédication et à la conversion de ceux qui s'étaient égarés : il affermit les faibles et consola les persécutés ; il fut la providence des pauvres et des orphelins et leur défenseur contre les puissants du siècle. A l'exemple d'Élie et de Jean-Baptiste, il fut une lampe ardente et luisante, semblable à un chérubin destiné à enflammer et à conserver le feu de l'amour de Dieu et du prochain dans la dévastation universelle des chrétientés de l'Asie, et enfin il parut comme un homme suscité de Dieu, un autre Jérémie, ayant pour mission de sauver ce feu sacré dans les antres et la montagne du Liban.

Saint-Jean-Maron fixa d'abord son siège patriarcal dans un village voisin de Gébél (1), puis il le transporta à l'est de Caphar-Haï, où il bâtit un couvent sous le nom de Saint-Maron son maître, et qui est aujourd'hui le séminaire pa-

(1) Gébél est l'endroit où Hiram, roi de Tyr, faisait descendre les cèdres destinés au temple bâti par Salomon. (3^e liv. des Rois, ch. v, v. 18.)

triarcal de Saint-Jean Maron. Il y transporta la tête de Saint-Maron. Cette précieuse relique demeura dans ce couvent jusqu'en 1130, époque à laquelle elle fut transportée en Italie, dans la ville de Foligno, où l'on bâtit une église en son honneur ; néanmoins il en est resté quelque parcelle que l'on conserve dans le séminaire dont nous venons de parler.

Dieu avait visiblement suscité Saint-Jean Maron, non-seulement pour sauver la foi, mais encore pour former un corps de nation qui devait en rester le témoin fidèle au milieu des ténèbres du mahométisme, comme autrefois le peuple israélite au milieu du paganisme. Les disciples de Saint-Jean Maron prirent position dans tous le pays, depuis Jérusalem jusqu'à Antioche, et, animés par les paroles de leur maître, ils se réunirent courageusement pour se défendre contre les excursions des Arabes. Ils attaquèrent ceux-ci avec un tel acharnement qu'ils les forcèrent à renoncer à leur expédition contre Constantinople en 676, et dans le traité de paix conclu avec l'Empereur Constantin Pogonat, les Arabes s'engagèrent à lui fournir pendant trente ans, et chaque année, 10,000 pièces d'or, cent esclaves et cinquante chevaux de race, à la condition que l'Empereur les protégerait contre les attaques des Maronites qui se nommaient dès ce temps *les Audacieux du Liban*. Plus tard, intervint un autre traité entre l'empereur Justinien Rhinotmète (au nez coupé) et Abd-el-Malek-ibn-Merouan, chef des Arabes. Il eut lieu en 686.

Par ce traité, Abd-el-Malek s'engage à payer à Justinien, pour chaque jour de cette année, mille pièces d'or, un cheval et un esclave, à la condition pour l'Empereur d'empêcher les Maronites d'attaquer les Arabes. Ce fait est attesté par Théophane, Cédrenus, Zonaras et Paul Diacre parmi les anciens, et par beaucoup d'autres écrivains postérieurs. D'après ces traités, on voit que les Maronites de

cette époque savaient se faire respecter et formaient déjà comme une nation indépendante. Dès cette époque aussi, c'est-à-dire dès les commencements de la domination des Arabes, les Maronites avaient leurs émirs. Il y avait à Gébéil l'émir Joseph, qui gouvernait ce district. L'émir Kesri gouvernait le Kesrouan, c'est la partie du Liban (où se trouve Antoura) qui a pris son nom de cet émir Kesri. A ces deux émirs succédèrent l'émir Ayoub, puis l'émir Elias. C'est ce dernier qui fut d'un grand secours à l'Empereur Héraclius dans son expédition contre les Perses. Ensuite vient l'émir Ibrahim, fils de la sœur de Saint-Jean Maron, puis l'émir Jouhanna qui s'établit à Biskinta, ainsi que nous le voyons par les écrits du patriarche Etienne Eddouïhi, lequel l'avait lui-même puisé dans les écrits les plus anciens. Pendant tout ce temps de guerres, et au milieu des maux qui en sont la suite, Saint-Jean Maron fut le soutien de son peuple en l'exhortant au courage et à la patience. L'empereur Justinien II le Rhinotmète, après avoir fait son traité avec Abd-el-Malek-ibn-Mérouan, s'occupa de l'exécuter et envoya un général et une armée vers le Liban, pour manifester qu'il s'opposait à toute attaque contre les Arabes, et pour maintenir sous sa domination l'émir Jouhanna, chef des Maronites. Celui-ci était campé à Quab-Elias (dans la Requān, l'ancienne Célé-syrie). Le général romain réussit à surprendre par ruse l'émir Jouhanna, le tua, et fit prisonniers 12,000 Maronites. Il les exila d'abord en Arménie ; nous ignorons dans quel endroit il les fit passer ensuite, il y a sur ce point diverses opinions parmi les écrivains ; mais M^r Debs, étant à Rome en 1868, trouva dans le tome IV de la Bibliothèque des lois orientales, par Assemani, que ces 12,000 Maronites exilés avaient été ensuite envoyés en Pamphylie, et qu'ils avaient établi leur chef à Adalia ; on les nommait encore les *Audacieux*, comme c'était déjà leur nom avant

leur sortie du Liban. Assemani assure aussi que, pendant les siècles suivants et jusqu'à l'année 1453, époque où Mahomet II s'empara de Constantinople; il y avait dans cette ville capitale de l'Empire une dignité spéciale pour le chef des Audacieux, et il apporte le témoignage de plusieurs témoins oculaires, entre autres celui de Constantin, fils de Léon VI, empereur de Constantinople.

Cependant Dieu, qui adoucit les épreuves de ses saints par ses consolations, se plaît aussi à les éprouver pour les glorifier par la victoire. Il agit ainsi envers Saint-Jean Maron dans ce que nous allons raconter. L'empereur Justinien II s'était tout à fait dévoué à faire triompher la cause des Monothélites. Or, le saint Patriarche et son peuple étaient un obstacle à la réalisation d'un pareil projet. Pendant que Justinien II envoyait ses soldats à Rome pour se saisir du pape Sergius et l'amener prisonnier à Constantinople, il envoyait d'un autre côté, en 694, d'autres soldats pour se saisir dans le Liban du patriarche Jean Maron et disperser les Maronites. Les soldats commencèrent par détruire le couvent de Saint-Maron sur l'Oronte; ils y massacrèrent environ cinq cents moines et détruisirent toutes les fermes et dépendances du couvent, qui avaient été construites par les premiers disciples de Saint-Maron. Les soldats impériaux passèrent ensuite dans la région de Tripoli, cherchant à pénétrer jusqu'à Caphar-Haï pour y saisir le saint Patriarche. Mais la divine Providence permit qu'au moment même de cette expédition, Justinien II, qui semblait sur le point de jouir de son triomphe dans Constantinople, fût détrôné par Léonce, un de ses officiers, qui lui coupa le nez, d'où son nom de Rhinotmète. Ce nouvel empereur envoya lui-même dire aux Maronites de prendre les armes contre les troupes de Justinien. Ceux-ci s'empressèrent de quitter leurs montagnes et de tomber sur les soldats, qu'ils dispersèrent en tuant leur chef et un grand nombre d'entre

eux, et ils les poursuivirent jusque dans la plaine d'Akar. Ainsi le patriarche Jean Maron fut délivré des mains de ses ennemis, et son peuple loua Dieu d'une victoire si éclatante.

Il ne cessa point, malgré sa vieillesse, de travailler avec courage à l'accomplissement des devoirs de sa charge, au soin des âmes et de l'intégrité de la foi, jusqu'à ce qu'il mourut plein de jours et de mérites en l'an 707, dans le couvent de Saint-Maron, à l'orient de Caphar-Haï. Le peuple ne tarda pas à proclamer sa sainteté, en se réunissant à son tombeau pour se recommander à son intercession. Bientôt le lieu de sa sépulture fut changé en église, et cet endroit, appelé auparavant du nom de Saint-Maron, prit celui de Saint-Jean Maron; le peuple célébra sa fête, et Dieu glorifia son serviteur par de nombreux miracles. Plus tard l'Église romaine a autorisé son culte, et le pape Pie VII, le 30 janvier 1820, a accordé une indulgence plénière à ceux qui visitent son église le jour de sa fête, le 2 mars. Il étendit la même indulgence, le 27 mai 1821, à ceux qui visiteraient une église maronite le jour de sa fête.

Le plus grand miracle que Dieu ait accordé à l'intercession de ce saint est sans contredit d'avoir formé et conservé cette nation maronite dans la foi catholique, et de l'avoir maintenue pendant quatorze siècles dans l'union avec l'Église romaine, au milieu de toutes les séductions de l'infidélité et de l'hérésie, semblable à un lis au milieu des épines.

Après avoir vu comment s'est formée cette nation intéressante, voyons comment Dieu l'a conservée jusqu'à nos jours. On peut comprendre déjà, d'après ce qui précède, quelle injustice il y a à prétendre que les Maronites sont *une peuplade et une secte issue du Monothélisme*; autant vaudrait-il dire que les Français sont un peuple et une secte issus de l'Arianisme.

§ 3. — COMMENT LES MARONITES ONT ÉTÉ CONSTAMMENT
UNIS A L'ÉGLISE ROMAINE.

Le savant Assemani, après avoir raconté la vie de Saint-Jean Maron, tirée des œuvres d'Étienne Eddouhi d'Eden, patriarche maronite, ajoute ce qui suit : « Le même auteur réfute ensuite les calomnies d'Euty chius d'Alexandrie, copiées plus tard par Guillaume de Tyr. Euty chius, dans le livre de ses Annales, prétend qu'un certain Maron, sous le règne de l'empereur Maurice, a inventé le Monothélisme; Guillaume de Tyr ajoute que le sixième concile général a été tenu contre Maron et ses sectaires, les Maronites. » Telle est l'origine de cette fable qui circule encore aujourd'hui dans beaucoup de livres, et qui fait dire si hardiment que les Maronites sont une *secte issue du Monothélisme*, car, au lieu de recourir aux sources, on s'est contenté de copier servilement ce que l'on avait vu imprimé dans quelques livres. « Ces auteurs, continue Assemani, ont pensé que les Maronites n'étaient rien autre chose qu'une nation formée des Melchites et des Jacobites, divisés jadis pour cause de religion. Quant à ce qui regarde les Maronites véritables, le savant Naironi a démontré par des arguments invincibles qu'ils étaient purs de l'hérésie du Monothélisme, dans sa dissertation sur leur origine et leur religion; et pour ce qui est de l'assertion d'Euty chius et de Guillaume de Tyr, c'est une pure fausseté. D'abord il est faux que le Monothélisme ait paru sous l'empereur Maurice; ce n'est même pas sous Phocas, son successeur, qu'il a pris naissance; mais c'est sous le règne d'Héraclius que cette peste a éclaté, vers l'an 628. Elle a eu pour auteurs Athanase, patriarche des Jacobites; Sergius, patriarche de Constantinople; Cyr d'Alexandrie et Théodore le Pharinite, ainsi que l'enseignent les actes du sixième Concile œcuménique; le Concile de Latran, tenu sous le pape Saint-

Martin; Sophronius, de Jérusalem; Maxime le Confesseur, Saint-Jean Damascène, Théophane, Cédrenus, Zonaras et d'autres sans nombre. Dans tous ces auteurs, on ne trouve pas un mot du Maron en question. Ensuite il est faux qu'un Maron ait été condamné dans le sixième Concile général; car, dans ce Concile, il n'est fait aucune mention ni de Maron, ni de Maronites, dans le catalogue que les Pères de ce Concile ont dressé des auteurs ou des fauteurs du Monothélisme. Or, Eutychius ou tout autre n'a pas pu trouver, trois siècles après, ce que tous les historiens, depuis le sixième siècle jusqu'au dixième, n'avaient pu rencontrer dans les monuments historiques sacrés ou profanes... » Et voilà pourtant comment on écrit trop souvent l'histoire sans se donner la peine de recourir aux sources et aux auteurs contemporains.

Ce qui a pu porter Guillaume de Tyr, qui du reste est un auteur fort grave et fort respectable, à adopter si facilement la fable d'Eutychius, c'est qu'en effet, à l'époque où commencèrent les Croisades, les Maronites, circonvenus de tous côtés par les Jacobites, Eutychiens et Monothélites, coururent grand risque de tomber dans leurs erreurs et eurent même un patriarche qui en fut infecté; ce fut là peut-être le moment le plus critique de leur existence; mais, par la grâce de Dieu et l'aide des Croisades, ils sortirent triomphants des dangers.

Voici ce que l'on trouve à ce sujet dans *l'Oriens Christianus*, de Lequien. Après avoir donné la notice historique concernant le 28^e patriarche des Maronites, Jean VII, du village de Lephed, dans le territoire de Byblos (Gébéil), qui gouverna l'Église maronite de 1152 à 1173, il commence la notice sur les 29^e, 30^e et 31^e patriarches dans les termes suivants : « Faustin Naironi, dans sa dissertation du nom, de l'origine et de la religion des Maronites (Rome, 1679; pages 80 et suiv.), écrit, d'après Gabriel Glai, dans son

poème touchant les hérétiques, que les sectateurs de Thomas Haranite, Métropolitain de Kfartab (qui était mort depuis longtemps), avaient infecté beaucoup de Maronites du venin de l'hérésie monothélite, et que leur patriarche lui-même, dont il tait le nom, avait trempé dans l'erreur. *Après ce Thomas, dit Gabriel Glaï, parut Ebn-Seichban; il commença à écrire, à instruire les enfants, il sema des erreurs parmi les Maronites et il remplit leurs livres de zizanies.* Et Faustin Naironi ajoute: « Un fils Hhosen se trouvait à Hhartseit (ville du Liban, située dans le Giobbé; ce Hhosen trompa le peuple de Kfariaseit, autre ville du Liban, il écrivit et changea leurs prières).

« Et dans un court espace (savoir de dix ans, depuis l'année 1173, où mourut Jean de Lephed, jusqu'en l'année 1182, année où, par les soins d'Ainari, Patriarche latin d'Antioche, revinrent à l'ancienne foi ceux qui avaient été infectés par l'hérésie monothélite); dans un court espace de temps, dis-je, le même venin se répandit dans les autres villes maronites. Le Patriarche qui gouvernait alors en fut infecté, comme, au dire de Naironi (*ibid.*, p. 82 et 83), on le lit dans la chronique des Maronites: « *Le Patriarche prit du poison tant qu'il put s'en remplir, des présents lui avaient été envoyés pour le faire tomber.* » En conséquence de cette conduite de leur Patriarche, les principaux des Maronites, tant ecclésiastiques que séculiers, se réunirent en assemblée et décrétèrent d'un commun consentement que tous se séparaient de la communion de leur patriarche; cela se trouve exprimé dans la même chronique: « *Les sujets et les pays (ou provinces) qui dépendaient de ce Patriarche se séparèrent de sa communion; à partir de ce moment ils ne lui prêtèrent plus obéissance ni ne le reçurent plus chez eux.* » Leur zèle alla si loin qu'ils le déposèrent et qu'ils lui en substituèrent un autre. Mais les sectateurs du Patriarche déposé, irrités de cette mesure,

mirent à mort le nouveau Patriarche, dont le nom est également tu dans la chronique, et brûlèrent ensuite son corps : « *Le Patriarche cité plus haut, dit la même chronique, mourut déposé, et ils élurent un Patriarche de Hhgiula. Il mourut martyr, ayant été mis à mort de mort violente, et ils le brûlèrent : quarante chrétiens déposèrent contre lui que sa foi n'avait pas été vraie et ils avancèrent d'autres faussetés.* » (Ces quarante chrétiens avaient été infectés de monothélisme, et ils accusaient ce Patriarche parce qu'il ne suivait pas l'hérésie monothélite, qu'eux, accusateurs, regardaient comme orthodoxe.)

« Après la mort de ce Patriarche, comme les Maronites ne s'accordaient pas entre eux pour l'élection du nouveau Patriarche, intervint Aimeri, Patriarche (latin) d'Antioche; il apaisa ces divisions entre les Maronites, et il ramena dans le droit chemin, soit ceux qui avaient donné dans le schisme, soit ceux qui avaient été infectés de l'hérésie. Tous les Maronites procédèrent ensuite à l'élection d'un patriarche qui fût d'une foi très-pure. Tout ceci est rapporté dans la chronique citée plus haut : « *Aimeri, de bonne mémoire, a détruit ce venin. Il fit de très-graves reproches à ces dissidents, publiquement et en termes non ambigus; ils se soumirent, et il prit soin que la bénédiction leur fût envoyée par le siège de Rome. Et ils élurent un Patriarche qui habita dans l'église de la B. Vierge en Habil (ville du Liban). Ce Patriarche observait tout ce qui se trouve dans l'Évangile; il était très-habile à exposer la vérité, et il composa diverses pièces de vers sur ce qui concernait la foi.* » On ne connaît pas plus le nom de ce troisième Patriarche que ceux des deux précédents. »

« Et voilà, sans aucun doute, les choses qui donnèrent lieu d'écrire à Guillaume de Tyr, en l'an 1182 : que par les soins d'Aimeri, Patriarche d'Antioche, la nation entière des Maronites était passée de l'hérésie monothélite à la foi

catholique. Mais il ne faut pas omettre ce qu'ajoute l'auteur de la Chronique (*ibid.*, pag. 86); que lorsque les Maronites firent leur profession de foi en présence d'Aimeri, foi qu'ils avaient reçue de Maron, il ne faut pas omettre, dis-je, que cette foi fut approuvée comme étant sur tous les points orthodoxe. *Et ceux qui étaient restés toujours fermes*, dit l'auteur de la Chronique, *s'attachèrent encore plus fermement à la foi de Maron, et les Superbes* (c'est-à-dire, ceux qui avaient embrassé l'hérésie monothélite depuis peu d'années et qui avaient causé tant de désordres) *furent humiliés, et ceux qui étaient opposés firent la paix.* »

Tout ce qui précède est traduit mot pour mot de l'*Oriens Christianus* et prouve trois choses : la première que toute la nation maronite a couru le plus grand danger de perdre sa foi ; la deuxième, que la plus grande partie de la nation, cependant, n'est point tombée dans l'erreur ; et la troisième, qu'elle a échappé au danger par l'aide des Croisades ; puis, que ce fut Aimeri, troisième Patriarche latin d'Antioche, qui se rendit, comme-délégué du roi de Jérusalem, dans le diocèse de Tripoli, où était le principal foyer d'agitation, y fit une enquête solennelle au sujet du meurtre du Patriarche élu par les Catholiques, et fit rentrer les délinquants dans le devoir. Ce fut à la suite de cet événement que, pour mieux se conformer aux traditions romaines, les Evêques maronites prirent des mitres, des anneaux et des crosses, et introduisirent dans leurs églises l'usage des cloches ; car jusque-là, comme les Orientaux, ils ne se servaient que de tables de bois, sur lesquelles on frappait pour appeler à l'office, à peu près comme nous faisons le Vendredi-Saint.

La fidélité des Maronites à l'Eglise romaine ne s'est jamais démentie depuis, ainsi qu'on peut le voir par les nombreux témoignages que lui ont rendus les souverains

Pontifes, nous nous contenterons de citer celui que Benoît XIV leur rendit dans son allocution aux Cardinaux, le 13 juillet 1744 : « Il est sans aucun doute que les Maronites ont toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui, entièrement Catholiques, unis avec le Saint-Siège et pleins de respect et d'obéissance, soit pour leur Patriarche, soit pour le Pontife romain... Cet éloge est mérité soit par les Archevêques et prélats maronites, soit par toute la nation des Maronites ; c'est pourquoi nous souscrivons volontiers à tous les grands éloges que leur ont décernés les Pontifes romains, nos prédécesseurs. »

§ 4. — COMMENT LES MARONITES SONT ATTAQUÉS AUJOURD'HUI
PAR LE PROTESTANTISME.

La foi des Maronites, sauvée par les Croisades, fut aussi conservée jusqu'à nos jours par ce qui resta de l'influence des Croisades, c'est-à-dire par la protection des Princes catholiques de l'Europe et surtout des Rois de France. Ce droit de protection, exercé par la France sur le Liban, ne cessa d'être odieux aux Turcs ; et de là ces fréquentes avanies que ceux-ci ont fait subir aux Maronites par le moyen des Druses. Cette petite nation, composée à peine de 20,000 âmes, est trop inégale en force pour avoir jamais osé se mesurer seule avec les Maronites ; elle n'a jamais agi que sous l'influence du gouvernement turc. Plus tard, la politique anglaise, jalouse de l'influence que donnait à la France en Orient la protection qu'elle accordait aux Maronites, s'attacha à prendre en toute circonstance le contrepied de la France. En 1840, elle se ligua avec les Turcs pour combattre les Maronites, qui jouissaient déjà d'une grande liberté avec les Égyptiens, maîtres de la Syrie, et les Maronites retombèrent sous le joug des Turcs ; l'émir Bechir, le dernier reste de leur autonomie, fut exilé et mourut à Constantinople. Néanmoins la France jouissait

encore de trop d'influence dans le Liban ; les Anglais prirent ouvertement la protection des Druses, jetèrent chez eux des ministres protestants, et, en 1845, on commença à voir des massacres de Chrétiens à Abéi et dans d'autres endroits. Ces premiers excès réprimés, on chercha à jeter la division parmi les Maronites ; l'or anglais, semé à profusion, suscita la révolte contre les Cheikhs, en 1858 ; et enfin, en 1860, le massacre général des Chrétiens, combiné entre les Anglais, les Turcs et les Druses, commença sur la plus grande échelle ; le drapeau français fut ouvertement méprisé, tandis que le pavillon anglais était seul respecté. On sait comme l'opinion publique força l'empereur Napoléon III à intervenir par les armes, mais cette intervention, restée incomplète, laissa les Maronites à peu près à la merci des Turcs et dans une position plus embarrassée qu'auparavant. La guerre de 1870 a complètement effacé toutes les traces des heureux résultats de la guerre de Crimée et de l'expédition de Syrie.

Mais depuis longtemps, comme levier politique, le protestantisme avait compris que, pour détacher les Maronites de la France, il fallait leur arracher leur foi ; aussi tous les pays protestants se sont-ils ligués pour déverser sur la Syrie toutes leurs ressources ; Anglais, Américains et Prussiens, tous sont arrivés avec leurs ministres et leur or, semant partout et Bibles et écoles. Beyrouth est choisi pour quartier général. Là s'élève une église protestante, le plus beau monument de la ville ; sa cloche s'entend à une lieue à la ronde, son horloge règle les heures de tout le pays d'alentour. A cette église est attachée une grande imprimerie qui vomit de tous côtés non-seulement les Bibles falsifiées, mais les pamphlets les plus venimeux contre la foi catholique. A côté s'élève un collège maronite protestant, sous la direction d'un apostat, nommé Bestani et cousin d'un Evêque. Dans ce collège, quiconque se dé-

clare protestant recevra l'instruction gratuite. De plus, comme dans le pays il n'y a aucune école de médecine, les Ministres américains arrivent avec leurs docteurs et bâtissent une université où quiconque se déclare protestant sera aussi admis gratuitement; les Prussiens élèvent un hôpital, ouvrent un orphelinat et des écoles gratuites; un quartier tout entier de la ville est transformé par les Américains en maisons de bienfaisance pour toute sorte d'infirmes. Une quinzaine d'écoles gratuites sont ouvertes dans la ville, pendant que des maîtres et des maîtresses d'écoles protestantes sont envoyés dans trente villages d'alentour. Voilà une légère esquisse de ce qui se fait pour tenter la foi des Maronites et autres Catholiques. La tentation est forte pour un peuple pauvre. Sans doute cette nation a déjà fait beaucoup pour défendre sa foi. Elle a fondé dans le Liban cinq ou six séminaires pour se donner un clergé qui devient de plus en plus éclairé et édifiant; mais voici que l'on jette l'appât le plus excitant pour les pauvres; à ceux qui n'ont point de pain, on en donne, à condition qu'ils abjurent leur foi; à ceux qui sont malades, on offre des secours à la même condition, et surtout ce qu'il y a de plus attrayant pour les nombreuses familles de ces pauvres gens, ce sont ces asiles où les petits enfants, garçons ou filles, qui sont si souvent une charge, sont élevés et nourris gratuitement. On comprend qu'un peuple qui n'a pour vivre que le travail ingrat de cultiver les rochers du Liban et d'en faire sortir par la sueur un peu d'orge ou quelques mûriers, soit fortement ébranlé par des offres aussi engageantes. Aussi M^{re} Debs, Évêque maronite de Beyrouth, élève-t-il fortement la voix dans un mandement qu'il adresse cette année à ses diocésains, pour réveiller leur foi et leur faire comprendre le soin qu'ils doivent prendre de leurs enfants, en les éloignant des écoles protestantes; il tâche de les prémunir de cette funeste tentation que leur offre la gratuité hérétique, et,

de son côté, il fait tous les sacrifices possibles pour ouvrir partout des écoles ; mais il ne peut pas suffire à tous les besoins. De notre côté, nous avons dans Beyrouth les écoles de nos Sœurs, un petit hôpital, un dispensaire et un orphelinat où sont recueillies 250 orphelines. C'est déjà beaucoup ; mais c'est encore peu par rapport aux besoins ; au lieu d'un hôpital de 36 lits, il en faudrait un de 100 ; il faudrait un hospice pour recueillir les vieillards abandonnés ; il faudrait un orphelinat pour recueillir les garçons et leur apprendre des métiers. De plus, ce n'est pas à Beyrouth seul que les besoins se font sentir. Tous les ans régulièrement il me vient des députations de Gébeil et de Batroun, petites villes qui sont le berceau des Maronites, et qui me supplient de faire chez eux ce que nous avons fait à Beyrouth ; mais j'ai la douleur de leur faire sans cesse la même réponse, c'est-à-dire que je n'ai pas les moyens voulus. A Batroun, depuis vingt-trois ans, on nous a déjà offert et on nous offre toujours un terrain pour y établir des Sœurs, mais nous n'avons pas encore pu donner le moindre espoir ; à Gébeil on m'a aussi offert une maison, mais je suis toujours obligé de refuser, faute de moyens d'entretenir de pareils établissements de bienfaisance. Sans doute, nos Missionnaires de Tripoli vont dans les villages prêcher des Missions et ranimer la foi ; beaucoup de bons prêtres et de saints religieux répandent l'instruction et la bonne doctrine ; mais ces moyens, si puissants déjà, ont besoin d'être soutenus par les œuvres de charité en faveur des pauvres ; et quand tout un peuple est pauvre, il ne peut se suffire à lui-même, et il faut donc qu'il implore le secours des autres. Après le massacre de 1860, il y eut un grand enthousiasme en France pour envoyer d'abondants secours en Syrie. A ce moment tout fut distribué avec grande libéralité, mais on est aujourd'hui à regretter que l'on n'ait pas davantage pensé à l'avenir, en établissant et dotant quelque maison

de bienfaisance. On aurait pu le faire, car on en avait les moyens. Aujourd'hui, en fait d'établissement de ce genre, il n'est resté que l'Orphelinat de filles que nous avons à Beyrouth, lequel n'a aucune dotation. C'est déjà quelque chose, mais c'est bien peu en comparaison de ce que l'on aurait pu faire, avec les ressources dont on pouvait alors disposer. Hélas ! dans un moment de grande détresse, on ne pense qu'aux misères présentes, on se dit que l'avenir se suffira toujours à lui-même. Ce n'est pas ainsi qu'a agi M. Weber, consul de Prusse à Beyrouth ; il a, en 1860, mis de côté une partie des fonds qu'il a eus à sa disposition, et en a construit le bel hôpital prussien qui s'élève aujourd'hui gracieusement au bord de la mer. Toujours il est vrai de dire que les enfants de ténèbres sont plus prudents que les enfants de lumière. Heureusement que la lumière dont nous jouissons est féconde, et que ce qui n'a pu être fait à un moment s'exécute plus magnifiquement encore quand les moments de Dieu sont venus. J'espère, mon cher Frère, que vous serez du nombre de ceux que la divine Providence aura choisis pour combler cette lacune.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, mon cher Frère,
Votre affectionné serviteur,

A. DEVIN,
I. p. d. l. M.

Lettre de M. REYGASSE à M. MAILLY.

Tripoli, le 4 janvier 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Dans les vœux et les ferventes prières que nous avons adressés à Dieu au commencement de cette année, pour

nos bienfaiteurs, nos Confrères et nos amis, vous avez eu une part toute particulière. C'était un devoir et un besoin pour moi : vous ne pourriez croire tout ce que je vous souhaite de bien et de prospérité. Que Dieu vous soit propice ! Il connaît vos besoins et les désirs de mon cœur.

Après le petit rapport que j'ai fait au mois d'octobre sur l'état de notre Mission, je ne sais pas s'il convenait que je donnasse de plus amples détails pour intéresser à nos œuvres les conseils de la Propagation de la foi et des écoles d'Orient. Je me trouve un peu embarrassé, non sous le rapport des matières qui sont, grâce à Dieu, assez abondantes, mais parce que je pense que M. Devin, notre Visiteur, serait peut-être disposé à s'acquitter de ce travail. En attendant que je sache à quoi m'en tenir, je puis vous dire que la divine Bonté nous favorise d'amples bénédictions. Pendant que trois de mes Confrères, aidés de deux Prêtres auxiliaires, travaillent avec grand fruit dans les villages du Mont-Liban, je me trouve à Tripoli avec deux autres Prêtres auxiliaires. Obéré de travail, ce surcroît de fatigue, loin de me chagriner, me comble de joie et de consolation. Après avoir fait de mon mieux pour suffire à tout, je vois à l'évidence que Dieu y met sa main toute providentielle, pour achever ce à quoi je ne puis atteindre. Il m'est arrivé, aux jours de fête, d'avoir à entendre pour ma part quatre-vingt-seize confessions dans un jour, et avec cela de donner deux instructions et de faire un catéchisme. Mes bons Prêtres travaillent aussi de leur côté tant qu'ils peuvent. Nos œuvres ici sont très-variées. Nous avons les enfants catholiques de notre école de garçons que nous catéchisons, dirigeons et confessons avec le plus grand soin ; nous avons les orphelines et les pensionnaires de l'établissement de nos Sœurs dont le nombre augmente tous les jours ; nous avons leur externat qui n'est pas moins nombreux ; et à tout ce monde il faut deux catéchismes par semaine, une instruction tous

les dimanches et la confession tous les quinze jours pour les communiantes. Nous avons la Congrégation des Enfants de Marie, qui pour la plupart sont à la confession hebdomadaire, et qui font exactement leur retraite mensuelle ; nous avons toute une légion de jeunes filles montagnardes, recueillies dans les rues ou enlevées aux Musulmans. Durant les cinq ou six mois de la mauvaise saison, une cinquantaine et plus de ces pauvres filles sont à la charge des Sœurs, qui les nourrissent et les habillent, pendant qu'elles leur enseignent leurs prières et les premiers éléments de la Religion ; et les Missionnaires passent un mois à les préparer à la première communion avant qu'elles repartent pour leurs villages de la montagne. Nous avons en outre, sur cette population flottante de sept ou huit mille montagnards qui résident à Tripoli ou ses environs, une affluence à notre maison qui va jusqu'à l'importunité. Il y a beaucoup de confessions à entendre, et la visite seule de leurs malades occuperait plusieurs Prêtres durant tout l'hiver, surtout en ce moment, où la petite vérole fait ses ravages parmi eux. Ne trouvant pas de Prêtres qui veuillent les assister, par crainte de l'épidémie, ils recourent aux Missionnaires.

Hier je fus appelé dans un faubourg de la ville pour visiter une famille de ces montagnards délaissés de tout le monde. Je trouvai dans cette cabane un homme d'une cinquantaine d'années avec sa femme et trois enfants, assez grands, couchés ensemble, et couverts d'une petite vérole affreuse. Le père se mourait. Je le confessai et lui administrai le Sacrement de l'Extrême-Onction. Les enfants exténués et privés de tout secours ne pouvaient s'exprimer que par des gémissements ; la mère était hors de danger, et elle employait le peu de forces qu'elle avait à assister de ses mains débiles le mari et les enfants. Le père est mort, et ce matin je me suis trouvé dans le plus grand embarras. J'ai été à la recherche de quelques hommes dévoués pour

enlever le corps de ce pauvre étranger et le porter au cimetière. La chose était difficile, tellement on a peur de l'épidémie ; j'ai cru un moment que je devrais recourir aux Turcs, faute de chrétiens dévoués ; cependant la Providence m'a fait rencontrer un brave jeune homme, qui s'est associé quelques-uns de ses camarades, et s'est courageusement dévoué à cette œuvre de miséricorde. Ceci n'est qu'un fait parmi tant d'autres, qui montre combien un Missionnaire zélé trouve à travailler dans la seule résidence de Tripoli.

Outre les services dont je viens de parler, j'ai, comme vous le savez, la direction spirituelle de la petite Communauté des Sœurs ; les soins qu'exige cette sorte de ministère, quoique bien allégés par les bonnes dispositions de ces Saintes Filles, n'en exigent pas moins un temps et des applications sérieuses.

Ajoutez à tout cela une administration assez étendue du temporel de la maison et de la gestion de nos propriétés ; puis les constructions, les transactions, etc., etc., et moi seul pour tout cela, il vous paraîtra presque impossible d'y arriver ; et pourtant, Dieu aidant, tout se fait, et par un homme qui n'est pas exempt d'infirmités assez graves. Je dis donc avec raison que la main de Dieu se montre évidemment dans l'accomplissement de nos œuvres.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur et Très-Honoré Confrère, votre dévoué et affectionné serviteur,

REYGASSE,

I. p. d. l. M.

Lettre de M. REYGASSE à M. DEVIN, Visiteur de la province de Syrie.

Tripoli, le 20 janvier 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Notre campagne d'hiver a eu quelque chose de bien édifiant cette année. Aussi pouvions-nous augurer, par les belles dispositions des Confrères, des heureux fruits qu'auraient leurs travaux. Le Directeur de la Mission, M. Baget, quoique assez fatigué de son long voyage et de la retraite des Sœurs qu'il venait de donner, en passant à Alexandrie, dut s'acheminer aussitôt vers les laborieuses Missions de la campagne. Il ne prit d'autre repos à Tripoli que celui que peut donner une retraite annuelle à un Confrère très-soucieux de son avancement spirituel.

La petite bande des Missionnaires se composait de MM. Baget, Bianchi, Schmidt, le Curé Hanna (notre collaborateur). Je ne fis que leur désigner le district dans lequel ils devaient exercer leur zèle apostolique, leur laissant, à eux, le choix des localités. Je pensais, et Monseigneur Freyfer aussi, que les Missions d'hiver auraient dû se donner dans la plaine ; plusieurs grands villages, tels que Djebeïl, Amchith, Chekka, Derbachtar, nous demandaient. Tel ne fut pas cependant l'avis de nos fervents Missionnaires ; ils avaient bien consulté le Seigneur dans l'Oraison. Ils crurent donc que des besoins plus urgents les appelaient dans le centre des montagnes, quoi qu'il dût en coûter à la nature. Là le froid est intense, les communications très-difficiles, les habitations misérables, les approvisionnements de bouches absolument nuls, les habitants ne vivant que de galettes de maïs, cuites sous la cendre, heu-

reux encore quand ils en ont à satiété. Ils voulaient, disaient-ils, aller prendre leur part du sort de ces membres souffrants de Jésus-Christ et leur distribuer le vrai pain de vie que personne ne leur avait encore donné.

Telles furent les dispositions édifiantes avec lesquelles mes Confrères partirent, au commencement de novembre, pour le village de Sehaptin, d'où ils devaient passer à celui de Zan, puis à celui de Caferhalta, puis à celui de Sourat, etc. Aviez-vous, dites-moi, entendu parler de ces villages ? Pour moi, quoique assez rapproché, n'en étant qu'à huit ou dix lieues, je n'en connus pas l'existence pendant de nombreuses années.

A Sehaptin ils trouvèrent une population de sept à huit cents âmes dont la presque-totalité vit dans l'indigence et un grand nombre s'adonnent à la mendicité. L'étendue de leur territoire très-restreint est insuffisante aux habitants. Leurs montagnes sont rocailleuses, dénudées ; quelques petites vallées où ils plantent du tabac, quelques sinuosités ou plates-formes dans le flanc des monts, où ils ont planté quelques mûriers, quelques figuiers, quelques rares pieds de vigne, voilà leurs uniques ressources pour vivre. On dirait en poésie que la nature y est bien avare de ses dons : il n'y a pas jusqu'à l'eau dont ce pays montagneux ne se trouve privé. Nos Missionnaires durent louer une personne, seulement pour aller chercher l'eau, laquelle est à une si grande distance que, du matin au soir, elle ne pouvait faire que deux fois le voyage. L'extrême misère, dans laquelle vivent ces gens-là, les a abrutis au point qu'ils ne savent se créer aucune sorte d'industrie pour améliorer leur sort.

L'accueil fait aux Missionnaires dans ce premier village fut tel qu'il pouvait l'être, de la part de ces hommes rustres et hébétés, qui, étant si peu soucieux des biens et des commodités de la vie corporelle, ne le sont pas davantage de la vie spirituelle. A leur abord, ils ne trouvèrent

donc devant eux que des figures stupides, de grands yeux fixes et étonnés, quelques saluts maussades et réservés. Pas de compliments de bienvenue, dont les Arabes sont pourtant si prodigues. Était-ce du mauvais vouloir ? Non, ce n'était que de la stupidité. Il faut cependant excepter le bon Curé Élias, qui leur donna une généreuse hospitalité en mettant sa maison et sa personne même à leur service, pendant toute la durée de la Mission.

Nos Confrères, déjà instruits par l'expérience, étaient loin de mal augurer de l'accueil qui leur était fait. L'ignorance et la misère ne sont pas des titres à notre éloignement ; Saint-Vincent nous enseigne le contraire. Ils se mirent donc bravement à l'ouvrage. Mais ils semblaient travailler sur de la matière ; ils cherchaient en vain la porte du cœur ; celle de l'esprit ne leur était guère plus accessible. Ils ne perdaient pas de vue cependant qu'ils avaient devant eux des âmes rachetées par le Sang du Fils de Dieu : ce fut donc à Dieu seul qu'ils s'adressèrent, et Dieu fit son ouvrage. Quelques rayons de la grâce pénétrèrent dans ces faibles intelligences, quelques sentiments vinrent amollir la dureté de leur cœur, et les Missionnaires, redoublant d'ardeur à proportion que la grâce agissait sur ces âmes, ne tardèrent pas à recevoir la récompense de leur foi en l'assistance divine.

Voici ce que m'écrivait M. Baget quinze jours après l'ouverture de la Mission : « La Mission nous donne déjà
« quelques consolations. La grâce du Seigneur agit d'une
« manière sensible et fait rentrer dans le chemin du Ciel
« bien des âmes qui en étaient fort éloignées. Si la pru-
« dence nous permettait de dévoiler ce qui se passait dans
« cette population agreste et ignorante, on verrait que
« l'ennemi du genre humain peut établir son trône même
« sur la société d'hommes simples, si leur simplicité dégé-
« nérée perd les caractères de la simplicité évangélique.

« Mais quelle différence entre les commencements et les
« dispositions qui se manifestent en ce moment !... Nous
« ne pouvons nous empêcher d'admirer les merveilles de la
« grâce. Dieu soit béni, mille fois béni de la grande misé-
« ricorde qu'il exerce au milieu de nous ! J'espère que le
« bien ira en progressant ; car nous avons commencé ce
« soir une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée-Concep-
« tion, pour commencer de bonne heure à préparer les
« gens à entrer dans la sainte Confrérie qui lui est dédiée.
« Nous avons entendu environ cent cinquante confessions
« générales avec un travail long et assidu ; il nous en reste
« à peu près autant à entendre pour une vingtaine de
« jours que nous avons encore à passer ici, quoique nous
« soyons quatre Confesseurs. Vous savez que je tiens à ce
« que nous observions toujours la louable habitude qui se
« suit depuis l'établissement de cette Mission, qui est de
« bien soigner ces confessions générales et de mettre pour
« cela tout le temps et toute la fatigue qu'exige ce travail :
« si les confessions rapides et sommaires peuvent avoir leur
« utilité ou leur nécessité ailleurs, elles ne l'ont pas ici.
« Veuillez me continuer le secours de vos prières, afin que
« la grâce achève son triomphe. »

Le triomphe que demandait notre cher Confrère s'effectua en effet. On n'en vit pas un seul qui résistât à la grâce de la Mission. Chacun fit si bien son devoir qu'on aurait dit un peuple nouveau. La transformation était complète. L'ignorance crasse fut dissipée. Les enfants, les vieillards eux-mêmes comprirent si bien les fondements de la foi et des vérités éternelles, qu'ils en faisaient l'objet de toutes leurs conversations. Leur insensibilité précédente avait également disparu. Outre les pleurs et les gémissements que leur inspirait la vue d'une vie tout entière ou de nombreuses années passées dans l'offense de Dieu, leur cœur devint accessible à tous les beaux sentiments d'amour et

de reconnaissance. Ce sentiment de la reconnaissance envers leurs bienfaiteurs était si ostensible qu'on ne pouvait douter de ceux que la grâce produisait dans leur cœur à l'égard de Dieu: Où sont maintenant ces visages insignifiants, niais ou hébétés, ces traits rencognés, ces bouches béantes?... Oh! quelle différence! La grâce a pénétré dans les cœurs. Oui, la grâce: elle seule peut opérer ces merveilles, ces transformations subites, la grâce de la Mission surtout. Il faut être les témoins quotidiens des prodiges qu'elle opère pour y croire et bénir celui qui en est l'auteur. Aussi que de raisons n'avons-nous pas d'aimer notre sublime vocation en voyant que Dieu daigne se servir de nous pour opérer de tels prodiges!

Le bien produit à Sehaptin était trop évident pour qu'il ne fût connu et admiré dans tout le voisinage. Les hameaux d'alentour voulurent avoir leur part de la nourriture spirituelle que distribuaient les Missionnaires. Un bon nombre y participèrent; les autres durent attendre jusqu'au temps où ceux-ci pourraient aller les visiter et donner la Mission dans leur localité. M. Baget me parle d'une femme de quatre-vingt-dix ans: elle se traînait péniblement, me dit-il, pour venir profiter du bienfait de la Mission, et faire sa confession générale avant de mourir. Comme j'allais confesser quelques malades, je trouvai cette pauvre femme en chemin, pieds nus, toute déguenillée, un mauvais bâton à la main et pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, sur un chemin hérissé de pierres, où j'avais moi-même de la peine à marcher. Ah! mon Père, me dit-elle d'une voix tremblante, mais qui montrait la joie qu'elle avait de faire ma rencontre. Ah! mon Père, que je suis heureuse de vous trouver sur ma route! Voilà déjà cinq ou six heures que je me traîne pour venir chez vous et avoir la consolation de faire ma confession générale aux Missionnaires avant de mourir. Se confesser à vous et puis mourir, c'est s'assurer

le Ciel. Je n'eus pas le courage de la laisser aller plus loin ; l'ayant introduite dans l'enceinte des murs d'une maison en construction , je commençai à entendre sa confession générale , qu'elle ne termina qu'à mon retour de la visite des malades.

La dernière action de cette Mission fut la confession d'une autre pauvre vieille, qui avait fait trois lieues pour avoir, disait-elle, le bonheur de se confesser aux Missionnaires. Quoique je fusse au moment du départ (c'est toujours M. Baget qui parle), je crus devoir le retarder de quelques heures pour satisfaire le désir ardent de cette pauvre personne. C'était bien la grâce divine qui l'amenait à mes pieds. Impossible de trouver un cœur mieux disposé que celui-là ; aussi ai-je la douce consolation d'une espérance bien fondée sur le salut de cette chère âme.

Le moment de notre séparation des habitants de Sehaptin offrit un des spectacles les plus touchants. Quoique habitués à ces démonstrations cordiales, nous n'en fûmes pas moins touchés jusqu'aux larmes. Les hommes au cœur dur, tels que nous les avions trouvés, ces hommes pleuraient et lançaient de longs soupirs ; les femmes se lamentaient comme aux jours de calamité ; les enfants s'attachaient à nos habits, les filles se frappaient la poitrine ; on s'empressait à porter de toutes parts de l'eau pour que nous les bénissions. Tous voulaient un souvenir de nous, une image, ou une médaille, ou une croix, enfin quelque objet pour le porter sur eux comme une bénédiction de Dieu : il nous fallut user de notre autorité pour les obliger à rentrer chacun dans son foyer. Saint-Vincent, rapportant des faits analogues arrivés aux Missionnaires de son temps, ajoutait : « Voyez si ces épines ne portent pas de belles fleurs ! »

Jusqu'ici nous n'avons montré que les fleurs ; faut-il parler des épines ? Eh ! peut-on faire la guerre à Satan sans rencontrer des difficultés ? N'a-t-il pas fallu, avant tout,

fouler aux pieds la chair et le sang, souffrir toute sorte de privations, soutenir la fatigue d'un travail incessant, supporter l'ignorance, la rusticité, l'insensibilité de ces gens à leur début ? Les épines n'ont point manqué ; je pourrai vous en dire quelque chose en vous parlant de la Mission du village de Zan, qui a suivi celle de Sehaptin.

A notre arrivée à Zan, nous n'avons pas trouvé, il est vrai, la même froideur, quoique ses habitants aient le même type, le même caractère que les précédents, parce que la renommée des beaux fruits de salut opérés à Sehaptin nous avait précédés. Cependant nous eûmes à dégrossir et à réformer comme dans la Mission précédente. On nous avait avertis de quelques désordres criants qui régnaient dans ce village. Pour en obtenir la cessation, toutes nos exhortations et les menaces des vengeances du Ciel eussent été inutiles, si nous n'avions eu recours au grand moyen de la prière. La prière faite avec foi est toujours efficace. Nous reconnûmes que ces grands désordres s'étaient introduits dans le troupeau par la négligence des trois Pasteurs préposés à sa garde ; nous les mîmes donc tous les trois en retraite, d'où ils ne sortirent que lorsque la grâce les eut touchés profondément. Durant le temps de leurs exercices, ils s'abstinrent de la célébration des saints mystères, et, prosternés aux pieds de l'autel, ils restaient tout le jour dans l'Église, implorant le secours de la miséricorde divine. Ainsi nous eûmes enfin le bonheur de voir le troupeau et ses Pasteurs se mettre activement à l'œuvre pour faire cesser les scandales et en prévenir le retour.

Ici encore nous vîmes la cessation de plusieurs autres défauts considérables, des abus, des superstitions, des inimitiés, des blasphèmes, des occasions prochaines. Tous furent éclairés de leurs devoirs essentiels et instruits des principales vérités de la foi. L'ennemi du salut, jaloux de tant de bien, s'acharna plus fortement contre nous ; on eût

dit que, par la permission de Dieu, il disposait des éléments pour nous perdre : car il faillit nous faire mourir de froid ; l'hiver, avec ses frimas, ses neiges et ses glaçons, vint sévir extraordinairement, mais avec une telle intensité, qu'il semblait impossible que nous pussions continuer notre œuvre ; il fit même sortir les bêtes féroces de leur repaire pour nous dévorer. Notre domestique fut assailli par une hyène, d'autres disent un loup, et il n'échappa de ses étreintes que par une espèce de miracle. Le jeune homme terrassé roula avec l'animal dans le versant rapide de la montagne ; arrivé à une certaine profondeur de l'abîme, notre Joseph fut retenu par l'aspérité d'un rocher, et la bête féroce, se trouvant par-dessus, culbuta et roula jusqu'au fond ; ce qui ne l'empêcha pas de se relever et de poursuivre, jusqu'au milieu du village, la proie qui venait de lui échapper.

Au moment où je vous écris, ajoute M. Baget, nous sommes transis de froid à ne pas y tenir ; rien pour nous abriter ni le jour ni la nuit. L'Église est un glacier ; la maison, fabriquée en pierres sèches, est ouverte à tous les vents ; elle est comme disloquée, et il y a autant de trous que de pierres. M. Bianchi travaille depuis deux jours à fermer ces trous ; mais peine inutile.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur,

Monsieur et Très-Honoré Confrère, votre très-humble
et dévoué serviteur,

REYGASSE,

l. p. d. l. M.

*Lettre de M. REYGASSE, Missionnaire en Syrie,
à M. BORÉ, Supérieur général.*

Tripoli, le 3 février 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction s'il vous platt.

Cette année, je n'ai pas fait connaître à la Procure générale les besoins de notre Mission, parce que j'ai supposé que la simple inspection du compte rendu de 1874 mettrait nos Supérieurs au courant de nos besoins de 1875.

Nos dépenses ne peuvent pas diminuer. Le personnel a augmenté d'un Confrère, d'un Prêtre auxiliaire et d'un domestique. De la manière dont marchent les œuvres actuellement, cette augmentation était nécessaire.

La bande de Missionnaires qui travaille à la campagne a trouvé une grande voie ouverte à son zèle. M^{re} Freyfer, Évêque de Batroun, nous est tout dévoué ; la confiance dont il nous honore nous facilite beaucoup l'exercice du ministère apostolique. MM. Baget, Bianchi et Schmidt, aidés de deux Prêtres auxiliaires, d'un Frère et d'un domestique, composent cette bande.

Ils sont partis de Tripoli au commencement de novembre, et ils ne rentreront qu'à Pâques pour se reposer environ un mois, après lequel ils reprendront le chemin des montagnes. Ils iront à notre maison d'Éden, d'où ils pourront, pendant la saison de l'été, exercer leur zèle sur une douzaine de villages de cette haute région du Liban, appelée *Jubbet Becharré* (Vallée des humains).

Ainsi mes Confrères ayant passé la saison de l'hiver loin de moi, et allant passer celle de l'été à une distance de

huit lieues, il se trouve que nous formons comme deux Communautés, deux familles séparées; dont une avec ses fréquents déplacements entraîne des dépenses considérables. M. Devin pourra vous mettre au courant du bien qu'ils opèrent.

Quant à la maison de Tripoli, elle se compose en ce moment du Supérieur, de deux Prêtres auxiliaires maronites, de deux Frères (dont un menuisier pour les bâtiments des Sœurs), l'autre âgé et infirme, mais encore utile, d'un professeur de français laïque, d'un professeur arabe, et de deux domestiques, en tout neuf personnes.

Les œuvres que sert cette maison sont : 1° Une petite Institution ou École surveillée de garçons, fondée l'année dernière pour nous opposer, selon notre pouvoir, à la propagande active des protestants américains. Nous sommes contents de notre petite jeunesse, ainsi que des professeurs.

2° La direction spirituelle des Sœurs et de leurs Écoles, c'est-à-dire d'un orphelinat, d'un pensionnat et d'un externat. Les jeunes filles qui les composent vont au-delà de deux cents.

3° Le service de deux chapelles, dans l'une desquelles se fait une Mission permanente pour les pauvres paysans venus de la montagne, tant sont nombreuses les confessions générales ou particulières qu'on y entend.

4° Les exercices de la Retraite qui s'y donnent tant aux prêtres qu'aux laïques. Il s'en est donné l'année dernière de sept à huit. Retraite annuelle des Sœurs avec leurs conférences mensuelles; retraite annuelle des filles internes et externes; retraite des garçons de notre école; retraite de la première Communion; retraite des Enfants de Marie; retraite de la Confrérie des femmes, qui fait ses réunions dimanches et fêtes dans notre Chapelle de la Mission; retraite ecclésiastique au clergé maronite du diocèse. Sans

compter les retraites isolées qui s'y font assez fréquemment.

Le Supérieur de la maison doit faire face à tout ce travail. Il est pour cela obligé de se faire aider par un ou deux prêtres du pays, qu'il forme ou qu'il a déjà formés à quelques-unes de ces fonctions. Je dois cependant avouer, Monsieur et Très-Honoré Père, que, quelle que soit la bonne volonté de ces ecclésiastiques, leur action est assez restreinte vis-à-vis des nombreuses occupations qui m'incombent. De plus, me trouvant seul, je suis obligé de tenir la Procure de la Maison, et de pourvoir aux besoins des deux familles. A cette Procure est aussi attachée l'administration des biens de la Mission, occupation ennuyeuse et passablement difficile, parce qu'il faut toujours traiter avec des Arabes, en qui la loyauté, la fidélité, la probité sont assez ordinairement équivoques.

Si la grâce de Dieu me continue le peu de forces et de santé que j'ai, je puis encore remplir la tâche qui m'est imposée, sans réclamer de renfort, ayant reconnu par votre admirable circulaire combien la Congrégation a besoin d'ouvriers de toute part.

Cependant il est de mon devoir de vous dire que notre Institution naissante ne peut pas être livrée uniquement aux mains des étrangers. Je ne puis lui donner qu'une médiocre attention. Il lui faudrait un Confrère qui s'en occupât activement, qui eût la haute main sur les professeurs et sur les élèves, qui dirigeât les études, la discipline, et pût, en outre, enseigner quelques cours spéciaux.

Après vous avoir exposé ce besoin, je ne vous dirai pas autre chose sur le sujet de l'allocation ordinaire, si ce n'est que l'année passée on m'avait promis d'y ajouter un supplément pour arriver jusqu'à 2,000 francs. Ce supplément me fut envoyé, en effet, par l'envoi de 1,000 francs d'honoraires de Messes et de 1,000 francs de l'Œuvre des Écoles

d'Orient. Si cette année le même secours ne m'est pas fourni, je pourrai me trouver embarrassé. Je remets le tout à votre sagesse et à votre bonté, assuré que je suis que vous ferez le possible pour nous venir en aide.

Votre fils très-soumis et très-affectionné en Jésus et
Marie Immaculée,

REYGASSE,
I. p. d. l. M.

PROVINCE D'ABYSSINIE

*Lettre de M. CABROULIER, Missionnaire en Abyssinie,
à M. PÉMARTIN.*

Kéren, le 20 mars 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!

J'aurais dû depuis longtemps m'acquitter de la promesse que je vous ai faite en vous disant adieu. Votre cœur sera assez bon pour me pardonner ce retard, dont la seule cause a été le désir de vous donner quelques détails sur ma nouvelle position.

Vous raconterai-je mon voyage ? Je n'y trouve aucun fait dont le récit puisse vous intéresser beaucoup. Assez bien traité par la Méditerranée, il n'en fut pas de même sur la mer Rouge. Souvent durant la traversée je pensai aux Hébreux passant cette mer à pied sec. Pour moi, je la traversai aussi à pied sec, mais j'étais loin d'avoir le cœur aussi content que l'avaient les enfants des Hébreux dans une pareille circonstance. C'est donc vendredi que le mal de mer me fit une petite visite. Aussi lorsque le 30 décembre, au matin, on m'annonça que nous étions à Manacuha, je m'écriai : *Deo gratias!*

Arrivés à Manacuha, nous y séjournâmes quelques jours, et ce ne fut que le 10 janvier au soir que nous prîmes la route de Kéren. Après six jours de marche à travers des déserts immenses, des rochers escarpés, par des chemins

bien peu carrossables, et où l'on est exposé à chaque instant à être renversé de sa monture, nous arrivâmes à notre destination. De la part de nos Frères et Confrères la réception fut on ne peut plus cordiale. Les habitants du pays voulurent aussi fêter le retour de Monseigneur. Nous apercevions à peine le village que nous entendions une détonation d'armes à feu : c'était le signal convenu pour que tout le monde pût se réunir. Nous marchons quelques temps encore ; une nouvelle détonation se fait entendre. On arrive à l'entrée du village. Aussitôt tout le monde accourt, on entoure Monseigneur, on le presse, chacun veut lui baiser la main. Quelques-uns, sans crainte d'être écrasés par la foule, se précipitent à ses genoux, et lui embrassent les pieds. Ceux-ci lui prennent la ceinture, ceux-là les bords de la soutane, les baisant avec respect. Tandis que je contempiais cette scène avec une vive émotion, des cris frappent mes oreilles. Ce sont les femmes qui, réunies dans un endroit séparé de celui des hommes, font entendre des cris qui n'ont rien de bien harmonieux, et qui en Europe seraient de nature à vous faire fuir. Enfin nous voici arrivés à notre maison. Là nous rencontrons les élèves du Séminaire, ayant à leur tête les prêtres abyssins. Un d'entre eux présente la croix à baiser à Monseigneur, et aussitôt les élèves nous font entendre un morceau de musique. C'était une cantate composée tout exprès. J'aime à croire que les paroles étaient bien adaptées à la circonstance. Mais j'avoue que la musique n'eut rien qui pût flatter l'oreille même la moins délicate. Ce qui rendait cette musique insupportable, c'était le son d'un instrument, espèce de tambourin, sur lequel le maître d'orchestre frappait à coups redoublés, ce qui produisait à peu près le même son que lorsque l'on frappe sur un tonneau vide. Je me rappelai alors un bon mot de M. Martin, l'ancien Assistant. Un jour, tandis que ce vénérable Confrère nous distribuait des

images dont l'inventeur assurément était loin d'avoir remporté le grand prix de Rome dans le salon de peinture, il nous disait : L'idée est belle, mais l'exécution laisse à désirer. A mon tour, ne faisant point attention à tout ce qu'il y avait de grotesque et de peu harmonieux pour l'oreille dans cette réception et dans ces chants, je fus touché de l'empressement que ces bonnes gens avaient montré, pour fêter le retour de leur Père, comme ils appellent Monseigneur. Enfin nous pouvons sortir du milieu de la foule. Monseigneur entre à la chapelle, et je l'y suis. Après un quart d'heure employé à remercier le Seigneur de ce qu'il nous a accordé un si bon voyage, on m'assigne la chambre que je dois occuper. J'ai l'honneur d'habiter le palais épiscopal, et ma chambre est à côté de celle qu'occupe Sa Grandeur. Mais, grand Dieu ! quel palais épiscopal d'un nouveau genre ! Je ne vous en ferai pas ici la description ; vous ne croiriez pas ce que je vous dirais. Au reste, plusieurs Confrères se sont plu déjà à donner la description de cette mesure épiscopale. Dans mon pays on se servirait de cette habitation pour y loger des bœufs, je ne veux pas dire autre chose. Il est vrai que ce n'est que du provisoire. Dans quelques mois nous pourrions habiter une maison un peu plus convenable.

Mais, Monsieur et Très-Cher Confrère, il me semble qu'en lisant ces lignes, je vous entends vous écrier : Pauvre M. Cabroulier ! comme il a dû souffrir pour s'habituer à ce genre d'habitation, après avoir vécu toujours en Europe, dans des maisons où l'on avait un confortable assez bon ! Eh bien, je vous dirai que cet état de pauvreté n'a pas fait naître en moi le moindre regret. J'ai trouvé ici, en arrivant, de quoi compenser toutes ces peines, toutes ces souffrances matérielles que l'on rencontre dans toutes les Missions. C'est la vie parfaite de la Communauté. Oui, je crois que le Missionnaire compte pour peu de choses bien des peines qu'il doit endurer sous le rapport matériel, pourvu qu'en

travaillant à la sanctification des autres, il trouve le moyen de se sanctifier lui-même, de vivre de la vie de communauté. Eh bien, c'est là ce que j'ai rencontré en arrivant en Abyssinie, dans la maison de Kéren. J'y ai trouvé des Confrères bien charitables et bien pieux; une vie de communauté parfaite, tous les exercices de la Congrégation pratiqués avec la même régularité qu'à la Maison-Mère. Aussi, pourvu que je puisse bien m'acclimater, et surtout apprendre la langue du pays, je remercierai le bon Dieu de m'avoir envoyé dans cette Mission.

Un mot sur mes occupations. Tandis qu'autour de moi tout le monde est à la peine, moi seul je vis un peu en bourgeois, n'ayant pas grande besogne à faire. En passant à Alexandrie, Monseigneur a rencontré, parmi les orphelins qu'élèvent nos Sœurs, un enfant qui désire se faire prêtre. On l'a amené en Abyssinie. Je suis chargé de lui enseigner les éléments de la langue latine. Chaque jour je lui consacre deux heures. En second lieu j'ai hérité de la charge de M. de Gély, comme directeur de la classe externe. Chaque jour, pendant trois heures, j'enseigne à lire et à écrire à de petits enfants recueillis dans le village. Je leur apprend une langue que je ne connais pas moi-même; toute ma science consiste seulement à savoir lire les livres composés en cette langue, mais, si l'on me demandait une explication, je serais très-embarrassé. Le reste de la journée est employé à apprendre le *tigré*, que l'on parle à Kéren et dans la province, mais qui n'a aucun rapport avec la langue que j'enseigne aux enfants qui me sont confiés. J'aurai beaucoup de difficultés pour l'apprendre, parce qu'elle n'est pas écrite, et que l'on ne la parle même pas dans la maison. Enfin je ne me décourage pas, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières, je pourrai parvenir à triompher des difficultés, et me mettre à même d'aider utilement mes Confrères.

Monseigneur jouit d'une santé parfaite, aussi en use-t-il pour prendre sur lui le plus de travail possible. Occupé pendant toute la journée à surveiller les ouvriers qui construisent la maison, il se délasse chaque soir en faisant une classe d'une heure et quart aux Séminaristes.

Pour M. Picard, il voit chaque jour sa chambre encombrée par une foule d'hommes auxquels il fait le catéchisme. Mais tout le monde ne se montre pas très-docile à son enseignement. Un jour, tandis que ce cher Confrère montrait à ses auditeurs une image représentant l'enfer, tandis qu'il déployait son éloquence pour décrire à son auditoire les tourments auxquels seront soumis les damnés, et qu'il leur montrait parmi ces derniers le prophète Mahomet, un de ces Abyssins se leva, vint auprès de M. Picard, et, prenant l'image qu'il tenait entre les mains, la porta à ses lèvres, et baisa respectueusement le personnage que M. Picard avait dit être Mahomet. Je vous laisse à penser quel fut le désappointement du prédicateur, en voyant comment on tenait compte de son enseignement. Cependant ces cas sont très-rares, et un grand nombre profitent des instructions qu'on leur donne. Déjà plusieurs de ces hommes ont demandé à être baptisés et à faire bénir leur mariage, renonçant ainsi à la vie scandaleuse qu'ils avaient menée jusqu'à ce jour.

M. Stalh s'occupe toujours de la classe des Séminaristes. Il importe que ces jeunes gens soient bien formés, car, devenus prêtres, ils pourront nous rendre de très-grands services parmi ces peuples qui se montrent assez bien disposés pour nous en ce moment. Déjà plusieurs chefs de village sont venus demander à Monseigneur des Missionnaires pour les instruire. Mais le petit nombre de prêtres dont peut disposer Monseigneur ne lui a pas permis d'accéder à leur désir. Cependant il serait utile de profiter de ce moment qui semble favorable, dans la crainte que les pro-

testants n'en tirent parti pour s'installer parmi ces peuples. En ce moment ces sectaires font tout ce qui dépend d'eux pour faire de nombreux prosélytes parmi les Abyssins. Ils viennent de construire un hôpital dans un endroit où se trouvent des sources d'eau thermale. Les malades y sont reçus presque gratis. On annonce même l'arrivée prochaine de certaines diaconesses qui seront employées au service des malades. Vous le voyez, cher Confrère, la moisson est abondante, mais le nombre des ouvriers pour la recueillir est trop petit. Je termine ma lettre (car on m'annonce que le courrier va partir), en me recommandant à vos bonnes prières. M. Picard me charge d'être auprès de vous l'interprète de ses bons sentiments. Veuillez, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de M. Delteil, Assistant. Un petit bonjour de ma part à M. Fiat.

Veillez agréer, bien cher Confrère, l'assurance du profond respect avec lequel je suis, en l'amour de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et dévoué Confrère,

CABROULIER,

I. P. d. I. M.

*Lettre de M. PICARD, Prêtre de la Mission, à Kéren,
au Frère GÉNIN, à Paris.*

Kéren, le 18 mars 1875.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!

J'ai appris avec plaisir que le bon Dieu vous conserve toujours pour la prospérité de ses œuvres et pour le salut des âmes. Notre Très-Honoré Père M. Boré se fera un

bonheur de bénir vos efforts, et de vous encourager dans les pénibles labeurs que vous entreprenez pour le bien des missions. Continuez, bon et fidèle Serviteur, et le Dieu de Saint-Vincent fera votre joie et sera votre récompense.

Vous vous souvenez de vos amis qui, comme Josué, combattent les combats du Seigneur. Comme Moïse, vous priez tous les jours pour nous. Ce sont les Saints qui font beaucoup de bien et peuplent le Ciel d'élus. Kéren n'avait jamais vu une si grande quantité de croix. J'en ai donné une à toutes les familles catholiques du village ; ces pauvres gens l'ont suspendue à l'endroit le plus apparent de leur appartement. Ils apprendront tous les jours à mieux connaître Celui qui est mort pour nous tous, et à prier pour leurs bienfaiteurs d'Europe.

Voici quelques petites nouvelles qui vous feront plaisir, et vous porteront à bénir Dieu et à le prier de plus en plus pour nos œuvres. Sa Grandeur M^{gr} Touvier a fait un très-bon voyage avec M. Cabroulier et le Frère Augustin. Ils sont arrivés à Kéren le 16 janvier. M. Stahl et votre serviteur sommes allés au-devant de Sa Grandeur ; le Séminaire avec nos Prêtres indigènes, les enfants de notre École interne et externe sont venus au-devant de leur Père et de leur Évêque. La croix en tête avec le *Kevaco*, ils chantaient tous les louanges de l'Apôtre de l'Abyssinie, et remerciaient Dieu de leur avoir ramené en bonne santé le successeur de Saint-Frumence. Tout le monde, tant Bogos qu'Abyssins, poussaient des cris de joie et d'allégresse en disant : Vive notre Père ! vive notre Évêque ! Qu'il nous bénisse, qu'il vive longtemps ! C'était un spectacle vraiment touchant. De toutes parts on tirait des coups de fusils pour faire éclater la joie commune. Je priai le Seigneur Jésus et l'Auguste Marie de bénir ce pauvre peuple, et de le rendre participant de la joie et du bonheur qu'éprouvaient Sa Grandeur et ceux qui l'accompagnaient.

L'Église de Kéren était finie depuis un mois ; le 1^{er} janvier, le Bein Pacha m'avait remis les clefs. Il restait encore à la faire blanchir ; Monseigneur a fait tout arranger pour le mieux. Un Italien nous a fait l'autel , il est très-beau ; le 14 février, tout était terminé. Sa Grandeur en a fait solennellement la bénédiction ; il y avait beaucoup de monde ; l'Église était plus que pleine. Pour en faire la dédicace, on a tué trois vaches et porté beaucoup de provisions pour faire manger et boire tous les étrangers. Un sermon a annoncé aux habitants des Bogos et des environs que l'Église était finie : ils devaient donc se convertir, se faire baptiser, faire leur mariage et embrasser la voie qui doit les conduire au Ciel.

Cinq beaux tableaux font l'ornement de l'Église : Saint-Marc au maître-autel, Saint-Joseph, deux tableaux de la Sainte-Vierge, et un tableau de Saint-Michel. Depuis huit jours on y a mis le chemin de la croix. Un magnifique tabernacle orne le maître-autel et nous procure le bonheur de posséder le Prisonnier d'amour. Monseigneur veut que toutes nos Églises jouissent de ce privilège. Le Missionnaire a besoin de se réconforter auprès de celui qui connaît toutes nos misères et y porte un prompt et salutaire remède.

Il y a près de deux mois, j'ai fait en Abyssinie un voyage de dix jours. J'avais avec moi un prêtre du pays ; nous avons été bien reçus partout. Les prêtres nous ont fait un bon accueil. Nous avons visité une quinzaine de villages ; tous nous disaient qu'ils voudraient nous avoir, mais ils craignent le Roi et l'Évêque schismatique. Le chef des prêtres de tous les villages est venu nous visiter ; il est instruit et déclare ouvertement que la Religion catholique est la véritable ; il désire et veut nous posséder chez lui. Il nous a dit qu'il y avait plus de deux cents Prêtres qui pensaient comme lui. Priez, mon cher Frère, et faites prier

pour que bientôt ces pauvres aveugles voient la lumière et marchent dans la voie qui conduit au Ciel.

Adieu, mon bien Cher Frère. Tous nos Confrères et Frères vous saluent bien. Nous prions tous Notre-Seigneur de vous conserver pour son Oeuvre.

Tout à vous, en Jésus, Marie, Joseph, Vincent.

Votre tout dévoué Confrère,

PICARD,

I. P. d. I. M.

*Lettre de M. DUFLOS, Missionnaire en Abyssinie,
à M. PÉMARTIN, à Paris.*

Massawa, 6 mai 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je viens de redescendre à Massawa avec un R. P. Capucin, que le roi Joannès n'a pas voulu laisser passer jusqu'aux Gallas. Les Révérends Pères ne sont pas plus heureux que nous. Leurs Évêques sont accusés, eux aussi, de *faire de la politique* : « M^{sr} Massaïa, en poussant Ménélik, roi de « Choa, à combattre Joannès, et M^{sr} Taurin, en écrivant « dans les journaux contre le roi des rois. » Ainsi, c'est toujours la même tactique. « Mentez, mes amis, disait Voltaire, il en restera toujours quelque chose. »

Nul de nous ne demeure ici à poste fixe. La Colonie française de Massawa ne se compose que du vice-consul, d'un naturaliste-pisciculteur et d'un commerçant, le seul honnête

des trois. Reste un Maronite pratiquant. Vous comprenez, Monsieur et Très-Cher Confrère, que les Missionnaires, déjà si peu nombreux, ont trop à faire dans l'intérieur pour venir s'assujettir, sous un soleil de 55 degrés, à partager le « far niente » de ces Messieurs.

Pendant les quinze jours que j'ai passés là-haut, un grand et beau village de Méretta a été reçu et visité, et un autre mis en état de rentrer bientôt dans le giron de la Sainte-Église. Ce sera une grande consolation pour Monseigneur. Ce village était la seule porte restée ouverte à nos ennemis, pour semer le désordre parmi nos catholiques du Tsanadéglie.

Pendant mon dernier séjour à Massawa, trois docteurs de Gondar se sont laissé convaincre de la vérité. L'un d'eux renonçant à poursuivre son pèlerinage à Jérusalem pour se convertir, je l'ai envoyé à Monseigneur.

Sa Grandeur en a converti deux autres que j'avais ébauchés il y a deux ans. L'un vient d'être ordonné prêtre, et va venir seconder nos chétifs travaux. L'autre, vieux Supérieur d'un grand couvent du Dembélas et formateur du Clergé de son pays, de l'Hamazène et du Séravé, parcourt la contrée, visitant tous les presbytères, et, nouveau Saint-Paul, il annonce la bonne nouvelle à tous les curés, ses anciens élèves. — Les villages de l'Hamazène s'ébranlent. — Il y faudrait une Maison de Missionnaires pour activer et diriger le mouvement.

A Gondar, tous les gens de bonne volonté nous désirent. J'ai entre les mains la lettre du roi qui permet de nous y établir. Ce prince vient de se plaindre de ce qu'il appelle notre ingratitude. A l'entendre ; au lieu de profiter de ses offres à l'intérieur, nous préférons nous établir sur les frontières comme des rebelles, pour être à l'abri de ses coups et favoriser l'invasion musulmane. Si nous étions plus nombreux, peut-être agréerions-nous ce qu'il nous

donne, sans laisser ce que déjà nous possédons. « *Mensis quidem multa, operarii autem pauci.* »

A Nébo, un bon Frère serait bien nécessaire. Nous ne pouvons aller évangéliser à deux, parce qu'il faut que quelqu'un reste pour garder la Maison.

« *Roga ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* »

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur et Très-Cher Confrère,

Votre tout dévoué Serviteur et Confrère,

DUFLOS,

I. P. d. l. M.

PROVINCE DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

*Lettre de M^{sr} TAGLIABUE, Évêque de Pompéiopolis,
vicaire apostolique.*

LA MISSION DE TCHIN-TING-FOU EN 1874.

Il faut donc écrire, on nous le dit de tous côtés, et l'expérience prouve qu'on n'est pas ingrat vis-à-vis de ceux qui savent tenir une plume. Que faut-il donc écrire ? tout ce qui se rencontre d'intéressant. Quand depuis longtemps on habite un pays, on s'accoutume à ses usages, et on finit par ne rien voir qui vous étonne ou vous émerveille ; bienheureux ceux qui sont doués de cette faculté admirable, qui sait partout semer les fleurs, faire reverdir les déserts et changer les broussailles en cèdres du Liban.

Comment se porte la Chine cette année ? Il semble qu'on ait droit d'adresser cette question, quand tous les royaumes à peu près sont étendus sur un lit, qui ressemble beaucoup au gril de Saint-Laurent, sauf les mérites cependant, ce qui doit le rendre fort désagréable.

Enfin, on assure que nous sommes en progrès, tâchons de nous le persuader pour vivre contents.

Comme la Chine est très-grande, et que je n'en connais qu'un tout petit coin, une taupinée, je me bornerai à ce tout petit bout de terrain pour rester dans la vérité.

La première surprise de cette année fut l'audience impériale ; il est donc vrai que les ambassadeurs d'Europe ont pu contempler de près la majesté d'un empereur de Chine ?

Quelles en seront les conséquences ? Les uns aperçoivent, quoique de loin, dans cet acte admirable, l'aurore d'un soleil splendide ; d'autres ne voient rien du tout ; d'autres ne savent qu'en penser, attendu que jusqu'ici il est difficile de prévoir l'influence de cette première et vraiment extraordinaire puissance, sur tous les divers ressorts, qui remuent cet empire unique de la Chine.

J'aime mieux attendre encore que de rien dire de prématuré ; il me paraît cependant que c'est une arme qui, bien maniée, peut produire des effets remarquables.

En attendant ces merveilles, jetons les yeux sur ceux qui, moins élevés que l'empereur, nous touchent de plus près. Leurs dispositions ne paraissent guère conciliantes, mais personne mieux que le Chinois ne sait, comme l'on dit, flairer d'où vient le vent, et il s'en tient toujours au plus positif de la vie ; il interroge toujours le *fong shoui*, c'est-à-dire la fortune, pour tâcher de la suivre sans s'en écarter ; mais, hélas ! la fortune est aveugle, sourde et muette ; elle court, çà et là, comme une folle, et se distribue sans règle ni mesure.

Toutefois les sages, les lettrés, comme on les appelle, parviennent souvent à lui arracher quelque lambeau, même au risque de leur réputation ou de leur vie.

Les mandarins civils, car ce sont tous, ou à peu près, des lettrés, quand ils arrivent en charge, ont besoin de se procurer de l'argent, soit pour payer leur dignité, soit pour nourrir une foule d'amis, qui ne manquent jamais aux gens fortunés, soit pour s'enrichir eux et leurs familles. Or, les rétributions, paraît-il, sont insuffisantes. Entre autres moyens d'apurer les comptes, en voici un qui est passable-

ment lucratif, mais qui, en même temps, expose les Chrétiens à mille vexations et quelquefois à l'apostasie.

D'accord avec les principaux lettrés de son ressort, le sous-préfet d'un arrondissement donne un édit par lequel il oblige tous ses subordonnés à payer une contribution pour réparer les temples de Confucius. Tout homme d'esprit, voire même l'empereur, d'après le rapport du vice-roi en personne, doit honorer le Saint (ainsi s'appelle Confucius), et quiconque refuse cette marque de vénération n'est pas Chinois.

Si l'on s'en tenait à cette marque de distinction du citoyen chinois, il y aurait peu de Chinois en dehors des lettrés, car les Païens, qui savent ce que signifie cette montre de piété filiale envers Confucius, ne donnent l'impôt que persuadés par le bâton.

Les premiers lettrés seuls, d'accord avec le mandarin (car ils participent aux dons faits au Saint), donnent volontiers la contribution.

Le mandarin appelle chaque village, ou plutôt chaque maire collecteur, soit païen, soit chrétien ; les chrétiens ne pouvant contribuer à un culte superstitieux, c'est un titre de persécution contre eux.

Le maire venu, le juge l'interroge :

« — Veux-tu donner la contribution, rendre hommage au Saint? — Grand homme, je vous prie de considérer que l'année est mauvaise, que nous sommes pauvres. — Tu refuses donc l'impôt? — Non, grand homme, l'impôt dû à l'empereur, nous le payons, mais pour la contribution au Saint, faites-nous grâce cette année. — Insolent! cœur sans reconnaissance, tu tiens tout du grand Confucius, tu ne le comprends pas? Cent coups de bambou à ce vil esclave! »

Et on administre cent coups au pauvre malheureux,

puis on recommence l'interrogatoire pour voir si la douleur a amené la sagesse :

« — Donnes-tu l'impôt? — Ah! grand homme, nous sommes pauvres. — Deux cents coups! »

Un troisième interrogatoire suit immédiatement, si le deuxième n'a rien produit, et on administre encore au patient deux cents coups.

Quand il en a sur le corps assez pour ne plus pouvoir se remuer, on le reporte en prison, et le lendemain recommence la même cérémonie.

Généralement, après avoir reçu 900 à 1,000 coups, le patient cède, et se déclare prêt à payer, lui et son village; le grand homme lui fait compliment sur sa docilité et s'attaque à un autre maire. Beaucoup ont le même sort, parce que, s'ils n'ont pas payé de leur personne, leurs compatriotes refusent de verser leur part de contribution, et le pauvre maire doit tout payer.

Comprenez maintenant combien la position devient difficile pour un maire chrétien ou pour un simple chrétien, ne pouvant ni lever ni donner cet impôt, qui n'en est pas un en réalité, mais une simple contribution libre, comme tout le monde le reconnaît en Chine, et dont l'empereur a exempté les chrétiens.

Le mandarin se montre très-dur, il frappe jusqu'à la dernière extrémité; il tâche seulement qu'on n'expire pas sous les coups.

Le maire d'un village de la sous-préfecture appelée *Kulou*, maire chrétien, fut pris, et reçut en quelques jours 1,200 coups; il avait perdu connaissance, ne pouvait plus se remuer, et reçut l'extrême-onction. Alors j'intervins, j'écrivis au sous-préfet, qui en fut assez embarrassé, quoiqu'il eût l'air de s'en moquer, car ils n'aiment pas à avoir de Missionnaires dans leurs affaires. J'en écrivis au préfet, son supérieur, qui me donna quelques paroles de civilité; le

tout aboutit à une réponse du vice-roi aux mandarins, recommandant la vraie piété envers le Saint, approuvant la conduite tenue vis-à-vis des chrétiens, et la donnant comme modèle aux autres sous-préfets.

Il n'y avait plus qu'à s'adresser à l'ambassade de France à Pékin. La chose paraissait toute simple, puisque tous les rescrits impériaux exemptent les chrétiens de ces sortes de contributions. L'affaire fut portée au vice-roi, qui s'en moqua, disant que tout le monde doit contribution à Confucius. Enfin, après cinq à six mois, il fallut transmettre l'affaire au grand tribunal des affaires étrangères, où elle est encore.

Pendant ces longs mois, plusieurs mandarins, encouragés par les instructions du vice-roi, tentèrent de se faire aussi quelque petit secours, en invoquant la vénération due aux pagodes de Confucius.

Enfin le tribunal suprême aura donné quelque ordre secret, car on ne demande plus cette année cette contribution. Mais l'affaire reste pendante. C'est toujours ainsi qu'on traite en Chine ; chaque parti se réserve pour l'avenir.

Mais les chrétiens n'en reçoivent pas moins des avanies et des coups qu'ils conservent ; et les plus faibles finissent par se lasser, payent la contribution, et apostasient. Il y a partout de l'ivraie.

Cette question des contributions pour les temples de Confucius mériterait d'être traitée, à l'occasion, par les ambassadeurs de Pékin, car elle se présente continuellement par toute la Chine.

C'est pour des questions de cette sorte que les chrétiens sont continuellement mis au ban de l'empire, appelés traîtres à la patrie, rebelles, incorrigibles, et les Missionnaires qui les défendent, des instigateurs de trouble, de révolte, les auteurs de toutes les calamités de l'empire. Cela nous

remet en mémoire les paroles de Notre-Seigneur : « *Vous serez un objet de haine pour tout le monde à cause de mon nom.* » Nous n'avons pas à nous étonner, nous sommes sous la garde de celui qui a dit encore : « *Ne craignez pas, j'ai vaincu le monde.* »

Malgré tout ce mauvais vouloir et ces tracasseries, peut-être même à cause de ces avanies, de nouvelles chrétientés se forment sans cesse. Ce n'est pas ordinairement un acte de charité parfaite qui ouvre la scène, mais il faut se rappeler que des païens ne peuvent pas être parfaits en un instant.

Un jour, un néophyte, homme simple, se rencontre avec un païen qui n'avait pas réussi dans ses affaires et s'était ruiné. Le païen ne parlait que de refaire sa fortune ; le néophyte lui dit : « *Je connais un moyen, moi ; fais-toi chrétien, et le grand homme, notre chef, fera pour toi tous les procès que tu voudras.* » Le païen, alléché, promit, et se mit à apprendre le catéchisme. Comme il savait lire, ce fut bientôt fait ; à l'aide d'un maître mieux instruit que le premier, il commença à comprendre qu'on ne se fait pas chrétien pour s'enrichir, et il disait ensuite : « *Je commence à voir ce que c'est que la religion chrétienne, sa doctrine est bien autre que je n'aurais pensé ; il ne s'agit pas de s'enrichir, mais de sauver son âme, mais de devenir meilleur et de se préparer à une autre vie ; jamais je n'avais soupçonné qu'il pût y avoir des choses aussi relevées.* »

Il attira les membres de sa famille et plusieurs autres. Ce village compte aujourd'hui 60 catéchumènes, dont la moitié est baptisée ; il est à espérer que d'autres les suivront.

Le royaume de Dieu est toujours semblable au grain de sénevé ; puisse-t-il pousser et devenir, sinon un grand arbre, au moins un arbrisseau !

C'est le bon Dieu qui convertit, et, quand il le veut, il fait jeter la semence, même par une main ennemie, de sorte que le salut vient d'où l'on s'y attendait le moins.

Une famille d'une trentaine de personnes (car en Chine souvent les frères vivent ensemble sans se diviser jusqu'à ce que la discorde force à la séparation), une famille donc comptait deux frères : l'aîné avait exigé la division des biens, et il eut bientôt dissipé à peu près tout son avoir. Le frère mineur, chef de la famille dont je parle, vivait honnêtement ; son frère aîné ne cessait de lui chercher querelle pour en obtenir de l'argent, ce qui est très-commun en Chine ; il menaçait sans cesse de procès, ce que l'on redoute par-dessus tout, quand on possède quelque chose ; car les hommes de justice s'attachent à la peau de ceux qui ont de l'argent comme la sangsue à la peau de celui qui a du sang, et ils ne cèdent que quand il n'y a plus rien à sucer. L'aîné menace donc son frère de l'accuser qu'il manque à la piété filiale, grand crime à l'aide duquel on ruine une famille.

L'autre se consulte avec tous les siens. Que faire ? dit-il, un procès nous ruinera ; donner de l'argent à notre aîné, il n'y aura plus de fin, c'est encore la ruine ; faisons-nous chrétiens, eux ne sont pas tenus aux sacrifices des ancêtres ; une fois chrétiens, l'Évêque nous soutiendra.

Ainsi dit, ainsi fait. La famille se déclare catéchumène, se gardant bien de dire le motif qui l'entraîne. L'aîné, irrité qu'on lui refuse de l'argent, court au tribunal, accuse son frère d'impiété. Il s'engage, dit-il, dans la secte impie des chrétiens, il refuse les sacrifices aux ancêtres.

Le mandarin appelle le coupable. Chacun déjà compte dans le tribunal la part qu'il aura dans le butin ; mais voilà que l'autre déclare qu'il est chrétien. Le mandarin, avec qui, précédemment, j'avais eu par lettres quelques

rapports qui lui déplaisaient, ne voulut pas s'engager dans cette voie ; il appelle les plaideurs :

L'aîné fléchit le genou selon l'usage, se découvre et dit : « — Grand homme, mon frère ici présent est un impie ; il entre dans la secte abominable des chrétiens, il foule aux pieds la piété filiale et refuse les sacrifices aux ancêtres ; je demande qu'il soit ramené à la raison et à la sagesse. »

Le mandarin au frère mineur : « — Qu'as-tu à répondre ? garde-toi de tout subterfuge, parle la vérité. »

L'accusé : « — Grand homme, je suis chrétien, c'est vrai ; ma religion ne me permet pas de faire ces sacrifices ; cette religion, vous le savez, est permise par l'empereur, elle n'est donc pas impie. L'empereur nous exempte des sacrifices aux ancêtres ; malgré cela, j'honore mes parents et ne cesse de leur rendre tous les honneurs que je leur dois selon ma religion. »

Le mandarin à l'aîné : « Que réponds-tu ? » — « Je maintiens mon accusation. »

Le mandarin : « Insensé que tu es, tu ne connais donc pas les décrets de l'empereur ? tu ne sais pas que la religion chrétienne est permise ? Moi, je n'ose pas m'attaquer aux Chrétiens ; toi, misérable, tu oses le faire ?

« Sache donc que les Chrétiens ne sont pas tenus à nos sacrifices, garde-toi de tourmenter ton frère ou je te ferai sentir, comme tu le mérites, ta folie ; retourne chez toi, je t'épargnerai cette fois. Si tu veux, toi aussi, t'exempter de ces sacrifices, fais-toi chrétien et ne m'apporte plus de pareille cause. »

Chacun retourna chez soi, le païen irrité, mais bâillonné, le Chrétien content et joyeux.

Puissent tous les mandarins être aussi sages, et tous les procès avec les Chrétiens disparaîtront comme par enchantement.

Ce ne sont pas les seuls procès. Mais il faut des bornes ; passons donc à un autre point, les exercices spirituels.

Dès longtemps déjà, M^{re} Anouilh, d'heureuse mémoire, songeait à ouvrir des retraites pour les hommes ; mais il ne put réaliser ce projet qu'imparfaitement, car le local manquait.

Il y a deux ans, il fut résolu qu'on donnerait publiquement avis aux Chrétiens que ceux qui voudraient venir à la résidence de *Tchin-ting-fou* faire les exercices, pourraient s'y rendre à une époque qui fut déterminée.

On n'avait pas l'air de comprendre. « Qu'est-ce que cela ? disait l'un. — A quoi bon ? disait l'autre ; je me confesse, et il suffit. »

Il fallut remettre à l'année suivante. Un jeune Confrère chinois prit cette œuvre à cœur ; il exhorta ses Chrétiens, tous les hommes chargés de dettes et d'autres peccadilles vis-à-vis du bon Dieu, à essayer des exercices. Moitié par curiosité, moitié par condescendance, une trentaine donnèrent leurs noms.

Le jour arrivé, au lieu de trente, il en vint quatre-vingt-seize. Tout le monde s'étonnait, plusieurs se promettaient de se sauver, car ils étaient venus à regret, poussés par un ami, une épouse, une sœur. Deux heures avant l'ouverture, ils allèrent aux maisons de jeux pour gagner quelques sapèques : « Si je gagne, dit l'un, je ferai ma retraite, si je perds, je me sauve. » Il gagna : quelle préparation !

Il y en avait au moins un tiers de ce genre.

Le démon, paraît-il, se mit aussi de la partie. Voici comme les auteurs, et ils sont croyables, le racontent.

L'un d'eux venait de s'étendre sur sa natte, il s'entend appeler par son nom : « N..., sors d'ici, viens donc, que fais-tu là ? — Qui m'appelle ? ici personne ne me connaît. » La voix l'appelle une seconde, une troisième fois, le silence ne lui permet pas de répondre. Enfin un inconnu se trouve

devant lui, le tire par le bras : « Viens donc, sors d'ici. — Non ! je fais ma retraite, je ne sortirai pas. — Tu perds ton temps, viens avec moi. » La peur le saisit : « Non, non, dit-il, non, je reste, » et, selon l'usage chrétien, il se signe de la croix, il invoque Jésus et Marie, tout disparaît.

Un autre, se trouvant à l'instruction, entend quelqu'un lui dire : « Sors de l'église, suis-moi. » Étonné, il regarde, et ne voit personne qui lui parle. De nouveau on lui dit de sortir; pour se débarrasser il répond en vrai Chinois : « Je n'ai pas d'argent pour la route. — En voilà, » et il voit devant lui une valeur de dix francs en monnaie de billon.

« Non, dit-il, je ne sors pas. » Il veut mettre la main sur l'argent, il ne trouve plus rien.

Deux autres, non pas des plus fervents, avaient passé le premier et le deuxième jour à s'ennuyer. Plusieurs fois déjà on les avait invités pour la confession; enfin il fallait bien s'y résoudre. Ils viennent tous les deux en riant, en causant. En attendant le confesseur; ils entrent dans la chambre. Là se trouve un tableau de la Vierge au Sacré-Cœur, ils regardent en s'amusant par curiosité : immédiatement ils sont saisis d'un tremblement, d'une sueur froide, ils tombent instinctivement à genoux : leur cœur était changé.

Ils viennent se confesser. Je vois des hommes en sueur qui paraissaient malades. Je ne savais rien du fait. Je leur propose de s'asseoir : « Non, disent-ils, non. — Plus tard tu feras ta confession. — Non, de suite, je veux me confesser. » Ils le firent de tout leur cœur, comme on peut le comprendre. J'appris ces détails après la retraite.

Les quatre hommes, qui étaient des plus scandaleux, sont tous convertis, et donnent de bons exemples; l'un d'eux mourut quinze jours après sa retraite.

De retour dans leur village, l'un d'eux, qui était ce que l'on appellerait cabaretier tenant maison de jeu, ce qui est très-mauvais en Chine, s'avança sur la place publique

et dit : « Désormais les maisons de jeu seront fermées ici, et, si quelqu'un ose en ouvrir, il aura affaire à moi. »

Dès lors toutes ces maisons furent fermées. Les païens étaient émerveillés d'un changement si prompt, et quand ils surent qu'il y avait une seconde retraite, ils disaient à leurs amis chrétiens : « Va faire la retraite, c'est une bonne chose. »

Puissent les fruits en être durables ! A Dieu l'honneur et la gloire !

Les retraites ont de la réputation, et j'espère qu'elles se continueront.

Mais il ne suffisait pas de donner la retraite aux hommes, les femmes voulaient avoir aussi leurs exercices. Nous l'avions prévu ; mais, tant que les hommes n'avaient pas fait leur retraite, ils ne permettaient pas à leurs femmes de la faire, parce qu'ils n'en comprenaient pas l'utilité.

Les hommes une fois de retour chez eux, il était facile d'ouvrir les exercices pour les femmes. Mais il n'était pas possible, comme pour les hommes, de le faire à la ville, à cause des mœurs chinoises. Il fallut prêcher dans les principaux centres de chrétientés, où le local permettait de réunir beaucoup de monde.

Il faut vous dire que tout se fait selon les règles de la pauvreté. On jette de la paille sur le plancher, chaque personne y étend sa couverture pour dormir, la replie le matin, et le dortoir devient réfectoire. Il n'y a qu'un endroit où personne ne demeure, c'est la chapelle ; on choisit pour cela la place la plus propre, et Notre-Seigneur n'est pas difficile, tant il est bon.

Pour les femmes, il y avait une grande difficulté : comment celles qui allaitaient de petits enfants feraient-elles la retraite ? Leur laisser leurs enfants n'était pas possible, servir les enfants n'était pas chose faisable. On établit donc que toutes celles qui avaient de petits enfants à la mamelle

dormiraient dans la même salle, qu'on leur apporterait leurs enfants le soir après la prière. Le matin avant la messe, le mari, ou les petits frères, ou les sœurs, venaient les reprendre.

Dans la journée, après chaque repas, il y avait un temps libre; on apportait les petits enfants, et vous les voyiez, sans se tromper, comme de petits agneaux, aller droit à leur mère; puis, pour aider à la séparation, tant pour la mère que pour l'enfant, on distribuait à la porte de petits gâteaux. De cette manière tout se passa admirablement.

Pauvres femmes! avec quelle joie elles font leur retraite! comme la plupart profitent de la grâce, quittent les sentiers du démon pour suivre Notre-Seigneur quand elles ont eu le malheur de l'abandonner!...

Que Notre-Seigneur soit loué de ses bénédictions! Gloire à l'Immaculée Vierge, qui est toujours la grande maîtresse de la retraite et qui fait tout le bien qui s'y fait!

Nous avons eu cette année :

Deux retraites d'hommes où se trouvèrent 240 personnes.		
Deux retraites de femmes.....	168	—
Une retraite de veuves, de filles.....	90	—
	<hr/>	
Total.....	498	—

Il y aurait plus d'un trait intéressant à raconter au sujet des retraites de femmes; mais je m'aperçois que ma lettre devient longue.

Passons donc enfin aux œuvres ordinaires.

L'administration des Sacrements, la prédication, occupent tous les Missionnaires comme partout. Ici nous avons un avantage que l'on ne rencontre que difficilement ailleurs. Comme les distances ne sont pas énormes, pendant les mois de chaleur où il n'est pas possible de faire Mission, attendu que les Chrétiens sont tout entiers à leurs champs, tous les Missionnaires, excepté ceux qui sont nécessaires

pour les Extrêmes-Onctions, se réunissent à la résidence pour vivre pendant deux mois en famille, de l'esprit de communauté. Chaque jour nous avons deux heures de séance, où l'on traite un point théologique et des cas de conscience proposés la veille. Ces réunions sont très-instructives et servent beaucoup à la science et à l'uniformité dans l'administration spirituelle.

On termine par la retraite annuelle, et chacun retourne à son travail.

Voici le tableau des œuvres de l'année 1874 :

ANNÉE 1873-1874.

(De l'Assomption à l'Assomption.)

Nombre des Chrétiens, y compris les enfants...	20,864
Confessions annuelles.....	12,690
— de dévotion.....	12,171
Communions annuelles.....	7,584
— de dévotion.....	10,554
Baptêmes d'enfants de Chrétiens.....	775
— — d'infidèles.....	7,129
— — d'adultes.....	256
Confirmations.....	858
Mariages.....	126
Extrêmes-Onctions.....	388
Retraites spirituelles (hommes).....	240
— (femmes).....	258
Séminaire (élèves grands et petits).....	20
Sainte-Enfance. Orphelinats (nombre des enfants).	117
— Enfants en nourrice.....	200

Voilà à peu près notre travail de l'année. Que Notre-Seigneur nous fasse miséricorde et nous pardonne d'avoir

si peu fait pour lui, et peut-être d'avoir été la cause de la perte de plusieurs!

Votre dévoué Confrère et très-humble serviteur,

† F. TAGLIABUE,

vicaire apostolique du Tchely-Occidental,

I. p. d. l. M.

Lettre de M^r TAGLIABUE à une Fille de la Charité.

2 avril 1875.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Le Frère Génin, toujours zélé pour l'honneur de Notre-Seigneur, vient de m'adresser une somme de 4,000 fr. pour élever une chapelle sous le vocable de la Sainte-Famille.

Il me dit que c'est vous, ma très-chère Sœur, et votre famille, qui désirez faire cette offrande à l'humble famille de Nazareth.

J'ai choisi pour cette chapelle une chrétienté assez considérable, mais dans ce pays il faut toujours de la patience, car on n'a pas les matériaux sous la main, on doit les préparer, et ce n'est que dans les mois de novembre et de décembre qu'on peut se procurer les bois nécessaires; je veux aussi que les chrétiens y ajoutent leur petite offrande.

Auriez-vous la bonté, ma très-chère Sœur, de me demander quelquefois des nouvelles de votre chapelle? J'aurais plaisir à recevoir vos lettres, car j'y puiserais, j'en suis sûr, de bons sujets d'édification.

Comment, en effet, sans un grand fonds d'amour pour Notre-Seigneur, pouvez-vous, dans un temps aussi pénible que celui que l'on traverse en France, faire de pareils sacrifices ? Vous ne craignez donc pas de vous appauvrir ?

Ma très-chère Sœur, je vous entends me répondre : Je veux placer de l'argent et le bien placer, j'en veux le cent pour cent, et encore par-dessus la gloire du ciel ; j'ai trouvé cette banque au cœur de Notre-Seigneur, pourquoi ne ferais-je pas fortune ?

Que le monde n'entend guère ce langage ! Vous n'êtes donc pas du monde mais bien de ceux dont parle Notre-Seigneur : « Vous êtes mes amis, à vous je fais connaître mes secrets, vous me comprenez, je vous comprends, faites-vous ces trésors là où ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs n'ont aucune prise. »

Je vous félicite et surtout j'admire que toute votre famille vous ressemble. Dieu soit béni !

Il faut que je vous conte une petite histoire chinoise ; vous la jugerez comme vous voudrez : je la crois vraie, elle vous montrera comme le bon Dieu sait chercher des élus et des anges partout.

Une païenne avait mis au jour une petite fille ; mais la pauvre petite tombe bientôt dans des convulsions, elle est en danger de mort. Que faire ? la laisser mourir dans la maison, elle portera malheur à la famille ; ainsi pensent les païens, le mauvais génie de l'enfant planerait toujours sur la mère et tous ses enfants mourraient. On se décide.... devinez à quoi ? un cœur français ne saurait l'imaginer. Comment une Fille de Charité, comment une famille comme la vôtre pourrait-elle le deviner !.... Il faut donc que je vous le dise : on prend la petite et on l'enterre toute vivante.

Après un jour et une nuit, sa mère, poussée par je ne sais quelle inspiration, redemande son enfant ; mais elle est

morte. Morte je la veux, il me faut mon enfant, où l'avez-vous enterrée?... on la conduit; après mille remontrances inutiles, on enlève la terre. Quelle n'est pas la surprise des assistants! la petite fille vit encore, mais elle n'est pas guérie. La mère interroge, demande où l'on pourrait trouver quelqu'un qui guérisse sa fille; on lui dit qu'à deux kilomètres il y a une femme qui sait guérir les enfants. Cette femme était chrétienne, la païenne l'ignorait; elle porte sa fille; sous prétexte de médecine on baptise l'enfant en danger de mort et cette petite bienheureuse n'a pas plutôt vu qu'elle peut monter au ciel, que sa petite âme s'envole; elle préfère le ciel à la terre.

Que le bon Dieu est admirable! De pareils faits se renouvellent de temps en temps dans ces contrées païennes: il y a des élus partout.

Si le bon Dieu est si aimable à une petite païenne qui n'a rien fait pour lui, combien ne sera-t-il pas plus généreux envers vous, ma très-chère Sœur, qui voulez lui élever une demeure!

Je n'en dis pas davantage; faites agréer mes remerciements à votre respectable famille, et me croyez, ma très-chère Sœur, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Votre dévoué serviteur,

† F. TAGLIABUE,

évêque de Pompéiopolis, vicaire apostolique.

PROVINCE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de M. COUTARD à M. PÉMARTIN.

Quito, 16 décembre 1874.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour toujours !

Je suis vraiment tout heureux de pouvoir reprendre dans ces termes une correspondance qui, depuis quelque temps, était allée se perdre au milieu de l'Océan sur votre rocher de Madère. Ce sera pour vous dire avec quels sentiments de joie vive et sincère j'ai reçu la nouvelle de votre arrivée à Paris. Un seul petit nuage noir est venu se mêler à cette joie : c'est que je ne suis plus à la Maison-Mère lorsque la divine Providence vous y appelle, et qu'ainsi cette heureuse circonstance qui, il y a deux ans à peine, m'aurait rapproché de vous, n'empêche pas les milliers de lieues qui me séparent de votre bon cœur, à qui, je ne l'oublierai jamais, je dois, après Dieu, une grande part de l'insigne faveur d'avoir été admis dans la petite Compagnie. C'est là le premier motif qui m'a déterminé à vous écrire aujourd'hui, mais ce n'est pas le seul.

Je ne puis, il me semble, rester muet en ce renouvellement d'année, circonstance qui, comme vous ne le sauriez ignorer, délie toutes les langues généreuses. J'ai à vous

offrir les vœux sincères qu'à tant de titres je suis obligé de former pour vous, vœux que je déposerai auprès de l'autel du Seigneur, et qui, je l'espère, descendront sur vous en pluie abondante de grâces et de bénédictions.

Vous ne trouverez pas mauvais que j'ajoute quelques mots pour vous parler de notre position ici, car il n'y a pas de doute que, comme secrétaire général, vous continuerez à être affectionné aux Missions étrangères.

Comme vous le savez peut-être, je ne suis ici que depuis le mois de juin, venant d'Aréquipa. J'ai trouvé à Quito les affaires du Séminaire passablement avancées, mais non sans de grandes difficultés. Le Grand-Séminaire, sous le vocable de Saint-Joseph, marchait déjà très-régulièrement, et l'esprit y était admirable. Le Petit-Séminaire nous vint de chez les Jésuites pendant les vacances, mais ce ne fut pas sans un cortège assez terrifiant d'embarras et de difficultés. Nous n'avions, pour le recevoir, que de vieilles mesures appartenant au couvent de Saint-François, dont nous occupons une partie, le tout dans un état déplorable. Il fallut se mettre à l'œuvre tous, chacun de son côté, et nous arrivâmes à le mettre en un état passable. Mais la plus grande des difficultés restera encore, c'est le manque de Confrères. Nous sommes cinq pour les deux Séminaires, enseignant toutes les diverses matières; vous pouvez en juger. Nous avons donc dû recourir à l'amabilité de MM. Claverie et Stappers de l'autre Maison qui nous font chacun quelques classes. Grâce à ce secours, nous pouvons nous en tirer, mais cela n'empêche pas l'impossibilité de bien faire les choses!

Enfin! espérons qu'on remédiera au plus tôt à cet état de choses. — Il nous faut du renfort; et, qu'on le sache bien, s'il y a des bras suffisants, le Séminaire de Quito est plein d'avenir. L'œuvre des Séminaires est, à mon avis, la meilleure pour notre congrégation en Amérique, mais elle

exigera toujours un très-grand dévouement et ne sera jamais exempt de difficultés de toute espèce.

Les nôtres ne sont certainement point encore terminées; cependant il y a tout lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu l'avenir va s'éclaircir et que nous allons sortir petit à petit du creuset de l'épreuve. Ce qui me donne cette douce confiance, c'est la cérémonie que nous eûmes, le 3 du mois courant, et que je vais tâcher de vous décrire en quelques paroles, vous demandant encore un moment de patience. Le jeudi 3 décembre 1874 avait été fixé pour la bénédiction de la première pierre des deux nouveaux Séminaires que Monseigneur l'Archevêque désire construire sur un terrain qu'il possède un peu en dehors de la ville, dans une position très-saine et fort agréable. A la cérémonie avaient été invités S. Exc. le Nonce apostolique, S. Exc. le Président de la République, plusieurs Evêques de l'Équateur présents à Quito, à l'occasion d'un Concile provincial, et, en général, tout ce que cette capitale a d'honorabilités. Nous saluâmes avec enthousiasme le matin d'un si beau jour, et presque tous nos enfants reçurent dans leurs cœurs Celui qui nous l'avait donné. Jésus prit donc possession tout d'abord des pierres vivantes, avant d'aller prendre possession des pierres matérielles du futur Séminaire. Après quelques autres préparatifs indispensables, nous nous formâmes en procession pour aller de San-Francisco au lieu de la bénédiction qui, comme je l'ai déjà indiqué, est un faubourg appelé *Santa-Prisca*; le trajet était de plus de demi-heure par le soleil de midi qui, je vous le certifie, n'est pas agréable dans nos régions tropicales. Le cortège s'annonçait par une blanche et riche bannière de l'Enfant-Jésus, que suivaient une centaine d'enfants des Écoles chrétiennes que les bons Frères avaient bien voulu nous prêter pour la circonstance; ils marchaient tout naturellement sur deux files. Venait ensuite une autre bannière plus

grande et plus belle que la première ; avec l'image de l'aimable Saint-Joseph : c'était celle du Séminaire ; quatre de nos petits enfants en tenaient les cordons, et venaient à leur suite tous les élèves du Petit-Séminaire qui n'ont pas encore la soutane. Enfin, on voyait la croix haute du Clergé entre deux acolytes, et suivaient tous nos élèves en soutane et surplis, ainsi que nos Confrères. A peine étions-nous arrivés depuis quelques instants sur notre terrain de Santa-Prisca que l'on annonça la voiture de Monseigneur. La musique militaire, qui était là aussi, entonna un air de triomphe. L'Archevêque, accompagné par le Nonce, le Président de la République, etc., s'avança et vint se placer sous une tente assez gentille, qui avait été placée à cet effet, et où ne manquaient ni tapis ni fauteuil. Une autre tente plus longue donna un abri aux autres invités ; quant à nous, nous dûmes recourir au méchant taffetas de notre parapluie. Revêtu de ses habits pontificaux, notre Prélat fit la bénédiction et toutes les autres cérémonies usités dans ces circonstances, sans oublier le parchemin, les sceaux et l'application du mortier. Le Président de la République fut le parrain. Nous chantâmes en plein air deux psaumes en faux-bourdon, qui réussirent admirablement bien et furent très-goûtés. On se retira ensuite avec le même ordre dans lequel on était venu.

Deux heures après cette cérémonie, nous étions de nouveau en fête ; l'Archevêque, le Nonce, un Évêque et plusieurs autres gros bonnets honoraient notre table au Séminaire. La cordialité la plus grande régnait partout. Vers les six heures et demie, après le café, nos invités passèrent au dortoir de nos élèves que nous avons converti en salle de spectacle, et où ils assistèrent à la représentation d'un petite pièce qui, quoique improvisée et préparée à la hâte, fut on ne peut mieux réussie. Nos enfants s'acquittèrent de leurs rôles avec une entière

bonne grâce, et les cinq cents personnes présentes furent enthousiasmées au plus haut point. Cette circonstance seule montre combien le bon Dieu a eu pitié de nous ; car, en considérant les ressources, tout devait aller fort mal. — On se retira vers les dix heures et demie du soir, et tous, bien fatigués, nous rentrâmes dans le silence et le repos, bénissant le bon Dieu de nous avoir donné de si douces émotions.

Voilà, à grands traits, le récit que je voulais vous faire, et par lequel je désirais vous faire vivre un instant parmi nous. Si je ne vous ai pas intéressé, veuillez au moins ne pas accuser ma bonne volonté.

Me recommandant de nouveau à vos bonnes prières, je vous renouvelle aussi l'expression des sentiments de reconnaissance et de respect dans lesquels, je suis,

Monsieur et Honoré Confrère,

Votre très-humble et très-dévoué,

COUTARD,

I. P. d. l. M.

*Lettre de M. GOUGNON à M. CHINCHON, Directeur du
Séminaire interne de Paris.*

Popayan, 1^{er} janvier 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !

Demain, 2 janvier, nous partons pour Pasto (1). Le voyage à travers les montagnes et les forêts, est, dit-on, de dix jours. Le Seigneur sera béni, je pense, de ce voyage : l'Archange Raphaël nous accompagnera. Tout ira bien, sans doute. Pasto nous aura vus quand vous lirez ces lignes, les dernières que je vous écris de Popayan, au moins pour longtemps. Néanmoins, je prends la liberté de charger présentement mon bon ange de prendre une partie de vos prières, de les offrir à Dieu pour l'heureux succès de ce périlleux voyage, et pour la réussite de notre Mission à Pasto. Je dis : périlleux voyage, car je redoute beaucoup pour M. Malézieux, mon cher et très-aimé Supérieur, dont la santé si précieuse est fort chancelante. On nous dit qu'à Pasto nous aurons, dès l'ouverture des classes, un grand nombre d'élèves ! Et nous ne sommes que deux ! Pensez à nous, et promptement. « *Messis quidem multa, operarii autem pauci... paucissimi!!* » Ici, à Popayan, tout est dans un état de prospérité très-florissant. Le petit Séminaire compte cent vingt élèves ; le grand, vingt seulement. Le meilleur esprit règne partout entre élèves et Confrères. S'il m'était permis de manifester un regret, ce serait celui de quitter cette maison que je regardais déjà comme mienne.

(1) La Maison de Pasto est la première fondée depuis la nomination de M. le Supérieur général. Pasto, ville épiscopale de la Nouvelle-Grenade, au pied d'un volcan, à 225 kil. N.-E. de Quito.

Mais Dieu a parlé; mes joies sont ailleurs, et il me tarde de voler où sa volonté m'appelle. A demain, le départ. Priez, priez, encore une fois, priez! Les prières du Séminaire surtout sont efficaces. Je les réclame. Dites-leur, à ces pieux Séminaristes, à ces laborieux étudiants, qu'ici un vaste champ les attend; et puis, si grandes sont les fatigues du voyage, pénibles les privations qu'il faut s'imposer, plus grands, immenses sont les fruits du labeur. Les cœurs sont bons, les esprits dociles, ils ne demandent qu'à être dirigés.

La fête de l'Immaculée Conception de notre bonne Mère a été splendide. MM. Rieux et Gomez par leur chant, M. Gonzalès par son illumination superbe, M. Gamarra par son feu d'artifice, ont électrisé toute la ville; qui, à huit heures du soir, s'est portée subitement devant le Séminaire.

Dieu nous a enlevé, il a quelques jours, un de nos élèves. M. le Supérieur a jugé convenable de faire, à cette occasion, ce qu'on fait en France: un enterrement selon le rit romain. On en parle encore. Jamais chose semblable ne s'était vue dans la Nouvelle-Grenade. On désirerait venir au Séminaire, ne serait-ce que pour y mourir.

Vous parlerai-je du *voyage de la Sainte Vierge*? C'est chose un peu curieuse pour nous autres Français. Tous les ans la Sainte Vierge part de l'Église de l'Incarnation, et se rend à l'Église de Bethléem. Le voyage est tout un événement. On s'y rend de plusieurs lieues à la ronde pour la voir *passer*. Placée sur un riche trône recouvert d'un dais superbe et portée par quatre hommes robustes, Marie Immaculée, en habits de fête d'une richesse éblouissante, parcourt les rues de la cité au milieu des acclamations de la foule, des chants, de la musique, de la fumée de l'encens, des fleurs, etc... Quatre Anges de grandeur d'hommes forment son escorte d'honneur. Saint-Joseph, vêtu à la *nazaréenne*, la précède, la main gauche appuyée sur un long bâton de

voyage au sommet duquel on remarque la gourde du voyageur altéré ; on voit dans la droite une corbeille où se trouvent les langes destinés à l'Enfant Jésus. Arrivé au coin de la grande place, Saint-Joseph se retourne, et semble dire à son Épouse Immaculée qu'on veut lui parler. Marie alors se place en face d'une estrade ornée de draperies et de verdure. Au même instant apparaît l'orateur, interprète de la foule. Vêtu à la Henri IV, il tend la main droite suppliante vers Marie, et la gauche, avec un geste d'autorité, vers la multitude. Instantanément, le silence se fait, et l'orateur commence. Il a le droit de tout dire. Il félicite Marie, lui souhaite un heureux voyage, lui expose les besoins du peuple chrétien, flétrit le vice, fait l'éloge de la vertu, rend grâce des bienfaits reçus, sollicite de nouvelles faveurs, et termine par le rendez-vous pour l'an suivant. Malheur aux ennemis de la religion en ce jour ! Malheur aux impies et à l'impiété ! Ils sont flagellés de la belle façon. Sept ou huit mille spectateurs sont là pour entendre l'orateur. Sa parole a une autorité incontestable. La langue espagnole, qui se prête admirablement à l'art oratoire, est maniée par lui avec une facilité remarquable. Il faut l'entendre appuyer fortement et avec indignation sur les mots, les syllabes qui dépeignent la laideur et la difformité du vice et de l'impiété. Il faut le voir tourner avec fierté son geste victorieux vers le ciel, quand il parle de la sorte ; son regard s'illumine alors, sa tête se redresse et toute son attitude dit avec force : Là est la paix promise, le bonheur attendu ; là, et point ailleurs. Son discours a duré une demi-heure. Pendant tout ce temps la foule est restée suspendue à ses lèvres. Après sa disparition on écoutait encore. Cet homme, qui n'est autre que le sacristain de l'Église de l'Incarnation, est aimé, respecté, et il le mérite. Voici trente ans qu'il joue ce rôle.

La fête des Rois est célébrée ici avec solennité ; mais,

hélas ! nous la passerons en chemin. Il faut bien quelques petits sacrifices. Autrement, comment concevoir cette vie ?

Veillez me croire toujours, Monsieur et Très-Honoré Confrère, en l'amour de Jésus et Marie Immaculée,

Votre très-humble et dévoué Confrère,

T. GOUGNON,

I. p. d. l. M.

VOYAGE DE MM. MALÉZIEUX ET GOUGNON

DE POPAYAN A PASTO

Lettre de M. GOUGNON à M. le SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

26 avril 1874.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Nous voici enfin arrivés à Pasto, mais non point installés. La maison où nous sommes actuellement n'est point du tout disposée pour un séminaire. M. Malézieux, mon estimé Supérieur, a dû vous dire ces choses. Pour moi, le dernier de vos enfants, je viens humblement solliciter la permission de vous raconter les divers incidents de notre voyage. Cette lecture, Monsieur et Très-Honoré Père, vous délassera, je l'espère, des nombreuses occupations qui sollicitent vos précieux moments.

Notre départ eut lieu le samedi 2 janvier. La veille, au soir, on s'était dit adieu. Adieux touchants où les yeux se mouillèrent de larmes. M. Malézieux était tendrement aimé de ses élèves qu'il dirigeait depuis trois ans. Aussi, lorsqu'il voulut leur dire un dernier mot, sa voix fut étouffée par les sanglots. Il ne put articuler que quelques paroles entrecoupées. Élèves et confrères, tous l'aimaient comme on aime un père, un frère, un ami.

Moi-même, je m'étais attaché aux élèves du Grand-Séminaire. Je leur avais fait la classe pendant trois mois. J'avais trouvé en eux des élèves humbles, dociles et studieux ; c'est pourquoi je les aimais. Touchante fut la séparation.

Les deux Séminaires vinrent nous accompagner deux heures de marche environ. Nos excellents Confrères vinrent plus loin encore. Enfin, on s'embrassa une dernière fois, et les deux voyageurs, accompagnés d'un jeune homme se rendant également à Pasto, se mirent en route. Il était midi. Vers trois heures, nous touchions au village de Timbio. Le retard du guide nous obligea à y passer la nuit. N'ayant pu aller saluer M. le Curé, il vint lui-même nous offrir ses services ; et le lendemain nous trouvions tout disposé pour la Sainte-Messe. A huit heures, nous étions en route. Alors commencèrent les difficultés du chemin.

Chemin impossible, creusé par l'eau des pluies, à travers les rochers, les montagnes, les broussailles, et mille autres aspérités. Quelquefois, le cheval est là, sur la pointe d'un rocher, cherchant où poser le pied ; comment descendre ? Fatigué, le cavalier donne de l'éperon, et le cheval se lance ; souvent il tombe dans la boue, s'enfonce jusqu'au ventre ; ce n'est qu'après des efforts excessifs qu'il parvient à en sortir. Aussi, il faut avoir pour ces sortes de voyages des montures à toute épreuve. Il nous fallut changer

plusieurs fois de cheval, tant la fatigue était extrême. Les courroies de la selle, le mors du frein se brisèrent maintes fois. Il faut avouer que nos selles, venant de Paris, n'étaient pas faites pour les montagnes, où souvent tout le poids du corps repose sur un seul point. Il serait bon, Monsieur et Très-Honoré Père, que ceux qui sont chargés de ce soin tinssent compte de cette petite observation qui a son importance. Je suppose que, comme cela nous est arrivé, dans un saut, une chute quelconque, tout se casse, se brise : que faire, éloigné de toute habitation ? Fort heureusement, le cas était prévu. Je m'étais muni de fil, de ficelle et d'une alène. On en fut quitte pour un léger retard. On se remit en route.

La nuit nous surprit au sommet d'une montagne. Une ferme nommée Buenos-Ayres nous abrita. Ici, nous eûmes une nouvelle preuve des efforts réitérés que font les libéraux de ce pauvre pays pour détruire la religion dans les âmes. On nous demanda s'il était vrai que Monseigneur eût approuvé l'école normale établie à Popayan, et eût placé à la tête de cet établissement un prêtre chargé de l'enseignement religieux. Au lieu d'école normale, Monsieur et Très-Honoré Père, lisez : École athée, Dieu est exclu de cette école ; un protestant, Prussien d'origine, en est le directeur. Les élèves se distinguent par leur impolitesse et leur impiété en insultant les passants et en troublant les saints offices de l'Église. Aussi, Sa Grandeur a-t-elle ordonné le refus de l'absolution à tous ceux qui fréquentent cette école, et à tous les parents qui y envoient leurs enfants. Juste mesure, approuvée de tous les honnêtes gens, et de tous les cœurs vraiment catholiques. M. Malézieux rassura ces bonnes gens, et leur dit la vérité sur cette école.

Le lendemain, à sept heures, nous prenions congé de nos hôtes, et, laissant à droite la Sierra, village où nous

aurions dû dormir la veille, nous allions déjeuner à San Pedro, maison isolée, située sur le versant d'une colline. Il était onze heures.

Nous avions à peine quitté ce toit hospitalier, que nous nous enfoncions dans une gorge étroite et profonde. A peine nos montures y trouvaient-elles passage. Nos pieds heurtaient à chaque instant contre les parois de l'étroit sentier. Souvent, il fallait se coucher de tout son long sur le cheval, les flancs de ce dernier frottaient à droite et à gauche; il n'y avait pas de place pour les jambes du cavalier. Quelquefois le cheval était obligé de sauter d'un rocher sur un autre, au risque de lancer son cavalier à vingt pas devant lui, et de se briser le crâne. Plus d'une fois, je vous l'assure, mon Père, dans ces endroits périlleux, j'ai dit avec le Roi-prophète : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

Sur les trois ou quatre heures du soir, nous traversions San-Miguel, petit village de trois ou quatre cents âmes, et nous allions demander l'hospitalité au village de Negro, au sein d'une immense forêt d'une grande journée de traversée. A six heures trois quarts, nous frappions à la porte d'une chaumière. Elle était pleine, il fallait aller plus loin. Enfin, on nous offrit un humble réduit, long de 4 mètres, et large de 1^m50. Là, il fallut dormir. Nous étions quatre. Je me trompe. Nous étions un nombre infini, car toute la nuit les puces ne cessèrent de nous aiguillonner, et les grillons d'égayer par leur chant monotone nos moments d'insomnie. Je ne compte pas les chiens et les chats qui se disputèrent les miettes de notre frugal repas du soir.

Le matin, avant le soleil, nous étions en route. Une heure après, nous laissions à droite, au fond du ravin, le village vraiment pittoresque de Santo Barloro. Ah! Monsieur et Très-Honoré Père, si j'étais poète, quelle belle page j'écrirais ici! Nous assistions au lever du soleil. Les mon-

tagnes en face de nous se dérobaient derrière d'épais nuages, dont la cime argentée était embellie encore par les rayons du roi des astres, commençant sa course quotidienne. A droite, le Pansitaro, très-belle rivière, s'étendant à perte de vue dans l'horizon lointain. Toutes les montagnes environnantes venaient mourir auprès de lui, et semblaient lui payer le tribut de leurs eaux. Le Pansitaro verse ses eaux dans le Guanchicono, celui-ci dans le Patie, lequel se rend au Pacifique non loin du Tomaco. A chaque pas, on rencontre des cabanes d'Indiens. Ces cabanes, tout le monde les connaît. Huit ou dix pieux fichés en terre, une douzaine d'autres placés en travers ou formant le toit, le tout tapissé de roseaux coupés aux bords de la source voisine, et voilà l'habitation de l'Indien. Des portes et fenêtres, il n'y en a point. Je veux dire qu'elles ne se ferment point. Le vol est inconnu parmi ces peuplades. J'oubliais de dire que la croix domine presque toutes ces modestes habitations. Aux alentours rôdent trois ou quatre porcs, noirs comme l'ébène, un chien, quelques poules ; un peu plus loin, on rencontre des bœufs, des vaches, des brebis quelquefois, mais rarement un cheval pour aller à la ville voisine ; enfin, dans le champ voisin, l'Indien lui-même et ses fils cultivent le maïs, la pomme de terre, le haricot blanc, produits ordinaires de ces lieux peu fréquentés. Il est d'usage que la mère et ses filles restent au foyer, et ne le quittent que pour aller à la source ou au ruisseau voisin puiser de l'eau, breuvage ordinaire du travailleur. L'affabilité et la bonté sont le trait caractéristique des habitants de ces forêts. Aussi, il faut voir comme ils s'empressent de nous rendre les petits services qui sont en leur pouvoir.

A onze heures, nous étions au bord d'un ruisseau dont les eaux limpides excitaient davantage encore notre appétit déjà bien grand. Nous n'avions rien pris depuis la veille au soir. Notre guide était en retard d'une heure, et il

portait nos modiques provisions de voyage. Il fallut attendre. Aussi, primes-nous, séance tenante, la résolution de le faire marcher devant nous à l'avenir. Vers deux heures, nous entrions dans un petit village appelé la Véga: Comme c'était la veille de l'Épiphanie, et qu'en ce jour nous voulions à tout prix offrir le saint Sacrifice, on mit pied à terre, et on dressa les tentes.

Ce village est extrêmement pauvre. Le guide Raphaël, envoyé à la recherche de quelques provisions, ne put rien trouver. Renvoyé une seconde fois, il rapporta quatre œufs. Nos bêtes paissaient sur la place du village. Raphaël vint nous prévenir de la part de l'alcade qu'il nous faudrait payer un droit de pâture. « Va lui dire, reprit sérieusement M. Malézieux, que nous sommes deux Pères, et que, s'il exige un martillo, nous l'excommunierons. »

De deux heures à huit heures du soir, il y a le temps de réfléchir. « Qu'il est dommage, me dit M. Malézieux, « que nous n'y ayons pas pensé plus tôt! Nous aurions « demandé à Monseigneur la permission de prêcher un « peu à ces bonnes gens. Il en faut écrire à M. Foing. Et, « aux vacances prochaines, lorsque quelques Confrères « viendront nous voir à Pasto, ou que de Pasto nous irons « à Popayan, le voyage, au lieu d'être de dix ou douze « jours, sera de vingt ou trente. On fera une petite re- « traite de deux ou trois jours dans ce village, et ainsi, on « mélangera l'utile à l'agréable. Dieu sera mieux connu « et aimé, et les pauvres seront évangélisés: *Pauperes* « *evangelizantur*. — Pensée excellente, repris-je; et ainsi « se réalisera le vœu de notre bien-aimé Visiteur: établir « les Missions en Amérique. »

Le jour des Rois, à six heures, nous montions à l'Autel; nous contemplions, le cœur navré, la malpropreté qui règne dans cette pauvre église, veuve de son Pasteur.

La Véga n'a pas de Curé. Aussi, quel désordre! Un ca-

lice ici, un missel par là, des ornements partout. Et quels ornements!... De vieux chiffons à moitié pourris. Des parafatoires suspendus à un clou, et couverts d'une épaisse et crasseuse poussière. « Mon Dieu ! disions-nous, envoyez à ces peuples des Prêtres selon votre cœur, et tout sera changé ! »

Malgré notre désir de partir matin, nous n'étions à cheval qu'à dix heures. Jusqu'à midi nous montons sans cesse. En chemin, nous rencontrons des Indiens célébrant la fête des Rois. Figurez-vous une quarantaine d'Indiens se suivant les uns derrière les autres, en procession, et précédés d'un tambour et d'une flûte de leur façon. Ils vont de maison en maison, représentant partout les touchantes scènes de nos Saints Évangiles. Pauvres gens ! c'est là tout ce qu'ils savent de nos saints mystères. Ce n'est pas souvent qu'ils ont le bonheur de voir un Prêtre.

A midi, nous étions au sommet de la montagne. Un épais et humide brouillard nous environna soudain. A vingt pas, nous ne distinguons rien. Nous commençons à descendre. Le chemin n'est autre chose qu'un escalier tournant. Nous avons vu ici les plus belles fougères que nous ayons rencontrées dans notre voyage ; elles sont fort communes, mesurant de 8 à 10 mètres de hauteur.

A cinq heures du soir, nous étions à Almaguère, village de 1,000 à 1,200 âmes, autrefois capitale municipale, aujourd'hui transportée à Bolivar. L'hospitalité nous fut offerte par les parents de l'un de nos élèves à Popayan : la famille Mugnos. A peine étions-nous arrêtés que toute la population accourut, croyant recevoir en l'un de nous son curé. Depuis cinq mois elle n'en a pas. « C'est une punition de Dieu, disait l'un d'eux. Nos péchés nous ont mérité cela. Une population chrétienne comme Almaguère n'avoir point de curé ! Oui, c'est une punition de Dieu. » Nous fîmes nos efforts pour les rassurer. « Bientôt Monseigneur

l'Évêque vous en enverra. » Ici comme à la Véga, il nous fut facile, au moment de monter à l'Autel, de remarquer l'absence du Pasteur. Les ornements, le linge, les vases sacrés, l'Autel, étaient dans un état lamentable.

A dix heures seulement nous pûmes nous séparer de cette chrétienne population. A peine sortis du village, nous fîmes fausse route. Peu après, la pluie commença à tomber. Nous devions ce jour-là parcourir un long chemin, et, à chaque pas, nous étions arrêtés. Ce jour devait être fatal. Moins d'une heure après, nous nous trouvions au milieu d'un petit bois, dans une clairière, où se croisaient cinq ou six chemins. Lequel prendre ? On laissa tomber la bride, et le cheval prit à droite. A peu de distance, M. Malézieux aperçut, cachée dans les broussailles, une pauvre cabane. Il y courut et appela. Une femme en sortit. Mais impossible de rien comprendre. Un peu dépité, il s'adressa au guide et dit : « Parle donc, toi, à ces gens-là ; tu vois bien que je ne comprends pas leur langage. » Raphaël interrogea, mais non plus ne comprit rien, sinon qu'il fallait rebrousser chemin. Cinquante pas plus loin, même embarras. On dépêcha Raphaël à une autre maison. Elles sont peu nombreuses dans ces lieux écartés. Mais, comme précédemment, impossible de comprendre « Prends ce gamin par le bras et dis-lui que nous allons à Jayo ; qu'il nous mette en chemin. » Raphaël obéit, et, ensemble, ils nous précédèrent. Cent pas plus loin, le guide nouveau nous montra un chemin étroit, à travers les rochers, nous salua et s'en retourna. Une demi-heure après, au détour de la montagne, plus de chemin, mais un maigre gazon où paissaient çà et là de chétifs troupeaux de brebis et de bœufs. Nous nous dirigeons vers la ferme. Un enfant d'une douzaine d'années, en portant un autre plus jeune sur le bras, se présenta. Quelle réponse fit-il à nos questions ? Nous la cherchons encore. Il faut remarquer, Monsieur et Très-Honoré Père,

que la plupart de ces Indiens, disséminés çà et là dans ces montagnes et forêts, n'entendent pas l'espagnol, et non plus celui-ci ne comprend pas le péruvien. De sorte que le voyageur égaré est fort embarrassé.

Nous étions là tenant conseil, à cheval, ombragés par un fort bel arbre vert, lorsque nous aperçûmes un peu plus loin une autre ferme. M. Malézieux y fut, mais ne put obtenir aucun renseignement. « En avant, dit-il, à la garde de Dieu ! » Je le suivais un peu en arrière avec le guide. « Vois, dis-je à ce dernier, il y a quelqu'un. La fumée passe à travers le toit. » Je me mis moi-même à crier de toutes mes forces, Je n'étais qu'à dix pas de la casa. Apparut alors, sur le seuil de la porte entr'ouverte, un vieux squelette coiffé d'un chapeau rouge, les cheveux en désordre et flottant sur les épaules, les bras nus. Au court jupon qui lui descendait presque aux genoux, je compris que cet être extraordinaire, assez semblable aux sorcières des temps passés, devait être une femme. « Jayo ? » lui dis-je. Et avec un rire moqueur elle me fit signe de suivre mon compagnon.

Nous voici encore dans le même chemin que nous suivîmes après notre déjeuner de San Pedro. Sentier creux, en escalier tournant, étroit, parsemé de rochers de toutes formes et de toutes dimensions, détachés du sommet des montagnes par les pluies précédentes. La chaleur était accablante. Il était midi. Je fis mon examen particulier et pensai à la Maison-Mère. A mi-côte, nous rencontrions une seconde sorcière, en tout semblable à la première. Jambes et bras nus, jupe courte, chapeau rouge, cheveux flottants; seulement, comme celle-ci était en voyage, elle portait le sac au dos, et un long bâton à la main, sur lequel elle était appuyée, nous regardant stoïquement passer, et semblant prendre pitié de nous. Un peu plus loin, deux hommes et quelques enfants, cultivant un champ de maïs, nous appri-

rent que, en effet, nous étions en bon chemin, mais qu'il nous serait difficile d'arriver le soir même à Jayo; ce village était encore fort loin et les chemins difficiles. Un quart d'heure après nous traversions, sur un pont de bois couvert de terre, et point du tout rassurant, le rio San Jorgé, rio profond et rapide, impétueux, qui, comme le Pausitaro, verse ses eaux rougeâtres dans le Guachicono. Aussitôt nous nous enfoncions dans un épais fourré, sous de frais ombrages, où la végétation sans cesse renaissante offre à la fois au voyageur altéré des fleurs et des fruits. Je n'ai vu nulle part, Monsieur et Très-Honoré Père, pas même dans les environs de Paris, de site plus enchanteur et plus embaumé. Cet instant, comme tout bonheur ici-bas, fut de courte durée. Une heure après, nous étions en face d'une infinité de chemins, sans savoir lequel prendre. Je m'adressai à un homme qui s'échappait furtivement à quelques pas de nous, parmi les branchages d'un riant bosquet. Il tourna la tête, nous regarda, et, haussant dédaigneusement les épaules, disparut dans l'épaisseur du feuillage. Nous avisons une maisonnette entourée d'orangers en fleurs. Là, nous apprenons que, pour la cinquième fois depuis le matin, nous avons perdu le chemin. Nous n'avions pas fait cinquante pas que nous le perdions encore. Un jeune berger nous l'indiqua et continua de nous guider du geste, tant qu'il put nous voir. Parvenu au sommet du mamelon, vingt autres têtes de montagnes s'offrent à nos regards de plus en plus étonnés, et point de chemin reconnaissable. Point de maison. Personne à qui demander. Ça et là, fuyant à notre approche, quelques chevaux. Nous voici donc à l'aventure, cherchant une route quelconque, qui d'un côté, qui de l'autre. Quelques instants après nous étions complètement séparés les uns des autres, et ne nous voyions plus. J'avoue, Monsieur et Très-Honoré Père, que ce moment ne fut pas libre de toute

anxiété pour mon âme. Isolé, au milieu de ces forêts de montagnes, dont seules les vagues de la mer en furie peuvent donner une idée, je fis encore une fois, et de tout mon cœur, le sacrifice de ma vie. Et pourtant je ne pouvais me lasser d'admirer le spectacle grandiose qui s'offrait à mes yeux inquiets. A droite et à gauche des abîmes et des torrents. A plusieurs kilomètres, mais bien au-dessous de nous, quelques groupes de maisonnettes d'Indiens éparés au milieu des platanes. Plus à droite encore, un énorme et gigantesque rocher, noir comme une tenture mortuaire, et surplombant à pic un abîme de 2,000 mètres au moins. Accroché à ses flancs, un fort beau et majestueux nuage, d'un blanc cendré, nous menaçait de ses ondes. Déjà ses avant-coureurs étaient au-dessus de nos têtes et laissaient tomber sur nos joues quelques gouttes de pluie. Celles-ci m'avertirent que ce n'était pas le moment de la contemplation. Je détachai donc ma vue de cette masse imposante qu'on ne peut voir en semblable circonstance qu'une fois dans sa vie, et me dirigeai du côté où je crus devoir retrouver mes compagnons de voyage. Il était quatre heures. Je donnai de l'éperon, et quelques minutes après je reconnus, à cinq cents pas devant moi, sur la cime d'un mamelon, le jeune homme qui nous suivait depuis Popayan : *Eladio*. Quelques pas encore et je revis M. Malézieux, se dirigeant vers le même point. Eladio avait retrouvé le chemin. Ici, mon Père, j'ai eu une peur terrible. M. Malézieux, s'efforçant de rejoindre au plus tôt le jeune Eladio, ne remarqua pas qu'il longeait un précipice caché sous des broussailles. Excitant sans cesse son cheval, celui-ci fit un faux pas, et tomba le derrière dans la fosse profonde. Fort heureusement, les broussailles mêmes et les épines qui cachaient le danger servirent de point d'appui à la bête. Elle put remonter. On en fut quitte pour la peur.

Nous doutions de pouvoir arriver le soir à Jayo. Nos men-

tures étaient extrêmement fatiguées. Le temps menaçait. Devant nous, encore une montagne presque à pic. La faim nous pressait et la fatigue davantage encore. Nous regardons autour de nous si peut-être dans ces lieux à demi déserts on ne rencontrerait pas un abri quelconque pour la nuit. En effet, à quelques centaines de pas à gauche, nous avisons, à travers les arbres, un toit de paille. L'un de nous se détache et va en reconnaissance. Ce n'était qu'une écurie pour les chevaux errants dans ces maigres pâturages. Il fallut continuer la marche. Presque aussitôt la pluie commença : pluie fine, froide, épaisse, pénétrante. Les rochers ont disparu. Nous voici dans un chemin de terre glaise, jaunâtre, continuant péniblement notre ascension sur une pente glissante. Nos chevaux s'abattent à chaque instant, au risque de nous écraser sous leur poids. Le guide, marchant à pied, n'en pouvait plus.

Depuis longtemps déjà il avait envoyé au ruisseau sa chétive chaussure de paille. Pieds nus, le pantalon retroussé, tenant dans la main la queue de la bête de charge, et l'excitant à marcher, il nous suivait clopin-clopant.

Après deux heures de marche à travers les bruyères, enveloppés d'un épais nuage qui nous fermait l'horizon à cinquante pas, et tellement humide qu'il pénétrait même nos manteaux de caoutchouc, nous étions, au coucher du soleil, au sommet de la montagne qui a pour nom Pisatumba. Pisatumba, c'est-à-dire, en espagnol : marcher sur une tombe. Je me demandais, en effet, si nous ne foulions pas sous nos pieds la cendre de quelques défunts. Presque tous les sommets sont couronnés de nombreuses croix de bois, dont les unes, à moitié brisées, attestent un grand âge. En demandant la signification, on me répondit qu'elles étaient les témoins des infortunées victimes tombées en ces lieux sous les coups de la mort. M. Malézieux, plus fort que

moi en castillan, donna une autre étymologie. Pisatumba : du verbe pisar : marcher fermement, et tumbar : tomber à terre. Voici son originale traduction : Marche bien ou tu tombes.

Nous marchions en effet, tombant à chaque moment, mais, par la grâce de Dieu, nous relevant aussitôt. Nous cheminions ainsi silencieusement, sans cesse sur nos gardes, quand, tout à coup et comme par enchantement, le ciel reparut, les nuages se dissipèrent et nous laissèrent voir à gauche le soleil disparaissant à l'horizon et semblant nous souhaiter bonne nuit; à droite, au fond de la vallée, modestement assis sur un tapis de verdure, le petit village de Jayo, but suprême des efforts de cette accablante journée.

Aujourd'hui encore, Monsieur et très-honoré Père, je me demande où nous serions allés sans ce dernier rayon de soleil. « Où sommes-nous? Où allons-nous? demandai-je précédemment à M. Malézieux. — Je n'en sais rien, répondit-il. » Nos cœurs attristés se remplirent d'allégresse à la vue de ces toits de chaume. Là, au moins, il y a des hommes, des frères; et en montrant notre soutane nous serons bien reçus. Mais il fallait y arriver, et pour cela descendre une heure encore. Or, comme vous le savez, Monsieur et très-honoré Père, dans ces régions équatoriales il n'y a pas de crépuscule. La nuit vous saisit au moment même où vous quitte le soleil. Dix minutes après nous étions dans les ténèbres. Et quelles ténèbres! grand Dieu! Je ne pense pas en avoir vu de plus noires. Le ciel se revêtit de nuages épais, la pluie recommença, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. En d'autres temps, ceux-ci m'eussent effrayé; à l'heure présente, je les regardais comme un bienfait : ils nous permettaient de reconnaître notre chemin. Chemin impossible, comme le précédent, en escalier tournant, et pavé, non pas de rochers, mais de bran-

chages, de débris de bois, de racines d'arbres en relief. Nous n'étions plus dans les bruyères et les bosquets, mais nous avions retrouvé les forêts profondes et interminables. Dans le lointain, nous apercevions la lumière des foyers domestiques : c'était notre phare. Autour de nous et par milliers, les *Relampagueadores*, désignés en termes vulgaires sous le poétique nom de *candelilla*, petite chandelle. Ces insectes ailés, de la grosseur d'une abeille, qui ne sortent que la nuit et qu'on n'aperçoit qu'à la couleur ignée de la partie du corps comprise sous les ailes, voltigeaient sans cesse autour de nos têtes. Pour ne pas nous éloigner trop, et quand les ténèbres nous séparaient complètement, nous nous appelions mutuellement. « Oh ! là , hé ! où êtes-vous ? — Me voici ! — Vous n'êtes pas mort ? — Non, mais je l'ai risqué belle. » A chaque instant nos montures glissaient sur les quatre pieds. Combien de fois suis-je tombé sur le cou de ma mule, c'est difficile à dire. Quels dangers semblables ont couru mes compagnons de voyage, je l'ignore. Enfin nous arrivons au bord du torrent. Le cheval d'Eladio s'arrête et déclare ne plus vouloir marcher. Il a peur de l'eau. Plus de chemin. Que faire ? « Prenez le devant, me dit M. Malézieux. On dit que les mules sentent le chemin quand elles ne le voient pas ; la vôtre le retrouvera. Marchez, nous vous suivrons. » Je pris la tête, en effet ; mais non pas sans avoir recommandé mon âme à Dieu. Je crois qu'on peut faire son acte de contrition à meilleur marché. Car, quelles étaient la largeur et la profondeur du fleuve ? Quelle est la quantité et la force de ses eaux ? Quels obstacles nous attendaient à l'autre rive ?... toutes réflexions bien légitimes en semblable occurrence. Je ne sais pas si je les aï faites. « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Jésus, Marie, Joseph, Saint-Vincent.* » Et laissant tomber la bride sur le cou de la bête : « En avant !... » En moins de

dix minutes nous passâmes et repassâmes d'une rive à l'autre cinq ou six fois le torrent, en remontant son cours quelquefois si violent que nos bêtes avaient bien de la peine à le vaincre. Nous voici dans un bois. Les branches m'emportent le chapeau. « Prenez garde, il y a des branches ici. » Un peu plus loin, la mule s'arrête. « Où sommes-nous? » — « Je n'en sais rien. » Je frottai une allumette et je reconnus un petit sentier. « Marchons toujours. Peut-être arriverons-nous à une maison quelconque. » Un quart d'heure après, la mule s'arrête de nouveau. Nous descendons, inspectons les lieux, autant du moins que peuvent nous le permettre les ténèbres. De maisons, point. A droite et à gauche des montagnes. En face, une muraille de rochers. Tout près, les eaux du torrent. Il était sept heures trois quarts. « Il faut appeler, peut-être serons-nous entendus. » Et nous voilà tous à crier de toute la force de nos poumons. Hélas ! bien inutilement. De réponse, point. Seul l'écho des montagnes répéta notre cri de détresse. Il fallut s'y résigner. Passer la nuit, non pas à la belle étoile, il n'y en avait pas au ciel, mais en plein air. « Retournons sur nos pas, il y a un arbre par là, nous nous installerons comme nous pourrons. » On arrive. C'était un arbre penché, d'une grosseur raisonnable, bien touffu. On rapproche quelques pierres, on s'assied, et tour à tour on se passe la chandelle afin d'avoir les mains libres pour prendre un peu de nourriture. Nous n'avions rien mangé depuis le matin, à sept heures. Le repas fut bientôt pris. On étend alors les selles sur les pierres, les couvertures sur les selles et on se couche tout vêtu, M. Malézieux le premier. C'est pour lui surtout que je craignais. Étant encore convalescent d'une fièvre qui l'avait retenu au lit tout un an, comment ne pas craindre un retour qui eût été plus funeste encore? Le jeune Eladio se plaça auprès de lui. J'essayais de m'asseoir sur une

selle et de reposer ma tête quelque part. Raphaël, le guide, ronflait déjà, étendu à nos pieds, sous l'arbre. Nos bêtes, attachées autour de nous en forme de quadrilatère, broussaient l'herbe. Comment dormir? Nous n'avions pas dit un mot de Bréviaire. M. Malézieux commença le chapelet. A peine achevé, on essaya de fermer l'œil. Quelle nuit! grand Dieu!... Le tonnerre avait cessé, mais les éclairs continuaient. Il pleuvait. Fort heureusement nous nous étions fait une tente avec nos manteaux de caoutchouc. L'épais feuillage de notre arbre nous protégeait un peu. Le sommeil fut de plusieurs éditions, toutes variées et ne se ressemblant en rien. Je rêvais la France, la Maison-Mère, la Saintonge, Saint-Walfroy, Popayan, que sais-je? M. Malézieux eut un entretien avec M. Foing, qui, à cette heure, ne s'en doutait guère. Le jeune Eladio ne fit que parler toute la nuit. Qu'a-t-il dit? je ne le répéterai pas. Le langage du sommeil doit être conservé secret. Bref, lorsque le matin je brûlai la cinquième allumette pour demander à notre escorte si le maître du jour était loin encore, l'aiguille marquait cinq heures. Au même instant j'entendis dans le lointain le beuglement d'un taureau. A chaque intervalle, fort court, le cri sauvage augmentait et se rapprochait de nous. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, le taureau était en face de nous, à dix pas, menaçant, la queue en l'air, les yeux flamboyants, grattant la terre. Nos bêtes, mises en émoi par les menaces de ce cornifère, se tenaient sur la défensive et se disposaient à répondre. Le guide, éveillé en sursaut, jette sa couverture et ne sait quelle contenance faire. L'ennemi était supérieur. Inquiets, nous attendions la fin. Je fis le signe de la Croix, et notre matinal visiteur bondit sur lui-même en tournoyant, et, faisant retentir les montagnes de ses beuglements affreux, il prit la fuite du côté opposé.

Avant que la lumière du soleil ne fût arrivée jusqu'à

nous, nous étions debout, secouant nos vêtements. Pendant que nous prenions un peu de nourriture, la Providence fit passer par là un berger indien, conduisant son troupeau au pâturage. Il sourit en voyant notre couche. Nous reconnaissant pour des Prêtres, il se découvrit, et, le chapeau à la main, nous indiqua le chemin. Vingt minutes après nous étions à cheval, et, retrouvant le chemin de la veille pour la dix ou douzième fois, nous repassions le torrent dans le lit même duquel nous avons dormi, sans nous douter du danger que nous courions. On nous apprit le jour même que très-souvent ce torrent quintuple ses eaux par les pluies abondantes qui descendent subitement des sommets des montagnes, et que, débordant de tous les côtés, il emporte tout sur son passage. Dieu nous avait visiblement protégés.

Une heure après, nous étions à Jayo, que nous avons dépassé, la nuit précédente, de 2 kilomètres au moins. Jayo est un village de trente-quatre maisons, bâties autour d'une place carrée, dont elles occupent trois côtés; l'église s'élève sur le quatrième. Ce mode de construction est commun à toutes les Amériques d'origine espagnole.

A dix heures nous nous arrêtons au bord d'un ruisseau, ou *quebrada* en idiome espagnol, ayant pour nom Cuadual. Cette quebrada verse ses eaux dans le rio Hatorriejo, lequel, comme le San Jorjé et le Guachicono, est affluent du Patia. Raphaël, aidé d'un autre voyageur qui s'était adjoint à nous, alluma un grand feu. Il était onze heures. Il y avait de l'herbe aux alentours; nos bêtes se refirent un peu. A midi, nous disions adieu au Cuadual, dont les eaux dorées, en nous récréant, nous avaient rafraîchis. Nous voulions arriver le soir même à la Cruz, village assez important. Il n'y eut pas moyen. La pluie, le mauvais état des chemins nous en empêchèrent. Il fallut s'arrêter aux Roblès, groupe épars de cinq ou six maison-

nettes sur le flanc d'une montagne qui regarde le rio Mayo, autre affluent du Patia. La maison du Maître était pleine; nous couchâmes dans un poulailler, au grand désespoir de la gent glousseuse qui fit un tapage infernal. Les enfants du cerbère s'en mêlèrent. Le souvenir de ce charivari m'est encore présent. Le lendemain matin, notre hôte pria M. Malézieux de lui faire de l'eau bénite, et fit bénir ensuite sa famille, sa maison, ses champs, ses troupeaux.

Le soir, à deux heures, nous arrivions à la Cruz, village coquet, de récente fondation, et qui paraît aisé. Le señor David Bravos, qui a deux de ses enfants chez nos Confrères, à Popayan, nous reçut chez lui. Le lendemain dimanche, nous pûmes célébrer la Sainte Messe; et comme ce n'est pas l'usage de voyager en cet endroit le dimanche, nous consacrons ce jour au repos et à la prière. M. Bravos nous fit faire une promenade fort agréable, et nous raconta que la Cruz devait sa prospérité à sa foi vraiment pratique. « Au temps de la Révolution, nous dit-il, il n'y avait pas de libéraux ici. Comme le village était alors très-pauvre, on nous laissa tranquilles. On se mit à travailler. On se livra au commerce, surtout le commerce du Quinquina et de l'Anis, et aujourd'hui vous voyez devant vous une population d'environ 1000 âmes; population toujours croissante et aussi toujours chrétienne, comme autrefois. Il n'y a point de libéraux parmi nous. Bientôt, je l'espère, nous aurons une ville. Autrefois, toutes les maisons étaient couvertes en paille; aujourd'hui, comme vous le voyez, la plupart sont couvertes en tuiles. Nous allons bâtir une seconde église, celle-ci est insuffisante; les jours de fête, elle ne peut contenir le quart de l'assistance, toute la place est couverte de monde... »

Le lundi 11, à huit heures et demie, nous prenions congé de cette honnête famille où nous avons été si bien reçus; et nous disions adieu à cette chrétienne popu-

lation qui nous avait tant édifiés pendant notre court séjour au milieu d'elle, en témoignant à notre caractère sacerdotal toutes sortes de marques d'estime, de respect et d'affection.

Le soir, à cinq heures, nous étions dans la première paroisse du diocèse de Pasto : le Tablon.

Il importe beaucoup, Monsieur et Très-Honoré Père, pour avoir une connaissance exacte du nouvel établissement que la Providence vient de confier aux fils de Saint-Vincent, il importe beaucoup de connaître le caractère distinctif de ces deux villes : Popayan et Pasto. Pour cela, je vais reproduire un journal qui se rédige à Bogota. Le rédacteur y fait connaître le caractère distinctif, peint les aptitudes, les coutumes et mœurs des neuf États ou provinces qui forment les États-Unis de Colombie.

Parlant de Popayan voici comment il s'exprime : « Popayan fut fondée et habitée par les Castellans, et sa population se conserve toujours avec les bonnes manières et le beau langage, les vertus et les défauts de ses ancêtres. Son peuple est grave, concentré et orgueilleux : ceux de la vallée du Cauca l'accusent de quijotisme. Il est propre aux armes : en cette carrière il s'élève même jusqu'à obtenir le grade de général; et pour les lettres, il aspire sans cesse et obtient le grade de docteur. Les femmes ont les mêmes qualités, moins ses défauts : la dame popayanaise est une dame castillane, ni plus ni moins. De Popayan sont sortis des hommes notables, quelques-uns même très-notables, *hombres notables, y algunos notabilisimos*, en toutes les carrières. L'histoire nationale doit beaucoup de ses belles et aussi de ses plus sanglantes pages à Popayan. Le fils de cette cité n'a aucune relation agréable si ce n'est avec celui de Bogota; c'est-à-dire que le Castillan n'admet que l'Andalousien. Il traite avec dédain et mépris tous les autres types de son État, et même de la république. »

Ce portrait, Monsieur et Très-Honoré Père, est vrai, surtout quant aux défauts. Il y manque la paresse, l'écrivain aurait dû l'y ajouter. Le Popayanais n'aime pas le travail. J'ai toujours ouï dire que l'orgueil et la paresse font mauvais ménage, et que leurs enfants sont la ruine et la honte de leurs auteurs. Si Dieu ne vient en aide à cette cité, ce dernier sort lui est réservé. Popayan va devenir la deuxième Babylone de la Nouvelle-Grenade. Passons à Pasto.

« Le Pastuso ne se peut comparer en rien au Grenadin : accent, inclination, commerce, coutumes, tout en lui est différent. Les nécessités de la politique firent un grand mal géographique en le séparant de ce dernier... Le Pastuso est agriculteur et artiste, fabricant et peintre. Il n'est point poète, ni orateur, ni écrivain; mais il n'est point d'art manuel qui ne lui soit sympathique, et pour lequel il n'ait les plus heureuses dispositions. Il suffit de dire que les Pastusos, n'ayant point d'imprimerie, s'en firent une en bois; et avec ces types faits avec le bois de l'oranger, ils imprimèrent tout ce qu'ils avaient à imprimer, depuis la guerre de l'indépendance jusqu'en 1850, époque à laquelle ils introduisirent des types européens. » *La Sociedad*, 18 octobre 1874.

Je n'ai pas encore eu le temps, Monsieur et Très-Honoré Père, d'apprécier ce qu'il y a de vrai dans ce tableau. Je puis dire pourtant que partout j'ai recueilli le même témoignage. L'écrivain omet de parler du caractère religieux de ces deux peuples. Il omet de dire que la foi s'en va à Popayan, que les mœurs s'affaiblissent, toujours en raison des mêmes défauts, l'orgueil et la paresse. L'orgueil : le Popayanais est riche, fécond en spéculation. Pour me conformer au vulgaire, je dirais qu'il bâtit des châteaux en Espagne. Il fonde des écoles, des collèges, des universités, etc. Il se donne pompeusement

le grade de docteur : docteur en tout, pour couvrir sa profonde ignorance. La paresse : a-t-il entrepris une œuvre quelconque ? tout s'en va en fumée. Il n'a ni la force ni le courage de le soutenir. Eût-il l'un et l'autre, il craindrait de se mouiller les doigts.

Les Pastusos sont humbles et laborieux. Ils ont fait tous leurs efforts pour avoir des Frères des écoles chrétiennes, et ils en ont eu. Ils ont coopéré avec leur saint Évêque pour établir un séminaire : Dieu nous y a envoyés. Et tandis qu'à Popayan on tolère l'école normale, les Pastusos ont dit : « On veut nous établir la normale ? Qu'ils viennent ! nous irons les attendre aux détroits de nos montagnes. Le premier qui passera y trouvera la mort. Nous sommes pauvres, ignorants, attardés : soit. Mais nous avons la foi de nos pères, et nous la garderons. » Voilà, Monsieur et Très-Honoré Père, le peuple au milieu duquel nous sommes. A défaut de toute indication géographique, le seul aspect des habitants, les mœurs, les coutumes de ce peuple auraient suffi pour nous dire : « Ici finit Popayan. »

Aux approches du Tablon, les personnes que nous rencontrions nous demandaient d'où nous venions, où nous allions, s'intéressaient à nous, nous offraient leurs services ; et, apprenant que nous étions Prêtres, se découvraient, en nous prenant respectueusement la main pour la baiser.

Arrivés au Tablon, l'instituteur nous attendait. Il nous présenta à l'Alcade ; celui-ci à M. le Curé. M. le Curé ne savait comment nous exprimer sa joie et sa satisfaction. Il fit connaître immédiatement notre arrivée à Pasto. Le lendemain, de concert avec le maire, il organisa une cavalcade composée des plus notables, et avec elle il vint nous accompagner deux heures de chemin. En passant, il nous fit remarquer la beauté et la majesté du Rio Juanambie, qui coule auprès de son village. Ce Rio est aussi tributaire

du Patia. Nous le passâmes sur un pont, auquel se rattache une histoire que je veux vous raconter.

Le Juanambie reçoit plusieurs autres Rios, avant d'arroser le Tablon, entre autres le San Pedro-Yaco. De sorte que, au moment des pluies, les eaux du Juanambie se trouvent tout à coup grossies d'une manière effrayante; elles acquièrent une force à tout entraîner, déracinent les arbres, démolissent les rochers. Dans l'une de ses crues extraordinaires, le torrent emporta le pont, et coula le rocher qui lui servait de point d'appui dans son propre lit à plusieurs mètres de distance. Un matin, grand émoi au Tablon ! On s'assemble. On délibère. Enfin, l'Alcade, après avoir longtemps et mûrement réfléchi, décide, en vertu de l'autorité souveraine dont il est revêtu, que le fugitif reviendra à sa place première. Notez, mon Père, que ce bloc informe cube au moins 100 mètres. Il repose encore et reposera longtemps dans le lit de son impétueux voisin.

Ce n'était pas assez pour le bon Curé du Tablon de nous accompagner un peu, il eût voulu le faire jusqu'à Pasto. Ne le pouvant pas, il voulut au moins nous donner un *alter ego*. Les chemins étaient difficiles, tortueux, les plus habiles s'y égarèrent souvent. Par ses soins, un second Raphaël nous fut donc adjoint. Ce dernier nous amusa beaucoup par son originalité. Tout le long de la route, il ne fit que chanter, crier, siffler. De temps à autre, il se retournait magistralement, et relevant les quelques poils de sa maigre moustache, il nous donnait des renseignements sur les lieux que nous traversions. « Ici, mes Pères, l'invincible Arbolida, lâchement assassiné plus tard par un implacable ennemi, ici à la tête des conservateurs catholiques, c'est-à-dire nous, battit complètement et mit en déroute Mospuere qui commandait les libéraux, c'est-à-dire les rouges. A gauche la Hacienda, ou maison de campagne du señor doctor Don Vincente Cardenos, député catholique de Pasto,

à la législation de l'État de Cauca, à Popayan. A droite, de la montagne, le pueblo de Santa Maria. Cette ferme-là se nomme N... Cette autre a pour nom M... Prenez garde ici, mon Père, il y a danger. Passez par là; la selle de votre cheval est trop libre; permettez, je vais la serrer. Voici Buesaco. Si vous voulez, nous y pourrions dormir. Le temps menace. La nuit approche. Peut-être n'arriverons-nous pas à tel autre lieu, où certainement nous serions moins bien qu'ici. » Arrivé au centre du village, il donna un coup de sifflet, et appela tous les gamins pour tenir la bride de nos chevaux. De sorte qu'en moins de dix minutes, tout le village nous entourait. Chacun à genoux, les mains jointes, tête découverte, demandait la bénédiction, et s'empressait de saisir nos étriers, pour nous aider à descendre. Buesaco est un gentil village, d'une seule rue très-longue. Il regarde une fière et altière montagne aux pieds de laquelle coule le Osquesaquillo, affluent du Juanambie. A Buesaco, nous attendait Monseigneur l'Évêque dans la personne de son Secrétaire général, lequel était accompagné d'un autre Ecclésiastique. Comme bien vous le devez penser, Monsieur et Très-Honoré Père, nous fûmes très-sensibles à cette marque de bienveillante attention.

Monsieur le Curé nous reçut très-bien, en effet, comme nous l'avait annoncé Raphaël II. Nous avions six servants de table, Indiens d'origine au moins pour la plupart. Comme ils se tenaient la tête découverte par respect, je pus remarquer leur mode de se couper les cheveux. Tout le derrière de la tête, le sommet compris, est court, presque rasé. Seul le devant, d'une oreille à l'autre, en demi-cercle, est garni de cheveux : cheveux très-longs, noirs, ordinairement crasseux, toujours roides, couvrant quelquefois tout le visage, et descendant jusqu'aux reins. Lorsqu'ils les relèvent à la nazaréenne, sur les épaules, ils ont un air vraiment martial.

Le bon Curé nous abandonna sa maison, et fut chercher son gîte ailleurs. Maison en fort mauvais état. Tel et tel de notre beau pays de France n'y voudraient pas loger leurs chevaux. La nuit, il plut beaucoup. Eladio fut obligé de changer de couche : la pluie passait à travers le toit.

Buesaco est à une grande journée de Pasto. Dès cinq heures du matin nous étions à l'autel. « Voulez-vous de la musique? nous dit Monsieur le Curé. — Comme vous voudrez, señor Doctor. » Et aussitôt on dépêche les musiciens, mais lorsque le souffleur arrive tout essoufflé, M. Malézieux avait presque achevé le Saint-Sacrifice.

Au moment du départ, on s'aperçut que le cheval de M. Malézieux avait l'oreille droite un peu penchée : défaut naturel. Comme ce n'était pas digne pour un Supérieur de Séminaire, on le pria d'en accepter un autre. Je voulais conserver ma mule. Il était juste que, ayant été à la peine, elle fût aussi à l'honneur. A 8 heures seulement nous partions. Il pleuvait. Monsieur le Curé nous accompagna jusqu'à 10 heures. La pluie avait cessé un moment pour nous laisser voir les magnifiques plaines nommées le chemin royal : *camino real*. Toute une armée peut vaquer dans cette vaste enceinte entourée de montagnes, et où paissent d'abondants et gras troupeaux de bœufs et de brebis. On aperçoit éparses çà et là quelques maisonnettes de bergers.

A 11 heures, la pluie recommença, froide, pénétrante. On mit ses caoutchoucs. Le brouillard s'épaissit tout à coup. A cinquante pas, nous ne distinguons rien, nous marchions toujours sur les crêtes des montagnes dans des chemins étroits, glissants, boueux. A midi, nous commençons à descendre et quittons la région des neiges. Le temps était devenu très-clair. Enfin, à une heure, nous étions en vue de Pasto.

On dit qu'à cette même place, le célèbre Bolivar, le grand guerrier de l'Indépendance américaine, s'exclama, la première fois qu'il foula cette terre : « Ici est donc le lieu décrit par les poètes. » Et il resta en extase devant le panorama enchanteur qu'offre cette modeste cité. Mon Père, je ne puis pas retenir mon émotion à la vue de cette ville et de ses environs. La nature peut-elle offrir aux yeux de l'homme quelque spectacle plus ravissant?

Ici, nous fûmes reçus par le clergé, accompagné des plus notables. A peine aux portes de la ville, toutes les cloches s'ébranlent et sonnent à la fois : c'est un carillon assourdissant. Le peuple aux fenêtres, dans les rues, sur la place, autour de nous, ne savait comment manifester sa joie. Au grand trot, toute la cavalcade traverse la place qui avoisine l'Église cathédrale, et, en costume de voyage : large pantalon et ample manteau de caoutchouc, chapeau de paille recouvert d'imperméable, le fouet à la main, nous allions saluer Monseigneur. « Ah ! mes Pères, pourquoi venir ainsi, dans cet accoutrement lourd et incommode ? N'eût-il pas mieux valu attendre plus tard ? — C'est que, Monseigneur, nous avions hâte de solliciter tout d'abord la paternelle bénédiction de Votre Grandeur Illustrissime, et de lui dire combien nous sommes heureux d'être auprès d'Elle. — *Dios os bendigue, queridísimos Padres !* Soyez les bienvenus ! et comblez enfin les vœux de l'Évêque et de son troupeau. »

Tel est, Monsieur et Très-Honoré Père, le récit fidèle de notre voyage de Popayan à Pasto. Il a duré douze jours ; douze jours de fatigues assurément, mais avec Saint-Paul, nous disons volontiers : « *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* »

Animé de ces sentiments, Monsieur et Très-Honoré Père, je sollicite humblement, avec mon Supérieur, dont je suis

en ce moment l'interprète, votre paternelle bénédiction. Unie à celle de notre pieux et zélé Evêque, elle nous obtiendra de Dieu la lumière et la force d'établir sur une base solide et durable notre nouvelle maison.

En Jésus et Marie Immaculée,

Votre fils affectueux et dévoué,

T. GOUGNON,

I. p. d. I. M.

*Lettre de M. MALÉZIEUX, Supérieur du Séminaire de Pasto,
à M. BORÉ, Supérieur Général.*

Pasto, 28 janvier 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Il y a longtemps que j'aspire après le moment favorable pour vous exprimer par moi-même des sentiments que déjà vous connaissez. Pour moi, comme pour tous les Confrères de la Maison de Popayan, dont j'étais alors membre, ce fut un jour de fête pour nous, quand nous apprîmes que vous étiez celui que la divine Providence avait choisi pour être notre Père et notre Chef : tous les cœurs se répandirent en actions de grâces, bénissant Dieu de ce qu'il avait daigné nous donner un Père si bon et si plein de l'esprit de notre saint Fondateur.

Oui, Monsieur et Très-Honoré Père, les sentiments qui doivent animer un bon fils à l'égard de son père, mon cœur les ressent pour vous ; si, pour moi, vous êtes Saint-Vincent, si vous êtes mon Père, de mon côté, je l'espère de la

bonté de Dieu, je serai toujours à votre égard un fils respectueux, aimant et surtout obéissant et soumis. Grand a été, bien-aimé Père, le sacrifice que vous avez exigé de moi en me retirant de Popayan ; il en a coûté à mon cœur de me séparer de mes bons Confrères, de mes chers enfants que j'aimais tant ! Le seul souvenir en fait encore couler mes larmes. Cependant, la pensée que c'était la volonté de Dieu, m'a fait surmonter les répugnances de la nature, et, de grand cœur, j'ai accepté ce pénible sacrifice, l'offrant à Notre-Seigneur, pour sa plus grande gloire et pour le bien de ces deux Maisons de Popayan et de Pasto, Maisons qui paraissent être si chères à son cœur et qu'il bénit d'une manière si particulière et si évidente.

Je suis donc à Pasto. Quinze jours déjà se sont écoulés depuis que nous fîmes notre entrée dans cette ville. Nous fûmes reçus par Monseigneur, par le Clergé et par le peuple avec les marques de la plus vive sympathie ; Monseigneur l'Évêque surtout, qui nous attendait de jour en jour avec une impatience indicible, éprouva à notre arrivée une joie, une satisfaction qu'il ne savait comment exprimer.

Tout cela, Monsieur et Très-Honoré Père, me cause un contentement inexprimable, voyant combien le bon Dieu aime la famille de Saint-Vincent et quelles belles destinées il lui prépare dans ces contrées du Nouveau-Monde ; mais en même temps je tremble, en considérant la terrible responsabilité qui pèse sur moi : me voilà, moi qui ne suis encore qu'un enfant, tenant en mes mains l'avenir de tout un diocèse, à la tête d'un Grand et d'un Petit Séminaire, ou, pour mieux dire, obligé de former l'un et l'autre. Ah ! Monsieur et Très-Honoré Père, bénissez-moi, implorez pour moi le Dieu de Saint-Vincent : lui seul peut me soutenir, en lui seul j'ai mis ma confiance.

Bien que le local où nous sommes actuellement ne se prête en rien à l'établissement d'un Séminaire, nous pen-

sous cependant ouvrir bientôt. Les élèves pour le Petit Séminaire commencent à se présenter ; le Grand compte déjà 1 diacre , 3 sous-diacres et 5 minorés , et plusieurs jeunes gens, qui ont étudié dans l'ancien Séminaire, fermé depuis deux ans, pensent aussi entrer. Bien plus, Monseigneur me le dit hier, plusieurs Prêtres, désireux de s'instruire et de se former à l'esprit sacerdotal, veulent entrer comme élèves. Et pour tout cela, nous sommes deux, M. Gougnon et moi. Il est vrai que M. Foing doit nous envoyer bientôt M. Maurice, je pense; sans doute c'est quelque chose, mais c'est peu. Je vous laisse, Monsieur et Très-Honoré Père , à juger notre position, et, bien que M. Foing doive vous parler de nos besoins, je me hasarde à vous supplier de nous regarder favorablement. Il me semble que deux autres Confrères ne seraient pas trop pour commencer l'année au mois d'octobre ; un surtout qui puisse enseigner les sciences est absolument nécessaire.

Espérant tout de votre bonté, j'ai l'honneur d'être,
Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre fils obéissant et soumis,

J.-B. MALÉZIEUX,

I. P. d. l. M.

Lettre DE L'ÉVÊQUE DE PASTO à M. BORÉ.

*Au Très-Révérend Père M. Eugène BORÉ, Supérieur
Général de la Congrégation de la Mission.*

Pasto, le 21 janvier 1875.

MON VÉNÉRÉ ET TRÈS-HONORÉ MONSIEUR,

C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai pris connaissance de votre vénérée lettre du 5 octobre dernier. Elle m'a été remise par ces deux Messieurs et Pères qui viennent d'arriver en cette ville pour prendre la direction de notre Séminaire. Ils ne tarderont pas à être rejoints par un troisième, comme je l'ai appris de M. le Supérieur de Popayan.

Recevez-en, Monsieur le Supérieur Général, mes plus parfaits remerciements! Quel bien vous faites à l'Église en m'envoyant des Directeurs pour mon Séminaire! N'ayez aucun souci d'eux! Je veux être pour ces Messieurs un Père et un ami. Je serai plein de sollicitude pour que rien ne leur manque! Que Dieu, Notre-Seigneur, vous bénisse donc, Monsieur le Supérieur Général! Que le Ciel protège efficacement la pieuse famille dont vous êtes le chef et le Supérieur!

Signé : MANUEL-CANUT,
Évêque de Pasto.

Adresse à M^r EMMANUEL-CANUT RESTREPO, Évêque de Pasto.

TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR ET DOCTEUR,

Nous, soussignés, habitants de Florida, convaincus que les bonnes mœurs et la bonne éducation sont le char qui conduit l'homme au vrai bonheur, et ayant compris que la divine Providence, dans ses glorieux desseins, vous a choisi pour faire fleurir ces grands biens dans notre patrie, nous venons vous en féliciter.

Grâce à la haute protection dont vous avez su seconder les pères de famille, nos écoles sont déjà confiées aux Frères des écoles chrétiennes qui jetteront dans le tendre cœur de nos enfants les semences de la vertu dont le développement se répandra en odeur de suavité et grandira jusqu'à la vie bienheureuse.

Par vos zélés efforts, nous sommes à la veille de voir le collège-séminaire confié à la direction des Pères Lazaristes. De là sortiront ces colonnes lumineuses destinées à éclairer les peuples sur leurs véritables intérêts temporels et éternels. De là se répandra cette union et cette force de doctrine sûre et éclairée qui rendra le clergé invincible contre les attaques des ennemis de la Sainte Église.

Nous vous remercions, très-illustre Seigneur, pour tant de bienfaits ; et, animés du plus vif enthousiasme, nous nous déclarons heureux d'appartenir à votre bercail, nous nous attachons irrévocablement à votre digne personne en tant que notre Évêque légitime ; et nous déclarons solennellement désapprouver quiconque oserait blâmer l'excellente direction que vous savez donner à votre ministère épiscopal.

Daignez agréer, très-illustre Seigneur, le sincère attachement de nos cœurs et nous départir votre bénédiction.

Lettre de M. MAURICE à M. BORÉ, Supérieur Général.

Pasto, 29 avril 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait!...

Je suis tout confus d'avoir tant tardé à vous donner avis de la fidélité que j'avais mise à me conformer à l'ordre, que vous me donniez dans votre lettre du 29 septembre dernier, de quitter immédiatement notre maison de Guatemala pour me rendre à Popayan, et m'y placer sous la direction de M. Foing. Ne voulant pas, Monsieur et Très-Honoré Père, contrister en quoi que ce fût votre cœur paternel, et ayant le désir de me montrer enfant soumis et obéissant, aussitôt la réception de votre bonne lettre, qui ne m'arriva que dans la seconde moitié du mois de novembre, je me mis en devoir de prendre les dispositions de voyage; mais faute de bateau, qui souvent ne se rencontre point sur la ligne du *Pacifique* desservant Guatemala aux époques fixées par la Compagnie elle-même, je dus attendre pour m'embarquer jusqu'au 13 du mois de décembre, et grâce à six jours d'attente forcée à Panama, je ne pus arriver à Popayan que le 7 du mois de janvier. J'y fus reçu avec toutes les marques de la joie la plus sincère et du plus grand contentement de la part de tous nos chers Confrères, et surtout du bon M. Foing, qui déjà commençait à s'inquiéter à cause de mon retard.

Dès mon arrivée, M. Foing dispose de votre serviteur, et décide que je dois rejoindre à Pasto nos chers Confrères MM. Malézieux et Gougnon, qui étaient sortis de Popayan quelques jours seulement avant que j'y arrivasse, afin d'unir mes faibles travaux aux leurs dans l'œuvre du séminaire, qui allait s'ouvrir en cette ville. Malgré le

désir de me rendre le plus tôt possible à destination, une fièvre m'ayant retenu un mois à Popayan, je ne me mis en route que le 12 février, et le 23 du même mois, après un voyage bien pénible à travers la Cordillère, j'arrivai à Pasto quelques jours encore avant l'ouverture du Séminaire, laquelle n'eut lieu que le 1^{er} mars.

Depuis cette époque, M. Malézieux, notre cher Supérieur, M. Gougnon et votre pauvre serviteur ne cessent de faire tous leurs efforts pour s'aider le plus possible dans les deux séminaires confiés à notre sollicitude. L'un de ces séminaires, le *grand*, compte, comme déjà vous le savez, Monsieur et très-honoré Père, dix-huit élèves, et par conséquent égale en nombre celui de Popayan; l'autre, le *petit*, a trente-quatre élèves, nombre qui serait doublé et bien au delà, si notre local n'était pas si restreint et si peu accommodé aux besoins d'un séminaire, inconvénient qui, nous l'espérons, aura disparu dans un an ou deux au plus tard. Dieu bénit notre œuvre, et soutient les trois pauvres ouvriers qu'il a choisis pour travailler dans ce petit coin de sa vigne; sans cela ils seraient exposés à faiblir sous le poids du travail.

M. Malézieux vous disait, dans sa dernière lettre, que j'étais retenu au lit depuis plusieurs jours. Une fièvre, en effet, est-ce fatigue, ou effet du climat, je ne le sais, me mit pendant près de quatre semaines hors d'état de remplir mes fonctions. Mes Confrères ont fait pendant ce temps, je dirai presque plus qu'ils n'ont pu, pour suppléer à ce que j'étais incapable de faire. Depuis plusieurs jours, grâce à Dieu, j'ai pu reprendre mes occupations, et j'ai la confiance que le bon Dieu ne permettra pas de nouveau une nouvelle épreuve, qui impose aux Confrères qui demeurent en bonne santé de bien lourdes charges.

Permettez-moi, Monsieur et très-honoré Père, avant d'achever cette lettre, d'abord de recommander notre

œuvre et ses ouvriers à vos prières et saints-sacrifices; puis, bien qu'il ne m'appartienne pas de faire semblable demande, mais persuadé que trois Confrères sont incapables de s'acquitter de toutes les obligations qu'exige la direction des deux Séminaires, je prends la liberté d'unir ma demande de renfort à celles qui sont parties d'ici, et de cette province, en notre faveur.

J'espère, Monsieur et très-honoré Père, que vous daignerez recevoir avec bonté ces quelques lignes du dernier de vos enfants.

Au milieu de nos nombreux travaux nous vivons contents, dans la paix et l'union.

MM. Malézieux et Gougnon s'unissent à moi pour déposer à vos pieds l'hommage de notre amour filial et demander votre bénédiction.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très-honoré Père, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

E. MAURICE,

I. p. d. l. M.

*Lettre de M. MALÉZIEUX, Supérieur du Séminaire de Pasto,
à M. BORÉ, Supérieur général.*

Pasto, 3 juin 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction s'il vous plaît!

Voilà donc trois mois que nous travaillons à l'établissement, et à l'organisation de notre double Séminaire de

Pasto, ou, pour mieux dire, voilà trois mois que marche cette nouvelle fondation, expérimentant chaque jour, d'une manière plus palpable, les heureux effets de la protection d'en haut. Dès sa naissance cette maison a marché dans la plus complète conformité aux dispositions de nos directeurs, sauf les légères modifications qu'exige nécessairement la réunion du grand et du petit Séminaire, non-seulement dans le même local, mais encore sous la même direction. Et malgré cette réunion qui offre toujours de grands inconvénients, tout marche de la manière la plus satisfaisante, et quant aux élèves et quant aux directeurs. Les dispositions des élèves sont excellentes, et j'espère qu'avec le temps nous aurons à Pasto un grand Séminaire digne de ceux de France, surtout si nous pouvons bientôt, ce dont je ne doute pas, disposer d'un local capable de contenir tous les élèves qui se présenteront pour le petit. Déjà nos élèves, avec très-peu d'exercice, et sans avoir aucune notion de chant, ont exécuté à la cathédrale, aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte, la Messe du premier ton de Dumont, à la grande satisfaction de Monseigneur, du clergé et du peuple; et le jour de la Fête-Dieu, les deux Séminaires réunis ont chanté à la procession plusieurs motets au Saint-Sacrement, qui ont également laissé tout le monde satisfait et édifié. A quoi devons-nous attribuer tous ces heureux résultats? Uniquement, comme je le disais à M. le Visiteur, à la fidélité à se conformer à nos règles, malgré les faux préjugés qui trop souvent ont fait prendre des voies opposées. Pour moi, je ne puis m'empêcher de bénir le bon Dieu qui, malgré notre misère, veut bien se servir de nous, pour être les instruments de ses desseins de miséricorde sur ce pays.

Notre petite famille va bien aussi, et je n'ai également qu'à bénir le bon Dieu de l'union qui règne entre nous. La santé de M. Maurice est entièrement rétablie, quoique tou-

jours un peu délicate ; M. Gougnon, malgré la surcharge de travail qui pèse sur lui , et qui accablerait tout autre, est toujours fort et robuste ; quant à moi, le bon Dieu a permis que ma santé, un peu altérée par une année entière de fièvres, se rétablît à Pasto, de sorte que jusqu'ici j'ai pu vaquer sans entraves et d'une manière assez convenable à mes petites occupations.

Cependant, Monsieur et Très-Honoré Père, il faut avouer que si les choses marchent bien, étant trois comme nous sommes, elles marcheraient beaucoup mieux, si nous avions seulement deux Confrères de plus, ce qui ne ferait encore que cinq pour deux œuvres, qui en France, où il n'y a pas plus de travail, occuperaient au moins quatorze Confrères, sans parler des collaborateurs. Et, en vous disant, qu'en France il n'y a pas plus de travail qu'ici, je ne vous apprends rien de nouveau ; car vous aussi, Monsieur et Très-Honoré Père, vous avez travaillé à l'étranger, et vous connaissez par expérience toute la fausseté de cette opinion que partagent plusieurs de nos chers Confrères de France, qu'à l'étranger on n'a presque rien à faire, tandis que la vérité est qu'en Amérique, comme en Orient, un Confrère fait souvent l'office de quatre.

Quoi qu'il en soit, je ne me plains pas ; heureux au contraire de pouvoir faire quelque bien, je me remets entre vos mains pour que vous disposiez à votre gré de celui qui est dans les cœurs de Jésus et de Marie,

Votre fils obéissant,

J.-B. MALÉZIEUX,

I. d. p. d. l. C. d. l. M.

Au moment où j'allais mettre ma lettre au courrier, on m'apporte un journal de Bogata dans lequel je trouve la suivante relation de l'établissement du Séminaire de Pasto.

Relation d'un journal de Bogata.

« Je suis heureux de vous apprendre que Pasto jouit déjà d'un Collège séminaire dirigé par les Prêtres bien connus de Saint-Vincent de Paul.

« Le premier de ce mois de mars fut un jour d'allégresse pour tous les habitants de nos parages, sans exception aucune. Toutes les figures rayonnaient de la joie que goûtaient les cœurs en voyant de si douces espérances déjà réalisées : que désirait-on de plus en effet, sinon un établissement qui fût une plantureuse pépinière d'éducation pour notre intéressante jeunesse qu'il est si nécessaire d'orner de la science religieuse et morale ? Pour plus de clarté, je vais vous décrire cette fête à la fois civile et religieuse.

« Le 28 février dernier, à six heures du soir, les jeunes gens reçus étaient déjà réunis au Séminaire. Leur installation y était complète. A huit heures l'ébranlement général de toutes les cloches de la ville donna le signal de l'illumination. Aussitôt, pas une porte, ni balcon, ni fenêtre qui ne fût inondé de lumière. Deux orphéons, l'un venu spontanément d'Yacuanquer, village voisin, l'autre de l'endroit, faisaient entendre alternativement les magnifiques accords de leurs instruments retentissants. A chaque reprise, les exécutants rivalisaient d'émulation, et chacun cherchait à surpasser son rival, mais avec tant de convenance et de bonne humeur dans les deux camps, qu'on ne savait qu'admirer le plus ou l'harmonie des concerts ou le degré de civilisation de notre pays.

« Pendant que la musique jouait ainsi devant le Palais épis-

copal, la foule ne cessait de s'exclamer : « Vive l'Église catholique ! Vive son digne chef, le magnanime Pie IX ! Vive notre illustre Évêque ! Vivent les Prêtres dévoués de Saint-Vincent de Paul ! Vive l'éducation chrétienne ! »

« Ces vivats, articulés avec le plus vif enthousiasme et en même temps avec un religieux respect, étaient répercutés régulièrement par les voix de plus de cinq mille personnes qui remplissaient la grand'place et les rues voisines à l'entour de la cathédrale. Cette foule sympathique se transporta ensuite sans aucun désordre devant le Collège où étaient déjà installés les Séminaristes et leurs dignes Directeurs. Là se manifesta le même enthousiasme qui avait eu lieu près du Palais de Monseigneur. Monsieur le Supérieur eut la complaisance de se présenter au balcon entouré de ses élèves, pour y écouter les morceaux de choix qu'on exécutait à son honneur, et pour apprécier la satisfaction générale de ce nombreux public réuni pour le féliciter.

« Ensuite les deux orphéons, ayant fait entendre quelques-unes de leurs pièces à l'honneur de Monsieur le Vicaire général, parcoururent les rues de la ville en exécutant avec un ensemble parfait les plus belles marches de leur répertoire. Ainsi se termina cette magnifique soirée.

« Le lendemain, 1^{er} mars, grande solennité religieuse ; l'illustre Seigneur Restrepo, fondateur du Séminaire, officia pontificalement. Aux deux musiques d'instruments à vent de la veille, s'était joint l'orchestre d'instruments à corde de M. Angel Léon. La symphonie de ce dernier, habilement préparée, nous fit entendre une Messe en tout point digne d'une si grande solennité. Les deux orphéons remplissaient alternativement les intervalles de façon à ne rien laisser à désirer. Le brillant concours de tous ces Messieurs fut de pure bienveillance ; ils refusèrent toute rémunération, se disant trop heureux des témoignages de satisfaction qu'ils recevaient de leurs concitoyens.

« Dans la soirée on chanta un *Te Deum* pour rendre grâce au Tout-Puissant, source de tout bien. Le clergé se montra partout activement empressé à prendre part à la joie commune. Monseigneur a tout lieu d'être pleinement satisfait ; sa Grandeur voit ses désirs se réaliser pour le bien de l'Église et du pays. Notre illustre Prélat a été témoin de l'élan enthousiaste avec lequel ses diocésains l'ont félicité de son heureuse réussite. »

Puisse l'avenir correspondre à de si beaux commencements!

J.-B. MALÉZIEUX.

PROVINCE DU BRÉSIL ⁽¹⁾

Lettre de ma Sœur SAUGÈRE, Supérieure du collège de l'Immaculée Conception, à M. BORÉ, Supérieur général.

Rio de Janeiro, 11 février 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!...

Marie, notre bonne et tendre Mère, veut être honorée sous le titre de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur. Interrogée à ce sujet par la plus petite de ses enfants, qui, de son côté, osait lui faire des promesses en retour de sa condescendance, cette bonne Mère a daigné répondre de la manière la plus intelligible. Avec une bien juste confusion, mais avec une immense reconnaissance, j'entreprends ce récit, qui est le tribut promis à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur.

Ma Sœur Rose, âgée de vingt-sept ans, est née au Brésil. Depuis six ans, elle appartient à la famille de Saint-Vincent de Paul; mais il y a plus longtemps que nous la

(1) Plusieurs Confrères, qui se trouvaient à Rio de Janeiro à l'époque où a eu lieu la guérison extraordinaire racontée dans les deux lettres suivantes, nous ont assuré qu'il n'y a rien que de très-véridique dans tout ce qu'elles disent. Ces Confrères et toutes les personnes pieuses qui ont eu connaissance de ce fait sont unanimes à le proclamer miraculeux. Le médecin lui-même n'a pu s'empêcher de le reconnaître. Une autre guérison bien extraordinaire a eu lieu aussi dans la même Maison il y a plusieurs années, en faveur d'une autre Sœur malade, qui vit encore et se porte bien.

Les deux lettres qui suivent ont été écrites, l'une par ma Sœur Saugère, Supérieure du collège de l'Immaculée Conception, et l'autre par ma Sœur Hayden, qui a été l'objet de cette guérison.

connaissions et l'aimons, l'ayant eue au nombre de nos élèves lorsqu'elle n'avait encore que dix ans.

Cette chère petite Sœur souffrait de la moelle épinière depuis plus de deux ans; mais ce ne fut que vers la fin de l'année dernière que les médecins reconnurent la maladie. Elle commença par une ozène, qui vraisemblablement lui corrompit le sang. Elle s'étendait du nez à la gorge, et, à cause de l'odeur fétide qu'elle exhalait, cette partie lui semblait corrompue. Le mal, qui allait toujours en augmentant, avait dès lors réduit notre chère Sœur au plus pitoyable état. Le siège du mal était dans la tête, qui *lui semblait comprimée dans un étau de fer, à partir de la nuque, et devenir parfois excessivement grosse et lourde.*

Effrayé des progrès de la maladie, le médecin demanda une consultation qui se fit en décembre, et ne laissa aucun doute sur la gravité du mal. Le premier médecin, parent de notre chère Sœur et ami de sa famille, ne put cacher qu'il ne conservait plus aucune espérance et présentait un dénouement fatal. Le docteur consulté, qui continua ses soins à la malade, dit que, malgré la gravité du cas, il comptait sur la jeunesse de la Sœur, espérant qu'elle favoriserait le traitement. Outre les remèdes internes, des frictions, un vésicatoire, vingt-quatre ventouses chargées furent successivement appliquées à l'épine dorsale, sans compter près de cent ventouses sèches.

Au commencement de janvier, ma Sœur Rose perdit tout à fait l'usage de ses jambes, qui étaient presque insensibles et toujours glacées. Désormais, les deux plus fortes de nos Sœurs durent la porter à la chapelle pour la Sainte-Communion. Elle passait ses journées à l'infirmierie, clouée sur un fauteuil, ayant devant elle un petit banc et des coussins pour point d'appui, le mal empêchant toute autre position.

A l'avant-dernière de ses visites, le médecin répondit à

mes pressantes questions sur l'état de la malade : « Je ne trouve pas le mal aggravé, continuons les remèdes et espérons. » Aux doutes que je semblais émettre à ce sujet, il me confessa ingénument que le Bon Dieu seul en avait le secret ; mais que, si elle ne guérissait pas, nous aurions la douleur de la voir entièrement paralysée, et, ce qui est pire, aliénée...

C'est la triste perspective qui nous restait, lorsque mademoiselle Rose Hayden, fervente zélatrice de l'œuvre de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, et unique sœur de notre malade, me proposa de demander sa guérison par une neuvaine à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur. Ma réponse textuelle fut celle-ci : « Oui, mon enfant, oui, assurément. Et si Notre-Dame-du-Sacré-Cœur guérit ma Sœur Rose, ce me sera une preuve qu'elle veut être honorée sous ce titre, et je lui promets de faire la relation du fait, d'en garantir l'authenticité par ma signature, et de l'envoyer pour être publiée dans ses annales. »

Telle fut la proposition, je dirais presque le défi que j'osai faire à notre Mère. Elle, toujours bonne et condescendante envers ses enfants, ne se fâcha point de ma témérité ; au contraire, elle daigna agréer la proposition et y répondit par un prodige.

Mademoiselle Rose, qui est toute dévouée à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, enchantée de la promesse qu'elle avait entendue de ma bouche, me dit : « Ma Mère, faites attention, je prends note du fait. »

Nous convinmes que la neuvaine commencerait le 24 janvier, et ainsi se terminerait le 1^{er} février. Afin d'en assurer le succès qu'elle envisageait comme une nouvelle gloire pour notre Mère, mademoiselle Rose résolut de ne rien épargner : 1^o Elle fit un appel à tous les Associés de l'œuvre, pour qu'ils demandassent la guérison d'une personne victime d'une cruelle maladie ; elle ne la nommait pas ;

2° elle écrivit sa requête, qu'elle mit dans les mains du Petit-Jésus, qui est devant la statue de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, et qui ainsi semblait la montrer à sa Mère. Il est probable que le nom de ma Sœur Rose fut inscrit dans ce document, où il pouvait figurer sans inconvénient ; 3° enfin, le diadème de Notre-Dame fut envoyé à la malade qui le conserva sous ses yeux, à l'infirmérie, tout le temps de la neuvaine.

Chacun faisait cette neuvaine chez soi, à sa dévotion. Mademoiselle Rose, avec sa Mère et une vingtaine d'enfants auxquelles elle apprend à connaître le Bon-Dieu, la firent dans l'oratoire qu'elle a fait consacrer, chez elle, à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, le premier et unique, je pense, qui soit sous ce vocable au Brésil. Chez nous, les enfants firent leur neuvaine dans leurs classes respectives, et les Sœurs à la chapelle.

Notre petite malade se fût estimée bien heureuse d'aller vers le Bon-Dieu ; mais, en fille soumise, elle se résignait à la guérison que je désirais, et répondait à celles de nos Sœurs qui semblaient envier son bonheur, et déjà lui donnaient des commissions pour le Ciel : « Ma Sœur ne veut pas que je meure encore ; elle veut que je demande ma guérison. »

Elle la demanda en effet, et, les premiers jours de la neuvaine, elle lui semblait assurée. Déjà elle faisait ses plans ; car elle voulait me surprendre, me disait-elle. Se trouvant guérie tout à coup, elle surmonterait son émotion et n'en dirait rien ; puis, se trouvant seule, elle courrait se cacher dans notre cabinet, où elle jouirait de ma surprise, pendant que nos Sœurs la chercheraient dans toute la maison, etc.

Le 29 janvier, la confiance de notre chère malade commença à s'ébranler, et, le 1^{er} février, elle avait perdu tout espoir, vu l'augmentation de ses souffrances. Pour moi, lorsque, le 2 février, après la Sainte-Communion, je vis no-

tre chère petite Sœur emportée, par ses deux charitables aides, en la manière accoutumée, je conclus que le Bon Dieu voulait qu'elle se sanctifiât par la souffrance, et j'inclinai ma volonté à la sienne, toujours sainte et adorable. Lorsque j'abordai notre petite malade, elle me dit, en souriant : « Vous voyez, ma Sœur, que Notre-Seigneur ne veut pas me guérir ; il veut que je lui fasse compagnie sur la croix. Hé bien ! de nouveau, je viens de me donner toute à lui par les mains de Marie ; suppliant cette bonne Mère de m'obtenir de son divin Fils la grâce de bien faire sa sainte volonté, à la vie et à la mort. »

La journée fut très-douloureuse ; la malade souffrit surtout de la tête et de l'estomac. Elle ne mangea presque pas, et s'excusa sur ce que la mauvaise odeur qu'elle sentait ordinairement la dégoûtait de la viande, qu'elle lui faisait paraître corrompue. Le froid des parties inférieures, ordinairement glacées, montait ce jour-là jusqu'à la ceinture, malgré la sueur abondante qui lui baignait le corps. Raisons pour lesquelles on coucha ma Sœur Rose plus tôt que de coutume. Depuis longtemps, elle ne s'endormait que vers une heure du matin et dormait fort peu. Ce soir-là, 2 février, ma chère compagne s'endort de neuf à dix heures, pour ne se réveiller que le lendemain au son de la cloche qui réveille la Communauté à quatre heures. Grand est son étonnement d'avoir si bien dormi ; mais le sommeil appesantit ses yeux, et elle se rendort sans autre réflexion. A six heures, l'une de nos Sœurs entre à l'infirmerie ; elle croit entendre gémir la malade et lui demande si elle veut quelque chose ; celle-ci remercie et dit qu'elle n'a que besoin de dormir. La Sœur se retire, et ma Sœur Rose, se retournant pour continuer son somme, est entièrement réveillée. Saisie d'étonnement de la facilité avec laquelle elle se meut, elle, dont la nuque et le dos étaient, selon son expression, roides comme du fer, elle recueille ses souvenirs, in-

terroge chacune des parties malades, et ne sent plus rien, rien qu'un bien-être général. Elle se dit : « Mon Dieu ! serais-je guérie ? » Puis elle s'assied sur le lit, essaie de se glisser jusqu'à terre, puis, sentant le plancher sous ses pieds et ses jambes fermes, elle fait deux ou trois pas sans appui. Alors, transportée de joie, elle se met à genoux, se prosterne même sans aucune difficulté. Mais, tout à coup, craignant de se tromper ou de faire quelque imprudence, elle se remet précipitamment au lit, comme pour y cacher son bonheur, dont elle veut me faire le premier témoin.

La Communauté, qui dans le même moment assistait à la Sainte-Messe, descendit peu après de la chapelle au réfectoire. Dès que ma Sœur Rose n'entend plus personne en haut, elle saute de son lit, se jette à genoux, pour faire sa première prière, remercier le Seigneur, lui demander sa bénédiction et s'offrir de nouveau à sa divine Majesté. Puis, s'habillant en toute hâte, elle court se cacher dans notre cabinet... A peine est-elle sortie de l'infirmerie, qu'on lui apporte son déjeuner. Étonnée de ne pas la trouver, la Sœur infirmière l'appelle, la cherche et vient enfin me demander où j'ai fait partir la malade. Ne comprenant rien à cette question, je répons qu'elle est à l'infirmerie, vers laquelle je me dirige. La Sœur infirmière m'assure alors que je l'y chercherais vainement, vu que même ses vêtements n'y sont plus.

Ce mot est pour moi un trait de lumière ; saisie d'émotion, je m'écrie : « Alors elle est guérie ! Venez, nos Sœurs, venez ; elle sera dans notre cabinet. » Et nous courons... Arrivée à la porte, je tremble et hésite pour l'ouvrir. N'aurai-je pas une immense déception?... Mais voilà qu'elle s'ouvre brusquement devant moi, et ma chère petite compagne est dans mes bras, riant, sautant comme une enfant, et me répétant sur tous les tons : « Je suis guérie, ma Sœur, je suis guérie !!! » Moi, pleurant et tremblant

d'émotion : « Est-ce bien vrai ? Ne vous trompez-vous pas ? — Oh ! non, ma Sœur, voyez plutôt. » Et la gymnastique de ces jambes inertes la veille encore, et la souplesse de tout ce corps, me donnaient une réponse sans réplique. Oh ! mon Dieu ! Quelle joie ! Je ne savais où j'en étais et j'eusse voulu la faire partager immédiatement à tout le monde, cette joie si grande ! Que ne pouvais-je voler auprès de la bonne mère, de la pieuse sœur de ma chère petite compagne !... Et nos Sœurs... Et les enfants... Puis, m'adressant aux deux Sœurs qui étaient là, muettes d'émotion, partageant ma surprise : « Je vous en prie, au plus vite, faites monter nos Sœurs à la chambre de communauté ; toutefois, ne dites rien du prodige. » Mais comment contenir de telles émotions ? Nos Sœurs furent fidèles à la consigne ; cependant leur air affairé, le ton pressant de l'invitation trahissait un secret que tout le monde demandait. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui est arrivé ?... Moi, n'y tenant plus, je fais apparaître ma Sœur Rose, dès que cinq ou six de nos Sœurs sont là. Alors, commence une scène tout à fait indescriptible. A la vue de ma Sœur Rose, on rit, on pleure, on s'embrasse, on court à la chapelle remercier le bon Dieu ; puis on revient encore pour jouir de la surprise de nos Sœurs qui viennent de l'extrémité de la maison et arrivent les dernières. De ce nombre est ma Sœur Geneviève, qui, douée d'une force peu commune, avait l'avantage d'aider à porter notre petite infirme à la chapelle.

En la voyant si ferme sur ses pieds, elle est d'abord interdite, puis, dans un transport irréfléchi, elle saisit ma Sœur Rose dans ses bras, l'enlève comme une plume, puis la jette à genoux pour s'assurer, dit-elle, de la guérison...

Tout ceci, on le comprend, ne se pouvait faire en silence ; chacune enchérissant sur les exclamations de sa voisine pour exprimer plus énergiquement son admiration. A un moment donné, il arriva que le diapason de cet

étrange concert prit un développement qui jeta l'alarme parmi nos chères petites orphelines, quelques-unes l'ayant entendu de loin. Elles se demandèrent si ma Sœur Rose n'avait pas une attaque ou si elle n'était pas morte déjà.

Peu après, un coup de cloche, qui réunit en une même salle toutes les enfants de la maison, calma les alarmes et répandit l'allégresse dans tous ces jeunes cœurs. Bientôt elles sont là plus de deux cents, demandant elles aussi le sujet d'une réunion si extraordinaire. L'apparition de notre chère et heureuse petite Sœur fut une réponse dont les chères enfants comprirent toute l'éloquence.

A sa vue, quel délicieux saisissement ! On entonne le *Magnificat* qui est chanté plus du cœur que de la voix, celle-ci se ressentant de l'émotion générale. Déjà, chacune de nos Sœurs était allée à la chapelle épancher le trop plein de son cœur aux pieds de Jésus et de sa Mère Immaculée. Comment lui dire notre gratitude pour ce nouveau bienfait, gage de ses maternelles complaisances ?

En ce jour d'allégresse, les enfants ne parlent plus que de ce qu'elles appellent un *grand miracle*. L'hymne de la reconnaissance est dans toutes les bouches, dans tous les cœurs... Devant toutes les statues de Marie, nombreuses dans la maison, des cierges sont allumés. Bientôt une espèce de pèlerinage s'organise. Il commence au petit ouvroir, qui possède une belle statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il fait sa seconde station à l'infirmerie d'où l'on a immédiatement fait disparaître fauteuils, coussins, etc., pour installer Notre-Dame du Sacré-Cœur sur un autel improvisé qui devient presque une chapelle ardente.

Le parcours de ce nouveau pèlerinage est de cent mètres environ ; nos enfants les plus jeunes et les plus légères suivent la procession avec recueillement, récitant le chapelet à haute voix.

La dernière station se fit à la chapelle, où, après le cha-

pelet, on chanta à Marie tout ce qu'on savait en son honneur de plus beau, de plus affectueux.

C'est avec un entrain sans précédent que même les plus petites faisaient résonner la strophe suivante dont la traduction est facile :

O Coração de Maria!
Fonte de divino amor,
Fonte de doce alegria,
Celebramos teu louvor.

J'avais une première et bien pressante dette à payer à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Je lui avais promis que, si elle guérissait ma chère compagne, j'irais immédiatement, avec celle-ci, m'agenouiller dans l'oratoire qu'elle possède chez M^{me} et M^{lle} Hayden, mère et sœur de notre chère petite privilégiée. Du reste, pouvais-je retarder plus longtemps le bonheur de la mère et de la fille? Moi-même, n'avais-je pas un immense besoin d'épancher mon âme, de publier une faveur qui me semblait comme un regard bienveillant de Marie, un gage de sa maternelle protection sur cette maison, cette terre que nous aimons, et qui, infectée par de mauvaises doctrines, déjà a produit des épines bien douloureuses au cœur de l'Église notre Mère?

Ce point de vue si consolant a été saisi par des yeux plus clairvoyants que les miens. De la bouche d'un Évêque, confesseur de la foi, j'ai entendu cette réflexion : « Une telle grâce n'est pas un fait simplement personnel, isolé ; non. Il est pour nous tous une garantie que notre pauvre Brésil est encore cher à Jésus, qui ne l'a pas rejeté de son cœur. »

Malgré les précédentes dispositions, ce fut notre maison centrale qui reçut notre première visite. Notre respectable Sœur visitatrice devait naturellement être la première à partager notre bonheur. Grande et générale fut l'allé-

gresse dans toute la maison. Ma Sœur Rose, à qui elle rappelle de précieux souvenirs, s'échappa un instant pour aller au séminaire se prosterner aux pieds de la statue de Marie; celle-là même qui fut témoin de ses premiers pas dans la famille de Saint-Vincent.

Nous arrivons enfin chez M^{me}. Hayden, femme forte et si éminemment chrétienne que plusieurs fois déjà elle a protesté à Notre-Seigneur être prête à tous les sacrifices qu'il pourrait exiger de son amour maternel; néanmoins après lui avoir dit: « Mon Dieu, prenez-moi et guérissez ma fille... »

Nous ayant vainement attendues la veille, fête de la Purification, qui, dans sa pensée et la nôtre, devait être le jour du prodige, si le Seigneur daignait l'opérer, cette grande âme, qui espère lorsque tout le monde a cessé d'espérer, va se réfugier aux pieds de Marie, où elle demeure jusqu'à une heure du matin, lui répétant cette unique et bien simple prière qui devait être exaucée à la lettre: « Ma bonne Mère, je vous demande cette grâce: que ma pauvre fille dorme bien cette nuit et que demain elle se réveille guérie!... »

Cette bien chère compagne a été si spontanément et entièrement guérie que, sans l'ombre d'inconvénient, elle a marché les trois jours suivants plus peut-être qu'elle ne l'avait fait pendant les trois années précédentes.

Toute douleur a disparu de l'épine qui a repris sa forme naturelle, de la gorge, de la tête, etc. Elle est aussi délivrée de cette odeur fétide qui l'incommodait depuis plus de deux ans. Enfin, qu'on me permette de semblables détails: hier, premier jour de carême, elle a dîné de fort bon appétit avec de la morue et des lentilles, n'ayant plus d'autre besoin que celui d'une portion copieuse. Au réfectoire, notre chère Sœur a repris sa semaine de lecture, ce que depuis plus de deux ans elle n'avait pu faire, etc.

En déposant ce tribut de ma reconnaissance aux pieds

de notre Mère Immaculée, qui a daigné descendre jusqu'à nous et marquer sa présence par un prodige, j'ose répéter : La bonne Marie, notre douce Mère, veut être invoquée comme Notre-Dame du Sacré-Cœur !!!

S^r SAUGÈRE,

I. f. d. L. C. s. d. p. M.

Rio de Janeiro, Collège de l'Immaculée Conception,
le 10 février 1875.

Lettre de ma Sœur HAYDEN à M. BORÉ, Supérieur général.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Veillez permettre à la dernière de vos filles de venir épancher dans votre cœur paternel le sentiment de reconnaissance dont le sien se trouve rempli envers la maternelle bonté de celle qu'on nomme si justement l'Espérance des désespérés, et qui a bien voulu abaisser, sur votre pauvre fille, un regard de compassion. Oui, mon très-honoré Père, la toute bonne Marie a daigné prouver sa puissance sur celle qui vous écrit et qui ne sait comment assez lui témoigner sa reconnaissance.

Permettez-moi, mon très-honoré Père, de vous donner quelques détails sur la maladie dont je viens d'être guérie subitement par notre bonne et Immaculée Mère.

Pendant le mois de septembre 1872 j'eus un rhume, et depuis lors j'ai toujours senti une très-mauvaise odeur qui me semblait venir de la tête, et en même temps je ren-

dais par le nez comme de la matière. Ceci, quelque temps après, descendit à la gorge et la mauvaise odeur continua toujours. J'avais toujours la gorge sèche, serrée; j'éprouvais de grandes douleurs, j'avais de la peine à parler, avaler, et la respiration était toujours gênée. Ma tête devenait si lourde que je ne pouvais plus la tenir levée; ensuite j'ai eu des douleurs si aiguës qu'il me semblait que la tête allait se partager; j'avais comme un cercle de fer qui la serrait; d'autres fois, elle paraissait grossir et remplir l'appartement où je me trouvais. La nuit, je croyais voir toujours quelqu'un autour du lit; enfin, je ne dormais presque plus, et si je m'endormais, c'était pour me réveiller bientôt, épouvantée par des rêves effrayants et affreux. Les douleurs de tête portaient de la nuque; il me coûtait beaucoup de tenir les yeux ouverts; je commençai à avoir un grand dégoût pour la nourriture, pour la viande surtout. Je suis devenue si faible que je ne pouvais presque plus marcher ni lever les bras; pendant quelque temps j'ai beaucoup souffert d'une douleur au côté gauche et dans l'estomac. Après avoir mangé, j'éprouvais comme une agonie qui m'occasionnait une grande souffrance: c'était un poids, un abattement inexplicable. Je ne pouvais mouvoir les jambes qu'avec une grande difficulté; quand je montais les escaliers j'arrivais toujours en haut épuisée de fatigue. Je commençais à perdre la mémoire, enfin je me sentais mourir peu à peu.

Ces symptômes apparurent successivement et je me trouvai dans cet état vers le milieu de l'année passée (1874); le médecin déclara alors que j'avais une anémie, et ordonna des dépuratifs et des fortifiants. Pendant huit jours je parus aller mieux, mais bientôt après je retombai dans un tel état de faiblesse qu'il m'était presque impossible de marcher; mes jambes étaient comme attachées, les pieds lourds et insensibles, ainsi que les bras; je ne pouvais plus

couper la viande ni le pain à table, c'était une de nos Sœurs qui me rendait ce service ; le moindre mouvement me faisait tout de suite sentir dans le dos, il fallait me soutenir toujours avec les mains. Au commencement de décembre, le médecin constata que l'épine dorsale était atteinte, et que le siège du mal était surtout dans la tête et provenait de l'impureté du sang ; il fit des ordonnances et revint quelques jours après. Me trouvant plus mal, il demanda un autre médecin ; celui-ci déclara que le cas, sans être désespéré, était très-grave. Ils firent de nouvelles ordonnances et, le 1^{er} janvier, on me mit un petit vésicatoire entre les épaules, mais il ne fit aucun effet.

Nos Sœurs entraient en retraite ce même jour, et j'avais obtenu de la faire aussi, malgré mon état de souffrance ; je me suis traînée jusqu'à la salle des exercices, en me tenant aux murs ; j'étais très-fatiguée en revenant ; le lendemain j'ai gardé le lit presque toute la journée. Le 3, je me suis rendue pour l'instruction du matin, mais je suis revenue si épuisée que je ne pouvais plus me tenir, j'avais les jambes entièrement prises et froides. Depuis lors je ne sortais de l'infirmerie que pour aller à la chapelle faire la sainte Communion, portée sur une chaise par deux de nos Sœurs les plus fortes, et, quoique je sois petite et maigre, j'étais si lourde qu'elles avaient beaucoup de peine à me soulever. Ma position habituelle était de rester courbée sur un petit banc qu'on avait mis devant le fauteuil et soutenue par des oreillers ; je ne savais comment tenir ma tête, le moindre bruit m'incommodait. Le 9 janvier, ma Sœur, me trouvant plus fatiguée, fit venir le médecin qui ordonna vingt-quatre ventouses chargées et des frictions. Au bout de six jours il fit continuer les ventouses sèches et faire d'autres frictions, mais je ne me trouvai guère mieux.

Ma mère et ma sœur venaient me voir quelquefois. Voyant le peu d'effet que produisaient les remèdes, ma

sœur demanda à ma Sœur Supérieure de faire une neuvaine à la Très-Sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont elle est la zélatrice à Rio, ayant chez elle un oratoire où cette bonne Mère est honorée sous ce titre.

Elle commença la neuvaine le 24 janvier, demanda des prières à tous les associés, sans dire quelle était la personne en question, et m'envoya la couronne de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Les premiers jours, j'avais comme une certitude que je serais guérie; mais, depuis le 29, sixième jour de la neuvaine, je me sentais bien plus malade; le médecin paraissait inquiet et promit de revenir plus tôt que d'habitude. Les jours suivants, 30, 31 janvier, 1^{er} et 2 février, je continuai à souffrir beaucoup de l'estomac, je ne pouvais rien prendre sans éprouver de grandes douleurs. Le 1^{er} février j'eus un mal de tête si violent que je priai la Sœur qui me soignait de me mettre dans le lit le plus vite possible; le lendemain nos Sœurs me trouvèrent très-abattue; le soir, en me couchant, j'avais encore mal à la tête, et le froid avait gagné presque tout le corps, et j'étais, comme toujours, baignée de sueur. J'avais perdu tout espoir de guérison et je m'étais entièrement soumise à la sainte volonté de Dieu, résignée à porter ma croix jusqu'au bout, et pour cela je m'étais donnée sans réserve à ma bonne Mère, la priant de présenter mon sacrifice au Sacré-Cœur de Jésus.

Vers dix heures du soir, je me suis endormie contre l'habitude pour ne me réveiller qu'à quatre heures du matin, au son de la cloche du lever. J'étais étonnée de pouvoir me tourner si facilement sur le côté, car jusqu'alors j'étais toujours couchée sur le dos. Sentant encore le besoin de dormir, je restai tranquille jusqu'à près de six heures. Nos Sœurs étant à la sainte Messe, je voulus essayer si je pou-

vais marcher, je me sentais les jambes si dégagées ! Je mets tout doucement le pied par terre, je le sens ferme, je fais trois pas sans m'appuyer, je me mets à genoux, je baise la terre, je ne sens plus aucune douleur, seulement une légère crampe à la jambe droite en descendant du lit, je me mets à genoux pour réciter le Souvenez-vous de Notre-Dame du Sacré-Cœur ; je ne savais que penser en me sentant si bien portante, je me croyais le jouet d'une illusion. Je me recouchai bien vite et j'attendis, pour me lever de nouveau, que la Messe fût achevée et qu'il n'y eût personne présent ; je craignais que quelqu'un ne me trouvât debout, car je tenais à ce que ma Sœur fût la première témoin de mon bonheur. Quand toutes nos Sœurs furent descendues au réfectoire je sautai du lit, je fis les premiers actes, je m'habillai le plus vite possible et je courus m'enfermer dans le cabinet de ma Sœur, n'ayant pu entrer dans la chapelle, car il y avait du monde sur le passage. Là j'ai encore remercié le bon Dieu, me mettant à genoux et me relevant sans éprouver aucune gêne. Pendant ce temps la bonne Sœur infirmière, étant montée m'apporter le déjeuner, ne savait que penser de ne pas me trouver dans le lit ; elle me cherche partout, enfin elle se décide à demander à ma Sœur si elle m'avait changée de chambre. Ma Sœur lui dit que non, que je suis toujours à l'infirmerie, et monte pour s'en assurer par elle-même ; mais quand on lui dit que mes habits ni ma cornette n'y sont plus, tout de suite elle a compris que je devais être guérie. Comme je lui disais quelquefois que, si la Sainte Vierge me guérissait, j'irais lui faire une surprise, elle se rend à son cabinet suivie de deux de nos Sœurs. Quand j'ai vu qu'elles approchaient, j'ai ouvert la porte et je me suis présentée. Ce fut une scène impossible à décrire : nos Sœurs pleuraient, couraient à la chapelle, m'embrassaient, me faisaient tourner de tous les côtés ; la plus forte me prit par les bras, me souleva et me

jeta à terre, pour voir, disait-elle, si j'étais bien guérie. On me fit déjeuner avec un biftek que je coupai moi-même, et ma Sœur me conduisit tout de suite à la Maison centrale, où notre respectable Sœur Visitatrice fut heureuse de partager notre bonheur. Ce jour-là et les deux jours suivants, j'ai marché presque toute la journée, pourtant je n'ai ressenti aucune fatigue ; seulement, comme je ne marchais pas depuis longtemps, j'avais la plante des pieds qui me faisait mal. Le 6, ma Sœur a fait inviter quelques anciennes élèves, Enfants de Marie, pour assister à une Messe d'action de grâces : peut-être une quarantaine de personnes sont venues.

Ce qui me prouve surtout ma guérison, c'est la force que je ressens dans les bras ; jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas eu le moindre mal de tête, l'appétit est revenu, je dors bien, je respire avec la plus grande facilité. J'ai repris immédiatement ma semaine de prières, ce que je ne pouvais faire depuis peut-être deux ans. Maintenant tout ce que je demande à la Très-Sainte Vierge, c'est de me faire la grâce d'employer la santé qu'elle m'a rendue à travailler à la plus grande gloire de Dieu et à la sienne, en cherchant à me rendre moins indigne de ma sainte vocation, pour laquelle cependant je donnerais ma vie. Je prie aussi cette bonne Mère d'acquitter pour moi la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers nos Sœurs ; leur dévouement ne m'était pas inconnu, car, depuis bientôt six ans que j'ai le bonheur d'être en communauté, j'ai eu l'occasion de l'apprécier bien des fois ; quand on est soi-même l'objet de tant de sollicitudes, on le sent plus vivement encore. Je me propose, avec l'aide de Dieu, de leur prouver ma gratitude par mon obéissance et entière soumission à Celle qui tient pour nous la place de Dieu lui-même, et par déférence et cordialité cherchant à leur rendre tous les petits services qui seront en mon pouvoir ; surtout en travaillant à devenir

une Fille de la Charité selon le cœur de Saint-Vincent.

Je vous prie, mon Très-Honoré Père, d'excuser la longueur de cette lettre; mais mon cœur avait besoin de laisser déborder le bonheur dont il était plein, et j'ose espérer votre paternelle indulgence.

J'ai l'honneur d'être, mon Très-Honoré Père,

Votre très-humble et très-obéissante fille,

SOEUR ROSE HAYDEN,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

P. S. Mon Père, veuillez me pardonner ce renvoi, mais j'oubliais de vous dire une chose essentielle, c'est que depuis le jour où notre bonne Mère m'a fait sentir l'effet de sa puissance, je sens dans mon âme une paix, un bonheur, enfin quelque chose qui semble venir du Ciel, et que je n'ai jamais éprouvé. Oh ! Marie, qu'elle est bonne ! Je puis le dire par expérience, son pouvoir égale sa bonté.

PROVINCE
DE LA
RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Buenos-Ayres, Maison Saint-Vincent, 12 mars 1875.

Lettre de M. LEMESLE à M. W., à Paris.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu avec plaisir les quelques lignes que vous avez bien voulu m'envoyer dans la lettre de M. Duchemin. J'aurais voulu répondre immédiatement à votre amabilité, mais j'ai dû attendre ce courrier pour vous écrire.

Les journaux vous ont probablement appris, cher Confrère, que nous avons eu à Buenos-Ayres une seconde édition de la Commune de Paris, le 28 février dernier. Les enfants de Saint-Vincent n'ont pas été jugés dignes de souffrir, dans cette circonstance, pour le nom de Jésus-Christ. Voici quelle a été l'origine et l'occasion de cette manifestation anti-religieuse. M^{gr} l'Archevêque a voulu restituer aux Pères jésuites l'église de Saint-Ignace, bâtie autrefois par leurs Confrères. Aussitôt la Presse s'est émue, et, comme si elle avait obéi à un mot d'ordre, elle s'est mise en campagne contre les Jésuites et le jésuitisme; elle a protesté contre la mesure de l'Archevêque et provoqué des protestations dans les clubs contre une pastorale que le prélat a cru devoir

publier à cette occasion. L'Internationale, dont un bon nombre de membres chassés de l'Europe sont venus se réfugier ici, l'Internationale, dis-je, favorisée par une partie des loges maçonniques, s'est empressée de profiter d'une si belle occasion pour en finir avec l'Église et avec le Président de la République à Buenos-Ayres. On devait massacrer le Président, l'Archevêque, tous les religieux et tous les prêtres que l'on pourrait trouver, puis brûler tous les couvents, toutes les églises, excepté quatre : tel était le but de l'Internationale. Le secrétaire de cette secte abominable avait à l'avance indiqué nettement les moyens d'atteindre cette fin.

Ces misérables se proposaient d'exécuter leur plan avec d'autant plus d'assurance qu'ils croyaient pouvoir compter, dans cette circonstance, sur l'inaction de la police. Le gouvernement provincial, désireux, dit-on, de chasser les Jésuites pour s'emparer de leur magnifique collège afin d'en faire un hôpital militaire, avait autorisé une manifestation contre la Pastorale de l'Archevêque ; la police devait laisser faire.

Le dimanche 25 février, une foule immense s'était réunie au théâtre des Variétés pour prendre part à la manifestation. A la suite de la séance, cette tourbe cosmopolite, excitée par la musique et par les diatribes des orateurs du club, se rend à l'archevêché en criant : « A bas l'Archevêque ! à bas les Jésuites ! » Les appartements du rez-de-chaussée furent pillés. On brisa les chaises, les meubles, etc. Heureusement l'Archevêque était en visite pastorale. Le chef de police (un franc-maçon, n° 33) voulut haranguer le peuple et le contenir, je crois qu'il eût mieux fait de le faire mitrailler. De l'archevêché la foule se porte au collège Salvador des Pères jésuites, qui était à peine terminé : la rentrée devait avoir lieu le lendemain. On mit le feu à ce magnifique établissement, qui a été en-

tièrement consumé par les flammes; huit Pères jésuites furent blessés, mais ils purent s'évader et échapper à la mort, grâce au courage de plusieurs hommes dévoués. On voulait encore brûler le collège de Saint-Joseph, dirigé par des prêtres basques de Notre-Dame de Bétharram, mais la police sut retrouver sa vigueur et arrêter ces incendiaires.

Enfin le gouvernement national, voyant la tournure des affaires, envoya la troupe de ligne qui dispersa cette vile populace comme par enchantement. Les soldats gardèrent les couvents et les églises, et on n'a eu depuis aucun malheur à déplorer.

Le Président de la République nous députa trois messieurs pour nous demander si nous désirions du secours pour nous et pour nos Sœurs. Nous l'acceptâmes avec reconnaissance. On était venu nous avertir, de plusieurs côtés et à diverses reprises, que l'on devait venir nous tuer et brûler notre maison, parce que les uns nous prenaient pour de véritables Jésuites; d'autres, sachant que nous étions Lazaristes, disaient néanmoins que nous n'étions que des Jésuites déguisés. Mais on en voulait surtout à la maison de nos Sœurs, située vis-à-vis de la nôtre; on disait que les plus riches filles de Buenos-Ayres étaient dans ce couvent, etc. D'un autre côté, le consul de France alla trouver le chef de police et lui demanda s'il pouvait nous protéger efficacement; dans le cas contraire, il se chargeait lui-même de nous protéger. Le ministre d'Angleterre alla chercher lui-même, pour les faire revenir dans leur couvent, des religieuses irlandaises, qui avaient fui à l'approche du danger, et il déclara au gouvernement Argentin qu'il allait faire débarquer des troupes anglaises si l'ordre ne se rétablissait pas autour de ses nationaux.

Le lendemain, les chambres se sont réunies et ont déclaré la province de Buenos-Ayres en état de siège. Le sénat,

dans une délibération magnifique, a manifesté son indignation et protesté contre la mollesse du gouvernement provincial : le chef de police a été mis de côté ; le peuple Argentin, qui n'a pas pris part à ces horreurs, est profondément humilié et rempli d'indignation. On attribue ces crimes aux aventuriers espagnols et italiens qui sont nombreux dans le pays. Ces forfaits ont tellement indigné la population honnête que personne ne veut avoir pris part en aucune manière à la manifestation ; tout le monde se lave les mains ; les sociétés secrètes nient leur existence, ou proclament à l'envi leur innocence. Cependant, si je ne me trompe, on enseigne en philosophie qu'il n'y a pas d'effet sans cause ; et d'ailleurs on a vu sur la personne des criminels les emblèmes de leur société. Nous pouvons affirmer que les maçons français de Buenos-Ayres n'ont pas fait cause commune, dans cette circonstance, avec les loges italiennes et espagnoles.

On a fait de nombreuses arrestations, établi un tribunal spécial pour juger les auteurs de ces crimes, et il y a tout lieu de croire que ce système de sévérité inspirera quelque crainte à ces brigands.

Voilà un petit abrégé de l'histoire de la Commune de Buenos-Ayres. Quoique le quartier que nous habitons ne jouisse pas d'une excellente réputation, nous n'y sommes jamais insultés, et dans cette circonstance on nous a donné des preuves d'un grand dévouement et d'une grande affection.

Un orateur du quartier, pérorant au milieu de l'assemblée qui déblatérerait contre les Jésuites : « Les Jésuites, à la bonne heure... mais les Pères français sont des hommes... parbleu ! des hommes comme vous et moi. Mais les Jésuites, ce n'est pas la même chose... et puis les Pères français nous marient pour rien et reçoivent gratuitement nos enfants dans leurs collèges, sans compter qu'ils donnent beau-

coup d'argent aux pauvres de notre quartier, qu'ils vont voir les malades... tout cela est à considérer, mes amis... »

Vous le voyez, cher Confrère, Dieu n'a pas permis aux méchants de réaliser tous leurs desseins contre l'Église et contre ses ministres. Mais nous croyons que les Pères Jésuites devront quitter Buenos-Ayres, ce qui nous afflige beaucoup, parce que la jeunesse qu'ils auraient formée à la vertu sera livrée presque entière aux Protestants et aux francs-maçons.

Il ne me reste plus que la place nécessaire pour vous prier de me rappeler au souvenir de nos Confrères et Frères d'Évreaux, et pour me recommander à vos prières et saints sacrifices.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, Monsieur et très-cher Confrère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEMESLE,

S. p. d. l. M.

Le gérant : AD. LAINÉ.

SOMMAIRE. — *France.* Lettre sur l'inondation du Midi, Agen, 2 juillet 1875; Toulouse, 2 juillet 1875; détails sur l'inondation à l'hospice de la Grave. — *Italie.* Lettres de M. Chevalier, Assistant (suite), 17 mars 1875, 2 avril 1875, 4 avril 1875, 5. avril 1875, 11 avril 1875, 13 avril 1875, 14 avril 1875, 17 avril 1875, 27 avril 1875. — *Province d'Espagne.* Notes sur la Congrégation en Espagne (suite). — *Province de Pologne.* Lettre de Sœur Talbot, 3 juillet 1875. — *Province de Turquie.* Lettre de Sœur Minart, 1^{er} juin 1875. — *Province de Perse.* Lettre de M^{re} Cluzel, 17, mai 1875. Lettre du schah de Perse au Pape et réception de son ambassadeur au Vatican. — *Province de Syrie.* Lettre de M. Devin, 13 octobre 1875. — *Province d' Abyssinie.* Lettre de M^{re} Touvier, 1^{er} juin 1875. Lettre de Ras-Berout, 13 juin 1875. Lettre de M. Duflos, 15 juin 1875. — *Province du Kiang-Si.* Lettre de M. Sassi, 23 février 1875. Lettre de M. Coursières, 23 février 1875. — *Province de l'Amérique Centrale.* Lettre de M. Claverie, 14 août 1875. Mort du président de la République de l'Équateur. — *Province du Brésil.* Rapport sur la province. Lettre de M. Berardini, 2 avril 1875. Lettre de M. Van de Sandt, 22 avril 1875. Notice sur le petit séminaire de Rio de Janeiro, juillet 1874.

FRANCE

Nous nous faisons un devoir de communiquer à nos lecteurs quelques extraits de lettres, adressées à la Très-Honorée Mère Lequette, sur l'inondation du Midi :

Hospice d'Agen, 2 juillet 1875.

L'eau est entrée dans la maison le 24, à neuf heures du matin. Un de nos infirmiers et un militaire convalescent sont partis dans un petit bateau pour aller sauver M. l'aumônier et des voisins; ils ont sauvé huit personnes. Au dernier voyage, à onze heures, comme ils rentraient, les rames ont cassé; le courant furieux les a emportés; le bateau a chaviré, et ils ont pu s'accrocher à un petit peuplier sur le bord du gouffre, l'un sur l'autre; le dernier avait de l'eau jusqu'aux genoux, l'autre ne pouvait monter davantage, le peuplier craquait. Nous les voyions, nous

entendions leurs cris de désespoir, et ils sont restés dans cette affreuse position pendant vingt heures. Une crampe ou le froid, la faim, le vertige pouvaient leur faire quitter ce frêle appui : pas de secours humains à espérer ; le flot était trop furieux pour qu'une barque se hasardât du côté de l'hôpital. Oh ! ma Mère, rien ne peut rendre l'horreur de cette nuit sinistre ! Les toits voisins étaient couverts de monde appelant au secours ; une maison s'effondrait ; nous entendions crouler une cloison ; les gros meubles battaient les murs ; l'eau mugissait horriblement ; sous nos yeux passaient des millions d'objets, des maisons entières, des personnes dessus, que la Garonne roulait avec fureur. C'est dans ce moment que nous promîmes à Notre-Dame de Bonne-Encontre d'aller la remercier à pied, et de faire la Sainte Communion dans son sanctuaire, si elle nous sauvait et nos deux pauvres naufragés. A deux heures de la nuit un Prêtre, pensionnaire, offrit le Saint Sacrifice de la messe, nous fîmes la Sainte Communion. L'eau commençait à diminuer. A sept heures un bateau parut, luttant contre le courant, puis un deuxième ; nous sommes tous à genoux, nous prions, nos deux hommes sont sauvés ! On nous les ramène par la fenêtre du premier étage ; nous les couchons, ils sont épuisés. La vue de la cornette les avait gardés ; toute la nuit, à tour de rôle, une Sœur avait tenu une lanterne pour leur faire voir qu'on veillait sur eux.

L'eau, le lait, la viande, le pain, le vin, tout manquait. A neuf heures, l'aide de camp du général vint nous en apporter, et à une heure, malgré le danger, il nous amenait Monseigneur et les administrateurs. Monseigneur pleurait en nous bénissant. Ils sont arrivés par le premier étage et nous ont comblés de marques de bonté et de sympathie. Préfet, général, maire, vice-président sont arrivés en bateau ; nos deux braves jeunes gens ont la grande médaille

d'or, l'aide de camp et deux autres marins ont eu la croix.

Les plus incrédules avouent que Dieu seul pouvait nous sauver, et que la prière seule a pu tenir nos hommes vingt heures dans cette horrible position.

Toulouse, 2 juillet.

.....

Nous sommes parties pour Saint-Jacques, la Grave et Saint-Nicolas; nous avons vu l'abomination de la désolation: ce ne sont que des ruines; impossible de voir, dans de pareils effets, une autre cause que celle de la justice de Dieu. L'eau arrivait à une telle distance et avec une force si incroyable, disent les témoins, qu'une voiture de foin énorme et tout attelée est venue, portée par le courant, jusque dans la cour de la Grave. Un pauvre cheval éperdu a demandé l'hospitalité aux Sœurs; il est monté à un étage supérieur et a mangé le pain qu'on a bien voulu lui donner. Un autre, exaspéré par l'imminence du danger, est allé mordre une pauvre malade qu'on n'avait pu faire sortir de l'hôpital..... Les jardins, les cours n'étaient qu'une nappe d'eau où la tête des arbres seule surnageait. Une petite Sœur de Saint-Nicolas, portée de barque en barque, s'est enfin réfugiée dans un clocher avec quelques personnes que le bon Dieu a sauvées. Du reste, il paraît qu'en ce moment d'alarme tous ceux qui demandaient l'hospitalité à nos Sœurs furent épargnés..... Dans ce pauvre quartier de Saint-Cyprien, ce ne sont que maisons renversées, dégâts de tous genres: spectacle navrant; on allume çà et là quelques feux pour assainir, car cette boue est infecte, et on a sujet de craindre une épidémie.

DÉTAILS SUR L'INONDATION A L'HOSPICE DE LA GRAVE.

.....

Dès le matin du 23 juin, pendant que nous étions réunies à la Chapelle pour la Prière, un homme de la maison vint sonner pour nous prévenir que la Garonne grossissait à vue d'œil et que la rapidité du courant était telle, que déjà l'eau venait battre contre les fenêtres de notre ancienne Église. Ma Sœur supérieure s'y rendit immédiatement; avec le secours de quelques pauvres, on commença à poser contre les fenêtres des coulisses en planches, faites en prévision de quelque débordement du fleuve. Ce travail se faisait activement, mais, hélas ! les eaux grossissaient tellement qu'on voyait que l'on ne pourrait en être les maîtres.

A sept heures du matin, M. le baron Toussain, maire de Toulouse, arrive à la Grave et fait demander M. l'architecte des hospices. Il donne ordre de maçonner les fenêtres; les ouvriers arrivent en toute hâte, le travail commence; mais l'eau, dans sa violence, entraîne tous les matériaux. On essaie d'autres moyens, tout paraît inutile. Quelques heures après, nous eûmes la visite de M. le Préfet; il nous donna le témoignage de l'intérêt sympathique qu'il porte aux pauvres de notre établissement. Ce jour-là leur nombre s'élevait à mille quarante personnes. Il venait lui-même juger de la situation et aviser au moyen de maîtriser le terrible élément. M. le Maire nous donnait les mêmes preuves de bienveillance. Bientôt arrivèrent aussi MM. les architectes de la ville, quelques-uns de nos administrateurs, plusieurs officiers du génie qui amenaient une cinquantaine de militaires pour nous aider dans ce travail si difficile. Ces braves militaires se mirent en devoir d'exécuter les ordres de leurs chefs : vains efforts, malgré leur vigilante activité, l'eau, qui continuait à monter, dé-

truisait leurs travaux. Il était onze heures environ, quand une des colonnes du pont Saint-Pierre commença à s'incliner, et, à onze heures et demie, elle s'affaissa sur elle-même; les autres la suivirent, et le pont se précipita dans le courant, en faisant éprouver à son voisinage une commotion des plus violentes.

A deux heures nous arrive de nouveau M. le Préfet avec plusieurs messieurs. Il connaît le danger où nous sommes, un télégramme venait de lui annoncer encore deux mètres d'eau. On s'aperçut alors que les câbles du pont ne s'étaient pas encore brisés; s'ils se rompaient, ce qui pourrait arriver d'un instant à l'autre, ils devaient occasionner encore de plus grands et de nouveaux désastres. Dans cette prévision, M. le Préfet donna ordre de les couper. Quand ces messieurs nous quittèrent, la rue Vignerie n'était plus praticable; ils furent obligés de passer par le dépôt de mendicité. En voyant les aqueducs et les fossés remplis d'eau, ils nous avertirent du danger qui nous menaçait.

Aussitôt ma Sœur Supérieure donna ordre aux domestiques de la dépense de porter du pain dans tous les quartiers, puis fit monter tous les pauvres au premier étage. C'est à ce moment que les aqueducs, près de l'église du Dôme, se rompirent, et l'eau se précipita avec une impétuosité épouvantable; on fit des tentatives pour la maîtriser, mais ce fut en vain.

A cette vue, nous sentîmes vivement notre impuissance, et nous nous abandonnâmes dans les mains de Celui qui est le Maître des éléments et qui peut d'un seul mot les arrêter à son gré!

A deux heures et demie la cloche appelait à l'église toute la population de la Grave pour y recevoir la bénédiction du Très-Saint-Sacrement que M. l'Aumônier devait porter à la chapelle des Sœurs, située au premier étage. Que

d'émotions diverses agitaient tous les cœurs, prosternés aux pieds de Celui qui tient en ses mains puissantes le fil de toutes les vies!!!... Avec quels sentiments de componction ne chantâmes-nous pas le *Parce, domine, parce populo tuo!*.....

Nous étions loin cependant de nous douter du péril imminent qui nous menaçait! A peine étions-nous sortis de l'église qu'il fallut regagner au plus vite le haut de la maison : ce n'était pas seulement du côté de la Garonne que l'eau nous arrivait, mais aussi du quartier de Saint-Cyprien. La partie de l'établissement que nous appelons le Dépôt fut envahie par les eaux avec une impétuosité inouïe. Nos Sœurs de ces quartiers, qui avaient assisté avec nous à la bénédiction, n'eurent que bien juste le temps d'y rentrer. Leur premier soin fut de faire monter leur personnel au premier étage. La chose était d'autant plus difficile que la plupart de ces pauvres gens sont infirmes de corps et d'esprit. La Sœur, chargée des femmes, s'enfuyait, emportant dans ses bras une pauvre infirme; tout à coup une porte se brise, l'eau arrive avec une telle fureur qu'elle la renverse, sans toutefois lui faire lâcher son cher fardeau. On les aperçoit fort heureusement et on s'empresse de leur porter secours; il en était temps, la Sœur était tombée sans connaissance sur une petite armoire que l'eau entraînait. La Sœur et la pauvre infirme furent transportées dans une salle du haut, où on leur prodigua les soins que réclamait leur état. Pendant ce temps, on faisait de nouvelles tentatives pour retourner dans la salle des infirmes et sauver celles qui y restaient encore. Hélas! ce fut inutile! l'eau avait augmenté, un mur venait d'être renversé; un cheval arrivant par cette brèche entre dans l'infirmerie et essaye, par instinct de préservation, de s'accrocher aux lits-caisse de ces pauvres infirmes; il fut l'instrument d'épouvantables désastres : dans cette salle se trouvaient

encore sept personnes ; une seule n'a pas péri, mais les six autres ont été renversées et piétinées avant d'être noyées. Quant à celle qui a survécu parce que son lit a surnagé et n'a pu être renversé par le furieux animal, dans quel pitoyable état a-t-elle été retrouvée ! Son épaule et son bras avaient été rongés par la malheureuse bête.

À la même heure, la pauvre Sœur chargée des femmes mendiantes était aux prises avec une épreuve non moins pénible. Après avoir fait monter tout son personnel, elle se souvient qu'elle a laissé dans le bas diverses provisions qui peuvent lui être très-nécessaires pour ses pauvres malades ; ne consultant que son cœur, elle redescend donc : cinq de ses femmes insistent pour la suivre. Après avoir pris ce qu'elles étaient venues chercher, elles se dirigent vers la porte qu'elles atteignaient presque, lorsque l'eau arrive avec une nouvelle impétuosité, les repousse dans la salle qu'elles allaient quitter et ferme la porte de manière à enlever tout espoir de l'ouvrir. Les voilà donc prisonnières dans un gouffre d'eau dont la profondeur augmente à chaque instant, car l'eau monte, monte toujours. Quelle affreuse perplexité ! quelles angoisses ! Elles ne se dissimulent point la position, mais heureusement leur courage ne faiblit pas. La bonne Sœur leur recommande d'abord de monter chacune sur un des lits dont la salle est pleine ; mais bientôt il leur devient impossible d'y rester davantage, parce que les lits soulevés par l'eau menacent de les renverser.

La bonne Sœur eut alors besoin de tout son courage et de toute sa présence d'esprit. Après avoir exhorté ces pauvres femmes à la confiance en Dieu et en sa Sainte Mère, leur avoir rappelé qu'elles étaient revêtues du saint scapulaire, elle leur dit de réciter le *Souvenez-vous* et de ne rien craindre, que Marie, notre bonne et douce Mère, les sauverait. Il lui vint alors à l'idée de monter sur une

fenêtre; elle recommande à ses femmes de l'imiter (heureusement les fenêtres étaient grillées); elles s'y accrochent de leur mieux, mais l'eau monte toujours, et elles ignorent combien de temps il doit en être ainsi. Il était cinq heures du soir, la nuit arrive avec toutes ses horreurs. Elles essayèrent de monter le plus haut possible, et au moyen des rideaux se fixèrent aux barreaux le plus solidement qu'elles purent; elles restèrent suspendues, le corps presque entièrement plongé dans l'eau jusqu'à six heures du matin. Nuit d'agonie sans égale! Si la Sœur se fût trouvée seule enfermée, elle eût assurément six fois moins souffert. Mais les cinq pauvres femmes qui avaient voulu la suivre rendaient son agonie incomparablement plus douloureuse: l'une d'elles, qui avait sa fille au premier (une enfant d'une douzaine d'années), lui déchirait particulièrement le cœur. Cette pauvre petite se tint toute la nuit sur le haut de l'escalier, poussant des cris déchirants et disant qu'elle n'avait plus de mère; sa maman qui l'entendait lui répondait: « *Si, ma fille, tu l'as encore, mais pas pour longtemps.* »

La pauvre Sœur, dont le cœur était broyé, les suppliait de se taire. Une autre de ces pauvres femmes, âgée de quatre-vingts ans, sentait ses forces s'épuiser et disait à la Sœur qu'elle allait se laisser tomber, qu'elle ne pouvait plus se tenir suspendue! La pauvre Sœur le lui défendait et lui disait qu'elle ne pouvait le lui permettre, qu'il lui était impossible de venir à son secours; enfin elle finissait par les encourager, les soutenir et leur faire supporter ces souffrances en union avec notre divin Rédempteur. Elle trouvait même le moyen de les amuser: malgré les ténèbres elles distinguaient de malheureux rats, troublés eux aussi dans leurs retraites, et qui cherchaient à échapper à la mort en grim pant contre les murs: elle réussissait ainsi à leur faire oublier un moment leurs souffrances. Le bon Dieu ne pouvait être sourd à tant d'instances et de supplications, il

béait leur confiance. Vers minuit elles sentirent que l'eau commençait à baisser. Aussitôt leur courage se ranime, puis le jour commence à poindre et avec lui l'espérance. L'eau continuait à diminuer assez pour pouvoir mettre les pieds sur les croisées, peu après sur les lits; alors elles commencent à adresser à Dieu de ferventes actions de grâces. Elles y étaient restées grelottant de froid, depuis cinq heures du soir jusqu'à six heures du matin.

La Sœur alors examine la hauteur de l'eau, essaye d'arriver à la porte. Bientôt on vient à leur secours; on leur prodigue les soins que réclamait une telle nuit de souffrances et d'angoisses. Quelques jours plus tard, notre chère Sœur nous faisait le récit détaillé de cette nuit de lente et douloureuse agonie, elle nous disait qu'elle l'avait passée tout entière à faire le chemin de la Croix. Le fit-on jamais en une circonstance plus analogue à ce saint exercice?

.....

A la Grave, immédiatement après avoir transporté le Saint-Sacrement à la chapelle de la Communauté, l'eau envahissait tous les quartiers de la maison. Cependant il y avait encore quelque possibilité de circuler par les galeries.

.....

Il est quatre heures du soir, un cri se fait entendre, la cuisine est envahie par les eaux. La Sœur venait d'être sauvée, mais sauvée avec l'immense douleur de n'avoir pu arracher de sa cuisine une pauvre idiote qu'elle y occupait habituellement; l'eau s'élevant l'avait épouvantée. Après avoir appelé au secours, la Sœur voit arriver un brave militaire pour lui aider à la sauver; mais l'épouvante de la pauvre idiote augmente à la vue de cet uniforme inconnu pour elle. Elle s'éloigne davantage, saisit une porte, qui cède, et frappe le soldat en pleine poitrine. La pauvre enfant tombe dans le gouffre pour ne plus reparaître. Le

coup avait renversé le militaire, mais l'énergie de la pauvre Sœur fit qu'elle parvint à l'attirer vers l'escalier où on lui vint en aide.

Par la chute de la buanderie, un courant d'une rapidité vertigineuse s'établit dans notre jardin. O douleur amère et profonde, nous voyons le fléau emportant dans sa course furibonde des familles entières; il semblait nous défier, s'il est permis de parler ainsi, de leur porter secours!

Les toits des maisons environnantes étaient couverts de pauvres malheureux affolés par la chute des maisons voisines; sur nos toits il y en avait aussi. Vingt-quatre de ces pauvres voisins traversaient le mur de notre jardin, pour joindre un petit pavillon qui leur paraissait plus solide; ils y arrivaient, quand le mur qui leur a servi de passage s'effondre; plusieurs de ces pauvres gens pleuraient leurs parents qu'ils venaient de voir emportés par l'eau, criaient au secours, et nous étions dans l'impossibilité de leur en porter.

A dix heures et demie, on consulte l'élévation des eaux aux diverses statues qui se trouvent dans les cours et dans les jardins. La Sainte-Vierge et Saint-Joseph en ont jusqu'au cou; dans la cour de ce dernier, de malheureux chevaux se débattent contre les eaux et commencent à enfoncer quand l'un d'eux cherche un point d'appui sur les épaules de Saint-Joseph et le renverse. Ce malheur nous arrache un cri, le pauvre animal entend nos voix, cherche à se diriger vers nous et arrive au bord de l'escalier. Nous l'avons sauvé sans égard au malheur que nous déplorions.

Il est onze heures, les angoisses augmentent, mais on est calme et résigné : tout le monde attend avec confiance son secours du Ciel; toute la nuit se passe en prières; on sent le besoin de se tourner vers Marie, refuge des malheureux; on propose de l'intéresser auprès du bon Dieu:

pour y mieux réussir on veut lui faire un vœu, une promesse; son cœur maternel sera touché de notre filiale confiance. M. l'aumônier est chargé de choisir le vœu que l'on veut faire; nous voilà à genoux au pied du Tabernacle, et là, il prononce à haute voix, au nom de *tous*, que le personnel se rendra aussitôt que possible en procession à Notre-Dame-la-Noire dans l'église de la Daurade et qu'on fera dire à perpétuité une messe d'action de grâce, le jour de Saint-Jean-Baptiste; chacun au fond de son cœur ratifie la promesse, et nous eûmes lieu aussitôt de faire la consolante remarque qu'à partir de ce moment l'eau commença à baisser.

Une pensée constante rendait pour nous bien plus pénible cette nuit d'agonie. C'était l'ignorance complète où nous étions à l'égard de nos Sœurs du dépôt..... Que se passait-il là-bas?... Elles-mêmes étaient dans les mêmes transes à notre égard. Enfin, vers sept heures du matin, elles nous envoyèrent deux hommes du dépôt de mendicité, qui promirent d'être bien prudents et de ne pas s'exposer; ils arrivèrent à la Grave, mais non sans peine, car dans les jardins l'eau atteignait encore le niveau de 1^m25. Nous reçûmes par leur entremise un petit billet : nos chères Sœurs disaient qu'elles avaient beaucoup souffert, mais que le bon Dieu leur avait conservé la vie; que cependant il y avait quelques victimes parmi les idiots du quartier Sainte-Jeanne; qu'elles avaient uni leurs prières aux nôtres et qu'elles étaient pleines de courage malgré leur fatigue; qu'il leur tardait comme à nous de nous serrer dans leurs bras. A cette même heure, quelques Sœurs des quartiers Sainte-Croix et Sainte-Monique arrivaient sur une terrasse pour s'assurer, elles aussi, de la diminution de l'eau et de la possibilité de nous rejoindre. Elles aperçurent sur un pan de mur peu élevé, et aux pieds de la Sainte-Vierge, une personne faisant force signes, et, quoique très-peu éloignées,

elles ne pouvaient entendre sa voix; elles envoyèrent deux hommes la chercher. C'était un bon père Carme, le révérend père Emmanuel, qui depuis dix heures du soir se trouvait aux prises avec l'impitoyable élément. Ce bon religieux, quand il nous fut amené, était très-affaibli, exténué de fatigue et transi de froid. Nous nous empressâmes de lui donner les soins dont il avait le plus grand besoin, car, quelques instants plus tard, ils auraient été inutiles. Long-temps dans cette journée il nous donna des craintes sérieuses; lui-même ne se dissimulait pas son état, et, croyant ses frères noyés, il disait qu'il ne tarderait pas à les aller rejoindre. Vers le soir cependant, nous commençâmes à espérer qu'un mieux sensible s'opérait, il revenait à la vie; les frictions amenèrent une sueur abondante, il commença également à sentir les contusions dont son pauvre corps était couvert, et se plaignait surtout d'une de ses jambes.

Dans l'après midi du 24, l'eau baissait tout doucement; on commença alors à relever les cadavres étendus, çà et là, dans le faubourg et dans nos jardins; avec peine encore on commença de correspondre avec la ville. Enfin un commissionnaire envoyé par l'administration arrive jusqu'à nous, en même temps viennent M. de Belcastel, député de la Haute-Garonne, M. le comte Bégouen, M. le marquis de Laurent Castelet, et M. Texereau de Lesserie, qui revenaient après avoir été donner de nos nouvelles avec M. Sabadie notre interne.

ITALIE

VOYAGE DE NOTRE TRÈS-HONORÉ PÈRE M. BORÉ
A ROME ET EN ITALIE.

(SUITE ET FIN.)

*Lettres de M. CHEVALIER, Assistant de la Congrégation
de la Mission.*

Naples, 17 mars 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je suis arrivé à Naples le 15 au soir. Vous voyez que je ne me mets pas en retard pour vous écrire ; je tiens à me montrer fidèle à mes promesses et aux recommandations que vous ne cessez de me faire. Par là aussi, j'ai l'intention de vous payer la dette de ma reconnaissance pour l'exactitude avec laquelle vous me tenez au courant des nouvelles de nos deux communautés.

Je commence par vous dire que j'ai trouvé notre Très-Honoré Père en très-bonne santé. Notre entrevue a été des plus cordiales. Au bonheur que j'ai ressenti de le revoir, il me semblait qu'il y avait, non pas dix jours, mais plusieurs semaines que je l'avais quitté. Je lui ai rendu compte sommairement de ma visite à Rome ; nous avons parlé de la France, de nos deux maisons mères, etc.

Vous comprenez bien que les matières ne manquaient pas à la conversation.

Le temps, froid et pluvieux depuis plusieurs jours, est devenu plus agréable; on sent les approches du printemps et l'influence du beau ciel de Naples. Mais qui peut garantir que cette température ne changera pas bientôt? La réputation dont jouit l'Italie sous le rapport du climat se soutient mieux dans les livres que sur les lieux mêmes. Il y fait froid en hiver, même au mois de mars, même dans la partie méridionale; mais, comme on redoute surtout les chaleurs de l'été, on a négligé les précautions les plus élémentaires pour se préserver du froid; il n'y a ni cheminées ni poêles dans les chambres; on ne trouve de feu qu'à la cuisine. J'en dis trop peut-être : on voit du feu dans les maisons de nos confrères, à la salle de récréation et à la sacristie; c'est une large brasière appelée *stufa* remplie de charbon où chacun peut se chauffer les mains. C'est la coutume en quelques endroits d'avoir un réchaud de terre cuite, en forme de panier, où l'on conserve de la braise couverte de cendres et qu'on porte avec soi d'un lieu à un autre.

Pardonnez-moi, très-cher confrère, cette digression sur le système de chauffage en Italie. Bien que j'aie l'air de me plaindre, je reconnais néanmoins que l'hiver de cette contrée est très-supportable, sans feu, et en somme le froid de cette saison y est préférable aux chaleurs de l'été.

Depuis son arrivée à Naples, notre Très-Honoré Père a visité les diverses maisons de nos Sœurs de la ville, et fait quelques excursions dans les environs, à Castellamare, Aversa, Viétri, Salerne, etc. Je ne vous donnerai pas de détails sur ces visites, par la raison que je n'y étais pas présent. Ce que je sais très-bien et ce que je me plais à vous dire, c'est que M. le Supérieur a été reçu chez nos Confrères et nos Sœurs de Naples, avec le même respect, la même cordialité qu'il a rencontrés jusqu'ici dans son voyage. Il était attendu avec impatience, depuis qu'on le

savait en Italie, et on espère beaucoup de sa présence pour le bien des deux Familles.

Le 12 de ce mois, jour anniversaire de la mort du Père Étienne, un service funèbre a été célébré solennellement pour le repos de son âme dans l'église de la Mission. M^r Gallo, ancien Missionnaire, et ancien aumônier de la reine douairière de Naples, a officié pontificalement. Le Très-Honoré Père y assistait avec un grand nombre de Missionnaires, de prêtres séculiers et de Filles de la charité. A cette occasion, un prêtre napolitain, très-affectionné à la Congrégation, a publié dans un journal religieux un bel article sur M. Étienne.

Les Missionnaires de la province de Naples sont dans une position difficile depuis la révolution italienne : toutes leurs maisons ont été supprimées et leurs propriétés ont été confisquées; le noviciat interrompu n'a pu être rétabli; par suite, presque toutes les œuvres sont en souffrance. Bien que la maison de la rue *de Vergini* leur ait été rendue, un bon nombre sont encore dispersés par groupes dans des maisons à loyer, en divers quartiers de la ville. Le présent n'est pas brillant, l'avenir n'est pas sans inquiétudes. Vous comprenez que, dans de telles conjonctures, ces chers Confrères ont grand besoin d'être encouragés par la parole fortifiante du père commun de la Famille. Ils ont témoigné le désir d'avoir une Visite en règle, comme elle a eu lieu à Rome. Le Très-Honoré Père m'a chargé de cette tâche. Ce sera un travail considérable qui me demandera bien dix ou douze jours, mais qui sera allégé par le bon esprit dont je sais que nos Confrères sont animés. La pensée que je puis leur être de quelque utilité me fera supporter de bon cœur toutes les fatigues.

Pendant que je vais être occupé de la visite, M. Boré entreprend un voyage en Sicile dont il espère d'utiles résultats pour l'avenir de nos deux communautés. M. Gof-

fredi, directeur des Filles de la charité, ma Sœur Cordere, Visitatrice de la province, et un Frère doivent l'accompagner. La traversée de Naples à Messine exige près de vingt heures; elle est généralement assez pénible. Nous n'avons plus dans cette île de résidence de Missionnaires; nos Sœurs y possèdent dix-sept maisons.

La révolution, si funeste aux Missionnaires, a respecté les Filles de la charité, qui ont dans la province de Naples environ quatre-vingts établissements. La ville de Naples seule en renferme huit, tous très-intéressants et dont j'aimerais à vous parler en détail, si j'en avais le temps. La maison centrale, où réside la Visitatrice, est à la fois le lieu de réunion pour les retraites, l'infirmerie et le séminaire de la province; on y trouve en outre les œuvres ordinaires, orphelinat, classes externes, visite des pauvres, etc.; cet établissement, admirablement situé, au-dessous du fort Saint-Elme, près de la mer, dans le quartier de Chiaia, a été construit il y a une quinzaine d'années, pour cette destination : aussi est-il non moins commode par sa distribution qu'agréable par la position qu'on a choisie.

Nos Sœurs sont généralement bien vues, leurs œuvres se développent chaque jour; mais les tracasseries locales ne leur manquent pas et les privations spirituelles qu'elles ont à supporter en plusieurs pays sont pour elles une abondante source de mérites.

Avant de vous parler des œuvres des Missionnaires, comme vous le désirez, Monsieur et Très-Cher Confrère, laissez-moi vous donner quelques détails sur leur habitation

La maison de *Vergini* fut commencée vers la fin du dix-septième siècle; elle forme un carré, ayant au milieu un jardin planté d'orangers qui, à cette époque de l'année, sont encore chargés de fruits magnifiques. Les corridors sont spacieux, bien éclairés et voûtés à tous les étages; les salles

communes sont grandes, tout est parfaitement disposé pour l'usage d'une Communauté. L'église est une rotonde surmontée d'une élégante coupole, avec neuf chapelles rayonnantes, dont une, plus profonde que les autres, sert de sanctuaire et répond à l'entrée, ce qui donne à l'intérieur, dans son ensemble, une forme elliptique. Le pavé est d'un beau dessin et les autels sont riches. Cette église, qui produit un effet des plus gracieux, est ouverte au public, mais les hommes seuls y sont admis. Cependant les sœurs de la Charité jouissent du privilège d'y assister aux offices, et même elles y font parfois recevoir leurs enfants.

Les Missionnaires, comme toutes les autres Communautés, perdirent leur résidence, par suite de la loi de suppression, en 1867. On permit seulement à quelques-uns d'entre eux d'y demeurer pour desservir l'église. Les autres se dispersèrent dans la ville, où ils formèrent différents groupes, pour continuer à vivre en commun. Cependant il restait une espérance qui, grâce à Dieu, devait devenir une réalité. Lorsque le Cardinal Caraccioli, il y a deux siècles, établit les Prêtres de la Mission dans un local de la rue de *Vergini*, qui devait, avec le temps, devenir la résidence actuelle, il fut stipulé que si, pour une cause quelconque, les Missionnaires en étaient dépossédés, il ferait retour aux Archevêques de Naples, jusqu'à ce qu'il pût reprendre sa première destination. Cette clause fut débattue devant les tribunaux, à la requête du Cardinal Archevêque, M^{gr} Riario-Sforza. Le procès, perdu en première instance, fut gagné en appel, l'Archevêque fut déclaré propriétaire de la maison, et Son Eminence s'empressa d'y rappeler les Missionnaires pour y exercer leurs fonctions ordinaires à l'égard du clergé.

Une seconde maison existait à Naples, sous le nom de Saint-Nicolas de Tolentino; elle fut supprimée plusieurs années avant celle de *Vergini*. La municipalité y laissa

néanmoins quelques Confrères pour le service de l'église qui est belle et bien fréquentée, surtout depuis qu'on a établi la dévotion à Notre-Dame de Lourdes. Une confrérie artificielle, rappelant celle de l'apparition, attire un grand concours de personnes de toutes les classes de la société. Des grâces extraordinaires ont été obtenues, on dit même que des miracles s'y sont opérés; de nombreux ex-votos tapissent déjà les murailles, et de riches offrandes ont été déposées aux pieds de la Madone. Une Association, qui compte déjà plus de mille personnes, s'est formée presque spontanément, et des annales, imitées de celles de Lourdes, sont publiées chaque mois en italien et bien accueillies du public. Il est question d'un pèlerinage de plusieurs membres de l'Association, à Lourdes, dans le courant de cette année (1).

Le cardinal de Naples encourage cette dévotion, comme il favorise du reste tout ce qui peut entretenir et développer la piété parmi ses diocésains. Ce prélat est un saint, très-aimé de son peuple, estimé de tous les particuliers, uniquement occupé des intérêts de l'Église. Il a distribué tout son patrimoine en bonnes œuvres; les distractions les plus légitimes lui sont inconnues; il ne sort que pour remplir un devoir. L'emploi de sa journée est réglé jusque dans les moindres détails, ce qui lui permet de faire face à toutes les exigences de sa vaste administration. Monseigneur l'Archevêque s'est toujours montré très-dévoué à nos deux Communautés. Il a reçu notre Très-Honoré Père avec beaucoup de bienveillance; il s'est entretenu avec lui des épreuves du temps présent et des besoins de l'Église en Italie, en homme qui connaît le mal et les remèdes qui peuvent le guérir.

(1) Le pèlerinage a eu lieu en effet au mois de juin; les pèlerins conduits par notre confrère, M. Longobardi, sont venus jusqu'à Paris, et ont visité, au retour, le sanctuaire de Paray-le-Monial.

Naples, 20 avril, jour de Pâques.

M. le Père Boré est rentré hier à midi de son voyage de Sicile; il a eu cette nuit une mer très-agitée, on peut même dire une tempête, et a beaucoup souffert. Le temps avait été presque aussi mauvais en allant. Parti de Naples à six heures du soir, il était midi quand il débarqua à Messine. Quoique bien fatigué, il voulut rester à jeun pour dire la Messe. Après le Saint Sacrifice, auquel ma Sœur Cordero, non moins généreuse que lui, fit la Communion, les voyageurs prirent à la hâte un léger dîner et se rendirent à Syracuse par le chemin de fer. Pendant les huit jours qu'il a passés en Sicile, M. le Supérieur a visité les Sœurs de Syracuse, de Noto, d'Acireale; quelques autres sont venues le trouver. La difficulté des communications et le peu de sécurité qui règne dans l'intérieur ne lui permettaient pas de s'éloigner du littoral. Les Evêques des villes où il s'est arrêté l'ont reçu avec un empressement et une cordialité dont il était vivement touché; ils ont voulu qu'il logeât dans leur palais et même qu'il se regardât comme le maître de la maison. Ces prélats, comme tous ceux de l'île, sont bien affectionnés aux deux Familles de Saint-Vincent. Ils ne savent assez louer les œuvres des Filles de la Charité; ils regrettent l'absence des Missionnaires et espèrent qu'avec des temps meilleurs, ils les verront évangéliser le peuple et travailler à la formation du clergé. Monsieur le Supérieur général tient beaucoup au rétablissement de cette Mission, comme à l'extension de celle de Sardaigne.

Parmi les nombreuses lettres venues de France qui l'attendaient ici, M. le Supérieur en trouve plusieurs qui lui rappellent que son absence commence à être longue; on désire son retour à Paris, les deux Maisons-Mères le réclament; la rénovation des vœux des Filles de la Charité semble lui faire un devoir d'être, le 5 avril, au centre de la Communauté. Il comprend ces raisons, il est sensible à

ces instances. Mais, d'un autre côté, on le presse de rester; les Missionnaires, les Sœurs de diverses contrées de l'Italie le conjurent de les visiter; leurs œuvres sont exposées aux attaques de la révolution; il y a des difficultés à résoudre, des défaillances à soutenir; et puis, ajoute-t-on, Paris a le Très-Honoré Père toute l'année, et nous, une fois en passant. Après y avoir bien réfléchi, M. le Supérieur se décide à se rendre dans la Pouille, mais il ne fera qu'y passer rapidement. S'il pouvait être, le jour de la rénovation des vœux, à Lorette, quel bonheur pour lui et pour la Communauté! Ce n'est pas impossible, en se hâtant un peu. De là, nous ferons une petite pause en Toscane, et nous regagnerons la France par Bologne, Plaisance, Pavone et Nice. Voilà, Monsieur et Très-Cher Confrère, notre itinéraire à peu près fixé. Nous quitterons Naples mardi 30 du courant.

Pendant que notre Très-Honoré Père était en Sicile, j'ai été occupé de la Visite dont il m'a chargé; je n'ai pas encore fini, et je vois que, pour bien remplir ma tâche, il me faudrait plus de temps que je n'en avais: un mois ne serait pas trop. Ce qui augmente la difficulté de mon travail, c'est que les Missionnaires sont dispersés en assez grand nombre dans la ville, que chacun n'est pas libre de venir quand je pourrais le recevoir, et que les offices de la Semaine Sainte prennent beaucoup de temps. Puisque Dieu le permet ainsi, j'espère qu'il suppléera à mon impuissance comme à tout ce qui me manque sous bien d'autres rapports. Le registre des visites a été conservé aussi fidèlement à Naples qu'à Monte-Citorio; il commence deux ans après la fondation de la maison. Je l'ai parcouru avec un vif intérêt.

Les fonctions principales des Missionnaires napolitains sont, comme ailleurs, les Missions et les exercices du clergé. Pour les Missions, il est difficile d'en prêcher à

cause des circonstances ; on en a donné cependant plusieurs cette année dans la Province. Chaque samedi, les clercs de la ville viennent s'exercer aux cérémonies, et le dimanche matin on leur fait une instruction. La même chose a lieu à Saint-Nicolas, pour les clercs de ce quartier. Les retraites ecclésiastiques, les retraites des ordinands, interrompues durant quelques années, ont repris leur cours régulier. Les Missionnaires sont appelés à prêcher ces mêmes exercices dans plusieurs diocèses. Les clercs, qui se comptaient autrefois par centaines dans la ville de Naples, sont maintenant réduits à un petit nombre, et ce nombre diminue chaque jour, par suite de la loi militaire. Les Prêtres néanmoins sont encore loin de faire défaut. La plupart n'ont pas d'emploi ; ils vivent dans leur famille, de leur patrimoine, de leurs honoraires de messe. Le dimanche, ils trouvent facilement un bon honoraire pour célébrer dans une des innombrables chapelles privées qu'on trouve à Naples.

Avant la révolution italienne, l'usage était de donner tous les ans dans la maison de *Vergini* une retraite aux hommes. On a cru pouvoir le rétablir cette année, et les exercices ont eu lieu pendant la Semaine Sainte ; ils ont été prêchés par M. Massucco, Missionnaire de la maison de Florence. Les auditeurs n'étaient pas fort nombreux, mais ils ont été contents, et peu à peu, il faut l'espérer, l'affluence sera ce qu'elle était autrefois. Saint Liguori a suivi ces retraites de son temps ; on lit encore, sur le mur d'une des chambres, son nom inscrit de sa main : *Alfonso de Liguori*, 1711. C'est dans une de ces retraites qu'il prit la résolution de quitter le monde pour se consacrer à Dieu. Il parle dans ses écrits du célèbre tableau de la *Réprouvée*, devant lequel il aimait à méditer sur l'enfer. Ce tableau s'est conservé jusqu'à nos jours : vous ne serez probablement pas fâché, très-cher Confrère, d'en savoir l'histoire.

Au siècle dernier, un jeune homme d'une noble famille de Florence suivait une retraite chez nos Confrères de cette ville. Il avait mené auparavant une vie très-désordonnée ; mais, frappé de la mort de la malheureuse créature qui partageait ses iniquités, il était rentré en lui-même et se proposait sérieusement de revenir à Dieu. Un soir, profondément pénétré de componction, il s'humiliait au souvenir de ses péchés et en même temps implorait la miséricorde divine pour l'âme de sa complice. Tout à coup cette femme lui apparaît, entourée de flammes et répandant une odeur infecte ; d'une voix déchirante, elle lui dit : *Je suis damnée. Tu es heureux, toi, d'avoir le temps de faire pénitence ; car il est horrible de tomber entre les mains de l'éternelle justice. Considère ce qu'est le feu de l'enfer !* Et s'agenouillant sur le prie-Dieu, elle y appuie ses deux coudes qui s'y enfoncent comme un fer rouge, ses poignets s'appliquent sur le bord inférieur d'un cadre représentant le Christ en croix et le brûlent profondément, tandis que les cinq doigts de chaque main, se posant sur la gravure en papier, y font autant d'ouvertures, séparées entre elles par de légères bandes noircies, mais non consumées par le feu. A cette vue, à ces paroles, le jeune homme terrifié tomba évanoui ; ce ne fut que longtemps après qu'il reprit ses sens et put raconter ce qui s'était passé.

Un tel événement fit du bruit. La famille du prodigue, s'en trouvant humiliée, exigea qu'on fit disparaître tout ce qui pouvait en conserver la trace. Le Supérieur de la maison réussit cependant à cacher le tableau et l'emporta plus tard chez les Missionnaires de Naples, avec une relation authentique du fait qui s'y rattachait.

Qui saurait dire les pensées salutaires et les bonnes résolutions que sa vue a depuis lors inspirées ?

Une doublure de couleur rouge, placée par derrière, fait ressortir en traits de feu l'image des deux mains de la

damnée. On a, dit-on, essayé d'imiter l'effet que produirait une main de feu sur une gravure en papier, sans pouvoir y parvenir. Le papier brûle entièrement. J'ai remarqué que la gravure a été imprimée à Paris.

J'oubliais de vous dire que depuis qu'ils sont rentrés en possession de leur maison, nos Confrères y ont établi un petit séminaire ou collège qui est florissant et très-estimé des familles chrétiennes. Les élèves qui y sont admis ne retournent jamais chez leurs parents, jusqu'à ce que leur éducation soit achevée. Pendant le temps des vacances, on les conduit à la campagne où ils se livrent aux délassements et aux jeux que réclame leur santé, sous les yeux de leurs maîtres. Les élèves du séminaire archiépiscopal sont soumis à la même règle. On dit que les résultats en sont très-bons, et qu'il y aurait des inconvénients à faire autrement.

Les offices de la Semaine Sainte ont été célébrés dans l'église de *Vergini* d'une manière solennelle : les cérémonies s'y font très-bien. On voit que les enfants de Saint-Vincent se souviennent qu'ils doivent former le clergé aux fonctions du culte divin par leurs exemples autant que par leurs leçons. On chante le plain-chant, mais un chant un peu lourd et battu qui n'est point agréable. Tout ce qui se chante à une seule voix est chargé de notes d'agrément qui plaisent aux oreilles italiennes, mais que nous autres Français ne trouvons guère de notre goût. Le Très-Honoré Père a officié aujourd'hui, jour de Pâques, à la grand'messe ; il l'a fait avec sa dignité et sa piété ordinaires, à la grande satisfaction de nos Confrères et aussi de nos chères Sœurs qui n'ont pas manqué de venir, vous le pensez bien.

C'est l'usage en Italie, à l'occasion de la fête de Pâques, de faire des visites et d'échanger des vœux, comme en France au premier de l'an. On fait la même chose à Noël.

Le sens chrétien, qui a si profondément pénétré dans les habitudes de ces populations, leur fait comprendre que la Naissance et la Résurrection de Jésus-Christ ont une tout autre importance pour la société et pour les individus que le mouvement des astres et le renouvellement des saisons.

En l'honneur de la Solennité, chaque Confrère, au réfectoire, a devant lui un bouquet de fleurs. On sert des œufs durs au dîner et au souper, en souvenir de cette époque déjà ancienne où les œufs étaient interdits en carême. Ces œufs de Pâques, si populaires dans nos pays du Nord, et dont le bon Chanoine Schmidt a fait un livre qui a charmé notre enfance, m'ont fait un véritable plaisir à Naples; je regrettais seulement qu'ils ne fussent pas teints comme en France.

Au milieu des joies de la Résurrection, nous pensons aux préparatifs du départ. Je ferai demain la clôture de la Visite. Notre Très-Honoré Père réunira le conseil de la Province pour régler quelques affaires, et mardi matin nous partirons pour la Pouille. M. Ruggiero, Visiteur de la Province, nous accompagnera.

Quand pourrai-je vous écrire? Je l'ignore. Mais ce sera bientôt, s'il plaît à Dieu.

Tarente, 2 avril 1875.

Au moment où nous allions quitter Naples, Notre Très-Honoré Père demande à quelle heure nous arriverions à Bitonto. — A peu près à une heure de nuit, répond l'un des Confrères qui nous avaient accompagnés à la gare. — Comment! à une heure de la nuit? reprend le Père, c'est bien incommode. Nous dérangerons nos Sœurs. N'aurait-il pas été possible de régler le voyage de manière à s'arrêter plus tôt? Quelques instants après, on revient sur ce sujet, et

l'on s'aperçoit qu'il y avait un malentendu. Les Napolitains sont encore dans l'usage de compter les heures du jour d'un coucher du soleil à l'autre ; une heure de nuit, dans la saison où nous sommes, c'est sept heures du soir. Nous devons donc arriver à sept heures. Il n'y a pas de quoi se plaindre. On rit de bon cœur de la méprise, et on se laisse emporter tranquillement par le chemin de fer. Nous traversons l'Italie dans toute sa largeur, de la Méditerranée à l'Adriatique ; presque tout le trajet se fait au milieu des montagnes, dans un pays peu fertile, mais, arrivés sur le littoral de l'Adriatique, nous trouvons les riches plaines de la Pouille, parsemées de magnifiques oliviers qui sont une des principales productions du pays. Le mauvais temps nous empêche de jouir des beaux paysages qui s'offrent à notre vue. Il a plu presque toute la journée ; la température nous ferait croire que nous sommes encore au mois de février : aussi la végétation est en retard de plusieurs semaines.

A Bitonto, nous sommes descendus chez nos Sœurs de l'Orphelinat, qui se montrent plus heureuses que je ne saurais vous le dire, de recevoir le successeur de Saint-Vincent ; c'est la seconde fois seulement qu'elles ont cette faveur, depuis vingt-trois ans qu'elles sont ici. La Supérieure, la bonne Sœur Goyonèche, est la même qui a commencé l'établissement. Outre M. Ruggiero, nous avons avec nous M. Bruni, missionnaire, qui est chargé du soin spirituel des Sœurs de la Pouille. L'Orphelinat compte environ deux cent cinquante jeunes filles, qui sont entretenues aux frais de la province de Bari. La maison, où règne beaucoup d'ordre et de propreté, est un ancien couvent de Carmes, vaste, solidement bâti, avec cloître intérieur orné de peintures, une belle église et un grand jardin. Il est à remarquer qu'en bien des endroits nos Sœurs occupent la place de religieux et de religieuses supprimés. Pouvait-on faire un meilleur usage de ces maisons de la prière que de les con-

sacrer à la charité? Cette nouvelle destination arrête bien des réflexions pénibles qui se présentent à l'esprit.

L'hôpital de la ville, qui est tenu aussi par les Filles de la Charité, est un couvent de Franciscains, mais bien pauvre et trop petit pour le nombre des malades. On songe à l'agrandir.

Les Sœurs des maisons voisines, Giovinazzo, Molfetta, Ostuni, etc., qui étaient informées de l'arrivée du Très-Honoré Père, n'ont pas manqué de venir le voir : toutes sont reparties heureuses du bon accueil qu'elles avaient reçu et des bonnes paroles qu'elles avaient entendues.

Bari n'est qu'à une petite distance de Bitonto. Nous nous y rendons pour visiter les trois maisons de nos Sœurs. M^r l'Archevêque, prélat très-capable et en même temps d'une grande simplicité, a voulu recevoir chez lui M. le Supérieur général et lui offrir à dîner. Il est tout dévoué aux Filles de la Charité et fait tout ce qu'il peut pour les aider dans leurs œuvres. Il regrette vivement le départ des Missionnaires, qui étaient très-utiles à son diocèse. Leur maison est aujourd'hui l'hôpital militaire, qui est confié à nos Sœurs. Nous l'avons visité, vous le comprenez, avec un double intérêt. La cathédrale est belle; mais une église plus intéressante et plus remarquable encore est la basilique de Saint-Nicolas. Elle fut bâtie pour recevoir les reliques du saint Evêque de Myre, transportées de cette ville à Bari, au onzième siècle, et déposées dans une crypte, sous un autel d'argent massif, orné de sculptures qui représentent les faits les plus connus de la vie du célèbre thaumaturge. Vous savez que ses ossements distillent une eau appelée Manne, que l'on recueille soigneusement et qui opère de nombreux miracles. Le tombeau de marbre qui renferme ces ossements est d'une profondeur de près d'un mètre. Une ouverture pratiquée dans la partie supérieure permet de voir les saintes reliques et l'eau qui en découle. On puise cette

eau au moyen d'une fiole d'argent ou avec des éponges. J'en ai bu, au moment où l'on venait de la puiser; elle a le goût de l'eau naturelle. Elle se conserve indéfiniment sans corruption; mais, si on la mêle à de l'eau ordinaire, elle s'altère bientôt. J'en ai vu qui a plus de trois cents ans. Le vase qui la renferme tient en suspension une multitude de petits cristaux qui réfractent la lumière et brillent comme des prismes. Il paraît que l'eau produit quelquefois de l'herbe ou de la mousse. On dit qu'étant analysée par les procédés chimiques, elle ne donne ni hydrogène ni oxygène. Ce fait, s'il était constaté, serait bien étonnant. La dévotion du peuple à saint Nicolas est très-ardente. Des pèlerins nombreux viennent de loin vénérer son tombeau : il en vient beaucoup de la Russie qui l'honore comme son Patron. C'est surtout pendant le mois de mai que le pèlerinage est fréquenté.

Je n'ai pas besoin de vous faire observer, Monsieur et Très-Cher Confrère, que le phénomène de la Manne de Saint-Nicolas, qui se perpétue depuis quinze cents ans, est établi de manière à ne pas laisser place au doute, ni d'ajouter qu'il ne peut être expliqué par aucune cause naturelle.

Près du tombeau de Saint-Nicolas, on conserve la célèbre image de la Sainte Vierge, dite de Constantinople. C'est un beau tableau de la Madone portant l'Enfant Jésus.

Sous la pieuse impression des choses saintes que nous avons vues, édifiés du bien que font nos chères Sœurs, heureux de la gracieuse hospitalité que nous avons reçue, nous quittons Bari pour aller à Tarente. Les Filles de la Charité ont dans cette ville une maison qui a pour œuvres l'éducation des jeunes filles, un orphelinat et la visite des pauvres. Elles ont besoin d'un grand dévouement; car les difficultés ne leur manquent pas. M^{gr} l'Archevêque est leur principal appui.

M. de Buono, Supérieur des Missionnaires d'Oria, qui

compte bien nous conduire chez lui, est venu nous joindre à Tarente. MM. Fanelli et Vaiano, qui résident non loin d'ici, à Tursi, sont venus faire une visite à Notre Très-Honoré Père, dont ils sont heureux de faire la connaissance. Ma sœur Lanaspèze, Supérieure de la maison, reçoit tout ce monde de grand cœur. C'est pour elle et ses compagnes une fête comme elles n'en ont jamais eu, mais qui malheureusement sera de courte durée, car nous partons dans l'après-dîner. Nous nous hâtons afin d'être le ciao à Lorette. Par une dépêche télégraphique que M. Boré expédie à la Très-Honorée Mère Lequette, il lui annonce que lundi matin, vers six heures, en union avec toute la Communauté, il offrira le saint sacrifice dans la Sainte Maison de Nazareth.

Lecce, 4 avril 1875.

De Tarente à Oria et d'Oria à Lecce, il n'y a point de chemin de fer. Nous avons fait la route en voiture assez rapidement. Arrivés à Francaville, résidence de l'Évêque d'Oria, M^{sr} Margarita, ancien Missionnaire, aujourd'hui très-âgé, mais toujours affectionné à la Compagnie, nous rencontrons, quoiqu'il fût déjà tard, une partie de la population rassemblée, le Vicaire général, beaucoup de prêtres, avec les administrateurs de l'hospice, qui attendaient Notre Très-Honoré Père pour le saluer. Nous nous arrêtons à peu près une heure. Tout ce monde ne nous quitte pas d'un instant; c'est à peine si M. le Supérieur peut voir à la hâte les Sœurs en particulier. A Oria, les Chanoines de la cathédrale ont attendu longtemps Notre Très-Honoré Père; mais, comme nous étions en retard et que dix heures approchaient, ils se sont retirés pour revenir le lendemain.

L'ancienne maison de la Mission d'Oria est occupée, partie par nos Sœurs qui tiennent des écoles et un orphelinat,

et partie par le collège communal. L'Église continue à être desservie par nos Confrères, qui ont loué tout auprès une modeste maison qu'ils ont adaptée, aussi bien que possible, aux usages d'une Communauté. Outre les fonctions qui les retiennent ici, ils travaillent encore au dehors, autant qu'ils peuvent, aux œuvres de notre vocation. Ici, comme dans tous les lieux où nous avons séjourné, beaucoup de Sœurs sont venues voir le Très-Honoré Père qui trouve le temps de les recevoir toutes et de leur donner quelques bons conseils.

Vous avez entendu parler, Monsieur et Très-Cher Confrère, de cette fameuse stigmatisée d'Oria, Palma Matarelli, qu'on vient voir de si loin, et vous désirez sans doute savoir si nous l'avons vue? Oui, nous lui avons fait une visite; c'était le samedi, vers deux heures de l'après-midi. Elle était assise dans un fauteuil, vêtue en paysanne; sa tenue modeste, son visage amaigri et calme, son regard vif sans être pénétrant, m'ont fait une bonne impression. Ses deux mains portaient visiblement, en dedans et en dehors, l'empreinte des stigmates. La veille, les plaies avaient répandu beaucoup de sang. Un bandeau de toile blanche couvrait les stigmates du front. A un certain moment, une goutte de sang vermeil, sortant de dessous ce bandeau, a coulé le long de la joue. On dit que Palma ne mange pas et qu'elle dort très-peu. Elle ne peut pas marcher, elle est toujours couchée ou assise. M^{sr} l'Évêque permet qu'on dise quelquefois la Messe dans sa chambre. Un prêtre lui apporte de temps en temps la sainte Communion. Souvent elle la fait surnaturellement, même d'une manière visible, jusqu'à plusieurs fois le jour. En plusieurs circonstances, elle l'a fait faire à des personnes qui avaient déjà communiqué le matin. Ces faits préoccupent l'autorité ecclésiastique et donnent lieu à des doutes qui ne sont point encore éclaircis.

Nous avons entretenu Palma environ un quart d'heure : elle nous a parlé de ses souffrances, des besoins de l'Église, et nous a assuré qu'elle priait particulièrement pour nos deux Communautés. M. le Supérieur est resté quelques moments seul avec elle. Quelques-uns de nos Confrères nous ont affirmé qu'elle avait annoncé à l'avance l'élection de M. Boré comme Supérieur général, en le désignant par son titre de Secrétaire. On lui attribue un grand nombre de prédictions ; mais il paraît que souvent on lui fait dire ce qu'elle n'a pas dit.

Nous recevons à Lecce, de la part de nos Confrères et de nos Sœurs, l'accueil auquel nous sommes habitués depuis longtemps, et toujours aussi l'expression des regrets que provoque notre départ trop précipité. Mais les réclamations ne sauraient changer ce qui est réglé ; nous partirons à deux heures de l'après-dîner, pour être demain matin, entre cinq et six heures, à Lorette, où nos Sœurs ont tout préparé pour que Notre Très-Honoré Père dise la Messe à la *Santa-Casa*, en arrivant. M. Ruggiero continuera à nous accompagner jusque-là.

La maison que les Missionnaires avaient à Lecce sert aujourd'hui de prison, elle a été détruite en partie. Ils occupent maintenant une habitation assez grande, qu'ils ont prise à loyer, dans un faubourg de la ville. Le Supérieur, M. Chieco, que vous avez dû connaître en France, où il a passé plusieurs années, nous dit que ses Confrères et lui prêchent des Missions et des Retraites, dans le diocèse, sans rencontrer d'entraves.

Nos Sœurs sont chargées d'un Orphelinat de trois cent cinquante jeunes filles, dont la province de Lecce paye les frais. L'établissement est un ancien couvent de Franciscains, moins beau, moins commode que celui de Bitonto, mais aussi bien tenu. La Supérieure, ma Sœur Rouget, paraît jouir de la confiance de l'Administration. Un moment

accordé aux Sœurs de Maglie et de Galatina, une visite à M^r l'Évêque et au célèbre artiste qui fait des Christs et des Vierges si connus et si admirés, une petite séance poétique et musicale donnée par les enfants, font passer bien vite les quelques heures dont nous pouvions disposer.

Lorette, 5 avril 1875, fête de l'Annonciation.

Comment rendre, Monsieur et Très-Cher Confrère, les sentiments que nos cœurs éprouvent? Comment redire toutes les réflexions qui se croisent dans notre esprit? Nous sommes à Lorette depuis cinq heures et demie du matin; le Très-Honoré Père a dit la Messe à la *Santa Casa*, vers six heures, entouré d'une trentaine de Filles de la Charité et de deux Missionnaires; il a offert le Saint Sacrifice pour sa nombreuse famille, à peu près au moment où les Sœurs renouvelaient leurs saints engagements, le jour même de l'Annonciation, dans cette humble demeure où s'est accompli l'adorable mystère de l'Incarnation! En lisant l'Évangile de la Messe, il répétait les paroles de l'Ange et celles de Marie, dans l'enceinte de ces pauvres murs qui les ont entendues; à la Communion, il distribuait à ses Filles la chair et le sang de ce Verbe incarné qui a habité cette demeure jusqu'à l'âge de trente ans, dans la prière, le travail et l'obéissance. Ah! si son cœur souffrait d'être éloigné à pareil jour de la chère Communauté de Paris, il était bien dédommagé par la consolation de se trouver en un lieu si plein de grâces et d'ineffables souvenirs. J'ai eu le bonheur de dire la Messe après lui; M. Ruggiero l'a dite ensuite. Nous avons prié longtemps: c'est à regret qu'on quitte ce Sanctuaire. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vous ai pas oublié, non plus que les personnes qui me sont chères, surtout dans nos deux Familles.

Je ne vous ferai pas la description de la *Santa Casa*, description que tant de livres ont donnée. Mais je vous dirai que tout ce qu'on lit dans les livres, tout ce qu'on voit reproduit par la gravure ou la peinture, et même les chapelles qui sont un *fac-simile* de Notre-Dame de Lorette, ne rendent pas exactement l'aspect de l'intérieur, et surtout ne sauraient exciter dans l'âme les sentiments de foi, de vénération et de piété qu'on ressent en pénétrant dans ce Sanctuaire, *le plus saint qui soit au monde*. Depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, on y célèbre à peu près constamment des Messes, et il y a des fidèles qui prient; ce sont des gens du pays, des étrangers de toute condition : tous sont recueillis et pénétrés : cette vue seule vous porte à la piété. Un très-grand nombre de pèlerins baisent par dévotion les murs de la sainte Chapelle.

Quand il était en Orient, M. Boré avait visité, à Nazareth, l'emplacement de la sainte Maison et vu les fondements qui sont restés en terre; aujourd'hui, pour la première fois, il visite la Maison transportée par les Anges.

Par une insigne faveur, il nous sera permis demain, mardi, de dire une seconde fois la Messe dans la sainte Chapelle et d'y prier tout à notre aise. J'envie le bonheur de nos Sœurs qui habitent la ville de Lorette. Il me semble qu'ici il est plus facile qu'ailleurs de se sanctifier, que la prière doit être plus fervente, les peines plus légères, le travail plus méritoire, les fautes plus rares et l'amour de Dieu plus généreux.

Les Filles de la Charité ont dans la ville deux maisons, une miséricorde et un hospice. Elles sont très-aimées et font un grand bien. Monseigneur l'Évêque de Lorette est comme un père pour elles, il n'y a rien qu'il ne fasse pour les aider dans leurs œuvres. Ce bon Prélat, prévenant la visite de notre Très-Honoré Père, est venu le saluer le premier.

Il y a un bon nombre de maisons de nos Sœurs dans les environs. A peu près toutes ont été représentées à Lorette pendant le court séjour que M. le Supérieur y a fait. Deux Confrères de Fermo, MM. Sapia et Laynardi, lui ont également fait une visite.

La Miséricorde fut fondée par Madame la vicomtesse Jurien, il y a une vingtaine d'années. La fondatrice pourvoyait largement aux besoins de l'œuvre dans les premiers temps ; par la suite, des revers de fortune ne lui permettant plus de continuer ces secours, la maison n'eut plus d'autres ressources que la Providence. Mais Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui soutient la maison de Nazareth sans fondements sur un sol inégal, envoie au jour le jour à nos Sœurs tout ce qui leur est nécessaire ; elles donnent aux pauvres comme auparavant et jamais elles ne sont les mains vides. La bonne Sœur Devos, Supérieure de cet établissement, est pleine de confiance en la Providence, ce qui ne l'empêche pas, malgré sa mauvaise santé, de déployer une grande activité pour faire face à toutes les nécessités.

Florence, 11 avril.

Translation des Reliques de Saint-Vincent.

Avant d'arriver à Florence, nous avons fait deux stations, l'une à Rimini, l'autre à Bologne. Dans la première de ces villes, nous rencontrons notre Confrère M. Salvucci qui, avec un Frère, dirige un orphelinat de garçons. Le local qu'il occupe étant trop étroit, nous allons loger à l'hôpital, où nos Sœurs sont heureuses de nous donner l'hospitalité. Il n'est question dans Rimini que du terrible tremblement de terre qui a causé tant d'émoi et tant de dégâts le 18 mars ; on en voit encore des traces nombreuses ; l'Orphelinat, qui est une seconde maison tenue par nos Sœurs, en a beaucoup souffert. Quoique nous fussions

pressés, nous n'avons pas laissé de visiter la célèbre Madone de Rimini, qui se conserve chez les Pères du Précieux-Sang et qui est l'objet d'une grande vénération.

A Bologne, nous sommes reçus à la gare par notre Confrère M. Semeria et par M. le marquis Bevilacqua, qui est l'homme de toutes les bonnes œuvres et le fondateur d'une maison de Filles de la Charité. M. Semeria reste dans cette ville avec un Frère, principalement pour la direction de nos Sœurs. Les Confrères qui habitent Macerata et Ferrare viennent saluer le Très-Honoré Père, ainsi que plusieurs Sœurs des environs.

Le diocèse de Bologne est un des meilleurs d'Italie; le Clergé est bon et très-uni. Le Cardinal Archevêque, que nous avons eu l'honneur de saluer, est un prélat distingué; on lui a retiré son palais; il habite au Séminaire. Notre ancienne maison sert de logement à des employés. Les églises de Bologne sont magnifiques. Dans celle des Clarisses qui est monumentale, j'ai eu la consolation de vénérer le corps de sainte Catherine de Bologne, qui est assis sur un siège sans appui, dans une chapelle intérieure, où deux religieuses prient jour et nuit. Ce corps est là depuis quatre cents ans, les membres sont flexibles, on l'habille et on le déshabille comme on ferait pour une personne vivante.

Enfin, nous sommes à Florence, où nous avons passé il y a six semaines! Florence, la cité des arts et des lettres, patrie de tant de grands hommes et de tant de Saints, toute pleine de souvenirs du moyen-âge, ornée de splendides monuments qui attirent dans ses murs une affluence continue d'étrangers! J'ai visité plusieurs églises. Presque toutes sont remarquables par leur architecture ou leurs décorations. Le dôme ou la cathédrale, le baptistère avec ses portes de bronze que Michel-Ange estimait dignes d'être les portes du Ciel, le campanile de Giotto, forment trois

monuments qu'on retrouve dans presque toutes les villes de Toscane et qui semblent symboliser la religion : le baptistère est le lieu où l'on reçoit l'initiation au christianisme ; l'église est la figure de la vie chrétienne, et le campanile montre le Ciel, patrie du Chrétien et récompense de ses combats. C'est beau, c'est majestueux, gracieux comme la Religion. A Pise, on voit un quatrième monument qui complète la série symbolique, le *Campo Santo*, lieu de repos ou cimetière chrétien. Tous les enfants de Florence sont baptisés au même baptistère. Quatre Prêtres, une semaine chacun, ont pour office d'administrer le baptême. C'est un usage universel dans la Toscane que ce sacrement soit conféré dans une seule église de la même ville. — Parmi les saints auxquels Florence a donné le jour, j'ai une dévotion particulière pour sainte Marie-Madeleine de Pazzi, cette âme séraphique, sœur de sainte Thérèse par la vocation religieuse comme par l'amour et la souffrance. Son corps est conservé sans corruption dans le monastère des Carmélites, sous l'autel principal de l'église. Les bonnes Religieuses ont eu la complaisance de me le faire voir, et je l'ai vénéré avec une profonde émotion.

D'après nos projets, nous devrions être à Sienne aujourd'hui dimanche ; mais, sur les instances de nos Confrères, M. le Supérieur s'est décidé à célébrer ici la fête de la Translation des Reliques de Saint-Vincent. Les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul sont venus ce matin en grand nombre entendre la Messe et faire la sainte Communion dans l'église de la Mission. On compte dans la ville dix Conférences qui réunissent l'élite de la société. Notre très-Honoré Père a chanté la grand'messe. La fête a été aussi solennelle qu'elle pouvait l'être à Florence ; mais ce n'est pas Saint-Lazare. Tandis qu'ici nos Confrères et nos Sœurs se réjouissent de posséder le Père de toute la famille, à Paris, on regrette son absence, et ces regrets

attristent sans doute la solennité. Mais encore un peu de patience, Très-Cher Confrère; nous sommes sur le chemin du retour, bientôt nous reverrons les deux Maisons-Mères. — Dans la soirée, M. le Supérieur général a fait une petite conférence à nos chères Sœurs. Monseigneur l'Archevêque, que nous avons eu l'honneur de voir vendredi, nous a fait le plus gracieux accueil. Ce zélé Prélat est fort occupé, dans les premiers temps de son épiscopat, avec la charge d'un diocèse aussi vaste que celui de Florence.

Le Clergé de la Toscane est, dit-on, un de ceux qui ont le mieux résisté à l'influence de la révolution; les Religieux supprimés ont fait de louables efforts pour continuer à vivre en commun.

M. Tornatore, Visiteur de la province, est arrivé de Rome: il nous accompagnera à Sienne et à Plaisance, où il doit prêcher la retraite ecclésiastique.

Nous partons demain pour Sienne. M. d'Arcaïs, Supérieur des Missionnaires de cette ville, est venu au-devant de notre Très-Honoré Père jusqu'à Florence.

Sienne, 13 avril.

Nos Confrères sont ici au nombre de trois; ils occupent une maison qui est la propriété de Monseigneur l'Archevêque et où se donnent les retraites ecclésiastiques. Ils élèvent quelques jeunes clercs qui suivent les cours du Séminaire épiscopal, et de plus ils sont chargés de la direction des Sœurs qui ont à Sienne quatre maisons.

La Province des Filles de la Charité de Toscane, supprimée il y a quelques années, vient d'être rétablie: elle renferme environ quatre-vingts établissements.

L'ancienne Maison-Centrale, établie à Saint-Jérôme de Sienne, par un bref du Pape et une ordonnance du Grand-Duc, a été rendue à sa destination. Le local était primitivement un conservatoire d'oblates; il est vaste, mais assez

mal distribué, dans une position agréable, avec de grands jardins et une jolie église. Nous y avons trouvé six petites Sœurs du Séminaire qui sont les prémices de la génération nouvelle, et qui paraissent heureuses dans leur vocation. Ma Sœur Gottofrey, la Visitatrice, malgré la difficulté des commencements, est contente de l'état présent des choses et pleine d'espoir pour l'avenir.

Je ne vous dis rien de la bonne réception que nous ont faite les Missionnaires et les Sœurs; il me faudrait répéter ce que je vous ai déjà écrit tant de fois. Il en est de même de notre visite à Monseigneur l'Archevêque. Plus je vois de près les Évêques d'Italie, plus je suis frappé de leurs grandes qualités et en même temps de leur simplicité. J'ajouterai aussi, avec une satisfaction que vous partagerez, que tous nous ont exprimé l'estime et le dévouement les plus sincères pour nos deux Communautés. Que de bien elles peuvent faire, si la révolution leur laisse le champ libre! M^{er} Bindi, archevêque de Sienne, le traducteur si estimé des *Confessions de Saint-Augustin*, est un des écrivains les plus remarquables de la péninsule.

Cette ville de Sienne, posée sur sa colline, me plaît singulièrement avec sa physionomie et ses usages du moyen âge : rues étroites et tortueuses, place en forme de coquille, entourée de palais et de maisons d'un style caractéristique, églises, chapelles, salles d'hôpital, toutes resplendissantes de peintures. C'est ordinairement dans les musées qu'il faut aller voir les beaux tableaux des grands maîtres; les peintres de l'école de Sienne ont mis leurs œuvres sur les murailles, aux yeux de tout le monde. On trouverait difficilement ailleurs autant de peintures remarquables exposées à tous les regards.

La figure qui domine toutes les autres à Sienne, est celle de sainte Catherine, la fille d'un teinturier, s'élevant, sous l'inspiration de la foi, au rôle de théologien, de pré-

dicateur, de politique, allant chercher le Pape à Avignon pour le ramener à Rome, faisant la leçon aux Cardinaux et s'entretenant avec Notre-Seigneur avec la familiarité d'un enfant. On voit son image partout dans Sienne. La maison de son père a été changée en un sanctuaire visité avec grande dévotion. Sa petite chambre est conservée comme au jour où elle l'habitait; on montre encore le Crucifix duquel s'échappèrent les rayons qui lui imprimèrent les stigmates. Vous savez que son corps est à Rome. On possède ici sa tête, dans l'église des Dominicains. A l'entrée de cette église est une chapelle où la Sainte venait souvent prier. C'est en ce lieu qu'elle a reçu les plus douces et les plus insignes faveurs du divin Maître.

La cathédrale, du treizième siècle, est toute en marbre. Sa façade est gracieuse comme une belle broderie. Les figures gravées au trait sur le pavé, connues sous le nom de *graphites*, sont des chefs-d'œuvre peut-être uniques dans ce genre. La bibliothèque des manuscrits, très-riche en livres liturgiques, est décorée de fresques dont le dessin est de Raphaël; on dit même que quelques-unes ont été exécutées par lui.

Malgré la pluie qui n'a presque pas cessé de tomber pendant les deux jours que nous avons passés à Sienne, je vous assure, Très-Cher Confrère, que j'ai bien joui des saintes et belles choses qu'on y rencontre. Nous partons ce soir pour Plaisance, nous y serons demain vers huit heures du matin, après avoir traversé de nouveau Florence et Bologne.

Plaisance, collège Alberoni, 14 avril.

Ne prenez pas, Monsieur et Très-Cher Confrère, le nom de collège dans le sens qu'on lui donne communément en France; le collège de Plaisance est un véritable grand Séminaire, fondé vers le milieu du siècle dernier, par le

Cardinal Alberoni, et dont il voulut lui-même que la direction fût confiée aux Prêtres de la Mission.

Le Cardinal Alberoni, originaire de Plaisance, est une figure historique assez extraordinaire. D'abord prêtre obscur, puis Ministre tout-puissant de Philippe V, roi d'Espagne, disgracié sur les instances des cours de l'Europe, traité sévèrement par le Pape et ensuite revêtu des plus hautes charges de l'État pontifical, jugé très-diversement pendant sa vie et après sa mort (1) : de l'aveu de ses ennemis comme de ses admirateurs, ce fut un homme éminent, de mœurs intègres et d'une indomptable énergie de caractère. Il mourut dans un âge très-avancé. Son corps repose dans l'église du collège. On a conservé avec soin les appartements qu'il occupait, avec le mobilier qu'il y avait lui-même fait placer. Il n'y a rien qui sente le luxe d'un premier Ministre ou d'un Grand d'Espagne.

Parmi toutes les œuvres qu'il a accomplies, le collège est certainement celle qui lui fait le plus d'honneur et qui a rendu le plus de services à l'Église et à la société. Je crois vous faire plaisir en vous en parlant avec quelques détails.

L'établissement est placé à un quart d'heure de Plaisance, au milieu d'une belle plaine. A peine terminé, il fut détruit pendant une guerre, mais il fut immédiatement reconstruit dans les mêmes proportions. Des propriétés considérables, assurées à perpétuité par le fondateur, pourvoient largement à tous les besoins de l'œuvre.

Soixante jeunes Ecclésiastiques appartenant au diocèse de Plaisance doivent y être entretenus gratuitement et fournis de tout ce qui leur est nécessaire pendant tout le cours de leur éducation, qui dure neuf années : trois sont consacrées à la philosophie, aux sciences mathématiques,

(1) J'ai vu un exemplaire d'une histoire du cardinal Alberoni, publiée de son vivant, dans un esprit qui lui est peu favorable, et dont les marges sont chargées de notes curieuses, de la main même du cardinal.

physiques et naturelles (1); trois à la théologie dogmatique, à l'Écriture, etc.; trois à la théologie morale, au droit canonique, etc. Les élèves, à partir du jour de leur entrée, ne retournent plus dans leur famille; ils prennent leurs vacances dans une agréable maison de campagne, située à peu de distance. En souvenir du fondateur, ils portent une soutane à parements et lisérés rouges, avec une ceinture de même couleur, et sur la poitrine les armoiries du Cardinal, un arbre (2), surmonté d'une étoile.

Sur ce nombre de soixante séminaristes, qui ne doit jamais être dépassé, la Congrégation de la Mission a le droit de faire élever six de ses sujets.

Les étudiants, divisés en trois catégories selon les cours, n'ont pas de communication entre eux; ils ont leur corps de bâtiment, leur chapelle, leurs directeurs et professeurs à part; ils ne se rencontrent qu'au réfectoire. Ces dispositions, et généralement toutes les prescriptions réglementaires, ont été arrêtées par l'illustre Cardinal.

Son testament est un chef-d'œuvre de précision et de détails pratiques. Le gouvernement italien aurait bien voulu y faire brèche pour s'emparer des propriétés du collège; un grand procès eut même lieu à ce sujet; mais il se trouva que les formes légales avaient été si bien observées, et toutes les précautions si bien prises par l'habile fondateur, que le fisc en fut pour ses frais.

Il est sorti du Collège Alberoni nombre de sujets distingués, et généralement le Clergé du diocèse de Plaisance se fait remarquer par sa science, sa piété et sa tenue ecclésiastique.

La direction du Séminaire n'est pas l'unique occupation de nos Confrères; ils ont en outre les Missions de la campagne et les retraites du Clergé.

(1) Un observatoire bien installé et fourni d'instruments de précision permet d'envoyer régulièrement des notes météorologiques à divers savants étrangers.

(2) Arbre, en italien *albero*, étymologie du nom d'Alberoni.

Les habitations disséminées à l'entour de l'établissement forment une paroisse du nom de Saint-Lazare, sur laquelle les Missionnaires ont le droit de patronage. Ce sont eux qui nomment le Curé. Le titulaire actuel est un ancien élève de la maison.

Pendant notre séjour ici, les Séminaristes ont donné, en l'honneur de notre Très-Honoré Père, une petite séance littéraire qui nous a charmés. J'ai eu l'occasion de faire dans cette maison une remarque qui, plus d'une fois déjà, s'est présentée à mon esprit; c'est que le silence et la lecture au réfectoire ne sont jamais interrompus, même quand un personnage éminent y est invité. Dans tout le cours de notre voyage d'Italie, il n'y a jamais eu *Deo gratias*, durant le repas, pour fêter l'arrivée de M. le Supérieur Général. Nos usages français, sous ce rapport, ne sont pas connus, même dans les petits séminaires ou les collèges. Cette règle du silence, inviolablement observée, ne contribue pas peu à donner à la jeunesse du sérieux et de la tenue.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les Confrères et surtout M. Gaggia, le Supérieur du Collège, nous ont fait la plus aimable réception, ni d'ajouter que, fidèle à sa coutume, notre Très-Honoré Père a fait une visite à Monseigneur l'Évêque de Plaisance, chez qui il a été parfaitement reçu, et aux cinq maisons de nos Sœurs qui ont été heureuses de recevoir sa bénédiction, mais qui l'auraient été davantage encore, si elles avaient pu le posséder plus longtemps.

Nous serons demain, dans la soirée, à Savone; ce sera notre dernière station en Italie. Je tâcherai de vous écrire de là une dernière lettre, afin de tenir ma promesse jusqu'au bout.

Savone, collège Noble, 17 avril.

Le voyage de Plaisance à Savone a été des plus agréables; nous avons traversé les riches plaines de l'Italie sep-

tentrionale, où l'on rencontre à chaque pas des souvenirs historiques pleins d'intérêt, que notre Confrère M. Perletti avait soin de nous faire remarquer. Je ne vous en citerai qu'un seul, le champ de bataille de Marengo que coupe le chemin de fer. Arrivés à Alexandrie, comme nous avions une heure à attendre le train de Savone, nous avons fait une petite visite à nos Sœurs de l'Ouvroir de cette ville, qui ont été aussi heureuses que surprises de recevoir notre Très-Honoré Père. Le temps ne nous a pas permis de visiter les Sœurs de l'hôpital. Nos Confrères de Savone ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour bien accueillir M. le Supérieur Général. MM. Torre et Buroli, de Turin, et M. Ciravagna, Supérieur du collège de *Finale-Marina*, sont venus lui offrir l'hommage de leur filial respect. Ce dernier voudrait bien obtenir une visite, si courte qu'elle fût, pour sa maison de Finale; mais le temps passe, les jours et les heures sont comptés : nous nous contenterons de saluer, sur le chemin de Savone à Nice, le collège et les Confrères, sans nous arrêter.

Le Collège *Noble*, de Savone, — c'est le titre qu'il porte, — fut confié, ou pour mieux dire imposé aux Missionnaires, à la fin du dernier siècle, après la suppression des Jésuites qui le dirigeaient, par la république de Gênes, alors souveraine de Savone. Il a rendu de grands services au pays, en donnant une éducation chrétienne aux enfants des meilleures familles. Ce n'est pas, du reste, simplement un collège; les élèves du petit Séminaire en suivent les cours, et ceux du grand Séminaire y font leurs études de philosophie et de théologie. Les internes sont divisés par groupes de quinze à vingt, sous la direction de maîtres particuliers. Comme je vous l'ai fait remarquer pour les Séminaristes de Plaisance, ils ne prennent point leurs vacances dans leur famille, mais à la campagne de l'établissement.

J'ai trouvé au collège un intéressant cabinet d'histoire naturelle, formé jadis par notre Confrère, M. David, qui passa ici quelques années avant d'être envoyé en Chine. Il serait à désirer que la main de l'habile naturaliste vînt réparer la toilette de plusieurs animaux que le temps a un peu endommagée.

Une tradition de la maison veut que les élèves qui ont obtenu le prix d'honneur en rhétorique, fassent faire leur portrait, qui reste exposé dans une galerie pour perpétuer le souvenir de leurs succès. Le nombre de ces tableaux est considérable : c'est une gloire pour les familles d'y voir figurer quelques-uns de leurs membres.

Les Confrères attachés au collège ne sont pas exclusivement livrés à leurs fonctions de professeurs ; ils utilisent le temps des vacances en prêchant des retraites au clergé.

Vous n'ignorez pas que Pie VII fut retenu trois ans captif à Savone, par ordre de Napoléon I^{er}. Le palais épiscopal lui servit de prison. Par respect pour la mémoire de ce saint Pontife, on a conservé religieusement sa chambre telle qu'elle était pendant son séjour. Monseigneur l'Évêque, que nous avons eu l'honneur de voir, a voulu, de la manière la plus aimable, nous montrer lui-même les appartements pontificaux, en nous rapportant quelques traits relatifs à la captivité.

Savone est célèbre par son Sanctuaire de Marie, connu sous le nom de Notre-Dame de la Miséricorde. L'histoire et même le site de ce pèlerinage lui donnent quelque rapport avec La Salette. Une belle statue de la Sainte-Vierge, dans l'attitude que lui donne la médaille miraculeuse, repose sur le rocher, où Marie apparut à un pauvre paysan, et lui annonça qu'elle voulait être honorée en ce lieu. Sous le rocher jaillit un ruisseau dont les eaux ont été bénies par la Mère de Dieu. La statue fut couronnée par Pie VII, à son retour de la captivité de Fontainebleau. Une magnifique

église recouvre le lieu de l'apparition. C'est dans ce sanctuaire vénéré, au pied de l'image de Marie, que nous avons, ce matin, samedi, célébré la sainte Messe. Par une rencontre des plus agréables, la mère Félicité Lequette, de Turin, qui se trouve ici pour visiter les trois maisons de nos Sœurs, assistait à la Messe avec un grand nombre de Filles de la Charité, et toutes ont fait la Communion de la main du Très-Honoré Père. Le Sanctuaire est à peu près à une demi-lieue de Savone; nos Sœurs y ont tout auprès l'hôpital des pèlerins et un asile; elles tiennent aussi l'hôpital de la ville.

Le temps devenu très-beau, la végétation qui commence à se développer, les premiers chants des oiseaux, le calme du matin donnaient à notre pèlerinage un charme inexprimable qui ne pouvait qu'augmenter la dévotion.

Malgré les agréments du Sanctuaire et de la ville de Savone, malgré les instances que nos chers Confrères font pour nous retenir, nous partons dans la soirée pour aller coucher à Nice. M. Podestà, Supérieur du collège, se propose de nous accompagner. L'intention de notre Très-Honoré Père est d'aller de là au Berceau de Saint-Vincent pour y célébrer la fête annuelle de notre saint Fondateur. Nous ferons une courte halte à Marseille, à Montpellier, à Carcassonne, et s'il plaît à Dieu, nous serons, samedi matin, à Lourdes, et le soir au Berceau.

Sur le point de rentrer en France, je dois dire que Dieu a béni visiblement notre voyage : nous n'avons pas eu le moindre accident, pas même un contre-temps; tous nos projets se sont accomplis à point nommé. Pendant plus de deux mois et demi d'allées et de venues, nous n'avons pas pris un repas dans un hôtel; nous avons toujours logé dans une maison des enfants de Saint-Vincent, et partout nous avons été reçus dans l'esprit de notre Bienheureux Père, c'est-à-dire avec une cordiale simplicité. Tout s'est passé

sans bruit, sans éclat ; il me semble que l'édification a été partout sans rien ôter aux joies de la famille.

Je garderai, Monsieur et Très-Cher Confrère, un souvenir ineffaçable de ce voyage d'Italie, qui n'a pas été sans quelques fatigues, mais qui m'a comblé de consolations, en me donnant l'occasion de prier dans une foule de pieux Sanctuaires, de voir de près tant de personnages éminents par leurs talents et leurs vertus, de recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, du saint Pontife Pie IX, et enfin d'être en rapports avec tant de Missionnaires, tant de Filles de la Charité dont le bon esprit, la régularité, le zèle et les œuvres m'ont singulièrement édifié.

Fasse Notre-Seigneur que je profite de toutes ces grâces pour devenir meilleur !

Berceau de Saint-Vincent, 27 avril.

Je vous ai raconté, tant bien que mal, le voyage de Notre Très-Honoré Père en Italie, et, chemin faisant, je vous ai donné un aperçu des œuvres de nos Confrères et de nos Sœurs. Ma promesse est remplie, ma tâche est terminée, je pourrais m'arrêter ; mais je veux me montrer généreux envers vous, Monsieur et très-cher Confrère, et compléter mon récit. Ma première lettre prenait le Père Boré à son départ de Paris ; celle-ci l'y ramènera. Mais, comme nous sommes en pays connu, je serai sobre de détails.

Nous venons de traverser toute la France, de l'est à l'ouest, en longeant le littoral de la Méditerranée et la chaîne des Pyrénées. Grâce à la vapeur, nous avons fait ce trajet en six jours, tout en donnant une journée à Nice, comme à Marseille, à Montpellier et à Carcassonne. Cette journée a été une fête pour les Missionnaires et les Filles de la Charité ; mais, hélas ! une fête, comme toutes celles de ce

monde, qui a passé bien vite. Le temps étant court, on l'a employé le mieux possible ; le Très-Honoré Père n'a pas eu un moment à lui ; on se l'est disputé ; chaque Maison voulait avoir sa visite ; heureuse celle qui pouvait avoir sa Messe ; on a joui de sa conversation, de ses conseils, autant qu'on l'a pu. Je crois que tout le monde a été content, et lui-même a été consolé des sentiments qu'on lui a exprimés et du bien qu'il a constaté.

A la gare de Toulouse, vendredi matin, nous avons rencontré le nouveau Nonce d'Espagne, M^{sr} Simeoni, qui se rend à Madrid, avec son secrétaire et un auditeur de la nonciature. Nous avons eu l'honneur de voir à Rome Son Excellence, et nous avons été tous heureux de nous retrouver. Seuls dans un même compartiment du wagon, nous avons mené une vraie vie de Communauté, récitant ensemble le bréviaire, le chapelet et autres prières ; partageant fraternellement, au moment du dîner, nos provisions de voyage, et causant familièrement de la France, de l'Italie, de l'Espagne. Nous nous séparons à Tarbes, où nous passerons la nuit. M^{sr} le Nonce va jusqu'à Lourdes, où nous le retrouverons demain.

De Tarbes, je ne vous dirai rien, si ce n'est que nos chères Sœurs des deux Maisons de cette ville ont été bien reconnaissantes de l'honneur que M. le Supérieur général leur a fait de s'arrêter chez elles, et qu'elles n'ont rien négligé pour lui témoigner leur filial dévouement. Nous sommes descendus à l'hôpital. Le lendemain, nous étions à Lourdes avant sept heures du matin. Là se trouvaient déjà la Mère Louise Lequette, et l'Assistante de la Communauté, ma Sœur Estève, ma Sœur Ville, Visitatrice du Mexique, et plusieurs Sœurs de diverses Maisons. M. Lacour était arrivé dès la veille. C'est à l'église du pèlerinage que s'est faite la première rencontre ; les Sœurs ont entendu la Messe du Très-Honoré Père et fait la Communion

de sa main. Pas un mot n'avait été échangé. Mais qui pourrait dire les pensées et les sentiments qui s'élevaient dans les âmes à ce moment où, après une si longue séparation, le Père et la Mère des deux familles se revoyaient, et cela, dans ce sanctuaire témoin de tant de merveilles de la grâce ?

Les dévotions terminées, on a pu enfin se voir, se parler, échanger ces questions, ces réflexions que vous comprendrez plus facilement que je ne saurais les exprimer. La matinée s'est passée à visiter la grotte de l'Apparition, à retourner à l'église, puis encore à la grotte, et surtout à prier la Vierge-Immaculée qui se montre si bonne en ce lieu. Notre Très-Honoré Père a été reçu par les Missionnaires de Lourdes avec une respectueuse cordialité ; ils ont voulu qu'il dînât chez eux, avec M^{sr} le Nonce d'Espagne et M^{sr} Peyramale, curé de la paroisse. Cette journée, bien qu'elle fût assombrie par une pluie continuelle, a été une des plus consolantes de notre voyage.

Le soir, vers six heures, nous étions au Berceau de Saint-Vincent, que nous avons trouvé en grands préparatifs pour la splendide fête de demain, que rehaussera la présence tant désirée de M. le Supérieur général. Je ne vous donnerai pas les détails de cette fête ; si vous les désirez, vous vous adresserez à M. Lacour, qui est mieux en mesure que moi de vous satisfaire.

Le Berceau de Saint-Vincent réunit toutes les œuvres chères à Notre Bienheureux Père ; on y voit, autour de cette pauvre chaumière où il reçut le jour, des pauvres, des malades, des orphelins et des orphelines, des écoles, et, pour diriger tout cela, des Filles de la Charité et des Missionnaires. Les orphelins et orphelines ont été présentés au Père Général et à la Mère Lequette qui ont été charmés de leur modestie et de leur bonne tenue. L'orphelinat de garçons prend des proportions chaque jour croissantes et

donne les plus consolants résultats. Il est déjà sorti de ce pieux asile de bonnes vocations ecclésiastiques et des ouvriers sincèrement chrétiens, dont la conduite récompense bien le zèle de leurs maîtres.

Les Confrères et les Sœurs de Dax n'ont pas été oubliés; ils ont eu leur visite, comme vous le supposez facilement. Le bon M. Fabre est très-faible; il est à présumer qu'il s'éteindra bientôt, malgré tous les soins qu'on lui prodigue. La présence du Très-Honoré Père et de la Mère-Générale a attiré ici un grand nombre de Sœurs qui toutes ont voulu avoir une petite audience. Parmi les Sœurs étrangères, j'en citerai une, la Sœur Coste, Visitatrice d'Espagne, qui a profité du rapprochement des Supérieurs pour venir traiter quelques affaires.

Ce matin, mardi, Notre Très-Honoré Père a dit la Messe à Notre-Dame de Buglose. Nous partirons dans la soirée pour Bordeaux, où nous passerons la journée du mercredi, et jeudi, dans la matinée, s'il plaît à Dieu, nous serons à Paris, où le Père vous fera part des amples bénédictions que le Souverain-Pontife lui a données pour ses deux Familles.

Veillez me croire, Monsieur et très-cher Confrère, en l'amour de Notre-Seigneur et en l'union de vos prières,

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

CHEVALIER,

I. p. d. l. M.

PARIS. — *P.-S.* — Notre Très-Honoré Père M. Boré est arrivé à la Maison-Mère le jeudi 29, vers 9 heures du matin. M. Delteil, premier Assistant, et M. Pémartin, Secrétaire général, étaient allés le recevoir à la gare. A son entrée à la Maison-Mère, toute la Communauté se trouvait réunie

dans la cour, les cloches sonnaient à toute volée, en signe de réjouissance, tous les cœurs étaient émus, comme au retour d'un père après une longue absence. Sur l'escalier qui conduit au grand corridor, M. Fiat, Assistant de la Maison, adressa au Très-Honoré Père une allocution où il lui exprima la joie que la Communauté avait de le revoir, le félicita de son heureux pèlerinage, l'assurant qu'en son absence la règle avait toujours été fidèlement observée, et lui demanda sa bénédiction. M. le Supérieur lui répondit en quelques mots pour remercier la Communauté de cette touchante démonstration qu'il n'attendait pas, assurer chacun des Confrères que son cœur avait toujours été avec eux, qu'il ne les avait pas oubliés dans son pèlerinage, et annoncer que la bénédiction qu'il allait donner était celle de Notre Saint-Père le Pape.

Tout le monde se mit à genoux pour recevoir cette précieuse bénédiction. Puis on se rendit à la chapelle pour remercier Notre-Seigneur des grâces accordées pendant un si long voyage, et lui demander, par l'intervention de Saint-Vincent, d'en conserver les fruits.

Dans la soirée, une cérémonie du même genre eut lieu à la Communauté des Sœurs. Le Très-Honoré Père parla à ses Filles des consolations de son voyage, du bonheur qu'il avait à se retrouver au milieu d'elles, et leur donna sa bénédiction, qui était en même temps celle de Pie IX.



NOTES

SUR LA

CONGRÉGATION EN ESPAGNE

(*Suite.*)

ORIGINE ET ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION A MAJORQUE. (*Suite.*)

Les Maisons de la Congrégation de la Mission, se trouvant enveloppées dans le décret de suppression que fit, en 1835, le gouvernement espagnol, la Maison de Palma fut choisie comme un asile de vieillards, où pourraient se retirer les religieux de toute l'île, parvenus à l'âge de soixante ans. Quand on eut supprimé les maisons des vieillards, elle fut considérée comme maison d'asile, et alors il y entra de vieux et de jeunes religieux, des Ecclésiastiques séculiers et de jeunes étudiants, tant que la maison en put contenir. Chacun y vivait comme il l'entendait, de sorte que celui qui avait le titre de Supérieur, se bornait à serrer les clefs des chambres laissées inoccupées par le départ définitif de ces hôtes.

L'un de nos anciens Confrères, M. Daviu, y demeura et y eut beaucoup à souffrir, à cause de la vigilance qu'il exerçait pour la conservation de l'établissement. On le menaçait même de l'en expulser. M. Jérôme Fortera, qui était très-dévoué à la Congrégation, ayant appris ce qui se passait, écrivit à M. Codina, alors Visiteur, que l'âge et les infirmi-

tés de M. Daviu le mettaient hors d'état de défendre les intérêts de la Congrégation pour la conservation de cette maison ; qu'il était nécessaire d'y envoyer un autre Prêtre. M. Codina donna connaissance de cet état de choses à notre Très-Honoré Père, lequel, en novembre 1847, y envoya M. Marimon, qui se trouvait alors à Paris. Celui-ci n'y vécut que deux mois avec M. Daviu, dont une mort précieuse couronna la longue carrière. M. Marimon demeura donc avec les vieillards jusqu'au rétablissement de la Congrégation en Espagne, et, comme M. Daviu, il y eut beaucoup à souffrir. On le menaça également de l'expulser d'une maison dont il maintenait la conservation, par l'espérance de notre rétablissement dans le royaume.

En 1849, M^{re} Raphaël Manso, qui était Évêque de Majorque, obtint du gouvernement la maison de la Mission pour quelques Missionnaires, mais ayant ensuite passé à l'Évêché de Zamora, son projet ne fut point exécuté. En 1851, Don Michel Salva, alors Évêque élu du diocèse, obtint du gouvernement que tout ce qui n'avait pas été aliéné ou vendu des biens appartenant à la maison de Palma, fût mis à sa disposition, afin qu'il pût le remettre aux Pères de ladite Congrégation, quand ils seraient rétablis.

Considérant combien restreint se trouvait le nombre des Confrères espagnols, M. Escarra, qui était alors chargé de la Congrégation dans la péninsule, avait écrit à M. Marimon, que la maison de Majorque ne se rétablirait pas, et, qu'en conséquence, il devait, lui, se rendre à Madrid. A la même époque, Monseigneur l'Évêque de Majorque insistait précisément pour obtenir l'envoi de quelques Missionnaires, et ajouta qu'en cas de refus il remettrait à d'autres leurs maisons et le reste de leurs biens. M. Marimon écrivit donc à notre Très-Honoré Père, lui exposant la nécessité de ne point laisser perdre une maison dont la conservation et le bon état étaient le fruit d'une si longue patience.

M. Etienne eut égard à ses instances et lui envoya deux Missionnaires.

Le 1^{er} mai 1853, Monseigneur l'Évêque adressa une lettre officielle à M. Marimon, nommé Supérieur par M. Santasusana, Visiteur, l'invitant à prendre possession. En effet, la maison et tout ce qui appartenait à la Congrégation dans cette île lui fut remis. Voici la teneur de ladite lettre officielle :

« Considérant que les Prêtres de la Congrégation de
« la Mission de Saint-Vincent de Paul, résidant dans
« cette île, y ont été envoyés par le Révérend Visiteur
« général pour donner commencement à leur genre de
« vie et aux exercices spirituels prescrits par les Cons-
« titutions et Statuts : ayant présent tout ce que porte
« le royal décret du 23 juillet de l'année dernière, et
« conformément à l'article 29^e du Concordat : en vertu
« de l'ordre royal du 18 septembre 1851, l'ancienne mai-
« son de la Congrégation de la Mission dans cette capitale,
« ayant déjà été mise à la disposition de mon autorité,
« ainsi que les vases sacrés, ornements, meubles et rentes
« non aliénés, à elle appartenant, je viens déclarer réta-
« blie la maison de la Congrégation de la Mission de Saint-
« Vincent dans cette ville, et par conséquent réintégrée
« dans tous ses droits, sans préjudice de rendre compte
« au gouvernement de Sa Majesté et de solliciter l'augmen-
« tation des sujets, au moins jusqu'au nombre signalé par
« l'article 6 du royal décret mentionné, relatif à sa com-
« plète réorganisation, et le versement des ressources in-
« dispensables pour qu'elle puisse remplir comme elle le
« doit les devoirs de son Institut. En conséquence, votre
« Révérence peut, dès maintenant, prendre au nom de
« l'Institut solennelle possession de la maison, de l'église,
« des rentes et objets de toutes natures qui lui appartiennent,
« et prendre ses dispositions pour qu'en tout s'ob-

« serve la discipline intérieure prescrite par votre saint
« Fondateur.

« Dieu daigne conserver Votre Révérence un grand
nombre d'années. »

Signé : MICHEL,
Évêque de Majorque.

Palma, 1^{er} mai 1853.

En 1855, le Gouverneur civil s'empara de nouveau des faibles rentes et des archives que possédait la maison. Bien que ses livres lui eussent été laissés, elle se trouvait sans ressources pour la subsistance de ses Missionnaires. Le 16 juillet 1857, le gouvernement lui accorda une pension de vingt mille réaux, qui ne fut touchée qu'à partir de janvier 1858: Ce secours, quoique minime, aide cependant à soutenir la maison, l'église et les Missions qui se font dans la contrée, et procurent la gloire de Dieu par le bien spirituel des âmes, au grand contentement des peuples.

PROVINCE DE POLOGNE

Lettre de ma Sœur TALBOT à notre Très-Honorée Mère
LOUISE LEQUETTE.

Cracovie, le 3 juillet 1875.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Vous n'ignorez pas que l'église de la maison centrale est sous le vocable du Sacré-Cœur. Lorsque nous apprîmes que le Saint-Père avait décrété la consécration de l'univers catholique au Sacré-Cœur, pour le 16 juin, nous crûmes qu'il était de notre devoir de faire une belle fête dans notre église ce jour-là, de l'ouvrir au public et de demander à M^{sr} le Vicaire apostolique l'autorisation de faire une procession avec le Très-Saint-Sacrement dans notre paroisse; de faire dresser un bel autel sur la place principale du faubourg, et d'inviter M. notre Curé à y faire solennellement l'acte de Consécration. Tel était notre projet. Il avait pour but de relever cette fête par cette démonstration religieuse, ayant la persuasion que sans cela elle passerait à peu près inaperçue à Cracovie. M. Soubielle ayant fait part de ce projet à M. le Chanoine Golian, curé de la paroisse de Notre-Dame, celui-ci l'engagea à étendre la procession à toute la ville, et à faire dresser l'autel sur la grande place, disant qu'ainsi toute la ville

aurait part aux bénédictions qu'attirerait inévitablement sur elle l'acte de consécration.

Vous comprenez, ma Très-Honorée Mère, qu'il ne nous fut pas difficile d'adopter ce conseil, et de suite, je fis les démarches nécessaires auprès des autorités, qui nous accordèrent, de la manière la plus gracieuse, toutes les permissions nécessaires. La ville même voulut bien nous prêter ses étendards pour l'ornementation des rues. Comme ils ne suffisaient pas, et que je n'osais espérer le concours de personne pour cette dépense, je fis faire aux frais de ma caisse, destinée aux bonnes œuvres, cent cinquante autres étendards et bannières aux couleurs de la Ville et du Saint-Père. Je fis dresser une plate-forme sur la grande place, élevée de seize marches au-dessus du niveau du pavé. Sur cette plate-forme, on construisit une espèce de pavillon, se composant d'une grande coupole, portée par huit colonnes, sous laquelle se trouvait l'autel où devait se faire la Consécration. Tout cet édifice, élevé de quarante-deux pieds au-dessus du pavé, fut richement décoré par les Dames de la Miséricorde, qui voulurent bien se charger de toutes les décorations nécessaires, mais à nos frais, bien entendu. Comme on dut travailler dix jours à l'avance, sur la grande place, pour que tout fût terminé à temps, ces préparatifs éveillèrent l'attention des habitants non-seulement de la ville, mais de tous les environs. On commença à se demander ce que c'était que cette fête? Qui en faisait les frais? etc., etc. Toute la population était comme en ébullition. La garde du feu vint nous offrir ses services pour remplacer la garde militaire. Toutes les associations pieuses, les pensionnats, les communautés religieuses avec leur jeunesse, etc., etc., tous venaient demander de pouvoir assister à la procession. Les trois Conférences de Saint-Vincent s'offrirent d'accompagner le Très-Saint-Sacrement avec des cierges allumés, et de porter alterna-

tivement le dais. Cependant, au moment de la Procession, ces Messieurs cédèrent l'honneur de porter le dais aux Présidents des corps d'artisans qui étaient revêtus du grand costume national. Les Dames de la Charité et les Demoiselles économes se firent faire une bannière représentant d'un côté le Sacré-Cœur et de l'autre saint Vincent. Elles voulaient la porter elles-mêmes; mais comme elle était trop lourde, elles en portaient alternativement les cordons. Le jour même de la fête, ces Dames reçurent des Dames de la Charité polonaises de Paris une très-jolie bannière, que les Demoiselles économes portèrent elles-mêmes. C'est ainsi que le jour anniversaire de la canonisation de notre bon Père, il était porté en triomphe par les Associations qui portent son nom.

Comme nous avons fait faire des affiches annonçant le programme de la fête, et de la Procession en particulier, la ville se prépara à la célébrer solennellement. Ce jour-là toutes les écoles avaient congé, les fabriques ne travaillaient pas; après midi les boutiques même furent fermées. Quoique ce ne soit pas dans les habitudes du pays d'orner les maisons pour les Processions du Très-Saint-Sacrement, toutes les rues où la Procession devait passer, furent, à notre prière, ornées de bannières, de tapis, de fleurs, de guirlandes, de bougies allumées, et avec un entrain vraiment admirable. Le Préfet lui-même vint, la veille, me demander comment il devait orner sa maison et m'assurer qu'il assisterait à la Procession. Les édifices publics furent ornés de drapeaux aux couleurs de la Ville. Vous devinez, ma Très-Honorée Mère, que la maison centrale surpassait toutes les autres par la beauté de ses décorations. Les sentiments qui animaient toute la population, étaient si unanimes qu'un protestant, qui demeure en face de nous, ne crut pas devoir faire exception et décora sa maison comme tous ses voisins. La veille au soir, les autorités de la Ville

furent balayer les rues et enlever tout ce qui pouvait déranger l'ordre de la Procession. On nous a assuré que, dès le soir de la veille, il y avait déjà près de cinquante mille personnes étrangères arrivées de la Silésie, du Royaume de Pologne et de toute la Gallicie, pour assister à la Procession. Le lendemain, jour de la fête, les employés russes ne laissèrent personne passer la frontière; à la frontière prussienne, des soldats aussi étaient de garde et empêchaient de venir à Cracovie. Ceux qui étaient arrivés la veille se trouvaient tout heureux d'avoir échappé à cette mesure. Vers six heures, je suis sortie pour voir comment étaient avancés les travaux de décoration de la maison; mais quel n'a pas été mon étonnement, ma Très-Honorée Mère, de voir toute la rue remplie de braves paysans et paysannes qui priaient à genoux dans la rue à la porte de l'Église!

Vers sept heures du soir, nos cloches commencèrent à sonner à toute volée pour annoncer la belle fête du lendemain; alors le mouvement de la foule autour de notre maison prit un accroissement encore plus considérable. Le lendemain, jour de la fête, dès quatre heures du matin, la rue était pleine de monde, et à cinq heures, lorsqu'on ouvrit la porte, cette foule se précipita dans l'église, qui fut immédiatement comble à tel point que, lorsque nous voulûmes nous avancer pour faire la sainte Communion, nous eûmes une peine incroyable à nous frayer un passage; ce bon peuple, en partie prosterné la face contre terre, paraissait à peu près insensible à ce qui se passait autour de lui. Depuis ce moment jusqu'à huit heures et demie du soir, l'Église a été constamment comble. A la première messe, on a distribué la sainte Communion pendant une demi-heure; de même à toutes les messes qui se sont célébrées sans interruption jusqu'à midi. La ferveur de la population était si grande ce jour-là que, dans toutes les églises, il y

avait foule pour la sainte Communion, et partout l'on n'a pu satisfaire le nombre des fidèles qui désiraient se confesser, faute de prêtres en nombre suffisant. Bien plus, tous les prêtres s'accordent à dire que ce jour-là un nombre considérable d'hommes que l'on ne voit jamais à l'Église, et d'autres qui ne s'étaient pas approchés des Sacrements depuis bien des années, ont eu le bonheur de recevoir la sainte Communion. On dit aussi que les jeunes gens se sont approchés des sacrements en grand nombre. Enfin, ma Très-Honorée Mère, vous comprendrez jusqu'à quel point on désirait communier ce jour-là, si je vous dis que l'on a distribué la sainte Communion dans l'après-midi et chez nous-mêmes, à huit heures du soir, après la rentrée de la procession. Si les prêtres n'avaient pas été si fatigués, ils auraient pu confesser encore toute la nuit. A dix heures, il y a eu messe solennelle par le Chanoine qui remplit les fonctions de Vicaire général, avec grand sermon. Il y avait 30 degrés Réaumur de chaleur dehors, et dans l'église la foule était si compacte que l'eau coulait le long des murs. Toutefois, il n'y a pas eu un cas d'évanouissement, mais sur la grande place, pendant l'acte de consécration, il n'y a pas eu moins de huit personnes qui se sont trouvées mal, au point de devoir être transportées.

Après-midi, à trois heures, on a commencé les vêpres solennelles, qui ont été suivies d'un sermon, et enfin de la procession. C'est ici pour moi, ma Très-Honorée Mère, le passage difficile de ma narration. Tous s'accordent à dire que cela ne se laisse ni dire, ni écrire. Je ne puis vous rendre ce qui s'est passé dans les cœurs, quoiqu'il ait été sensible pour tout le monde qu'une impression très-forte planait sur toute l'assistance; mais je tâcherai de vous donner une petite idée de cette grande manifestation religieuse, en vous racontant toute la part que la population y a prise.

Dès quatre heures de l'après-midi, toutes les rues aboutissantes à la nôtre étaient encombrées. Les Curés de tous les environs de Cracovie étaient arrivés, accompagnés des Confréries de leurs paroisses, drapeaux en tête. Puis arrivèrent les nombreuses Confréries de toutes les églises de Cracovie, avec leurs étendards; plusieurs de ces confréries portaient leurs costumes du moyen âge, époque à laquelle elles ont été érigées. Ensuite venaient les pensionnats, les orphelinats de filles et de garçons, le Rosaire vivant en corps: tous les établissements en uniforme avec leur bannière, les Dames de la Charité, les jeunes Économés, nos orphelines, nos Enfants de Marie externes, vêtues de robes blanches, la tête couverte d'un grand voile de mousseline, ayant une ceinture bleue à la façon de Notre-Dame de Lourdes, et portant une branche de lis à la main. Une d'elles portait la bannière de l'Association, et quatre autres portaient les cordons. Mais, par-dessus tout, ces jeunes filles étaient ornées d'une modestie qui a frappé tout le monde; les hommes même qui affectent de n'être pas religieux, en ont fait le plus grand éloge. Ensuite s'avançaient les Dames de la Miséricorde, les Féliciennes au nombre de soixante, quatre-vingts Filles de la Charité, quarante-trois jésuites, les Dominicains, les Capucins, les Récollets, les Minimes, les Franciscains de l'Observance, les Paulins, tous revêtus du costume religieux de leur ordre respectif, chacun avec sa bannière et ses insignes. Derrière le clergé régulier, marchaient plus de cent prêtres (quelques personnes disent deux cents) en chasuble ou en rochet. Puis le Chapitre de la cathédrale, qui s'était offert volontairement à assister à la procession, en grand costume. Enfin le dais avec les prêtres officiants, suivis d'une foule immense.

A cinq heures, lorsque le son des cloches annonça que la procession allait se mettre en marche, toutes les rues qui aboutissent à la nôtre, étaient si encombrées par la

foule, que l'on fut un moment dans la plus grande appréhension. Cependant, MM. les Missionnaires, qui s'étaient chargés de la police de la procession, sous la direction de M. Soubielle, firent défiler toutes ces corporations avec tant d'ordre, que le silence solennel et imposant, qui régnait dans la rue, ne fut pas interrompu un instant. Le Très-Saint-Sacrement qui s'était avancé jusqu'à la porte de l'église, dut attendre là une demi-heure avant de pouvoir se mettre en marche, et l'on dit que la procession était déjà arrivée à la grande place lorsque le Très-Saint-Sacrement sortit de notre église. Partout le saint cortège était salué par les cloches de toutes les églises qui se trouvaient sur son passage; le chant du peuple faisait retentir les airs de ses émouvantes mélodies. Partout régnait un pieux silence et un solennel recueillement qui faisait couler les larmes de tous les spectateurs. A l'arrivée sur la grande place, les magnifiques cloches de l'église Sainte-Marie sonnaient à toute volée, ainsi que celles de toutes les églises avoisinantes; les trompettes de la tour de l'église Sainte-Marie saluèrent le Très-Saint-Sacrement par des mélodies qui disposèrent, par une impression profonde, tous les cœurs au grand acte de la consécration du diocèse au Sacré-Cœur de Jésus.

Le célébrant et le clergé gravissent les degrés de la plate-forme; là, sous le pavillon, est dressé l'autel que domine une statue de la Vierge Immaculée. Le Très-Saint-Sacrement est déposé sur l'autel, et lorsque la procession se trouve réunie sur la place, le célébrant entonne les supplications qui commencent par ces paroles : *Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel*. Cette foule immense, que l'on évalue à cinquante mille personnes, tomba à genoux et continua le cantique d'une manière si solennelle et si pleine de foi, que pas une personne ne put retenir ses larmes. Cette grande place, dit-on, était comble à ce point,

que bien des personnes ne purent s'agenouiller faute de place, et durent se contenter de s'incliner profondément. Après ce premier cantique, une société musicale exécuta quelques morceaux au Très-Saint-Sacrement, qui furent suivis de l'acte de consécration, par M. le chanoine Golian, que M^r le Vicaire apostolique avait délégué pour cette cérémonie. Il prononça l'acte, mot par mot, répété par la foule qui était si silencieuse qu'elle put distinguer chacune des paroles du prêtre. Toutes les personnes qui ont assisté à ce grand acte de religion, s'accordent à dire qu'il n'est pas possible de rendre les impressions que l'on éprouvait dans ce moment solennel, et tous ceux qui étaient présents, assurent qu'ils ne l'oublieront jamais. Après la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, la procession se mit en marche vers l'église de la Visitation, dont les avenues avaient été élégamment décorées par les soins des religieuses.

Dès que le clergé fut entré à l'église, il tomba quelques gouttes de pluie, qui paraissaient être le commencement d'un orage qui planait sur la ville. Dans la crainte d'une averse, les trois quarts des Confréries et des personnes qui assistaient à la procession la quittèrent, ce dont nous remerciâmes le bon Dieu; car la foule était si grande, qu'il y aurait eu bien des malheurs, si toutes les personnes qui s'étaient détachées de la procession, l'avaient suivie jusqu'au bout.

A Cracovie, nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie, mais l'orage alla éclater sur la terre d'une dame qui occupe le premier rang parmi la noblesse de Cracovie. Cette dame se dit bonne catholique, mais par orgueil elle aime à se distinguer des autres, même lorsqu'elle ne devrait pas le faire. Comme elle habitait la campagne, plusieurs fois je la fis prier d'orner son hôtel, qui se trouve sur la grande place, non loin de l'endroit où se faisait

l'acte de consécration. Une de ses amies se rendit exprès à la campagne, quelques jours auparavant, dans le même but, mais elle faisait toujours la sourde oreille. Le jour même de la fête, je la fis encore prier par une de ses cousines et son intime amie, et engager au moins à faire placer quelques sapins devant sa maison, mais en vain; elle ne fit rien, et son hôtel, au milieu de toutes les maisons ornées de la place, faisait l'effet d'une maison protestante, ce qui, dans cette circonstance, était un véritable scandale. Le lendemain, nous nous lamentions de l'obstination de cette dame, lorsqu'une de ses amies nous dit : Soyez tranquilles, elle a eu sa récompense à l'instant même; l'orage, qui planait sur Cracovie, est allé fondre sur sa terre, et la grêle a ravagé toutes ses moissons, ses forêts, ses jardins et y a fait des dégâts immenses.

Je pourrais vous citer encore un fait de ce genre bien plus frappant, mais par respect pour le caractère de la personne qui a été frappée par la main de Dieu, je le passerai sous silence. Oui, ma Très-Honorée Mère, il est évident que ce jour-là, Dieu voulait les hommages de tous.

Cette fête a fait une impression profonde sur le clergé et sur la population, qui sont pénétrés de reconnaissance envers nous, de ce que nous leur avons procuré une si belle fête. Un prêtre, haut placé, me félicitait, après la procession, du succès que nous avons eu, et me disait : Aucun de nous (prêtres) n'aurait pu obtenir une manifestation pareille. C'était vrai, mais Dieu avait tout fait. C'est Lui qui, par sa grâce, avait attiré tous les cœurs vers nous. Ce jour a été un triomphe pour le Sacré-Cœur, mais aussi le triomphe des deux familles de saint Vincent. Tout le monde a pu se convaincre de la puissance d'attraction que la charité leur donne, et qu'elles renferment dans leur sein. Nous pouvons dire que ce jour-là, toute la popula-

tion était groupée sous l'étendard de saint Vincent, et que ses enfants la conduisaient au Cœur de Jésus pour lui obtenir les bénédictions qu'il a dû verser sur elle, à pleines mains, en vue de sa foi et de sa piété.

Les Pères Jésuites, qui ont contribué beaucoup, par leur influence, à la beauté de la procession, en ont fait une relation qu'ils ont envoyée aux journaux allemands. Les rédacteurs de la *Revue catholique* de Léopold se sont réunis, quelques jours après la fête, à Cracovie pour recueillir tous les renseignements relatifs à ce qui s'était passé pendant cette mémorable journée, et ont chargé l'un de leurs meilleurs rédacteurs d'en rédiger le récit, qui doit paraître prochainement.

PROVINCE DE TURQUIE

Lettre de ma Sœur MINART à M. BORÉ, Supérieur général.

Constantinople, 1^{er} juin 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt !

Il y a quinze jours, je vous avais annoncé le départ pour Brousse de nos chères Sœurs Saché et Planchat; huit jours plus tard, M. Salvayre, M^{me} Steiner, trois Sœurs et moi, nous prenions le bateau de Mundania pour les rejoindre.

Vous trouveriez une grande amélioration, mon Très-Honoré Père, si vous faisiez ce voyage maintenant. Partis de Constantinople le matin à neuf heures, par un vapeur très-bon, nous débarquions à deux heures, en Anâtolie, à Mundania, où nous attendaient deux voitures. Quelle belle route on a tracée ! le parcours est des plus pittoresques; mais que dis-je ? ce beau pays vous est connu depuis longtemps ! Enfin, vers sept heures, nous étions chez nos Sœurs à Brousse, où nous trouvâmes nos bonnes compagnes harassées de fatigues, ayant charpentier, maçon, etc.

M. Salvayre vous écrit certainement l'aimable réception du Consul de France, qui voulut lui-même présenter la Supérieure des Sœurs au Pacha Ali Riza, gouverneur général de la ville. Puis le cordial accueil, les visages épanouis des habitants : aussi ne vous dirai-je rien de cela; mais je ne puis passer sous silence l'admirable édification de la bonne M^{me} Steiner, qui sait si bien se faire petite avec les Filles de Saint-Vincent.

Je n'ai pas besoin non plus de vous dire le dévouement

de notre chère Sœur Planchat : aucune fatigue ne compte pour elle, maintenant que sa chère Mission a été ouverte par la touchante cérémonie de dimanche, où M. Salvayre a, pour ainsi dire, commencé les œuvres, en exhortant la colonie française à profiter du séjour de nos Sœurs pour faire donner l'éducation à leurs enfants, et en bénissant cette petite famille naissante au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (c'était le jour de la Sainte-Trinité).

M^{me} Steiner m'a prié de vous présenter son reconnaissant respect; elle unit sa prière à la nôtre pour solliciter de votre paternelle bonté la faveur de voir à Brousse, aussitôt qu'il vous sera possible, un ou deux Missionnaires. Nos Sœurs, en cette espérance, commencent à recevoir les petits garçons pour leur faire la classe.

Lorsque nos Sœurs furent un peu organisées, après avoir passé quatre jours avec elles, nous reprîmes la route de Constantinople. N'est-ce pas bien touchant, mon Très-Honoré Père, de considérer que Notre Bon Sauveur a daigné pendant douze années rester dans ce tabernacle, si abandonné, si méconnu, pour garder la maison de nos Sœurs, et les y faire revenir pour soigner les petits et les pauvres !

Veillez me pardonner, mon Très-Honoré Père, de vous envoyer ces lignes tracées à la hâte; je me confie à votre paternelle indulgence et vous assure en retour de la filiale affection de notre vieille famille, qui prie bien pour vous et réclame avec moi votre bénédiction !

Je suis, avec un profond respect et une entière soumission, dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon Très-Honoré Père,

Votre très-humble fille,

S^r MINART.

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

PROVINCE DE PERSE

Lettre de M^{re} CLUZEL à M. BORÉ, Supérieur général.

Téhéran, 11 mai 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Nous voici à Téhéran depuis le 5 de ce mois, après un voyage qui a duré vingt-deux jours, de Khosrowa ici; il s'est fait heureusement, par un beau temps continuel, sans aucun accident très-fâcheux.

Le 13 de ce mois, j'ai été présenté à Sa Majesté persane par Son Excellence M. Mellinet, ministre plénipotentiaire de France à la cour de Perse. Je ne vous parle pas du cérémonial fort solennel. J'étais accompagné de M. Dumont.

Vous savez que Sa Sainteté m'avait chargé d'une lettre et de quelques cadeaux pour le shah de Perse. Sa Majesté a été très-flattée de cette attention du Souverain Pontife. Elle nous dit : « Je vois, par ces cadeaux et surtout par la lettre qui les accompagne, que le Souverain Pontife, Pie IX, a pour moi une amitié cordiale, et moi aussi pour lui : *Mouhebbeti kalbi darem.* » Le shah parla ici du Sacré Collège, du nombre des cardinaux, du Conclave, de la manière d'élire le Pape, et surtout de l'empereur d'Allemagne, qui veut se faire pape et persécute les catholiques. Il est un peu au courant de toutes ces questions.

En notre présence, Sa Majesté réitéra à son premier mi-

nistre les ordres qu'elle lui avait déjà donnés, d'écrire de suite partout où il y a des catholiques en Perse, afin qu'ils soient bien traités, « parce que, disait-elle, le Pape me les a recommandés, et je le veux. » A ce propos, je lui demandai un petit firman, une espèce d'*exequatur* pour mes nouvelles fonctions de délégué apostolique. « Non pas un petit firman, répondit-elle, mais un grand ! un grand ! »

En un mot, le shah se montre très-aimable, et il est sincère dans les ordres qu'il a donnés touchant les catholiques de Perse, mais il y a loin de là à une amélioration de leur état.

Nos Sœurs ont été les bienvenues à Téhéran. Elles s'installent peu à peu : ce sera long et coûteux. Elles ne pourront guère commencer leurs œuvres que vers l'automne. La saison est un peu mauvaise ; les chaleurs les éprouvent un peu, et ces chaleurs deviendront encore plus fortes, mais nos Sœurs ne se découragent pas pour si peu. J'espère que leur présence ici donnera bientôt un peu de vie à cette Mission. Cela ne pourra se faire que peu à peu, mais nous y parviendrons avec l'aide de Dieu, malgré les obstacles qui ne manqueront pas. Dans une prochaine lettre, je me propose de vous faire part des espérances que me donnent, tant les œuvres des Missionnaires que celles de nos Sœurs.

Je ne saurais vous dire, Monsieur et Très-Honoré Père, toutes les attentions que M. Mellinet, notre ministre ici, a eues pour moi. C'est un homme fort digne sous tous les rapports, et qui jouit ici d'une grande estime et d'une grande considération auprès de tout le monde. Si vous le jugez à propos, faites parvenir au gouvernement l'expression de notre reconnaissance.

A une journée de Téhéran, nous avons rencontré le docteur Tholozan, premier médecin du shah, qui se rend en France pour cause de santé. Il nous a dit qu'il irait

vous voir. S'il vient, vous verrez en lui un excellent ami de notre Mission en Perse, lequel nous a rendu plus d'une fois de fort bons services. Nous avons bien regretté son départ dans les circonstances actuelles. Il doit revenir dans trois mois, si l'état de sa santé le lui permet. Le shah de Perse fait de lui le plus grand cas.

Priez un peu pour nous et veuillez agréer les sentiments pleins de respect et d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre très-humble serviteur et fils,

† A. CLUZEL.

RÉCEPTION

DE

SON EXCELLENCE LE GÉNÉRAL NAZARE-AGA AU VATICAN.

DISCOURS DE S. EXC. A SA SAINTETÉ PIE IX.

Lettre de S. M. I. le Shah de Perse à Pie IX.

Nous empruntons en grande partie les détails de cette réception à la *Semaine religieuse de Rome*.

Hier a eu lieu au Vatican une belle et touchante audience, dit cette feuille du 9 octobre. S. M. I. le Shah de Perse, au mois de juillet dernier, avait reçu de l'ill^{me} et Rev^{me} M^{fr} Cluzel, premier Vicaire apostolique en Perse, une lettre du Saint Père, dans laquelle le Pape recommandait à Sa Majesté impériale ce très-digne Prélat, et avec lui tous les sujets catholiques de son vaste Empire. Le Souverain

Pontife accompagnait cette lettre de précieux présents. Sa Majesté impériale y répondit par une lettre autographe, pleine des sentiments les plus affectueux et de la vénération la plus profonde.

Pour remettre au Saint-Père sa réponse, S. M. le Shah donna ordre à S. Exc. le général Nazare-Aga, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Perse en France, de se rendre à Rome. Il y est arrivé ces jours derniers, accompagné de M. Mirza Ahmed Kan, premier secrétaire de l'ambassade, et de M. René Odinet, consul général de Perse au Havre, en qualité de secrétaire adjoint.

Dans l'après-midi d'hier, l'envoyé impérial se rendit au Vatican avec les deux secrétaires, tous trois étaient en costume officiel, avec l'astracan noir, qu'ils conservèrent sur la tête, selon l'usage de leur pays, durant toute l'audience.

Ils furent reçus à la porte de la salle des Arazzi par S. Exc. Monseigneur le Maître de chambre, S. Exc. Monseigneur l'Aumônier, secrétaire de Sa Sainteté, un camérier d'honneur de cape et d'épée et d'autres officiers. Ils n'eurent pas longtemps à attendre, car bientôt ils furent introduits dans la salle du trône, où le Saint-Père les attendait. Sa Sainteté était en habit privé, de laine blanche, habit qu'Elle n'a plus quitté depuis le jour fatal du 20 septembre 1870 : une cour nombreuse l'entourait. Plusieurs Cardinaux, parmi lesquels Son Ém. le Cardinal Patrici, Vicaire de Sa Sainteté et Son Ém. le Cardinal Randi, étaient assis sur des sièges dorés aux pieds du trône; LL. Exc. Monseigneur Ricci, Majordome, et Monseigneur Macchi, Maître de chambre de Sa Sainteté, se tenaient debout à ses côtés, tandis que les autres Prélats et Camériers de cape et d'épée, les officiers et les nobles Romains faisaient la couronne. On avait placé devant le trône un siège doré semblable à ceux des cardinaux; derrière celui-ci, deux autres sièges

en bois luisant, le premier était destiné à l'envoyé de S. M. le Shah de Perse, les autres aux deux personnages de sa suite.

Le Saint-Père les a accueillis avec une affectueuse bonté. Ils s'inclinèrent devant le Souverain Pontife à l'orientale, et lui baisèrent la main.

Puis S. Exc. le général Nazare-Aga lui adressa les paroles suivantes :

TRÈS-SAINT-PÈRE,

C'est avec un véritable bonheur et avec un cœur plein de sentiments de joie et de félicité, que je viens me présenter à Votre Sainteté pour remettre entre ses mains la lettre que S. M. I. le Schahin Schah de Perse, mon Auguste Souverain, lui a adressée, et par laquelle il lui exprime les sentiments d'affection et de vénération dont il est pénétré pour votre sainte personne.

Les termes de cette lettre sont si éloquents et si expressifs que je me trouve incapable d'ajouter quelques autres expressions, craignant d'atténuer la portée de chaque parole d'amitié et de nobles sentiments dont elle est empreinte.

Cependant je croirais ne point remplir ma mission tout entière, si je ne déclarais pas à Votre Sainteté que j'ai reçu des instructions formelles, qui m'enjoignent de lui répéter de vive voix, que S. M. I. le Schah est rempli pour Elle de sentiments pleins de tendresse et d'affection, et que, par considération pour Votre sainte personne, il est aujourd'hui plus que jamais disposé et plein de bienveillance envers ses sujets catholiques, et que, surtout après avoir reçu votre affectueuse lettre, il a bien voulu donner des ordres aux gouverneurs de toutes les provinces pour les recommander à leur protection spéciale.

Fier d'avoir rempli ma haute mission auprès de Votre Sainteté, je retournerai heureux à mon poste en remportant avec moi l'agréable souvenir d'avoir eu le bonheur de vous voir avant ma mort, de vous présenter mes respectueux hommages, et de vous demander, en ma qualité d'enfant de la Sainte-Église catholique, apostolique et romaine, votre bénédiction pour moi et pour toute ma famille.

L'Envoyé de Sa Majesté impériale était profondément ému en prononçant ces paroles : Pie IX et tous les assistants ne purent aussi dissimuler leur émotion.

Son Excellence, après avoir fait la traduction de la réponse du Shah, remit à Sa Sainteté l'autographe de Sa Majesté persane, muni de la signature et du sceau de l'Empereur. Quoique Musulman, le Shah s'exprime en des termes que beaucoup de Catholiques, de nom, sans doute, plus que de fait, ne savent plus adopter. Il remercie d'abord le Saint-Père de la lettre qu'il lui a envoyée, lui témoigne son contentement de ce qu'il lui a été accordé pour la première fois dans son Empire, un Vicaire apostolique, aussi digne que M^{re} Augustin Cluzel, Lazariste, Archevêque d'Héraclée. Il promet à Sa Sainteté sa souveraine faveur pour tous les Catholiques de l'Empire, et lui fait part des ordres déjà prescrits à cet effet. Il termine en se recommandant à ses prières. Nous sommes heureux d'en donner ici la traduction.

Lettre du Shah de Perse à Pie IX.

A Sa Sainteté très-vénérée et très-illustre le Pape empreint d'un caractère de Messie, élevé comme les habitants du monde céleste. Puisse-t-il être assisté de la grâce du Seigneur !

Elle est parvenue jusqu'à nous, qui sommes animés de sentiments d'amitié sincère, l'aimable et vénérée lettre de Votre Sainteté, douée de dons angéliques, lettre écrite par Elle dans l'abondance de son amitié, et qui était confiée à Son Éminence le très-honoré archevêque Augustin, d'Héraclée, que vous nous avez envoyé, en même temps que des cadeaux, chers et précieux témoignages et très-beaux souvenirs, destinés à être toujours pour nous un motif d'augmenter notre affection.

Afin de faire connaître d'une manière toute particulière quelle grande valeur et considération nous accordons à la lettre et aux cadeaux de Votre Sainteté, ainsi qu'à l'archevêque Augustin, nous les avons reçus de notre propre personne impériale, et nous avons parlé, en présence de tous, comme il convenait, de l'amitié et de l'affection de Votre Sainteté pour nous.

Outre cela, nous avons cru nécessaire, en vous adressant cette lettre empreinte d'amitié, de vous signifier notre joie cordiale et notre profonde satisfaction pour ce témoignage d'amitié et de sincère affection que Votre Sainteté nous a donné, et d'assurer Votre Sainteté que, — suivant les vœux et les bienveillants désirs de Votre Sainteté, — les délégués de la nation catholique, ainsi que pareillement tous les individus et particuliers de cette nation, ont été et seront, comme par le passé, l'objet de notre bienveillance, et, pour ainsi dire, les élus après les ministres de notre haut empire, et qu'ils seront au plus haut degré l'objet de toutes sortes d'égards et de protection. Pour augmenter ces égards, après l'établissement de ces relations tant désirées par nous, ont été promulgués par nous et adressés aux gouverneurs des provinces des ordres formels concernant les droits, la protection et la liberté des catholiques relativement à leurs croyances religieuses.

Et, en effet, nous considérons les individus de cette na-

tion catholique qui sont sujets de l'empire persan, comme un dépôt confié par Votre Sainteté à notre garde, et, comme il est naturel, nous nous chargeons entièrement du dépôt qui nous est confié par Votre Sainteté. Aussi considérons-nous votre personne comme la plus grande parmi les disciples du Messie (salut à lui), et, pour cette raison, digne de vénération.

Nous désirons que, grâce à la pureté de votre cœur, vous ne nous oubliiez pas dans vos prières, et que nos relations avec Votre Sainteté continueront toujours.

Écrit dans notre palais royal de Téhéran, le mois de Ribi-oub-Sami 1292 (mai 1875).

(Suivent l'empreinte du sceau et la signature de-S. M. I. le Shah.)

Le visage du Saint-Père parut animé d'une sainte joie, en entendant la lecture de cette belle et affectueuse lettre. Il ne répondit pas, par un discours, aux paroles de l'Envoyé impérial, mais l'invita à s'asseoir, par des paroles pleines de bonté. Il lui témoigna toute sa reconnaissance pour le Shah de Perse du bien qu'il faisait aux Catholiques dans son Empire, et du bel exemple qu'il donnait aux autres princes de la terre. Il remercia aussi le Seigneur de recevoir d'un Monarque non chrétien les consolations que lui refusent ceux dont il aurait le plus de droit d'en attendre. Il parla ensuite des conditions religieuses et civiles de cet ancien Empire, et la conversation fut on ne peut plus intéressante.

Le Général, interrogé par le Saint-Père, dit qu'il appartenait à une ancienne famille persane, restée toujours catholique, ce qui n'avait pas empêché son Souverain de l'honorer de sa haute bienveillance, et de lui confier plusieurs charges importantes, comme celles de le représenter, depuis 1870, à Paris, et de remplir cette mission auprès de

Sa Sainteté. Pie IX répondit qu'il était heureux de le voir animé de tels sentiments religieux, et que cette attention de Sa Majesté impériale, de le choisir comme envoyé extraordinaire auprès de sa personne, lui était on ne peut plus agréable (1).

Le Saint-Père, en apprenant que le Général désirait recevoir de sa main un souvenir pour sa famille, prit un élégant écrin : une croix et une montre. La croix, dit Sa Sainteté, en lui présentant l'écrin, représente celle que je porte, et que tous nous devons porter pour arriver au Ciel; la montre indique les heures qui passent, et qui nous rapprochent du jour où nous serons délivrés des misères présentes, pour jouir du bonheur de notre véritable patrie.

Son Excellence, touchée par ces paroles, manifesta sa vive reconnaissance au Saint-Père, et se retira après avoir reçu la bénédiction apostolique.

(1) Son Exc. le général Nazare-Aga est un ancien élève de M. Boré dans notre collège de Bébeck.

PROVINCE DE SYRIE

Lettre de M. AUGUSTE DEVIN à M. N., à Paris.

Beyrouth, 13 octobre 1875.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais!

Depuis le 28 septembre, le choléra semble nous avoir définitivement fait ses adieux. Il a pris un peu partout, et il a exigé une victime dans chacune des deux familles de Saint-Vincent en Syrie : à Damas, il a enlevé une de nos Sœurs, le 3 septembre, et à Akbès, dans la haute Syrie, il a pris M. Combelles, le 14 du même mois. C'est la première fois que cette épidémie prend naissance dans ce pays ; ordinairement, elle nous arrivait de la Mecque par l'Égypte. Cette fois, elle a apparu tout d'un coup à Hama, sur les bords de l'Oronte ; elle a été transportée à Damas par les troupes turques, et les fugitifs de Damas nous l'ont apportée à Beyrouth. Aujourd'hui, elle achève son cours vers la Mésopotamie ; après avoir ravagé Lattakié, Antioche, Alep, Killès, Aïntab, elle se dirige vers Orpha, l'ancienne Edesse, Mossoul et Diarbékir.

Nous devons rendre grâce à Dieu de ce qu'à Beyrouth le fléau a été plus modéré qu'ailleurs, et de ce que, sauf une seule victime, il a respecté nos établissements de cette ville. La protection divine a été d'autant plus remarquable que l'hôpital fort petit que nous avons ici, se trouve enclavé entre notre maison et celle des Orphelines, où il y a deux cent cinquante enfants ; il y a eu constamment des cholériques dans ce petit hôpital, qui n'est séparé des autres mai-

sons que par un mur, et personne, dans un si grand nombre de personnes, n'a été frappé du fléau. J'ai dit cependant qu'il y avait eu une victime, et la bonté divine semble l'avoir choisie pour payer pour tout le monde, et cela dès le commencement. Cette victime fut la bonne Sophie, portière chez nos Sœurs de la Miséricorde. Elle faisait l'éducation de la maison, et tous ceux qui venaient chez nos Sœurs étaient frappés de la modestie et de la discrétion de cette bonne fille, qui, n'ayant pu être admise dans la Communauté des Filles de la Charité, à cause de son défaut d'instruction, s'appliquait, autant qu'elle pouvait, à leur être utile et à imiter leur manière de vie. Le 28 juillet, il n'y avait que quatre jours que le choléra avait fait son apparition dans la ville, Sophie se trouvait, à trois heures de l'après-midi, en adoration devant le Saint-Sacrement, lorsque tout d'un coup elle se trouve mal, et prie une de ses compagnes de la conduire à l'infirmerie; à peine arrivée, elle dit elle-même qu'elle va mourir et fait appeler son confesseur. Aussitôt après sa confession, elle demanda qu'on lui administrât les derniers Sacrements. Comme on croyait qu'elle s'exagérait le danger, on différa; mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle marchait rapidement vers la mort. A minuit, on lui administra l'Extrême-Onction; le 29, à cinq heures du matin, elle avait perdu toute connaissance, et à cinq heures du soir elle était morte.

La nouvelle de sa mort répandit la terreur dans toute la ville; déjà beaucoup d'habitants avaient pris la fuite dans la montagne; mais, à partir de ce jour, l'émigration devint rapide, et en peu de jours la ville fut presque déserte. Sur une population de soixante-dix mille habitants, cinquante mille au moins allèrent chercher un refuge dans les villages du Liban. On ne saurait, en Europe, se faire une idée de la panique qui saisit ici les populations et qui les porte

même quelquefois à de véritables actes de sauvagerie. Dans un village situé sur la montagne, à trois heures de Beyrouth, nommé Beitmési, il se trouva, parmi les fugitifs de la ville, un homme qui avait déjà emporté avec lui le germe de la maladie. Dès qu'on s'en aperçut, les principaux du village résolurent de l'expulser et de le faire transporter dans un endroit désert, au milieu des rochers, à quelque distance du village. Mais on ne trouva pas un chrétien qui consentît à le transporter ; ce furent quelques Druses qui, à force d'argent, consentirent à se charger du terrible fardeau. Dans le trajet, leur grossier brancard renversa deux ou trois fois le pauvre malade sur les pierres ; enfin, quand ils arrivèrent au lieu marqué, ils le déposèrent sur une natte et le laissèrent là en proie à la mort, qui l'enleva la nuit suivante, et on laissa, bien entendu, son corps sans sépulture. Beaucoup de gens crurent même avoir encore fait acte d'humanité, car, dès le commencement, il avait été sérieusement question de le tuer.

La maladie amena un autre fléau : ce fut la faim ; car les pauvres n'avaient pas pu fuir ; avec les riches qui étaient partis à la montagne, le travail avait disparu et les aumônes avaient cessé. Ce chômage allait devenir peut-être un fléau plus terrible que la maladie. Le zèle du Consul de France pourvut à ce besoin ; de concert avec le Directeur de la Banque Ottomane, qui est un Anglais protestant, il ouvrit une souscription pour recueillir de quoi acheter de la farine pour les pauvres ; chacun d'eux s'inscrivit pour mille francs et excita la charité par ce bon exemple. Un instant il fut question de partager le produit de la souscription entre nos Sœurs et les diaconesses de l'hôpital protestant ; mais le Directeur de la Banque fut d'avis que l'on remit le tout aux Filles de la Charité, parce qu'elles seules allaient voir les pauvres à domicile et connaissaient leurs besoins.

Ces visites aux malades, que nos Sœurs faisaient dans tous les quartiers de la ville, avaient aussi frappé beaucoup un Juif allemand qui habite ce pays. Causant un jour avec un de nos Frères, il lui dit : « Jusqu'à présent, j'avais cordialement détesté quiconque portait un habit religieux ; mais, depuis que j'ai vu ces Sœurs aller chercher partout les malades, de telle sorte que sans elles il y en aurait eu des centaines qui seraient morts et qui ont été sauvés, je n'ai pu m'empêcher de sentir mon cœur profondément attendri. »

Le bien corporel ne fut pas le seul résultat des soins donnés aux cholériques, nous eûmes à admirer plusieurs traits particuliers touchant le salut des âmes non-seulement des catholiques, mais encore des schismatiques et des infidèles.

Un jour, nos Sœurs m'appelèrent à l'hôpital pour confesser un cholérique Arménien, qu'elles disaient catholique, d'après ce qu'elles avaient entendu dire. Quand j'arrivai auprès du malade, quel ne fut pas mon étonnement de le voir circonvenu par un prêtre arménien schismatique, assisté de quatre portefaix tout prêts à enlever le malade ! Les Sœurs s'efforçaient d'éloigner ces importuns en disant que le malade était catholique ; mais ces gens disaient que ce n'était pas vrai : l'un assurait qu'il était de son pays, l'autre qu'il l'avait vu à Jérusalem ; enfin chacun l'obsédait et personne ne voulait le quitter. Le malade lui-même, étant à ce moment privé de la parole, ne pouvait rendre témoignage de lui-même, mais il serrait fortement sur sa poitrine quelque chose qui paraissait intéresser singulièrement le prêtre schismatique et ses assesseurs, qui ne voulaient pas le quitter d'un instant. Sur ces entrefaites, je m'étais retiré ; bientôt le médecin arriva et signifia à ces gens de partir et de laisser le malade tranquille ; ils obéirent bien à regret, mais le malade, qui, privé de parole,

n'avait pas perdu connaissance, saisit la main du médecin et la baisa en lui montrant ce qu'il avait sur la poitrine, c'est-à-dire sa bourse, laquelle renfermait deux cents livres turques, plus de quatre mille francs. Il remit cette bourse à la Sœur, puis, ayant plus tard recouvré la parole, il se confessa à un prêtre catholique de la ville : il lui dit qu'il était natif d'Erzeroum et catholique depuis dix ans, qu'il était en voyage pour son commerce et que ceux qui l'obsédaient avaient voulu lui voler son argent. Le soir du même jour, il mourut dans les meilleures dispositions, et l'on remit son argent à l'autorité turque pour le faire passer à sa famille.

Voici un autre trait qui montre à la fois et le bien qui se fait aux âmes des infidèles dans un hôpital, et le soin que la Providence prend d'amener ce bien à bon terme.

Il y a environ trois ans, une jeune Musulmane, nommée Fathmé, fut apportée à l'hôpital de nos Sœurs. Elle avait eu le bras cassé en tombant d'une balançoire, au milieu de ces jeux auxquels se livrent les enfants musulmans, pendant les trois jours de fête qui suivent le Ramadan. Quand on l'apporta, plusieurs mois s'étaient déjà écoulés depuis l'accident, le bras était dans le plus piteux état. Le docteur Suquet, médecin sanitaire français, en fut effrayé et crut d'abord qu'il n'y avait d'autre remède que de couper le bras. L'enfant ne voulut point y consentir. Le docteur, à force de soins, parvint à extraire de la plaie qui s'était formée les morceaux d'os brisés, et la plaie se ferma tant bien que mal. Pendant le séjour que ce traitement avait exigé à l'hôpital, Fathmé avait remarqué et écouté avec beaucoup d'attention l'infirmière Catherine, qui s'occupait dans ses moments libres d'enseigner les prières et le catéchisme aux malades. Au bout de quelques jours, elle savait déjà faire le signe de la croix et récitait les principales prières. Elle apprit promptement non-seulement l'Oraison

dominicale et la Salutation angélique, mais encore le Symbole de Nicée, le seul que récitent les Orientaux. De plus, elle apprit avec beaucoup d'ardeur le petit catéchisme arabe. Une fois, voyant Catherine donner de l'eau bénite aux malades, elle se plaignit de ce qu'on ne lui en donnait pas. L'infirmière lui répondit que la raison en était qu'elle n'était pas chrétienne. « Mais je veux le devenir, dit Fathmé, et désormais vous me donnerez de l'eau bénite. » Bientôt elle sollicita la faveur de se rendre à la chapelle des Sœurs ; elle assista à la Sainte Messe et à tous les exercices de piété qui avaient lieu à la chapelle de la Miséricorde, et conçut une grande dévotion pour la Sainte Vierge et Saint Joseph. Elle était douce et simple, et lorsque notre confrère, M. Broquin, allait visiter les malades, bien différente des Musulmanes ordinaires, elle lui témoignait beaucoup de respect et de confiance. Lorsque son bras fut guéri, elle rentra dans sa famille, emportant ces bonnes impressions dans son cœur ; mais depuis on n'eut plus de nouvelles de Fathmé.

Vers le milieu du mois d'août dernier, deux de nos Sœurs, étant en course pour chercher les cholériques, furent appelées dans une maison musulmane. Après avoir donné leurs soins à quelqu'un atteint du fléau, elles remarquèrent une pauvre jeune fille d'environ vingt ans qui était réduite à un état de faiblesse extrême : à la maigreur de son corps, elles virent qu'elle n'avait que peu de jours à vivre et que la phthisie qui la consumait aurait bientôt terminé son ouvrage. Un secret mouvement les porta à lui proposer de la faire transporter à l'hôpital ; elle accepta avec empressement ; ses parents y consentirent ; elle n'avait que son vieux père, avec un frère et une sœur. En arrivant à l'hôpital, dès qu'elle aperçut Catherine, elle s'écria : « Ah ! cette fois, pour Saint Joseph ! » L'infirmière, étonnée d'entendre un tel salut dans la bouche

d'une musulmane, lui demanda ce qu'elle voulait dire. Elle répondit : « Mais je suis Fathmé, je veux mourir chrétienne. » M. Broquin fut bien vite appelé auprès d'elle ; il lui rappela en quelques mots les principales vérités de la religion qu'elle n'avait pas oubliées, non plus que ses prières, et le 23 août il lui conféra le baptême. La grande faiblesse et les fréquents vomissements de la malade ne lui permirent pas de recevoir la Sainte Eucharistie ; mais elle demanda les onctions avec de l'huile, voulant désigner le sacrement des mourants. A son baptême, elle avait voulu prendre le nom de Marie-Joseph, et pendant les quelques jours qu'elle vécut encore, elle avait constamment ces deux noms sacrés à la bouche. Quelque temps avant de recevoir l'Extrême-Onction, — était-ce instinct de la nature, ou ruse du démon ? — elle avait demandé à retourner chez elle ; son vieux père se disposait même à la faire transporter, mais la Sœur de l'office lui fit considérer qu'il s'exposait à voir mourir sa fille en chemin : il consentit donc à la laisser. Du reste, la malade ne tarda pas à retrouver sa tranquillité, et la nuit qui précéda sa mort elle promit de bien prier au Ciel pour ses bienfaiteurs. Enfin, répétant aussi souvent qu'elle pouvait les noms de Jésus, Marie, Joseph, elle expira paisiblement, le 4 septembre, à cinq heures du matin. Les musulmans qui enterrèrent son corps ne se doutaient guère que Fathmé n'était plus à Mahomet.

Je vous prie de nous aider à remercier la Miséricorde divine des grâces qu'elle ne cesse de faire pour tant de pauvres âmes, et de lui recommander en particulier celui qui est, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre dévoué serviteur,

A. DEVIN,

I. p. d. I. M.

PROVINCE D'ABYSSINIE

Lettre de M^r TOUVIER, à M. BORÉ, Supérieur général.

Kéren, 1^{er} juin 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt !

Je vous ai promis l'exposé de notre situation ; c'est, pour moi, un devoir à la fois grave et doux à remplir. Mais en vous faisant part de nos espérances et de nos succès, je ne tairai pas les difficultés.

Malgré les améliorations déjà introduites et celles qui pourront l'être encore ; par son organisation politique et l'anarchie qui la dévore, par la décrépitude morale et matérielle où elle est tombée, l'Abyssinie est et sera toujours une Mission très-pénible. Mais les peines et les privations n'arrêtent que les lâches, tandis qu'elles enflamment le courage de l'Apôtre. Aujourd'hui, après six ans de séjour en Abyssinie, ma conviction bien ferme est, que ce peuple, comme bien d'autres, n'a besoin que de vrais Missionnaires pour être sauvé.

Vous le savez déjà, mon Très-Honoré Père, les membres de la Mission sont au nombre de treize : huit prêtres et cinq Frères coadjuteurs. Ils se trouvent échelonnés sur la frontière, entre l'Abyssinie et la possession égyptienne, à Kéren, Hébo et Alitiéna, au milieu d'autant de districts déjà catholiques, à quatre journées environ les uns des autres et à peu près autant de Massavah. Alitiéna et Hébo n'ont chacun que deux prêtres ; les autres sont à Kéren. C'est là que se trouvent aussi tous les Frères, à cause des tra-

vauX de construction que nous devons exécuter pendant plusieurs années (1).

Dans quinze jours, j'irai visiter toutes nos populations ; je pourrai alors vous raconter, en détail, les travaux de nos Confrères, leurs succès et leurs espérances. Mais, dès aujourd'hui, je puis dire qu'ils sont tous singulièrement encouragés par les bénédictions que le bon Dieu daigne leur accorder ; que partout, les conversions sont nombreuses et marquées au sceau de la grâce éclatante ; partout, des populations nouvelles sont évangélisées ou sollicitent cette faveur. Dans ces trois résidences, les Missionnaires n'ont qu'une peine, celle de ne pouvoir suffire au travail, de ne pouvoir répondre aux justes désirs qu'on leur exprime de toutes parts, à cause de leur petit nombre.

Bien des considérations m'obligeraient, ce semble, à ne pas restreindre tous les efforts des Missionnaires au trois districts où ils se trouvent, alors que toutes les vastes provinces du Tigré, de l'Amahra et du Choa sont confiées à ce pauvre Vicaire apostolique, comme à leur unique Pas-

(1) Voici ce que dit M^r Touvier dans différentes lettres au sujet de ces constructions :

« A Kéren, dit-il, nous voilà logés, presque comme en Europe. Notre construction est finie. Il y a vaste magasin et dépendance avec cave, un grand réfectoire, un oratoire domestique, salle de récréation, bibliothèque et lingerie. Chaque prêtre a sa chambre, et les frères un dortoir commun. La maison est en forme de H dont le milieu seul porte étage. Ce premier bâtiment est pour tous, et surtout pour l'architecte directeur des travaux, un essai et un apprentissage très-utiles de celui que nous allons construire maintenant pour nos Sœurs. Sans nos quatre frères qui sont d'intrépides ouvriers, il me serait impossible de rien faire. Notre maison, faite en quatre mois, est la première qui mérite ce nom à Kéren. Celle des Sœurs sera bientôt la seconde, je l'espère. Nous commençons à préparer les bois et les pierres. Dès le mois de novembre, les maçons se mettront à l'œuvre. J'en ai fait le plan ces jours-ci, et n'ai rien oublié, ce me semble, pour loger convenablement une communauté de huit à dix Sœurs. Je puis donner l'espoir bien fondé que l'an prochain, à cette époque, fin de mai, la maison de nos Sœurs sera aussi achevée et prête à leur être livrée, pour commencer les œuvres de leur sainte vocation. En attendant la fin des pluies, deux menuisiers terminent chez nous notre premier étage, je leur trace en ce moment l'escalier. »

teur, c'est-à-dire, mon Père, qu'aux Missionnaires réunis en résidences, disposées de proche en proche, organisation très-judicieuse, que j'aime et que je veux maintenir, je voudrais ajouter des colonnes volantes d'hommes apostoliques, qui s'en iraient, sur divers points et un peu partout, annoncer la bonne nouvelle et présenter aux élus nombreux que Dieu s'est choisis parmi ces quatre millions d'âmes qui peuplent l'Abyssinie, l'occasion et les moyens de se sauver éternellement.

Mais que ferons-nous, mon Très-Honoré Père, maintenant que nous sommes demandés sur tous les points, d'une manière positive et pressante? La moitié du Hamazène, par une députation solennelle, reconnaissant notre religion comme la seule véritable, m'a supplié de lui donner au moins un Missionnaire pour l'en instruire. Je n'ai pas eu le cœur de refuser, et, sans les récentes menaces du tyran, j'aurais dû déjà accomplir ma promesse, malgré la gêne extrême où je me trouve. Le retard ne peut être que de quelques mois; car, à cette époque, l'horizon politique, assez sombre en ce moment, aura de nouveau une éclaircie dont tout le monde voudra profiter.

La tribu abyssinienne des Dembellas, qui n'est qu'à trois journées d'ici et dont nous possédons déjà le mehemer, ou chef religieux, n'a presque plus de prêtres et nous invite à aller chez elle. Dépouillée et décimée, il y a quelques jours seulement, par le gouverneur du Tigré, elle cherche à se donner à l'Égypte, et ces circonstances me permettent d'ajourner ma réponse.

M. Duflos a reçu, depuis deux mois, à la communion catholique, le grand village de Berabîte. Il y a déjà plusieurs catholiques dans les autres villages, et tout ce district de Naretta, à une journée seulement de Hébo, est bien disposé. Il a dû promettre d'aller lui-même l'évangéliser. Deux villages du Choumezana, sur le chemin d'Alitiéna, ont com-

mencé les négociations pour se donner à nous. Je les verrai en allant visiter nos Confrères.

Mais il faut sortir du Tigré. La dernière persécution nous a fait connaître partout. On discute notre foi; la plupart la trouvent bonne; les esprits sincères soupçonnent qu'elle est la seule véritable, les vrais savants le confessent; et, de toutes parts, nous viennent des prêtres et des docteurs (docteurs) pour interroger et s'éclairer. En ce moment nous avons ici le premier docteur de Gondar, qui est déjà gagné. Dans cette capitale, où nous avons une Maison, beaucoup sont convaincus et nous attendent. L'autre jour, à Massaouah, vingt marchands de l'Edjou, à la suite d'un catéchisme que leur avait fait M. Duflos, se déclarèrent catholiques et voulaient de suite se confesser et communier. Le Couarata, province considérable de l'Amargar, qui occupe les bords et les îles du lac Tsana, autrefois le siège des évêques Portugais, m'a envoyé dire qu'elle était restée catholique, qu'elle attendait un évêque envoyé de Rome, et que, pour cela, son chef spirituel ne prenait que le titre de Vicaire; ayant appris que j'étais cet évêque, elle me suppliait d'aller reprendre possession de mon siège. J'ai renvoyé hier l'un de ces hommes avec une lettre bien moins favorable que je ne l'eusse désiré.

Les renseignements les plus sûrs m'annoncent que la présence et la bonne vie de M^r Massaïa ont gagné, dans le Choa, beaucoup d'âmes à la foi catholique. La ville d'Ankabar, en particulier, en compte un grand nombre. Tous ces néophytes manquent de prêtres et de direction, M^r ne s'occupant que des Gallas. Enfin, Cassa, notre persécuteur, nous reproche principalement de n'habiter qu'à la frontière, à la façon des rebelles, et il a exprimé d'abord au conseil, puis à M. Duflos, son désir que quelque Missionnaire habitât au centre du pays, non loin de lui, afin que, dans l'occasion, il pût répondre aux accusations

que nos ennemis renouvellent sans cesse contre nous. S'il le voulait encore aujourd'hui, nous devrions le satisfaire pour obtenir la tolérance. En tous cas, nous allons le lui proposer, afin de détourner, s'il est possible, l'orage qui nous menace de nouveau.

Ne croyez pas, M. et Très-Honoré Père, que cette persécution, qui nous éprouvera peut-être, portât de graves préjudices à l'avenir de notre Mission. Sans doute, telle est la règle ordinaire de la prudence. Mais en Abyssinie tout est vraiment singulier. D'abord, il suffit qu'un de ces petits souverains nous persécute pour que nous soyons aussitôt bien accueillis par les autres. Or Cassa, qui se fait nommer empereur, loin d'avoir conquis l'empire, a perdu au contraire toutes ses conquêtes, et revient, dit-on, dans son petit État, plus faible qu'il n'en était sorti. Puis, la persécution, quelque violente qu'elle soit, a toujours chez nous un caractère local et passager. Est-on chassé d'un lieu, on peut être reçu dans un autre appartenant au même souverain. Est-on absolument proscrit, on reste tout près pour rentrer après quelques mois, souvent dans quelques semaines. Ce religieux courage fait le meilleur effet sur les populations et en impose aux tyrans eux-mêmes. Enfin, dès que l'orage est passé, il faut être prêt, sur tous les points, à recueillir la moisson toujours plus abondante qu'auparavant.

Aussi, mon Très-Honoré Père, bien que d'un moment à l'autre notre situation puisse être troublée dans quelques parties du Tigré, nous croyons qu'il faut agir quand même, comme si rien n'était.

Mais si Cassa, soldat de fortune et même fanatique, s'obstine à nous persécuter, Menilech au contraire, héritier des anciens rois de Choa, esprit large, libéral, intelligent, ami des Européens et désireux de civiliser son peuple, est prêt à nous recevoir, comme ses amis et conseillers,

et à nous doter largement. C'est ce qu'il fait déjà pour M^r Massaïa, Vicaire apostolique des Gallas, qui, depuis plusieurs années, a trouvé pour lui et les siens une royale hospitalité dans le Choa. Or le roi Menilech a envoyé ici le premier de ses conseillers, Ras Berout, le plus intelligent, le plus influent et le plus européen des princes Abyssins (1). Le roi et le ministre nous prient de les aider de tout notre pouvoir à civiliser leur pays, ajoutant qu'ils ne croient pas avoir d'amis plus sûrs ni plus dévoués que l'Évêque catholique et ses Missionnaires. Ras Berout me prie de lui donner de suite un ou deux Missionnaires pour le Beguemder, grande province de l'Amahra, dont il est le chef féodal. Cet homme nous connaît depuis longtemps. D'abord persécuteur, il s'est montré, dans ces dernières années, notre protecteur et notre ami; aujourd'hui il est convaincu de la foi catholique et il ne tardera pas, je l'espère, à être ouvertement des nôtres. Deux fois, il est allé en Égypte comme ambassadeur; il y a vu les écoles et les œuvres de charité; il veut établir tout cela dans son pays, au moyen des Missionnaires, et il fournira largement à toutes les dépenses nécessaires. Je ne puis lui accorder immédiatement les Missionnaires qu'il me demande; mais il importe singulièrement que je puisse les envoyer dans le délai d'une année. Or, vous le savez, mon Père, je ne le pourrai en aucune façon, si vous ne veniez à mon aide en me donnant un renfort de deux Prêtres.

C'est dans l'Amahra et dans le Choa que se sont conservés les souvenirs, les traditions, je dirais presque les doctrines catholiques. Ces peuples sont généralement *Tsega Lidge*, c'est-à-dire, qu'ils n'acceptent point la religion de l'État, imposée par Théodoros et renouvelée par Cassa, et qu'ils repoussent également les ordres et la direction de

(1) Nous donnons plus bas une lettre de Ras Berout adressée à M. le Supérieur-Général.

l'Aboun ou évêque cophte. Le symbole des *Tsega Lidge* n'est au fond que la foi catholique, nécessairement altérée par l'absence d'enseignement doctrinal, depuis trois siècles, et arrangée, par un grossier rationalisme, pour guerroyer et se défendre contre les autres sectes nées de l'Eutychianisme. Aussi, est-ce presque toujours parmi les *Tsega Lidge* qu'ont lieu les conversions au catholicisme. Une fois établis dans ces contrées, avec l'autorisation du prince, nul doute que les peuples ne viennent à nous en masse, et qu'en peu d'années nous n'ayons le bonheur d'ajouter une belle province aux domaines de Pierre, et de son Auguste Successeur, le Bien-Aimé Pie IX.

Mon Très-Honoré Père, nous ne devons pas laisser passer en vain cette occasion si belle, cette grâce si précieuse de la Providence. Nous savons trop, par l'exemple des Bogos, combien il est malheureux de laisser échapper la grâce du moment.

Venez donc à notre secours, M. et Très-Honoré Père, en nous envoyant des ouvriers.

Je l'ai déjà dit ailleurs, impossible de compter sur nos Prêtres indigènes. Ils ne peuvent être nulle part sans nous; et, avec nous, ils ne font souvent qu'augmenter nos embarras; impossible également de recruter des aides dans le clergé séculier d'Europe, comme le font tant d'autres Evêques Missionnaires. Je n'ai que des privations et des souffrances à leur offrir en échange de leur zèle et de leur abnégation. Ainsi la pauvre Abyssinie n'a que vous, mon Père; et elle recourt à vous comme à son unique Père.

Venez à elle, secourez-la, aujourd'hui surtout qu'elle désire revenir à l'antique foi de ses pères et que Dieu la presse de se sauver.

Daignez agréer, mon Très-Honoré Père, l'hommage de la respectueuse affection avec laquelle je suis

Votre très-humble et obéissant fils,

† J. M. TOUVIER.

*Lettre de RAS BEROUT, ambassadeur du roi de Choa, à
M. BORÉ, Supérieur général.*

L'an de grâce 1867, le 7 juin.
(De notre calendrier le 13 juin 1875.)

*Parviens à notre illustre PÈRE BORÉ, Supérieur des Prêtres
de Saint-Vincent.*

Je salue votre révérence et la prie de penser à moi dans
ses prières.

Autrefois, ne connaissant pas vos Missionnaires, je les ai
fait chasser ; mais maintenant que tout ce qui les concerne
m'est bien connu, je les reçois volontiers. De plus, je de-
mande instamment que le pays tout entier connaisse la
Mission et que tous les peuples de l'Abyssinie soient ins-
truits par elle. Sachez que, désormais, je suis séparé des
Cophites. C'est vous qui êtes mon père ; ayez pitié de moi.

Faites-moi aussi connaître à vos amis.

J'ai l'espoir d'aller un jour jusqu'à vous, si le succès
couronne mes efforts et si, par Abouna Joseph, vous me
mandez l'avoir pour agréable. Daigne le Seigneur nous
accorder cette entrevue !

RAS BEROUT GUIORGUIS.

Écrit à Massawah.

Lettre de M. DUFLOS à M. BORÉ, Supérieur général.

Massawah, le 15 juin 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait!...

Dans une de mes précédentes lettres, je vous ai détaillé
tous les obstacles que la Mission d'Abyssinie avait à com-
battre.

Aujourd'hui, Monsieur et Très-Honoré Père, je vous dois l'exposé de ses progrès depuis deux ans.

L'expédition des Missionnaires dans l'Amhara, objet de tant de critiques, se trouve aujourd'hui justifiée de nouveau par les immenses résultats qu'elle a produits.

Le Catholicisme, resserré jusque-là dans les étroites limites de quelques districts situés sur les frontières, a été connu d'une extrémité à l'autre du royaume. L'Abyssinie entière apprit avec étonnement qu'après trente années de persécutions et de souffrances, la Mission venait de bâtir une maison au sein même de la capitale et qu'elle recevait, depuis Gondar jusqu'au Tsanadéglié, les honneurs dus aux amis du roi. Les lettres du roi, lues sur tout le parcours des Missionnaires, produisirent un effet merveilleux sur des populations retenues par la crainte ; et, depuis ce jour, nous les voyons de toutes parts accourir vers la lumière de vie et de salut.

Puisse ne pas se flétrir dans son germe l'immense moisson qui se prépare !

Je vais vous la montrer telle qu'elle se présente à nos yeux sans rien exagérer, et de manière à ne pas donner prise à la plus légère contradiction.

I. PROVINCE D'AKÉLÉ-GOUZAI.

1° Dekki-Akélé.

(a) *Tsanadéglié*. Les deux villages restés hérétiques, Adengafôme et Deggra, nous demandent.

(b) *District d'Adecti*. Ewanette a déjà pris en conseil la résolution de nous recevoir.

(c) *District de Méretta*. Déjà nous avons fait la réception solennelle de Bérahite. Aujourd'hui, Edda-Eubei, Sétah et Alibo réclament la même faveur.

(d) *District d'Enguéhâ*. Une partie de la population

se sépare du district hérétique pour aller fonder un village à Hala et nous y recevoir. C'est déjà une affaire conclue entre les habitants et Monseigneur.

2° *Dekka-Gouzaï.*

(a) District de *Thounézana*. Tribu des *Gaaso*. Deux villages ont déjà fait plusieurs démarches auprès de Monseigneur.

Ces jours derniers, le Curé d'Addékéï m'écrivait que deux autres villages nous attendaient pour se donner à nous.

II. PROVINCE DE SOURROUKSO.

Les habitants de Mété, chef-lieu de la province, viennent de me faire prévenir qu'ils tiennent conseil dans le même but.

III. PROVINCE DE L'HAMAZÈNE.

Plusieurs Prêtres et Dektéras se sont convertis depuis deux ans. Les habitants de plusieurs villages nous demandent avec instances. Ils ont fait promettre à Monseigneur de leur envoyer au plus tôt un Confrère au moins avec un Prêtre indigène.

IV. PROVINCE DU DEMBÉLAS.

Neuf villages remués par un Dektéra, nouvellement convertis, nous pressent de les faire entrer au giron de la Sainte-Eglise.

V. PROVINCES DES BAZÈNES ET DES BARIAS.

M. Muzhinger-Pacha ne cesse d'inviter Monseigneur d'y fonder des établissements pour empêcher ces populations encore chrétiennes de se livrer au Musulmanisme.

Du Tigré, passons dans l'Amhara.

VI. GONDAR.

Dans une lettre confidentielle, le roi vient de se plaindre amèrement de ce que nous méprisons le poste de Gondar qu'il nous avait lui-même fixé. A ses réclamations viennent s'ajouter celles du grand convent d'Abba-Abié Ezgui. Un grand nombre de Destreras et de Moines m'ont écrit plusieurs fois, nous suppliant de ne pas les abandonner.

VII. PROVINCE DU KOARATTA.

Ancienne propriété des Jésuites et la plus riche de l'Abyssinie. Elle se compose des îles du lac Tsana et des villes ou villages situés sur ses bords. Voici le résumé des choses que leurs députés me chargèrent de redire à Monseigneur : « Pendant plus de deux cents ans, nos Pères ont attendu le retour des Missionnaires catholiques, et sont morts sans les revoir. Venez, Père, reprendre possession de votre héritage. Vous le retrouverez intact. Nos privilèges ont été respectés jusqu'à ce jour. Jamais nous n'avons été contraints de reconnaître l'autorité du roi ni la juridiction de l'Évêque¹ Cophte. Grâce à la protection de notre Sainte Martyre Letté-Piétros (1), et des corps sacrés de vos prédécesseurs, enterrés dans nos églises, notre pays a continué d'être administré spirituellement et temporellement par un Moine, élu par la population, comme Vicaire de l'Évêque catholique que nous n'avons pas cessé d'attendre. Vous retrouverez dans l'église de Kebouran le siège patriarcal, bien conservé. Jamais personne n'a eu l'audace de s'y asseoir depuis l'expulsion des Missionnaires catholiques. Venez, nos âmes sont à vous, nos terres ont été défrichées par vos prédécesseurs, et les fruits de nos jardins apportés par eux. Leurs mains ont planté nos Caféiers. Chez nous, tout vous appartient. Vous êtes notre véritable Père et notre

(1) Martyrisée à Léguié (Koaratta) par Hatié Fasié.

Maître. Ayez pitié de vos enfants, et, puisque Dieu vous a ramenés si près d'eux, ne les laissez pas croupir dans l'ignorance et mourir privés des secours de vie et de salut, qu'ils attendent en vain depuis si longtemps.

VIII. ROYAUME DU REGMEDER.

Il y a deux ans, Ras Berout m'avait prié de demander à Monseigneur des Confrères pour les établir dans la province de l'Estié, son pays, se chargeant de leur entretien matériel. Il est ici, en ce moment, faisant de nouvelles instances auprès de Sa Grandeur.

« *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* » Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il est impossible à Monseigneur de détacher aucun des Missionnaires des postes qu'ils occupent actuellement.

A Kéren, ils suffisent à peine pour les populations Bogos, les séminaires et les écoles.

A Alitiéna, les deux Confrères qui s'y trouvent ne peuvent satisfaire à tous les besoins spirituels des tribus Irobs, disséminées sur un trop vaste territoire.

Il en est de même à Hébo. Sans parler des soins que nous devons à nos Prêtres indigènes et à tous les villages déjà catholiques, je vous ai dit les demandes incessantes qu'on ne cesse de nous adresser des autres parties de l'Akélé-gouzaï.

Jamais, Monsieur et Très-Honoré Père, occasion aussi favorable ne s'est présentée de faire du bien en Abyssinie.

« *Rogamus ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.* »

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre enfant très-obéissant,

DUPLOS,

A. p. d. M.

CHINE

PROVINCE DU KIANG-SI.

*Lettre de M. SABSI, Missionnaire en Chine à M. SALVAYRE,
Visiteur de la province de Constantinople.*

Si-hia, le 23 février 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

En vous envoyant cette lettre, je suis on ne peut plus heureux de pouvoir vous annoncer une nouvelle qui vous sera aussi, j'en suis sûr, bien agréable. Il y a six à sept ans, lors de votre voyage à Kiou-Kiang, en qualité de visiteur extraordinaire, vous m'avez manifesté le désir de faire transporter dans une de nos chrétientés les précieux restes de notre martyr, M. Montels, et de les y enterrer selon les rites de notre sainte Église.

En revenant à mes chères Missions après votre départ, je suis passé par le Ki-ngan; j'ai eu le bonheur d'y rencontrer un prêtre chinois, M. Kiou Julien; je lui eus bientôt confié l'objet de nos vœux communs. Il me promit de mettre sous peu nos désirs à exécution, mais je ne sais trop pourquoi, il ne me tint pas parole.

Deux ans se sont écoulés, depuis que je fus chassé de Kan-tcheou-fou par un orage aussi violent qu'imprévu, et il y a environ un an que je me trouve dans le Ki-ngan. Depuis j'ai eu le bonheur de visiter des chrétientés établies

par notre martyr, j'ai voyagé sur ces mêmes chemins qu'il a tant de fois parcourus, j'ai vu l'endroit où il fut pris par les impériaux, j'ai visité l'emplacement du tribunal où il entendit prononcer contre lui la sentence de mort, j'ai aussi pu considérer à loisir le lieu où fut décapité notre cher martyr avec deux Chinois. Ces deux braves chrétiens, qui avaient suivi M. Montels dans toutes ses courses apostoliques, furent avec lui condamnés à la mort et au martyre.

Cet endroit n'est éloigné à peu près que d'une vingtaine de pas, du lieu où ils furent inhumés. En visitant ce pays qui me rappelait tant de souvenirs, en entendant les témoins rendre des hommages aussi enthousiastes aux vertus apostoliques, à la charité sacerdotale, et au zèle ardent de notre cher martyr, je fus vivement impressionné et, je vous l'avoue, Monsieur et cher Confrère, ce fut pour moi un nouveau *stimulus* pour exécuter vos désirs, et aussi un motif bien pressant à m'acquitter du devoir de religion et de gratitude envers notre vénérable Confrère, M. Montels.

Après avoir visité cette chrétienté et avoir terminé la Mission, j'ai fait part de nos intentions à quelques chrétiens, je les ai questionnés beaucoup, afin d'éviter toute difficulté de la part des païens. A cette nouvelle tous me témoignèrent leur contentement par mille sentiments de joie et de bonheur.

Quand tout fut résolu, je fis faire trois caisses, chacune de quatre pieds de long, un pied de large et six pouces de haut, et le 3 février, après avoir dit la sainte messe pour l'âme de notre martyr et de ses compagnons, neuf chrétiens et moi, nous nous dirigeâmes au lieu de leur sépulture. Aussitôt après notre arrivée, on creusa la terre à l'endroit désigné, et, à la profondeur de deux pieds, nous découvrîmes les précieuses dépouilles de notre bien cher martyr et de ses deux compagnons. On les avait enterrés

tous trois dans la même fosse sur une ligne parallèle, l'un près de l'autre. La tête de notre martyr était intacte ; les impériaux, sans doute par pudeur, lui avaient laissé la chemise ; nous en retrouvâmes encore trois boutons. Les chrétiens qui avaient voulu m'accompagner, transportèrent avec une grande vénération les restes mortels de M. Montels, dans notre chapelle de Si-hia. Ce ne fut que le 16 février qu'eut lieu l'enterrement solennel. Ceux qui connaissent la Chine, savent le retard que l'on met ici aux préparatifs d'enterrement. D'abord il faut se procurer le lieu de la sépulture, puis une grande quantité de briques, et très-souvent on est obligé d'aller bien loin acheter un cercueil. Tout cela exige beaucoup de monde et surtout beaucoup de riz.

Au jour fixé, nos chrétiens de Huenwan-ngan, Tai-ho, et Lou-lui, se firent un devoir de venir assister à la cérémonie d'enterrement de notre martyr.

Le 16 février, après avoir dit la messe de *Requiem*, je fis l'absoute solennelle, puis la procession défila selon ce que prescrit le rituel romain en semblable circonstance. En tête de la procession, s'avancait un homme, portant une belle et grande croix ; derrière lui, marchaient les chrétiens deux à deux en chantant des prières en rapport avec la cérémonie. Comme c'était un enterrement de martyr, on avait écrit en chinois sur de grandes et larges feuilles de papier, les douze articles du *Credo*. Pour moi, je précédais de quelques pas le cercueil porté par huit chrétiens. Derrière suivaient les femmes qui chantaient des prières en chinois. Le nombre des chrétiens composant la procession, était à peu près de cent quarante, et il y avait en plus seize musiciens païens.

La marche de la procession fut longue, elle dura plus d'une heure. Arrivé au lieu de la sépulture je fis une seconde absoute, bénis le *tumulus*, puis fis déposer le cercueil dans le caveau que j'avais fait préparer.

Les restes de notre cher martyr reposent sur une petite colline à une faible distance de la chapelle de cette chrétienté. Qu'il intercède auprès de Notre-Seigneur en faveur de ces chrétiens, si fiers de le posséder au milieu d'eux, et qu'il demande aussi à Dieu pour moi de l'imiter dans ses vertus apostoliques !

Je vous envoie, en caractères chinois, une copie de l'inscription placée sur la pierre sépulcrale du martyr.

Veillez agréer les sentiments de profond respect dans lesquels j'ai l'honneur de me dire,

Monsieur et cher Confrère,

Votre très-humble et reconnaissant serviteur.

A. SASSI,
I. P. c. M.

*Lettre de M. COURSIÈRES, Missionnaire au Kiang-Si,
à M. N...*

Kieou-Kiang, le 23 février 1875.

BIEN CHER CONFRÈRE ET AMI,

La grâce de N.-S. soit avec nous pour jamais !

Au moment de quitter Kieou-Kiang et de m'embarquer pour l'intérieur de la province, je veux envoyer encore un bonjour à mes bien chers amis de France et leur donner de mes nouvelles.

Comme l'état de ma santé avait jusqu'ici empêché mon envoi en Chine, vous désirez, sans doute, savoir comment je me trouve sous mon nouveau climat. Eh bien ! voilà près de deux mois que j'habite cette terre si désirée de mon cœur, et je m'y porte à merveille. Je ne me souviens pas,

dans le cours de mes trente-cinq ans, d'avoir été un seul jour aussi bien que je le suis aujourd'hui. Toutes les fatigues de mon pénible voyage sont oubliées ; je me sens un courage et une force qui m'étonnent. Mon visage, jusqu'ici resté si incolore, a revêtu une rougeur capable de donner à tous les faibles de santé l'envie de venir au Kiang-si. L'appétit, il faut que je l'avoue, favorise grandement le bien-être : je mange ici deux fois plus qu'en Europe, sans préjudice d'ailleurs pour la mortification, car je me lève de table avec plus d'appétit que je n'en avais d'ordinaire en m'y mettant. Je me sers des bâtonnets avec une dextérité qui me ferait prendre pour un vrai Chinois.

Bien qu'en quittant Cracovie, j'aie laissé des fonctions qui étaient tout à fait selon mes goûts, je suis bien loin de me repentir de la démarche que j'ai faite. Ici, la pénurie des ouvriers évangéliques est extrême, et le travail est immense. Je suis convaincu que c'est bien le bon Dieu qui m'a conduit en Chine ; depuis plus de vingt ans, je ne rêvais que les Missions de Chine, je me sentais une grande affection pour les pauvres Chinois, et je n'avais qu'une chose en tête, c'était d'aller travailler à leur conversion. J'offre donc à Dieu pour eux mes peines, mes travaux, ma vie même, s'il le faut ! Que dis-je ? Plût au Ciel qu'une mort violente fût l'occasion du salut, ne serait-ce que d'une seule âme !

Plusieurs fois j'ai parcouru la ville de Kieou-Kiang et j'ai vu sur les places publiques de magnifiques temples élevés à Satan ; dans les endroits solitaires, des couvents de Bonzes ; dans les maisons et dans les rues, des païens rassemblés pour accomplir des pratiques superstitieuses. J'ai vu des créatures faites à l'image de Dieu, prosternées en face du soleil, pour lui offrir leurs adorations. Il n'y a que le Créateur du ciel et de la terre, qui est à peu près méconnu et sans adorateurs. En voyant ces pauvres infidèles, je m'attache souvent à considérer leur physionomie,

qui est si intéressante, si spirituelle, et qui exprime souvent un fond de bonté naturelle ; je voudrais découvrir dans leurs regards quelque chose qui m'indiquât qu'ils ont une certaine connaissance de la Vérité, et je suis obligé de me dire avec tristesse : Voilà des yeux bien vifs, et ils ne voient pas ; voilà une âme faite pour devenir le temple du Dieu vivant, et le baptême ne lui en a pas encore ouvert l'entrée. Sur ces fronts ne devrait-on pas écrire : *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu ? Tout cela, cher ami, n'est-ce pas digne de compassion, n'est-ce pas navrant pour le cœur du Prêtre et du Missionnaire ?

Et les adorateurs de Satan se comptent en Chine par centaines de millions ; notre seule petite province du Kiang-Si a vingt millions d'habitants, et dans ce nombre il y a à peine douze mille Chrétiens, c'est-à-dire un sur près de deux mille habitants. Depuis deux ans, il est vrai, il y a ici un grand mouvement vers la religion ; nous avons quatre mille Catéchumènes auxquels on n'a pu encore administrer le baptême, faute d'instruction suffisante, ou plutôt faute de Missionnaires pour les instruire. La vue d'un champ si vaste, d'une moisson si abondante fait tressaillir mon âme d'allégresse et remplit mon cœur d'une sainte joie. Je remercie Dieu de m'avoir appelé... Si je pouvais sauver une seule âme, je mourrais content ; mais je désire et j'espère en sauver beaucoup, pourvu que vous m'aidiez de vos bonnes prières. Pendant qu'ici je combattrai l'ennemi du salut, vous, en France, élevez donc les mains bien haut vers le Ciel, pour en faire descendre le secours qui m'est nécessaire ; si vous coopérez au travail, vous en partagerez avec moi la récompense.

Je compte aussi sur vous à un autre point de vue. Vous n'êtes pas seulement pour moi un Confrère, vous êtes un compatriote et aussi un pupille, car j'ai été *votre ange*.... Eh bien : *Probatio amoris est exhibitio operis*, montrez par

vos actes que vous méritez tous ces titres. Voici ce qu'il s'agit de faire.

Vous savez, comme je vous l'ai déjà écrit, que c'est à l'intercession de Notre-Dame de Lourdes que je suis redevable du bonheur que j'ai d'être en Chine. Cette faveur, que j'avais si souvent demandée et qui m'avait toujours été refusée, vous savez qu'elle me fut accordée aussitôt après que j'eus promis à l'Immaculée Vierge de Lourdes, de lui bâtir une chapelle dans l'endroit où je serais envoyé. J'ai aussi la douce confiance que Celle qui m'a fait venir ici m'obtiendra la grâce d'y faire quelque bien ; c'est pourquoi je voudrais remplir fidèlement ma promesse, je voudrais intéresser Notre-Dame de Lourdes en ma faveur, et l'obliger, en quelque sorte, à me prendre sous sa puissante protection. Aussi je désire faire quelque chose qui ne soit pas trop indigne d'elle : je veux lui bâtir une chapelle qui puisse figurer à côté de ces belles pagodes consacrées aux démons. Vous savez d'ailleurs que, pour les Chinois, il ne suffit pas de parler aux yeux de l'intelligence, il faut surtout frapper leurs regards. Mon dessein est de construire cette chapelle en style ogival, et dans la capitale de notre province. Si je choisis cette ville, vous pouvez bien penser que ce n'est point par un sentiment de vaine ostentation ; en voici, en effet, toute la raison : Tous nos voisins sont installés, et travaillent en paix dans les capitales de leurs provinces, nous seuls sommes systématiquement repoussés de la nôtre. A Paris, lorsque je parlais à M^{re} Bray des miracles opérés à Cracovie par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes, Sa Grandeur me dit : « Demandez donc à la Sainte Vierge que nous puissions nous établir dans notre capitale ; si vous obtenez cela, ce sera pour moi un miracle, un très-grand miracle. » En se rendant de Paris à Marseille, Monseigneur voulut passer par Lourdes pour y demander cette grâce à la Vierge apparue à Bernadette, et

moi je lui promis que, si elle nous ouvrait la porte de notre capitale, je lui bâtirais là la chapelle promise. Jugez combien grande serait ma joie, si, après avoir élevé le premier autel à Notre-Dame de Lourdes en Pologne, je pouvais lui construire la première chapelle en Chine ! Et j'espère que je le pourrai, car j'ai des preuves certaines qu'elle a agréé ma promesse.

Nan-Tchang, notre capitale, est une ville très-importante ; elle renferme, dit-on, près d'un million d'habitants et est très-fréquentée, surtout à l'époque des examens des lettrés. Une belle église y produirait certainement un très-bon effet, et serait l'occasion de beaucoup de conversions. Ce qui me le fait croire, c'est la vue de tous les obstacles que le diable suscite, pour nous empêcher d'y mettre le pied. Dernièrement encore Monseigneur a voulu tenter d'y pénétrer, mais, arrivé aux portes de la ville, il a été obligé de rebrousser chemin. On voit bien que le démon veut y régner, seul, et en maître. Il faudra bien cependant qu'il cède la place, puisque Notre-Dame de Lourdes est chargée de briser les obstacles qui s'opposent à notre œuvre, et c'est là (1), aussitôt après que nous y serons entrés, que j'élèverai un monument destiné à perpétuer le souvenir du triomphe de Marie. Mon départ, aussitôt ma promesse faite, fut si précipité que je ne pus recueillir, sur ma route, qu'une somme insuffisante pour accomplir cette œuvre. Je veux y consacrer tout ce qui me reste de ma famille ; mais ce tout sera à peine suffisant pour creuser le fondement de l'édifice. Il faut donc que je cherche de quoi élever les murs, faire les voûtes, etc. Mais trouverai-je ce qui m'est nécessaire ? Oui, certainement, parce que je prendrai les

(1) Comme l'homme propose et que Dieu dispose, des circonstances impossibles à prévoir pourraient faire que la chapelle ne fût pas bâtie à Nan-Tchang. Ce que je puis assurer, c'est que les sommes qui me seront confiées seront employées à construire une chapelle à Notre-Dame de Lourdes, en Chine.

moyens indiqués par Celui qui ne trompe point. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis?* Et comme *confirmatur* de ce qu'il vient de dire, il ajoute : *Omnis enim qui petit accipit, et qui quærit invenit, et pulsanti aperietur.* Je n'aurai donc qu'à demander, et certainement on me donnera ; je chercherai à droite et à gauche, et je trouverai partout ; je frapperai à la porte des cœurs charitables, et ils m'ouvriront leur bourse. Et comme je ne connais pas les personnes qui pourraient concourir à la réalisation de mon dessein, je m'adresse à des intermédiaires et je les supplie d'agir en mon nom. Vous êtes un des premiers. Je vous charge donc de vous adresser aux âmes dévotes à Notre-Dame de Lourdes, à celles surtout qui ont obtenu quelque faveur par son intercession, aux personnes enfin qui s'intéressent au salut des pauvres Chinois. Recevez le denier de la veuve aussi bien que la pièce d'or du riche, conservez exactement les noms des donateurs et la valeur de l'offrande, car tout cela sera inscrit dans la chapelle projetée. Dites-leur que tous les jours, à la sainte Messe, je prie pour eux, et qu'après l'édification de la chapelle, je célébrerai pour eux une Messe par mois. Si quelque bienfaiteur insigne désirait que je lui envoyasse quelque *chinoiserie*, veuillez m'en donner avis le plus tôt possible. Écrivez-moi de temps en temps, pour me tenir au courant de vos succès et m'encourager dans les difficultés de mon ministère. Inutile de vous dire que Monseigneur, notre Vicaire apostolique, approuve l'érection dans son vicariat d'une chapelle ou église en l'honneur de la Vierge apparue à Bernadette. Aidez-moi donc, bien Cher Confrère, à réaliser mon projet et accomplir la promesse qui m'a valu d'être envoyé en Chine ; aidez-moi par vos prières, et puis, muni des permissions voulues, agissez avec simplicité et prudence. Vous pourrez ainsi, tout en restant en

France, travailler au salut de nos pauvres Chinois; et si nous ne devons plus nous revoir dans cette vallée de larmes, j'espère bien que nous nous retrouverons, pour partager la récompense de ce que nous aurons fait ou voulu faire pour la gloire de Dieu et l'honneur de son Immaculée Mère.

Adieu donc, bien cher ami, saluez de ma part tous nos chers Confrères de N...; recommandez à leurs ferventes prières ma pauvre personne et mon projet.

J'ai l'honneur d'être, bien cher Confrère et ami,

Votre tout humble et affectionné,

JEAN COURSIÈRES,

I. p. d. l. M.

PROVINCE

DE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de M. CLAVERIE à M. BORÉ, Supérieur général.

Cuença, 14 août 1875.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le télégraphe et la presse vous auront déjà mis au courant de l'épouvantable catastrophe qui vient de plonger dans le deuil et les larmes la République de l'Équateur. Son président, M. Garcia Moreno, est tombé sous le poignard et les balles de vils assassins, à l'entrée du palais du gouvernement, le vendredi 6 du courant, vers deux heures de l'après-midi.

Les conjurés, au nombre de trois, dont un, de la Nouvelle-Grenade, et les autres, Équatoriens, s'étaient apostés derrière les lourdes colonnes de la façade du palais, attendant l'arrivée du président, qui devait passer par là, pour se rendre dans ses appartements.

Par un concours de circonstances inexplicables, il n'y avait ni sentinelles ni employés, à l'entrée du palais ; et le président s'y rendit sans être accompagné de son aide de camp ; il sortait de faire une visite au Saint-Sacrement exposé dans la cathédrale voisine du palais.

Aussi, Monsieur et Très-Honoré Père, le crime a-t-il pu se commettre librement et sans obstacle.

A peine D. Garcia pénétrait-il dans le large péristyle qui conduit à la cour intérieure du palais, que le principal conjuré, Rayo, de la Nouvelle-Grenade, qui avait le premier rôle à jouer dans l'assassinat du président, tandis que les deux autres armés de revolvers, devaient le protéger, en cas de surprise, et favoriser ce crime, s'élança sur les pas de sa victime sans défiance, armé d'un énorme coutelas américain, et lui porta à la tête un coup si terrible, qu'il lui enlève une partie du crâne et une oreille.

A ce premier coup en succède un autre, qui coupe le bras du président, lequel tombe bientôt à la renverse, tandis que son vil assassin redouble ses coups de poignard sur sa tête défigurée; alors accourent les autres conjurés, qui déchargent leurs revolvers sur le crâne de leur innocente victime et prennent aussitôt la fuite.

Mais les détonations des armes à feu avaient attiré l'attention des soldats du quartier : l'un d'eux couche en joue un des assassins et l'étend raide mort, le crâne traversé par la balle. C'était Rayo, encore armé de son coutelas ensanglanté. Il a rendu au Dieu de toute justice le compte qu'il lui devait, sans avoir eu le temps d'implorer son pardon.

Les deux autres n'ont pu encore être découverts; mais leurs noms seront bien connus.

Rayo avait été comblé de bienfaits par le Président. Il tenait un magasin de selles et autres articles pour voyage; la veille de mon départ pour Guayaquil, il m'avait vendu un de ces objets; mais je n'ai pas oublié la manière peu polie avec laquelle je fus reçu. Hélas ! il affilait le poignard destiné au crime.

Vous pouvez facilement, Monsieur et Très-Honoré Père, vous faire une idée de l'effet produit parmi les habitants de Quito, à la nouvelle de l'horrible assassinat. La stupeur d'abord, puis la désolation, les larmes et les sanglots remplirent la ville entière. Chacun sentait la perte que la République

venait de faire; on maudissait les auteurs du crime, en songeant aux incalculables conséquences pour l'Équateur, conséquences faciles à prévoir, pour peu qu'on voulût réfléchir.

D. Garcia Moreno a survécu vingt minutes; il avait communiqué le matin. Ses dernières paroles ont été celles d'un chrétien plein de foi et de charité : « *Dios no se muere...* Dieu ne meurt pas. Je pardonne à mes ennemis. » Il aimait sincèrement nos deux familles; et, quelques jours avant sa mort, il leur en donnait les plus éclatantes preuves.

Je pourrais citer un millier de faits, qui tous nous montreraient le trésor de religion et de charité dont son grand cœur était rempli. Aussi est-il tombé martyr de la foi, de la justice et de son amour pour son pays.

Car il semblait que l'enfer, dont l'empire s'étend sur le monde entier, ne pouvait avoir de repos, tant qu'il verrait, dans ce petit coin de terre du Nouveau-Monde, les principes d'autorité, de religion, de dévouement et d'amour filial au Siège apostolique, publiquement soutenus, protégés et défendus, avec autant de liberté que d'énergie, par un homme plein d'une foi et d'un courage tout chevaleresques.

Nul doute que le bras des assassins n'ait été largement payé d'avance. Car la franc-maçonnerie frappe depuis longtemps à la porte de l'Équateur. Dieu veuille que la mort du Président ne la lui ait ouverte pour longtemps !

C'est à Cuença, petite ville de l'Équateur, située à huit jours de marche de Quito et à quatre de Guayaquil, que tous ces détails sur la mort tragique de Garcia Moreno, écrits à M. Carlos Ordoñez, par son père, M^r Ordoñez, évêque de Riobamba, et actuellement à Quito, sont venus nous trouver, ma Sœur visitatrice et moi. Cet événement remet bien des choses en question, au sujet des établissements et œuvres des deux Familles dans l'Équateur.

Pour le moment, des mesures énergiques ont été prises par le gouvernement provisoire, sous la vice-présidence de Xavier Léon, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, lequel a lancé des proclamations à l'armée et au peuple, pour les engager à soutenir les bons principes, l'ordre, la religion et les institutions établies et soutenues par Garcia Moreno.

Dans trois mois doit se faire l'élection du nouveau président. Les membres du nouveau congrès, qui s'étaient rendus à Quito, pour confirmer l'élection de Garcia Moreno, comme président pour la troisième fois, ont déjà commencé à tenir leurs séances, et s'occupent activement afin de favoriser le choix d'un candidat capable de maintenir l'ordre, la paix et le progrès matériel dans le pays.

Mais il est bien à craindre que tout cela ne soit déjoué, et que l'on ne voie se renouveler ici les scènes sanglantes qui ont désolé depuis si longtemps les républiques environnantes.

Enfin, à la garde de Dieu; nous sommes entre ses mains. Mais aidez-nous, Monsieur et Très-Honoré Père, aidez-nous par vos prières à attirer sur ce pays et sur nous les marques de sa protection et de son amour, afin qu'il nous épargne les terribles épreuves par lesquelles il en a fait passer tant d'autres, ou qu'il nous donne la force nécessaire pour les supporter...

Je suis, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,
Monsieur et Très-Honoré Père,

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

J. CLAVERIE,
I. p. c. M.

Nous ajoutons à ces détails la lettre suivante adressée de l'Équateur à un journal du Chili :

Le président Garcia Moreno savait, d'une façon parfaitement sûre, que les loges maçonniques ramassaient de l'argent au Chili et au Pérou pour suborner les troupes et faire une révolution. En même temps, des écrits incendiaires étaient vomis par la presse maçonnique, parmi laquelle se distinguait le *Journal de Piura*, dans lequel un de vos compatriotes (Chilien) écrivait des articles révoltants contre le Saint-Père, contre Garcia Moreno, contre l'Église et ses ministres. Dans ces écrits, il excitait le peuple équatorien à faire une révolution ou à se défaire de Garcia Moreno d'une façon quelconque. Malgré le mauvais style des écrits de ce monsieur, la portion pervertie de la jeunesse ne manquait pas de les lire et de s'inoculer ces idées.

Garcia Moreno avait, à plusieurs reprises, reçu l'avis qu'on voulait l'assassiner. Notamment le jour de Sainte-Anne, anniversaire de la naissance de sa femme, celle-ci trouva sur la table de sa maison une petite carte avec cette inscription : « Votre époux sera certainement assassiné du 1^{er} au 10 août; veillez à ce qu'il se prémunisse contre ce danger et qu'il prenne toutes les précautions possibles. » A tout cela Garcia Moreno répondait par ces paroles dignes de lui seul : « J'ai confiance en Dieu, et, si l'on m'assassine, c'est que Dieu m'aura jugé mûr pour le Ciel. »

Garcia Moreno vivait, depuis plusieurs années, dans la fréquentation des Sacrements, donnant le meilleur exemple à tous ses compatriotes. Il appartenait à toutes les Congrégations pieuses de la capitale; c'est ainsi que, comme membre de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, il a communiqué le jour qui a précédé celui de sa mort.

Le 6 août, à une heure du soir, passant devant la cathédrale, il entra pour visiter le Saint-Sacrement exposé ce

jour-là, premier vendredi du mois. Il demeura une demi-heure en oraison, recommandant son âme à Dieu, pendant que les assassins l'attendaient à trente pas. Voyant qu'il tardait à venir; ils le firent appeler par un petit garçon, sous le faux prétexte que le Ministre le demandait au palais. Il sortit en effet, accompagné d'un seul aide de camp non armé, et se dirigea rapidement vers le palais, sur le seuil duquel il tomba assassiné. Il reçut dix-huit blessures, dont sept sur la tête.

Un chirurgien français, professeur à l'École de médecine, a pesé son cerveau; il a trouvé que son poids était de trois livres et onze onces et demie.

Deux des assassins ont été arrêtés, les nommés Campuzano et Manuel Cornejo. Le premier a été fusillé, et le second sera bientôt jugé à Quito.

Heureusement, jusqu'à ce jour, on ne signale aucun symptôme de révolution, malgré les efforts que font les francs-maçons pour renverser le gouvernement; mais toutes les troupes et tout le peuple de l'Équateur ont protesté contre cet assassinat, et veulent, coûte que coûte, conserver la paix et surtout la foi catholique.

Excusez le décousu de cette narration; mon unique but a été de vous faire savoir que ce sont les francs-maçons, partout ennemis de l'autorité, qui ont causé à notre république cette affreuse catastrophe.

PROVINCE DU BRÉSIL

RAPPORT DE M. BÉNIT, *Visiteur, sur les Oeuvres de la Congrégation de la Mission.*

La province du Brésil est une des provinces de la Congrégation les plus intéressantes pour le nombre et l'importance des œuvres qui lui sont confiées. Cette province faisait concevoir les plus belles espérances, lorsqu'une terrible persécution suscitée contre la religion est venue nous inspirer de sérieuses craintes sur son avenir. Cependant, nous espérons fermement que la double famille de Saint-Vincent sera épargnée au Brésil, et qu'elle pourra continuer à y faire le bien, comme dans les autres endroits où elle est établie. Ce qui nous porte à avoir cette confiance, c'est que la persécution n'a pas au Brésil le même caractère qu'ailleurs, qu'au Mexique, par exemple.

Au Mexique, l'impiété, l'irréligion, enrégimentée sous la bannière de la franc-maçonnerie, est maîtresse absolue, et peut se porter aux plus grands excès, sans craindre la moindre opposition. Au Brésil, la franc-maçonnerie, composée en très-grande partie d'étrangers, n'aurait jamais pu décider le gouvernement à poursuivre, emprisonner et condamner à quatre ans de travaux forcés Nos Seigneurs les évêques d'Olinda et du Parà, si, dans les démêlés que ceux-ci ont eus avec le gouvernement, il n'eût été question du *placet* royal. Sur ce point-là, le gouvernement est inflexible, et il sera, nous le croyons, bien difficile de s'en-

tendre avec lui, vu qu'il a là-dessus des idées plus avancées même que les anciens parlements de France. Voici en peu de mots la cause de ce triste conflit, qui fait tant gémir les amis de l'Église.

Presque toutes les paroisses du Brésil ont encore une ou deux confréries; celles-ci ont un conseil, dont les membres laïques ont non-seulement la gestion des biens temporels, parfois très-considérables, mais ce conseil règle presque tout ce qui regarde le culte religieux, de telle sorte que ceux qui en font partie ont, dans les églises, plus d'autorité que les curés eux-mêmes.

Depuis quelque temps, ces confréries ont perdu tout à fait leur caractère religieux, et sont devenues, permettez-moi l'expression, de véritables repaires où se réfugient les francs-maçons, pour faire de là à la religion la plus perfide et la plus injuste des guerres. On les a vus choisir pour présidents des confréries, des hommes qui faisaient profession publique d'impiété. Pour les combattre, Dieu a heureusement suscité deux saints et courageux Évêques, M^{sr} d'Oliveira, évêque d'Olinda ou de Pernambouc, et M^{sr} de Macedo, évêque du Parà. La France peut à juste titre se glorifier d'avoir formé, en grande partie du moins, ces deux Évêques; puisque c'est chez elle qu'ils ont fait leurs études ecclésiastiques, qu'ils ont été ordonnés et qu'ils ont commencé à exercer le ministère sacerdotal. Ces deux illustres Évêques sont dignes de l'admiration non-seulement du Brésil, mais même de l'univers tout entier. Ils sont remarquables, non moins par leur science et leur sainteté, que par leur courage et leur prudence. M^{sr} d'Oliveira est le plus jeune : il a à peine trente ans. Étant en France, il entra chez les Révérends Pères Capucins. Il était, depuis peu de temps, professeur du grand séminaire de Saint-Paul, que ces Révérends Pères dirigent, lorsqu'il fut élevé à la dignité épiscopale.

A la vue des maux incalculables que faisaient les francs-maçons, en s'introduisant dans les confréries, ces deux Évêques prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour remédier à un si grand mal. Pour cela ils réunirent d'abord les conseils des confréries, puis ils leur ordonnèrent de chasser de leur sein les francs-maçons, vu que ceux-ci, étant excommuniés, ne sont plus membres de l'Église, et ne peuvent pas, par conséquent, appartenir à une société dont le but est de soutenir les intérêts de la religion. Les confréries ayant refusé d'obéir, les deux Évêques lancèrent l'interdit contre elles, et leur défendirent de faire célébrer aucune cérémonie religieuse. Les confréries firent alors appel au gouvernement; mais les deux Évêques nièrent sa compétence dans cette affaire purement religieuse. Le gouvernement, poussé par les francs-maçons, dont le Grand Orient était le chef du ministère, et de plus très-irrité de se voir contester le privilège qu'il regarde comme un des plus précieux de la couronne, prit fait et cause pour les confréries et ordonna aux deux Évêques de lever l'interdit. A cette injonction ceux-ci répondirent par le fameux *non possumus*, et publièrent plusieurs écrits remarquables, pour démasquer l'hypocrisie des francs-maçons et prouver que le pouvoir civil n'avait rien à voir dans cette affaire. Le gouvernement renouvela aux Évêques l'ordre de lever l'interdit, leur fixa le délai d'un mois, après lequel il les poursuivrait et les ferait condamner comme violateurs de la constitution. Toutes ces menaces n'ébranlèrent pas le courage des généreux défenseurs de la foi et le purent les faire consentir à une chose que réprouvait leur conscience. Ce fut alors qu'ils furent arrêtés, jetés en prison, jugés comme des criminels, et condamnés à quatre ans de travaux forcés, que l'empereur commua bientôt après en quatre ans de prison.

Cette inique sentence souleva partout la plus grande in-

dignation, et montra une fois de plus à quels excès peut se porter un gouvernement, quand il agit sous l'influence de la secte maçonnique.

Voulant à toute force faire lever les interdicts lancés contre les confréries, le gouvernement usa, à l'égard des administrateurs des diocèses d'Olinda et du Parà, de la même sévérité qu'à l'égard des deux Évêques, et les fit condamner aussi à quatre ans de travaux forcés; peine que l'empereur commua, bientôt après, en un an d'exil hors de leur diocèse.

Tel est l'état de la question religieuse au Brésil. Cette persécution est sans doute un grand malheur, et il faut l'attribuer en très-grande partie aux francs-maçons, qui ne pardonneront jamais à ces deux Évêques d'avoir chassé des confréries quelques-uns de leurs compagnons. Cependant, il faut l'avouer, cette persécution a fait un grand bien : elle a réveillé un peu le sentiment religieux, bien faible dans les villes du Brésil; elle a tiré de leur indifférence plusieurs hommes remarquables par leur talent, et les a engagés à prendre ouvertement la défense de la vérité, soit par la voie de la presse, soit du haut de la tribune parlementaire, soit en publiant de magnifiques écrits sur cette question; mais le bien le plus notable qu'a produit cette persécution, c'est d'attacher plus fortement à leurs Évêques, le clergé d'Olinda et celui du Parà.

Les francs-maçons, tout fiers de leur victoire, ne veulent pas s'arrêter en si bon chemin, ils veulent imiter leurs compagnons du Mexique. Réussiront-ils ? Obtiendront-ils que le gouvernement se porte à de plus grands excès, étende la persécution à tout le Brésil, fasse des lois contraires à la liberté de l'Église, chasse ses communautés religieuses ou les soumette à des vexations qui les obligent à se retirer ? C'est ce que nous ignorons. Cependant nous croyons que le gouvernement ne s'engagera pas dans

cette nouvelle voie de persécution, soit parce qu'il craint de trop froisser le sentiment religieux des Brésiliens des provinces, déjà grandement irrités de ces mesures de persécution, soit parce que l'unique fin que veut atteindre le gouvernement, est d'imposer silence à ces deux Évêques et de les empêcher d'opérer une réforme dans les relations de l'État avec l'Église. Oh ! qu'une réforme serait bien nécessaire au Brésil ! L'Église est ici sous les pieds du pouvoir civil, elle gémit sous la plus honteuse servitude. Or, c'est pour la délivrer et lui rendre la liberté, dont elle est si jalouse pour pouvoir faire le bien, que ces deux Évêques ont jeté le cri d'alarme, et sont entrés en lutte avec le gouvernement. Mais, hélas ! il est bien à craindre qu'ils ne réussissent pas dans cette glorieuse entreprise, et qu'ils ne soient écrasés sous l'oppression du gouvernement. Beaucoup de personnes sont convaincues que celui-ci, voyant l'impossibilité de triompher de la résistance de ces deux Évêques, ne tardera pas à les exiler et laissera ensuite les choses dans le *statu quo*. C'est ce que nous croyons, nous aussi. Prions Dieu de faire cesser au plus tôt cette terrible persécution, et de ne pas permettre que la double famille de Saint-Vincent soit obligée de se retirer de ce pays, où elle a fondé de si belles et importantes œuvres (1).

Ces œuvres peuvent se diviser en trois principales classes : 1° Missions ; 2° grands et petits séminaires ; 3° soins spirituels donnés aux Filles de la Charité et aux personnes de leurs établissements.

1° Missions. Il y a au Brésil quatre maisons de Missionnaires, à savoir : celles de Rio de Janeiro, de Bahia, du Céara et du Caraça. Chacune de ces maisons a deux Missionnaires, excepté celles du Caraça, qui en a quatre. Il y

(1) Nous sommes heureux d'apprendre que le gouvernement brésilien vient d'annistier les Évêques d'Olinda et du Pará, et paraît disposé à cesser toute persécution contre l'Église. Dieu en soit béni !

aurait un plus grand nombre de maisons de Missionnaires, si la congrégation n'avait pas été obligée, faute de sujets, de refuser des Missionnaires à certains Évêques qui en demandaient instamment. Il est impossible de dire tout le bien que font les Missions au Brésil. Les pauvres gens de la campagne ont conservé la foi vive; aussi les voit-on accourir de très-loin pour assister aux exercices de la Mission. Quel respect n'ont-ils pas pour le Missionnaire! Ils le considèrent véritablement comme le représentant de Notre-Seigneur, le ministre de ses miséricordes, un ange envoyé du Ciel. Quel empressement ne témoignent-ils pas pour se confesser et communier! Pour obtenir ce bonheur, ils ne craignent pas d'attendre la journée entière, quelquefois plusieurs jours. Aussi quel n'est pas le bonheur du Missionnaire, à la vue de leur foi, de leur piété et de leurs saintes dispositions! Il est vrai qu'il y a un peu à souffrir, des privations à s'imposer, de longues courses à faire pour aller d'une Mission à une autre; mais la joie dont le cœur du Missionnaire est inondé, à la vue de tant d'âmes qu'il arrache au démon pour les rendre à Notre-Seigneur, l'empêche de faire attention à tous ces travaux, et les lui rend même agréables. Aussi tous ceux qui sont animés d'un désir ardent de sauver des âmes, n'ont qu'à aller au Brésil; là, ils pourront bien exercer leur zèle et faire une pêche très-abondante. C'est de ce pays surtout qu'on peut dire en toute vérité ces paroles de Notre-Seigneur : *Messis quidam multa, operarii autem pauci.*

C'est ce que nous assurent tous les confrères qui ont eu le bonheur de donner des Missions au Brésil. Voici ce que nous écrit M. le Supérieur de la maison de Bahia : « L'œuvre
« principale de la maison de Bahia est l'œuvre de prédi-
« cation de Saint-Vincent : évangéliser les pauvres, sur-
« tout les pauvres gens des champs. Malgré des difficultés
« de plus d'un genre, ces Missions se sont continuées pen-

« dant dix-sept ans sans interruption ; la moyenne des
« Missions données est de dix par an.

« Les résultats obtenus, pour le bien spirituel des âmes,
« dans les cent soixante-neuf Missions qui ont été données,
« sont incalculables, et je ne puis donner une idée plus
« vraie et plus juste des fruits que donnent ces Missions,
« que de rappeler les récits que faisaient de leurs Missions,
« les premiers Missionnaires envoyés par Saint-Vincent. En
« lisant ces récits, on croit se trouver dans les mêmes
« lieux et avoir affaire avec les mêmes hommes, coupables
« des mêmes vices et en même temps animés des mê-
« mes bonnes dispositions ; ce qui fait que les Missions
« produisent des changements admirables parmi ces peu-
« ples.

« Durant le cours de l'année 1874, on a donné dix
« Missions, et on a pu constater que l'empressement des
« peuples pour la Mission est le même que dans les com-
« mencements, et les bons résultats plus faciles, à cause
« des Missions précédentes, et aussi plus abondants. C'est
« donc l'œuvre par excellence de la Maison de Bahia. »

Pour confirmer ce que nous venons de dire des Missions
au Brésil, nous nous faisons un plaisir de publier plus loin
deux lettres de deux Missionnaires de ce pays.

2° Grands et petits séminaires. Il est inutile de dire la
grande nécessité qu'a le Brésil de ces établissements, pour
la formation du clergé. L'avenir de la religion et la restau-
ration du pays dépendent en très-grande partie de cette
œuvre si importante. Bien convaincus de cette vérité, nos
confrères s'appliquent avec tout le zèle possible au succès
de cette œuvre. Ils rencontrent bien des difficultés, mais
Dieu bénit leurs efforts et leur donne de grandes consola-
tions, à la vue des dispositions que manifestent en général
les jeunes gens de leurs séminaires.

M. le Supérieur du grand séminaire de Diamantina

écrivait, le 21 avril 1875 : « Le grand séminaire, c'est
« notre œuvre capitale et essentielle; car la formation de
« bons prêtres, comme vous le savez mieux que moi, est
« le plus grand besoin du pays.

« C'est aussi le but principal de nos efforts, le plus
« ardent de nos désirs, et l'objet le plus constant de nos
« soins. Le bon Dieu a continué de bénir notre bonne
« volonté. Nous avons eu, dans le cours de 1874, à nos
« deux grandes ordinations, six prêtres, six diacres, six
« sous-diacres, cinq minorés, trois tonsurés. C'était tout
« notre grand séminaire.

« Les six prêtres, tous très-bien disposés, intelligents et
« pieux, appartenant à de bonnes familles, sont répandus
« dans le vaste diocèse et font déjà un grand bien. C'est
« la troisième ordination de six prêtres. En tout on en
« a ordonné, élevés dans notre diocèse, vingt-quatre ou
« vingt-cinq, qui donnent à l'Église et à notre saint évêque
« de grandes consolations. »

La Congrégation possède au Brésil quatre grands sémi-
naires : ceux de Rio de Janeiro, du Céara, du Caraça et
de Diamantina ; quatre petits séminaires : ceux de Rio de
Janeiro, du Céara, de Diamantina et de Marianna, et, de
plus, le collège très-important de Caraça. Ce collège est
très-avantageusement connu, dans tout le Brésil, pour la
force de ses études, l'ordre qui y règne et le bon esprit
qui anime les élèves. Leur nombre s'élève à près de deux
cent cinquante. Cette année-ci, on a été obligé de refuser
un certain nombre d'élèves, faute de local. Ce collège
fournit tous les ans un bon nombre de sujets au grand
séminaire du diocèse et a élevé bien des jeunes gens, qui
occupent aujourd'hui les premiers emplois de l'empire du
Brésil.

Dans les diocèses du Céara et de Diamantina, le grand
et le petit séminaires sont dans la même maison avec un

seul Supérieur. Dans les diocèses de Rio de Janeiro et de Marianna, le grand et le petit séminaires sont séparés. Le grand séminaire du diocèse de Marianna est établi à Caraça. Le nombre de tous les élèves de ces différents établissements est de huit à neuf cents.

3° Outre les Missions et les séminaires, la Congrégation est chargée, au Brésil, de différentes autres œuvres assez importantes. La première consiste à confesser, diriger les Filles de charité, à leur prêcher des conférences et donner des retraites.

Les Sœurs, au nombre de trois cent soixante-dix, sont établies dans six diocèses du Brésil ; deux cent six occupent neuf établissements à Rio ; les autres sont réparties en quatorze maisons dans les autres diocèses. Si la communauté pouvait satisfaire toutes les demandes qui lui sont adressées, toutes les provinces auraient aujourd'hui des Sœurs.

Nous sommes chargés aussi du ministère spirituel de tous les établissements dirigés par nos Sœurs, à l'exception de trois. Ces établissements, dont nous sommes les aumôniers, et où nous célébrons les offices comme dans les paroisses, sont assez nombreux ; ce sont : deux hôpitaux, un hospice, six pensionnats et treize orphelinats.

Des hôpitaux, le plus grand et le plus beau est celui de la Santa Casa, à Rio de Janeiro. Il est même, au témoignage de beaucoup de voyageurs, un des plus riches et des plus grands du monde. Il renferme ordinairement de onze cents à douze cents malades, et trois cents enfants élevés par l'hôpital. Soixante-dix Sœurs, aidées d'une centaine d'employés, sont chargées de gouverner ce grand établissement. Que de misères de toute espèce viennent affluer dans cette maison ! C'est la sentine de la ville de Rio de Janeiro ; or cette ville est une véritable Babylone, dans toute la force du terme, une des villes les plus cor-

rompues du monde. Aussi les confrères chargés des malades ont une rude besogne. Là, il faut instruire une foule d'esclaves, de nègres plongés dans une ignorance si profonde, qu'ils ignorent jusqu'aux premiers éléments de la religion, qu'ils ne savent pas même faire le signe de la croix. Là, il faut tous les jours préparer à la mort un nombre considérable de malheureux, venus des quatre coins du monde, qui ont passé toute leur vie dans l'oubli le plus complet de Dieu, se sont livrés à tous les excès possibles, et arrivent au seuil de l'éternité avec l'esprit plein de préjugés contre la religion. Oh ! quel zèle, quelle patience ne faut-il pas pour les amener à ouvrir les yeux de leur âme à la lumière de la vérité, pour dissiper leurs préjugés, leur inspirer l'amour de Dieu et les préparer, par une bonne confession, à faire une sainte mort !

Le bien qui se fait dans cette maison est immense. Peu de semaines se passent sans voir une ou deux abjurations, de la part de quelques protestants des diverses nations, Anglais, Allemands, Norwégiens, Danois, Américains, etc., qui sont toujours en grand nombre dans l'hôpital. Tous les jours, à peu près, on voit des malades recevoir pour la première fois le pain eucharistique, après avoir été préparés à cette grande action le mieux possible. A la vue de la misère spirituelle dans laquelle sont plongés ces pauvres gens, les confrères se font un plaisir de leur procurer de temps en temps les exercices de la retraite. Au mois d'octobre 1874, il y en a eu une qui a produit les plus heureux résultats. Le Supérieur, n'ayant pu avoir un confrère pour la prêcher, eut recours à un capucin qui possède à un haut degré cette éloquence qui frappe et émeut le peuple. Dès la première instruction, il gagna la confiance de son auditoire, et, pendant huit jours, les malades convalescents faisaient des efforts extraordinaires pour se traîner à la chapelle et assister aux instructions du matin

et du soir. Sept cent cinquante s'approchèrent de la Table Sainte, et quatre cent cinquante reçurent la Confirmation. Cette dernière cérémonie, qui eut lieu le soir, dura quatre heures et demie : Monseigneur fut obligé d'aller dans les salles, pour confirmer un bon nombre de malades qui ne purent pas être transportés à la chapelle. Ce résultat si magnifique, surtout dans une ville comme Rio de Janeiro, consola beaucoup les confrères, et les dédommagea amplement des difficultés, qu'ils avaient rencontrées au commencement pour le succès de la retraite, et auxquelles ils étaient loin de s'attendre. Quand le démon prévoit qu'une œuvre doit tourner à la grande gloire de Dieu, il emploie toutes sortes de moyens pour la contrarier et en empêcher le succès.

Les pensionnats que nos Sœurs ont au Brésil, sont des maisons d'éducation pour les demoiselles de bonne famille. Les Supérieurs ont permis aux Filles de la Charité cette œuvre, à cause de la pénurie qu'il y a dans ce pays-ci, de bonnes maisons d'éducation. Le plus important de ces pensionnats est celui de Rio de Janeiro, qui contient deux cents demoiselles des meilleures familles du pays.

Les orphelinats sont en général de magnifiques établissements, pour lesquels les administrations font les plus grands sacrifices. Le nombre des filles qui y sont élevées s'élève à peu près à deux mille cinq cents. Je ne parle pas ici des écoles externes, parce que cette œuvre n'a pas pris au Brésil grand développement et est bien peu connue. C'est, à notre avis, bien à regretter. Cette œuvre ferait dans ce pays-ci un bien immense.

Parmi les enfants, il y a généralement peu de piété, quoiqu'elles s'approchent assez souvent des sacrements. Ce défaut provient en grande partie de l'éducation première, qui a été bien peu chrétienne, et aussi des rapports si fréquents qu'elles sont obligées d'avoir avec un monde en

général plus païen que chrétien ; enfin, et peut-être surtout, il provient d'une certaine mollesse de caractère produisant une nonchalance spirituelle, incompatible avec la vertu. On ne sort presque pas de soi-même, ou plutôt on ne vit que de la vie naturelle. Cependant, il faut avouer qu'en général il y a assez d'obéissance parmi elles ; elles respectent et aiment même leurs maîtresses, et ne manquent pas d'une certaine bonne volonté.

Parmi les autres œuvres dont s'occupent les confrères, nous ne pouvons nous empêcher de parler de celle de l'archiconfrérie du très-saint et immaculé cœur de Marie, établie dans plusieurs villes du Brésil par nos confrères. Cette œuvre fait partout un très-grand bien. Nous citerons en particulier celle de Diamantina. Elle fut fondée, il y a peu d'années, par M. le Supérieur du grand séminaire de cette ville, et, installée dans une des chapelles latérales de la cathédrale, elle continue à être dirigée par son fondateur.

Pour se faire une idée du bien opéré par cette œuvre, il suffit de dire que Diamantina, qui, de temps immémorial, comptait à peine cent communions par an, en compte aujourd'hui de douze à quinze mille, chaque année.

Telles sont les principales œuvres dont est chargée la Congrégation de la Mission au Brésil. Dieu veuille les bénir et leur donner un nouvel accroissement, afin que les confrères puissent ainsi travailler plus activement à la vigne du Seigneur et sauver un plus grand nombre d'âmes !

Lettre de M. BÉARDINI à M. BÉNIT, Visiteur.

Rio de Janeiro, le 2 avril 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous !

Permettez-moi de vous entretenir quelques instants de notre mission de Rio. Les nouvelles que j'ai à vous en donner sont d'autant plus consolantes qu'elles révèlent les bénédictions toutes particulières, qui nous accompagnent toujours dans l'œuvre chérie des Missions qu'aimait tant notre Saint Fondateur. L'œuvre ne compte, vous le savez, que trois ans d'existence : le champ est très-vaste, puisque le diocèse se compose de trois provinces, dont l'une est évangélisée par les Jésuites : nous travaillons dans les deux autres, c'est-à-dire dans la province de Rio et dans celle de *Espirito Santo*. C'est dans cette dernière province que nous avons commencé les Missions la première année; c'est encore là que nous avons travaillé l'année dernière. Notre retour dans cette province nous a permis de constater combien nos paroles, avec la grâce de Dieu, avaient produit de fruits dans ces âmes; au simple bruit de notre arrivée tout le monde se mettait en mouvement et venait nous demander avec instance le bienfait d'une nouvelle Mission. Les deux premières années, j'accompagnais M. Simon; cette année j'ai été en Mission avec M. Gavroy, qui sortait pour la première fois.

Le théâtre de nos commencements était la Victoria, capitale de la province de *Espirito Santo*; c'est une petite ville de quatre à cinq mille habitants. Malgré le désir que les bons avaient manifesté, d'avoir une Mission, nous connaissions les mauvaises dispositions de ceux qui, pour se conformer aux idées de progrès qui sont en vogue dans

la capitale du Brésil, avaient ouvert une loge maçonnique, et, naturellement, ne devaient pas aimer la présence des Missionnaires. Cependant notre manière de prêcher simplement la parole de Dieu et les devoirs d'un bon chrétien, nous gagna bientôt leur estime, au point qu'ils devinrent nos amis, et vinrent nous visiter pendant la mission ; mais, avec tout cela, la Mission ne produisit pas de grands fruits : c'est une preuve de plus que nous ne sommes pas faits pour les villes.

De grandes consolations nous étaient réservées dans la campagne, où l'on nous recevait comme des anges envoyés du ciel. Dès que nous mettions le pied dans un endroit, avant même que la Mission fût commencée, les gens venaient nous faire visite, et leurs conversations roulaient ordinairement sur leur mauvaise vie ; ils nous en racontaient avec naïveté tous les détails : nous en profitions beaucoup, pour connaître leurs mœurs et leurs habitudes, et ensuite nous ne manquions pas, dans les sermons, d'y faire allusion. Une fois la Mission commencée, c'était un travail à y succomber, si le bon Dieu ne nous eût soutenus de sa grâce. C'est en Mission plus qu'ailleurs qu'on en sent la nécessité, pour faire tous les sacrifices que la vie de Missionnaire, au Brésil particulièrement, exige de ceux qui s'y dévouent. En effet, ce n'est pas avec grand plaisir qu'on loge dans une cabane en terre, couverte de paille, où il y a continuellement à craindre de se voir en compagnie de quelque serpent venimeux, comme il en tombe souvent de ces toits tout vermoulus ! Quelle patience pour entendre les confessions de gens qui ne se sont jamais confessés, et qui ne connaissent pas même le mystère de la Très-Sainte Trinité ! Mais nous sommes bien dédommagés de toutes ces peines, lorsque nous les voyons arriver à la Mission, de trois à quatre lieues de distance, par des chemins affreux et souvent avec une pluie battante, laissant leurs

maisons à la garde de Dieu ; tout cela pour eux n'est rien, en vue du bonheur qu'ils trouvent à entendre la parole de Dieu. Puis, il faut confesser tous ces pauvres gens, autrement ils ne partiraient pas contents. Mais comment les confesser tous ? Souvent nous ne trouvions dans la paroisse ni Curé ni aucun Prêtre, et quand nous en rencontrions, rarement ils nous aidaient en cela, de sorte que tout le travail tombait sur les deux Missionnaires, qui, avec les confessions, devaient prêcher plusieurs fois par jour, faire le catéchisme aux enfants, aller voir quelques malades, écrire grand nombre de dispenses, faire les mariages et les baptêmes... mais, je le répète, une assistance spéciale et manifeste de la part de Dieu nous accompagne partout ; je parle de moi en particulier, jamais je n'ai joui d'une si bonne santé qu'au milieu de toutes ces occupations.

Quoique notre but principal soit toujours de procurer le salut de leur âme, nous n'oublions pas leurs besoins temporels ; et, dès que nous voyons dans la paroisse quelque nécessité urgente, nous tâchons d'y pourvoir, en profitant de leurs bras et de leur bonne volonté. Ainsi nous avons pu faire construire, pendant la Mission, quatre grands cimetières, trois en pierre et un en bois, avec une belle croix au milieu. Il fallait voir comme, au premier coup de cloche, tous ces gens, sans exception, hommes, femmes, grands et petits, riches et pauvres, tous sortaient de leurs maisons pour se rendre aux carrières... Il était beau de voir des mères de famille avec un petit enfant sur le bras et une grosse pierre sur la tête ; des dames de haute condition entrer dans le bois avec leur robe de soie, dont souvent elles laissaient des lambeaux ; les hommes les plus distingués du pays, en manches de chemise et pieds nus, faire le mortier et servir de manœuvres aux maçons qui travaillaient au cimetière. Mais il fallait les stimuler continuellement et leur donner le mouvement par notre propre

exemple; aussi nous ne manquions jamais à ces longues processions de porteurs de pierres; nous étions toujours en tête, avec une sonnette à la main, pour les conduire; cela, il est vrai, nous coûtait beaucoup, car le chemin était parfois fort long, et il fallait monter et descendre sous un soleil brûlant; je vous assure que, quand on portait une bonne pierre sur la tête, on n'arrivait pas au cimetière sans avoir sué avec abondance.

Nous tâchions toujours de faire achever le cimetière en même temps que la Mission; le dernier jour nous en faisons la bénédiction, précédée par une procession solennelle du Saint Sacrement; mais quelle procession! Figurez-vous trois mille hommes formant les deux ailes de la procession, sans compter les femmes qui suivaient en masse et qui étaient le triple et le quadruple des hommes, et marchant avec un ordre admirable. Après cela avait lieu le dernier sermon de clôture, toujours interrompu par les larmes du peuple, qui ne pouvait pas se résoudre à se séparer de nous; aussi il nous coûtait beaucoup dans cette circonstance, de sortir du milieu d'eux, car toute cette masse se pressait autour de nous, les uns pour nous embrasser, les autres pour nous baiser la main, ceux-ci pour nous offrir leur petite aumône, que nous versions dans le tronc de l'église, ceux-là pour nous faire présent de leurs anneaux et de leurs bijoux en or, que nous refusions toujours avec beaucoup de ménagement, car un refus sec les aurait vivement blessés. Le lendemain, ou quelques jours après, nous quittions l'endroit de la Mission au milieu des cris et des larmes de ce peuple béni de Dieu; tous ceux qui avaient des montures se faisaient un devoir de nous accompagner jusqu'à la paroisse voisine: ils étaient toujours en nombre considérable; j'en ai compté jusqu'à cent trente-sept.

Comme notre campagne n'a pas été longue, vu que nous

sommes partis de Rio un peu tard, et que la saison des pluies nous a obligés de battre en retraite plus tôt que nous ne pensions, nous n'avons eu que quatre mille communions, cent trente-sept mariages, presque tous de concubinaires, et deux cent trente-quatre baptêmes.

Vous voyez donc, Monsieur et Très-Cher Confrère, qu'ici le bien se fait et qu'il y en a beaucoup à faire, car les gens sont très-bons et très-bien disposés; ils ne manquent que de guides pour les conduire. Priez donc pour cette Mission qui ne fait que de commencer, afin que, par notre zèle, nous la fassions prospérer, et que par là nous puissions procurer de notre mieux la gloire de Dieu et le salut de ces braves gens.

Agréez, Monsieur et Très-Cher Confrère, l'expression des sentiments affectueux avec lesquels je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Votre dévoué serviteur,

ACHILLE BÉARDINI,

I. p. d. l. M.

Lettre de M. VAN DE SANDT à M. BÉNIT.

Fortaleza, 22 avril 1875.

MONSIEUR ET TRÈS-CHEER CONFÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

M. le Supérieur m'ayant prié de vous envoyer une relation de nos Missions de l'année passée, je le fais avec plaisir, en profitant des moments de loisir que nous avons ici au séminaire, pendant le temps des pluies.

Étant de retour de mon voyage en Europe, dès le 25 mai de l'année dernière, je me suis tout de suite préparé avec

mon compagnon, M. Azémar, à recommencer nos travaux ordinaires, interrompus depuis cinq mois.

Nous partîmes, le 5 juin, pour la Villa d'Aquiras, à sept lieues d'ici. On nous reçut froidement; mais, par les exercices du matin et du soir, la ferveur commença à entrer peu à peu dans ces cœurs indifférents, de sorte que bientôt nous ne pûmes plus contenter tous ceux qui se pressaient autour de nous pour se confesser. Pendant les dix jours de Mission, du 7 au 16 juin, à peu près 1,500 personnes se sont confessées. Il pleuvait beaucoup, et, quoique ordinairement les Brésiliens n'aillent pas à l'église quand il pleut, ils n'ont pas manqué d'assister à nos exercices. Le dernier jour surtout, pour la Communion générale, l'église se remplit, pendant une pluie battante, comme on n'en voit guère en Europe. Le bon vieux curé était tout étonné de voir ses paroissiens totalement changés, en si peu de temps.

Quoique fatigués, nous nous mîmes en route, dès le lendemain matin, pour la seconde Mission dans la ville de Cascavel, sept lieues plus loin. Elle était tristement connue par les désordres et l'impiété qui y régnaient. Le nouveau Curé était très-zélé, mais il était seul (l'ancien coadjuteur n'étant qu'un embarras) dans une paroisse de près de 30,000 âmes, sur un terrain de plus de cent lieues carrées. Malgré ses occupations ordinaires, il nous aidait beaucoup, de sorte que, pendant douze jours, du 18 au 29 juin, nous pûmes confesser à peu près deux mille deux cents personnes. Beaucoup d'autres firent inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le même bonheur. C'est ce qui nous arrive presque dans toutes nos Missions. Il y a des gens qui nous accompagnent jusqu'à trente lieues pour se confesser.

Notre troisième Mission eut lieu dans une nouvelle paroisse, Morada Nova, à trente lieues de Cascavel. Nous y

arrivâmes, après un voyage de quatre jours, qui se fait dans l'intérieur du pays toujours à cheval. On ne voulait pas trop de la Mission à cause de la petite vérole, qui régnait dans la paroisse voisine. Aussi notre auditoire était peu nombreux, surtout les premiers jours. Nous ne confessâmes qu'à peu près huit cents personnes, depuis le 5 jusqu'au 12 juillet. Le 13, nous montâmes le fleuve (Banabuiu) et nous nous arrêtâmes jusqu'au 19 juillet dans les deux chapelles de Barra do Sitiã et Bugueirão. Dans ce dernier endroit nous avons profité de la réunion des fidèles pour faire et bénir un cimetière. Il y a eu cinq cents à six cents confessions.

De Bugueirão nous nous mîmes en chemin pour Içò, où nous arrivâmes le quatrième jour. La lettre que j'avais envoyée au curé était restée en chemin, de sorte qu'on ne nous attendait pas. Le démon n'était pas content de notre arrivée, parce qu'il était en train de gagner beaucoup d'âmes pour l'enfer. Une troupe de comédiens y était depuis un mois et donnait les spectacles les plus scandaleux ; beaucoup de monde y assistait. Avant de commencer nos travaux, je reçus la visite du président de la chambre municipale et du délégué de police. Ces Messieurs venaient pour protester contre la Mission à cause du grand danger de la petite vérole, qui sévissait dans une paroisse voisine. Jusqu'alors ils n'avaient encore pris aucune précaution, et cependant le danger était le même depuis plusieurs mois. Ils avaient même favorisé toutes les réunions scandaleuses. Je ne leur ai pas caché ce que je pensais d'une telle conduite ; enfin, après bien des explications, ils se retirèrent en me faisant beaucoup d'excuses. La Mission ne dura que huit jours, du 26 juillet au 2 août. Le bon Dieu bénit nos travaux. Les comédiens, qui tentèrent de continuer leurs spectacles pendant la Mission, furent obligés de s'en aller, et quand ils retournèrent un mois après, ils ne purent rien gagner et

tombèrent dans une grande misère. J'ai lancé la malédiction sur le théâtre même, qui était presque en face de l'Église; et depuis ce temps-là, personne n'y a plus mis le pied. Nous étions aidés au confessionnal par quatre Prêtres bien disposés, de sorte que près de deux mille personnes purent participer à la Communion générale.

Il y avait eu quelques tristes désordres dans l'église de la Cité de Velha : le Curé était venu à Ico, pour nous inviter à passer dans sa paroisse. Nous acceptâmes son invitation, et nous y fîmes la Mission pendant quinze jours (du 4 au 17 août) avec grand fruit. Tout s'est passé à merveille. Presque tout le monde s'est confessé, c'est-à-dire plus de deux mille personnes. Il y a eu un grand nombre de mariages de concubinaires.

Nous avons, dans ces Missions, le projet d'aider Monseigneur à construire un nouveau petit séminaire au Crato. Nous avons demandé aux fidèles des aumônes pour cela. Nous arrivâmes au Crato avec plus de 4,000 fr., après un dernier voyage de près de quarante lieues. Nous eûmes le bonheur d'y embrasser notre Confrère, M. Enrile, dont on nous avait annoncé déjà plusieurs fois la mort; nouvelle bien triste pour moi, car il était le dernier survivant des trois Confrères avec lesquels j'étais venu au Brésil, il y a bientôt dix-huit ans. Il était venu au Crato pour se rétablir d'une maladie, qui l'empêchait de continuer à enseigner. Monseigneur l'avait prié de diriger les travaux du petit séminaire, s'il était possible. Nous le trouvâmes encore très-faible, et découragé par les grandes difficultés qu'il rencontrait pour diriger et conduire à bonne fin les constructions. Monseigneur comptait sur les gens du Crato, sans considérer que presque tous étaient très-indifférents en matière de religion. Nous commençâmes la Mission le 23 août, afin de les mieux disposer. Après une dizaine de jours, il y eut des désordres au

milieu de la foule qui assistait aux exercices que nous étions obligés de faire hors de l'Église. Ayant déclaré que nous nous arrêterions, à cause de ces désordres, nous consentîmes à continuer la Mission à l'endroit où l'on allait bâtir le séminaire, de l'autre côté d'une petite rivière, qui passe auprès de la ville. Il fallait donc traverser cette rivière sans pont, et après, monter sur une hauteur de près de deux cents pieds, ce qui n'était pas peu de chose pour les gens de la ville. Dans un jour, on nous fit une petite chapelle, une maison avec trois appartements (salon, chambre à coucher et cuisine), le toit et les parois en feuilles de palmier, et de plus un toit pour abriter les fidèles contre les ardeurs du soleil. Le quinzième jour de la Mission, eut lieu la Communion générale de près de deux mille personnes. M. Azémar est allé ensuite à Caldas, pour y prendre des bains, et donner une Mission de quinze jours, dans laquelle il a confessé près de huit cents personnes. Quant à moi, je suis resté avec M. Enrile dans notre maison de feuilles, en continuant à prêcher tous les soirs, et à confesser, quelquefois tout le jour, jusqu'au 4 octobre. Pendant tout ce temps, on s'est mis à travailler sérieusement pour le séminaire. Dirigée par M. Enrile, heureusement fort entendu, l'œuvre marcha à merveille. Le séminaire est un ensemble de bâtiments de 100 mètres de longueur sur 75 mètres de largeur. L'Église au milieu, avec d'autres bâtiments de près de 110 mètres de longueur, divise l'intérieur en deux grandes cours. Il a fallu faire plus de 1,200 mètres de fondements, qui, en général, ont plus d'un mètre de largeur et de profondeur. Quand nous repassâmes au Crato, à la fin de novembre, presque tous ces fondements étaient achevés, les murailles des bâtiments de devant s'élevaient, beaucoup de matériaux se trouvaient à pied d'œuvre, et il y avait encore autant d'argent en caisse qu'au commencement. Avec tout cela

M. Enrile a retrouvé sa santé, de sorte qu'il se porte maintenant mieux que depuis son arrivée au Brésil.

Le 4 octobre, je partis pour la paroisse voisine (Barbalha, à trois lieues du Crato); où M. Azémar avait commencé la Mission depuis deux jours; aidés par le Curé, nous y confessâmes, jusqu'au 11 du mois, douze cents personnes.

Le lendemain nous gravâmes la montagne très-élevée d'Araripe, et, après un chemin de près de 10 lieues, nous descendîmes de l'autre côté tout près de la ville de Jardian. Depuis plus de trois ans, l'Église y est tombée en ruine, et il n'en reste debout que le chœur et la sacristie. Nous fîmes les exercices de la Mission dehors. Il n'y eut pas beaucoup de monde, à l'exception des derniers jours. Dans huit jours, jusqu'au 22 octobre, à peu près mille personnes se sont confessées.

Peu après, nous nous séparâmes de nouveau pour faire de petites Missions, M. Azémar à Guyana, où il confessa avec le Curé de Missão Velha, près de mille personnes; et votre serviteur, à Porteirias (23 à 29 octobre, cinq cents Communions), à Breigo dos Santos (30 octobre à 5 novembre, cinq cents Communions), et à Coité (6 à 11 novembre, quatre cents Communions).

En arrivant à la villa de Milagres (12 novembre), M. Azémar avait déjà commencé la Mission depuis trois jours. Nous la terminâmes le 15. Il y eut beaucoup de mariages de concubinaires et plus de mille confessions.

A Missão Velha, nous commençâmes à travailler le 17, et confessâmes jusqu'au 26 du mois près de quinze cents personnes. Étant à dix lieues du Crato, il fut décidé que nous irions y faire une halte, voir encore une fois M. Enrile, et lui remettre les dernières aumônes que nous avons reçues pour le séminaire. Depuis mon départ du Crato, nous avons eu de lui de bonnes nouvelles; il avait pu prêcher

tous les dimanches et jours de fête, et il continue toujours.

Deux jours après, nous fûmes de retour à Missão Velha et le lendemain nous descendîmes les vallées de Cariri.

La Mission à Venda ne dura que sept jours (2 à 8 octobre). Comme on savait le jour de notre arrivée, beaucoup de monde à cheval nous attendait sur le chemin pour nous accompagner, ce qui n'est pas toujours très-agréable, à cause d'une nuée de poussière, au milieu de laquelle il faut marcher. Près de mille personnes ont reçu la Sainte-Communion, sans parler des réconciliations et des autres biens, qu'apporte habituellement la grâce de la Mission.

Le 9 décembre nous arrivâmes à la ville de Lavras, tristement fameuse par ce qu'y ont souffert et souffrent encore les Prêtres. Plusieurs Curés et autres Prêtres ont été obligés d'en sortir. L'année passée, le vicaire, un jeune prêtre, a été attaqué dans la nuit par deux personnes, dont une reçut des blessures mortelles. Cette personne étant morte le lendemain, ses parents attaquèrent le prêtre devant les tribunaux : le Jury l'a mis hors de cause, et néanmoins il est en prison encore et on ne sait trop quand il en sortira. Un autre Prêtre a été attaqué, en plein jour, à la porte de l'Église, où il allait pour célébrer la Messe. Le Curé a été insulté grossièrement avec des menaces terribles, dans sa maison, en présence de beaucoup de monde. La police laisse faire, sans s'inquiéter de rien. Nous avons réussi, en grande partie, à mettre fin à ces désordres; cependant les principaux auteurs de ces crimes ne se sont pas réconciliés avec le bon Dieu. Je ne me souviens plus du nombre de ceux qui se sont confessés à cette occasion, mais sans doute, il y en a eu plus de mille.

Le 18 décembre, nous nous sommes séparés de nouveau. M. Azémar est allé donner une Mission dans une chapelle qui dépend de cette paroisse d'Omary, en se rapprochant d'Icó; pendant ce temps, j'ai fait un détour de plus de

vingt lieues, pour aller travailler dans la paroisse de Varsea Alegre. Aidés par trois Prêtres, nous avons confessé dans ces Missions plus de 2,000 personnes. Nous étions convenus de nous rencontrer à Icó avec Monseigneur, qui devait y passer la fête de Noël, dans son voyage du Crato. Mais ayant su que Monseigneur allait partir d'Icó déjà le 26, je finis la Mission un jour plus tôt que je ne voulais, et, partant de Varsea Alegre, le 27 de bonne heure, j'eus encore le plaisir de voir Monseigneur à Lavras, en faisant dans cette matinée quatorze lieues. Le lendemain matin, j'en fis autant pour arriver à Icó. Je n'y fis que passer, pour arriver le plus tôt possible à Iaguaribe Mirim, en me rapprochant ainsi de plus de vingt lieues de la capitale (Fortaleza). J'avais donné une Mission dans cette ville, deux ans auparavant, avec MM. Gonçalvez et Patienza, d'heureuse mémoire. Nous y fûmes bien reçus alors; tout le monde était content. Cette fois, je n'ai rencontré que la plus grande indifférence, et à peine pus-je trouver un endroit pour me loger. La ville était devenue le chef-lieu de la Comarra, et la Maçonnerie y avait fait son entrée avec les juges, etc. Comme je combattais toutes ces impiétés dans la Mission, le Juge du district se mit en fureur et fit tout ce qu'il put pour me contrarier. Sans me laisser intimider, je continuais à défendre notre sainte religion et à combattre l'impiété, peut-être trop clairement, dans ce temps de persécution. La Mission dura huit jours (1-8 janvier) et changea les dispositions des fidèles, de sorte que ces docteurs auront de la peine à faire régner de nouveau ces impiétés. Il n'y eut que près de huit cents communions, parce que M. Azémar n'arriva que l'avant-dernier jour de la Mission. Il était resté à Icó, malade. Notre voyage jusqu'au Limaeiro (25 lieues) fut assez pénible, surtout à cause des chevaux, qui ne marchaient pas bien.

A Limeiro (13-20 janvier) le succès fut complet, grâce au curé qui se distingua par son zèle. Trois autres prêtres nous vinrent encore en aide, de sorte que nous confessâmes plus de quinze cents personnes.

Nous pensions terminer nos Missions dans la cité de Russas (21-28 janvier); mais, à cause de certaines circonstances, il fallut encore en donner deux autres; d'abord dans la ville d'União, où se rendit M. Azémar, pendant que je continuais la Mission de Russas. Les Prêtres ne manquaient pas pour m'aider. De sorte que nous avons confessé plus de seize cents personnes, qui ont reçu la sainte Communion de la main de M^{sr} Lino, évêque de Saint-Paul, ancien curé de cette paroisse.

Le 29, je me rendis en toute hâte à Aracaty (15 lieues), où je suis arrivé à dix heures du matin. Il fallait organiser notre embarquement sur le vapeur, qui devait passer le 30. Malheureusement, ou plutôt heureusement, il était déjà passé, de sorte qu'il fallut attendre au moins dix jours. Ayant consulté M. Azémar, qui arriva le 30, de sa Mission d'União, nous résolûmes de donner encore une Mission dans cet endroit, un des plus importants de la province à cause de son commerce. Les gens n'en voulaient pas trop. Ils aiment beaucoup les affaires, et peut-être encore plus les plaisirs du carnaval. Quant à la religion, hélas ! ils ne s'en occupent guère. La Mission commença le 31 janvier, et jusqu'au 9 février plus de deux mille personnes se confessèrent. Il y eut quelques désordres. Des jeunes gens se mettaient à fumer au milieu des fidèles qui assistaient à nos exercices. Ils ne tenaient aucun compte de nos réclamations. La police se cachait. Enfin les fidèles eux-mêmes, irrités par cet audacieux mépris de la religion, se firent justice en chassant et poursuivant ces impies à coups de bâtons et de pierres, de sorte qu'ils ne pensèrent plus à revenir. La nuit suivante ils

écrivirent contre nous, sur les murailles, tout ce que vous pouvez imaginer. Et comme ils menacèrent de nous maltraiter encore avant notre départ, tout le monde, jusqu'aux femmes, s'arma pour nous défendre. On ne nous laissa plus seuls jusqu'au moment où nous nous embarquâmes, le 12 février.

Le même jour, nous sommes arrivés au séminaire, assez à temps pour commencer avec nos confrères la retraite annuelle.

Voilà, Monsieur et très-cher Confrère, nos travaux de l'année passée, c'est-à-dire du temps qui nous sépare des pluies ; elles commencent ordinairement au mois de février et vont jusqu'au mois de juin. Pendant ce temps des pluies, nous restons presque toujours au séminaire, pour nous reposer et nous préparer à de nouveaux combats. J'ai passé la dernière semaine sainte à Maranguape, à cinq lieues d'ici. Malgré les pluies continuelles, l'église était remplie tous les soirs. A la communion du jeudi saint, il y eut près de six cents personnes, et le jour de Pâques près de cent cinquante se présentèrent à la Table Sainte.

Avant de commencer le cours de nos Missions, vers la fin de mai ou au commencement de juin, je vais passer encore une dizaine de jours dans la paroisse de Paratuba pour aider le curé dans les exercices du mois de mai.

M. Azémar est depuis quelques jours un peu incommodé par des fièvres. Je prie Notre-Seigneur de le rétablir bientôt.

Maintenant je me recommande à vos prières, afin que le bon Dieu nous protège ainsi que nos Missions, pour le bien de tant d'âmes et pour notre propre salut. *Soli Deo honor et gloria.*

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, Monsieur et Très-Cher Confrère,

Votre obéissant serviteur et confrère,

W. VAN DE SANDT, I. p. d. l. M.

NOTICE

SUR LE

PETIT SÉMINAIRE DE RIO DE JANEIRO

Juillet 1875.

Lorsque les Prêtres de la Mission, appelés par M^{er} Dom Pedro Maria de Lacerda, vinrent, en 1869, prendre possession du séminaire de Rio de Janeiro, capitale du Brésil, ils y trouvèrent réunis les grands et petits Séminaristes. Une réforme étant nécessaire, on résolut, d'accord avec M^{er} Lacerda, de n'ouvrir que les cours inférieurs du petit séminaire; on laissa toutefois aux élèves de théologie la faculté de continuer leurs études et de se faire ordonner; mais deux ou trois seulement persévérèrent, les autres quittèrent le Séminaire.

C'est donc de l'année 1869 que date la fondation du petit Séminaire de Rio. L'Évêque diocésain ayant consulté M. Sipolis Michel, Supérieur du Séminaire, décida que les cours du petit Séminaire dureraient six ans et qu'on suivrait le cours complet d'études, habituellement suivi pour l'enseignement secondaire. Il va sans dire que la Religion occupe la première place : à l'étude des langues anciennes, de l'histoire, de la géographie, des sciences mathématiques et physiques, il faut joindre l'histoire du Brésil, et l'étude du français et de l'anglais.

Au mois de mars 1869, nos Confrères ouvrirent les cours du Séminaire, ne recevant toutefois que les élèves des trois classes inférieures; c'est ce qui explique pourquoi aucun des élèves formés par nous n'a encore reçu l'onction sacerdotale: ce n'est qu'en 1876 que nos Confrères pourront

recueillir les premiers fruits de leurs longs et pénibles travaux.

Vers la fin de 1869, M^r de Rio partit pour le Concile avec M. Sipolis ; M. Verschueren resta chargé de la direction du Séminaire, et en fut plus tard nommé Supérieur. Ce cher et respectable Confrère est l'unique qui soit resté au Séminaire de Rio ; dès son ouverture, il eut à lutter contre de grandes et nombreuses difficultés, mais il resta ferme, confiant dans la divine Providence, et contribua ainsi beaucoup à la conservation de cette maison.

En 1872, les plus avancés de nos élèves ayant terminé les cours du petit Séminaire, il fallut songer à ouvrir le grand Séminaire. Monseigneur l'Évêque de Rio, d'après les conseils de M^r Sanguinety, Internonce, de M. Bénit, notre visiteur, et de M. Verschueren, se décida à séparer complètement les deux Séminaires ; il offrit même sa maison de campagne, très-bien située, dans un des faubourgs (Rio-Comprido), afin d'y loger le petit Séminaire. M. le Visiteur écrivit à Paris ; M. Verschueren fut nommé Supérieur du grand Séminaire, et M. Paul Delemasure Supérieur du petit. Les Confrères destinés au petit Séminaire furent M. Woillard, nouvellement arrivé de France, et M. Dorme Joseph, qui était au Brésil depuis un an. Nous eussions voulu profiter des vacances qui commencent, ici, en décembre et finissent en mars, afin de faire l'installation du petit Séminaire dans le nouveau local qui lui était destiné ; mais nous ne pûmes réaliser ce projet avant le mois de mars, parce que la maison n'était pas disponible : grand eût donc été notre embarras, si les choses se fussent passées régulièrement ; mais survint la fièvre jaune qui, par ses ravages, nous força de retarder l'ouverture des classes jusqu'au 1^{er} avril. Pendant le mois de mars, M. Dorme, à peine rétabli de la fièvre jaune, qui l'avait attaqué en janvier, fut chargé de présider à l'installation du petit Séminaire ; il

le fit avec tout le zèle et la bonne volonté possibles, et donna ainsi pleine satisfaction au Supérieur, attaqué à son tour par la fièvre jaune, et mis par elle à deux doigts du tombeau. M. Woillard ne put non plus aider M. Dorme dans cette circonstance, car, sur l'ordre de M. le Visiteur, il était allé à la campagne, pour fuir les chaleurs accablantes ainsi que la fièvre jaune.

Le 1^{er} avril arrivé, nous ne pûmes ouvrir les classes, car la fièvre jaune continuait ses ravages, et le Supérieur n'était pas encore rétabli; ce ne fut que le 22 avril 1873, que les classes commençaient à fonctionner régulièrement, après l'ouverture faite par Monseigneur l'Évêque.

L'année 1873 se passa assez régulièrement; les enfants montrèrent, en général, bon esprit, bien qu'il fallût faire justice de quelques mauvaises têtes. Quant aux études, elles souffrirent un peu, à cause de la perte de deux mois et de la récente arrivée des professeurs; cependant les examens de la fin de l'année furent assez satisfaisants. Pour ce qui est de notre vie de communauté, nous nous efforcions de faire tous les exercices possibles, vu notre petit nombre et la multiplicité de nos occupations. Nous n'étions que trois pour la direction et la surveillance de toute la maison, et chacun de nous avait une classe très-importante à faire, comme la philosophie, l'histoire universelle, les mathématiques, outre les cours accessoires de français, de catéchisme et les conférences spirituelles à nos enfants, le tout dans une langue étrangère. Nos collaborateurs se contentaient de faire leurs classes, nous laissant le soin de tout le reste; cependant, pour être juste, il faut dire ici que M. Hyacinthe de Souza nous rendit beaucoup de services, pendant cette année, soit en faisant les classes, soit en surveillant les enfants, soit en dirigeant le chant; ce jeune homme est actuellement au Séminaire interne de Saint-Lazare.

Vers la fin de l'année 1873, M. le Visiteur, ayant compassion de nous, voulut bien nous soulager, en nous envoyant M. Scicluna; nous obtînmes aussi trois Frères allemands, qui nous rendirent de grands services, tout en nous édifiant par leur régularité et leur piété.

Il n'est peut-être pas inutile de dire ici que, combattu par plusieurs personnes, dans son idée de ne point recevoir au petit Séminaire les enfants décidés à suivre une autre carrière que l'état ecclésiastique, le Supérieur en écrivit à feu Notre Très-Honoré Père, M. Étienne, et voici quelle fut sa réponse : « Je bénis Dieu aussi de votre bonne pensée de tenir à avoir un vrai petit Séminaire et à ne vous occuper que de préparer de bons Prêtres au Brésil, qui en a tant besoin. J'approuve en tous points cette pensée, et je ne doute pas que le bon Dieu ne la bénisse. Je suis heureux d'apprendre que c'est aussi la pensée de votre vénérable Évêque. C'est l'œuvre de notre vocation, nous avons grâce pour qu'elle réussisse entre nos mains, si nous la faisons dans l'esprit de Saint-Vincent. »

En 1874, les classes s'ouvrirent à l'époque fixée par le règlement, c'est-à-dire dans les premiers jours de mars; dès le commencement nous nous vîmes obligés de congédier un élève, et nous fûmes tranquilles tout le reste de l'année. L'esprit de nos enfants s'améliora beaucoup, et, les études suivant leur cours régulier, les examens de la fin de l'année furent plus satisfaisants que ceux de l'année précédente. Vers le milieu de l'année, un de nos collaborateurs nous quitta, et, n'ayant personne pour le remplacer, le Supérieur eut recours à M. le Visiteur, qui voulut bien faire venir de notre maison du Caraça M. Camargo, Confrère brésilien, qui se chargea d'une classe de latin et de la classe de rhétorique. — Le 13 novembre, le Frère coadjuteur, André Heinrich, vint se joindre à nos autres Frères. Notre vie de communauté devint aussi plus régulière,

notre nombre et nos occupations moins nombreuses nous permettant de nous livrer à tous les exercices communs.

Nous faisons des vœux pour que le nombre des Confrères soit augmenté, et qu'en jouissant de tous les avantages de la vie commune, nous puissions plus facilement travailler à la formation de la jeunesse qui nous est confiée.

Laudetur Jesus Christus.

PAUL DELEMAZURE,

I. p. d. l. M.

Le gérant,

AD. LAINE.

TABLE DES MATIÈRES

DU XL^e VOLUME.

	Pages
INTRODUCTION.	5
FRANCE.	
Lettre de M. Lacour à M. Pémartin, Secrétaire général.	327
Lettre d'Agen sur l'inondation du Midi à la Sœur Louise Lequette, Supérieure générale des Filles de la Charité.	513
Lettre de Toulouse sur le même sujet à la même.	515
Détails sur l'inondation à l'hospice de la Grave (Toulouse).	516
ITALIE.	
Oraison funèbre de M ^{sr} Joseph-Augustin Salomoni.	21
Lettres de M. Chevalier, assistant de la Congrégation de la Mission, sur le voyage de M. Boré, Supérieur général, à Rome et en Italie.	302, 525
Lettre de la Sœur Flurher à M. Boré, Supérieur général.	325
ESPAGNE.	
Notes sur l'introduction de la Congrégation de la Mission en Es- pagne.	44, 336, 562
PROVINCE DE CRACOVIE.	
Lettre de la Sœur Talbot à la Sœur Louise Lequette, Supérieure générale des Filles de la Charité.	567
PROVINCE DE CONSTANTINOPLE.	
Lettre de la Sœur Descovich à M. Boré, Supérieur général.	66
Lettre de la Sœur Gillot à M. N.	345

	Pages.
Lettre de la même à M. Boré, Supérieur général.	346
Lettres de M. Bonetti à M. Pémartin, Secrétaire général.. . . .	349, 354
Lettre de la Sœur Minart à M. Boré, Supérieur général.	576

PROVINCE DE PERSE.

Lettre de M. Bray au Frère Génin	68
Lettre de la Sœur Bocheron au même.. . . .	73
Lettre de M. Bray à M. Eugène Guillaume.	75
Lettre du même à M. Boré, Supérieur général.	81
Lettre de M ^{sr} Cluzel à la Sœur N.	360
Lettre du même à M. Boré, Supérieur général.	578
Lettre du Shah de Perse au Pape.	580

PROVINCE DE SYRIE.

Lettre de M. Devin au Frère Génin.	374
Lettre de M. Reygasse à M. Mailly, Procureur général.. . . .	404
Lettre du même à M. Devin.	405
Lettre du même à M. Boré, Supérieur général.	413
Lettre de M. Devin à M. N.	587

PROVINCE D'ABYSSINIE.

Lettre de M. Picard au Frère Génin.	85, 422
Lettre de M. Cabroulier à M. Pémartin, Secrétaire général.. . . .	417
Lettre de M. Duflos au même.. . . .	425
Lettre de M ^{sr} Touvier à M. Boré, Supérieur général.	594
Lettre de Ras Bérout au même.	601
Lettre de M. Duflos au même.	601

PROVINCES DE CHINE.

Lettre de M. Favier à M. N.	91
Rapport de M. Rizzi sur l'introduction de la religion catholique dans les départements de Tay-Tchéou et de Ouen-Tchéou (Tché-Kiang)	95
Lettre de la Sœur Pasquier à M ^{sr} Guierry.	103
Lettre de la Sœur Dutrouilh au même.. . . .	106
Lettre de la Sœur Allègre au même.	115
Extrait du 3 ^e voyage de M. David dans l'intérieur de l'empire chi- nois (Kiang-Si).	120
Lettre de M. Anot à M ^{sr} Bray.	126
Lettre de M ^{sr} Tagliabue.	428
Lettre du même à la sœur N.	441
Lettre de M. Sassi à M. Salvayre.	606
Lettre de M. Coursières à M. N.	609

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Lettre de M. Alizeri à M. Boré, Supérieur général.	483
--	-----

135

PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Lettre de M. Coutard à M. Pémartin, Secrétaire général.	444
Lettre de M. Gougnon à M. Chinchon, Directeur du Séminaire interne.	449
Voyage de MM. Malézieux et Gougnon à Pasto.	452
Lettre de M. Malézieux à M. Boré, Supérieur général.	477, 484
Lettre de M ^{sr} l'évêque de Pasto au même.	480
Lettre de M. Maurice au même.	482
Lettre de M. Claverie au même.	616

PROVINCE DU BRÉSIL.

Lettre de M. Docé à M. Pémartin, Secrétaire général.	141
Lettre de la Sœur Saugère à M. Boré, Supérieur général.	490
Lettre de la Sœur Hayden au même.	500
Rapport sur la province.	622
Lettre de M. Bérardini à M. Bénit.	634
Lettre de M. Van de Sandt au même.	638
Notice sur le petit Séminaire de Rio de Janeiro.	648

PROVINCE DU MEXIQUE.

Relation de la Sœur Ville sur l'expulsion des Sœurs.	166
Lettre de la Sœur Lacour à M. Boré, Supérieur général.	259
Différentes lettres sur le même sujet.	270
Rapport de M. Andrade.	284

PROVINCE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Extraits du <i>Catholico-Argentino</i>	147
Lettre de M. Lemesle à M. Boré, Supérieur général.	159
Lettre du même à M. N.	507

FIN DE LA TABLE DU XI^e VOLUME.

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 39](#)

[Next](#) [Annales Volume 41](#)

[Return to Electronic Index Page](#)